

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

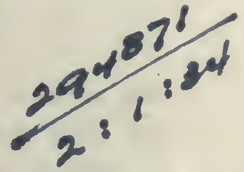
DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME DIXIÈME





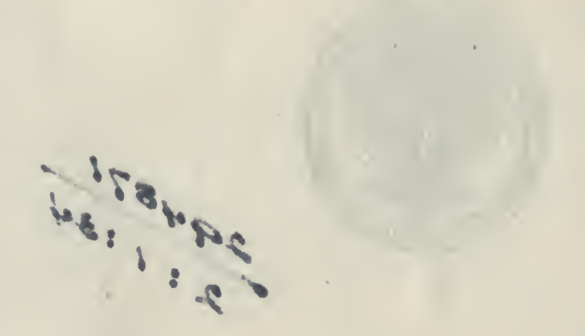
PARIS

TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

RUE DU BOULEVARD, 7.

—

1872



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 37. — Mars 1872.

MISSIONS DE MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. GROUARD AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Fort de Liard (mission Saint-Raphaël), le 9 novembre 1869.

Mon très-révérend Père,

Je viens vous donner de mes nouvelles, en vous portant mon tribut de respect et de soumission filiale. Depuis l'hiver dernier, j'ai été presque constamment en voyage. Le 10 décembre, je partis de la Providence pour aller accompagner le R. P. Gascon à Saint-Joseph du grand lac des Esclaves, laissant à la Rivière-au-Foin, juste à moitié chemin, le F. Boisramé pour préparer l'emplacement et les matériaux d'une construction future. Je ne restai qu'un jour à Saint-Joseph, et de retour à la Rivière-

au-Foin, je trouvai le F. BOISRAMÉ qui s'était presque cassé une jambe, en tombant de dessus un soliveau. Il était incapable de marcher, et force me fut de l'emmailloter dans ma traîne et de l'emmener ainsi à la Providence, où nous arrivâmes juste à temps pour la fête de Noël.

Je fis ensuite quelques voyages à la viande ou aux malades avec le R. P. DE KERANGUÉ, pour l'accoutumer un peu au train du Nord.

Mgr FARAUD se rendant à Athabaska, sur les glaces, me fit l'honneur de me prendre pour l'accompagner jusqu'à Saint-Joseph, ainsi que le F. BOISRAMÉ, qui s'était remis de sa chute. De retour à la Providence, il nous fallut reprendre la route du fort Simpson et du fort de Liard, où nous arrivâmes à la fin de mars. Le F. BOISRAMÉ s'occupa immédiatement d'arranger notre maison, qui n'avait ni portes, ni fenêtres, ni plancher, ni cheminée. Un voyage à un camp sauvage assez éloigné, où il y avait des malades, me prit une semaine complète. Après cela, je donnai un coup de main au Frère, autant que mon peu d'habileté me le permettait, pour faire avancer l'ouvrage. Le pauvre Frère y allait de tout son cœur, comme à tout ce qu'il fait, et n'avait peur que de ne pouvoir tout finir. Cependant, il mit les choses en bon ordre, et arrangea bien surtout une espèce de petite chapelle, attenante à la maison et que les sauvages trouvèrent jolie. L'ouvrage déjà fait, et l'espérance de voir le Missionnaire séjourner dans leur pays encouragèrent ces pauvres gens, qui suivirent assez fidèlement les exercices de la mission.

Au printemps, nous descendîmes au fort Simpson avec les berges, mais nous n'y restâmes que peu de jours. J'eus la grande joie d'apprendre que le R. Bompass, qui remplaçait à ce poste le R. Kirkby, s'était dégoûté de sa

place où il ne faisait rien qui vaille, et avait décampé sans tambour ni trompette pour descendre à Peels-River et aller à Youkon dans l'Amérique russe.

Les officiers de la Compagnie, qui regardaient ce révérend comme un saint, ont été tout déconcertés de cette fuite et croyaient la cause du protestantisme désespérée.

Après avoir quitté le fort Simpson, nous retournâmes au Rapide, par les berges du Portage. Je laissai le F. Boisramé à la Providence, où sa présence était absolument nécessaire en sa qualité de pêcheur, et je continuai ma route pour visiter le poste de la Rivière-au-Foin. Arrivé aux îles de Marais, une des extrémités du lac des Esclaves, je trouvai la plus grande partie des sauvages que j'allais chercher et je demeurai là sur une petite île au milieu d'eux, pendant une douzaine de jours. Comme je les avais sous ma main et qu'aucune affaire ne les distrayait, ils furent assidus aux exercices et tous se confessèrent.

Après avoir passé quelques semaines à la Providence, je me remis en voyage pour le fort Simpson, où un nouveau ministre est venu s'établir; je suis allé au fort Nelson, où j'ai eu le bonheur de trouver bien des gens qui n'avaient jamais vu le prêtre et où j'ai fait trente-quatre baptêmes, et je suis enfin revenu au fort de Liard où je demeure depuis près d'un mois. Il y a peu de catholiques au fort, deux familles seulement; en revanche, je prêche une instruction en anglais aux protestants du fort, tous les dimanches, en forme de lecture. Je mène une vie d'ermite, étant parfaitement seul dans ma maison qui se trouve à un demi-kilomètre du fort. Je suis obligé de cumuler les fonctions de bûcheron, de charrieur de bois et de cuisinier. Le seul inconvénient que j'y trouve, c'est que cela me prend mon temps et m'empêche d'étudier. Dans quelques jours, je vais quitter cette vie si paisible pour

voyager encore et me rendre au fort Simpson pour y trouver le courrier et l'accompagner jusqu'à la Providence, où je ferai halte pour deux ou trois mois. Ces courses ne sont pas absolument bien amusantes, mais la nécessité nous y oblige.

Je ne puis que vous prier de me bénir et de me croire votre très-respectueux et très-obéissant serviteur et fils.

E. GROUARD, O. M. I.

LETTRE DU R. P. GASCON
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Sainte-Anne, Rivière-au-Foin, grand lac des Esclaves, le 30 novembre 1869.

RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Ayant obédience de Mgr FARAUD de faire construire une maison à la Rivière-au-Foin, située entre la mission de la Providence et celle de Saint-Joseph sur le grand lac des Esclaves, je partis le 1er juillet, en compagnie des FF. SALASSE et HAND, d'un serviteur de la Providence avec toute sa famille, de deux jeunes métis et de six Esclaves, pour me rendre au lieu de ma destination. Arrivé le 3, dans l'après-dîner, nous nous rendîmes au fort, les FF. SALASSE, HAND et moi ; nous vîmes la maison construite par le F. BOISRAMÉ l'hiver dernier, et nous redescendîmes camper à l'embouchure de la Rivière-au-Foin, où se trouvaient les Esclaves. Les pièces débarquées, le F. SALASSE parti pour la Providence, le F. HAND se mit aussitôt à abattre les arbres et à défricher un terrain pour y dresser nos deux tentes. Les tentes dressées, un grand feu, pour cuire nos aliments, fut allumé ; une épaisse fumée, pour éloigner les maringouins qui abondaient autour de nous,

fut faite. Le repas pris avec nos deux jeunes métis, chacun de se retirer et de prendre son repos. Une des tentes fut occupée par le F. Hand et les deux jeunes gens ; je me mis dans l'autre, encombrée de caisses et de deux ballots de viande sèche.

C'est dans ce logement que le saint sacrifice de la messe fut offert, jusqu'au 1er août.

C'est là que, pendant dix jours, les Esclaves et les gens du fort venaient s'agenouiller pour entendre le saint sacrifice de la messe, les instructions, et pour prier. Le lendemain, saint jour du dimanche, après l'oblation du saint sacrifice, la prédication, douze petits sauvageons Esclaves étaient régénérés dans l'eau sainte du baptême et quelques pécheurs réconciliés.

Le lundi, le serviteur de la Providence, le plus capable de construire, tombait malade pour ne reprendre le travail qu'au bout de quinze jours. C'était le commencement des épreuves.

Trois jours après, un des jeunes gens, le plus habile, se coupait un pied. Ce n'était pas la dernière des épreuves. Un Frère convalescent, un jeune homme peu capable et peu habile : jugez de mon inquiétude. Il fallait prendre des moyens pour faire avancer les travaux. Le tabac, dont les sauvages sont si amateurs, fut l'appât pour les engager à travailler. Oui, grâce au bon tabac mis en réserve l'automne précédent, hommes, femmes, tout le monde fut à l'œuvre. Toutes les pièces de la chapelle et de la maison furent coupées et amenées à l'endroit voulu. Cinq cents écorces pour la couverture furent préparées par les femmes et par les jeunes Esclaves. Tous les matériaux étant prêts, et les deux serviteurs rétablis, les constructions commencèrent.

Le F. Hand et moi, pendant ce temps-là, nous défrichâmes un grand terrain. Malgré sa constitution très-dé-

licate, ce dévoué Frère n'épargna pas ses forces pour avancer les travaux. Le toit de la chapelle et de la maison posé, le F. HAND seul le bousilla de terre. C'était bien au-dessus de ses forces, mais il désirait lui-même achever ce qu'il avait commencé.

Le jour de l'octave de sainte Anne, patronne de cette mission, nous avions, le Frère HAND et moi, la consolation de posséder, dans une chapelle de 14 pieds et demi de longueur sur 12 de largeur, dont les murs étaient calfeutrés de mousse, l'auguste et divine Eucharistie, et d'habiter une maison de 22 pieds carrés. Ces deux constructions, faites de bois rond et bousillées de terre, sont encore sans plancher. La chapelle, avec voûte bousillée de terre, et éclairée par deux ouvertures de six vitres, possède une table de 6 pieds depuis la Toussaint. Avant ce temps-là plusieurs caisses posées les unes sur les autres formaient l'autel. La maison n'a pour meuble qu'un établi et pour siéges que quelques caisses. Un poële de 2 pieds, dont le tuyau monte dans une fausse cheminée, chauffe le tout. La chapelle et la maison, éclairées par quatre ouvertures, d'une assez grande dimension pour contenir tous les Esclaves de cette mission, ont été bousillées et calfeutrées en dedans et en dehors par votre très-humble enfant. En ce moment, un des jeunes gens au service de la mission dresse les madriers pour les planchers. La maison, pendant plus d'un mois, à cause de l'humidité des murs, a été très-malsaine. Je n'ai pas été épargné par les douleurs rhumatismales; malgré toutes les précautions, je n'ai pu les éviter.

Ces douleurs sont peu de chose comparées à celles qu'éprouva mon cœur le 23 août. Je ne me doutais pas, bien-aimé Père, quand je quittai Saint-Joseph pour venir ici, d'avoir à vous annoncer, par le courrier d'hiver, le décès d'un de vos enfants. Ce décès m'est d'autant plus

douloureux, qu'il était inattendu. Le 23 août, dès les quatre heures du matin, le F. HAND se leva, se rendit à la chapelle, fit une petite adoration au saint Sacrement, dit sa prière, et me demanda la permission d'aller à la chasse des canards, sur une petite île vis-à-vis de la mission. Comme nous vivions au jour le jour, je le lui permis. Il partit, me prévenant qu'il visiterait les trois rets que nous avions dans la rivière à proximité de la mission, et me pria d'attendre qu'il fût de retour pour célébrer la sainte messe. L'heure du saint sacrifice arrivée, je sortis et je l'aperçus visitant les filets. Il me regarda et continua. Je rentrai, et tout à coup j'entendis les deux serviteurs de la mission courir vers le rivage où se trouvait un grand canot, et crier de toutes leurs forces : Le Frère se noie !

A ces cris, je sors aussitôt. Stupéfait, je ne puis me rendre compte de ce qui se passe. Il ne m'est pas venu même à la pensée de lui donner l'absolution. Les deux serviteurs disent l'avoir entendu crier et se débattre dans l'eau. Malgré la célérité des deux habiles métis à manier le canot pour retirer du péril le cher F. HAND, ce fut en vain : il était déjà noyé. Les deux serviteurs du fort, deux sauvages, les deux serviteurs de la mission, se mirent à la recherche du corps. J'offris le saint sacrifice pour le repos de l'âme de ce cher défunt, dans les pleurs et les sanglots. Le premier jour toutes les recherches furent inutiles. Le lendemain après la messe, les deux serviteurs de la mission se mirent à chercher de nouveau. A huit heures et demie du matin, ils trouvèrent le corps à l'endroit où il était tombé. J'étais à couper les arbres et à défricher quand on m'annonça cette nouvelle. Je me rendis aussitôt au rivage. En voyant le corps inanimé de ce bien-aimé Frère dont la figure était ensanglantée, il n'est pas besoin de vous dire, bien-aimé Père, l'émotion que

j'éprouvai. Suffoqué par la douleur, je laissai un libre cours à mes larmes.

Nous portâmes le corps de ce cher défunt à la maison, nous l'ensevelîmes, et le déposâmes sur quelques branches d'épinette. Toutes les ouvertures de la chapelle et de la maison furent voilées en signe de deuil. Un cierge fut allumé et placé auprès du corps. Le peuple, me voyant si affligé, prit part aux sentiments de tristesse dont mon âme était accablée, et d'abondantes larmes furent répandues près du cher défunt. Le 25, à onze heures, je chantai le service, et fis l'inhumation dans l'endroit défriché la veille par moi et mes deux serviteurs. Il n'est pas nécessaire de vous décrire la pompe funèbre de ces funérailles, dans un pays comme celui-ci, où l'on manque de tout. L'autel fut revêtu de deuil. Quatre lumières brûlèrent à l'autel, et six autour du corps. Un drap mortuaire fut placé sur le cercueil. Tous les serviteurs de la Compagnie, quelques Esclaves, les serviteurs de la mission, assistèrent aux funérailles.

C'est le 23 août, à six heures du matin, que le F. Hand se noya. Pendant les quatre années qu'il est demeuré avec moi à la mission de Saint-Joseph, j'ai été assez témoin des services qu'il a rendus pour pouvoir vous en parler.

Malgré sa faible constitution, il ne ménagea pas ses forces. « Je ne déteste rien tant que l'oisiveté, m'a-t-il répété souvent. Quand je suis bien, je n'aime pas à être oisif. »

Il était en effet presque toujours occupé. Il faut avoir été témoin, comme je l'ai été, de son zèle et de son dévouement pour connaître tout le mérite de ce bien-aimé et regretté Frère.

Le voyant convalescent, je lui disais souvent de prendre un peu de repos ; mais il ne cessait le travail que quand ses

forces ne pouvaient plus le lui permettre. Sa mort m'est aussi présente à la mémoire que le premier jour. Je ne sors pas une seule fois de la maison sans éprouver, à la vue de la croix qui est sur sa tombe, un sentiment douloureux de tristesse. Pendant quatre années j'ai pu apprécier sa fidélité à remplir ses devoirs religieux, son obéissance à ses supérieurs, et ses autres vertus. Je puis certifier qu'il est mort dans de saintes dispositions.

Ce bon et pieux Frère avait l'excellente habitude de méditer ou de prier en visitant les filets. C'est le lundi matin qu'il s'est noyé ; il s'était confessé le jeudi soir, et avait communié le vendredi et le dimanche.

Quoique les deux jours précédents il fût fortement indisposé, je remarquai, le dimanche, qu'il chantait plus fort que de coutume à la messe et à la bénédiction du très-saint Sacrement, et qu'il mangeait avec un meilleur appétit. Le soir, il me parut très-joyeux, me parla des plans de sa future cuisine, et des autres travaux. Pauvre Frère, il ne se doutait pas le moins du monde de sa fin prochaine ! Je ne saurais trop vous le répéter, je regrette beaucoup ce cher Frère. Sa mort inopinée fut pour moi comme un coup de foudre.

Dans cette mort je ne vois que la volonté de Dieu et un pur accident. Le matin que ce cher Frère s'est noyé, le temps était fort calme, et il n'y avait pas le moindre courant à l'endroit où les rets étaient tendus.

Je lui avais souvent offert de les faire visiter par les deux serviteurs de la mission, et il m'avait toujours répondu qu'il préférait les visiter lui-même. Depuis quatre ans, il avait très-souvent traversé le lac de la mission de Saint-Joseph au fort Résolution, et visité les filets par de gros vents, en petit canot d'écorce, et pas le moindre accident ne lui était arrivé. Les uns attribuèrent sa mort à une faiblesse soudaine, d'autres au chavirement du ca-

not. Quelles que soient les causes de ce malheur, l'absence de ce bien-aimé Frère laisse un grand vide ici, et dans mon âme une bien grande tristesse.

Que vous dire, mon bien-aimé Père, des Esclaves de cette mission, sinon qu'ils sont assez indifférents à se faire instruire et à apprendre les prières ? Absorbé comme je l'ai été, durant la belle saison, il m'a été bien difficile de m'occuper des Esclaves, de les instruire, en plein air, au milieu des aboiements des chiens et des pleurs des enfants. J'ai pu néanmoins les confesser presque tous, ce printemps, même ceux qui ne sont pas baptisés. Je ne suis pas aussi heureux cet automne.

Très-peu de familles sont venues au fort, et les hommes seulement, et ils ne sont demeurés que deux ou trois jours; très-peu se sont confessés. D'ici au printemps, à l'exception des deux chasseurs du fort avec leurs familles, ces sauvages ne doivent pas venir. Ils sont à chasser au loin, dans le but de trouver des fourrures pour payer leurs dettes. Avec un peu de patience, il y a espoir de faire de ces âmes apathiques des disciples et des enfants de Jésus-Christ. Tout en m'occupant du matériel, ma présence, comme ministre de Jésus-Christ, n'a pu que les exciter à aimer notre sainte Religion et à la pratiquer. Depuis le commencement de juillet, quatorze personnes de cette tribu, dont quatre adultes, ont été baptisées aux îles du Marais, par le R. P. Grouard; j'en ai moi-même baptisé ici dix-huit, dont deux adultes. Comme ces sauvages sont peu instruits et ont très-peu souvent vu le Prêtre, ils sont presque tous catéchumènes.

A cause de la pénurie des Missionnaires, ces sauvages ne pourront être évangélisés que très-peu de temps, le printemps prochain. Quoiqu'ils soient nombreux, leurs âmes purifiées du péché ne seraient pas moins agréables à Jésus-Christ. La population du fort se compose de Sau-

teux, d'Écossais, de sauvages protestants. Sur cette population, trois personnes seulement sont catholiques. Depuis le passage de Mgr Faraud, le 27 août, j'ai eu pour serviteur et pour compagnon un jeune métis, que son frère vint rejoindre un mois après. Ces deux jeunes gens vivent des mets de la même cuisine, et habitent sous le même toit.

Mission Sainte-Anne, le 2 décembre 1869.

Quoique je sois souvent dérangé par les causeries, le chant sauvage, le bruit du marteau de mes deux jeunes gens, j'essayerai cependant de vous dire quelque chose des missions de Saint-Michel, fort Raë, et de Saint-Joseph, fort Résolution.

Depuis ma dernière lettre deux années viennent de s'écouler. Depuis cette époque, j'ai été chargé par Mgr Faraud de visiter, pendant l'automne et le printemps derniers, la mission du fort Raë. Le voyage de l'automne s'est fait en berge pour aller, et à la raquette, à pied et parfois en traîneau pour revenir ; celui du printemps s'est fait en partie à pied et en traîneau pour aller, et en berge pour revenir.

Le voyage du printemps aurait été assez agréable si je n'avais pas souffert des yeux. Ce voyage s'effectua en trois jours. Le troisième jour, une heure avant d'arriver au fort, ma vue me refusant son service, je fus obligé de me coucher dans le traîneau et de me résigner à souffrir. Les serviteurs de la Compagnie, m'apercevant, à proximité du fort, vêtu d'une capote de caribou et couché, s'imaginèrent qu'on amenait un Plat-côté-de-chiens malade; j'en avais en effet toute la mine, et c'était à s'y méprendre; mais le bruit des clochettes des chiens les détrompa de leur méprise. Après la cérémonie d'usage, qui consiste à toucher la main à tous, un enfant en dan-

ger de mort, déjà ondoyé, requit le secours de mon ministère ; je ne pouvais voir que très-difficilement ; mais, craignant de contrister les parents, je fis les cérémonies du baptême, et la lumière de la chandelle acheva de m'enflammer la vue. Dès lors il fallut dire adieu à la lumière, fermer les yeux pendant deux jours et trois nuits, et me résigner à souffrir le martyre. Le lendemain de mon arrivée, le docteur, voyant mes yeux très-enflammés, y mit de l'eau-forte pour empêcher de petites peaux de se former; il les frotta de graisse ainsi que ma figure, brûlée d'un coup de soleil. Le docteur partant pour la Providence, mes yeux n'éprouvant point de mieux, les sauvages, souffrant de me voir souffrir, me conseillèrent de me les faire suer sur de l'eau chaude dans laquelle on aurait infusé une bonne poignée de thé. Je suivis à la lettre ce conseil.

La troisième soirée mes yeux étaient tellement enflammés et me causaient de si grandes douleurs, que je crus réellement perdre la vue. Le moindre mouvement dans la maison, le moindre courant d'air suffisaient pour me causer de vives douleurs. Ne sachant que faire de mes yeux, je les fis suer une troisième fois, et ce fut avec succès. Je souffris moins les jours suivants. Ma plus grande peine a été de ne pouvoir dire l'office divin, ni offrir le saint sacrifice de la messe. Pendant plus d'un mois, j'éprouvai de temps en temps des élancements dans les yeux. Tous les printemps les sauvages sont sujets à gagner le mal d'yeux. Je redoute beaucoup les voyages en cette saison. Mais dans ce pays comment s'en dispenser ?

La crainte de devenir aveugle, et incapable de travailler au salut de tant d'âmes délaissées, de priver tant d'infidèles de la grâce du baptême, m'affecta beaucoup. Les serviteurs de la Compagnie et les Plats-côtes-de-chiens compatirent à mes souffrances.

Le quatrième jour de mon arrivée j'eus la consolation

d'offrir, mais non sans quelques difficultés, le saint sacrifice de la messe devant les serviteurs de la Compagnie et un bon nombre de Plats-côtés-de-chiens. Voir ce peuple prier et chanter avec les sentiments d'une foi si vive me causait un bonheur indicible. Pendant la mission, une trentaine de Couteaux-Jaunes, dont la moitié n'avait point vu le Prêtre depuis deux ans, arrivèrent pour assister aux exercices. Les uns ont séjourné quinze jours, d'autres trois semaines. Dans cette tribu, j'ai baptisé un adulte et quatre enfants, béni trois mariages, fait faire la première communion à six personnes, entendu les confessions de tous. Tous ceux qui avaient déjà communié se sont deux ou trois fois approchés de la Table sainte. Leur assiduité aux exercices du matin et du soir m'a beaucoup édifié. Ils ont été exacts à envoyer leurs enfants au catéchisme. Le commis fit tout son possible pour éloigner de son fort les cinq premiers qui étaient venus uniquement pour voir le Prêtre et communier, mais bien loin de s'éloigner, ils envoyèrent dès le lendemain de leur arrivée deux jeunes gens chercher leurs familles, à deux jours de marche. Ces sauvages ne furent pas les bienvenus auprès du commis. « Peu importe que le commis ne fasse point de cas de nous, me dirent-ils. Nous aimons le Prêtre, et nous avons faim de la prière. Parce que nous n'appartenons pas à son fort, il voudrait nous chasser ; mais il ne gagnera pas cela avec nous. Ces terres sont à nous comme à lui. Il n'est pas notre maître. Nous aimons à demeurer quelques jours avec toi. » « Voilà deux ans que ma femme et mes enfants n'ont point vu le Prêtre et que je n'ai pas communié, me disait l'un des plus âgés d'entre eux. Tu sais, me répéta-t-il, combien j'étais mécontent le printemps dernier à l'île de l'Orignal, lorsque mes compagnons de voyage repartirent, et que je fus obligé de repartir avec eux sans avoir eu la consolation de commu-

nier. Ce printemps je suis venu avec ma femme et mes enfants pour me confesser et communier. »

Leur séjour avec les Plats-côtés-de-chiens ne peut que les avoir excités à aimer notre sainte religion. Comme parmi ces sauvages il y avait des voix assez agréables, ils firent retentir de leur chant la salle des exercices. Oh ! que ce chant sauvage empreint d'une foi si vive excitait dans mon âme de douces consolations !

Le courrier étant arrivé plus tôt à la mission de Sainte-Anne, je suis obligé de terminer. Le R. P. de Kerangué, en compagnie du F. Boisramé, est arrivé ici le 5 décembre au soir. Je dois laisser ce Révérend et cher Père seul, et partir avec le R. P. Grouard et le F. Boisramé pour la mission de Saint-Joseph. Je vous rendrai compte de ma mission de Saint-Michel et de Saint-Joseph au prochain courrier. Je me recommande à vos ferventes prières, ainsi que mes sauvages.

Je suis avec le plus profond respect,

Votre très-humble fils,

H. J. Gascon, o. m. i.

MISSIONS DE SAINT-ALBERT

LETTRE DU R. P. LEDUC
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Albert, le 20 décembre 1869.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Je viens encore vous parler de la mission Saint-Albert, et vous faire part des travaux, des peines et des consolations de vos enfants dans cette partie du vicariat de Siskatchewan. Je vous donnerai aussi un aperçu aussi exact que possible des travaux matériels les plus urgents à faire dans ce Vicariat.

Le R. P. André ainsi que le P. Fourmond, novice, sont partis au commencement du mois de mai pour aller accompagner les chasseurs à la prairie. Le camp se composait d'environ six cents personnes. Dans cet immense désert que l'on nomme *prairie*, les Pères ont eu successivement à supporter les rigueurs du froid, de la soif et de la chaleur. Notre climat est ainsi fait que parfois dans le cours de notre été une excessive chaleur fait place à une forte gelée. Les deux Pères ont été admirables de zèle et de dévouement pour catéchiser les enfants, instruire les adultes, et réprimer les désordres qui peuvent se glisser si facilement dans ce pêle-mêle de six cents personnes vivant au milieu des prairies. Les chasseurs, sauf un seul

qui a donné du scandale, se sont parfaitement bien conduits; aussi le bon Dieu a-t-il béni leur long et pénible voyage. Ils n'ont eu aucun accident grave à déplorer, et sont revenus après deux mois et demi, chargés de vivres.

Quelques familles, parties avant la grosse brigade, n'ont pas été si heureuses. Surprises par les Pieds-Noirs, plusieurs chevaux ont été volés. On en est même venu aux armes. Un Pied-Noir est resté sur le terrain : un métis a eu la jambe percée d'une balle ; un Cri a reçu deux balles dans le poignet. Ces deux balles l'ont atteint au moment où il allait faire feu sur un Pied-Noir. Après lui avoir traversé le bras, elles sont allées se loger toutes les deux dans la bouche de ce pauvre Cri. Le R. P. André est arrivé avec la caravane quelques jours après ce combat. Il a administré le blessé, l'engageant à rebrousser chemin, et à venir se faire soigner par les Sœurs de Saint-Albert. Vraiment ces sauvages ont la vie plus dure que des bœufs. Ce Cri est arrivé à la mission dans un état effrayant. Il avait la mâchoire toute brisée, la lèvre percée et la langue coupée. A force de soins, la Sœur a pu cicatriser ses blessures, et environ quinze jours plus tard elle pouvait lui extraire une balle par-dessous le menton. Quelques jours après, le blessé extrayait lui-même l'autre balle. Je l'ai confessé et fait communier pendant qu'il était en danger; Monseigneur, à son retour de l'île à la Crosse, lui donna la confirmation ; aujourd'hui il est hors de danger. A part cet accident, le voyage de la prairie a été heureux sous tous les rapports.

En s'en revenant avec les chasseurs, le R. P. André et son excellent compagnon ont fait planter une jolie croix dans le désert, à quelques jours de marche d'ici. Ils ont fait aussi une magnifique cérémonie pour la première communion des enfants. Une cinquantaine préparés avec soin par le bon P. Fourmond, ont eu le bonheur de rece-

voir pour la première fois Jésus dans leur cœur. L'autel, dressé ainsi au milieu du désert, cette messe célébrée aussi solennellement que possible en plein air, l'instruction si profondément sentie, donnée par le P. André, la musique dirigée par le P. Fourmond, tout a laissé dans le cœur des chasseurs de la prairie une impression salutaire qui ne s'effacera pas de sitôt.

Vers la fin de juin, le cher P. Fourmond arrivait à Saint-Albert avec deux charges de vivres. Craignant pour nous les rigueurs d'un jeûne forcé, le P. André avait eu la bonne pensée de profiter de la première occasion pour envoyer avec des vivres son compagnon à la mission. Et de fait il était temps. Je n'avais plus dans le hangar que quelques livres de pémikan ; je songeais déjà à assommer quelqu'un de nos bœufs de travail. Quelques jours plus tard, j'apprenais avec joie l'arrivée du P. André lui-même. Le cher Père venait se reposer un peu à Saint-Albert, et se préparer à un second voyage. Profitant de la présence de tous nos métis et du séjour du P. André, je disposai tout pour faire la procession de la Fête-Dieu le premier dimanche d'août. A l'époque où tombe cette fête, il n'y a presque personne à la mission, tout le monde est à la prairie. Donc le premier dimanche d'août nous avions à quelque distance de l'église, dans une petite éclaircie au milieu d'une touffe de bois, un magnifique reposoir. Sur le parcours que devait suivre la procession, s'élevaient de distance en distance des arcs de triomphe; pendant la procession l'air retentissait souvent des coups de fusil tirés par nos métis ; c'est là la musique instrumentale du pays. Après la bénédiction du saint Sacrement, le R. P. André, debout sur les degrés du reposoir, exhorta vivement les chrétiens de Saint-Albert à l'amour de la sainte Eucharistie. Jamais on n'avait vu dans ce pays une procession si belle et si solennelle. Outre le P. André

et moi, y prenaient une part active les deux Pères novices, les deux Frères scolastiques, nos chers Frères convers et nos Sœurs.

Le dimanche suivant, autre cérémonie, autre procession. Nous faisions la fête de la Tempérance. Un autel aussi splendide que possible avait été dressé au pied de la croix plantée le printemps passé par le R. P. Lacombe à la clôture de la retraite.

C'est à cet autel que nous nous rendîmes processionnellement avec tous les membres de la société de Tempérance. Tous venaient ainsi renouveler la promesse de ne point user de liqueur enivrante. Le R. P. André fut encore prié d'être le prédicateur de la fête. Après avoir félicité les bons, il reprit avec force les vendeurs de boissons et plusieurs furent remarqués baissant humblement la tête pendant la prédication.

La cérémonie est à peine terminée, qu'on aperçoit sur le coteau opposé à celui de la mission la voiture de Monseigneur lui-même, revenant de son long voyage de l'île à la Crosse. Avec quelle joie nous nous empressons au-devant de Sa Grandeur, avec quel bonheur nous revoyons au milieu de nous notre vénéré Vicaire et notre bien-aimé Père. Hélas ! Sa Grandeur ne devait pas tarder à nous quitter de nouveau. Dix jours après, Elle reprenait le chemin de Saint-Paul des Cris, allant ainsi causer une délicieuse surprise au R. P. Dupin.

Vers le 20 du mois d'août, le R. P. André se mettait de nouveau en campagne. Il retournait accompagner les métis dans leur second tour de chasse à la prairie. Cette fois, il laissait le cher P. Fourmond finir en paix son noviciat à Saint-Albert ; tandis que le P. Bourgine, novice, partait à son tour pour aller faire ses premières armes à la prairie. Comme dans le premier voyage, le zèle, le dévouement, l'abnégation n'ont pas fait défaut aux Missionnaires.

Pendant que les RR. PP. André, Fourmond et Bourginé parcouraient ainsi la prairie à la suite des chasseurs de buffle, le R. P. Lacombe se rendait à Benton, traversait les Etats-Unis, arrivait au Canada et revenait à Saint-Boniface, après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour accomplir fidèlement la mission qui lui avait été confiée. Cette mission il l'a remplie au milieu de fatigues et de dangers de tout genre. Enfin, il nous est revenu sain et sauf en novembre, au moment où nous commencions à craindre de ne pouvoir le revoir qu'au printemps prochain.

Tandis que mes Frères entreprenaient ainsi de longs et pénibles voyages pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, j'étais resté à Saint-Albert. Heureusement, l'ouvrage ne me manquait pas non plus. J'avais à desservir la mission Saint-Albert, à visiter de temps en temps celle de Sainte-Anne dépourvue de Missionnaire, à environ quinze lieues d'ici, et celle de Saint-Joachim au fort Edmonton, à trois lieues. Outre cela la direction du noviciat et la classe des scolastiques me demandaient chaque jour un temps plus ou moins considérable. Puis sont venus les travaux des champs, le labourage, les semences, les récoltes, le foin. Aidé des Pères novices, des scolastiques et des Frères convers, nous avons fait par nous-mêmes une grande partie de la besogne, afin de diminuer d'autant les dépenses. Les Sœurs elles-mêmes ont mis à contribution leurs forces et leur dévouement pour les travaux des champs qui se sont présentés. J'ai dû faire extraire une quinzaine de toises de pierre pour les fondations de la future cathédrale. Pour ce travail on me demandait 300 francs. Les Pères novices et les Frères se sont immédiatement offerts pour faire eux-mêmes ce pénible ouvrage et ont ainsi épargné cette somme à la mission.

Vers le 20 d'octobre, Mgr GRANDIN, après avoir passé près de deux mois avec les sauvages de Saint-Paul des Cris, revenait à Saint-Albert pour présider notre retraite annuelle. Il amenait avec lui le R. P. DUPIN qui venait pour la première fois visiter ses Frères de Saint-Albert. Quelques jours après, le R. P. VÉGREVILLE venait avec le F. GÉRENTE prendre part avec nous aux exercices de la retraite. Le R. P. ANDRÉ a été chargé de nous distribuer le pain de la parole divine. Nous n'oublierons jamais l'humilité avec laquelle il a demandé à Monseigneur à nous baiser les pieds avant de faire son discours d'ouverture. Il a commencé par nous prêcher d'exemple, sa parole n'est pas tombée sur une terre stérile. Le jour de la Toussaint a été pour nous un jour de fête et de bonheur. A la grande messe célébrée pontificalement par Mgr GRANDIN, le R. P. FOURMOND a fait son oblation perpétuelle ; les FF. Alexandre LAMBERT et Paul GRIZEAU ont été admis à leur première oblation. Après cela a eu lieu la rénovation des vœux. Ce jour-là, nous étions douze Oblats réunis, tous contents et heureux, nous disant les uns aux autres : de tels jours font oublier bien des peines, bien des souffrances inséparables de la vie de Missionnaire dans ces contrées sauvages.

Quelques jours après la fête, chacun reprenait le chemin de ses missions respectives, avec un nouveau courage et un désir de plus en plus vif de faire le bien et de se dévouer au salut des âmes. Le R. P. VÉGREVILLE retournait au lac Labiche, le R. P. DUPIN à Saint-Paul des Cris. Ce cher Père, surpris par la neige et le mauvais temps, égaré au milieu de la prairie, aurait infailliblement péri si le bon Dieu ne lui avait envoyé un secours tout providentiel. Le R. P. FOURMOND, devenu Modérateur de nos scolastiques, allait s'installer dans la jolie petite mission du lac Sainte-Anne, avec ses deux Frères, élèves

en théologie. Le 4 novembre, le F. Doucet recevait les ordres mineurs et le F. Blanchet la première tonsure.

Voilà, bien-aimé Père, les nouvelles que j'ai pensé les plus propres à vous intéresser; à présent, je vais vous parler des travaux urgents à entreprendre dans le Vicariat.

Etat matériel des missions du vicariat de la Siskatchewan.

1° *Saint-Albert.* — Saint-Albert est la résidence du RR. Vicaire. Cette mission possède un établissement pour les Sœurs. Cet établissement commence à avoir besoin de réparations ; de plus il est bien insuffisant pour que nous puissions recevoir plus de douze ou quinze orphelines. Il serait bien à désirer aussi que les Sœurs eussent un appartement convenable pour recueillir les malades. De cette façon bon nombre de protestants sans famille pourraient être recueillis par les Sœurs, et mourir catholiques. Nous n'avons point encore d'église, néanmoins la future cathédrale est en voie de construction. Après cela il faudra songer à bâtir des étables pour la ferme que nous sommes à tout prix obligés d'entretenir. Les chevaux et les bœufs sont indispensables pour le transport de nos matériaux. Nos étables sont tout à fait insuffisantes et tombent en ruine. La bicoque qui sert de palais épiscopal demande instamment à être remplacée. Nous aurions également besoin d'un hangar pour mettre nos vivres. Ce printemps il nous faudra songer à construire une forge pour le F. Leriche.

2° *Sainte-Anne.* — Cette mission est assez bien pour le moment. La maison des Pères est en bon état. L'église a été réparée cet automne. Cette mission se trouvant à proxi-

mité de Saint-Albert n'a pas besoin actuellement d'un temporel considérable. Elle est soutenue et entretenue en grande partie par Saint-Albert.

3° *Saint-Paul des Cris.* — Cette mission, fondée il y a seize ans par le R. P. LACOMBE, doit être déplacée. Le bien des sauvages l'exige impérieusement ; c'est donc, pour ainsi dire, une mission toute nouvelle à établir, par conséquent une nouvelle maison à bâtir pour les Pères ; une autre pour servir de cuisine et de demeure aux deux filles de service qui font la cuisine et prennent soin du linge ; enfin, c'est une étable qu'il faut construire pour les bêtes à cornes.

4° *Ile à la Crosse.* — Les ravages causés par l'incendie il y a trois ans n'ont pas encore pu être réparés. C'est donc une maison considérable qu'il s'agit de construire promptement pour abriter les Sœurs et leurs nombreux orphelins.

5° *Le lac Caribou.* — Nos Pères y sont dans le plus complet dénûment, n'ayant qu'une misérable baraque qui leur sert de maison et d'église.

6° *Notre-Dame de la Paix.* — Mission des Pieds-Noirs, qui n'est pas encore fondée. Néanmoins, il est de toute urgence de s'occuper de la fondation de cette mission. Des milliers de Pieds-Noirs infidèles n'ont point encore de mission. Cette année le R. P. LACOMBE va passer l'hiver avec eux, et aviser aux moyens de fonder là une mission le plus vite possible.

Qu'on juge par là, si nous avons besoin des secours de la Propagation de la foi, pour couvrir toutes nos dépenses. S'il en avait les moyens, combien d'autres missions importantes pourrait entreprendre notre bien-aimé Vicaire ! Qu'on ajoute à tous ces frais de réparations continuelles et de constructions, les frais des voyages qu'on est obligé d'entreprendre à chaque instant. Pourtant que de

fatigues, que de privations nous nous imposons tous volontiers pour économiser le plus possible.

Agréez, etc.

H. LEDUC, O. M. I.

LETTRE DE MGR GRANDIN A MM. LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE LA PROPAGATION DE LA FOI [1].

Fort Pitt (mission de Saint-François-Régis, 10 janvier 1870.

MESSIEURS,

C'est en voyage, comme presque toujours, et en préparant à la grâce du Jubilé une cinquantaine de chrétiens que je rencontre ici, que j'entreprends de vous écrire. Je n'ai point les notes qui me seraient nécessaires pour satisfaire pleinement votre juste curiosité. Cependant sachant que tout ce qui concerne les missions vous intéresse, comptant sur votre indulgence, et voulant m'acquitter autant que possible d'un devoir de reconnaissance envers vous et les associés de la Propagation de la foi, je vais vous écrire comme je pourrai, autant qu'on me laissera en paix. Me rendant actuellement dans la partie nord-est de mon Vicariat, je ne vous en parlerai qu'au retour de mon long voyage. Je ne vous parlerai donc cette fois que de la partie nord-ouest où je me trouve encore ; mais avant de commencer, laissez-moi vous dire, messieurs, combien

[1] Cette lettre, à laquelle se réfère celle du 1er septembre 1870, publiée dans le tome précédent, p. 355, s'était égarée dans la dispersion forcée de nos papiers au temps de la Commune. Nous ne l'avons retrouvée que depuis peu. On comprendra, après l'avoir lue, combien sa perte eût été regrettable.

l'allocation que vous avez daigné m'accorder m'a rendu heureux.

Comme je crois vous l'avoir dit, messieurs, mon éloignement des pays civilisés me met dans l'impossibilité d'administrer moi-même mes fonds, et comme ils dépendent uniquement de la Propagation de la foi, j'en ignore le montant pendant longtemps, et suis exposé à le dépenser avant de le connaître. J'espérais que les aumônes extraordinaires que j'avais reçues lors de mon voyage d'Europe me permettraient d'avoir devant moi l'avance d'une année. Mais toutes ces aumônes ont dû faire face à des dépenses extraordinaires ; mon retour, le voyage de mes nombreux compagnons, une foule d'acquisitions indispensables avec des pertes et des malheurs qui se succèdent sans cesse, tout cela, dis-je, a fait disparaître les richesses que je croyais avoir. Cependant il faut entretenir les missions ; il faut réparer les malheurs. Je demandais donc en Europe les marchandises nécessaires, ou, pour parler plus juste, *la monnaie du pays*. Mgr Taché, plus à portée que moi de connaître mes fonds, et sachant avant moi le total de mes dépenses, était inquiet pour moi et me pressait de m'arrêter, m'annonçant que je devais déjà 7 500 francs à la Compagnie de la baie d'Hudson, et que probablement on n'aurait pas de quoi faire face à mes demandes et payer mes dettes.

J'ai passé de bien tristes moments dans ces inhospitalières contrées ; mais je ne crois pas avoir jamais eu autant d'inquiétudes et de soucis que j'en avais alors. Je n'avais pas dépensé un sou sans la plus stricte nécessité, et cependant je me voyais déjà plus de 7 000 francs de dettes : pour la première fois je me voyais chargé seul d'un vaste Vicariat où il y a beaucoup à faire et où il faut absolument se presser d'agir ; j'avais déjà dû abandonner, pour un temps du moins, deux missions importantes ;

devrais-je encore en abandonner d'autres? Tout cela, messieurs, me faisait plus souffrir que les marches forcées à la raquette, que les campements à la belle étoile par une température de 20 à 45 degrés centigrades et souvent l'estomac vide. Ces misères physiques font souffrir l'individu, mais l'œuvre ne souffre pas, et dès qu'elles ont cessé elles occasionnent plus de plaisir que de peine. Mais des dettes, mais la perspective de ne pouvoir faire l'œuvre de Dieu faute d'un misérable argent dont les suppôts de Satan ne manquent pas pour faire l'œuvre de leur maître, cela me tuait littéralement. Enfin le courrier d'été est arrivé, et j'ai eu connaissance de votre généreuse allocation. Mgr TACHÉ m'écrit que toutes mes dépenses vont être couvertes et mes dettes acquittées; il s'est trouvé lui aussi bien des fois dans ma position, s'il n'y est pas encore aujourd'hui. Tout en m'engageant à aller bien *petit à petit*, il m'invite à avoir confiance dans la Providence et dans votre œuvre qui est bien la Providence des missions. Cette nouvelle me fit du bien; votre générosité a relevé mon courage et celui de mes zélés Missionnaires dont j'étais obligé d'entraver le zèle. Je leur annouçai que comptant sur la divine Providence nous entreprendrions enfin la construction de l'église de Saint-Albert. Seulement je recommandai d'aller bien *petit à petit* pour ne pas faire de nouvelles dettes. Je crus aussi pouvoir reprendre la mission de Sainte-Anne que je m'étais vu dans la nécessité d'abandonner; j'en ai fait réparer l'église, et avant de partir pour mon long voyage j'ai pu installer un Missionnaire au milieu de ces bons métis.

Notre pays étant cédé au gouvernement canadien, cela va nous attirer assurément beaucoup d'étrangers, probablement l'écume du Canada et des États-Unis; c'est du moins ce que nous pouvons supposer par ce qui nous est venu jusqu'à présent. Nos métis sont généralement catho-

liques et bons catholiques pour peu que nous puissions les soigner; mais ils sont faibles dans le danger, et ce danger, je voudrais bien le conjurer. Parmi ces étrangers qui nous arrivent, l'élément protestant domine. Ce que veulent les ministres, c'est se fixer au milieu de nous. Nous n'avons qu'une bien petite école ; il en faudrait une qu'on pût appeler *respectable*, j'en vois la nécessité, et je ne puis que déplorer de ne pouvoir tenter cette entreprise. Bientôt, hélas ! je verrai au milieu de nous s'élever une école protestante où nos pauvres chrétiens iront puiser l'indifférence en matière de religion, peut-être même la haine de celle qu'ils ont le bonheur de connaître et de pratiquer aujourd'hui. Nos métis ont encore besoin de soins particuliers, il nous faudrait prévenir les coups qui les menacent ; espérons que la Providence nous en donnera les moyens.

Les deux grandes nations sauvages qui se partagent l'ouest de mon Vicariat sont les Cris et les Pieds-Noirs. Nous avons depuis assez longtemps entrepris la conversion des Cris des bois, et nous avons parmi eux au moins deux à trois cents bons chrétiens. Quant aux Cris de la prairie, on avait toujours cru qu'il était inutile de s'en occuper ; nous les trouvions si mal disposés que, ne pouvant suffire à tout, nous les laissions pour aller trouver d'autres nations mieux disposées. Un de nos Pères a obtenu, à force d'instances, d'aller passer quelques mois de l'année avec eux. Tous ne sont pas chrétiens, tous ne veulent pas l'être. Moi, surtout accoutumé à mes paisibles Montagnais qui généralement se font chrétiens, je ne pouvais croire à la conversion de ces farouches Cris. Il y a parmi eux aujourd'hui plus de cinq cents chrétiens enfants ou adultes. J'ai moi-même confessé les adultes cet automne, et j'étais stupéfait en voyant leur instruction et leurs vertus chrétiennes, bien que vivant au milieu de

parents infidèles. Ils ne sont point avancés : trente au plus ont fait leur première communion et sont confirmés ; mais enfin, cette mission est bien commencée, et promet des fruits abondants. C'est une mission d'un genre tout à fait nouveau, qu'un supérieur oserait faire, mais qu'il ose à peine permettre à d'autres. Ces sauvages vivant en société, il faut que le Missionnaire s'abandonne avec eux, les suivant dans leurs différents campements, dépendant pour la vie et pour tout, de leur charité ou plutôt de leurs caprices. La sainte messe, cette *bonne médecine qui rend le cœur fort*, le Missionnaire doit s'en priver tant qu'il ne suppose pas ses sauvages assez christianisés : outre qu'il y aurait danger à dire la sainte messe seul au milieu des infidèles, il risquerait d'être volé. Il faut que, comme le sauvage, il n'ait pas de vêtements à changer, il faut qu'il renonce au plus petit soulagement en fait de nourriture ; il boira l'eau de neige, l'eau bourbeuse dans les vases malpropres et dégoûtants des sauvages ; il devra subir tout ce que la malpropreté a de plus pénible.

C'est à ce prix, messieurs, que le R. P. Lacombe a commencé la conversion des Cris. Aujourd'hui cette mission va se continuer avec moins de difficultés ; il a lui-même introduit chez ces chrétiens et catéchumènes un jeune Père venu d'Europe avec moi, qui, à l'aide d'un Frère catéchiste qui possède parfaitement la langue, pourra continuer l'instruction de ces sauvages. Aujourd'hui tout en étant au milieu des sauvages, ils peuvent suivre la vie de communauté ; ils ont une maison de peaux qu'ils transportent avec eux ; ils disent la sainte messe chaque jour, et après avoir passé quelques mois de la sorte, ils viennent se refaire à la mission de Saint-Paul des Cris. Leur vie n'est plus aussi pénible qu'autrefois, mais cependant quelle vie de privations ! Aujourd'hui ils s'attendent à

quelque attaque nocturne de la part des Pieds-Noirs ; ils peuvent à chaque instant être victimes de quelque surprise ; ils couchent habillés pour être toujours prêts en cas d'attaque. Il faut qu'à la vie sauvage ils sachent en quelque sorte joindre la vie militaire. Voilà un peu, messieurs, la position du Missionnaire au milieu de ces sauvages.

Et grâces à Dieu, les Missionnaires que j'ai le bonheur de posséder sont tous disposés à ce genre de mission, et dernièrement encore tous ceux qui pouvaient se réunir à moi pour la retraite annuelle, me disaient de ne pas me gêner si j'avais besoin d'eux pour ces missions tout à fait exceptionnelles. Il m'en faudrait deux parmi les Cris et autant parmi les Pieds-Noirs. Ces derniers sont encore bien moins avancés que les Cris ; à part quelques-uns qui ont été faits esclaves par les Cris ou qui vivent avec les métis, ils sont tous infidèles. Je dois cependant dire que bon nombre d'enfants ont été baptisés parmi eux, ainsi que quelques adultes mourants. Le P. Lacombe a passé aussi quelques mois avec eux, il a pu apprendre un peu leur langue, étudier leurs mœurs, et surtout se faire aimer d'eux.

Ce serait donc le moment de faire un dernier effort pour les gagner à Jésus-Christ, pendant surtout que j'ai à ma disposition ce zélé Missionnaire qui, grâce à son expérience, peut ouvrir une pareille mission. Deux grands obstacles s'opposent à cette fondation : le premier, c'est comme toujours le manque d'argent ; je crains de trop entreprendre et de ne pouvoir atteindre le but. Le second, c'est la guerre de ces sauvages avec leurs voisins ; cette guerre paralyse tout, elle met en outre le Missionnaire en danger de perdre la vie, et en un autre danger que je crains davantage, celui de se compromettre avec les Cris, qui ne sont pas encore assez christianisés pour com-

prendre qu'on peut les aimer et aimer leurs ennemis.

Cependant le P. Lacombe cherche actuellement les moyens de pénétrer dans leur camp ; il sondera leurs dispositions actuelles, se perfectionnera dans leur langue, et s'il voit du danger pour sa vie, il devra revenir immédiatement, s'il le peut. Je n'ai aucune *dévotion* à la mort des Missionnaires, d'autant plus que la mort dans de pareilles circonstances ne pourrait que rendre bien plus difficile la conversion de ces sauvages. Si ce plan manque, j'en ai un autre moins dangereux, mais aussi moins expéditif. J'enverrai un jeune Père passer quelques années aux postes de la Compagnie où les Pieds-Noirs font leurs échanges. Là le Père pourra les voir de temps en temps et apprendre leur langue ; il ne pourra les instruire, mais quand il sera assez sûr d'eux pour les suivre et vivre comme eux avec un confrère, il les instruira et fera avec eux ce qu'on a le bonheur de faire chez les Cris aujourd'hui. Dans ces deux importantes missions, dès lors que deux Pères pourront vivre ensemble avec les sauvages, la position des Missionnaires sera supportable, et la conversion des sauvages à peu près assurée.

On me parle souvent d'amener ces sauvages à la culture et de leur faire abandonner leur vie nomade. La chasse du bufalo devenant de moins en moins productive, les sauvages seront bien obligés plus tard de trouver d'autres moyens de vivre ; mais, pour les faire cultiver en masse, il nous faudrait des ressources que nous n'avons point. Les chefs cris me tourmentent actuellement pour que je leur fasse faire de petites maisons, pour que je leur donne des animaux domestiques et des instruments de labourage. Supposé que je pusse leur procurer tout cela, ce qui est absolument impossible, il faudrait veiller nous-mêmes à tout et entretenir tout, et cela pour toutes les nations que nous évangélisons. Nous élevons des enfants sauvages

dans nos écoles ; nos métis en adoptent quelques-uns. Tous ces enfants ainsi élevés ne sont plus sauvages par le fait ; si nous pouvions en élever davantage, ce serait le moyen le plus sûr de civiliser ces nations. Réduire des adultes au travail, à la vie civilisée, en un mot, cela paraît absolument impossible.

Si les étrangers qui vont nous venir, assure-t-on, des autres pays, voulaient nous seconder, si chaque famille chrétienne adoptait un ou deux petits sauvages, si nous pouvions multiplier nos orphelinats, je suis presque sûr qu'en moins d'un siècle, les sauvages disparaîtraient par le fait, et ne seraient point tués par la civilisation, comme on le suppose ; le grand nombre de ceux qui sont élevés de la sorte prouve ce qu'on pourrait faire. Mais pour cela il nous faudrait des ressources que nous n'avons point, et que nous ne pouvons avoir. Même pour *vivoter* comme nous faisons, nous n'avons point ce qu'il nous faut. Je ne vous le demande point, messieurs, car je sais que vous ne pourrez jamais nous le procurer, mais enfin plus vous nous donnerez, plus nous pourrons faire de bien. J'en vois tant à faire, et j'ai si peu de moyens de le faire, que je quête par tous les modes possibles. Je demande à notre Supérieur général de me procurer des Missionnaires, des Frères convers surtout. J'écris à celui-ci pour qu'il paye leur voyage, à cet autre pour qu'il nous donne des vêtements, aux différentes œuvres apostoliques pour qu'elles nous viennent en aide suivant leurs fins et leurs moyens. Je fatigue tout le monde ; je suis pire qu'un sauvage, mais il me semble que qui que ce soit dans ma position serait sauvage comme moi, se ferait quêteur comme moi.

Tout en vous remerciant de vos dons, messieurs, je vous en demande de nouveaux. L'irrégularité de nos courriers ne me permet point de vous envoyer le chiffre de nos dépenses ; je pourrai le faire plus tard, j'espère.

L'entretien de nos missions est considérable. Nos voyages nous tuent. L'année dernière les missions de Saint-Albert et de Saint-Paul pour les différentes courses de Missionnaires, sans compter les dépenses en hommes, en provisions, en voitures, etc., ont perdu huit chevaux et deux bœufs, qui sont morts de fatigue ou sont restés dans quelque mauvais pas. Le voyage que je fais aujourd'hui, bien que je le fasse avec des chiens et non avec des chevaux, ne me coûtera pas moins de 1 000 à 1 500 francs, et cependant je voudrais que vous vissiez comment je voyage. Ces sortes de voyages vous ont été décrits bien des fois, je ne vous en dis donc rien aujourd'hui.

Veuillez bien excuser cette lettre que j'ose à peine relire tant j'y trouverais de ratures à faire, de mots peut-être à ajouter. Croyez, messieurs, que *tout sauvages* que nous sommes, nous ne pouvons oublier que c'est par vous que nous vivons et faisons le bien. Nous prions et nous faisons prier nos chrétiens pour que Dieu daigne récompenser votre zèle et votre charité, et celle de tous les associés.

Je suis avec respect, messieurs, votre très-humble et reconnaissant serviteur.

† VITAL J., O. M. I.,
Evêque de Satala.

MISSIONS DE CEYLAN.

ESQUISSE SUR LES VÉDERS

AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Il existe à Ceylan une singulière catégorie de l'espèce humaine : une race encore sauvage qui, isolée du contact civilisateur des Européens, vit à l'état primitif dans les sombres solitudes de la forêt. Cette caste toute à part, entièrement distincte des *Tamouls* du Nord et des *Singhalais* du Sud, est désignée sous le nom de tribu des *Véders*, c'est-à-dire chasseurs. Les vastes forêts de Bintenne, ainsi que les sauvages solitudes qui séparent Batticaloa de Trincomalie, sont le séjour favori de cette race déshéritée.

L'origine des *Véders* n'a point encore été distinctement tracée. Les écrivains de Ceylan ont jusqu'ici dû se borner à de simples conjectures; l'opinion la plus générale voit en eux les aborigènes de Ceylan, qui, lors de l'invasion singhalaise, se réfugièrent dans les profondeurs des forêts, préférant l'indépendance au joug de l'esclavage. Une autre tradition les dit venus du continent de l'Inde, et suppose que, sur leur refus de prendre part à une guerre contre un roi voisin, ils furent chassés de la société des Ceylanais, et refoulés dans les bois.

Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, les *Véders* aujourd'hui encore forment une société séparée et à peu

près indépendante ; les divers gouvernements qui se sont succédés à Ceylan n'ont jamais exigé d'eux autre chose que de ne point molester le reste de leurs sujets. Les quelques détails suivants qu'il m'a été donné de recueillir sur ces pauvres enfants des bois donneront une idée assez complète, je l'espère, de leurs mœurs et de leur niveau social.

Les *Véders* sont d'une taille avantageuse, remarquablement bien faits, d'une couleur cuivrée ; ils portent de longues barbes, mais de costume point ou fort peu. Leur caractère est généralement pacifique, plutôt timide qu'audacieux ou cruel. Ils mènent presque tous la vie nomade; la chasse est leur principal moyen de subsistance : l'agriculture leur est presque totalement inconnue. Le trait suivant donnera un spécimen de leur ignorance en ce point. Il y a quelques années, les ministres wesleyens firent une tentative pour instruire et civiliser ces peuples. Dans le but de conquérir leurs sympathies, l'on rapporte qu'outre une pièce de toile, un couteau, et quelques instruments aratoires, ils donnèrent aux principaux d'entre eux un certain nombre de jeunes cocotiers, dans l'espoir que, se fixant près de ces arbres, *dont il leur était fortement recommandé de ne se point séparer,* ils abandonneraient leur vie nomade. Vaine espérance !... Les *Véders* trouvèrent moyen de se rendre aux désirs de ces messieurs, sans néanmoins renoncer à leur vie errante. L'heure de changer de campement arrivée, ils arrachaient le jeune cocotier pour le transplanter ensuite dans leur nouveau cantonnement. Inutile d'ajouter que ce système de vie nomade n'est point du tout dans les habitudes du cocotier. Le résultat est facile à deviner : les cocotiers succombèrent après deux ou trois émigrations.

La religion des *Véders* n'est qu'un assemblage de rites burlesques et de cérémonies grossières : du benjoin et du

camphre, des feuilles de bétel, des noix d'arèque, quelques autres fruits des forêts, forment le menu de leurs offrandes au dieu Siva. Ces offrandes sont l'acte principal de leur culte. Quand parmi ces tribus un jeune homme et une jeune fille ont atteint l'âge de puberté, le père du garçon va trouver le père de la jeune fille : on traite des conditions du mariage ; un jour est fixé pour la cérémonie. Le bon plaisir des parties n'est ici pour rien. Du reste, la liberté des futurs est en ce point fort restreinte dans l'Inde entière : tout le monde sait qu'en ce pays les mariages sont arrêtés par les parents, le plus souvent à l'insu de leurs enfants. Au jour désigné, nos jeunes époux *véders* sont présentés l'un à l'autre; chacun d'eux dépose une noix d'arèque et une feuille de bétel aux pieds de la chaste *Ammal*, déesse de l'hyménée. Cette offrande est ensuite renfermée dans une cruche neuve, que l'on recouvre d'une casserole en terre. Le tout est suspendu à un arbre, et dès ce moment le mariage est conclu. Huit jours après, les proches parents sont invités : un sacrifice est de nouveau offert à *Ammal*, et le tout se termine par un festin.

Aussitôt qu'une femme ressent les premières douleurs de l'enfantement, on se hâte de briser une branche d'arbre en l'honneur de la déesse *Dévaki*. La malade étant couchée, on plante près de sa tête une flèche pour effrayer les mauvais génies, et on lui administre un breuvage composé du suc de trois plantes diverses. L'administration de ce spécifique est l'unique secours qu'elle ait à attendre.

Le huitième jour après la naissance d'un enfant est une date marquante pour les *Véders*, non que la circoncision soit comme chez les Juifs en usage parmi eux, mais parce qu'en ce jour ils offrent un sacrifice solennel à la flèche ci-dessus mentionnée. Je doute fort que nos docteurs d'Europe connaissent ce mode fort simple de trai-

tement, mais même au sein des forêts l'on peut étendre le cercle de ses connaissances !

La cérémonie des funérailles parmi les *Véders* est pour le moins aussi simple. Le *Véder* ne garde pas le malade près de lui, mais dresse à part une cabane et l'y dépose. A peine le malade a-t-il rendu le dernier soupir, que, sans attendre les vingt-quatre heures requises en France par les règlements de police, on se hâte de rouler le cadavre dans un linceul qu'on attache à deux perches ; le cadavre est ainsi transporté au loin et confié à la terre.

Les frais d'habitation sont peu onéreux; le creux d'un arbre, un antre dans un rocher, un buisson quelconque, servent d'abri au sauvage *véder*.

Le cerf, le sanglier, les tortues qui abondent dans les bois, forment avec le miel toute sa nourriture. Ils abattent le gibier, non avec le fusil, engin d'une civilisation trop avancée pour eux, mais avec l'arc et la flèche, dont ils se servent avec une dextérité étonnante. Leur faim satisfaite, le surplus de leur chasse est mis en réserve. Parfois, cette viande séchée au soleil est arrosée de miel, et placée dans le creux d'un arbre que l'on ferme. Telle est chez les *Véders* la manière de faire les conserves ; on les dit excellentes, mais je n'en ai pas goûté.

Le mets favori du *Véder* n'est pourtant ni le cerf ni le faisan, mais bien les *pattes de singe rôties*. J'ignore si ce plat serait du goût de tout le monde; mais, comme *de gustibus non est disputandum*, je ne contesterai pas l'appréciation du palais *véder*. Le miel, comme je l'ai dit, entre pour beaucoup dans l'alimentation. C'est d'ordinaire sur la pente escarpée des rochers que l'abeille dépose son rayon. La manière de le recueillir est curieuse ; l'opération n'est pas sans danger. Le *Véder*, muni d'une double corde et d'une petite hâche, fixe la corde à un point culminant du rocher, s'assied sur une escarpolette attachée

à l'extrémité du câble, et se fait descendre au niveau du rayon de miel. Pour le préserver de la piqûre des abeilles, son compagnon du haut du rocher imprime à la corde un mouvement d'oscillation, et le balance au-dessus du précipice. Chaque fois que ce balancement rapproche notre hardi chasseur de l'objet de sa convoitise, il en détache un fragment qu'il dépose dans un sac. Dans ce périlleux exercice, le *Véder* n'oublie pas toute règle de prudence; ainsi, jamais il ne se laissera balancer par un étranger ou par ses propres frères, ni par aucun parent éloigné de sa femme. Il ne croirait pas sa vie en sûreté dans leurs mains; les propres frères de sa femme jouissent spécialement de sa confiance, attendu que seuls ils sont censés n'avoir aucun intérêt à rendre leur sœur veuve.

Les *Véders* ont une façon particulière de trafiquer et de se procurer des épices, ustensiles et autres articles dont ils peuvent avoir besoin. Ils s'approchent la nuit d'un village, déposent en un lieu où on ne pourra manquer de l'observer, une feuille de palmier sur laquelle est inscrite la liste des objets requis, placent à côté une valeur pour le moins égale, en ivoire, miel, cire ou viande de cerf, et s'en vont. La nuit suivante, ils reviennent prendre les objets demandés, qu'on a dû déposer à la même place. Leur attente est rarement trompée ; d'abord, comme ils payent généreusement, les habitants trouvent ce trafic profitable, et d'ailleurs personne n'ose tromper le *Véder*, qui s'en vengerait à coup sûr par des déprédations nocturnes.

Les *Véders* élèvent une race de chiens fort utiles ; ces animaux sont doués d'une sagacité remarquable ; ils préviennent fidèlement leurs maîtres de l'approche des animaux carnivores, et sont d'un grand secours pour la chasse ; aussi un couple de chiens est considéré comme la plus riche portion de la dot d'une fille.

Le costume du *Véder* est peu dispendieux et ne sera

pas long à décrire. A mesure qu'on s'éloigne des lieux habités, et qu'on s'enfonce dans la forêt, il devient de plus en plus primitif. Je n'oserais affirmer, comme quelques-uns l'ont fait, que le *Véder* n'a d'autre vêtement que celui que lui donna la nature; mais son costume diffère peu de celui d'Adam après son péché. Dieu, qui daigna pourvoir notre premier père, semble avoir eu la même attention pour le *Véder*, en faisant croître à ses côtés un arbre dont le tissu fibreux est parfois employé en forme de zone qu'il se roule autour des reins.

Tels sont les principaux détails qu'il m'a été donné de recueillir sur ces pauvres enfants des bois. Hélas ! en songeant que ces infortunés ont comme nous une âme immortelle rachetée du sang de Notre-Seigneur, le cœur se prend de compassion sur leur état dégradé, et appelle de ses vœux l'heure où un rayon de la miséricorde divine éclairant leur cœur changera ces pauvres sauvages en hommes, et ces infortunés idolâtres en adorateurs du vrai Dieu... *Domine, inclina cœlos et descende! —Mitte quem missurus es!...* O mon Dieu ! envoyez-nous des apôtres ! ! ! Amen.

A. ROUFFIAC, O. M. I.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE SOULLIER,

Je ne puis résister au plaisir d'ajouter quelques lignes à la lettre que vous venez de lire. Je le ferai sans art et sans ordre, au courant de ma plume affairée. *Le Globe* de Londres publia il y a quelques années l'article suivant sur ce peuple infortuné des *Véders* auquel le R. P. ROUFFIAC a cherché à vous intéresser. Nos Frères d'Europe, nos Frères surtout qui dans le secret du sanctuaire préparent leurs âmes généreuses aux luttes et aux travaux de l'apostolat, ne les liront pas sans compassion. Et si le Seigneur

fait à quelqu'un d'entre eux cette question : *Quem mittam?* il répondra sûrement : *Mitte me.* Voici l'article du *Globe :*

« *Une singulière race.*—Un compte rendu intéressant des *Véders* par un Ceylanais a été lu à la réunion de la Société ethnologique. On présume que les Véders sont les descendants de quelques-unes des familles royales de Ceylan qui se réfugièrent dans les forêts lors de l'invasion de l'île, il y a deux mille cent soixante-douze ans. Les descendants de ces réfugiés se renfermèrent alors dans leurs épaisses forêts, d'où ils ne sont plus sortis, évitant tout contact avec les autres races établies dans l'île. La chair des bêtes fauves qu'ils font confire dans le miel; quelquefois même, dans les temps de disette, les débris de bois vermoulu qu'ils détrempent dans le miel, voilà à peu près toute leur nourriture. Ils échangent la venaison desséchée et la cire contre l'*arrow-root* et surtout contre le sel. Ils sont habiles tireurs, et avec leurs arcs et leurs flèches ils manquent rarement leur proie à une distance de 180 pieds; mais ils ignorent l'usage des armes à feu. Dans ces derniers temps, ils se sont mis à faire un peu de culture et à faire usage de quelques vêtements. Leurs femmes ne sont jamais vues par les étrangers; quiconque ferait mine de s'approcher de leurs villages éprouverait aussitôt l'effet de leur ressentiment. Les femmes sont tenues dans une reclusion si parfaite, même parmi eux, que dès qu'une fille a atteint l'âge de puberté, son père ne la voit plus ; il en est de même de la mère à l'égard de son fils.

« Leur principale divinité est la tortue *Ebba*, qu'ils honorent de sacrifices à l'occasion des couches de leurs femmes et de leurs maladies. Si le malade ne guérit pas après ce sacrifice, il est abandonné, on le laisse mourir sans secours et son corps reste sans sépulture. L'aspect de ces sauvages est celui d'une race mesquine et étiolée. Leur langue est un mélange d'ancien, *singhalais* et de

télingu (l'une des quatre langues, *tamoul, télingu*, *canara*, *maleïalam*, qui forment la famille dravidienne ou de l'Inde méridionale, appelée *dravidham* dans les livres indiens), et elle est tout à fait inintelligible aux habitants des autres parties de l'île. »

Les légères différences que l'on remarquera entre ces renseignements et ceux du R. P. Rouffiac s'expliquent suffisamment par la difficulté d'entrer en rapport avec cette tribu, ou même de s'approcher des lieux qu'elle occupe. L'hypothèse de notre Ceylanais sur l'origine de ce peuple est conforme à l'opinion généralement admise que les tribus si nombreuses et si diverses de constitution, de mœurs et de langage, que l'on retrouve sur toutes les montagnes des chaînes des Ghattes, du Khond et de l'Himalaya, sont les débris des races aborigènes de l'Inde. Les Missionnaires de Vizagapatam ont eu le bonheur d'amener à la fois un grand nombre des sauvages des Khonds. Quand, nous aussi, aurons-nous la consolation de vous annoncer que vos Frères de Ceylan ont été également heureux auprès des pauvres *Véders* de Bintenne ?

La conversion de ces infortunés, si elle a jamais lieu, sera certainement l'œuvre des Oblats de Marie Immaculée, puisque la contrée qu'ils habitent fait partie du Vicariat apostolique de Jaffna. Mais qui de nous aura le bonheur et la gloire de faire le premier briller dans ces sombres forêts la lumière divine, de verser l'eau régénératrice sur le front du premier *Véder* devenu enfant de Jésus-Christ ? Oh ! si je connaissais ce prédestiné, j'irais baiser ses pieds avec amour et vénération ! Les Missionnaires wesleyens ont depuis longtemps essayé et échoué là comme partout ailleurs... Ils n'ont pas la grâce qui convertit; tout ce qu'ils ont parfois, c'est l'habileté qui séduit. Or ils séduisirent quelques-uns de ces pauvres sauvages par l'appât de leurs dons ; ils achetèrent ainsi la permission de les bap-

tiser ; mais l'eau qu'ils avaient versée sur leurs têtes n'était pas encore sèche, que les prétendus néophytes apostasiaient, ne retenant rien de leur rencontre avec l'apôtre simulé, sinon l'argent qu'avec leur adresse de sauvages ils avaient su lui soutirer, et ils allaient disant que le *Padré* leur avait donné tant pour se laisser « laver la tête ».

Pressé de mille soins divers, je n'avais pas le projet de rien vous envoyer pour nos *Annales* par la malle de cette quinzaine. Mais, puisque j'ai commencé, *perficiam* ou plutôt *prosequar*, et je me donnerai encore le plaisir de vous parler des pauvres infidèles de ce Vicariat, dont le sort me préoccupe bien tristement.

Le gouvernement de Ceylan a fait procéder cette année au recensement de la population de cette île. Je vous en donne ici les principaux résultats par manière de préface aux remarques qui suivront :

La population totale de Ceylan est de 2 405 287 habitants ; elle se subdivise entre les deux Vicariats apostoliques de l'île.

Province de l'ouest.	776 930
— du centre.	494 626
— du sud.	399 452
Vicariat de Colombo. .	1 671 008
Province du nord.	340 169
— du nord-ouest. . .	276 035
— de l'est	118 077
Vicariat de Jaffna . . .	734 279

Sur les 734 279 habitants de ce Vicariat, nous comptons environ 62 264 catholiques. Nous avons commencé un recensement : dès qu'il sera terminé, je vous en communiquerai le résultat ; mais le chiffre donné ici est certainement exact à trois ou quatre milliers près. Il nous reste donc une population infidèle à convertir de 672 015 âmes.

La population tamoule du Vicariat est environ de. .	399 603
Sur ce nombre, les catholiques comptent.	39 487
Restent à convertir : infidèles de langue tamoule et de religion hindoue ou brahmanique.. . .	360 116
La population singhalaise du Vicariat est d'environ.	334 676
Catholiques singhalais.	22 777
Restent à convertir : bouddhistes de langue singhalaise.	311 899

La proportion des catholiques aux infidèles n'est pas partout la même : ainsi pour la province du Nord elle est à peu près de 10 pour 100; pour le district de Jaffna, un peu moins de 9 pour 100. Dans la ville de Jaffna, cette proportion s'élève à près de 20 pour 100; mais à Point-Pedro dans le même district elle est au-dessous de 4 pour 100. Dans la province de l'Est, la proportion des catholiques aux infidèles est de 4 pour 100.

Dans la province du Nord-Ouest la proportion est de 8 pour 100; mais quelle différence entre les deux districts de cette province, Puttalam et Kurunegala ou Kornegalle! Dans le premier nous avons une proportion de 30 pour 100 (c'est le district où se trouve le célèbre pèlerinage de Sainte-Anne), mais dans le dernier la proportion n'atteint pas 5 pour 100. Enfin, dans le district dont l'ancienne ville d'Anuradjapura est la capitale, nous avons à peine 200 catholiques contre une population bouddhiste de plus de 58 000. Dans ces deux derniers districts nous avons devant nous une population totale de 265 000 bouddhistes et à peine 1 200 catholiques. On peut donc considérer les deux districts d'Anuradjapura et de Kornegalle comme des pays non entamés, presque aussi neufs que la contrée de Bintenne qu'habitent les *Véders*.

Préoccupé de cet état de choses, j'ai écrit au Missionnaire de Kornegalle, lui demandant de vouloir bien me faire part de ses idées sur les moyens à employer pour la

conversion de cette population. Sa réponse est tout à fait conforme à l'opinion que dans mes voyages en ces parages je m'étais faite sur cette question. Le Missionnaire des bouddhistes, dit-il, devrait avoir plusieurs qualités indispensables : une santé assez forte pour supporter les fatigues des voyages et des privations de tout genre dans son régime ; de fait, il devrait plus ou moins abandonner le régime européen et se contenter du riz et des légumes qui font la nourriture du peuple, et de l'eau qui est son unique breuvage; il devrait être prêt à coucher sur la dure, en plein air, au pied d'un arbre, ou sous le chétif abri de quelques feuilles de talipot ou de palmier. Il ne devrait rien posséder, ne porter aucune provision, mais se contenter comme l'*amoudourou* (prêtre bouddhiste) des offrandes de la charité. Ce Missionnaire devrait mener une vie très-mortifiée : autrement, si lui, pénitent catholique, restait au-dessous du moine bouddhiste en fait d'austérité, il s'attirerait peu d'estime. Enfin, il devrait posséder à fond la langue singhalaise et être familier avec la langue savante ou pali.

Quant à obtenir des renseignements semblables sur le district d'Anuradjapura, il n'y avait nul moyen, vu que tout ce district est dépourvu de Missionnaire.

Ainsi, ce n'est pas seulement au fond des bois de l'intérieur qu'il y a à étendre le royaume de Jésus-Christ, mais c'est sur toute l'étendue du Vicariat ; c'est surtout dans ces vastes pays qui forment à eux seuls au moins le quart de la superficie de toute l'île ; c'est aussi parmi les populations agricoles du riche district de Batticaloa à l'est, dans cet oasis de 75 milles de long sur 2 de large, où 90000 païens tamouls attendent encore le messager de la bonne nouvelle. Si toutes ces populations sont encore assises à l'ombre de la mort, ne peut-on pas dire d'elles : *Quomodo credent ei quem non audierunt? quomodo audient*

sine prædicante (Rom., X, 14)? vu que Jésus-Christ ne leur a jamais été annoncé, et puis-je ne pas ajouter : *Quomodo vero prædicabunt nisi mittantur?* c'est-à-dire, mon révérend et cher Père, comment tous ces pays seront-ils jamais gagnés à l'Eglise si je ne puis leur envoyer des Missionnaires puissants en œuvres et en paroles? Mais comment leur en pourrai-je envoyer, tant que je n'aurai pas pourvu aux besoins de tant de milliers de chrétiens, enfants de Jésus-Christ, laissés jusqu'à ce jour sans pasteur. Ah! je sais que vous ne souffrez pas moins que moi de cette situation faite à un Vicariat qui, avec une dizaine de Missionnaires de plus, pourrait devenir le joyau des missions de la Congrégation; car dans quelle autre de nos missions étrangères comptons-nous 62 000 catholiques et 672 000 païens faciles à atteindre, et disposés à prêter l'oreille aux hérauts de l'Evangile? Il ne nous reste qu'à prier le Seigneur d'attirer vers notre Congrégation tant de jeunes dévouements que l'indifférence religieuse des vieux pays catholiques condamne à l'inaction, et de supplier le divin Maître de maintenir toujours brûlant parmi eux le feu du zèle apostolique.

Je termine par ce vœu en vous offrant l'expression de mes sentiments de Frère, et en souhaitant que ces notes jetées hâtivement sur le papier tombent sous les yeux de ceux que le Seigneur appelle à faire son œuvre dans l'île de Ceylan, et leur inspirent la volonté de répondre à ce divin appel.

Je suis, mon révérend et bien cher Père, tout vôtre en Jésus-Christ Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

† Ch. Bonjean, o. m. i.,

Evêque de Médéa, Vicaire apostolique de Jaffna.

Jaffna, 11 novembre, fête de saint Martin, 1871.

PROVINCE D'ANGLETERRE

ECOLE DE GLENCRÉE (IRLANDE).

On sait que nos Pères, puissamment secondés par nos excellents Frères convers, dirigent depuis plus de dix ans l'important établissement de Glencrée en Irlande. Nous allons donner sur cette œuvre quelques détails empruntés au compte rendu du R. P. Fox, Supérieur de cette maison.

L'école de Saint-Kévin, à Glencrée, près de Dublin, est un de ces établissements que l'on désigne en Angleterre sous le nom de *reformatory*. C'est une école ou maison de correction où les magistrats peuvent envoyer pour un terme de cinq ans les jeunes délinquants que l'on espère réformer sous la triple influence de la religion, du travail et de l'instruction scolaire. Il existe plusieurs écoles semblables en Angleterre et en Irlande. Celle de Glencrée est réservée exclusivement pour les enfants catholiques de l'Irlande. Elle est située dans les montagnes du comté de Wicklow, à l'extrémité de la vallée de Glencrée, à une hauteur de 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quand le temps est clair, on voit d'ici se dérouler un panorama immense. On a à ses pieds la vallée ; au loin on voit la montagne du *Pain-de-sucre*, qui cache dans la nue sa pointe élancée, puis au delà le bel azur de la mer ; enfin, bien au delà encore, quand le ciel est parfaitement pur, l'on aperçoit dans le lointain les montagnes du pays de Galles.

Les montagnes de Wicklow servaient d'asile aux insurgés de 1798 : pour tenir le pays en respect, on y construisit une caserne assez vaste pour loger un régiment de soldats anglais qui avaient pour mission de traquer les insurgés, et de surveiller le pays pendant ces temps agités : puis, quand la tranquillité fut rétablie, les bâtiments désormais inutiles furent vendus au seigneur de l'endroit, qui les laissa tomber presque en ruines.

Ce fut en 1859 qu'on songea à les utiliser en y établissant une école. Un comité, composé d'ecclésiastiques et de laïques, prit l'initiative de cette œuvre. Le 12 mars de cette même année, l'école fut officiellement reconnue par le gouvernement, et le 14 avril on y admit le premier élève. Le comité jeta les yeux sur les Oblats pour diriger cette école, et enfin ces messieurs se retirèrent entièrement, laissant à nos Pères la direction absolue de cette œuvre. Le gouvernement donne 6 shillings par semaine pour chaque élève ; on reçoit en outre ordinairement un petit subside de la commune qui envoie l'enfant ; ajoutez à cela les souscriptions et donations particulières, et vous avez l'état complet des grosses ressources, qui seraient bien suffisantes si Glencrée n'était pas un local exceptionnellement défavorable. Le nombre des élèves augmentant rapidement, l'ancien bâtiment ne suffisait plus ; on y ajouta un dortoir de 306 pieds de long, une salle d'école de 105 pieds, une chapelle provisoire, un réfectoire, une cuisine avec dépendances, une buanderie, une lingerie, une usine à gaz, des ateliers pour les différents métiers, des greniers, des étables, etc. Tous ces travaux ont nécessité une dépense de plus de 10000 livres sterling ; aussi l'on ne sera pas surpris d'apprendre que l'établissement est grevé d'une dette considérable. Ah ! si nous avions une bonne ferme ! mais malheureusement la terre à Glencrée est on ne peut plus mauvaise : une

grande partie des 100 acres que l'on a pris à bail de lord Powescourt ne pourra jamais être cultivée, et même sur les 50 acres environ défrichés par le travail des garçons, sous la direction des Frères, on ne peut guère obtenir que du pâturage pour les animaux. A plusieurs milles alentour, le pays est nu ; on voit seulement çà et là quelques touffes d'arbres abrités dans les ravins : en hiver le froid est extrêmement rigoureux, et l'on y est exposé aux plus terribles tempêtes. Cependant, malgré les rigueurs de cet âpre climat, l'état sanitaire de l'école est généralement excellent. A l'époque où le P. Fox écrivait ce compte rendu (février 1869), elle renfermait trois cent treize jeunes détenus ; près de neuf cents y avaient déjà passé, et sur ce nombre quinze seulement y étaient morts.

Le personnel dirigeant se composait à cette date de deux Pères, deux Frères scolastiques, et vingt-deux Frères convers auxquels il faut ajouter quatre ou cinq personnes étrangères à la communauté, comme un maître de musique, etc.

C'est surtout dans un pays de foi, où la religion est respectée même dans les bas-fonds de la société, que l'œuvre de la réforme des jeunes criminels doit trouver son point d'appui dans la pratique de la religion. Ces enfants, à leur arrivée, n'ont pour la plupart reçu d'autre sacrement que le baptême : quelques-uns même n'étaient pas baptisés ; leur ignorance est généralement bien grande, mais il leur reste un fond de foi, un respect instinctif pour les choses de la religion, sur lequel on peut bâtir comme sur un fondement solide. Le premier soin est donc de les instruire des vérités de notre sainte religion, et de leur inculquer la pratique de toutes les vertus chrétiennes ; rien n'est plus édifiant que l'empressement qu'ils apportent en général aux instructions et aux pratiques religieuses. Les Pères confessent tous les samedis et la veille des princi-

pales fêtes, et les détenus se présentent eux-mêmes au saint tribunal sans qu'il soit nécessaire de les y contraindre. Si bien que tous les dimanches, environ cent vingt ou cent quatre-vingts d'entre eux font la sainte communion. Le jour de Noël 1868, il y eut deux cent quatre-vingt-sept communions, c'est-à-dire que tous la reçurent, excepté ceux qui se préparaient pour leur première communion. Ils assistent à la sainte messe tous les mercredis et fêtes de dévotion. Les dimanches et fêtes chômées ils assistent à deux messes, aux vêpres et à la bénédiction du très-saint sacrement. Ce sont eux qui forment le chœur des chantres, et ils s'en acquittent à merveille; aux principales fêtes le chant est accompagné de musique instrumentale.

Il y en a toujours un certain nombre qui se disposent à faire leur première communion, de sorte que cette belle et importante cérémonie se renouvèlle quatre fois l'an. Chaque année deux Pères d'une autre maison viennent leur prêcher une petite retraite; celle de cette année vient d'avoir lieu ; pas un n'a manqué de s'approcher des sacrements. L'année dernière nous avons eu la visite de Mgr l'Archevêque, qui a administré la confirmation à cent de nos enfants, et a été enchanté de les voir si bien préparés. La porte de la chapelle donne sur la grande cour des récréations; elle est ouverte toute la journée, et c'est un plaisir de voir bon nombre de ces pauvres enfants sacrifier volontairement une partie du temps assez court de leur récréation, pour y venir faire leur visite au saint sacrement et à la sainte Vierge, et les stations du chemin de la croix. Quelques-uns d'entre eux appartiennent à la confrérie du saint Rosaire, et en remplissent soigneusement les devoirs. Signalons en particulier un de ceux qui ont été baptisés depuis leur entrée à l'école, et qui chaque jour récite son chapelet, et tous les quinze jours fait la

sainte communion pour obtenir la conversion de sa mère qui est protestante.

Pour faciliter la distribution du travail et des emplois, on a partagé les enfants en huit divisions, dont chacune est sous la direction d'un Frère, assisté d'un *sergent* et d'un *caporal* choisis parmi les plus méritants et les plus intelligents de la division. A peu près la moitié d'entre eux apprend des métiers; les autres sont occupés soit aux travaux des champs, soit au service de l'intérieur. Les métiers qu'on leur apprend sont ceux de tailleur, de cordonnier, d'ébéniste, de menuisier, de tailleur de pierre, de maçon, de peintre-vitrier, de plombier, de gazier. Si les ateliers étaient plus grands et plus commodes, on pourrait avoir un plus grand nombre d'apprentis. Les tailleurs et les cordonniers suffisent à peine aux besoins de la maison ; mais les ébénistes reçoivent du dehors de nombreuses commandes ; les chaises, fauteuils et sofas sortis de leurs ateliers ornent les salons des plus riches bourgeois et même de la noblesse d'Irlande. Quelques-uns des produits de Glencrée ont même déjà pénétré dans la cité de Londres, et jusque dans la lointaine colonie de l'Australie.

Tous doivent apprendre à lire et à écrire : ils passent tous chaque jour deux heures à l'école ; deux fois par an l'on fait une petite distribution de prix pour stimuler leur diligence ; en somme le résultat est très-satisfaisant ; on serait surpris de voir les progrès que font ces pauvres enfants en lecture, en écriture, en arithmétique, et même en géographie.

Pendant l'été Glencrée reçoit souvent des visiteurs de la plus haute distinction, qui s'en retournent toujours charmés de ce qu'ils y ont vu. Les vice-rois d'Irlande ont, à plusieurs reprises, honoré l'institution de leur visite ; il en est de même de l'Archevêque de Dublin. Le lord

maire et le conseil municipal de cette cité se font un devoir d'y venir chaque année, et avec eux vient un nombre considérable d'amis et de bienfaiteurs de l'œuvre. C'est alors surtout que nos jouvenceaux aiment à déployer leurs talents pour l'amusement et l'édification de cette société d'élite. La grande salle d'école est changée en théâtre où l'on joue quelque pièce, précédée d'un prologue composé tout exprès pour l'occasion. Les musiciens de leur côté font entendre de brillantes fanfares.

On le voit, Glencrée n'est pas une prison, et quoique les jeunes gens soient nuit et jour sous la surveillance des Frères, il y règne un esprit de famille, et une certaine franchise d'allure qui font plaisir à voir. On n'y a recours que rarement aux punitions sévères ; cependant, quand il se présente un cas de vol, d'immoralité, de fuite, on ne manque pas d'infliger une punition exemplaire. Leurs récréations sont d'autant plus agréables et animées, que le temps en est assez court : ils s'y livrent à toutes sortes de jeux amusants et aux exercices de gymnastique ; tous savent faire l'exercice militaire, et aux jours de fêtes ils exécutent, musique en tête, de belles processions religieuses ou militaires.

Un point important entre tous, c'est de bien placer ces jeunes gens à leur sortie de l'école. Cinq ans est la durée ordinaire de leur séjour dans cette maison; mais le Supérieur chargé de l'école peut, s'il le juge à propos, les relâcher quand ils ont accompli la moitié de ce terme. C'est un pouvoir discrétionnaire dont il doit user avec prudence ; ceux-là seulement qui ont appris à lire et à écrire et qui par une conduite exemplaire ont donné preuve d'un changement réel et durable, peuvent espérer de bénéficier de cette indulgence.

Quelquefois on les renvoie chez leurs parents, d'autres fois on les envoie aussi loin que possible de chez eux

quand les parents sont vicieux : tantôt on les met en apprentissage, tantôt on les aide à émigrer : une trentaine sont ainsi dirigés sur l'Amérique chaque année; mais on ne les perd pas de vue même à cette distance : ils écrivent souvent, et à chaque lettre on répond ponctuellement, car on tient beaucoup à maintenir cette correspondance, tant pour les encourager à persévérer dans le bien, que pour se tenir au courant de leur conduite, et acquérir ainsi par expérience la connaissance des dangers et des avantages que présente ce système d'émigration. Ceux qui restent dans le pays reviennent de temps en temps visiter l'école, et comme ce sont ordinairement les meilleurs qui aiment à revoir leur chère école de Glencrée, leur exemple fait du bien à ceux qui y sont encore détenus, tandis que les Pères et les Frères profitent de ces visites pour leur donner de bons conseils et les encourager à faire le bien. Un très-grand nombre de ces pauvres enfants se souviennent avec reconnaissance de tout ce que l'on a fait pour eux pendant leur séjour dans cette maison : ils comprennent que Glencrée n'est pas une prison, mais qu'ils y ont trouvé un asile et même un foyer domestique. L'un de ces jeunes gens, qui gagne maintenant par son travail 1 livre sterling par semaine, y vint il y a quelques jours; tout ému à la pensée des jours heureux qu'il y avait passés, il s'écria : « Ah ! mon Père, si je pouvais, sans commettre aucun crime, être envoyé encore pour cinq ans à Glencrée, que j'en serais heureux !

On estime à 2 pour 100 seulement ceux qui ont le malheur de retomber dans leurs anciennes habitudes mauvaises. On a donc tout lieu d'être reconnaissant envers le bon Dieu de tant de faveurs et de bénédictions dont il a évidemment comblé cette œuvre. Elle présente, il est vrai, de grandes difficultés; tout n'y est pas parfait, il s'en faut : on a bien des misères à déplorer. Il s'y rencontre

des enfants, en très-petit nombre il est vrai, mais enfin il y en a qui semblent être incorrigibles ; il y en a qui sont bien pendant quelque temps, puis retombent dans le mal ; il y en a qui essayent de s'échapper, quoique assurés d'être repris. Il y en a qui sont tellement confirmés dans l'habitude du vol, qu'on n'ose encore rien leur confier; quelques-uns jurent, disent des mensonges, ou ont des dispositions vicieuses qui demandent une surveillance particulière ; d'autres préfèrent l'ignorance et la paresse au travail et à l'étude ; mais en somme ce ne sont là que des exceptions qui ne doivent pas décourager nos Frères, dont le zèle et le dévouement sont amplement récompensés par les résultats si consolants obtenus jusqu'à ce jour. Puisse le bon Dieu continuer à bénir cette œuvre si belle ! Puisse la Vierge immaculée protéger ces pauvres enfants de Glencrée, qui malgré leurs misères se font honneur de s'appeler ses enfants !

MISSIONS DE FRANCE.

NOTICE

SUR

LA FONDATION DE LA MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Vous m'avez demandé de vous adresser une notice sur la fondation de notre maison de Saint-Andelain ; si je n'ai pas répondu plus tôt à votre bienveillante invitation, c'est qu'un travail de ce genre me semblait prématuré, tant que nous n'avions encore qu'un personnel incomplet et une demeure provisoire. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; nos Missionnaires sont au complet, et depuis le 1er novembre 1871 nous habitons notre nouvelle maison. Le moment est donc venu, mon très-révérend Père, de répondre à votre désir. Je vais tâcher de le faire d'une manière aussi abrégée que possible, en n'omettant cependant aucun détail de nature à vous intéresser.

Vous me disiez, en me confiant cette œuvre, que ce n'était pas vous qui l'aviez recherchée, que pour le bien de la paix vous en eussiez fait volontiers le sacrifice, mais que la volonté de Dieu clairement manifestée par la décision aussi ferme que sage de l'autorité épiscopale ne vous permettait pas de reculer : c'était l'œuvre de Dieu, et Dieu la bénirait. Vous ajoutiez, mon très-révérend

Père, que, dans vos prévisions, cette maison serait tout à fait dans l'esprit de nos saintes règles. La Providence s'est chargée de démontrer que vous aviez raison dans la première de ces prévisions ; puissions-nous vous donner raison également pour la seconde.

Cette fondation est l'œuvre de M. le comte Edmond Lafond : c'est lui qui en a conçu l'idée, c'est sa pieuse munificence qui nous a permis de la réaliser ; la Congrégation lui en gardera une éternelle reconnaissance. A un autre point de vue, nous pouvons en dire autant de Mgr Forcade, évêque de Nevers, qui s'est montré très-bienveillant et très-sympathique dans l'accueil qu'il a fait à la Congrégation, qu'il n'a cessé d'honorer de sa protection toute paternelle. La Providence nous a ménagé encore d'autres protecteurs dont les bons offices ne nous ont pas fait défaut au milieu de nos épreuves. Signalons à la reconnaissance de la Congrégation : M. Genty, préfet de la Nièvre au moment de notre arrivée ; M. du Broc de Segange, secrétaire général de la préfecture, et sa pieuse dame. Il faudrait aussi nommer toute l'administration diocésaine et tout le clergé, qui nous ont été si sympathiques et qui nous honorent de leur confiance.

Permettez-moi, mon très-révérend Père, de jeter un coup d'œil sur la localité où va nous conduire ce récit. Saint-Andelain (*Sanctus Andeolinus*) est une paroisse de 1 000 âmes, dispersées dans dix hameaux. Le bourg, qui ne compte qu'une vingtaine de maisons, occupe le centre : il est le chef-lieu de la commune ; l'église, le presbytère, l'école des garçons, tenue par un instituteur laïque, l'école des filles, tenue par trois sœurs de la Charité, de Besançon (fondation de M. le comte Lafond), s'y trouvent réunis. Il occupe le sommet d'un mamelon très-pittoresque d'où la vue s'étend au loin sur une grande partie de la Nièvre et du Cher, que sépare le cours gracieux de la Loire.

Saint-Andelain est à 3 kilomètres au nord du chef-lieu de canton, Pouilly-sur-Loire, où se trouve une station du chemin de fer du Bourbonnais.

La population de Saint-Andelain n'est point homogène, cela peut venir de l'éloignement des hameaux et du genre varié d'occupations, car la partie sud et ouest est adonnée exclusivement à la culture de la vigne, tandis que le reste est surtout agricole. Cette population, prise en masse, est bonne, honnête; sans être remarquable au point de vue religieux, on ne peut pas dire qu'elle soit hostile ni même indifférente ; sous certains rapports, elle donne de véritables consolations et des espérances fondées. La presque totalité de ces braves gens aiment leur Curé, l'accueillent avec plaisir, et lui témoignent leur confiance en toute occasion. Il est presque inouï que celui-ci ne soit pas bien reçu par les malades pour l'exercice de son ministère. Je tiens à noter ceci, car il en ressortira avec évidence que l'opposition que nous avons rencontrée était le fait d'étrangers, dont les menées avaient surpris et égaré ces honnêtes gens. La faute qu'ils ont commise est, hélas! trop commune aujourd'hui, et plaise à Dieu qu'ils soient imités dans leur retour à la vérité dès qu'ils l'ont connue! Ce fut au moment des élections pour le Corps législatif que notre fondation fut annoncée (juin 1869). Le candidat démocrate exploita habilement cette nouvelle qui lui donna d'emblée une forte majorité à Saint-Andelain. Notre population fut victime de cette politique infernale qui ne ménage ni la calomnie ni les bruits les plus absurdes pour égarer les campagnes.

Le 19 juin 1869, le R. P. Provincial se rencontra à Nevers avec le personnel de la fondation : trois Pères et un Frère. L'accueil que nous firent dans cette ville les autorités religieuses et civiles fut des plus bienveillants ; mais nous sentions déjà dans les conversations un écho

lointain de ce qui nous attendait, ce n'était qu'à demi-mot que l'on nous annonçait l'orage. Cependant, quelques instants avant notre départ, Monseigneur me fit appeler; il me parla de l'opposition de la paroisse et de la réception qu'elle nous préparait. Elle ne sera pas agréable, disait le Prélat, mais ne vous laissez pas décourager.

Arrivés à Pouilly, le vénérable doyen nous reçut avec la plus bienveillante sympathie et nous renseigna d'une manière plus précise. Déjà le mot de *protestantisme* avait été lancé par les meneurs. Ainsi, à mesure que nous approchions, l'orage grossissait. Nous ne crûmes pas prudent de nous y exposer tous à la fois et de le grossir encore peut-être en voulant l'affronter. Le R. P. Provincial resta à Pouilly avec un des Pères, les deux autres avec le Frère montèrent à Saint-Andelain.

Comme la nuit était déjà assez sombre, nous ne vîmes à notre arrivée que quelques personnes qui passaient comme des ombres, évitant notre rencontre.

Le lendemain, dimanche, il y eut beaucoup de monde à la messe de l'ancien Curé; on voulait qu'il bénît le pain de paroisse; sur son refus, on porta le pain dans un cabaret.

M. le doyen de Pouilly arriva avec le R. P. Provincial; il venait installer le nouveau Curé; il n'y eut pas trente personnes à cette cérémonie et à la grand'messe qui suivit. L'ancien Curé prononça une allocution dont le texte était bien choisi: *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.* Le R. P. Provincial, après l'Evangile, développa d'une manière très-claire le but de notre installation dans le pays. Mais ici commençait un malheur qui dura trop longtemps; ceux qui avaient le plus besoin de nous entendre étaient absents. Il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Il

fut impossible de recueillir une seule signature des marguilliers pour l'acte de prise de possession.

Le soir, nous accompagnâmes M. le Curé de Pouilly, à son retour chez lui ; il nous fallait traverser le bourg; ce fut au milieu des huées qui partaient de toutes les portes, surtout des cabarets, où nous voyions une foule d'hommes s'agiter d'une manière menaçante. Il en fut de même à notre retour. C'était triste, cette unanimité surtout nous navrait. Je suis persuadé que ces pauvres égarés croyaient sincèrement agir dans leur intérêt. On leur avait tant dit et redit que nous venions nous emparer du presbytère d'abord; puis, par les dîmes, de tous leurs biens, même de leurs enfants ; que nous traînions à notre suite une légion de Frères et de *Sœurs blanches ;* que nous serions plusieurs milliers à la charge de leur commune, que sais-je ? L'imagination travaillant sur de telles données, notre arrivée leur apparaissait comme un fléau qui s'étendrait de proche en proche et ravagerait toute la contrée.

Je ne charge pas le tableau, mon très-révérend Père, je laisse dans l'ombre bien des traits qu'il serait aujourd'hui superflu de rappeler, mais qui furent alors bien acérés.

Le lendemain, le R. P. Provincial nous fit ses adieux et nous laissa sur le champ de bataille avec sa bénédiction.

Ce jour-là même, nous apprîmes que les habitants, le conseil municipal en tête, avaient adressé une pétition au sous-préfet de Cosne, demandant notre expulsion du presbytère, propriété communale dont nous n'avions pas le droit de nous emparer. Ceci nous montrait toute la gravité de l'opposition ; cependant nous aimions mieux voir la question prendre cette tournure que celle de l'émeute. Le sous-préfet ne fit pas attendre la réponse ; l'un de nous étant Curé de la paroisse, il était de plein droit logé au presbytère, et pouvait y admettre qui bon lui semblait.

Cette réponse ne fut point du goût des principaux meneurs. Ils se croyaient si bien dans leur droit, qu'ils prirent le parti d'exécuter eux-mêmes leur projet. J'en fus averti le samedi, vers onze heures du matin. On devait, le lendemain, quand nous serions à l'église, fermer le presbytère et le garder; puis nous expulser de force si nous ne voulions pas partir de bon gré. J'allai immédiatement porter cette grave nouvelle à l'évêché de Nevers. On me conseilla de rester ferme au poste, et l'on me dit qu'on allait prévenir la préfecture. Je rentrai à Saint-Andelain à une heure fort avancée de la nuit, car je tenais au secret de ma démarche. Le lendemain, le sous-préfet de Cosne arrivait à cinq heures du matin, accompagné du commissaire de police. Il fit savoir au maire, en termes très-carrés, qu'il ferait arrêter tous les signataires de la pétition qu'il avait entre les mains, à la moindre tentative qui serait dirigée contre nous. Notre sécurité fut assurée. Mais qu'il nous était pénible de ne la devoir qu'à la force ! Et encore quelle paix ! A chaque instant il nous revenait comme un écho des bruits dont nous étions l'occasion ; on parlait de se faire en masse protestant, d'appeler un ministre, de construire un temple. Bruits confus, alarmants, que notre isolement ne nous permettait pas de vérifier. Que les jours étaient longs ! Que les nuits étaient pénibles ! car souvent nous étions éveillés par les pierres qui venaient frapper notre porte.

A ces peines se joignait l'embarras inséparable d'une installation provisoire. Une partie de notre mobilier était arrivé; mais, dans une situation aussi précaire, nous jugeâmes prudent de ne point ouvrir nos malles ; elles furent laissées au château de M. Lafond et nous nous contentâmes du strict nécessaire.

Au milieu de ces tristesses, le bon Dieu nous envoyait quelques consolations. Ce fut d'abord l'arrivée de l'excel-

lente famille Lafond. Son château du Nozet, situé à 1 kilomètre de Saint-Andelain, dans la direction de Pouilly, nous offrait comme une oasis au milieu du désert ; nous pouvions là, sinon oublier, du moins charmer un peu notre triste situation. De votre côté, bien-aimé Père, vous nous adressiez vos encouragements et vos bénédictions ; Monseigneur de Nevers nous soutenait par sa noble fermeté. . .

Bientôt une nouvelle complication survint. La publicité s'empara de notre installation, ce ne fut pas pour la soutenir. Un journal démocrate de Nevers avait reçu communication des pièces que je vais transcrire d'après lui. On y découvre la source d'où partait l'opposition que nous rencontrions.

Voici donc ce que publiait *l'Impartial*, le 9 juillet 1869 :

« On nous fait part d'un incident survenu dans la commune de Saint-Andelain et qui cause dans ce pays une certaine agitation. Par suite de dispositions que nous ne connaissons point, et, dit-on, sous l'influence de certain personnage, on aurait enlevé à cette commune son prêtre desservant, et on y aurait installé une communauté de religieux. Le conseil municipal se serait ému et aurait adressé à ce sujet la lettre suivante à M. le préfet :

« Saint-Andelain, le 3 juillet 1869.

« Monsieur le Préfet,

« Nous, conseillers municipaux de la commune de
« Saint-Andelain, avons l'honneur de vous exposer que
« depuis le 20 juin notre commune est desservie par une
« communauté religieuse au lieu de l'être, comme toutes
« les autres, par un prêtre diocésain. Au nom de tous
« les habitants de la commune, nous désirerions que les
« choses fussent rétablies comme précédemment et qu'un

« pasteur fût notre desservant. Monsieur le préfet, si « vous ne pouvez adhérer à notre demande, veuillez bien « adhérer à nos démissions de conseillers municipaux. » (Suivent les signatures ; il n'en manque que deux.)

« De leur côté, continue le journal, les habitants en masse auraient écrit à Monseigneur ce qui suit :

« Saint-Andelain, le 4 juillet 1869.

« Monseigneur,

« Depuis un temps immémorial, notre toute petite « commune de Saint-Andelain, dont le chiffre de po- « pulation n'atteint encore aujourd'hui que celui de « 1002 âmes, est desservie par un Prêtre. Elle vient « d'être extrêmement surprise de l'envoi de certains « Prêtres moines ou jésuites, destinés à fonder une com- « munauté quelconque. En effet, le desservant dont « nous venons d'être privés et dont la commune a un « profond regret, remplissait avec satisfaction et un zèle « véritablement apostolique tous les devoirs que lui im- « posait sa mission. C'est pourquoi, Monseigneur, nous « sommes profondément affligés de la mesure qui vient « d'être prise à notre égard et que rien ne justifie. Nous « vous exposons en outre que, jusqu'à ce jour, nous « avons suivi la religion de nos pères, quoique à côté de « nous se professe la religion réformée. Cependant, Mon- « seigneur, nous n'hésitons pas à vous informer que, si « cette incroyable et injuste imposition devait durer plus « longtemps, nous nous verrions dans la nécessité d'ab- « jurer notre foi. Nous ajoutons, pour compléter notre « exposé, que le conseil municipal (sauf un seul membre), « y compris le maire, vient de donner sa démission, « comme protestation contre l'établissement des reli- « gieux qui nous sont imposés. En conséquence, les sous-

« signés vous prient de bien vouloir prendre en considé-
« ration leurs doléances, et faire qu'un desservant vienne
« remplacer celui que la grande majorité des habitants
« regrette. Ils se disent avec respect, Monseigneur, les
« plus humbles et respectueux fidèles. »

« Pourquoi cette innovation à Saint-Andelain, poursuit l'*Impartial*, et dans quel but ? Nous l'ignorons. Nous espérons dans tous les cas qu'il sera donné satisfaction au vœu légitime de la population. »

Qui n'admirerait la logique de cette conclusion? le savant rédacteur ignore le motif et le but de notre fondation, et c'est en vertu de cette ignorance qu'il se prononce contre nous, et déclare légitimes les vœux de la population !

Oh ! que vous aviez raison, mon très-révérend Père, de dire à cette époque que les sociétés secrètes étaient l'âme de cette petite persécution !

Mgr l'Évêque de Nevers était absent lorsque cette lettre lui fut adressée. Il rentra le 17 juillet à Nevers, et le 19 il écrivit au maire, pour tous les habitants de Saint-Andelain, la réponse suivante :

« Messieurs,

« Une absence de trois semaines ne m'a pas permis de répondre plus tôt à la lettre non datée que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au commencement de ce mois.

« Je vous avouerai, messieurs, que j'ai lu et relu cette lettre sans pouvoir la comprendre.

« D'abord, les Prêtres que j'ai envoyés à Saint-Andelain ne sont, comme vous le supposez, ni moines ni jésuites. Particulièrement chargés de prédications extraordinaires dans les villes et dans les campagnes, ils sont tout simplement ce que l'on appelle des *Missionnaires*

diocésains. Ces Missionnaires existent dans la plupart des diocèses de France et sont partout populaires.

« En cette qualité de Missionnaires, les Prêtres qui viennent de s'établir dans votre paroisse, n'ont et n'auront jamais rien de plus à démêler avec elle qu'avec les autres paroisses du diocèse. Ils doivent y vivre comme des habitants ordinaires et n'y intervenir pour le saint ministère que sur la demande et la délégation du Curé.

« Comme par le passé, votre Curé reste donc le seul Prêtre avec qui vous ayez affaire.

« Le nouveau Curé appartient, il est vrai, à la même Compagnie que les Missionnaires, mais il n'en reste pas moins maître du service de sa paroisse autant que n'importe quel autre Curé. C'est une disposition qui n'est pas nouvelle, elle est établie en beaucoup de lieux, et notamment près de vous à Pontigny, dans le diocèse de Sens, et dans une paroisse de la ville d'Autun...

« Vous le voyez donc, messieurs, on n'a pas envahi votre presbytère et votre église ainsi que vous semblez vous en plaindre. Ces deux édifices communaux restent ce qu'ils sont légalement et ce qu'ils ont toujours été : l'un à l'unique disposition du Curé, l'autre à la disposition des fidèles sous l'autorité de leur pasteur.

« S'il plaît à celui-ci d'admettre chez lui des confrères, c'est manifestement son droit.... Au reste, cet état de choses ne durera pas. Les Missionnaires doivent, à Saint-Andelain ou ailleurs, se procurer bientôt une maison, et ils l'habiteront, du droit qu'ont tous les citoyens, d'habiter sous leur toit en tel lieu qui leur convient.

« Ces explications, aussi franches que simples, vous rassureront, je l'espère, et vous feront sans doute apprécier à leur juste valeur des excitations qui vous viennent, je le sais, du dehors. Soyez bien persuadés que les plus

innocents de ceux qui vous excitent, se permettent pour le moins de vous plaisanter cruellement.

« Des hommes intelligents et sérieux ne fléchissent point sous de pareilles moqueries ; encore bien moins se laissent-ils emporter aux extrémités auxquelles vous a provoqués un mouvement irréfléchi d'irritation. Je vous estime de trop honnêtes gens et de trop bons chrétiens pour admettre que vous soyez capables de devenir si gratuitement apostats de la foi de vos pères.

« Recevez ma considération distinguée,

« ✝ AUGUSTIN,
« Evêque de Nevers. »

Il y a toute apparence que cette lettre ne fut point communiquée aux habitants de Saint-Andelain. On nous a assuré qu'elle fut lue au conseil municipal, où elle souleva une grande tempête, suivie, dit-on, d'une nouvelle démission du conseil. Vrai ou non, ce bruit compliquait la situation. Je vous tenais, bien-aimé Père, au courant de tout, et vous jugeâtes à propos de dégager la responsabilité de la Congrégation en écrivant à Mgr de Nevers, le 27 juillet :

« Votre Grandeur connaît la situation pénible dans laquelle se trouvent nos Pères à Saint-Andelain. Nous avions espéré jusqu'à ce jour que cette situation se modifierait, et que la population trompée et égarée reviendrait, au moins en partie, à des sentiments meilleurs ; il n'en est rien ; cette situation, au lieu de s'améliorer, paraît devenir plus pénible encore. Des menaces bien graves sont faites. Nous ne voudrions pas être pour cette population une pierre d'achoppement, et l'occasion de troubles ou de défections. Ne vaudrait-il pas mieux nous retirer et ne pas exposer ces pauvres gens à se laisser aller à des actes déplorables ? C'est la pensée que nous

soumettons en toute simplicité à l'appréciation de Votre Grandeur. Nous serons heureux de suivre les conseils que vous voudrez bien nous donner et de faire ce que vous nous direz, autant que nous le pourrons. »

Non-seulement Mgr de Nevers ne se rendit point à cette proposition ; mais il annonça l'intention de venir lui-même à Saint-Andelain pour calmer les esprits en les éclairant. Cette visite, publiée au prône du dimanche, fut accueillie des meneurs par un redoublement de colère. On parla de se rendre à Sancerre, ce jour-là, pour y assister aux fonctions protestantes. Tristes présages !

Monseigneur arriva le dimanche 8 août, une demi-heure avant la grand'messe ; nous comprîmes aussitôt que l'affluence serait très-maigre, malgré les décorations extraordinaires dont nous avions orné l'église au dehors et au dedans. Sa Grandeur monta en chaire après l'évangile, et s'appliqua à battre en brèche, l'un après l'autre, tous les préjugés. Sa parole s'adressait à des auditeurs prévenus, ils s'en trouva qui s'en offensèrent. Où n'en vient pas la pauvre humanité quand une passion la domine ? Où ne se laisse-t-elle pas conduire sous l'influence des mauvais conseils ? Or, avant l'arrivée de Monseigneur, on avait remarqué celle d'un des principaux meneurs, étranger à la paroisse ; son action ne se fit que trop sentir. Nous ne craignons pas de l'affirmer aujourd'hui, notre population n'est pas assez méchante pour avoir pu organiser et soutenir l'opposition que rencontra l'Évêque dans cette circonstance.

Sur la demande de Monseigneur, le maire voulut bien convoquer le conseil municipal. Sa Grandeur se rendit à cette réunion avec le Père Curé. Mais elle ne put obtenir aucune explication sur les griefs énoncés, ni faire agréer celles qu'elle présenta. Une seule réponse était faite à toutes ses instances : « Nous ne voulons pas de ces mes-

sieurs : nous avons honte d'avoir des hommes pareils. » On finit par déclarer à Monseigneur qu'on le rendait responsable de tous les malheurs qui allaient tomber sur le pays, et que tous allaient passer au protestantisme. On comprend combien tout cela était triste.

Le soir de ce jour, qui mettait le comble à nos embarras, l'église paroissiale fut outragée, une statue de la sainte Vierge, établie contre un gros chêne dans une forêt, fut brisée. C'était bien le commencement du protestantisme !

En effet, nous sûmes bientôt que trois jours après quinze individus de la paroisse s'étaient rendus à Sancerre, où, à défaut du ministre, ils avaient été reçus par son vicaire (un vétérinaire) qui les avait renvoyés, munis de ses conseils et d'une Bible. Nous pûmes deviner ces conseils par le mouvement que se donnèrent le lendemain les émissaires pour engager le maire à les accompagner. N'ayant pu réussir, ils lui arrachèrent une demande au ministère, qu'il signa et sur laquelle il apposa le sceau de la commune. On réunit en toute hâte d'autres signatures, et l'on traversa le bourg comme en triomphe, montrant la pancarte à qui voulait la voir. Et l'on se rendit de nouveau à Sancerre. Cette fois, le ministre s'y trouvait. Il annonça sa visite pour le lendemain. Le sous-préfet de Cosne refusa l'autorisation. La fête de l'Assomption ne fut pas profanée par l'introduction de l'hérésie. Les choses, toutefois, étaient trop avancées, et nous ne pouvions espérer que l'hérésie tarderait longtemps à venir.

Je dus, mon très-révérend Père, quitter Saint-Andelain pendant l'octave de l'Assomption pour aller prêcher la retraite des Sœurs de l'Espérance, à Nevers. Je me trouvai ainsi dans cette ville au moment où l'on y fit les prières des quarante heures pour Saint-Andelain. Je prêchai l'un des trois jours d'adoration. Ceci montre tout

à la fois la gravité que Monseigneur attachait aux événements et la confiance qu'il avait dans le dénoûment.

A mon retour je trouvai la lettre par laquelle vous me mandiez à Paris, pour vous éclairer sur la situation. Mais je trouvai aussi la certitude de l'arrivée du ministre protestant pour le dimanche suivant. Lorsque vous m'eûtes entendu, vous et votre Conseil, vous décidâtes que nous quitterions cette position, et des lettres furent adressées dans ce sens à Mgr de Nevers et à M. Lafond.

Je rentrai à Saint-Andelain dans la nuit du 28 août. C'était le lendemain que le ministre protestant devait venir inaugurer son culte; je tenais à être là, car on ne pouvait prévoir ce qui arriverait dans cette grave conjoncture.

Le ministre arriva vers trois heures après midi. Son entrée fut un triomphe. Dans un champ non éloigné de l'église, on avait dressé une tente et une estrade. C'est là que monta le ministre. Il promena un regard satisfait sur l'assemblée, il ne vit guère que des visages contents. Jamais moutons ne furent si heureux de voir le loup. Le maire prit place à droite du ministre, et le commissaire de police se mit à sa gauche. « Voilà donc, dit le ministre, ces révoltés de Saint-Andelain ? » Ce compliment fut couvert d'applaudissements. Il montra ensuite un paquet qui renfermait son costume; mais il ne s'en revêtirait pas, la séance de ce jour n'étant pas religieuse.

Il leva les yeux au ciel, croisa les mains dans une sorte d'extase et commença son discours. Ce fut la condamnation du catholicisme et la glorification de la réforme. Je vous fais grâce, bien-aimé Père, de ce discours que j'ai recueilli. Il y avait plus de mille auditeurs. Vous pouvez aisément vous figurer notre tristesse en entendant les applaudissements et en voyant cette foule accourue un peu de partout. Pour comble de peine, je devais, immé-

diatement après cette séance, quitter encore Saint-Andelain pour une retraite qu'il fallait commencer le lendemain à Châteauroux. Force me fut de traverser la foule qui encombrait le bourg, les cabarets ne pouvant la contenir. Plus de quatre cents hommes étaient là me huant, me montrant le poing ; je m'avançais à petits pas, car je ne voulais pas laisser croire que je fuyais ; *in me psallebant qui bibebant vinum.* Le vin fut en effet versé à profusion, un seul cabaret en vendit plus de six cents litres.

Bientôt notre situation devint encore plus critique ; Mgr de Nevers avait reçu la décision de votre Conseil ; ce Prélat nous supplia de tenir bon jusqu'aux premiers jours d'octobre, afin d'avoir le temps de sauvegarder son autorité et de pourvoir à notre remplacement. Que cette position fut pénible ! ne pouvoir s'appuyer sur rien de solide dans le présent, ni rien espérer pour l'avenir ; extérieurement, néanmoins, parler et agir avec une apparente sécurité pour en imposer aux meneurs. Une autre épreuve plus sensible encore m'attendait : le Père chargé de la cure s'était donné beaucoup de peine, pendant tout le mois d'août, pour visiter les hameaux où souvent il ne recueillait que des injures pour prix de son zèle. Il tomba malade et le R. P. provincial dut l'éloigner de Saint-Andelain. Le 12 septembre, je dus me charger de la paroisse ; permettez-moi, bien-aimé Père, de vous dire que ce jour-là, je ne l'oublierai jamais ; le prône que je fis à la messe de paroisse se ressentit de ma douleur, je rendis publiquement la paroisse responsable du tort qu'elle faisait à un prêtre qu'elle ne méritait pas de posséder comme curé.

Le ministre protestant revint ce jour-là. Il tint sa réunion dans une grange : « Il y a du foin et de la paille, disait le commissaire de police, on ne mourra pas de faim. » Il était assisté de deux acolytes qui se penchèrent

sur leurs cannes pendant que le révérend *se recueillait en Christ* avant son discours. Cette scène fit rire l'auditoire. Le discours fut beaucoup plus explicite que le premier et concluait à l'inscription immédiate de ceux qui voulaient embrasser la réforme. Quel en fut le nombre ? Nous n'avons jamais pu le constater. Le ministre se vanta d'avoir la signature de soixante-quinze chefs de famille ; mais l'expérience nous a prouvé plus d'une fois que la sincérité n'est pas sa vertu dominante. Nous aurons occasion de le constater encore dans notre récit. Ce qui n'est pas douteux, c'est la question de construire un temple, débattue ce jour-là, puis ajournée à causes de travaux de vendanges qui allaient commencer.

Je transmis à Mgr de Nevers les tristes impressions de cette journée. Le Prélat me répondit le lendemain : ... « Le mouvement protestant est, selon toute apparence, terminé ; s'il ne l'était pas tout à fait, il n'ira pas plus loin. Il ne nous reste maintenant qu'à réparer le mal qu'il a fait, et vous et vos Pères, vous y réussirez évidemment mieux qu'un pauvre curé isolé. En tous cas, vous nous en dédommagerez grandement par le bien que vous ferez dans le diocèse si vous restez ; mais si vous vous en allez, ce sera le triomphe du mal pur et simple, sans dédommagement aucun... »

L'autorité épiscopale pouvait recevoir un échec déplorable par notre retraite, que dis-je ? par une simple apparence d'hésitation. D'un autre côté, l'honneur de la Congrégation nous imposait une extrême réserve pour ne pas l'engager dans une responsabilité compromettante. Aussi notre prière à Dieu et aux hommes était d'abréger cette épreuve. Je vous disais, bien-aimé Père, en vous envoyant cette lettre de Mgr de Nevers : « Pour l'honneur de la Congrégation, je me réjouis de cette démarche. Mon sentiment n'est pas suspect, Dieu seul sait ce que je souffre,

depuis trois jours surtout. Mais je n'hésite pas, quelque grands que soient les sacrifices qui m'attendent, à vous prier de ne pas presser notre rappel. »

Quelques jours après, le 16 septembre, le ministre protestant parcourut une grande partie de nos hameaux ; il put s'apercevoir que son étoile pâlissait, aussi il tenta un coup d'audace. Il entra subitement à l'école des garçons, déclara à l'instituteur qu'en sa qualité de président du consistoire de Bourges, il avait droit d'inspection des écoles, annonça aux élèves qu'il viendrait souvent les visiter, leur adressa quelques questions, leur fit une pieuse exhortation et sortit. Il lut, en particulier, à l'instituteur la déclaration de soixante-quinze chefs de famille (il le dit, mais ne le prouva pas), de vivre et de mourir dans la réforme. Le curé, disait-il, n'a plus rien à voir dans ces maisons.

Le 20 septembre s'ouvrit à Nevers le synode diocésain, Monseigneur donna au clergé réuni pleine connaissance de notre histoire, et déclara que sa volonté bien formelle était de nous conserver à Saint-Andelain, malgré la persécution.

Ce fut à cette même époque que *le National* de Paris, du 15 septembre, publiait cette lettre qui lui était adressée de Sancerre. Elle vous fera voir, bien-aimé Père, ce que méditait l'ennemi.

« Monsieur de la Bédollière, il vient de se passer un fait assez curieux dans une petite commune de la Nièvre, nommée Saint-Andelain, près Pouilly-sur-Loire, à trois lieues de Sancerre (Cher).

« Cette commune possédait depuis longtemps un vénérable curé qu'elle aimait beaucoup et qui le méritait à tous égards. Dernièrement ce bien-aimé Pasteur vint annoncer en chaire à ses paroissiens, qu'il allait les quitter, qu'il le regrettait beaucoup, mais qu'il y était

forcé; grande rumeur dans tout le pays, naturellement.

« Pour remplacer ce digne et bien aimé Prêtre, on leur a envoyé trois moines allemands de je ne sais quel ordre, dont les habitants ne veulent pas. A la première cérémonie, il n'y avait que le maire du pays.

« L'Evêque est venu à Saint-Andelain pour faire accepter ces moines ; le pays entier lui a répondu formellement que si on lui enlevait son curé ils étaient tous disposés à se faire protestants.

« Les habitants de Saint-Andelain ont envoyé en députation une quantité de gens du pays pour prier M. Clavel, pasteur protestant de Sancerre (Cher), d'aller baptiser plusieurs enfants catholiques. M. Clavel a bien voulu s'y rendre, après toutefois en avoir référé à M. le ministre des cultes.

« Si vous jugez à propos d'insérer cet article, il est probable que M. d'Alzon, grand Vicaire de Nîmes, et M. Veuillot le liront avec plaisir. »

« *P.-S.*—J'apprends à l'instant que M. Clavel, ministre protestant, va ce soir faire un service à Saint-Andelain et que les habitants veulent faire construire un temple. »

Et voilà comment on écrit l'histoire au *National*. Il se garda bien de faire voir à ses lecteurs la réponse que voici, et qui parut dans *l'Univers* du 25 septembre. Elle fut adressée au *National* par l'ancien curé de Saint-Andelain, le 21 septembre.

« C'est aujourd'hui seulement qu'on me communique *le National* du 15 septembre dans lequel vous reproduisez une correspondance de Sancerre, relative à mon ancienne paroisse de Saint-Andelain. Comme je figure dans cette histoire, j'use du droit que me confère la loi, en vous priant de publier cette lettre qui a pour objet de rectifier les assertions très-erronées de votre correspondant.

« Il avance d'abord que Saint-Andelain me possédait

depuis longtemps : je n'y suis pas resté six ans, et six ans ne sont pas un siècle.

« Il a l'air ensuite de me prendre pour un vieillard, il m'appelle un *vénérable curé :* je passe à peine la quarantaine. Le rédacteur en chef du *National* croirait certainement qu'on le plaisante si on l'honorait de la même épithète, lui qui passe incontestablement la soixantaine.

« Vétilles, me direz-vous, c'est simplement pour vous rendre plus intéressant.

« J'en conviens, mais voici qui est plus grave et plus triste. Votre digne correspondant veut me poser en victime. « Dernièrement, dit-il, ce bien-aimé Pasteur, « vint annoncer en chaire à ses paroissiens qu'il allait les « quitter, qu'il le regrettait beaucoup, mais qu'il y était « forcé. »

« On dénature ici complétement le sens comme le texte de mes adieux. Je ne poserai jamais en victime pour un acte d'obéissance à mon Evêque ; mais dans la circonstance présente, je n'avais aucune raison de le faire, car je recevais ce que l'on appelle dans le monde *de l'avancement.*

« Je pourrais, monsieur, relever de la même manière tout le reste de la lettre, si ce reste me concernait ; il n'y a pas un mot d'exact dans cette malheureuse lettre. Permettez-moi seulement de vous rassurer au sujet des Missionnaires que mon Evêque vient d'établir à Saint-Andelain, ils ne sont pas plus Allemands qu'ils ne sont moines, et si j'ai un souhait à faire, c'est que tant de rédacteurs plus ou moins prussiens de la presse parisienne veuillent bien se montrer toujours aussi bons Français qu'eux.

« Votre correspondant termine d'une manière vraiment comique : « Si vous jugez à propos, dit-il, d'insérer « cet article, il est probable que M. d'Alzon, grand

« Vicaire de Nîmes, et M. Veuillot le liront avec plaisir. » Je crois certes bien qu'il sera lu avec plaisir par ces deux messieurs, mais surtout par votre excellent ami M. Veuillot. Malgré tout son esprit, il ne vous a jamais mieux peloté que vient de le faire votre correspondant sancerrois.

« Agréez, etc. »

Rien ne doit être plus agréable au *National* que la preuve qu'il a menti et calomnié la religion et ses ministres. Cette satisfaction, il a dû l'éprouver en lisant cette lettre.

Le conseil général du département s'occupa aussi de notre fondation, il émit des craintes de voir se perpétuer l'agitation dont nous étions l'occasion. Ce n'était pas de l'hosilité de la part de la haute assemblée ; mais elle partageait l'opinion qu'il vaudrait mieux céder. La fermeté de Mgr de Nevers fit cesser ces appréhensions. Bientôt M. le Préfet fit savoir à Sa Grandeur qu'il partageait pleinement sa manière d'envisager la situation.

Enfin, bien-aimé Père, avec le mois d'octobre arrivait le moment fixé pour une solution définitive que nous attendions avec impatience. Les trois mois écoulés me paraissaient un siècle. Mon rôle alors se bornait à étudier scrupuleusement la physionomie de la situation, à peser les moindres circonstances, à me tenir en garde contre les impressions du moment, et avant tout à vous éclairer, puisque c'était à vous de décider. C'est ce qui me porta à écrire au R. P. Soullier, représentant de la Province auprès de vous, la lettre que voici ; je la transcris parce que je la regarde comme le tableau le plus fidèle de notre situation au 3 octobre 1869.

« Mon révérend et bien cher Père, nous voici arrivés à l'époque décisive, les moments sont précieux ; il s'agit d'abandonner la place ou d'y rester. Quoique par devoir et par principe je me tienne dans la disposi-

tion de faire ce que l'obéissance prescrira, il me semble aussi que je suis assez intéressé dans la question pour avoir voix au Chapitre, au moins à titre de renseignement.

« Eh bien! je vous dirai franchement que je regretterais notre départ, voici les raisons :

« 1° Je regretterais ces trois mois de souffrances, à pure perte, si nous partons.

« 2° L'opinion générale dans le pays est que nous devons rester. Si le clergé a émis une opinion contraire, ce n'était pas pour une retraite complète, mais seulement pour la cure.

« 3° La suspension des hostilités chez les meneurs, suspension imposée par les travaux des vendanges, nous a déjà été favorable. La partie de la population fidèle se prononce de jour en jour en notre faveur.

« 4° Remarquez bien que la Congrégation portera seule la responsabilité d'une retraite ; elle sera peu honorable ; maintenant toutes les précautions sont prises pour la rejeter sur nous.

« 5° Si nous restons, au contraire, l'honneur est pour la Société ; car nos longues souffrances nous ont acquis la sympathie de tout ce qui est bien pensant dans la contrée.

« 6° Nous ne quitterons le diocèse de Nevers qu'au grand déplaisir de Mgr Forcade ; en restant nous sommes sûrs de lui causer une grande joie. Ces sentiments seront partagés par un grand nombre de personnes influentes que Sa Grandeur a initiées à nos affaires.

« 7° Ai-je besoin, mon révérend Père, de vous dire que la respectable famille de nos bienfaiteurs a autre chose que ses intérêts engagé dans notre fondation ? Il faut bien vous persuader que notre retraite serait pour elle un chagrin.

« 8° Jusqu'ici j'ai parlé en me plaçant au point de vue purement humain; du côté divin, si je puis dire ainsi, les peines souffertes jusqu'à ce jour attendent leur récompense. Ce sera sans doute la moisson abondante des âmes qui, dans ce diocèse, nous appartiennent puisque nous sommes les seuls missionnaires.....

« Si je me permets aujourd'hui d'exprimer mes désirs et de faire voir mes regrets, c'est uniquement l'honneur de la Congrégation qui me dicte cette démarche. Si l'on veut bien examiner ma position, on verra que désirs et regrets, si je n'envisageais que moi, devraient être tout l'opposé... Permettez-moi d'espérer que vous ne regarderez cette lettre que comme l'acquit d'un devoir. »

Le moment de la décision finale ne se fit pas attendre. Comme il l'avait décidé, Mgr de Nevers se rendit à Paris afin de plaider en personne auprès de vous, mon très-révérend Père, la cause de notre maintien à Saint-Andelain. Les raisons du vénéré Prélat étaient bien fortes, mais il n'eut pas à faire un long plaidoyer, vous vous empressâtes de lui dire : « Ce que Dieu et les hommes veulent, nous le voulons aussi. » La connaissance que vous aviez de la situation vous fournit aussi un argument pour consolider l'établissement dans ses conditions essentielles.

Ainsi finit une partie de l'embarras de notre position, et l'incertitude qui pesait si lourdement sur nous depuis près de quatre mois. L'avenir nous apparut sous un jour nouveau, il contenait l'espérance.

Ici commence une nouvelle phase de mon récit. Les détails dans lesquels il m'a fallu entrer me permettront d'être plus court désormais.

Je dus faire taire mes répugnances et accepter la charge de Curé de la paroisse; je fis ce sacrifice de bon cœur parce qu'il était nécessaire.

Il fallait au plus tôt donner une satisfaction à l'opinion en s'occupant de la construction de la maison, le principal grief contre nous étant de nous être emparés du presbytère.

Le départ successif des deux premiers Pères avait donné l'espoir aux meneurs que le troisième les suivrait bientôt, il fallait refaire le personnel et même l'augmenter : trois Pères arrivèrent bientôt.

Il fallait un règlement pour nos missions dans le diocèse, ce règlement fut fait avec Monseigneur qui le publia dans la *Semaine religieuse* de Nevers.

Tout cela nous conduisit vers la fin d'octobre. Les travaux des missions commencèrent aussitôt. Dieu les bénit visiblement. Je m'abstiens de relater ici les détails intéressants consignés à ce sujet dans le *Codex historicus* de la maison. Cet écrit ne doit avoir trait qu'à Saint-Andelain.

Notre population possède à un haut degré le culte des morts, c'est un point qui a survécu au naufrage de bien d'autres pratiques essentielles de notre foi. La fête de la Toussaint me permit d'utiliser cette disposition pour le bien général. J'eus la satisfaction de voir la plus grande partie des habitants revenir à l'église dans cette circonstance. Cette satisfaction s'augmenta de celle que me procura quelques jours après un échec du ministre protestant.

Depuis longtemps il tournait autour de la mairie ; il aurait bien désiré y faire ses réunions. Ses adeptes ne cachaient pas leurs espérances sur ce point. Il finit par tenter ce coup d'audace. Il écrivit donc au maire pour le prévenir que le jour de la fête patronale de Saint-Andelain, il ferait son prêche dans cette maison. En effet, il arriva escorté d'une quarantaine d'hommes. L'instituteur avait reçu ordre de ne pas laisser entrer ; le garde champêtre et le commissaire de police étaient chez lui. L'in-

stituteur reçut le ministre au seuil de sa porte sans le laisser entrer plus avant. — « J'ai droit d'entrer, dit le ministre, j'ai écrit au maire, j'ai avec moi plusieurs membres du conseil municipal. — Vous n'entrerez pas, reprit l'instituteur, j'ai des ordres positifs. — Des ordres ! et de qui ? — Vous n'avez pas le droit de le demander, et je serais un sot de vous répondre. — Alors vous me permettrez au moins de faire mon discours du haut de cette marche, l'assemblée se tiendra dehors. — Non, monsieur, vous devez laisser ma porte libre. » Ce fut alors que le commissaire sortit au pas de charge en criant : « Messieurs, la distance légale ! le tour du volet, le tour du volet ! à deux mètres ! » Et il refoula tout le monde.

Le pauvre Clavel comprit qu'il avait fait fausse route, il se retira

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Il traversa le bourg bien piteusement ; chemin faisant il perdit un bon nombre de ses adeptes qui étaient heureux de s'échapper, et il alla faire sa réunion dans une grange.

Outre la défaite du ministre, cet événement mit franchement le maire en opposition avec le protestantisme.

En nous établissant à Saint-Andelain, M. Lafond avait désigné un terrain dont il devait nous donner la propriété. Ce terrain nous plaisait bien moins qu'un autre qui offrait de plus grands avantages, mais qui n'appartenait pas à notre bienfaiteur. Le propriétaire élevait si haut ses prétentions, que nous ne pouvions pas y songer. Cependant je lui fis offrir une somme assez ronde qu'il refusa. Lorsqu'il vit que nous étions décidés à nous établir quand même, il vint me dire qu'il acceptait mon offre. M. Lafond voulut bien ratifier le marché, bien que le terrain fût double de celui primitivement donné. Rien de plus

gracieux que le motif qui détermina notre illustre bienfaiteur : « Puisque ce terrain vous convient, disait-il, achetez-le, quoiqu'on me le fasse payer le double de sa valeur. »

C'est une belle propriété on ne peut mieux située, touchant à l'église et au presbytère, abritée du côté du nord par une forêt sur laquelle une porte dérobée nous ouvre une communication. La maison, précédée d'une vaste cour disposée en parterre, ouvrira sur une belle terrasse d'où l'œil embrasse un immense horizon. L'enclos, tout fermé de murs, nous donnera, avec des allées agréables et de beaux ombrages, une vigne et un jardin potager.

Des projets de construction furent aussitôt mis à l'étude. Votre Conseil en votre absence, bien-aimé Père, s'arrêta à celui qui est aujourd'hui réalisé : une maison des plus commodes, parce qu'elle a été faite pour nous, et une chapelle dont les petites proportions ne nuisent pas à la gracieuse architecture. Tout cela ne s'est pas fait si vite, ni aussi facilement que je viens de le décrire, mais c'est fait !

Pendant que nous commencions nos premiers travaux, aménagement dn terrain, creusement des fondations et caves de la future maison, le protestantisme s'apprêtait aussi à construire son temple. On ouvrit une souscription que les meneurs colportèrent de porte en porte. Leur ministre ne cessait de leur dire de vive voix et dans les lettres de convocation, que sa religion n'est pas une religion d'argent ; mais cette contradiction ne les arrêtait pas ; quelques-uns souscrivirent largement, d'autres, qui répugnaient à user du temple, souscrivirent aussi parce qu'ils *n'osaient* point refuser après s'être tant avancés.

Pendant ce temps, le ministre et les colporteurs affluaient à Saint-Andelain, les réunions se succédaient au cabaret qui servait de temple provisoire.

Evidemment le ministre désirait vivement une cérémonie proprement dite. Il avait un moment cru pouvoir compter sur un baptême, le baptême lui échappa ; quelques jours après il manqua aussi un enterrement ; mais il ne se décourageait pas. Les meneurs avaient leur projet. Un pauvre vigneron fut malade une partie de l'hiver ; ils allèrent le trouver, lui offrirent de cultiver sa vigne s'il voulait s'engager à faire baptiser son futur enfant par le ministre. Il accepta. Il n'eut pas un enfant, mais une sorte de monstre que la sage-femme n'eut que le temps de baptiser et qui mourut. Le ministre avisé, arriva en toute hâte, offrit une somme assez ronde (je tiens le fait de la source la plus sûre), et obtint d'enterrer l'enfant. Quel tapage auprès de ce petit corps ! On parcourut non-seulement Saint-Andelain, mais les pays voisins pour avoir un cortége imposant : on réunit soixante hommes et cinquante femmes.

Mais à quelle place du cimetière devait se faire l'inhumation ? Le ministre voulut que ce fût à la suite : il eût été si heureux de violer cet asile des catholiques ! Le maire se montra très-ferme, et il fit creuser la fosse dans le lieu réservé aux suicidés.

Le lendemain, j'allai faire le catéchisme ; un enfant vint de la part de son père me prier de l'inscrire : celui-ci avait été dégoûté du protestantisme par la cérémonie de la veille. « C'est un enterrement de bête, disait-il ; la religion n'y a aucune part. » Cette réflexion fut faite par un grand nombre d'autres.

Si l'apostolat catholique a son zèle plein de dévouement et d'abnégation, la propagande protestante le singe autant qu'elle peut. Le ministre Clavel apporte dans son prosélytisme une ténacité que rien ne semble décourager. Il voyait certainement que chaque jour il perdait du terrain ; c'est peut-être cela qui le rendait plus ardent.

A l'époque où nous sommes de notre récit, un certain nombre de mariages se préparaient dans la paroisse, au moins quatre comptaient une des parties dans la secte. Que de courses du ministre, que de démarches de la part des zélés ! que de prières, que de menaces ! Tout fut inutile, tous les mariages vinrent à l'église. Il y avait quelque mérite à cet acte. On vit les plus proches parents rompre ouvertement toute relation avec les jeunes mariés. L'argent avait déjà réussi, ce moyen fut encore essayé. Dans une même famille, frère et sœur devaient se marier le même jour ; ils n'étaient pas riches : non-seulement on les mariera *pour rien*, mais à la sœur on donnera un mobilier, et au frère un joli morceau de vigne comme cadeau de noces. Quelle tentation ! Mais la conscience se révolte devant un tel commerce. Le frère et la sœur furent mariés à l'église. Après un tel échec, on pouvait croire que ce moyen infâme serait abandonné ; point du tout, plusieurs tentatives de ce genre m'ont encore été signalées. Grâce à Dieu, toutes ont échoué. Plus de trente mariages ont été faits depuis deux ans, pas un seul n'a voulu du ministre. Malheureusement il y a eu deux baptêmes faits par lui ; mais au prix de combien de démarches, et de quelles luttes et divisions dans les ménages ! Que de fois j'ai vu des parents heureux quand ils avaient pu échapper aux poursuites et aux menaces, et que j'avais baptisé leur enfant ! Il en reste encore un qui a dix mois, la mère l'a soustrait au baptême protestant jusqu'à ce jour sans avoir pu encore me l'apporter à l'église. J'ai autorisé une pauvre mère à faire baptiser le sien dans une paroisse voisine ; la pauvre femme me baisait les mains en pleurant quand je lui remis l'autorisation écrite pour le Curé.

Le carême de 1870 me laissait seul à Saint-Andelain, je charmai ma solitude en me mettant en rapport plus

intime avec mes paroissiens. Comme ils sont la plupart à une grande distance de l'église, je leur annonçai que je me chargeais seul du chemin et que j'irais les trouver chez eux. J'indiquai dans chaque hameau une maison ou une grange dans laquelle je prêcherais et ferais la prière du soir. Tous les jours je partais avec mon sacristain armé d'une grosse clochette ; j'allais de porte en porte faire connaissance avec les habitants de chaque maison. Quand la nuit était venue et que tout le monde était rentré des champs, la clochette parcourait le hameau et le monde arrivait à l'endroit indiqué. Ce moyen réussit au delà de toute prévision. Les mères apportaient leurs enfants pour ne pas être privées de la réunion. J'étais grandement récompensé des fatigues énormes de ce ministère ; plus je voyais de près ces braves gens, plus je me persuadais des ressources que l'on rencontrera chez eux à la longue, car les hommes étaient aussi empressés et aussi recueillis que les femmes.

Mais, pendant que le pauvre curé de Saint-Andelain perdait la voix à force de prêcher dans les courants d'air et de voyager la nuit à travers les champs et les bois, le ministre de l'erreur étendait la sienne au loin. Il publia dans un journal protestant *un appel en faveur de Saint-Andelain*. Je veux vous régaler de cette pièce, bien-aimé Père ; il eut soin de la laisser ignorer ici, car elle est un tissu de mensonges destinés à produire leur effet à distance. Je l'ai lue dernièrement aux conseillers municipaux, qui en ont été révoltés.

L'Espérance du 18 mars 1870 publiait donc ceci :

« Par suite de différends avec l'Evêque de Nevers, la majeure partie de la commune de Saint-Andelain, le maire et son conseil en tête, s'adressa au pasteur de Sancerre pour le prier d'aller leur faire connaître les principes de la religion réformée.

« Après m'être concerté avec le sous-préfet de Cosne et le préfet de Nevers, j'accédai au désir des pétitionnaires. Ce fut un beau jour que le premier de cette aurore ; aussi, après avoir pris connaissance de notre culte, tant par nos livres que par la prédication, un grand nombre adhérèrent à notre foi et prirent l'engagement d'y vivre et d'y mourir.

« Ce nombre ne fait que s'accroître depuis lors, de sorte que, aujourd'hui, presque toute la commune serait protestante, n'était la crainte de perdre le patronage d'une puissante maison. Actuellement, cette population de trois à quatre cents âmes, lasse depuis longtemps des superstitions de l'Eglise romaine, et qui avait presque entièrement oublié le chemin d'une église qui ne répondait pas à ses besoins religieux, fréquente assidûment notre culte, et les soirées sont employées, par un bon nombre, à sonder les Ecritures et nos livres pour s'éclairer et s'édifier.

« J'ai ouvert une souscription pour la construction d'un temple, indispensable dans un pays où il est absolument impossible de trouver un local convenable à ce but. Rien n'est réjouissant comme de voir l'empressement qu'on met à s'engager à cette entreprise. Il importe qu'on sache que je n'ai fait que suggérer l'idée et qu'elle est poursuivie par nos frères entre eux : une forte majorité des chefs de famille ont signé ; des femmes aussi ont tenu à souscrire, ce qui est de bon augure. Le résultat pécuniaire sera peu considérable, eu égard à nos besoins ; mais cet entrain, cette bonne volonté de la part des agriculteurs sont d'un grand prix et donnent du courage pour les évangéliser.

« Si nous débutons bien, s'il nous est donné de répondre à leurs besoins et à ceux de leurs enfants, en garantissant l'avenir contre tout retour au passé, nous pouvons

être assurés d'un mouvement très-considérable vers la réforme, sur les bords de la Loire, entre les communes de Tracy, de Pouilly, de Merves, de Pougues et de Fourchambault. Mais, pour cela, il faut des agents bien qualifiés comme pasteurs et comme instituteurs.

« On peut résumer ainsi les besoins :

« Un pasteur à Pouilly ;

« Un instituteur résidant à Saint-Andelain (cette école serait bientôt rendue communale et gratuite) ;

« Un temple à construire.

« C'est la continuation de notre sainte réforme. Que tous ceux qui font des vœux pour l'avancement du règne de Dieu, regardent le mouvement comme une réponse à leurs prières ; c'est donc leur œuvre comme la nôtre, puisque c'est celle de Dieu, dont nous sommes les serviteurs.

« Aidez-nous donc, frères bien-aimés, à accomplir une tâche bien au-dessus de nos forces, vous souvenant que votre travail ne sera pas vain auprès du Seigneur. Il y a dans ces parages une famille qui, dit-on, a offert quarante mille francs pour la construction d'un couvent ; l'erreur aurait-elle seule l'avantage du zèle et de la générosité?

« Les dons peuvent être versés au bureau du journal ; chez M. le pasteur Clavel, à Sancerre ; ou chez M. F. Monnier, 10, avenue Percier, à Paris.

« Le président du consistoire de Bourges, pasteur à Sancerre.

« J. Clavel. »

Nous avions d'abord pensé à réfuter ce tissu de mensonges; mais le pauvre ministre qui se dit si réjoui, voyait chaque jour *son nombre toujours croissant* diminuer, il était évident que le mieux était de le laisser sombrer de lui-même.

Il ne faudrait pas croire que M. Clavel est une exception, car on est trop porté à croire ces messieurs de bonne foi. Un autre, bien connu, M. Puaux, vint aussi à Saint-Andelain. Le même journal parla de cette visite en ces termes :

« Le nom de la commune de Saint-Andelain a paru plus d'une fois déjà dans nos colonnes. M. le pasteur Puaux, appelé à visiter dernièrement ce nouveau poste d'évangélisation, émeut vivement l'assemblée en lui racontant ce qu'il a vu, en décrivant l'ardeur avec laquelle l'Évangile est désiré et recherché par les habitants de cette commune ou des environs, et en rapprochant de ces faits les grands souvenirs de la réforme du XVIe siècle, au centre de la France.

« Nous avons annoncé déjà qu'à la suite de la séance, un don anonyme de 10 000 francs a été mis à la disposition du consistoire de Bourges, pour la construction d'un temple à Saint-Andelain (Assemblée des sociétés religieuses de Paris, 1870). »

Qu'avait donc vu M Puaux à Saint-Andelain ? Ce qu'il y eut de plus remarquable assurément, ce fut sa personne et sa suite amenées dans quatre voitures assez somptueuses. La réunion dont il parle, malgré le rappel sonné partout, fut si peu de chose, que ces messieurs, en sortant, disaient que c'était indécent. Les impressions avaient donc bien grandi de Saint-Andelain à Paris.

Le protestantisme est fondé sur le mensonge, il est donc dans son rôle quand il ment. Cette réflexion est d'une des premières autorités civiles de la Nièvre, avec laquelle M. Clavel prétend s'être entendu. Si cela est logique, ce n'est pas beau !

Un autre caractère du protestantisme, c'est de blasphémer la Très-Sainte Vierge ; aussi je m'empressai de faire les exercices du mois de Marie, en réparation de ces

blasphèmes. Il n'y avait pas foule en semaine ; mais le dimanche, j'étais heureux d'exalter les grandeurs et les priviléges de cette aimable souveraine devant un bon nombre de fidèles.

La première communion fut nombreuse ; les enfants étaient très-bien disposés : ils brûlèrent avec entrain tous les livres hérétiques dont on avait inondé les maisons; les parents se montrèrent aussi extrêmement touchés des dispositions des enfants et des soins que nous leur donnions.

Cependant le ministre obtint un grand triomphe vers cette époque. Le principal meneur de la commune mourut hélas ! dans l'impénitence. Son cadavre appartenait au révérend, qui ne manqua pas de déployer toutes les pompes de son culte, pour enterrer *le corps de la première âme* qui s'était donnée à lui. Le succès qu'il se promettait tourna encore contre lui. D'abord il ne put, ni par promesses ni par menaces, obtenir une autre place que celle réservée, dans le cimetière, aux suicidés. Il fit ôter cierges et eau bénite d'auprès du corps. Il mit d'emblée son mort au ciel, quoique sa vie eût été fort peu édifiante. Il défendit de s'agenouiller sur la tombe et de prier pour le mort. Mais il eut l'adresse de ne pas blâmer les femmes qui le suivaient le chapelet en main.

Le soir même de cet enterrement, un incendie consuma deux maisons dans le hameau du défunt, ce qui fut remarqué ; j'arrivai un des premiers sur le lieu du sinistre, ce qui fut aussi remarqué. Comme la Providence se joue dans tous ces événements !

Bientôt j'eus la certitude que l'on songeait enfin à construire le temple. On visait un emplacement au centre du bourg, en face de l'établissement des Sœurs, à côté de la mairie et de l'école des garçons. Ma première impression fut de proposer l'achat de ce terrain à M. Lafond. C'était

déjà à peu près convenu. Mais la réflexion me détourna de ce projet, il valait mieux que le temple fût au centre de la commune que dans un hameau, où le protestantisme pourrait s'imposer et devenir dominant. M. Clavel resta donc libre d'acheter, en son nom, un terrain payé avec l'argent d'autrui. Il le fit et, malgré la saison déjà avancée, on commença les travaux. L'hiver passa sur cet édifice non couvert ; cela devait compromettre sa solidité, mais, disaient les malins, il durera toujours plus que le protestantisme dans la paroisse. Nous n'avions qu'à répondre : Ainsi soit-il !

Les graves événements qui ont bouleversé notre pauvre patrie vinrent bientôt apporter une triste digression à nos affaires locales. La République surtout fit singulièrement relever la tête à quelques-uns de nos meneurs. Mais la protection du Ciel a été visible sur nous. Notre maison a été une des plus paisibles pendant cette période tourmentée ; nos Pères même ont pu donner plusieurs travaux importants.

Le fléau de la variole sévit sur Saint-Andelain durant presque tout l'hiver, ce fut le moment marqué pour le dévouement, mais aussi pour achever de gagner les cœurs. Le bon Dieu bénit si bien nos soins, que sur plus de deux cents malades, nous n'avons eu à déplorer que douze décès.

Durant cette trop longue période de la maladie, plusieurs faits singuliers vinrent nous montrer la main de la Providence. L'un des prétendus protestants avait deux enfants, l'un de sept ans, et un autre de six mois baptisé par le ministre (baptême extorqué par les meneurs). L'aîné fut atteint par la variole, les parents n'osèrent me demander ; mais lorsque le médecin eut déclaré le mal incurable, le malheureux père accourut tout en larmes, me suppliant de sauver son enfant. Je le trouvai sans connaissance ; son agonie se prolongea pendant cinq heures,

comme si Dieu eût voulu me donner le temps de ramener ces pauvres égarés. Il mourut laissant la maladie au petit protestant, qui le suivit huit jours après. Le baptême de la sage-femme avait heureusement précédé celui du ministre, nous pûmes donc l'enterrer avec les cérémonies de l'Église.

Dans un autre hameau, où les protestants étaient le plus acharnés, on avait dit un mot qui était un blasphème : *la variole ne prend que les mangeurs de pain bénit.* Dieu releva bientôt cet outrage. Un homme de quarante et un ans, atteint gravement, demanda ma visite ; sa femme ne voulut point y consentir par crainte des meneurs. Il mourut le lendemain. Un télégramme avertit le ministre, qui arriva en toute hâte pour faire l'inhumation. La femme du défunt et ses parents le mirent à la porte; une demi-heure après j'arrivais pour faire la levée du corps. Comme pour confirmer la leçon providentielle, on vint m'appeler en toute hâte pour un voisin du défunt ; aussitôt après l'enterrement, j'y courus ; le malade, atteint depuis quelques heures seulement, était déjà dans le délire. Mes visites ne furent pas épargnées et huit jours après il était hors de danger.

Je m'attendais à quelque attaque pour exercice de la médecine, je ne m'étais pas trompé. Le parquet de Cosne demanda au maire de Saint-Andelain des renseignements sur un moine nommé Mouchette, dont les imprudences avaient causé des accidents graves. La réponse du maire éclaira si bien le tribunal, que les dénonciateurs en furent pour leurs frais. J'en fus presque peiné, car la population était prête à me défendre et au besoin à payer les frais du procès.

J'abrége singulièrement mon récit, bien-aimé Père, et cependant il prend des proportions bien grandes. Je ne puis toutefois laisser dans l'oubli la fête de Pâques

de 1871, qui me combla de joie à un double point de vue. D'abord je n'avais jamais vu dans notre église pareille affluence, et surtout parce que tout ce monde sut résister à une tentation dangereuse. C'est ce jour-là que le temple protestant fut inauguré. On eut soin d'annoncer que le discours serait fait par un savant ministre venu exprès de Paris. L'heure fut bien choisie pour attirer les curieux : la cérémonie devait commencer au sortir de la messe catholique. Un seul de mes paroissiens succomba à la tentation ; encore me fit-il ses excuses en m'assurant qu'il n'était allé là que par curiosité et pour se moquer. Je lui tirai l'oreille en lui disant : « Si vous recommencez, je vous tirerai les deux. » Le dimanche suivant le ministre l'invitait à sa cérémonie. « Pas si bête ! dit-il, le curé me tirerait les deux oreilles ! » et il laissa le ministre confondu. On m'a rapporté aussi un mot très-joli qui fut répondu à l'illustre prédicant parisien. Il manifestait son étonnement de voir si peu de monde. Un des assistants lui cria : « Ils ont tous capitulé avec les moines ! »

N'allez pas croire cependant que le ministre se tînt pour battu, il ne croit jamais l'être. Il fit une seconde dédicace de son temple, le lundi de la Pentecôte. Cette fois il prit ses précautions. Comptant peu sur la population de Saint-Andelain, il convoqua tout ce qu'il put trouver de protestants dans le Loiret, dans le Cher, dans l'Allier et même dans l'Indre ; il en arriva une procession d'au moins cent cinquante ! D'habitants de la paroisse, il n'en eut ni plus ni moins que le jour de Pâques ; néanmoins le temple fut trop petit pour la foule !... Un des révérends se fit encore dire un joli mot ; il choisissait un cigare chez la marchande de tabac. « Vous devez être bien contente, lui dit-il, de voir tant de monde à Saint-Andelain. — Hélas ! monsieur, répondit la brave femme, ce que l'on ne peut empêcher, on est bien obligé de le laisser

faire! » Malheureusement, ce jour-là, deux garçons mangèrent la première cène au temple, ce que nos gamins espiègles appelèrent *la rôtie* (pain trempé dans le vin), et deux enfants furent baptisés au temple, comme je l'ai déjà dit ailleurs.

Depuis cet événement, le protestantisme ne paraît plus que par quelques réunions où le nombre des auditeurs varie entre dix et trois. Une tentative a été faite pour établir une école à Pouilly. Le local a été loué, l'instituteur et sa femme s'y sont installés; mais la classe n'a pu être ouverte, faute de protestants.

Nous en sommes là, bien-aimé Père; ce qui reste de cette tempête est si peu de chose, la totalité de nos habitants est si bien revenue, qu'il y a tout lieu d'espérer que le temple restera vide; alors nous verrons ce que nous pourrons faire de cet édifice. Nos gens parlent d'en faire une salle de danse; nous ne le permettrons pas, ce serait y réinstaller le diable. Mais cela vous donne une idée exacte de la situation.

Il me reste, bien-aimé Père, à conclure. La maison de Saint-Andelain est fondée. Le diocèse de Nevers s'ouvre à notre zèle, le clergé se montre heureux de nous posséder et les missions s'annoncent bien. Le diocèse de Bourges, qui nous touche à 4 ou 5 kilomètres, et celui de Moulins, nous offriront aussi du travail. L'isolement de notre maison sera un charme de plus pour nos Pères, qui n'y passeront que les moments laissés libres par leurs excursions apostoliques, et qui ne seront point troublés dans leur repos. Après les travaux de l'hiver, cette solitude nous permettra de vaquer plus librement au fécond repos de la cellule et de goûter les avantages de la vie de communauté. Déjà nous disons tous et de grand cœur : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Maison très-commode, jardin spacieux, vue délicieuse,

climat très-sain, et par-dessus tout, chapelle privée qui est un petit paradis : que nous manque-t-il ? Je ne parle pas des conditions de la fondation, votre sagesse y a pourvu. A Saint-Andelain on pourra toujours dire, grâce à la charité noble et chrétienne de nos illustres bienfaiteurs : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.*

Veuillez bien agréer la nouvelle et sincère expression des sentiments les plus respectueux avec lesquels je suis heureux de me dire,

Très-révérend et bien-aimé Père,
Votre fils obéissant en Jésus et Marie immaculée.

A. Mouchette, o. m. i.

Saint-Andelain, 15 mars 1872.

PROCURE DE ROME.

SIÉGE ET PRISE DE ROME.

Septembre 1870.

Mercredi, 14 *septembre*, jour de l'exaltation de la sainte Croix. — Elle s'élève de nouveau pour le Vicaire du Christ, la Croix ! Des catholiques, des Italiens, envoyés à la face du monde catholique par un roi qui se proclame catholique, descendant de la plus glorieuse famille royale catholique, le premier roi d'Italie, viennent enlever de force la ville du Pontife catholique ! Des soldats, en nombre très-grand, en ordre de bataille, s'avancent contre une ville que défendent un faible mur d'enceinte, quelques guerriers venus du dehors, les prières et les craintes d'un peuple naturellement timide, d'hommes dont la main ne connaît point l'épée, de prêtres qui ne savent que les combats spirituels, de femmes qui n'ont goûté de la vie sociale que la tranquillité à demi énervante ! On me dit que l'ennemi, puisqu'il lui faut donner ce nom, est arrivé en plein midi ; il se pose sur les hauteurs du mont Mario, où l'ont précédé, dans le passé, d'autres envahisseurs exécutant d'aussi justes ordres. L'Europe le sait, l'Europe se tait, ici complice, là impuissante. Au dedans, on se prépare à la défense : les armes sont prêtes, les canons aux remparts, les soldats ont leur âme entre leurs mains, prêts à la répandre ; les désarmés se pressent à Saint-

Pierre; aux pieds d'une image de la sainte Vierge, s'unissant au Pontife du Christ pour demander à Dieu qu'il se lève afin que ses ennemis soient dissipés. Le Saint-Père se retire : tous le veulent voir, pour puiser en son auguste visage la confiance qui ne se laisse point vaincre, la résignation qui supporte la force, que rien n'ébranle. Et les ennemis sont là, à nos portes ! Quels sentiments les animent? La joie ? la moquerie ? hélas ! le remords, espérons-le, pour quelques-uns. Trois viennent de périr, frappés par les défenseurs de la cité : quel est leur sort ? Mon Dieu ! La nuit se fait; le silence paraît seul habiter la ville; les sentinelles veillent ; les prières montent au ciel. Puissent-elles en ramener les anges guerriers du droit et de la faiblesse ; car à demain peut-être la lutte !

Jeudi, 15 septembre. — Nous allons au Pincio ; il est fermé. Les zouaves y ont passé la nuit à côté des canons. Ils nous disent qu'on a fait, vers onze heures du soir, une forte reconnaissance à 2 milles de Rome. L'ennemi aperçu s'est éloigné. Toutes les portes de la ville sont fermées. La métropole du catholicisme est captive. Ces murs, où se pressaient naguère les pasteurs de tous les peuples, ne sont plus libres.

Nous parcourons les différents quartiers de la ville. Un grand calme, qu'interrompent le galop des chevaux de bataille, le roulement des trains d'artillerie, le pas mesuré des escouades. A Sainte-Marie-Majeure, nous prions la grande Auxiliatrice du peuple chrétien, terrible comme une armée rangée pour le combat. Nous avions vu les zouaves au Pincio, voici les *squadriglieri* en costume indigène des montagnards de la Sabine, aux pieds des remparts, à Sainte-Croix. Nos légionnaires passent, bannière en tête, à côté de nous. Grande animation aux abords du ministère des armes. Voilà ce que fait le roi Pontife pour défendre son droit. Mais sa confiance n'est

pas aux hommes de guerre ni aux inventions humaines. Elle repose en celui dont la puissance ne connaît pas l'obstacle, ni la sagesse les habiletés de l'ennemi.

Les drapeaux de toutes les nationalités flottent dans les airs. Les Communautés, établissements publics des divers peuples, cherchent un abri sous leur ombre.

Une atmosphère lourde et chaude vient s'unir à la fatigue morale pour épuiser nos courages. Volontiers on se jetterait la face contre terre, pour demander que le calice s'éloigne déjà. Amalec sur les hauteurs en bataillons infinis : Israël dans la plaine avec quelques guerriers. Quelle sera l'issue? Cependant, le fondement de cette Rome, que vous insultez par votre présence sacrilége, son sol, sa terre sont les corps des saints. Les puissants du ciel ont ici le palais qu'ils ont animé de leur vie, pendant des années. Manquerons-nous de défenseurs? Quels sont vos décrets, ô mon Dieu? Ils sont insondables, je les adore : ils sont miséricordieux dans leur justice, je les aime. Seigneur, votre peuple vous dit : *Domine, vim patior; responde pro me.*

Vendredi, 16 *septembre.* — Toujours l'incertitude. Une nouvelle colonne d'ennemis arrive. Quand se croiront-ils assez nombreux pour accomplir leur forfait? Le Saint-Père a signé la Bulle d'excommunication personnelle contre Victor-Emmanuel, et fait approuver cet acte en un consistoire. Le roi a été prévenu de cette position spirituelle, qui lui est réservée, par son ambassadeur Ponza di San Martino. Peut-être reculera-t-il. Puisse un reste de foi l'arrêter sur le penchant de l'abîme! Qu'il pense aux Napoléon! il lira dans leur histoire l'efficacité des foudres ecclésiastiques.

On se dit que les Italiens avaient pensé que la ville leur ouvrirait ses portes sans coup férir; et qu'ils pourraient ainsi crier au monde qu'ils y étaient entrés, appelés

par la population. Rien de plus calme néanmoins que le peuple romain. S'il y a de l'ivraie, elle n'y domine point.

Nous causons avec un zouave. Quel courage ! Ils dorment depuis plusieurs jours en plein air, sur un peu de paille. Tout le jour, le fusil au bras. Notre interlocuteur était à Viterbe quand les Italiens s'y sont présentés. Charette a réuni sa petite garnison : zouaves, artilleurs, dragons, tous se sont retirés en bon ordre. Arrivés à Monte-Romano, à trois milles de Corneto, ils apprennent que cette ville est déjà occupée par le général italo-garibaldien Bixio. Que devenir ? Corneto se trouve sur leur unique route, qui les mène à Civita-Vecchia. Bixio le sait. Déjà il a télégraphié à Florence qu'il tient en son pouvoir Charette et sa troupe, puisqu'il est sur leur chemin. Mais Bixio ne connaissait de soldats que les Italiens. La petite colonne de héros se jette à travers les montagnes, les rochers, les taillis : artillerie, cavalerie, fantassins, tout se meut. Cent bras quelquefois s'unissent pour soulever une voiture au-dessus des rochers. Après douze heures de marche, ils arrivent à Civita ; ils n'ont fait que cinq lieues ; mais ils ont franchi avec armes et bagages des obstacles qu'on avait crus insurmontables ; ils se sont couverts de l'ennemi, en le couvrant de confusion. Honneur aux soldats chrétiens ! « Vous devez être pleins de fatigue, disons-nous à notre brave. — Oh ! tout cela est pour la cause. » *C'est pour la cause*, voilà le mot d'ordre et de courage. Ils sont si rares aujourd'hui ceux qui se dévouent pour une cause (car je n'appelle pas cause un crime à accomplir), qu'on se prend à admirer et à regarder comme des êtres extraordinaires les hommes de ce dévouement.

Encore un trait. Un jeune sergent de zouaves entend dire à un bon religieux que le Pape, sur l'invitation des ambassadeurs et des princes romains — on rapporte

qu'ils ont eu ce facile courage — rendra la ville sans permettre la résistance. Le religieux ajoute : « Le pape sera prisonnier des Italiens, et vous, vous devrez retourner en France. » A ces paroles, le soldat se met à pleurer. Un instant après, il s'écrie : « Etre resté quatre ans ici pour voir le Pape prisonnier ! non, c'est impossible, c'est impossible. » Je dis, moi aussi, et je le dis avec le Pape, qui le répète chaque jour : C'est impossible !

Samedi, 17 septembre. — Nous faisons une visite au chargé d'affaires de France, lui demandant de nous autoriser à arborer le drapeau français au cas de l'entrée de l'ennemi. Il ne fait aucune difficulté. Là, nous apprenons la prise de Civita-Vecchia. Voilà donc Rome entourée d'un cercle de fer, d'une zone d'iniquité. C'est un vrai blocus. Aucun journal, aucune lettre, aucune dépêche n'arrive du dehors ; impossible de correspondre à l'étranger. Ils sont lâches, autant qu'impies ! Voleurs, ils redoutent que le monde les voie.

Dimanche, 18 septembre, Notre-Dame des Sept-Douleurs. — L'Eglise, elle aussi, dans son chef sur terre, est aux pieds de la Croix. Que la Mère de douleurs protége et console l'Epouse pleine de douleurs de l'Homme des douleurs !

C'est l'anniversaire de Castelfidardo. Ni les uns ni les autres n'ont dégénéré ! Seul, un grand traître manque, celui qui se lavait les mains. Ils sont venus ceux qui lui ont enlevé l'empire ! On s'attendait à l'attaque. A peine quelques coups de canon, auxquels l'ennemi se garde de répondre. Quelques morts de son côté. Ils se préparent, ils posent des batteries, font des évolutions. En effet, ces quarante mille braves ont des précautions à prendre.

Son Em. le Cardinal de Luca nous donne le bruit, la nouvelle de la prise de Paris, de la reddition de Strasbourg et de Metz. Est-ce vrai ? Nous sommes si malheureux

depuis quelque temps, que nous sommes disposés à tout croire. Pauvre France ! Par combien de plaies ton sang et ton honneur s'écoulent ! Pour nous, notre voix ne sait plus se plaindre au gré de notre cœur ; notre cœur ne peut plus souffrir au gré de notre volonté.

Lundi, 19 *septembre*. — L'attaque, disait-on de toutes parts, devait commencer ce matin. Rien encore. Quelques gronderies de canon. C'est la mauvaise humeur de nos guerriers impatients. A notre promenade du soir nous rencontrons le Saint-Père. C'était près du Colisée, du temple de la Paix. Oui, la paix au prix d'indicibles amertumes, espérons-le. Sa Sainteté revenait de monter la *Scala Santa*, priant et gémissant, faisant fondre en larmes ceux qui voyaient le *Disciple* sur les *traces* du *Maître*.

Le couvent des passionnistes, gardien du Saint-Escalier, est occupé par des zouaves. Ses murs se sont ouverts en meurtrières. Sa terrasse supérieure supporte une mitrailleuse. Charette est là, attendant l'ennemi qui campe à un mille de la porte Saint-Jean de Latran. Dieu ! quels changements ! La mort va sortir de la maison de la prière ! Mais n'êtes-vous pas le Dieu des batailles ?

Mardi, 20 *septembre*. — Vers minuit, le canon gronde. C'est sinistre pendant la nuit, surtout quand cette arme est aux mains des sacriléges. Le bruit cesse bientôt. A cinq heures, canonnade générale, aux portes Saint-Jean de Latran, Pia et Salara. Quel roulement terrible ! Nous avons peine à dire nos messes ; tout tremble autour de nous. Dans les rares intervalles du grondement sourd et redit par les échos, le crépitement de la fusillade donne une variante. Nous sortons, nous nous dirigeons vers Sainte-Marie-Majeure. Aaux Quatre-Fontaines, rassemblement ; la Porta-Pia a déjà sa faible artillerie, deux canons, démontée par le feu de l'ennemi. Les zouaves tiennent encore. Nous voulons avancer ; un boulet vient couper la

rue et siffler à quarante pas de nous. Il fallait battre en retraite; rentrés, nous arborons le drapeau national, tenu caché jusque-là, dans la pensée où nous étions que l'ennemi n'entrerait point. Des voitures roulent sous nos fenêtres; ce sont des blessés : dragons, artilleurs, zouaves. Nous allons toucher la main à deux officiers de zouaves, l'un, M. Niel, à la jambe cassée net par un éclat d'obus. « Ce n'est rien, dit-il, pourvu que nous ayons la victoire. » L'autre compte quatre ou cinq blessures non dangereuses, nous l'espérons. On les transporte a grand'peine dans l'ambulance établie chez les Sœurs de Marie-Réparatrice. Nous y entrons et renouvelons nos offres de service à Mgr Daniel. On attache à nos bras le brassard de Genève et nous voilà au Pincio, à la recherche des blessés.

Dans le jardin de l'Académie de France, les balles des bersagliers, cachés derrière les arbres de la villa Borghèse, sifflent et rasent les allées. Les zouaves sont campés là et ripostent. Nous causons quelque temps, car il n'y a plus de blessés à cet endroit. Rien n'est encore pris par l'ennemi. La canonnade dure depuis quatre heures. Il n'est maître d'aucun point. La place des Thermes, la villa Bonaparte près Porta-Pia, sont labourées par les boulets, une bombe est venue tomber dans la fontaine des Thermes. Espérons !...

Nous sommes encore à l'Académie de France, quand un officier de zouaves vient au milieu du groupe, le mouchoir blanc à la main. Il le jette, plein d'indignation contre terre. Par ordres supérieurs, il faut arborer ce drapeau. Mon Dieu ! quelle désolation ! Quelques soldats pleurent. Est-il possible? nous n'avons encore rien fait ! le Pape prisonnier ! C'est impossible. Mais il faut obéir. Il est dix heures du matin.

Sept heures du soir. — Tout est consommé ! A midi, la première colonne venait prendre possession de la ville;

à trois heures, l'armée défile dans les rues, musique en tête. Nous n'étions point à ce défilé, nous ne pouvions pas y être, mais, il faut le dire, nous entendions de nos cellules les cris de joie, les applaudissements nombreux d'une foule saluant l'apparition d'une troupe, d'un drapeau, d'un chef, que savions-nous? De nos fenêtres, nous voyions les maisons se pavoiser de ce qu'on appelle le *drapeau italien*. On croirait à une grande fête. C'est sinistre! En ce moment, une bande, drapeau italien en tête, part de notre rue et va parsemer dans la ville ses cris de désordre : *Evviva l'indipendenza italiana! abba so i preti*. Ce sont les rouges, la canaille du lieu.

Depuis la reddition de la place, les cloches sont restées muettes. L'Eglise se tait, abîmée dans sa douleur. Ses ennemis chantent leur victoire. On parle d'un interdit jeté sur la ville; nous le saurons demain.

Avec les troupes régulières italiennes marchaient des bandes de garibaldiens en chemise noire, avec le mot : *Vengeance*. Une de ces bandes, établies à la villa Borghese, a blessé plusieurs nobles combattants sur le Pincio, entre autres un jeune Canadien, arrivé depuis huit jours. Nous le visitons à l'ambulance des Sœurs. Il est plein de joie d'avoir été blessé pour le Pape. Il se préparait à entrer chez nous, quand il est venu répandre son sang pour Dieu.

Pauvres blessés! qu'ils sont beaux à voir! Ils sont chrétiens. Le lieutenant Niel a subi l'amputation de la jambe avec courage; on espère le sauver. Un autre a les poumons traversés par une balle; le ciel l'attend.

Et le Saint-Père!... Mon Dieu! que le calice est amer! Vous n'avez pas voulu le détourner de nos lèvres; soyez béni toujours! Nous ne pouvons plus rien; mais nous savons que vous avez dit : *Mihi vindicta, et ego retribuam.*

Mercredi, 21 septembre. — Que le lendemain d'un malheur est douloureux! On sent dans toutes ses proportions ce qu'on n'avait fait qu'entrevoir dans la chaleur du premier moment. Le château Saint-Ange, resté au pouvoir des soldats du Saint-Père jusqu'à ce matin, se rend sans résistance, parce que celui à qui les zouaves peuvent seul obéir pour un sacrifice si grand, le veut ainsi. Plus rien ne sépare donc le Vicaire du Christ. Réjouis-toi, ennemi de l'Église, tu as vaincu!

Les églises fermées, les cloches silencieuses, le commerce arrêté; deuil des bons, joie des fauteurs de désordre. Hier, ils ont fait une commission de gouvernement; ce matin, ils la défont pour en faire une autre. Un *journal officiel* est créé; nous allons entrer dans l'engrenage du gouvernement italien.

Nous sortons un moment ce soir. Combien de drapeaux de l'*Italie une* aux fenêtres: c'est navrant! Des rassemblements, cocardes tricolores au bras; les soldats du *galant homme* remplissent les rues. Tous cependant n'ont pas tourné la voile au vent. Sur bien des figures, la tristesse est une protestation. Quelques officiers italiens que nous rencontrons ne paraissent contents qu'à moitié de l'enthousiasme romain. Le drapeau de l'invasion flotte, il est vrai, au sommet du Capitole; mais le Capitole touche à la roche Tarpéienne.

Qu'ils sont nobles, ces héros de la délivrance! D'après la capitulation d'hier, ils devaient retarder d'un jour leur entrée dans Rome. Ils n'attendent pas même le retour de leur parlementaire pour se jeter sur les portes, les franchir et pénétrer. On les arrête: « Vous n'avez pas le droit. — Nous avons des ordres. »

Hier, après la capitulation, après que les troupes fidèles se furent rassemblées sur la place Saint-Pierre, le corps diplomatique vint aussi pour saluer une dernière fois le

souverain déchu. Le Pape parut à sa fenêtre et bénit en pleurant ses héroïques défenseurs. Ils pleuraient.

Jeudi, 22 *septembre*. — Ils préparent un plébiscite. — Voulez-vous être Italiens ?— On prévoit la réponse. Vingt mille réfugiés rentrés dans la ville, ceux qui sont toujours pour le nouveau, et les timides, déposeront dans l'urne un gros *Si*. Et le suffrage universel comptera une victoire de plus. O comédie !

Nous nous sommes enhardis à aller jusqu'à Saint-Pierre. Les rues sont pleines de soldats. Aucun uniforme pontifical, aucune soutane. On nous laisse passer sans insulte ; quelques regards seulement. Les preux Italiens campent sur la place Saint-Pierre. Une ligne de soldats entoure la place. Nous la franchissons. Saint-Pierre est désert : quelques soldats italiens, trois curieux, c'est tout. Le Vicaire du Christ est captif : le tombeau de l'apôtre du Christ est aux mains sacriléges ! Mon Dieu ! Oh ! si la France n'était pas écrasée, elle mettrait la main sur son épée et chasserait les insulteurs.

On nous dit que la basilique de Saint-Jean de Latran a beaucoup souffert des boulets ennemis. Le Transtévère et les rues voisines du Tibre ont été, pendant plusieurs heures, sous le feu le plus terrible. Un boulet est venu frapper le collége anglais ; les grenades pleuvaient sur les toits de Monserrato. Peu d'incendies néanmoins ; on répare les toits.

Les zouaves, désarmés, quelques-uns ayant souffert de la fureur de la populace, sont renfermés à la grande caserne du Macao. Ils doivent partir ce soir. Pauvres enfants, Dieu seul sait ce qu'il leur en coûte pour laisser le Saint-Père en de pareilles mains !

Que dire de l'aspect général de la ville ? Un air de stupeur, de tristesse règne sur presque tous les visages. Le très-grand nombre craint le très-petit nombre des turbu-

lents. On peut tout faire avec un peuple semblable, et que ne fera-t-on pas? Attendons; mais, pour des yeux de chrétien, les rues de Rome sont comme autrefois les chemins de Sion : *Viæ Sion lugent!*

Vendredi, 23 septembre. — Le calme se rétablit dans la ville. L'armée étend sa main de fer, bienfaisante cette fois, sur les citoyens trop ardents. Il était temps. Déjà une infime populace se livrait à ses instincts, qui sont partout les mêmes. On dit que de pauvres zouaves déguisés étant reconnus, ont été mis en pièces par des furieux. Pendant quelque temps, ça été une vraie chasse aux zouaves. Pauvres jeunes gens! après le feu de l'ennemi, les insultes de la plèbe! La capitulation portait qu'ils seraient transportés à Civita. On l'a fait loyalement, je crois, de la part des autorités militaires; mais on n'a pu prévenir la soif de vengeance de quelques séides révolutionnaires d'ameuter contre les désarmés.

Rome reprend son aspect habituel pour les yeux du corps. Les incroyants, les ignorants, les hommes de peu de foi penseront vite que rien n'est changé, sinon pour le mieux. Il y a plus de mouvement au dehors, plus de diversité, plus de tout ce qu'on appelle aujourd'hui *la vie*. Bien peu se demanderont s'il y a plus de vrai bonheur. Ce qui épouvante, c'est la facilité avec laquelle on s'habitue à l'injustice quand la force l'accompagne. Le cœur humain n'a plus l'énergie de la protestation durable contre le mal; il a perdu de son ressort vers le bien; l'humanité semble avoir épuisé ce qu'elle avait de bon en elle.

Rien de nouveau. On cherche à faire naître l'ordre d'un gouvernement régulier du désordre de l'invasion. Tout cela ne peut durer, pensent les quelques hommes sérieux. Le peuple romain, soumis à toutes les exigences d'un grand peuple, se prendra vite à regretter l'ancien état de choses. Oui, mais qui le lui rendra, et comment le lui ren-

dra-t-on ? Personne n'ose le pronostiquer. D'autres, et non sans raison, craignent une éruption subite du volcan révolutionnaire. Éruption qui pourra être courte, mais qui sera terrible, encore une fois, qu'allons-nous devenir ? Où chercher un refuge ? La France n'est pas un port bien sûr. Mon Dieu, le monde nous échappe de tous côtés ! Vous le permettez ainsi afin que notre foi se réveille plus vive, s'affirme plus complète, et que nous poussions ce cri, le seul raisonnable : *In te, Domine, speravi : non confundar.*

CORNE, O. M. I.

VARIÉTÉS

FRAGMENT DE CHRONIQUES.

LE 17 FÉVRIER 1853, A MARSEILLE.

Je voudrais une plume douce et onctueuse pour raconter ce beau jour, beau entre tous. Je voudrais des images fraîches, des sentiments délicats, de gracieuses expressions pour redire les scènes qu'il nous a présentées ; ou plutôt, je voudrais que ma main obéissante pût retracer fidèlement le peu que ma mémoire a conservé, et toutes les richesses d'une brillante littérature me deviendraient inutiles. Je vais donc tâcher, simple chroniqueur, de narrer avec naïveté les œuvres que Dieu a faites au milieu de nous en ce jour mémorable.

On le sait, le 17 février est l'anniversaire de l'érection canonique de notre petite Société, et de l'approbation solennelle donnée à nos saintes règles par le souverain Pontife Léon XII. Pour garder à jamais le souvenir de cet événement si consolant, obtenu avec tant de peines par le plus aimé des Pères, il est d'usage que tous les Oblats de Marie renouvellent en ce beau jour leurs engagements sacrés. La messe de communauté est dite en présence du saint Sacrement. Elle est appliquée ce jour-là par tous les Prêtres à l'intention de la Congrégation qui vient aux pieds même des autels resserrer les liens qui unissent tous ses membres. Quand la messe est terminée, le Supérieur

commence la touchante cérémonie : il s'agenouille devant le saint Sacrement, et là, toute la communauté l'environnant, il renouvelle ses vœux, ses serments d'amour que les Anges, que Marie, notre immaculée Mère, entendent toujours avec une nouvelle joie. Puis les membres de la communauté se succèdent selon l'ordre d'Oblation, et tous répètent la même formule, parce que tous ne doivent faire qu'un cœur et qu'une âme. Ah! c'est bien là une inspiration venue du ciel ! Oui, Jésus sur l'autel, c'est toujours Jésus parlant par la bouche de Pierre, et instituant canoniquement notre petite Congrégation; il semble que sa voix parle encore comme au 17 février 1826, qu'elle approuve nos saintes règles et nous les propose comme le meilleur des codes et la plus parfaite règle de conduite. Et voici les Oblats qui viennent, qui accourent de tous les points de l'univers où l'obéissance les a dispersés, se prosternent aux pieds du même Jésus, et, réunis en communauté ou isolés par la nature de leurs travaux, acceptent de nouveau avec reconnaissance et amour le joug offert par le divin Maître. C'est là certainement un beau spectacle, et il est tel qu'il ne laisse jamais les cœurs insensibles, alors même qu'il se passe dans une hutte de sauvages, au fond d'une noire forêt, ou dans une maison à peine habitée par quelques membres. Le 17 février a donc toujours été un beau jour ; mais quand des circonstances inattendues, la présence du meilleur des Pères, l'affluence d'un plus grand nombre d'Oblats, une joie plus grande par là même qu'elle est plus partagée, s'ajoutent à la fête, oh ! alors, le 17 février peut s'appeler un des plus beaux jours.

C'est ce qui est arrivé à Marseille cette année même. Jamais le 17 février n'avait été si beau, si solennel, si consolant. Nos communautés de Marseille, sans doute, n'ont pas à se plaindre : elles sont encore les plus favori-

sées. Non, il n'est pas donné à toutes les maisons d'Oblats de croître, de se développer, de porter des fruits à l'ombre de celui qui en a jeté les fondements. Je ne crains pas de le dire, une peine, un regret qui doit assaillir, même en ce beau jour, le cœur de nos anciens Pères, et, le dirai-je, le cœur de nos jeunes Frères qui n'ont cependant reposé qu'un instant sur la poitrine de notre Fondateur, c'est de ne pouvoir jouir de sa présence, de ne pouvoir répéter à ses pieds la formule de leurs saints engagements. Il est si heureux en ce beau jour qui lui rappelle la plus douce des joies, qui lui redit aussi les douleurs de l'enfantement et les longues fatigues d'une première fondation; il est si heureux, que son bonheur ne peut qu'augmenter celui des autres. Quand son front est joyeux, comment celui de ses enfants serait-il triste? quand son cœur nage dans la joie, celui de ses enfants ne peut être en proie aux ravages de la douleur. Oui, nos communautés de Marseille sont bien heureuses; elles jouissent d'un bonheur que nos Frères de France et d'outre-mer leur envient, d'un bonheur vers lequel ils aspireront vainement; Dieu fasse que ce ne soit que bien tard; les Oblats qui nous suivront, alors, quand nos cheveux seront blancs et que nous verrons ceux qui n'auront pas connu le plus aimé des Pères se presser autour de nous, nous leur redirons nos joies et nos consolations, et nous les résumerons toutes en deux mots: *Transiit benefaciendo.* Il a passé en faisant des heureux.

A Marseille donc, le 17 février est toujours plus beau qu'ailleurs; mais à Marseille même, il n'avait jamais été aussi beau que cette année. Par une heureuse coïncidence, le séminaire avait suspendu le cours de ses études. La maladie, la fatigue, en diminuant les forces et l'application de nos élèves, avaient obligé le R. P. Tempier à prendre, avec l'assentiment de notre bien-aimé Père, une

décision qui donnait aux élèves une sortie de dix-huit jours. Le grand séminaire était donc libre ; aucun visage étranger ne venait troubler, par une appréhension peut-être légitime, la joie d'une communauté de Frères. Il fut donc résolu que le grand séminaire serait cette année le lieu où se passerait la touchante cérémonie, et où se réuniraient tous nos Pères de Marseille pour rompre en commun le pain de l'âme et le pain du corps. Heureuse pensée ! La cérémonie devait commencer à sept heures du matin.

Toujours ponctuel, toujours le premier à donner l'exemple, notre bien-aimé Père se trouvait dans la chapelle du séminaire dès sept heures moins un quart. Le ciel était pur, le soleil commençait à répandre ses flots de lumière ; mais le vent de mer s'était levé, et ses rafales, pénétrantes de froideur, annonçaient que l'hiver visitait nos climats. N'importe, le meilleur des Pères était arrivé ; successivement on vit entrer dans la chapelle presque tous les Pères du Calvaire ; ceux de Notre-Dame de la Garde ne pouvaient pas encore venir ; ils devaient acquitter dans la sainte chapelle les messes d'obligation. Tous nos Pères, tous nos Frères scolastiques et convers étaient donc à peu près réunis, quand notre vénéré Fondateur, s'asseyant sur un fauteuil au milieu de l'autel, adressa à cette nombreuse communauté quelques paroles puisées dans son cœur paternel : je voudrais les redire textuellement, mais ma mémoire est trop ingrate ; je me contenterai donc des quelques lambeaux qui sont restés dans mes souvenirs ; ils seront défigurés, mais tels qu'ils sont devenus sous ma main maladroite, peut-être porteront-ils encore quelques traits qui proclameront leur origine.

« Mes bien chers fils, nous avons profité avec bonheur de la circonstance qui nous permettait de vous réunir auprès de nous, afin de célébrer en commun cet heureux anni-

versaire. C'est le vingt-sixième depuis le jour où, par l'approbation du souverain Pontife, notre petite Société a pris rang dans l'Eglise et a été élevée au niveau de celles qui depuis longtemps travaillaient au salut des âmes. Toujours, depuis lors, elle a mérité les encouragements et les bénédictions du Pasteur suprême, et tous ceux qui ont succédé à celui qui nous a érigés n'ont eu qu'à se louer de ses travaux et de son dévouement. Faible dans ses commencements, reléguée sur un point de la terre, elle a été en se développant au milieu des souffrances. Il ne faut pas nous en étonner : l'épreuve est une des conditions du succès. Tous les fondateurs d'ordre l'ont reconnu, et tous en ont remercié Dieu. Maintenant, voyez quels progrès elle a faits: nos Pères travaillent dans quatre parties du monde, sous les latitudes les plus différentes et au milieu des peuples les plus divers. Dieu bénit leurs travaux de la manière la plus consolante ; il les protége miraculeusement, car, malgré tous les dangers auxquels ils sont exposés, ils ne continuent pas moins, sains et saufs, les travaux les plus pénibles. Un seul a succombé, martyr, comme vous le savez, de son zèle et de sa charité. Il n'est pas nécessaire de vous raconter les détails de sa bienheureuse mort, vous les connaissez tous : il est mort en prédestiné.

« Et puisque cette pensée de la mort me vient, puisque je ne puis m'empêcher de penser à ceux dont la perte si récente vient encore de nous affliger, laissez-moi vous dire ce qui me console au milieu de ces afflictions. C'est qu'il me semble qu'un caractère spécial de prédestination est attaché à ceux qui meurent dans notre Société. Vous savez la mort douce, tranquille, heureuse qu'ils ont faite ; ils se sont endormis dans le Seigneur ! Oui, ceux qui meurent dans notre Congrégation sont prédestinés, et pour nous se réalise le privilége que certains corps reli-

gieux ont reçu du ciel et qui protége leurs membres au moment de la mort. Comme dans quelques ordres de Saint-François, qui promettent aux postulants qui leur font la question de saint Pierre au Sauveur : « Que nous donnerez-vous en récompense ? » qui promettent, dis-je, la vie éternelle, nous pouvons faire la même promesse à ceux qui veulent vivre et mourir dans notre Congrégation. Oui, mes bien chers fils, je ne crains pas de le dire, je suis tellement persuadé du bonheur dont jouissent plusieurs des nôtres, que je les invoque du plus profond de mon cœur. Et sans doute qu'ils veillent du haut du ciel sur cette petite Congrégation que le Seigneur a fondée et qu'il a prédestinée au salut de tant d'âmes.

« Mais je puis vous dire maintenant ce qui les a mis en possession de la gloire : c'est la fidélité et la persévérance dans notre petite Congrégation : attachés à leurs saintes règles, ils en faisaient l'objet de leurs études et de leurs méditations ; ils les rendaient vivantes en eux-mêmes. Que ce jour solennel soit pour nous tous une occasion de nous retremper dans les eaux de la sainteté. Nous sommes si faibles, nous nous endormons si facilement dans une vie tiède et nonchalante : que cette rénovation des vœux soit comme une flamme qui nous embrase de nouvelles ardeurs et nous fasse courir plus généreusement dans la voie des commandements de Dieu. »

Tels sont les fragments que je retrouve dans mon cœur... Ils sont là froids, informes, décolorés ; il faudrait, pour leur rendre la vie, la voix douce et pénétrante de notre Père, ses gestes peu fréquents, mais expressifs, ses regards pleins de bonté et de force, sa noble et majestueuse attitude ; il faudrait cette nombreuse réunion de Pères et de Frères recevant avec avidité la parole de celui en qui ils reconnaissent et vénèrent Dieu même.

Pendant que tous demeuraient sous l'impression de

ces paroles puissantes, Monseigneur s'habillait; puis le saint Sacrement fut exposé et le sacrifice immaculé commença au milieu du recueillement. Quand l'Évêque officie, il est d'usage que le chœur tout entier réponde avec les servants. C'est là aussi un usage bien remarquable : l'Évêque est le grand sacrificateur ; il est le Père ; tous ses enfants, toute sa famille, comme on parlait autrefois, doivent s'unir à lui dans l'accomplissement des plus sublimes fonctions. Cette messe ne fut accompagnée d'aucun chant : eh bien, le dirai-je ? il me semble qu'elle n'en fut que plus solennelle. La voix du pontife qui s'élevait de temps à autre, la réponse forte et accentuée de tous les assistants, puis ce silence dominé par la présence du Dieu caché: tout donnait à la cérémonie un caractère de grandeur et de majesté que le chant de quelques cantiques aurait peut-être diminué. Ainsi le comprenaient nos premiers Pères, qui ne donnèrent jamais à cette solennité d'autre éclat que celui qui résulte de son admirable simplicité. Il fut beau le moment de l'élévation, quand tous les fronts s'inclinèrent, et que, pendant un instant, notre bien-aimé Père et le R. P. Tempier, son premier assistant, se trouvèrent seuls debout, comme deux sacrificateurs inséparables, auprès du Verbe nouvellement descendu !...

La communion arriva bientôt : tous nos Frères scolastiques et convers s'approchèrent de l'autel pour recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était là une dernière préparation à la rénovation des vœux... Tous les Prêtres avaient déjà offert le saint sacrifice. Quand nous faisons les vœux pour la première fois, nous ne recevons la sainte hostie qu'après nos engagements ; mais quand nous les renouvelons, Jésus vient le premier : touchante preuve qu'il est toujours plus fidèle que nous.

Enfin la messe est terminée; notre bien-aimé Père a

revêtu la chape, tous les Prêtres ont mis l'étole; la cérémonie commence. Monseigneur est debout du côté de l'évangile; Jésus préside du haut de l'exposition, plus ornée qu'à l'ordinaire: tous sont agenouillés. Le P. TEMPIER renouvelle ses vœux: il a été le premier compagnon de Monseigneur; il a partagé tous ses travaux, toutes ses sollicitudes. C'est toujours d'une voix ferme qu'il redit cette formule, que ses lèvres ont prononcée tant de fois. Le P. C. AUBERT le suit... puis les autres Pères par ordre d'oblation. J'en ai compté jusqu'à vingt; il y en avait un de la communauté de l'Osier, un autre de celle de Notre-Dame de Lumières.... Après avoir prononcé la formule, ils viennent baiser l'anneau de notre bien-aimé Père, se placent à sa droite ou à sa gauche alternativement, et se tiennent debout, tandis que les autres s'avancent tour à tour. Comme la cérémonie aurait été trop longue si chaque oblat scolastique avait redit seul la formule, il fut ordonné qu'ils la diraient par groupes de six. Les Frères convers arrivèrent ensuite. Ce fut en ce moment que la chapelle du séminaire présenta un beau spectacle : sur le marchepied de l'autel, le Supérieur général, puis de chaque côté les Pères par rang d'oblation, les Frères ensuite. Tous debout écoutaient les promesses de ces bons Frères, qui ont le soin d'une partie de nos intérêts temporels. Les rangs s'étendaient jusqu'à la porte de la chapelle... Les rénovations terminées, les Pères restant dans la même position, le Supérieur général entonna du pied de l'autel le chant d'actions de grâces, le *Te Deum,* qui fut poursuivi avec enthousiasme. L'hymne terminée, il y eut un moment de grande émotion. Quand il fallut chanter l'oraison, notre bien-aimé Père fut tellement attendri, que sa voix mouillée de larmes put à peine articuler les paroles sacrées. Dieu permet que le comble de la joie comme celui de la douleur se traduise par des larmes. Le chant du

Tantum ergo fut aussi très-remarquable. C'étaient des cœurs reconnaissants et pleins d'amour qui guidaient la voix de cette nombreuse communauté. Enfin, le saint Sacrement rentrait dans son tabernacle, quand notre bien-aimé Père, comprenant le besoin d'un bon cœur qui ne peut se lasser de remercier, entonna encore le *Laudate Dominum*. Ce dernier chant fut magnifique : il se prolongea lentement et le cortége, en rentrant dans la sacristie, en jeta les syllabes sonores jusque dans les dernières profondeurs de la maison.

Aussitôt après la cérémonie, quelques Pères, se rappelant l'accolade antique que se donnaient les premiers membres de la Congrégation au sortir de cette touchante cérémonie, se la donnèrent entre eux. Mais notre bien-aimé Père voulut lui-même complimenter ses enfants. Les yeux encore humides de larmes, il nous réunit dans la salle de théologie, et là il adressa aux uns et aux autres quelques-unes de ces bonnes paroles dont il a le secret. Jamais il n'avait vu tant d'enfants réunis autour de lui, et il disait : Si douze apôtres ont pu convertir le monde, que ne ferez-vous donc pas, vous qui êtes si nombreux ! Faisant attention à nos Frères fatigués, il leur dit d'aller déjeuner, et ces chers Frères descendirent au réfectoire. Puis, après un moment de douce conversation, notre Père monta chez le R. P. Tempier pour y tenir conseil : nos Frères prirent une joyeuse récréation, et nos Pères se réunirent dans l'antichambre du P. Tortel pour un peu s'y réchauffer. Car les violences du mistral continuaient : elles sont glaciales, les caresses qu'il fait au séminaire, exposé à tous ses caprices et à toutes ses fureurs.

A neuf heures la cloche retentit ; elle appelait la communauté à l'office : il fut présidé par notre bien-aimé Père, le P. Tempier s'y trouvait aussi. Après l'office, les Supérieurs se réunirent, tandis que les Frères scolastiques se

livrèrent à l'étude. A onze heures, toute la communauté se réunit de nouveau pour le saint Office. Tous les Pères étaient arrivés : ils assistèrent à cet exercice et il fut bien beau ; ils s'étaient placés indifféremment, et toutes ces voix de religieux se réunirent pour chanter les louanges de notre bonne Mère Immaculée... Puis vint l'examen particulier.

Sur l'heure de midi, toute la communauté se réunit dans la salle de théologie. Notre bien-aimé Père voulut profiter de cette nombreuse réunion, qui ne devait peut-être plus avoir lieu, pour promulguer les lettres apostoliques de Pie IX, par lesquelles le souverain Pontife approuve les changements apportés à nos saintes règles et ratifie les actes du dernier Chapitre général. Après la lecture forte et accentuée de ces belles lettres, pleines d'éloges pour notre Congrégation, Monseigneur nous fit connaître les nouvelles délimitations des Provinces et la constitution de leur administration. Toutes ces annonces furent accueillies avec une immense satisfaction. Notre bien-aimé Père nous dit aussi que s'il avait cent Prêtres de plus, il ne serait nullement embarrassé pour les placer immédiatement. Plusieurs demandes de France et des États-Unis lui avaient été adressées ; mais il ne pouvait les satisfaire toutes, faute de sujets. Il nous engagea à prier et à nous rendre toujours de plus en plus dignes de notre sainte vocation.

Après cette promulgation si consolante, nous descendîmes au réfectoire. Une table avait été dressée de manière à en occuper toute la longueur. Nous devions nous asseoir tous à la même table et manger le même pain. Notre bien-aimé Père s'assit à une extrémité : à sa droite était le P. Tempier ; à sa gauche le P. Fabre, procureur général et assesseur du P. Tempier ; puis venaient le Supérieur de la Garde, le R. P. Bernard : avant lui, le P. C. Aubert,

vice-provincial de la province du Midi; les autres Pères se placèrent indifféremment, les uns gardant l'ordre d'oblation, les autres non; les Frères oblats conservèrent le rang que leur assignaient les degrés d'ordination et la date de leur oblation. Le lecteur commença la lecture; il avait heureusement choisi l'évangile du bon pasteur; plusieurs remarquèrent ce passage si facile à appliquer: *Ego cognosco oves meas et cognoscunt me meæ.* Quand notre bien-aimé Père eut donné le *Deo gratias*, les langues se délièrent et l'on se fit de douces communications sur les impressions d'une si belle journée. Le repas fut abondant sans être splendide ni recherché; il y avait de quoi satisfaire tous les goûts sans exciter de coupables jouissances : c'était bien un repas religieux festival.

Entre les incidents de ce repas, je dois en rapporter un que je fis remarquer à plusieurs. Nos bons Frères convers nous servaient à table. Entre ces Frères se trouve le F. Ferrand, le plus ancien de tous dans la Congrégation : religieux plein de vertus et de simplicité, surtout remarquable par le sincère amour qu'il porte à notre bien-aimé Père. Au milieu du repas, peut-être par fatigue, peut-être pour jouir du coup d'œil qu'offrait cette table qui réalisait si bien les promesses du Prophète : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ*, le F. Ferrand s'assit en face de Monseigneur, à l'autre extrémité de la table. En voyant cette tête grise de Frère convers d'un côté, la tête vénérable de notre Fondateur de l'autre, en face l'une de l'autre, aux deux extrémités d'une table où tous les âges de la jeunesse et de la virilité s'étaient donné rendez-vous, le premier Oblat prêtre et le premier Oblat convers, je me dis : Voilà bien la Congrégation des Oblats; voilà bien son esprit : esprit d'humilité et de charité qui donne le même pain à tous, le même nom à tous ses membres. Et puis des réflexions me venaient en foule

sur cette singulière coïncidence.... On m'a raconté que c'était ce Frère qui avait sauvé la vie à notre Fondateur; il paraissait encore à ses pieds, et nous tous nous étions là pour seconder ses efforts et retenir à jamais notre Père, sinon dans sa personne, du moins dans les pensées de son cœur et les désirs de sa volonté.

Soixante Oblats étaient donc réunis autour de leur Fondateur en ce beau jour. Aussi, comme les regards de notre Père annonçaient le bonheur; il ne pouvait se lasser de considérer ses enfants parmi lesquels il comptait vingt Prêtres, vingt-huit Oblats et six Frères convers. Oh! redisons-le sans pouvoir mieux nous exprimer : le 17 février a été un des plus beaux jours.

Et notre bon Père lui-même a dit cette parole quand, réunis chez le Supérieur, les Pères se communiquaient leurs impressions. Tous les fronts étaient joyeux, tous les visages ne respiraient que le contentement. J'aurais voulu lire dans tous les cœurs; sans doute que je n'y aurais trouvé que deux mots, mais deux mots qui disent tout : fidélité et persévérance; fidélité à Dieu et à notre Père; persévérance dans la Congrégation de Marie immaculée. Au milieu des conversations, j'écoutais pour saisir d'heureuses paroles. Monseigneur était dans la chambre du fond, un Père s'assit dans un fauteuil en attendant; en voyant reparaître Monseigneur, il veut se lever, mais Monseigneur ne veut pas et l'oblige de rester; le Père était confus; nous, nous souriions... Un Père l'engage aussi de rester; Monseigneur se tourne et lui dit doucement et avec un ton tout paternel, mais moi j'ai entendu : « C'est bien, engage-le à l'obéissance ; tu sais qu'en la mettant en pratique on me rend heureux... » Je souris de nouveau; c'était la plus douce des leçons donnée le plus délicatement possible... Un Père novice, homme expert en plaisanteries, se plaint à notre bon Père qu'on le laisse

sans manteau ; le Père ne devait pas se plaindre, puisqu'on lui en avait promis un ; mais histoire de rire... Notre bien-aimé Père lui renouvelle cette promesse, vu surtout qu'il prêche une station de carême. Au milieu des paroles qui s'échangèrent, j'entendis le petit trait suivant : Notre bien-aimé Fondateur, prêchant la mission de Marseille en 1819, n'avait pas de manteau ; le mistral n'était guère plus doux qu'actuellement. Le P. de Mazenod prêchait dans deux paroisses, les deux plus pauvres, les deux plus délaissées, Saint-Laurent et les Carmes. En sortant de prêcher à Saint-Laurent, il devait remonter en chaire aux Carmes ; mais, pour se rendre d'une paroisse à l'autre, il était exposé à toutes les violences du vent ; il allait cependant. Mais un pêcheur de Saint-Laurent s'en aperçut ; que fit-il ? Toutes les fois que le P. de Mazenod descendait de chaire pour se rendre aux Carmes, il l'attendait à la porte et lui jetait sur les épaules son propre manteau. O pauvreté de nos premiers jours, c'est à toi que nous devons l'abondance dont nous jouissons maintenant ! Pour 19 francs, le R. P. Tempier a eu un manteau, ou plutôt un caban, qui lui a servi dans son excursion d'Amérique ; il n'a pas craint de le porter au milieu de Londres, en face des magnifiques équipages qui visitaient la fameuse exposition... Voilà ce que sont nos Pères... Je dis cela d'une manière bien peu intéressante ; c'est que, pour bien rendre ces choses-là, il me faudrait peut-être un autre cœur.

Notre bien-aimé Père nous fit lire ensuite une lettre d'un jeune Père qui lui demandait la grâce d'être envoyé aux Missions étrangères. Cette lettre nous émut tous. Le religieux se montrait dans tout son jour, avec son obéissance aux ordres du Supérieur, sa sainte indifférence et cependant avec la crainte de ne pas obéir à Dieu en ne faisant point connaître les désirs qu'il éprouvait. Je con-

nais ce religieux : il a un cœur excellent, il aime beaucoup notre bon Père, et il voudrait toujours en entendre parler. Il me prit un jour : « Père, me dit-il, venez donc, je veux me plaindre à vous de ce que vous avez laissé passer plusieurs jours sans me parler de notre Fondateur. » Cette lettre était telle qu'on peut la désirer d'un parfait religieux. Aussi Monseigneur a-t-il décidé qu'elle serait conservée pour l'édification de nos Frères à venir.

Cependant, lès occupations inséparables du saint ministère commençaient à faire entendre leur voix. Notre bien-aimé Père lui-même donna le signal de la séparation. Nous lui demandâmes une bénédiction dernière ; il nous bénit de toute l'effusion de son cœur, et c'est alors qu'il dit : « C'est bien aujourd'hui un des plus beaux jours de ma vie ! » Tous nous répétâmes la même parole dans nos cœurs, car tous nous la trouvions bien vraie ! La plupart des Pères accompagnèrent Monseigneur jusqu'au palais épiscopal ; les Oblats étaient partis pour la promenade, qui fut tranquille et joyeuse, quoique les bouffées du mistral fussent bien peu agréables.

Là se termine l'historique de cette belle journée : elle restera dans le souvenir de tous ceux qui en ont joui. Quelques-uns ont éprouvé le regret que le P. Vincens et le P. Bellon n'en aient pas profité ; mais l'obéissance les avait appelés ailleurs.

Je termine cette narration en reconnaissant encore mon impuissance à décrire tous les sentiments que cette belle journée a fait naître dans mon cœur. Ce que j'ai dit fera peut-être aimer davantage notre petite Congrégation, le meilleur des Pères et la belle fête du 17 février : cela me suffit.

Ach. Rey, O. M. I.

Marseille, le 3 mars 1853.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le R. P. Casenave s'est embarqué pour Ceylan le 21 janvier dernier. Nous donnons ici son journal de voyage :

« Mon très-révérend et bien-aimé Père,

« Aujourd'hui 21 janvier 1872, je pars pour Ceylan. D'ici à mon arrivée dans l'île je vous dirai, si vous me le permettez, non mes aventures ou mes impressions de chaque jour et de chaque moment, mais quelques mots de tout cela ; car j'écris à mesure que je marche, et quand on est sur mer, on ne peut guère écrire que sur ses genoux.

« J'écris à mon père, et je désire que mon papier lui porte l'écho fidèle des émotions, et comme des pulsations de mon cœur durant mon grand voyage.

« Je viens de célébrer ma dernière messe à Notre-Dame de la Garde. C'était la messe de la fuite en Égypte. Or je vais vers l'Égypte. Quoique mission apostolique, c'est le passage vers une terre étrangère ; Jésus enfant, sa Mère immaculée et Saint-Joseph allèrent là. J'y vais. Je ne sais pourquoi je pleure d'attendrissement à l'autel. Ces larmes sont douces comme les dons de Dieu. Je les laisse couler.

« *Départ.* — Je monte à bord du *Hoogly* ; un grand monsieur en cravate blanche me reçoit, regarde mon passe-port, et me dit : Entrez au n° 103. Je marche. Ciel ! quel brouhaha là dedans ! J'emporte mon petit bagage. D'autres, à mes côtés, sont escortés de grosses choses : celui-ci a d'énormes colis à placer, celui-là une famille, un troisième des serviteurs. On embarque, pour le roi du Cambodge, des oiseaux, des chiens, des chats, deux

instruments de musique et deux charlatans qui s'en vont faire fortune avec tout cela chez sa Majesté. Il y a une foule énorme. On s'installe, on se salue. La journée passe.

« 22 *janvier*. — Je fais connaissance avec Mgr DESFLÈCHES, qui a été trente-cinq ans Missionnaire au Sut-Tchuen, et qui en est aujourd'hui l'Évêque ; avec un de ses Prêtres et deux Lazaristes qui vont en Chine. Je trouve aussi un Père Carme qui va à Mangalore, dans l'Inde. J'ai dit la Messe, le R. P. Carme a bien voulu m'assister, je l'ai assisté ensuite. Nous avons tous célébré dans des cabines séparées que le commissaire du *Hoogly* nous a cédées. Dans la journée, j'ai eu à subir la conversation d'un quidam. Il m'a appris en long et en large tout ce qu'il a de science, d'art, d'esprit propre, et aussi d'esprit faux. C'est dommage que la science rende certains hommes pédants à tuer ceux qui les écoutent. J'ai tâché de chercher d'autres auditeurs à ce sot personnage, et je m'en suis allé tout doucement me reposer un peu en écoutant le bon Dieu et le langage si éloquent des mers.

« La nuit est arrivée. La lune était dans l'espace. Il me semblait voir Dieu penché vers l'abîme pour écouter ma prière. J'ai prié. Dieu tenait d'une main l'astre des nuits, de l'autre les astres de l'autre point cardinal ; ses pieds adorables me semblaient posés à la surface des eaux. Il est grand le bon Dieu, et j'ai prié, et j'ai pleuré un peu ; ces larmes étaient très-douces encore, mais elles ne ressemblaient pas à celles du 21. Ici, il y avait quelque chose qui agrandissait mes pensées, celles de l'autel enflammaient plus mon cœur.

« 23 *janvier*. — Hier, j'ai été en face d'un mystère. Un monsieur décoré et parlant bien le français m'a rencontré ; ses yeux semblaient me poignarder. Je l'ai revu en société. Avant mon arrivée, il jasait, jasait à étourdir. Dès que je me suis trouvé près de lui, presque sans le vouloir, le

décoré est redevenu sombre, il ne m'a pas regardé. *Tibi dicam sacramentum bestiæ :* on vient de me dire, et la chose n'est que trop vraie, que ce monsieur a apostasié le christianisme en Orient, qu'il a plusieurs femmes, et qu'il emmène encore deux malheureuses Alsaciennes. Monseigneur l'a entendu comme moi.

« Ma journée est bonne sous d'autres rapports. Voici des renseignements : Monseigneur nous a appris une foule de choses sur les mœurs et les coutumes de l'Orient. Je retiens ce qui suit : deux arguments réussissent contre les Orientaux de race chinoise (et ceux-là descendent jusqu'à Ceylan) :

« *Premier argument.* — Environ deux cents ans avant Jésus-Christ, l'empereur chinois, appelé Tsin-Che-Houang, brûla une immense bibliothèque du Céleste Empire.

« *Deuxième argument.* — Il y a environ six cents ans, un philosophe chinois fondit ensemble les trois religions dominantes de l'empire, religions opposées entre elles sur plusieurs points ; l'amalgame fut la religion actuelle. Le philosophe s'appelait Tchou-Hi. Ces deux faits sont admis en Chine comme incontestables. Or, en Chine et dans tout l'Orient, les faits valent mieux que des arguments d'Aristote.

« Opposez le premier à l'objection chinoise : « Tel dogme enseigné par le christianisme n'est pas dans les livres chinois. »

« Opposez le deuxième à l'objection chinoise : « Notre vérité ou religion est née avant le christianisme, avant la vérité chrétienne. » Le Chinois reste court, car : 1° il comprend que le dogme chrétien a pu être annoncé dans les livres brûlés par Tsin-che-Houang : 2° il comprend mieux encore que sa vérité ou religion, composée de trois éléments opposés, n'a pas été donné par *un* Dieu à *un* couple primitif, à l'Adam et à l'Ève, qu'il admet comme nous.

« Je retiens encore deux traits caractéristiques que Monseigneur nous donne sur les mêmes races : elles sont impures et cruelles au suprême degré, et ces deux vices, elles les déguisent sous les apparences de deux vertus qui leur sont opposées.

« Impures et dégradées : en France et ailleurs dans l'Europe, les maisons de vice sont peuplées de créatures libres de tout lien (du moins en général) ; en Orient, ces maisons n'existent pas, ou plutôt chaque maison c'est cela. En Europe, c'est la police qui surveille ces maisons ; en Orient, c'est le mari lui-même qui a la haute police de sa maison, et qui vend à prix d'argent sa propre infamie et l'ignominie de son épouse.

« Cruelles : sur vingt femmes devenues chrétiennes, Monseigneur en a rencontré seize qui avaient tué leurs enfants ; une de ces panthères en avait tué trois ou quatre, une autre jusqu'à neuf.

« Or le libertinage se déguise là sous les dehors de la plus sévère modestie. Ainsi, pour la femme, c'est réputé un crime de laisser voir son pied nu ; pour le père, pour le frère, c'est un crime d'entrer dans l'appartement de la fille ou de la sœur mariée.

« La cruauté porte les apparences de la plus grande douceur. La mère oserait à peine, devant les autres, dire un mot sévère à l'enfant, elle qui seule en a égorgé deux ou trois.

« 24 *janvier*. — Je croyais que j'avais été le seul à recevoir le regard menaçant et le silence haineux du monsieur décoré. Je me souviens que Mgr DESFLÈCHES a reçu à bout portant les mêmes coups ; le R. P. Carme et les deux Lazaristes ont eu leur part de ces jolies manières ; ceci me console. On m'apprend que, sur le navire, plusieurs donnent au monsieur le nom de *dix-neuf*, allusion à ses dix-neuf femmes... On le laisse presque seul.

« Le temps est magnifique. Le soleil se mire dans la Méditerranée. Mon Dieu, soleil de justice et de sainteté, ainsi vous mirez-vous à la surface d'une âme pure. Puisse mon cœur, puisse mon âme réfléchir votre adorable lumière comme la mer réfléchit en ce beau jour le soleil du firmament !

« Voilà que je navigue depuis quatre jours, et je n'ai pas encore eu le mal de mer ; je n'ai pas manqué un seul repas. Puisse mon âme se conserver sans le mal de mer à elle, en traversant la mer si difficile de cette vie ! puisse-t-elle chaque jour s'asseoir sans dégoût à la table mystique de votre corps sacré et de vos grâces, ô mon Dieu !

« Nous sommes au coucher du soleil. L'astre du jour semble toucher le ciel et l'eau. Bientôt ce sont deux soleils qui semblent venir au-devant l'un de l'autre et se communiquer leurs rayons. Tels à la sainte Communion le cœur fervent et Jésus vont l'un au-devant de l'autre ; Jésus donne et se donne à l'âme ; l'âme donne et se donne à Jésus, et les deux soleils semblent n'en faire plus qu'un seul.

« C'est la nuit. Le navire marche majestueux ou plutôt glisse et vole sur la plaine azurée. A ma gauche est le pays poétique, la patrie des héros chantés par Homère. Chaque sommet a entendu la renommée porter jusqu'aux nues le nom d'un prince vainqueur, chaque golfe a vu passer les voiles d'une flotte ou d'une embarcation allant à quelque conquête, chaque plaine a servi de théâtre au plaisir, au crime ou au malheur. Salut, Athènes ! salut, Sparte ! salut, belles îles évangélisées par saint Paul ! Au firmament semble voler, à travers des nuages vaporeux, la silencieuse lune; devant elle, et comme précurseur, vole, dirais-je presque, une brillante étoile dont j'ignore le nom. Autour des deux reines blanches sont rangées d'innombrables étoiles; et je vois tout cela à travers les mâts

et les cordages du navire, et je le vois sans être troublé par personne. Je puis savourer à longs traits le parfum du ciel. Bientôt cependant les Anglais et Anglaises du navire, quelques Français et autres songent à autre chose qu'à admirer ces grandes choses: *homo cum in honore esset non intellexit.* Ils ont organisé un bal nocturne et ils ont dansé sur le pont du navire jusque vers une heure du matin.

« 25 *janvier* 1872.—Depuis le matin jusqu'à midi, nous avons eu à gauche la fameuse île de Crète. Aujourd'hui, le chef mécanicien m'a fait l'honneur de me montrer le mont Ida, sur lequel nos poëtes ont fait mourir Hercule. Par delà les sommets couverts de neige des montagnes crétoises, se cache, comme honteuse de son ancienne histoire, l'île de Cythère ; c'est par-dessus ses arbustes fleuris que les colombes de la mythologie emportaient le char de Vénus. Et le temps a fait un pas, et l'île a été rendue à son maître légitime, et la Reine des Vierges a pu arborer son blanc drapeau sur les ruines des temples usurpés trop longtemps par la Maïa des Grecs. Puisse le drapeau de Marie flotter bientôt sur l'univers entier !

« A midi, conversation seul à seul avec M[gr] DESFLÈCHES, Évêque du Sut-Tchuen.

« J'en retiens ce qui suit :

« 1° Le Prélat, qui parle des plus grandes choses comme si elles étaient très-ordinaires, m'a dit que pendant dix ans il a parcouru en tous sens son vicariat, s'exposant différentes fois par semaine à la peine de mort décrétée contre lui. Il m'a indiqué comment il voyageait et les différentes péripéties de ses courses évangéliques : cet Évêque est un héros; je n'oublierai jamais tant de courage et de vertu.

« 2° Je retiendrai aussi le fait suivant : Au douzième siècle, Tchou-Hi, le philosophe chinois dont j'ai parlé plus

haut, expliqua à sa façon les livres saints de la Chine, et l'empereur d'alors ordonna que nul n'aurait le diplôme de lettré qu'autant qu'il adopterait l'explication de Tchou-Hi. Aujourd'hui tous les lettrés adoptent de par cette loi l'explication de Tchou-Hi.

« Voici la conclusion pratique pour le Missionnaire : toutes les fois qu'un Chinois se réfugie derrière un texte de ses livres saints, rappelez-lui le décret obtenu par Tchou-Hi; il comprendra que le texte peut et doit être entendu dans un autre sens, par le fait même du décret impérial.

« 3° Je retiendrai encore trois axiomes que l'Oriental admet et qui sont puisés dans ses livres : 1° l'homme doit chercher la vérité; 2° l'ayant trouvée, il doit la propager; 3° il doit s'y perfectionner toujours. Ces trois axiomes ouvrent une entrée toute naturelle au Prêtre et à la vérité évangélique.

« Dans la soirée, un médecin d'Angleterre donne aux curieux une séance de magnétisme; il s'était vanté d'être tout-puissant. Les cendres des martyrs empêchaient jadis les oracles païens de parler et d'agir; ici la présence des Prêtres, non point à la séance, mais dans le navire, a-t-elle empêché notre python d'agir? Je ne l'affirme pas; j'ai su seulement le lendemain qu'il n'avait pas réussi à magnétiser même un chat.

« 26 *janvier*. — Pendant ma Messe j'ai été vivement ému. J'étais, il est vrai, suspendu entre deux abîmes : l'un indéfini au-dessus de ma tête, l'autre profond d'au moins 1500 pieds. Quand je tenais dans mes mains le Maître du double abîme, il m'a dit avec une douceur ineffable, mais avec une autorité divine : « Que « craindrais-tu? ne portes-tu pas plus que César? » Sorti de mon oratoire, je n'ai pu me contenir, je suis allé sur le pont. J'ai porté mes regards vers l'Orient; le soleil fai-

sait une allée immense de lumière depuis le bout de l'horizon où il se levait, jusqu'à mes pieds. D'abord, l'allée ressemblait à une glace lumineuse, puis le zéphyr est venu, il a comme brisé cette glace et en a fait une suite comme infinie de petits soleils qui se mêlaient en tous sens.

« Le soir du 26, spectacle grandiose au firmament ; j'ai dit plus haut que Dieu tenait d'une main la lune et de l'autre diverses étoiles situées au point cardinal opposé ; ici, je trouve ce que Chateaubriand a vu et décrit en termes si beaux : Dieu tenant d'une main la lune qui se lève à l'Orient et le soleil qui se couche à l'Occident. Les deux astres sont à une distance égale de l'horizon ; de l'un à l'autre court, en rasant les ondes bleues, une rivière de diamants variés de nuances et de couleurs ; et ces perles précieuses changent à chaque moment de couleur et de nuance ; et cette guirlande qui tient par chacune de ses extrémités à chacune de vos mains, ô mon Dieu, me dit un de vos adorables attributs et un de mes grands devoirs !

Vers une heure du matin, je suis éveillé par un coup de canon tiré par le *Hoogly*. C'est un bonjour d'arrivée à Port-Saïd. Quelque temps après, le navire géant est entouré de plusieurs embarcations, qui à peine lui arrivent à la cheville du pied. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames !*..... disait l'ancien poëte. Autour du navire j'ai vu autre chose que cette faim de l'or ; c'était de la fureur : sur ces embarcations les commerçants, les agents, etc., dévoraient des yeux leurs colis, leurs caisses, leurs tonneaux. Une seule classe restait impassible, c'étaient les rameurs turcs, probablement esclaves à bord ; ceux-là venaient en ordre, marchaient, agissaient aux cris de « Allah ! Allah ! » prenaient les colis au cri de « Allah ! Allah ! » Puisse le grand « Allah », *Dieu seul*, avoir pitié de ces malheureux. Plusieurs de nos

matelots et autres valaient certainement moins que ces esclaves; les nôtres juraient, blasphémaient en travaillant; les pauvres esclaves priaient : « Allah ! Allah ! »

« Ce matin, je suis descendu sur la terre d'Egypte avec Mgr DESFLÈCHES et son Missionnaire de Chine. Je suis descendu moins par curiosité que par dévotion; je n'ai pu passer sur les côtes honorées par votre présence, ô Jésus, ô Marie, ô Joseph, sans aller y porter mes hommages de respect et d'amour à la Trinité de la terre

« Tout d'abord, mon recueillement a été un peu troublé par un spectacle que l'Européen ne voit pas sans rire : des touristes aux longues jambes ont trouvé sur le port des ânes tout prêts; ils les ont enfourchés; leurs pieds touchaient presque à terre. Les cornacs (donnons-leur ce nom) suivaient frappant les bourriques, et la caravane chevauchait à travers la cité naissante.

« Nous autres, nous allions à pied. Nous sommes allés chez les R. P. Franciscains de terre sainte. Ils ont une jolie église à Port-Saïd. Elle est pauvre, sans voûte, couverte d'écorces de bambou, mais propre. Elle est consacrée à sainte Eugénie. J'ai vu dans le couvent une belle fontaine. L'eau vient du Nil. Pour ne pas mourir de soif les religieux doivent payer 40 francs par mois. Près de leur maison est la caserne des soldats Égyptiens. J'ai vu ces derniers; ils ont l'air martial. Nous sommes allés ensuite chez les Sœurs du Bon-Pasteur; elles ont l'hôpital, les orphelins et les écoles. Ce matin, on leur a porté un nouveau-né qu'on avait mis dans une corbeille à la fenêtre d'un Français. Les pauvres Sœurs l'ont adopté. J'ai été, avec Monseigneur, son Missionnaire et le Supérieur des religieux Franciscains au marché de Port-Saïd. On y vendait des volailles, des œufs, deux ou trois sortes de grains que je n'ai pas reconnus, des dattes, des grenades, mais pas de viande morte. Un silence singulier régnait

dans le marché. Il y avait par là des femmes fort tristes : j'ai pensé un moment que c'étaient des esclaves à vendre ; je me trompais. Toutes ces femmes m'ont l'air d'être dans un état bien avili ; Port-Saïd est presque tout bâti en bois. Les baraques venues de Crimée y servent encore de maisons bourgeoises.

« Nous entrons vers dix heures dans le canal de Suez ; c'est le matin, après trois heures de navigation calme, nous sommes tout à coup arrêtés par un navire anglais qui, s'étant trop approché du bord, s'est ensablé. Impossible de le faire avancer ni à droite ni à gauche, nous resterons sur place toute la nuit. Ici, n'accusons pas le canal de Suez ; il n'y a pas de faute à lui. Ce canal est une œuvre belle et réussie. Deux gros navires peuvent passer l'un à côté de l'autre sans s'embarrasser ; et sur le chenal externe de droite et de gauche, reste de la place pour les bateaux de petit tonnage. Toute la faute est au navire anglais qui a mal dirigé son gouvernail. Nous passons la nuit entre l'Asie et l'Afrique.

« 28 *janvier*. — Cette nuit les coqs du navire semblent avoir pris la lune pour le soleil. Ils chantent dès minuit comme des enragés. On dirait qu'ils se moquent de ce que nous sommes dans l'impossibilité d'avancer. Patience, je les écoute chanter. Dieu est bon pour moi ; ne voilà-t-il pas que dans leur chant, il me fait trouver les pensées les plus douces : il me semble que je suis dans la maison de mon père, que leur voix vient du côté même qui me portait leur voix autrefois. Ce chant villageois, ce chant suivi d'un silence pour recommencer encore, fait naître dans mon âme les impressions que j'en recevais autrefois. Un grand écrivain a dit quelque part que ce chant du coq loin de la patrie absente lui rappelait le foyer paternel ; je viens d'éprouver la même chose :

« Huit heures du matin : Le navire anglais s'est garé, nous

passons. Mgr Desflèches dit la messe ; une partie des passagers y assiste ; peu d'officiers ; ces grands messieurs sont trop grands pour cela ; Dieu tâche de s'en passer et nous aussi.

« Midi et demi : nous arrivons au lac d'Ismaïla. Ce lac n'est pas assez profond pour notre navire, ou bien le pilote a manqué le chenal voulu ; l'hélice racle la vase, l'eau se trouble. On stoppe. Deux *mouches* doivent venir au secours pour remettre à force de vapeur le navire sur la voie. Nous voilà repartis.

« Ismaïla est sur le bord du lac. Cette ville naissante a semblé d'abord devoir prospérer ; mais ce mouvement occasionné par la présence des ouvriers du canal ne s'est pas soutenue, et elle est menacée de rester vide. Le vice-roi, dont je viens de voir le palais, y a fait aboutir deux chemins de fer, dont l'un va au Caire et l'autre je ne sais où ; on me dit qu'il en sera pour son argent.

« Le canal traverse cinq principaux lacs. Ces lacs sont peuplés d'excellent poisson. Les flamants et les cormorans leur font une guerre continuelle. Nous passons la nuit du 28 dans le canal. Le *Hoogly* n'ose y naviguer qu'en plein jour, pas plus que les autres navires ; on craint avec raison de se jeter dans le sable des rives et d'y échouer.

« Vers neuf heures du matin nous arrivons à Suez. La rade a plusieurs bassins profonds, garnis de nombreux navires. Dans un coin du port se trouvent les machines puissantes qui ont servi à creuser le canal et qui servent encore à empêcher l'envahissement du sable ; ces machines ressemblent un peu à celles qui servent à curer le port de Marseille ; seulement elles ne se contentent pas de tirer le sable du fond, elles le portent à cinquante pas de la rive. Suez est la plus sale ville que je connaisse. Sa triste population grouille dans des ruelles infectes. A

chaque pas, surtout dans le quartier arabe, vous trouvez devant vous, pêle-mêle, des hommes enveloppés de burnous déchirés, des femmes honteusement déguenillées et le visage couvert, des enfants morveux, couverts de haillons, la tête hérissée de croûtes blanchâtres, des ânes, des chiens, etc.; à droite et à gauche s'ouvrent les maisons, sortes de huttes sans fenêtre, et ne recevant le jour que par la porte. Elles ne sont ni pavées, ni carrelées, le sol est du sable où piétinent les femmes, les enfants et les cochons. Ces taudis sont les fameux bazars, où l'on vend tout, excepté ce que vous voudriez acheter; et quand même vous trouveriez ce que vous cherchez, c'est si sale, qu'on s'en va sans acheter rien du tout. Chemin faisant, vous trouvez l'Académie du quartier arabe : là, les futurs Duruys de l'endroit font l'école à des moutards assis sur le sable, et regardant et écoutant tout, excepté leurs tablettes et les leçons du magister. N'entrez pas. Si vous vous aventurez dans ce lycée, élèves et professeurs en guenilles se jettent sur vous pour vous demander l'aumône ou pour vous voler. Fuyez, vous risquez plus que d'être volé : si vous restez là trop de temps, vous y gagnerez infailliblement plus de compagnons de voyage que vous n'en voudriez ou que vous n'en pourrez écraser.

« A midi on se prépare à partir. A deux heures nous entrons dans la mer Rouge. A droite s'élèvent les côtes de l'Égypte, comme des témoins prêts à dire : d'ici partit Pharaon avec ses armées, dans ces ondes Dieu engloutit le persécuteur des Hébreux. A gauche s'étend le désert où le peuple de Dieu dut errer quarante ans en punition de sa désobéissance. J'ai vu, vers quatre heures du soir, la fontaine appelée *Fontaine de Moïse*. Elle est dans une petite oasis que le sable entoure. C'est Mgr DESFLÈCHES qui me l'a montrée. Nous en étions seu-

lement à une portée de fusil, le *Hoogly* longeait encore la côte.

« Nous passons devant le mont Sinaï, qui s'élève à notre gauche par-dessus d'autres montagnes. Sur la cime de cette montagne, ô mon Dieu ! vous avez donné votre adorable loi. Ici que de choses ont changé et ont passé depuis cette époque ! mais *iota unum aut unus apex non prœteribit a lege donec omnia fiant.* Je l'observerai, toute cette loi !... Vers midi disparaît à l'horizon, sur le même côté gauche, le dernier monticule de la chaîne que domine le Sinaï. Adieu, chaîne mystérieuse, tu sembles t'en aller vers l'Europe ; oh ! que n'y vas-tu tout entière avec les foudres qui tonnaient autrefois sur ta sublime tête ! ô Jéhovah ! que n'allez-vous là-bas parler avec vos tonnerres, aux nations endormis de l'Occident ! mais non ! allez vers elles avec vos miséricordes ! venez avec moi en Orient avec des miséricordes plus grandes encore !

Il est trois heures de l'après-midi. Je dois changer mes habits d'hiver contre des habits d'été : la chaleur commence à être très-forte.

« Vers quatre heures, le savant dont j'ai parlé ci-dessus est venu m'assommer de sa science ; il avançait par exemple avec un imperturbable sang-froid que 1° le premier homme fut un moment à l'état d'embryon ; 2° le déluge de Noé n'a couvert ni l'Amérique ni l'Australie ; 3° la mer a couvert pendant des siècles le département de la Seine. Je l'ai prié de ne pas me compter au nombre de ses disciples, vu que je n'avais ni assez d'esprit, ni assez de science pour voir et pour comprendre les preuves de ses assertions.

« 31 *janvier.* — Le thermomètre marque 27 degrés de chaleur. A table, nos Chinois secouent de vastes éventails pour nous donner de l'air. L'atmosphère est chargée d'électricité : nos Anglaises nerveuses ne se

supportent pas; elles ne savent que faire de leur personne. Je les plains. Je m'occupe à savoir le nombre des milles que nous avons parcourus et ceux qui nous restent à parcourir. Un officier du bord me donne la note suivante :

De Marseille à Port-Saïd, il y a.	1 503	milles.
De Port-Saïd à Suez.	87	—
De Suez à Aden	1 308	—
D'Aden à Pointe-de-Galles.	2 103	—
Total.	5 001	milles.

« Soit, entre Marseille et Pointe-de-Galles, 5 001 milles ou 1 677 lieues.

« Nous sommes à 700 milles d'Aden, dernier poste que l'on rencontre à sa gauche, sur la mer Rouge, en allant à Ceylan.

« Je viens de passer vis-à-vis de la Mecque. Autrefois, les Hébreux jetaient une pierre sur la tombe d'Absalon, quand ils passaient devant elle. Ici il y a plus qu'Absalon ; ce n'est pas seulement un fils révolté contre son père, c'est ce que nous savons ; je lui ai donc jeté ma pierre en passant... que ne suis-je assez puissant pour guérir, au prix de mon sang, tout le mal que l'Absalon arabe fit à notre commun Père et tout le mal qu'il lui fait et lui fera encore !

« 1er *février*. — La nuit a été mauvaise ; quoiqu'il n'y eût pas de vents violents, les courants de l'océan Indien semblaient déjà pousser devant eux la mer Rouge ; le *Hoogly* s'agitait comme un géant poussé hors de son chemin et qui veut s'y maintenir. En se secouant, il nous secouait en règle ; cependant, je n'ai pas eu encore le mal de mer, pas plus cette nuit que les autres ; j'ai seulement souffert de la chaleur, notre cabine était une vraie four-

naise ; mais je n'étais pas seul à suer, les deux Lazaristes suaient plus que moi ; mon tempérament sec et nerveux me donnait sous ce rapport l'avantage. Le soir, la mer est phosphorescente ; le *Hoogly* semble soutenu et porté par des ailes lumineuses ; le mouvement de sa puissante hélice ouvre et replie ces ailes : on peut presque lire sur le pont du navire à la lueur des flots.

« Un autre spectacle m'a donné d'autres impressions quand je suis descendu dans ma cabine : une jeune femme s'est mise à crier : « Au secours ! venez ! venez ! mon mari veut se jeter dans la mer. » Nous l'avons entendue trois à la fois, nous avons couru au secours ; le mari, en effet, voulait à toute force se noyer. On est parvenu à le calmer. Cet individu, marié seulement trois jours avant son départ, commence ainsi à rendre sa jeune épouse la plus malheureuse des femmes. C'est l'un des deux charlatans dont j'ai parlé plus haut et qui s'en va pourvoir aux plaisirs du roi de Cambodge.

« 2 *février*. — Ce matin, le charlatan qui hier au soir voulait se noyer est venu m'aborder. Un peu honteux de son affaire, il achève de la gâter en voulant l'expliquer. Bien entendu que j'ai pris ses paroles pour ce qu'elles valaient. J'en ai retenu une chose : c'est que, marié à peine depuis vingt jours, il est déjà pour sa femme un tyran jaloux : il aurait, paraît-il, été porté au fait d'hier au soir pour affaire de cœur. Voilà la femme ! voilà l'homme ! O Dieu ! si ces deux créatures avaient employé la puissance de leur cœur à vous aimer, vous seul, que de chagrins, que de péchés en moins pour l'un et pour l'autre !

« Délivré de ce monsieur, à qui je ne saurais faire le bien par parole, je descends aux grands appartements qu'occupe la machine à vapeur qui fait marcher le navire. Le mécanicien en chef m'a permis de la visiter à loi-

sir. C'est une bien belle œuvre du génie humain que cette machine. Elle a coûté 1 million de francs; elle a une force de 500 chevaux; 20 foyers ayant chacun 1 mètre carré sont servis par vingt nègres. Je les ai vus là-bas à travers les flammes et la fumée, à travers les barres de fer qui me séparaient d'eux: ils ressemblaient à des démons; ils gagnent à peine 15 sous par jour et vivent de presque rien. Oh! si j'avais pu leur apprendre à vous connaître, ô mon Dieu, si j'avais pu leur apprendre à se sanctifier dans ce tartare!

« Il est deux heures de l'après-midi, nous rencontrons à notre gauche une montagne que les Arabes appellent *terre de pierre*. C'est en effet une roche désolée, seule au milieu des flots. C'est un ancien volcan éteint; on voit les cratères et les laves que le temps a couvert de sa marque. Rien ne me rappelle plus vivement que cette roche l'âme qui ne vous aime pas, Seigneur. Cette âme, sèche comme la roche, a dû produire des flammes volcaniques; rien de vivant chez elle que la mort; les flots viennent la battre sans qu'elle en ait souci, elle serait engloutie par les vagues qu'elle ne s'en chagrinerait pas davantage. Faites, Seigneur, que ces âmes deviennent bien rares! aussi rares que les montagnes de pierre dans la mer Rouge! *Cor Jesu flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui.* Treize îlots viennent de passer; nous les laissons à notre gauche, ce sont des montagnes volcaniques; je les vois au moyen d'un puissant binocle que me prête un magistrat hollandais. Je vois clairement que ces masses sont le détritus vomi par des fournaises sous-marines. Pas une seule plante sur ces laves éteintes. De là viennent, sur notre navire, des oiseaux aquatiques que l'on ne rencontre presque pas sur d'autres mers; on les appelle des *fous*, et ils semblent mériter ce nom; car nous n'aurions eu qu'à étendre la main pour en prendre plusieurs; on

a eu pitié d'eux. Ce soir, nous passons devant l'île de Périm que les Anglais ont eu le soin d'occuper militairement, aussitôt que le canal de Suez a été achevé : c'est le moyen de se faire saluer comme rois de ces parages par les navires qui traversent le canal. Nous entrons ensuite dans le détroit de Bab-el-Mandeb, et c'est par cette espèce de goulet que nous sortirons de la mer Rouge.

« La soirée du 2 février a été mauvaise : agitation profonde dans la mer ; le vaisseau est tellement secoué, qu'à l'heure du dîner (cinq heures), ni femmes ni filles ne sont à table, et ceux des hommes qui comparaissent doivent s'en aller avant le temps. Grâce à Dieu, je n'ai quitté le poste qu'après avoir bien dîné, et n'ai pas ressenti le moindre mal de mer.

« 3 *février*. — Comme le temps s'est mis en travers, nous sommes arrivés à Périm plus tard que je ne l'avais cru. J'avais pensé que nous y serions dans la nuit du 2 ; nous n'y sommes que le 3 à huit heures du matin.

« Nous voilà devant l'île de Périm qui fit, à certaine époque, jaser nos journaux d'Europe. Malgré les articles de ces journaux, et au nez de la France, l'Angleterre s'en est emparée. Elle y a un fort et des baraques pour ses troupes. Le canon de Périm barre le passage du détroit, et si le canon est rayé, le boulet ira bien avant sur le rivage opposé. Tout ce qu'a fait la France, c'est de s'emparer à son tour d'une roche située vis-à-vis de Périm, sur la rive opposée, dans l'Arabie Heureuse. Mais, comme elle n'y a ni fort ni troupes, le poste de Périm conserve toute sa valeur stratégique.

« Voilà bien la France ! Elle dépensait des millions pour percer des rues à Paris, et devant Périm elle n'a bâti qu'une ignoble bombonnière. Pauvre France de 1852 à 1872 ! Vers cinq heures du soir, le détroit de Bab-el-Mandeb est franchi ; nous entrons dans le grand océan

Indien. Mais, avant de nous engager sur ces vastes abîmes, nous nous arrêtons dans la baie d'Aden.

« Nous sommes entourés de nègres. Les uns montent des pirogues, les autres sont à la nage ; tous crient en français la seule phrase qu'ils savent : « A la mer ! à la mer ! » Les passagers ont compris. On jetait des pièces de monnaie, et les nègres les poursuivaient avec fureur sous l'eau. A une profondeur de plusieurs mètres, ils se livraient, pour avoir la pièce, des combats acharnés. Le vainqueur qui l'avait conquise se montrait à la surface des eaux. Les vaincus remontaient à leur tour, mais disposés à recommencer la lutte ; jamais je n'ai vu des nageurs intrépides comme ceux-là, car l'endroit que nous occupions avait peut-être 100 mètres de profondeur, et il est en tout temps peuplé de voraces requins.

« En voyant ces malheureux se disputer ainsi une pièce de monnaie, au danger d'être asphyxiés et noyés par leurs concurrents, ou dévorés par les requins, je priais intérieurement pour eux, et je disais à Dieu : Faites Seigneur qu'ils aient soif de vous comme de l'or ! Ici, un seul remporte le prix ; en vous cherchant sincèrement, tous pourraient vous conquérir et se sauver ! Que ne puis-je, au prix de mon sang, leur donner cette soif de vous, mon Dieu !

« 4 *février*. — Le navigateur un peu curieux ne s'arrête point dans la baie d'Aden sans prendre terre. Je suis donc descendu au moyen d'une chaloupe conduite par des Arabes.

« Ces hommes à l'air féroce, demi-nus, et que l'on prendrait au premier abord pour des cannibales, sont anglifiés cependant au point d'être devenus, comme les fils d'Albion, tout à fait traitables pour l'étranger qui les aborde ayant en main de quoi payer leurs services. Nous leur avons montré la pièce importante, et ils nous ont

menés à terre, le P. Carme et moi. Nous n'allions pas pourtant à Aden par pure curiosité; notre voyage avait un but religieux que voici : à Aden sont enterrées deux religieuses Carmélites mortes, l'une à bord d'un navire français qui la menait à Mangalore, l'autre après être descendue du même navire. L'une s'appelait S. STÉPHANIE, l'autre S. EUPHRASIE. Elles sont mortes comme asphyxiées par la chaleur brûlante de la mer Rouge l'an dernier. Le P. Carme allait voir leur tombe parce que les deux religieuses étaient de son Ordre, moi j'y suis allé parce que toutes les deux étaient mes compatriotes béarnaises. Parties de Pau, elles allaient, par ordre de leurs Supérieurs, remplacer des religieuses Carmélites mortes à Mangalore. Toutes les deux sont enterrées sous la même pierre : *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati*. J'ai prié un peu pour ces deux défuntes; mais bientôt, laissant le rôle d'intercesseur, je me suis recommandé de mon mieux aux deux âmes si vierges et si belles que je croyais voir devant vous, ô Vierge immaculée ! ô Marie, Vierge des Vierges !

« Revenons à la ville d'Aden. Ce poste est occupé par l'Angleterre. Aden est une ville arabe et anglaise. La partie arabe est misérable et redoutable; c'est une réunion de baraques jetées çà et là sans ordre, couvertes de nattes, n'ayant jour et cheminée que par la porte. Dans ces huttes, vrais taudis, naissent, croissent et dorment ces hommes de Mahomet qui semblent ne s'éveiller que pour le plaisir, pour voler et assassiner. Le sabre et le canon de l'Angleterre empêchent seuls le troisième acte de la pièce. De là aussi nous sont venus les nageurs, noirs tritons dont nous avons vu hier les luttes nautiques. Que Dieu les convertisse !

« La partie anglaise d'Aden est composée de maisons en terrasse, de casernes nombreuses et de forts; trois de

ces forts sont superbes : l'un des trois s'élève menaçant sur la crête d'une montagne qui domine la mer ; il est flanqué de deux autres forts placés aussi sur des montagnes. De là quelques canonniers tiendrait en respect toutes les flottes du monde.

« Par terre, Aden est imprenable. Entouré de rochers qui s'élèvent à pic et jusqu'à des hauteurs considérables, l'abord en est extrêmement difficile. Après les montagnes, en effet, et en dehors de cette ceinture hérissée de canons, vous n'avez plus que les sables désespérants du désert. Une chose manque à Aden, c'est la pluie ; il ne pleut là, m'a-t-on assuré, qu'à des époques très-rares; quelquefois on est cinq ans sans une goutte de pluie. Les Anglais ont pourvu à ce qui manque de ce côté-là. Quand la pluie fait tant que d'arriver, elle tombe par torrents pendant des semaines entières. Les Anglais, ayant trouvé des citernes commencées (peut-être par les Romains), les ont augmentées en nombre et en grandeur ; il y en a plus de vingt. L'une d'elles contiendrait l'eau par millions de gallons anglais. Quand la pluie vient, les citernes reçoivent l'eau pluviale de toute la vallée. Voilà l'eau douce d'Aden. On a encore l'eau marine rendue douce par des moyens artificiels.

« Aden est desservi par des Franciscains. Les Sœurs du Bon-Pasteur y font l'école et soignent les malades à domicile. Ces deux corps religieux rendent ces services pour Dieu seul et au prix de leurs sujets qui meurent là nombreux. Deux ministres anglicans y sont aussi ; mais, aux appointements de 12 000 francs, ils joignent le confortable le plus exquis. J'espère qu'à ces signes, les indigènes finiront, ici comme ailleurs, par comprendre que les nôtres sont les seuls envoyés de Dieu.

« 5 *février*. — Je viens de terminer un travail pour Mgr Desflèches. Maintenant, je vais me reposer un peu.

Oh! si je savais imiter saint Jean l'Evangéliste et me reposer comme lui sur le cœur adorable de Jésus! Je veux du moins essayer; car, suspendu à la surface de l'océan Indien, entre le ciel et le fond de l'abîme, entre des rivages qui s'éloignent à qui mieux mieux de notre navire, c'est bien vers vous, ô mon Dieu, que je dois pencher ma tête et mon cœur! Venez donc que je me repose là, non-seulement contre votre cœur, mais au centre même de ce cœur! O bonheur! j'y trouve un cœur que je n'avais pas aperçu tout d'abord: c'est votre cœur maternel, ô Vierge Marie! que j'aime à être dans mon centre avec vous! Quelle est belle ma demeure! Au milieu de ces vastes mers, elle me paraît encore plus belle: *Faciamus hic tria tabernacula!...*

« 6 *février*. — On m'avait dit et j'avais lu que la race juive est partout, et que partout son front porte les traces de la foudre qui l'a frappé. Partout aussi cette race vend. Depuis qu'elle a été capable de vendre son Dieu et de l'acheter pour le crucifier, elle vend et achète sans repos. Je viens de rencontrer des juifs à bord. Des côtes arabes qu'ils habitent, ils ont trouvé moyen d'arriver sur le pont de notre navire; ils viennent vendre ou essayer de vendre.

« Le sultan, moins patient à leur égard que nos princes chrétiens, les a condamnés à conserver trois signes qui les font bien distinguer dans l'empire: 1° tête portant à droite et à gauche une mèche de cheveux qui tombe comme une oreille de chien; 2° ceinture de cuir; 3° absence de noir au-dessous des yeux et de jaune sur les ongles.

« Les juifs venus à bord s'étaient, en fraude des lois, tatoués de noir le dessous des yeux. Un magistrat hollandais est allé droit à l'un d'eux, et, prenant un air très-sérieux: « Eh bien! lui a-t-il dit, et ce noir aux yeux?... » Le juif, sans se déconcerter: « Il est là parce que le

« docteur en médecine me l'a ordonné. » Depuis ce moment, il fuyait notre magistrat hollandais avec le plus grand soin.

« Moi, il m'a cru probablement meilleur homme. Il est venu m'offrir..., devinez quoi? Des panaches blancs, gris et noirs, panaches de toute sorte. J'avais beau refuser ; il est venu jusqu'à trois différentes fois m'offrir son butin. Un seul moyen m'a réussi pour l'éloigner : je lui ai montré ma croix d'Oblat. Il a jeté un regard effaré sur le signe sacré, et il s'en est allé comme s'il y eût vu encore l'adorable victime que ses pères y ont clouée un jour... Je n'ai plus vu mon vendeur de panaches.

« Nous sommes au sud de l'île Socotora. Au nord de cette île est le golfe Arabique ; au sud, l'océan Indien mesure 5000 pieds de profondeur ; c'est passable, et j'y suis. Mais ne mesurons pas l'abîme qui est sous nos pieds ; un regard vers le ciel. O grand saint François-Xavier, vous avez abordé un jour dans l'île que je viens de voir. Les Arabes de cette île vous ont résisté. Secouant la poussière de vos pieds, vous êtes allé porter ailleurs et plus loin la lumière et la vie. Ne pouvant rien pour Socotora, je passe. Puissé-je comme vous porter la vie et la lumière à ma prochaine station ! Priez pour moi, pauvre pécheur, afin que j'y puisse faire aimer beaucoup Jésus et Marie immaculée ! *Amen !*

« 7 *février*. — La mousson souffle du nord-est à pleins poumons et retarde la marche de notre navire. Elle continuera jusqu'au mois de mai. Alors, elle changera de direction et soufflera du sud-ouest. Entre le changement de direction dans ce vent singulier propre à ces régions tropicales, se place la saison d'un duel à mort entre les deux courants opposés : c'est la saison la plus dangerense de ces parages ; saison de tourbillons, saison de vraies tempêtes. D'où vient ce double courant qui change ainsi

de direction à des époques fixes ? C'est ce que je cherche aujourd'hui. Trois autres grands faits sont aujourd'hui sous mes yeux, savoir :

« 1° La grande voix des eaux océaniques ;

« 2° Le soulèvement régulier de l'horizon et son abaissement ;

« 3° La présence de nombreux Arabes à bord.

« Ces nègres, je les avais pris pour nos nageurs d'Aden ; ils me paraissaient tous très-intelligents, et je me disais : voilà de pauvres âmes confiées, par la Providence, aux Pères franciscains d'Aden. Comme je vais prier afin que cet Ordre, dont un religieux a été si bon pour nous au rivage, puisse faire un bien solide et durable à ces enfants de Cham ! Mais ces nègres sont des Cingalais ; ils vont à Ceylan comme moi ; ils viennent de la Mecque : donc, *omnibus debitor sum*.

« J'oublie les deux grandes choses que le monde physique offre à mon regard de touriste et d'observateur. Je ne demande plus aux voix de l'Océan d'où elles viennent, pas plus qu'à l'horizon qui lui donne, en s'élevant et en s'abaissant, tant de grandeur et tant de magnificence. Debout en présence de mes Arabes, intelligences si vives et cependant presque abaissées au niveau de la brute, je reste muet de terreur et je suis tenté d'ajouter une parole qui vaut moins que le silence : *Putas ne vivent ossa ista?..*

« Mais j'espère en vous, Seigneur ! Puisque vous le voulez, c'est dans cet océan creusé par Mahomet que je jetterai bientôt mon filet ; *in verbo tuo laxabo rete*. Bien plus encore, j'espère que vous m'aiderez à sauver ces malheureux qui, pour le moment, ne vous connaissent pas. Pendant que j'étais dans ces pensées, un de ces Arabes, jeune encore, m'a honoré d'un sourire. J'ai plus aimé ce sourire que les salutations protectrices d'un roi. Qui sait si un jour ce jeune Arabe ne sera pas à nous ?

On aime à espérer ce que l'on désire : j'espère cela.

« 8 *février*. — Depuis trois jours, pendant les repas, l'un des deux charlatans dont j'ai parlé s'escrime à attaquer les choses les plus saintes. Hier au soir il disait, entre bien d'autres sottises, que s'il était empereur, il supprimerait les couvents, etc., etc. J'ai répondu : « Si moi « j'étais empereur, monsieur, je supprimerais plusieurs « choses que vous aimez, et je crois que les honnêtes gens « seraient de mon avis. » Il ajouta : « Si j'étais en Angle-« terre, nous verrions ! — Monsieur, ai-je répliqué, dans « un navire anglais, si vous parliez comme vous le faites, « j'irais droit au commandant, et il vous mettrait à la « raison. »

« Mgr DESFLÈCHES n'était pas là; comme le plus ancien des quatre autres Missionnaires qui étaient à table, j'ai cru devoir servir ces pruneaux à notre mauvais plaisant. Mgr DESFLÈCHES m'a dit : bravo. Ce matin, le maître d'hôtel, qui a vu la chose, est venu avec beaucoup de politesse me prier d'oublier le passé, et il m'a promis qu'à l'avenir, le charlatan et les siens nous laisseraient tranquilles. Nous verrons.

« 9 *février*. — Aujourd'hui, nous sommes sur un abîme qui mesure 15000 pieds de profondeur, et nous sommes à 500 lieues de la terre ; c'est le cas ou jamais de dire au Seigneur : *Tuus sum ego, salvum me fac*. Cependant, tel est l'homme, qu'il s'accoutume à tout, même à être ainsi entre la vie et la mort ; Dieu est si bon, qu'il nous épargne toutes les angoisses que devrait produire une telle situation. O mystère ! je m'accoutume à ce danger et je ne m'accoutume pas à l'injure. Je viens d'en recevoir une : j'étais avec les Arabes dont j'ai parlé avant-hier. J'ai dit que l'un d'eux m'avait fait un sourire gracieux. Aujourd'hui, c'était mieux ; j'étais leur ami : entouré de plusieurs ismaélites, je leur enseignais l'alphabet européen. Le plus

intelligent de la bande mettait sous mes lettres les lettres correspondantes de l'arabe. Tout marchait bien; mais un Français m'observait (il est païen, je pense), il a dit d'une voix haute en s'adressant à moi : « Qu'est-ce qu'il fait celui-là ? Il vend des indulgences. » Je n'ai rien répondu. J'ai continué mon œuvre; mais quelle envie j'avais de rendre à mon homme la monnaie de sa pièce. Très-impassible devant l'abîme qui peut m'engloutir, je me fâchais presque devant une parole. Encore une fois, voilà l'homme.

« 11 *février*. — Hier au soir, j'ai remarqué pour la première fois, dans le firmament, la Croix-du-Sud ou du Salut. Cette constellation n'est pas visible à Paris, bien s'en faut. Vous avez beau regarder vers le midi, elle est au-dessous de votre horizon de je ne sais combien de degrés. M. de Chateaubriand a dit de cette constellation les plus belles choses. Il nous parle d'un ange maudit qui, rapide comme la pensée, vole de la grande Ourse à la Croix-du-Sud, et s'en va par delà cette constellation trouver la Renommée, démon qui écoute et grandit tout ce qui se dit sur le globe. L'historien-poëte a oublié une circonstance : c'est que, dans ces parages éclairés par la Croix-du-Sud, la chaleur en février est si forte, qu'on ne peut plus dormir dans sa cabine. Cette nuit, en effet, j'ai dû prendre ma chaise, et je m'en suis allé essayer de dormir sur le pont. Mgr Desflèches a pris le même parti que moi. Nous étions voisins, nous avons dormi aussi peu l'un que l'autre.

« A part la chaleur, qui nous fait une rude guerre à bord, la navigation est magnifique. Me voilà au vingt-deuxième jour de navire, et je n'ai pas eu encore le mal de mer.

« La région marine que nous traversons est peuplée de poissons volants. Ils se dérobent à la dent des monstres marins par des bonds merveilleux. On voit de ces poissons fugitifs faire leurs sauts si réguliers, que leur mou-

vement égale presque le vol horizontal des oiseaux.

« Je continue à mes Arabes mes leçons d'alphabet. Aujourd'hui, je leur ai enseigné à écrire en leur langue le *Notre Père.* A demain l'*Ave, Maria* et le *Credo.* Ils ne comprennent pas ce qu'ils écrivent ; mais, curieux comme ils sont, ils se feront, à un moment donné, traduire ce que je leur fais écrire. Ce sera autant de pris sur l'ennemi, et mes signes et lettres leur fussent-ils inutiles pour l'avenir, ils servent assez, car ils me les ont apprivoisés au point qu'ils sont à l'aise, tout à fait à l'aise avec moi ; ils m'ont déjà montré leurs curiosités arabes, ce qu'ils ne font qu'à leurs voisins et amis.

« 12 *février.* — Les Français d'une certaine classe sont à étudier sur les navires ; cette classe est avec nous à bord, nous avons eu trois dimanches de suite la messe sous les tentures de l'*Hoogly*, nous l'avons célébrée dans nos cabines et ces messieurs n'y ont pas paru. Les Hollandais et les Espagnols y ont assisté ; une bonne partie de l'équipage aussi. En revanche, ils sont les premiers à faire les fendants, les premiers à embarrasser la marche des Missionnaires sur la terre étrangère : pauvres gens ! les humiliations de l'an 1870 et 1871 ne les ont pas corrigés ! que leur faut-il donc encore ? Pendant que la France est encore à se débattre dans les étreintes de la révolution, nos petits-maîtres se consolent tout à leur aise de ces malheurs ; leur patriotisme se traduit en burlesques enfantillages. Ainsi, ils ont voulu organiser pour nos derniers jours de navigation un bal masqué sur le navire ; et cela devait danser, boire et faire des bacchanales la nuit. Les Hollandais et les Espagnols, gens positifs et sérieux, n'ont pas daigné se mettre de la partie : le coup a donc raté, nos organisateurs d'orgies carnavalesques et païennes en ont été pour leur argent et notre repos n'en a pas moins continué. Nous avons pu dormir

sur le pont comme à l'ordinaire. Pendant que j'écris, nous sommes vis-à-vis les côtes du Malabar; je passe devant la tombe de la sœur Élie, religieuse carmélite de Bayonne, envoyée pour aller fonder ou soutenir la maison de Mangalore, et morte en route comme les deux autres Sœurs dont j'ai visité la tombe à Aden. J'ai connu autrefois cette sainte religieuse, alors que j'étais chapelain de son monastère. Je salue avec respect sa dépouille mortelle ensevelie si loin des rives de l'Adour, et je me recommande aux mérites de son âme.

« 13 *février*. — Terre! terre! voilà Ceylan! une pirogue montée par cinq Indiens s'en vient conduire au port le *Hoogly*. C'était la mouche attelée au coche; mais, au fait, la pirogue était ici le tout du navire; le pilote du *Hoogly* ne touchait plus au gouvernail, la pirogue donnait la direction au colosse; l'Indien, chef de la pirogue, le savait bien; aussi, avec quelle dignité il posait sa main sur son gouvernail! Nous voilà descendus. J'ai d'abord salué l'ange de l'Eglise ceylanaise. Après les embarras d'usage au port, à la douane et au bureau de la poste, après avoir mis mon bagage et mes commissions en lieu sûr, je suis allé présenter mes hommages et mes remercîments à M. Auber, consul de France à Pointe-de-Galles. Ce monsieur s'était montré, à mon égard, d'une courtoisie vraiment française. J'ai dit plus haut que j'avais été, pendant la traversée, tracassé avec les autres Missionnaires par deux Français: la France, dans la personne de son consul, est venue m'honorer en présence de ces mauvais farceurs. M. Auber me demandait par mon nom dans le navire où il était venu en chaloupe. M'ayant rencontré enfin, il m'a parlé avec une grande cordialité, et m'a offert tous les secours qui me seraient nécessaires pour arriver à destination. De plus, il m'a offert de me prendre dans sa chaloupe et m'a prié d'aller dîner chez lui. Et tout cela

M. Auber le faisait devant les Français qui m'avaient tracassé. J'étais plus que vengé de nos petits impies. Obligé d'attendre mon bagage, je n'ai pu me rendre à ces offres gracieuses. Mais rendu à terre, je me suis empressé de faire une visite au consul qui, chez lui, m'a de nouveau comblé d'attentions. Il m'a donné de l'or anglais pour ma monnaie française, il s'est chargé de faire parvenir sous son propre nom les trois caisses envoyées par la Sainte famille : deux pour Jaffna, une pour Kornegalle. Mgr Bonjean avait eu la bonté de me ménager ce cordial accueil sur le sol indien en prévenant M. Auber de mon arrivée sur le *Hoogly*.

« Pendant la nuit du 13, voyage de Pointe-de-Galles à Colombo. Jamais voyage plus beau : la lune était au firmament, l'océan Indien s'en venait tout doucement expirer au pied des canneliers en fleurs; la route, comme un ruban blanc, passait large, horizontale, à la lisière de la forêt entre la mer et les arbres de l'Eden. J'appelle ainsi les arbres de cette forêt, tant ils étaient beaux; j'y ai distingué des cocotiers à hauteur prodigieuse; des palmiers dont les feuilles mesuraient au moins trois mètres de longueur; des bananiers, des plantes qui sortaient de terre en faisceau pour former à une grande hauteur quelque chose comme ces jets d'eau que vous avez à la place de la Concorde; par dedans et à travers tous ces arbres et une infinité d'autres, descendaient du ciel les rayons argentés de la lune et volaient dans toutes les directions des mouches phosphorescentes; aux pieds de ces arbres, de claires fontaines bondissaient et allaient se noyer à la mer. Cette fois j'ai dit de tout cœur : *Benedicite noctes Domino.*

« 14 *février*. — J'arrive vers huit heures du matin à Colombo que je traverse à pied. Sur mon chemin, je rencontre une foule énorme qui s'en va soit au marché,

soit à ses affaires : des gens aux costumes les plus variés, mais ayant coûté aussi peu les uns que les autres; gens de toute religion : des bouddhistes, des païens sans Dieu connu, des mahométants, des hérétiques, des schismatiques; j'ai reconnu au milieu de cette foule bon nombre de catholiques. Ces derniers me demandaient sans respect humain la bénédiction. Le soir, je loue une barque et je pars pour Négombo. J'ai dormi très-bien sur ma natte.

« 15 *février*. — Ma journée est bonne à Négombo : les Frères de la doctrine chrétienne sont là; ils m'ont donné l'hospitalité la plus cordiale. Départ pour Chilaw vers le soir. Le voyage de nuit a été mauvais; je l'ai fait en charrette, trois rivières ont dû être traversées, dont deux en radeau et une au moyen d'un mauvais pont; le danger a été grand, mais Dieu aidant j'arrive à Chilaw sain et sauf, bien portant et avec tout mon bagage. C'est le 15 février 1872. Mgr Bonjean m'a très-bien reçu. On commençait la retraite annuelle, j'y suis entré de tout cœur.

« Mgr Bonjean est pour le moment à Kornegalle, il reviendra pour la semaine sainte.

« Après Pâques, je partirai pour Jaffna avec sa Grandeur, et là je me mettrai tout de bon à l'étude du tamoul sous la direction d'un professeur tamoul très-habile dans l'art d'enseigner.

« Agréez, etc.

« Casenave, o. m. i. »

Chilaw, 1er mars 1872.

Nous lisons dans le *Times* d'hier, 26 avril :

« Hier, dans l'après-midi, le duc de Norfolk présidait à la cérémonie d'inauguration des nouvelles écoles attachées à la mission catholique de Tower-hill, dans le quartier le plus populeux et le plus pauvre de Londres.

« On se souvient peut-être que la princesse Marguerite

d'Orléans posa, il y a deux ans environ, la première pierre de l'édifice dont on célébrait hier l'ouverture solennelle. C'est un vaste bâtiment à trois étages, dont les salles spacieuses et bien aérées vont servir, non-seulement d'écoles pour les jeunes garçons et les jeunes filles, mais encore de salle d'asile pour les petits enfants, et qui devront offrir en outre aux jeunes personnes de quatorze à vingt ans une sorte d'école professionnelle désignée sous le nom de *protectory*.

« Les Sœurs de l'Immaculée Conception[1] seront chargées de l'éducation des filles : les garçons seront sous la direction des Oblats de Marie, le même Ordre qui en Irlande dirige l'importante école *réformatoire* de Glencree. Daprès un calcul approximatif, l'on peut fixer à 1 500 le nombre des enfants appartenant à la mission de Tower-hill ; les nouvelles écoles en peuvent recevoir 1 250. C'est un bâtiment d'une architecture assez simple et sans prétention ; car l'architecte M. Young s'est attaché surtout à produire une œuvre de solidité et d'utilité. La dépense totale, y compris l'achat du terrain, s'élève à environ 8300 livres sterling : les collectes ont déjà fourni une somme de 7300 livres, reste donc à trouver une somme de 1 000 livres. On est prié de faire parvenir ses offrandes au R. P. Cooke, supérieur, ou bien à Lady Londonderry, Lady Denbigh et Lady Georgina Fullerton, qui seront heureuses de s'en charger.

« Dans la réunion d'hier, outre le duc de Norfolk, plusieurs personnages éminents ont pris la parole. Citons Mgr Manning, archevêque de Westminster, MM. Monsell, Maguire, Héron, députés au Parlement ; Lord Howard de Glossop, Sir John Bennett, membre du bureau des écoles de Londres, Sir George Bowyer, etc. »

[1] De la Sainte Famille de Bordeaux.

149

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 38. — Juin 1872.

LETTRE DU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL A TOUS LES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION,

L. J. C.
et
M. I.

Autun, le 6 mai 1872.

MES BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES.

Nous avons pu pendant l'hiver dernier nous occuper du dépouillement de nos archives. En faisant ce travail, il nous a été donné de découvrir et de parcourir des documents précieux pour notre chère famille. Ils seront utilisés pour écrire la vie de notre bien-aimé Père et fondateur, et pour faire l'histoire des commencements de la Congrégation. Il nous tarde autant qu'à vous que ces ouvrages soient faits, et nous appelons de tous nos vœux l'heureux moment où il nous sera donné de faire connaître à tous cette vie si pleine et si glorieuse pour nous; il ne nous tarde pas moins de faire connaitre à nos Frères ce que furent nos premiers Pères et ce qu'ils accomplirent pour le bien des âmes, et pour faire arriver la

Congrégation au point où elle en était au moment où notre Père nous quitta. Demandez au bon Dieu que ces vœux puissent se réaliser et que votre attente filiale reçoive enfin satisfaction.

En attendant que nous puissions jouir de cette consolation, nous avons cru faire une chose utile à la famille et agréable à tous, en publiant successivement dans nos annales divers documents que nous devons à la plume de notre vénéré Fondateur. Cette publication, nous en avons la douce confiance, ravivera dans nos cœurs le souvenir de celui qui fut notre Père et dont la vie fut toute de dévouement et si féconde en enseignements pour nous tous. Sa parole, si pénétrée de foi et de l'esprit de Dieu, ne pourra que nous rappeler nos devoirs et nous faire aimer toujours la famille que Dieu l'avait appelé à établir et dont il nous a fait la grâce de devenir membres.

Nous vous communiquons aujourd'hui la correspondance de notre vénéré Fondateur pendant le voyage qu'il fit à Rome pour obtenir du Saint-Siége l'approbation de nos règles et constitutions. Ce fut pour la Congrégation l'événement le plus important depuis sa fondation. Tout ce qui se rattache à cette circonstance solennelle doit avoir pour nous un prix particulier. A mesure que nous lirons le récit de ce que fit notre Père pour solliciter cette approbation, nous ne pourrons que remercier le Seigneur de la protection spéciale qu'il lui accorda pour obtenir ce résultat si inespéré et si important. Nous comprendrons mieux la valeur de cet acte solennel ; notre attachement pour le Saint-Siége ne pourra que se fortifier, en voyant de quelle bienveillance toute paternelle de la part du souverain Pontife notre Congrégation fut l'objet dès son berceau. Nous apprécierons mieux toute l'affection que notre bien-aimé Père portait à ses enfants en lisant le récit de toutes les démarches qu'il dut faire, de toutes les

peines qu'il dut se donner pour obtenir cette approbation que la Congrégation doit, après Dieu et le saint Père, à la juste et légitime confiance que sut inspirer la personne de notre saint Fondateur; notre reconnaissance pour lui ne pourra qu'en être plus grande et plus durable. Nous aimons à croire aussi que notre affection filiale pour nos saintes règles ne pourra que s'augmenter, quand nous connaîtrons mieux de quel examen elles furent l'objet, et avec quel soin elles furent étudiées par les illustres personnages chargés d'en faire le rapport au souverain Pontife.

En lisant ces pages écrites par notre bien-aimé Père, le plus souvent au R. P. Tempier, nous ne perdrons pas de vue qu'elles n'étaient nullement destinées à être publiées. C'est l'ami qui parle à son ami, qui lui parle à cœur ouvert, qui entre dans les plus petits détails, bien sûr qu'ils seront tous reçus avec intérêt. Nous verrons aussi le Père et le Fondateur disant toute leur pensée, et une pensée pleine de foi sur différents points de la vie et de la discipline religieuse; ce sera un véritable profit pour nos âmes d'entendre ces enseignements, de voir poser ces principes de vie religieuse, comme notre saint Fondateur seul savait et pouvait les poser.

Ce sera enfin pour nous une douce satisfaction de voir comment notre bien-aimé Père fut accueilli par les plus grands personnages, et surtout par le souverain Pontife Léon XII. Les honneurs rendus au Père de la famille doivent être chers à tous ses enfants; c'est avec une religieuse fidélité qu'ils doivent garder ces souvenirs précieux. Notre estime pour l'œuvre fondée par notre Père ne peut que grandir, en voyant de quelle confiance fut honoré dans cette circonstance mémorable, comme pendant tout le reste de sa vie, celui que le Seigneur avait choisi pour être le fondateur de notre chère Congrégation.

Nous aimons à croire que vous lirez ces lettres avec un filial empressement. Nous avons surtout la confiance qu'elles vous feront du bien en fortifiant dans vos cœurs l'amour de la Congrégation, la fidélité à nos saintes règles, et en perpétuant parmi nous le souvenir de celui dont nous devons honorer la mémoire en imitant ses vertus et en nous pénétrant de plus en plus de son esprit.

Recevez, mes bien chers Pères et Frères, avec la nouvelle expression de ma vive affection, l'assurance de tout mon dévouement en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

J[h] FABRE, O. M. I.,
Supérieur général.

VOYAGE A ROME

DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD,
FONDATEUR ET PREMIER SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
DE LA CONGRÉGATION DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

(1825-1826)

LETTRE I. — AU R. P. TEMPIER.

L. J. C. Fréjus, 1er novembre 1825.

Je profite, mon cher Père TEMPIER, d'une demi-heure d'intervalle entre le dîner et vêpres pour vous donner de mes nouvelles. Je suis arrivé hier à quatre heures du matin à Fréjus en très-bonne santé et en assez bonne compagnie. De trois Anglais qui étaient dans la voiture, j'ai pu causer raisonnablement avec un qui parlait bien le français, et le détromper sur plusieurs fausses idées qu'il avait, comme tant d'autres de ses coreligionnaires, sur des points de la doctrine catholique qu'on ne croirait jamais pouvoir être ignorés de personne. J'attendis à l'auberge qu'il fît jour pour aller à l'église, où je trouvai le respectable M. Saurin qui m'embrassa avec la plus grande cordialité. Je dis la sainte Messe après lui. Je revins ensuite à l'auberge, où M. le juge de paix m'intima de venir loger chez lui, ce que je fis pour ne pas me brouiller avec la justice. Je fis un peu de toilette, c'est-à-dire je me rasai, et dirigeai mes pas vers la demeure de Mgr l'Évêque, qui

me reçut à bras ouverts. Après les compliments d'usage, j'exposai en deux mots au Prélat le sujet de mon voyage, et sans perdre de temps je montrai mon original, que j'avais eu soin de porter dans mon manteau. Avant de l'ouvrir, il me répondit gracieusement qu'il se ferait un plaisir de se joindre aux autres prélats qui avaient approuvé nos règles. Il lut ensuite attentivement les approbations de Nosseigneurs les Evêques. Je déposai le volume sur son bureau et nous parlâmes d'autre chose. Après le dîner, je m'aperçus qu'il montait dans son cabinet avec M. Saurin ; je présumai que c'était pour le charger de minuter son approbation, et je ne me suis point trompé. J'avais prié Monseigneur de vouloir bien rappeler, dans ce qu'il aurait la bonté d'écrire, que nous travaillions dans son diocèse depuis plusieurs années, et de mettre le comble à sa complaisance en l'écrivant de sa propre main, comme Mgr l'Archevêque d'Aix et Nosseigneurs les Évêques de Marseille et de Nîmes l'avaient fait, sans que je le leur eusse demandé. Monseigneur m'a comblé de politesse, il a voulu que je mangeasse chez lui ; il m'a conduit lui-même au chantier de l'évêché que l'on commence à construire, et a poussé la politesse jusqu'à venir me voir dans la maison de mon hôte, dans le court intervalle que je crus devoir le laisser seul pour ne pas le fatiguer. Le soir je dis mon office dans son cabinet, tandis qu'il écrivait une lettre de recommandation pour moi à S. Em. le Cardinal Della Somaglia. Je connais, à la vérité, cette Eminence, mais je n'ai pas été fâché d'avoir une lettre qui me rappelle à son souvenir.

Ce matin, après avoir dit la sainte messe, j'ai pensé qu'il serait à propos d'aller faire une petite visite à M. Saurin, dans la pensée que je serais à temps de lui communiquer mes réflexions. Je l'ai trouvé, en effet, sur le fait. Il lisait bien attentivement nos Constitutions, dont

il m'a paru fort édifié. Monseigneur lui avait remis le manuscrit. Il en était à la moitié ; je crois qu'il y avait passé la moitié de la nuit, et je l'ai trouvé dans la disposition d'en achever la lecture. J'en ai été ravi, car je ne demande pas mieux que de faire connaître l'esprit qui nous dirige. M. Saurin m'a prouvé combien Monseigneur avait la volonté d'entrer dans nos vues, puisqu'il m'a dit qu'il lui avait recommandé de faire mention que nous travaillions, avec les bénédictions de Dieu, dans son diocèse depuis plusieurs années. Du reste, c'est à qui me fêtera davantage. Les Grands Vicaires, les Chanoines, les Prêtres, et jusqu'au bedeau, font verser la mesure. On m'a donné ce matin la première place au chœur; Monseigneur m'a prêté un de ses rochets, un Chanoine m'a affublé de son camail. C'est moi qui fermais la marche dans le cortége de tout le Chapitre qui est venu prendre Monseigneur chez lui. Il a voulu que je fusse premier Prêtre assistant à l'office pontifical. Aussi, quand il m'a ordonné de publier l'indulgence accoutumée, je l'ai fait dans les termes usités parmi nous, et en reconnaissance de tant de politesse et de tant d'honneurs, et considérant que je faisais un office *de gremio*, j'ai dit : « Monseigneur notre Evêque... »

Je me suis transporté alors en esprit à la place que j'aurais occupée, si j'avais été à Marseille, et me suis de nouveau uni à notre bien-aimé Pasteur, à vous, comme je l'avais fait dès le commencement de l'office, et ainsi que le matin je m'étais uni à la famille dans la sainte cérémonie qui a eu lieu dans toutes nos maisons.

Après l'office, nous sommes montés dans le cabinet de Monseigneur, et il m'a dit : « Je vais vous lire *en étole* ce que j'ai fait pour vous, » et il m'a lu, en effet, son approbation, dont j'espère que vous serez contents, mais que je ne puis pas vous transcrire, parce que le volume est encore sur son bureau. J'aurais bien voulu vous dire

plusieurs choses qui ont rapport à nos affaires du diocèse, mais nous allons partir pour vêpres...

J'écris cette dernière ligne sans y voir, à l'issue de l'office. Je cours à la voiture, dans l'espérance d'y avoir une place qu'on m'a promise. Adieu. Je baise la main à Monseigneur, et vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

LETTRE II. — AU MÊME.

L. J. C. Nice, le 3 novembre 1825.

Je m'éloigne toujours davantage, très-cher ami, et je suis pourtant bien loin du terme de mon voyage. Je continue de vous en rendre compte, autant pour soulager la peine que j'éprouve de marcher, pour ainsi dire, en sens inverse de mes affections, que pour remplir ma promesse et vous satisfaire. Je suis parti de Fréjus le soir de la Toussaint, à huit heures. Bien m'en prit d'avoir ménagé l'amour-propre de monsieur l'aubergiste en me recommandant à sa puissante protection, que m'avait obtenue une lettre de recommandation de Mme de Régusse; sans cela je ne partais pas, car non-seulement la voiture de Grasse était pleine, mais elle était suivie d'une calèche remplie de voyageurs. L'aubergiste, qui avait engagé sa parole de maître de poste que je partirais, me donna son cabriolet, qui fut conduit par M. le conducteur de la diligence, que j'admis à mes côtés, et nous arrivâmes ainsi à Cannes, où il me fallut chercher avant le jour une autre voiture qui m'amenât à Antibes. C'était hier jour des Morts; vous sentez que je ne voulus pas priver ces saintes âmes du suffrage qu'elles attendaient du sacrifice que je devais offrir. A peine arrivé, je montai à la paroisse, où

je fus accueilli poliment par M. du Rouvet, curé, qui m'assomma de questions, mais qui eut soin de disparaître pendant que je disais la messe, vraisemblablement parce qu'il était trop matin pour faire du feu chez lui et m'offrir une tasse de café, que j'allai prendre à l'auberge.

Mon oncle dût-il me gratifier du titre d'étourdi, je ne dois pas passer sous silence un petit accident assez fâcheux qui m'arriva dans ce lieu. Pressé de me rendre à l'église, je priai un compagnon de voyage, qui était chargé de trouver une voiture qui nous conduisît à Nice, de retirer mes effets du véhicule que nous avions pris à Cannes. Il mit à l'abri, en effet, ma malle, mon sac de nuit et mon parapluie ; mais, n'ayant pas aperçu le carton de mon chapeau, dans lequel se trouvaient aussi mon fameux couvre-chef de velours et quelques rabats, il laissa repartir la voiture nantie de mon dépôt. Quand je revins de l'église, il n'était plus temps ; il fallait partir pour Nice, où je suis arrivé sans chapeau. J'avais été sur le point d'être obligé de le laisser à Aix : deux accidents qui prouvent que les chapeaux sont faits pour être placés sur la tête. Tout espoir n'est pourtant pas perdu : l'aubergiste d'Antibes me promit de le réclamer le jour même et de me l'envoyer aujourd'hui à Nice. Il est cinq heures, et je ne l'ai point vu venir. Vous voyez, mon cher, que mon voyage, sans être héroïque, ne manque pourtant pas d'épisodes.

Je parvins enfin à Nice avec la cinquième voiture, en comptant celle qui me conduisit de Marseille à Aix, et arrivé à l'auberge, j'eus soin de faire savoir au chanoine curé que j'étais consigné à l'auberge jusqu'à ce qu'il m'eût envoyé un chapeau. Je priai Dieu en attendant tant bien que mal, et le chapeau m'ayant été envoyé, en l'absence du curé, par sa servante, je sortis pour aller rendre mes devoirs à Monseigneur, qui me reçut à mer-

veille. Le chanoine curé ne voulut pas que je couchasse à l'auberge, et je suis chez lui, d'où je vous écris. Le reste à demain.

Je commence par vous transcrire l'approbation de Mgr l'Évêque de Fréjus, écrite de sa propre main à la suite de celle de l'Évêque de Nice, et immédiatement avant celle de Mgr l'Évêque de Nîmes :

« Carolus Alexander de Richery, miseratione divina et « sanctæ Sedis Apostolicæ gratia, Episcopus Forojuliensis,

« Lectis et attente consideratis constitutionibus et sta- « tutis Societatis sacerdotum Oblatorum sancti Caroli, « qui Missionarii Gallo-Provinciæ nuncupantur, in eis « nihil invenimus quod non pietatem redoleat, et ad Dei « gloriam promovendam, animarumque salutem procu- « randam non conducat. Imo judicavimus Dei spiritu esse « plena, et ad apostolicorum virorum normam exarata. « Quapropter speramus ham eximiam sacerdotum Mis- « sionariorum Societatem firmissimis innixam fundamen- « tis, Sedisque Apostolicæ auctoritate solidatam, apud « fideles fructus uberrimos parituram. Idque tanto confi- « dentius speramus, quod per plurimos annos multas in « nostra Diœcesi Missiones fecere, tam in pagis quam « in urbibus, ex quibus fideles fructus eximios percepe- « runt, et in posterum percepturos speramus, crescente « horum Missionariorum numero. Has igitur constitu- « tiones approbamus, ac nostris suffragiis in quantum « nobis est ab aliis approbandas duximus. In cujus fidem « hoc testimonium propria manu nostra scriptum dedimus « Forojulii cum sigillo nostro, secretarii nostri generalis « subscriptione, die prima novembris anno Incarnationis « Domini millesimo octingentesimo vigesimo quinto.

« † Car. Alex., Episc. Forojuliensis.

« *De mandato*

« Martel, can., secr. gen. Episc. »

Vous ne vous attendiez sans doute pas à ce qu'on en dît si long, et je ne doute pas que vous ne pardonniez au latin un peu trop français, en faveur des sentiments qu'il exprime. Nous sommes encore au 3 novembre. Demain, je vous donnerai le résultat de Nice. Je vais à présent dire les premières vêpres de mon saint patron.

4 novembre.

Nous sommes au 4. Point de nouvelles de mon chapeau ; je suis à peu près résigné à m'en passer jusqu'à Turin, où j'en achèterai un à l'italienne ; mais mon casque ! Où en trouver de pareil ? Ce bel héritage de mon aïeul me laisse quelque regret de sa perte.

J'ai vu ici Son Excellence M. le gouverneur, qui m'a fort bien reçu, et le premier président, dont j'ai beaucoup à me louer. Je les avais connus lors de mon autre voyage, ainsi que le général Recanati. Quant à M. le consul de France, il sent le graillon ; il a eu assez peu d'usage pour ne pas m'inviter au repas de nation qu'il a donné hier à l'occasion de la fête du roi. Sa politesse ne lui aurait pas coûté cher, car j'étais déjà invité chez Mgr l'Évêque, qui méritait à tous égards la préférence.

Je pars cette nuit pour Turin ; malheureusement il pleut à verse, ce qui sera de la neige pour le col de Tende, où il n'y en avait pas eu jusqu'à présent. Je vous écrirai de Turin, mais moi je suis condamné à n'avoir de vos nouvelles qu'à Rome. Cela a été mal combiné, car, en marchant lentement comme je fais, vous auriez pu m'écrire poste restante à Turin : cela est fait, car à présent vous n'y serez plus à temps...

Pour ne pas multiplier les ports de lettres, je n'écris qu'à vous, mais mes lettres sont communes pour mon cher oncle, dont il me coûte bien de n'avoir des nouvelles

qu'à Rome, l'ayant laissé enrhumé. Chargez-vous aussi de donner de mes nouvelles à nos Pères de Marseille, de Gap et de Nîmes. Ma mère parlera de moi à ceux d'Aix. Je sens tous les jours davantage le bon effet de leurs prières, ce qui, joint à l'indignation que me font éprouver un tas de Prêtres qui disent la messe de manière à me déchirer le cœur, parviendra à me donner un peu de ferveur. Adieu.

LETTRE III. — A M[gr] CHARLES-FORTUNÉ DE MAZENOD, ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Turin, le 8 novembre 1825.

Comment se fait-il, mon très-cher oncle, qu'entre nous tous nous n'ayons pas pensé que vous pouviez m'adresser vos lettres, poste restante, à Turin, où il était convenu que je passerais quelques jours ? Je ne me console pas de cette aberration, car vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte de n'avoir aucune communication avec vous ni avec personne de la famille depuis que je suis parti de France. J'ai écrit de Fréjus et de Nice; j'écris aujourd'hui de Turin, où je suis arrivé hier en bonne santé, mais ennuyé outre mesure de mon isolement; je m'en dédommage par la pensée, et quand je suis seul, je suis toujours avec vous et les nôtres. Je ne partirai d'ici que dans quelques jours, moins pour me reposer que pour revoir un peu les lieux où j'ai passé quelques années de mon enfance. J'attends une lettre de recommandation pour M[gr] l'Archevêque de Turin, que je suis bien aise de voir. Si le roi s'était trouvé à Turin, je me proposais de lui faire ma cour. Il est à Gênes. Si je me détermine à passer par cette ville, je me dispenserai de le voir. Je suis encore

indécis sur la route que je dois suivre. On m'a assuré que celle de Gênes était un peu plus courte, mais je n'ai point de lettres de recommandation. Je suis si peu curieux, que j'ai tout l'air de filer droit à Rome quand je partirai d'ici. Je vous écrirai encore avant de prendre mon essor. L'envie que j'ai d'avoir de vos nouvelles me pousse vers le lieu où je trouverai de vos lettres. Je vais pourtant essayer de passer à la poste ; qui sait? Si vous aviez réfléchi après coup que je pourrais recevoir vos lettres à mon passage à Turin ? Il ne m'en coûte rien de voir à la poste. Je vais écrire quelques mots à Tempier dans votre lettre pour épargner un port de lettre. J'avais bien dit dans mon épître de Nice que je m'adresserais à lui dans notre correspondance pour vous éviter la peine de m'écrire, mais je n'ai pu résister à la consolation de m'entretenir directement avec vous ; cela me soulage un peu... Je vous embrasse, mon très-cher et bien-aimé oncle, en vous demandant votre bénédiction.

EUGÈNE.

LETTRE IV. — AU R. P. TEMPIER.

L. J. C. Turin, le 8 novembre 1825

A force de marcher, on arrive ; cette fois, ce n'est pas encore, mon cher TEMPIER, au lieu de ma destination. J'en suis bien éloigné, car je ne suis encore qu'à Turin. Je partis de Nice samedi à six heures du matin, au lieu de deux heures, à cause des torrents de pluie qui tombaient. Je ne passai pas moins la nuit blanche, à mon grand regret. Le temps se releva quand nous arrivâmes à Scavena, où nous fîmes un petit déjeuner qui nous conduisit jusqu'à la Gondola, auberge située au milieu des

montagnes, mais infiniment meilleure que celle où je suis descendu dans cette capitale. Le lendemain dimanche, nous nous arrêtâmes à Tende, au pied du fameux col de ce nom, dont la cime était déjà toute couverte de neige. Je dis la sainte Messe à la paroisse. De ma vie je n'ai rien vu de plus sale que l'amict, l'aube et la nappe d'autel; c'est au delà de toute expression. Le Curé est un bon homme qui me fit politesse; je le quittai bien vite pour continuer notre route.

Le temps était superbe. Nous grimpâmes pendant cinq heures; nous ne faisions que cela depuis Nice; mais il fallait arriver jusqu'aux nues. Il n'y avait que deux pieds de neige au sommet de la montagne. On en trouve quelquefois vingt et trente, mais cela ne vous étonne pas, vous familiarisé avec les glaces antédiluviennes du Queiras et des plus hautes Alpes. Nous soupâmes à Limon, et je faillis payer 5 francs de droits pour mon unique paire de souliers neufs. Je dormis paisiblement pendant le trajet de Limon à Coni, où nous attendîmes quatre heures et demie du matin pour partir.

De Coni à Turin, c'est un paradis terrestre; figurez-vous une plaine immense, à perte de vue, arrosée de mille ruisseaux, parsemée d'arbres de toute espèce. On rencontre à chaque pas des habitations, des fermes, des villages où on ne voit nulle trace d'indigence : Racconi, magnifique château du prince de Carignan, entouré du plus beau parc du Piémont; Carignan, jolie petite ville; et enfin, à peu de distance de la route, Moncalieri, habitation royale située sur la colline qui borde le Pô jusqu'à Turin, et qui n'est qu'un rideau de verdure parsemé de charmantes campagnes qui sont autre chose que les tristes bastides des environs de Marseille, que les Marseillais vantent tant. J'arrivai à Turin, enchanté de ce spectacle, qu'embellissait une des plus belles journées de l'automne.

Après avoir déposé mes effets à l'auberge des Trois-Couronnes, que l'on m'avait indiquée comme une des meilleures du second ordre, j'allai faire ma prière et recevoir la bénédiction dans l'église voisine de Saint-Thomas. J'y remerciai Dieu de mon heureux voyage, je priai un peu pour vous et compagnie, et rentrai dans mon auberge pour y faire un frugal et très-maigre souper. Je me couchai avant neuf heures et je laissai croupir le cadavre jusqu'à sept heures au lit. Dès le matin, je me mis en devoir de remettre une lettre de recommandation que l'on m'avait donnée à Nice pour le théologien Gualla. Je trouvai l'homme le plus respectable, qui me reçut avec une cordialité fraternelle. Tout fut à moi, chez lui, dès le premier instant. C'est de chez lui que je vous écris. Je m'entretins longtemps avec lui sur les choses les plus intéressantes. Il est à la tête d'un établissement dont je vous parlerai plus au long. Je dis la sainte messe dans son église ; le chocolat m'attendait dans sa chambre ; il me céda son cabinet pour vous écrire. L'heure du dîner étant arrivée, il me pria de m'arrêter, en faisant des excuses sur l'ordinaire qu'il allait m'offrir. Je trouvai, dans la salle qui précède le réfectoire, une quinzaine de Prêtres, d'une excellente tournure. A mon occasion, on ne lut qu'une partie du repas, qui se passa le plus cordialement du monde. Nous parlâmes beaucoup de missions, et surtout du bienheureux Alphonse, dont le théologien est le plus dévoué disciple. Son tableau est placé honorablement dans son église et il ne cesse de célébrer ses vertus et de propager sa doctrine. Elle a bien quelques détracteurs ici, même auprès de l'Archevêque ; mais le Prélat, dont le théologien est le confesseur, n'est pas du nombre.

Je me trouvais bien dans cette communauté. Un des principaux membres, qui est le chef des missions (les-

quelles, par parenthèse, ne durent que huit ou dix jours dans ces pays), se chargea, après le dîner, de me faire parcourir toute la ville, avec une complaisance, une aménité que je ne saurais vous exprimer. Il employa jusqu'au soir à ce service de charité et il finit par me laisser aux Jésuites, où nous passâmes plusieurs heures à parcourir, de la cave au grenier, leur beau collége des Nobles, en attendant que le P. Recteur, confesseur du roi, rentrât. Toute la communauté était sur pied, c'était à qui me ferait plus de politesse, me rendrait, il faut le dire, plus de respects. Le P. Grassi étant arrivé, il ne fut plus question de sortir. Il voulut à toute force que je logeasse chez eux. A l'instant le portefaix de la maison va prendre mes effets à l'auberge et me voilà installé aux Jésuites, qui sont aux petits soins pour moi, comme si j'étais leur P. Général. Je suis venu, pour terminer ma lettre, chez le théologien Gualla, et je vais rentrer au collége. L'espace et le temps me manquent, quoique je vous écrive bien menu ; je continuerai par un autre courrier. Je vous embrasse, en attendant, ainsi que nos Frères, de tout mon cœur.

LETTRE V. — AU MÊME.

L. J. C. Turin, le 12 novembre 1825.

Je me suis repenti, mon cher Père Tempier, de ne m'être réservé qu'une demi-feuille la dernière fois que je vous ai écrit ; aussi je ne tomberai pas aujourd'hui dans le même inconvénient : j'eus beau serrer mes lignes et écrire aussi menu qu'il me fut possible, je ne pus pas vous dire à beaucoup près tout ce que j'avais à vous raconter. Mon itinéraire, je crois, était fini ; j'en suis resté à mon entrée dans la maison des Jésuites, où l'on continue à me traiter

avec une attention cordiale et beaucoup plus de distinction que je ne voudrais. Le P. Recteur qui est, comme je vous l'ai dit, confesseur du roi, est pour moi d'une amabilité extrême. C'est lui qui s'est chargé de me faire parcourir la ville. Nous allâmes hier ensemble chez Mgr l'Archevêque, Prélat vénérable de l'ordre des Camaldules, qui me reçut avec bonté. Certes, dans ce pays, on respecte un peu plus les Évêques qu'à Marseille. Toute personne qui les accoste plie le genou jusqu'à terre et leur baise la main. Le P. Recteur, qui est certainement un des plus grands personnages, soit à cause de sa place, soit à cause de son mérite personnel, et un peu aussi en sa qualité de confesseur du roi et de la reine, le P. Recteur fit sa génuflexion, comme les autres, en ôtant sa calotte. Vous sentez que je ne me fis pas prier pour baiser la main au saint Prélat, et si je ne fis pas la génuflexion, c'est uniquement pour ne pas renoncer aux priviléges de la prévôté; du reste, je lui aurais baisé les pieds sans peine. Les domestiques ouvrent la porte d'une première antichambre, mais c'est un prêtre qui introduit dans le salon de l'Archevêque. Je vous assure que tout cela inspire un grand respect et fait sensation. Quand nous sortîmes, le premier salon où se tient l'aumônier était rempli de personnes de distinction qui attendaient leur tour pour entrer.

J'ai arrêté ma place pour Gênes dans le courrier. Je partirai lundi, à trois heures après-midi ; je ne serai à Gênes que mercredi, parce qu'il faut s'arrêter tout le mardi à Alexandrie. Je ne prévois pas précisément quel sera le jour que je partirai de Gênes pour Rome. Il y a apparence que je ferai ce voyage avec le P. Pizzi, Jésuite. Je n'ose pas vous dire de m'y écrire, parce qu'il n'est pas probable que je fasse dans cette ville un aussi long séjour qu'à Turin. Plusieurs raisons m'ont retenu ici. Ah ! qu'il

m'eût été agréable d'y recevoir de vos nouvelles et de celles de mon oncle et de toute la maison ! Je ne conçois pas comment nous n'avons pas fait cette combinaison si facile. Si je ne craignais pas que le P. PIZZI, qui part d'ici deux jours plus tôt que moi, ne me pressât de partir de Gênes où il aura expédié ses affaires, je vous dirais de risquer une lettre pour moi à l'adresse du R. P. Recteur des Jésuites ; mais je crains trop que mes lettres ne s'égarent. Prenons patience jusqu'à Rome.

Je voudrais vous dire mille choses sur nous ; mais de si loin, comment faire ? D'abord il serait temps que Jeancard mît la dernière main à la vie du bienheureux Liguori, de manière que je trouvasse son travail fait et prêt à être imprimé quand je serai de retour à Marseille. Vous ne sauriez croire la joie qu'en éprouveront tous les meilleurs Prêtres de ces contrées et tous les bons fidèles ; je sens qu'il eût fallu pouvoir pour cela ne pas disposer de Jeancard pour les Missions de novembre et décembre, et c'est là le *hic ;* puis viendra le jubilé. J'espère que vous aurez ménagé pour cette époque le P. SUZANNE, qui a besoin de repos; mais il faut tenir la main à l'exiger de lui pendant son séjour à Marseille. Veillez à ce qu'il mange ; au nom de Dieu, qu'on ne se fasse pas faute de nourriture ; néanmoins il faut tenir à ce qu'on demande la permission quand on veut prendre le matin au delà de ce que la règle prescrit....

Le théologien Gualla entre dans son cabinet, d'où je vous écris ; je terminerai donc ici ma lettre, pour ne pas manquer le courrier. Je comptais qu'elle ne partirait que demain, c'est pourquoi je l'ai datée du 12, quoique ce soit aujourd'hui le jour de Saint-Martin. Adieu donc, je vous embrasse de tout mon cœur. Respects et tendresse à mon bon oncle. Je vous prie de donner de mes nouvelles à tous nos Pères, parce que je n'écris qu'à vous par éco-

nomie, les lettres venant d'Italie étant extrêmement chères... Vite, vite, midi va sonner et j'ai du chemin à faire pour aller à mon collége, où je veux être exact pour l'heure de la communauté. Adieu.

LETTRE VI. — AU MÊME.

[Turin, ...

« *De pœnit.*, § 10.— LXV. Propositio enuntians irregu-
« larem strepitum novarum institutionum, quæ dictæ sunt
« exercitia, vel missiones... forte nunquam, aut saltem
« perraro eo pertingere, ut absolutam conversionem ope-
« rentur, et exteriores illos commotionis actus, qui appa-
« ruere, nil aliud fuisse quam transeuntia naturalis con-
« cussionis fulgura.

« Temeraria, male sonans, perniciosa, mori pie saluta-
« riter per Ecclesiam frequentato, et in Verbo Dei fundato
« injuriosa. »

(Bulla *Auctorem fidei.*)

L. J. C. Gênes, le 16 novembre 1825.

Chemin faisant, j'ai rencontré ce texte extrait d'une bulle dogmatique qu'on pourra fournir à certains détracteurs pour sujet de méditation. Remarquez encore qu'il s'agit des Missions italiennes, autrement appelées *exercices*, qui ne durent ordinairement que huit ou dix jours, jamais plus de quinze. Je n'eus pas le temps d'achever ma lettre à Turin, parce que le grand théologien Lantevi étant arrivé, il me demanda en grâce de lui accorder tout le temps libre que j'aurais avant mon départ. Il y avait tant à gagner dans sa conversation pour tout, que je n'eus pas de peine à lui accorder une faveur

dont je devais retirer plus d'avantage que lui. Ce saint, bon et savant personnage est le maître, l'ami et le supérieur de cet autre théologien Gualla, dont je vous ai parlé dans mes autres lettres. Dès le premier instant de notre première entrevue, je lui inspirai autant d'affection et de confiance que j'éprouvais de vénération pour lui. C'était pour ainsi dire la répétition de ce qui s'était passé avec D. Gualla, avec cette différence qu'étant chef et maître, il ne mit aucune restriction dans les témoignages de confiance qu'il me donna. Quand je ne serais venu à Turin que pour voir ces deux hommes, mon temps et l'argent de mon oncle eussent été bien employés. Je ne puis pas vous dire par écrit ce qui fit le sujet de dix ou douze heures de conférence ; le sujet en valait la peine. Il faut bien que je réserve quelque chose à vous dire de vive voix. L'opinion qu'a bien voulu concevoir de moi le théologien Lantevi a confirmé mes anciens amis dans la bienveillance qu'ils avaient déjà pour moi, et j'ai lieu de croire qu'ils se mettent en devoir d'en donner des preuves. Quant aux Jésuites, ils ne se sont pas démentis un instant, et j'ai trouvé ce matin en arrivant à Gênes, à quatre heures du matin, un de leurs serviteurs pour me désigner la maison professe de Saint-Ambroise où ils ont voulu que je logeasse, et où j'ai déjà dit la sainte Messe avant le jour. En somme, je ne puis vous dire les consolations que j'ai éprouvées pendant mon séjour à Turin ; je ne mets pas en ligne de compte la considération, les marques de déférence, les égards de tout genre par toutes sortes de personnes ; je ne les remarque que pour vous procurer un petit moment de plaisir. Je souhaite néanmoins que certains rapprochements n'excitent en vous aucune indignation et n'augmentent pas, comme il a été sur le point de m'arriver, le mépris et le dégoût pour les gens et le pays que la passion aveugle apparemment.

Je suis parti de Turin avec le courrier qui s'arrête un jour à Alexandrie ; il fallait prendre patience depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. La bonne Providence est venue, ici comme ailleurs, à mon secours. Après m'être rendu à la cathédrale avant le jour pour y dire la sainte Messe, et avoir prolongé mon action de grâces dans cette église, je m'informai si les Prêtres allaient au café ; on me prouva indubitablement que c'était leur usage, en m'en montrant plusieurs qui en sortaient. C'était le chanoine-sacristain qui avait la complaisance, après m'avoir laissé célébrer sur ma bonne mine, de m'accompagner jusqu'à la porte du café, où il serait entré avec moi s'il n'eût pas dû dire la messe plus tard. Je m'introduisis donc sans façon dans un salon réservé, où je trouvai bon feu, dont j'avais grand besoin, et un Prêtre, très-bon enfant, qui me tint compagnie. Je pris une tasse de chocolat et attendis auprès du feu, en lisant les journaux, que l'heure de me présenter chez M[gr] l'Évêque fût arrivée. Toutes les portes s'ouvrirent devant moi. Le Prélat, qui n'a qu'un an de plus que moi, et qui en sus est un saint, m'embrassa cordialement, et, après les premières politesses, il me conjura de dire mon office auprès de son feu, tandis qu'il expédiait quelques affaires. Il m'invita à dîner et, crainte que je ne m'ennuyasse, il me donna un Prêtre pour me faire parcourir la ville et visiter la superbe citadelle. Quand je revins auprès de lui, il ne se lassait pas de me faire des politesses, jusqu'à m'arranger lui-même ma calotte sur la tête et à me faire des caresses. Le dîner se passa d'une manière très-édifiante et fort gaie. Après le dîner, il renvoie deux chanoines, ses commensaux, et me propose de faire une bonne œuvre. Devinez : c'est un mariage qu'il aurait fait lui-même dans sa chapelle. C'était l'affaire dont il s'était occupé le matin avec une charité admirable, faisant tout de sa main, jusqu'à

l'acte. Il paraît que c'était une chose difficile ; il n'avait rien moins fallu que l'intervention de la reine. Les époux étaient un gendarme et une jeune fille. J'eus beau résister, proposer d'être témoin, etc. : rien. Il fallut en passer par la volonté de Monseigneur, qui m'affubla lui-même de son rochet à dentelle, de son camail violet, de son étole de parade, et me voilà officiant entre le Prélat et son aumônier. La chose ainsi décrétée, il ne me restait qu'à tirer parti de ma position et, sans perdre contenance, me voilà entamant un beau discours italien à mes époux, pour faire honneur aux insignes dont j'étais revêtu. Le Prélat en fut enchanté et me remercia beaucoup. Peu s'en fallut que je ne fusse trouvé sur le fait par Mgr l'Évêque d'Aqui et le grand chancelier du royaume, qui entrèrent incontinent après. Ils auraient sans doute demandé quel était ce Prélat nouvellement arrivé, et je leur aurais répondu que j'étais trop honoré d'être le Supérieur de mes chers Missionnaires de Provence. Je vous dis tout cela pour vous faire un peu rire, car j'aurais des choses plus importantes à vous dire, mais je suis fidèle à ma promesse et je vous donne exactement l'itinéraire de mon voyage, sauf à vous dire de vive voix le reste, dont grande partie, en effet, ne peut être confiée au papier. L'Évêque d'Alexandrie fit tout ce qu'il put pour me retenir quelques jours auprès de lui ; mais je repartis par mon courrier et, après une mauvaise nuit, secoué et meurtri, je suis arrivé à Gênes, où je n'ai encore rien vu que la belle église des Jésuites, où je viens d'offrir le saint sacrifice ; et en attendant un miroir dont on ne fait point usage dans la maison de ces bons Pères, je vous écris pour me mettre en règle et dans le cas d'envoyer ma lettre à la poste encore aujourd'hui, si c'est jour de courrier.

Adieu, mon cher P. Tempier, mes respects et mes compliments accoutumés à notre cher seigneur et oncle

et à tous nos Pères épars. Je vous embrasse tous bien tendrement.

17 *novembre*. — Je me hâte, parce que je crains de manquer le courrier. Je viens de chez le roi, qui a eu la bonté de m'accorder une audience, ainsi que la reine. Ils ont été très-aimables pour moi, tant l'un que l'autre. J'ai cru ne devoir pas négliger de leur faire ma cour, parce que les souverains ont bonne mémoire, et qu'il est bon que ceux-ci puissent se souvenir en temps et lieu qu'ils m'ont vu. J'ai offert à la reine une de nos litanies du bienheureux Liguori, dont on m'a dit qu'elle était fort dévote. Il faut avouer qu'elle a l'air de la sainteté sur son visage, et en ceci il est une fidèle image de son âme. Je ne vous écrirai plus jusqu'à Rome. Je pars demain et j'y vais en droiture. Le voiturier s'est engagé à nous y conduire en huit jours. Mon compagnon de voyage, le P. Pizzi, Jésuite, est très-pressé de se rendre auprès de son Général : c'est ce qui a un peu accéléré ma marche; sans cela je ne serais parti d'ici que lundi. Mgr l'Archevêque, qui est un excellent et aimable prélat, m'a accueilli avec les plus grands égards. Je dîne chez lui aujourd'hui. Adieu. L'heure me presse. Je vous embrasse encore une fois tous de tout mon cœur. Adieu, jusqu'à Rome.

LETTRE VII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, 26 novembre 1825.

Mon très-cher ami, je suis arrivé ce matin à Rome, trop tard pour avoir le bonheur de dire la sainte Messe, quoique je fusse resté à jeun jusqu'à deux heures, après avoir passé la nuit étendu dans la voiture, sous la remise

de l'auberge de Monterosi, pour faire partir un peu plus tôt notre postillon. C'est le premier jour depuis mon départ de Gênes que j'ai été privé de cette consolation. Ce contre-temps, auquel j'ai été très-sensible, était une sorte d'annonce des désastres que je devais apprendre par votre lettre du 10 novembre (n° 1), qui m'a pénétré de la plus vive douleur. J'avais été si heureux pendant le voyage! Le Seigneur m'avait fait éprouver tant de bonheur à l'autel où je montais tous les jours, malgré les beaux discours, les raisonnements à perte de vue du Père Jésuite qui voyageait avec moi, et à qui le café à trois heures du matin était aussi nécessaire que l'air vital qu'il devait respirer. Nos exercices, nos entretiens dans une voiture où nous nous trouvions quatre revêtus du sacerdoce, l'agrément de nous rencontrer deux fois par jour aux auberges avec quatre autres religieux carmes déchaussés qui voyageaient de conserve avec nous, et plus encore que cette société, l'habitude du recueillement intérieur qui me donnait la facilité de me transporter en esprit soit auprès de vous, soit à l'évêché, soit dans nos maisons et aux missions, tout cela ne ressemblait pas à la douloureuse impression que la funeste nouvelle a fait éprouver à mon âme. C'est une épreuve bien forte, il faut l'avouer, dans l'isolement où je me trouve ; j'en ai déjà fait mes plaintes au Seigneur le plus amoureusement qu'il m'a été possible à la bénédiction que j'ai été recevoir dans l'église du Gesù, peu d'heures après mon arrivée dans cette capitale du monde chrétien. Je sais que nous ne sommes pas les seuls exposés à de semblables malheurs ; il n'est pas de société qui n'en compte plusieurs ; mais notre petit nombre nous rend ces coups plus sensibles et la disposition des esprits plus funeste. Il faut pourtant en venir à la soumission aux décrets de la divine Providence; l'humiliation qui en résulte pour toute

la société est peut-être une voie plus utile que la prospérité, et nous devons en profiter pour devenir plus parfaits et plus fidèles à l'observance de nos Règles et à l'esprit de notre Institut. Voilà la conclusion que je tire de tous ces fléaux qui nous accablent. Qu'on se mette plus que jamais à l'observance stricte des Règles. Veillez directement sur cela à Marseille; retranchez tout ce qui met obstacle à la régularité ; n'importe que l'on fasse un peu moins extérieurement, on gagne beaucoup quand on se perfectionne soi-même. Ce n'est que par la pratique exacte des Règles qu'on se les rend familières et qu'on s'y attache invariablement.

Il faut finir ma lettre ici pour ce soir. Il est tard, et quoique je ne le sente pas, je comprends que je dois avoir besoin de repos. J'ai voulu vous écrire encore ce soir, parce que c'est demain dimanche et que je ne pourrai peut-être pas me lever de très-grand matin, que j'aurai Matines et Laudes à dire avant la messe, et qu'il faut qu'avant dix heures je sois chez Mgr D'ISOARD, qui doit me mener avec lui à Saint-Pierre pour assister à la grande exposition des quarante heures. Je suis logé à Saint-Sylvestre, près le palais du Quirinal. C'est le noviciat de la maison d'études des messieurs de Saint-Vincent de Paul. J'ai trouvé plus commode de me placer dans un couvent, où je trouve l'autel et la table à ma portée. Giustiniani est parti d'ici depuis dix jours; on m'a dit qu'il passait par Lorette. Adieu pour ce soir. Le courrier part demain dimanche, je ne pourrai rien ajouter à ma lettre. Ne laissez point de blanc aux vôtres et écrivez-moi serré. Je vous embrasse ainsi que nos Pères. Je me réjouis que mon oncle soit en bonne santé et je lui baise les mains. Je vous ai tous et toujours présents en tous lieux. Adieu.

LETTRE VIII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 3 décembre 1825.

Votre numéro 1, mon cher ami, que j'ai trouvé en arrivant à Rome, portait de si lourdes nouvelles, qu'il m'ôta l'envie de vous amuser de la continuation de mon itinéraire. J'attendais chaque jour une autre lettre de vous, mais voilà une semaine que je suis à Rome sans qu'il me soit parvenu une ligne, un mot de notre chère famille. Elle ne saurait être plus présente à mon esprit, qui ne se détache pas d'elle un seul instant, mais je voudrais quelque chose, je ne dis pas de plus réel, mais de plus matériel. Les lettres sont, en ce moment, tout ce que vous pouvez me procurer de consolant, quoiqu'à dire le vrai elles contiennent quelquefois des choses bien dures et bien difficiles à digérer.

J'ai lu hier d'un seul trait toute la vie de saint Joseph de Calasanze ; il y a de quoi conforter dans les peines du genre de celles auxquelles nous sommes trop souvent exposés. Plusieurs fois il s'est vu abandonné de tous les siens ; une fois il ne lui en resta qu'un : il fut obligé, pour continuer les écoles, de s'associer des mercenaires ; une autre fois, les salariés mêmes, après avoir bien appris sa méthode, le quittèrent et furent suivis d'un grand nombre d'agrégés qui formaient son ordre. Quatorze des plus habiles des siens prirent une autre fois congé de lui. Sa congrégation ayant été réunie à une autre, bientôt ces nouveaux affiliés s'ennuyèrent de cette réunion, ils voulurent se séparer de nouveau. Combien des siens, fatigués de la régularité, attaquaient la validité de leurs vœux et s'en faisaient dispenser ! D'autres l'abandonnaient pour entrer dans d'autres religions. Enfin il eut la

douleur de voir un infâme scélérat de son ordre ourdir si bien une affreuse trame contre lui, qu'il le fit destituer pour se mettre à sa place, et, ligué avec un grand personnage, travailler sous ses yeux pour détruire l'ordre et y parvenir en grande partie. Le saint mourut avant que les choses eussent repris un bon pli. Si les saints ont été traités de la sorte, y a-t-il de quoi s'étonner que nous soyons éprouvés à notre tour?

Je n'ai rien à vous dire de notre affaire, parce que, grâce au lambinage de l'excellent Monseigneur à qui vous adressez mes lettres, je n'ai encore vu personne. Voyant néanmoins que ses affaires lui faisaient toujours renvoyer au lendemain de m'accompagner ou de me précéder chez les Cardinaux où je voulais aller, je me suis présenté moi-même chez le Cardinal Pacca pour lui annoncer ma visite prochaine; j'ai été aussi chez Mgr Mazio, que je n'ai pas trouvé. Je vous assure qu'on se fatigue plus à Rome qu'à Paris.

Pour ne pas laisser mon itinéraire imparfait, je vous dirai en peu de mots que je partis de Gênes le vendredi 18 novembre, pressé par mon compagnon de voyage, le P. Pizzi, Jésuite, qui regardait comme un crime de retarder d'un jour de se rendre à l'appel de son Général. Le troisième compagnon était un religieux de l'ordre de Cîteaux, et le quatrième un Prêtre sarde. Notre voiture était bien composée, aussi nous l'avions mise sur le ton d'une communauté. Le matin, dès trois ou quatre heures, le Jésuite et moi faisions l'oraison; les deux autres dormaient; mais, avant de les laisser en repos, nous leur avions fait dire les litanies de la sainte Vierge, un *Pater*, *Ave* et *Gloria* à saint Jean Népomucène, un autre à saint Venance et un troisième au bon larron, l'*Angele Dei* et le *De profundis*. Cette dévotion était de l'invention du Père Jésuite, mais à mon tour je leur faisais avaler la

nôtre, qui revenait à tout bout de champ, parce que la Rivière de Gênes est parsemée de petits pays. Après notre heure d'oraison, que je prolongeais quelquefois un peu, j'essayais de dormir. Quand il était assez jour pour pouvoir lire, nous disions tous ensemble l'itinéraire des clercs, un peu plus tard Prime et Tierce, et ensuite Sexte et None. Arrivés au lieu du *rinfresco*, je commençais par me transporter à l'église, où j'avais le bonheur de dire la sainte Messe, que mes compagnons entendaient. Nous faisions après un petit dîner à l'ordinaire de la mission; nous repartions. Dans l'après-dîner, nous disions Vêpres et Complies, et le chapelet vers le soir. Dans la journée, je leur lisais quelques morceaux de l'*Imitation*, et les discours étaient toujours très-édifiants. Le Jésuite racontait volontiers ce que lui et les siens avaient fait. Le soir, en arrivant à l'auberge, nous disions Matines et Laudes tandis qu'on préparait le souper. C'est une complaisance que j'avais pour mon compagnon, qui aurait lu difficilement dans la voiture. Nous mangions seuls de notre bande. Notre bon Cistercien se couchait ensuite de tout son cœur entre deux draps; le Père Jésuite et moi nous nous étendions quelquefois sur le même lit sans nous déshabiller; quelquefois il faisait placer un matelas par terre et me laissait le lit, où je me couchais toujours tout habillé. A trois heures il fallait partir. C'était chaque jour une même histoire avec mon Jésuite, qui aurait voulu à toute force que je prisse le café comme lui et le Cistercien, qui ne manquait jamais de le vanter après l'avoir pris; quatre religieux Carmes déchaussés qui marchaient de conserve avec nous leur tenaient compagnie. Pour moi, je m'estimais heureux d'acheter par une si mince mortification l'inappréciable avantage d'offrir le sain sacrifice, et j'avoue que j'aurais été plus édifié si les autres avaient suivi mon exemple. Le jour de Saint-Jean

de la Croix, je dis la messe dans une petite église d'un infiniment petit couvent de Capucins situé sur la cime d'une haute montagne appelée Radicofani, par un temps assez rigoureux. J'avais pris mes précautions en faisant avertir, et prenant le devant à la montée. Mes pauvres Carmes ne purent me suivre, et le jour de leur saint Fondateur ils n'entendirent pas la messe. Je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'accorda de me donner une volonté plus forte, et je n'eus pas lieu de me repentir d'avoir été fidèle à l'inspiration de son esprit. Nous passâmes ainsi par Rotta, Sestri, Borghetto, la Spezia, Sarzana, Pietra-Santa, Lucques, Scala-Prima, Poggibonsi, Sienne, Buon-Convento, Scala-Secunda, Acquapendente, Bolsena, Viterbe, Monterosi, la Storta, et nous arrivâmes à Rome, comme je vous l'ai dit dans ma première lettre datée de la capitale du monde chrétien, tous en bonne santé, sans qu'il soit arrivé le moindre accident, le moindre malheur en route.

Je reviens de la Trinité des Pèlerins, où j'ai assisté au lavement des pieds et au souper de plus de mille pauvres, qui viennent de fort loin gagner en trois jours leur jubilé à Rome. On me remet votre lettre du 22-23 novembre; je l'ai lue avec le plaisir accoutumé, mais je renvoie à demain d'y répondre. Adieu donc jusqu'à demain.

4 décembre. — Je m'y suis pris trop tard; c'est le dimanche qui en est la cause; mais je crains fort de n'être plus à temps au courrier. J'en serais fâché, parce que vous tarderiez de recevoir de mes nouvelles. Votre lettre m'est arrivée le dixième jour, je calcule qu'après-demain vous recevrez la mienne du jour de mon arrivée...

On me presse en me disant que je ne serai plus à temps à la poste. Je finis en vous embrassant tous. Adieu. Vous ne me parlez pas de Suzanne; il sait combien je l'aime.

LETTRE IX. — AU R. P. COURTÈS.

L. J. C. Rome, le 6 décembre 1825.

Crève l'avarice, mon cher COURTÈS, et quoique le port de ma lettre doive te ruiner, je ne résiste pas à l'envie de t'écrire et de dater mon épître de la capitale du monde chrétien. Ce titre est dû à cette belle ville de Rome, non-seulement parce qu'elle est le siége du Vicaire de Jésus-Christ, du chef visible de l'Église, mais aussi parce qu'elle est en quelque sorte un *Compendium* du christianisme. C'est ici seulement, je crois, où l'on a compris quelle habitation il fallait préparer à Dieu sur la terre. On ne se fait pas d'idée de la magnificence des temples, et cela à chaque pas. Il en est jusqu'à cinq et six sur la même place, tous plus beaux, plus riches, plus imposants les uns que les autres. On conçoit en vérité comment dans le ciel on ne se lassera jamais de louer Dieu et de l'aimer en contemplant ses infinies perfections, lorsqu'on sent à la vue de ces beautés, ouvrages de faibles créatures, le sentiment de l'admiration croître sans cesse au lieu de s'épuiser, quand on penserait être à bout.

Et quel aliment ne fournit pas à la dévotion l'aspect de tant de monuments qui attestent la victoire des martyrs qui ont noyé l'idolâtrie dans leur sang. Leurs corps encore existants et leur mémoire, pour ainsi dire, toute fraîche après dix-huit et dix-neuf siècles qui ont détruit et leurs persécuteurs et toutes leurs œuvres qui semblaient établies pour toute l'éternité ; les décombres qu'on foule aux pieds épouvantent encore l'imagination, tant en étaient vastes la conception et les détails. Les Thermes, par exemple, aussi vastes qu'une grande ville, furent l'ouvrage sous Dioclétien de quarante mille chré-

tiens qui reçurent pour salaire le martyre dans des tourments affreux. Ces bains étaient ornés de statues, de portiques, de colonnades ; on y voyait des fontaines, des bosquets, jusqu'à des lacs qu'on avait artistement ménagés dans leur enceinte. Les morceaux d'architecture des meilleurs maîtres, des tableaux sans prix, des marbres comme on n'en voit qu'ici, le porphyre, l'albâtre et jusqu'à des bibliothèques choisies ; rien n'était épargné. Il n'en existe plus rien que l'emplacement et les décombres, tandis que ces pauvres esclaves, ces chrétiens vils aux yeux de leurs sacriléges tyrans, sont encore l'objet de la vénération des peuples, et leurs restes précieusement conservés dans les catacombes voisines dont on baise le sol en y répandant des larmes.

Ici tout est saint pour celui qui y vient en vrai pèlerin chrétien. Pour moi, je n'y vois que les apôtres, les martyrs, les saints confesseurs de tous les siècles. Il n'est pas un coin de Rome qui ne soit un monument pour la foi ou pour la piété. La maison que j'habite, par exemple, où je suis venu par hasard, a été le sanctuaire où pendant vingt-cinq ou trente ans le bienheureux Cardinal Tommasi a pratiqué tant de vertus qui l'ont élevé au nombre des bienheureux. Il l'a sanctifiée par sa présence ; sa chambre existe encore. N'y ai-je pas retrouvé la mémoire, le buste et le corps même enseveli dans l'église de ce saint Prêtre, dont tu m'as entendu parler si souvent, de ce grand serviteur de Dieu, le P. Barthélemy Zinelli, qui fut mon maître à Venise, mort en odeur de sainteté sous ce même toit que j'habite ? La cause de sa béatification aurait été commencée depuis longtemps, si la société dont il était membre n'avait pas été dissoute, à cause de l'inconduite de son chef, ce fameux Paccanari, qui a si mal fini après avoir bien commencé. Mais mon cher maître, ce bon ami qui ne put se

consoler de mon départ, à ce qu'il me mandait, qu'en montant à l'autel pour y prier pour moi, il n'avait, lui, que des vertus, et l'Évêque du lieu où il fit sa dernière mission voulut qu'on procédât à l'acte authentique d'une prophétie qu'il fit dans son diocèse et qui se vérifia. Je vis l'autre jour un de ses anciens confrères, devenu Jésuite, mais froid comme glace et insensible, qui me dit pourtant que son frère étant à l'extrémité, on lui fit avaler une petite cuillerée d'eau dans laquelle on avait mis un cheveu du serviteur de Dieu, et qu'incontinent s'opéra une crise qui délivra le malade de tout danger. Dieu n'a pas voulu apparemment glorifier son serviteur ici-bas. S'il eût été tout à fait Jésuite, ces bons Pères se seraient donnés un peu plus de mouvement. Ce n'est pas moins une consolation pour moi de respirer le même air, d'offrir le saint sacrifice sur les mêmes autels, de pouvoir prier sur sa tombe. Il en est de même partout. On trouve ici tous les saints depuis saint Pierre jusqu'au bienheureux Benoit Labre et d'autres plus modernes encore. Je m'arrête sur cet article qui me mènerait trop loin ; je veux seulement te dire encore que je porte toujours avec moi toute notre famille dans tous les saints lieux que je visite journellement. Pauvre famille que le démon a encore criblée ! Mais toutes les sociétés religieuses n'en sont-elles pas là ? Je viens encore de le lire dans la vie de saint Joseph Calasanze, jusqu'à dix-huit à la fois qui lui brûlaient le compliment, sans compter ceux qui se faisaient séculariser et ceux qui l'abandonnaient pour entrer dans d'autres ordres. Il se trouva une fois seul avec un autre, ayant sur les bras une grande partie des écoles de Rome. Je sens que cela ne nous console pas de la défection d'un seul de nos membres, mais cet exemple et mille autres doivent nous aider à supporter cette épreuve...

Il ne faut pas te décourager d'avoir si peu de novices. Toutes les congrégations, à l'exception des jésuites, en sont logées là. Ici je suis dans la maison d'études qui est aussi le noviciat de MM. les Lazaristes. Eh bien ! il n'y a que six novices et autant d'étudiants profès. Ce sont deux communautés tout à fait séparées ; ils ne peuvent seulement pas se parler, ils ne se voient qu'à table ou, pour mieux dire, au réfectoire, car ils sont à des tables diverses. Tout marche cependant et il n'y a que quatre prêtres, y compris les professeurs. Les étudiants font leur philosophie, qui dure deux ans ici. Je dois dire que ces jeunes gens sont charmants et qu'ils m'édifient beaucoup. Je prie Dieu qu'il nous donne la consolation d'en avoir de semblables. Adieu, mon cher fils, je te charge de dire mille choses tendres à tous nos Pères et chers Frères. Vous êtes tous toujours présents à ma pensée et bien avant dans mon cœur. N'oublie pas d'envoyer ma lettre au P. Tempier, à Marseille. Je l'embrasse ainsi que Suzanne et vous tous, mes chers enfants, que j'aime de tout mon cœur.

LETTRE X. — AU R. P. TEMPIER.

L. J. C. Rome, le 9 décembre 1825.

J'ai gagné, s'il a plu à Dieu, mon jubilé aujourd'hui, très-cher Tempier, puisqu'il a semblé bon au Pape de réduire les œuvres enjointes. au jeûne la veille de la fête de la Conception, et à la visite de l'Église de Saint-Laurent *in Damaso*, un jour de l'Octave. Si je m'en croyais, j'en aurais assez de Rome; je ne puis pas m'accoutumer à vivre séparé de ceux que j'aime, je n'ai point de jouissance hors d'eux. Oh ! que nous serons bien dans le ciel

quand nous y serons tous ensemble ! Il n'y aura plus alors de voyage, plus de séparation, et quoique absorbés en Dieu nous aimerons encore et beaucoup nos amis. La vue intuitive de Dieu n'empêchait pas Jésus-Christ d'aimer les hommes, et parmi eux, les uns plus que les autres. Voilà le type, n'en déplaise aux mystiques raffinés qui, à force de perfection, voudraient nous donner une autre nature, qui à coup sûr ne vaudrait pas celle que nous tenons de Dieu. Tant il y a qu'il n'est point de bonheur pour moi, séparé des miens ! Jugez d'après cela si je dois me rattrister en voyant la marche des choses ici. C'est un pays où il y a neuf mois de vacances dans l'année. Les affaires s'y font, par conséquent, bien lentement.

Je n'ai pas encore vu le Saint-Père et je n'en suis pas fâché, parce que je n'étais pas en mesure. Hier seulement, j'ai achevé la supplique que je me propose de lui remettre; j'ai rempli quatre pages du grand papier. Avant de la rédiger, j'ai dû prendre langue. Vous le dirai-je ? On m'a donné peu d'espoir. Le Cardinal de Gregorio, à qui j'avais été chaudement recommandé de Turin, et qui m'a traité avec beaucoup d'amitié, qui m'a déjà donné à dîner et fait mille politesses, m'a dit positivement qu'il ne croyait pas que le Pape donnât son approbation formelle ; qu'il pourrait cependant, par des grâces et des indulgences, reconnaître et être censé approuver indirectement. Soit dit en passant, voilà un Cardinal qui pense donc que les grâces, etc., sont une reconnaissance indirecte ; nous l'avons cru aussi, et nous avions raison; plus l'approbation des Évêques, au nombre de sept : comment pourrait-on apostasier après cela ? J'ai prié le Cardinal de prévenir le Pape en ma faveur, il n'y manquera pas. J'avais vu précédemment le Cardinal-Vicaire, qui vraisemblablement lui aura parlé de moi. Pour peu que tarde l'audience, d'autres

Cardinaux pourront me rendre le même service. En attendant, je n'ai pas perdu de temps, et puisque les grâces doivent, à défaut du reste, signifier quelque chose, j'en ai demandé qui emportent la pièce. J'ai été pour cela chez le Prélat-Secrétaire de la Propagande, qui est disposé à ne me rien refuser. Il présentera incessamment mes demandes au Pape. Je n'ai pas oublié, comme vous sentez bien, de demander l'Indulgence plénière pour le jour de l'Oblation. Cette grâce est évidemment équivalente à une approbation en forme. Reste à savoir si on l'accordera. Mais dans la supposition que le Pape ne repoussât pas ma demande, dans quel embarras ne vais-je pas me trouver? Impossible de présenter l'énorme volume de nos Règles. Mgr Caprano m'a dit que jamais on ne mettait le nez dans ce qui est de pur règlement. Comment extraire de l'ouvrage ce qui est précisément constitutif ? J'ai essayé d'y jeter un coup d'œil, oh ! que c'est difficile et que ce sera long ! Il n'est pas possible de décharner les choses au point de les rendre insipides. D'ailleurs tout ce qui est *de la foi* doit y entrer, les vœux aussi, une grande partie de ce qui traite du gouvernement de la Société. Il est dur de ne rien montrer de la manière de vivre, mais il n'y faut pas penser. Le reste n'est déjà que trop long ; c'est près des trois quarts. N'y a-t-il pas là de quoi effrayer un pauvre diable qui est tout seul, et qui devra nécessairement faire ce travail avec le dégoût de décharner l'ensemble d'un ouvrage, qui, dans sa connexion, présente quelque intérêt ? Et encore sera-ce beaucoup trop long, et si je suis dans le cas de le faire, ce que je voudrais de tout mon cœur, je suis sûr qu'on se récriera et que l'on me dira qu'il faut un an pour l'examiner. Pour combien de temps suis-je donc collé ici ? Je n'en sais rien. Je vais demain chez le Cardinal secrétaire d'État, mais c'est l'audience du Pape qui décidera la chose. S'il se refuse à don-

ner le bref, je pars tout de suite après Noël ; s'il tergiverse ou s'il se prête à mes vœux, alors comme alors. Nous saurons à quoi nous en tenir vraisemblablement dans le courant de la semaine prochaine. Cette lettre partira auparavant, car je la prépare pour Dimanche, c'est-à-dire après-demain. Je l'achèverai demain. Bonsoir pour aujourd'hui, je vais aller dire Matines et me coucher... Je ne sais si je vous ai dit que je suis on ne peut mieux dans la maison des Lazaristes. Je suis à deux pas du Quirinal où le Pape Pie VII habitait ; c'est la partie la plus élevée de la ville ; de ma fenêtre, je plane sur tous les beaux édifices qu'elle renferme, je distingue les églises, les maisons et jusqu'aux rues. L'air y est excellent. Mes hôtes sont aux petits soins pour moi ; tous les Frères à mon service ; les jeunes gens sont sans cesse à mes trousses pour savoir si j'ai besoin de quelque chose...

10 *décembre*. — Je rentre à midi et demi ; je mange parce que je suis à jeun, vu qu'à Rome les vendredis et samedis de l'Avent sont des jours de jeûne de précepte, et tout de suite après dîner je prends la plume pour vous rendre compte de ma matinée. Le Cardinal secrétaire d'État m'ayant fait dire qu'il me recevrait à neuf heures, je me suis trouvé au coup de cette heure dans son salon, où il n'a pas tardé de me recevoir avec sa politesse accoutumée. Il ne se souvenait seulement pas de m'avoir vu, il n'en a pas été moins aimable pour moi... Avant de quitter le Vatican, je suis monté dans les appartements du Pape pour m'informer si Mgr Barberini avait demandé l'audience pour moi ; il n'avait oublié que cela. L'occasion eût été belle si je n'avais voulu voir le Pape que pour lui baiser les pieds ; il n'y avait personne qui dût passer ; j'aurais pu me faire introduire, je m'en suis bien gardé, parce que, outre que, ne prévoyant pas que je dusse monter chez le Pape, je n'avais pas apporté ma supplique, je ne

présumais pas que le Cardinal de Gregorio l'eût vu depuis qu'il m'avait promis de lui parler de moi. J'ai donc préféré attendre, sachant combien les premières impressions influent sur les affaires. Du reste, je recommande celle-ci à Dieu de mon mieux.

J'ai résolu de dire la sainte Messe tous les jours de l'octave de la sainte Vierge pour obtenir la grâce que nous demandons. Je ne néglige pas non plus les moyens humains qu'il faut employer. Si, après cela, je ne réussis pas, je n'aurai rien à me reprocher. Il faudra prévenir Courtès que je n'aurai pas acquitté ces huit messes pour lui... Suivez l'idée que vous aviez eue de faire des mémoires de la Société. Nous sommes les seuls qui ayons négligé une chose si importante. Le mal est irrémédiable, quoi que l'on fasse. Il est bon de conserver même les circonstances des apostasies ; tandis que le souvenir de celle de V. est frais, qu'on les recueille, d'autant plus que la lettre de son Évêque est remarquable. Mais comment retrouver les merveilles de tant de belles missions ? C'est une perte irréparable à laquelle il faut tâcher de remédier de notre mieux en exigeant que chacun écrive ce qu'il a pu retenir sur cela comme sur toute autre chose. Pour qu'il n'arrive pas encore ce qui est arrivé jusqu'à présent, il faudrait obliger chaque Prêtre d'employer trois ou quatre heures par semaine, pendant un temps que vous fixeriez, pour écrire tout ce dont il se souviendrait des faits ayant rapport à la Société ; mais pour éviter que l'on ne dise en l'air que l'on ne se rappelle de rien, il faudrait prescrire cet exercice comme on prescrirait, par exemple, l'oraison ; c'est-à-dire que l'on entre dans sa chambre, que l'on fasse l'examen sur cette matière jusqu'à ce qu'il vienne quelque chose. Si on entend l'obéissance, on ne fera pas cet exercice sans profit, parce qu'on le fera en conscience. Je suis persuadé qu'on fera

quelque chose d'intéressant en rapprochant et rédigeant ces divers mémoires. Si on ne prend pas ce parti, nous aurons une lacune précisément dans les années les plus intéressantes. L'ouvrage sera moins complet, sans doute, que si on l'avait fait au fur et à mesure, mais on retrouvera encore quelque chose. Adieu. Mes saluts, compliments et respects accoutumés.

LETTRE XI. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 18 décembre 1825.

(Partie le 20, veille du jour anniversaire de mon sacerdoce.)

C'est un plaisir! au moins ici, mon cher TEMPIER, les jours de jeûne sont des jours de pénitence, surtout pour des Provençaux qui ne peuvent pas, quelque effort qu'ils fassent, avaler la détestable huile que l'on mange à Rome. Pour les Quatre-Temps on observe ce qui s'appelle le *maigre serré,* c'est-à-dire que les œufs et le laitage sont défendus. J'ai remercié le bon Dieu de mon invincible répugnance pour la mauvaise huile, et je me suis contenté ces jours-ci pour tout dîner d'un morceau de poisson bouilli sur lequel j'ai pressé la moitié d'un citron. Mgr d'ISOARD aurait voulu que je dînasse chez lui ; je me suis bien gardé d'accepter ses offres pressantes, parce que je vous avouerai que je sentais que rien n'aurait pu remplacer le bonheur que j'éprouvais à faire trois jours de pénitence dans le vrai sens et le véritable esprit de l'Église.

Plaisantez-vous, Mgr le grand vicaire, de me conter pareilles sornettes ? De bonne foi, pouvez-vous croire qu'à la distance où nous sommes, je me contente des excuses banales qu'on vous accuse de faire trop souvent dans vos

lettres, prétextant ou le sommeil ou le défaut de temps pour abréger votre discours ? A d'autres, cher ami. Je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup d'affaires, mais c'en est une aussi de m'écrire ; aussi je vous préviens que lorsque vos lettres seront abrégées, comme celle que je viens de recevoir de vous du 7 de ce mois, je les jetterai au feu sans les lire. Heureusement, mon cher oncle y a suppléé par son aimable et très-aimable épître ; j'ai ri aux éclats en la lisant et en la relisant. Certes, comme il y va ! et si ce n'est pas assez, il leur en donnera encore. Quelle vigueur ! on dirait que cette charmante lettre est écrite par un homme de trente ans, qui a bec et ongles. Remerciez ce bon oncle de son aimable attention ; je ne lui écris pas directement pour ne pas multiplier les ports de lettres . . . .
. . . . . Quand aura lieu mon retour? Je le saurai bientôt, car le Pape m'attend ; tout le monde lui a annoncé ma visite, et je ne parais plus devant lui. C'est à dessein que je n'avais pas voulu me présenter avant que quelques Cardinaux et autres principaux prélats lui eussent parlé de moi. Maintenant je ne puis pas tarder davantage, d'autant plus que lorsque Mgr Mazzio lui demanda une audience pour moi, il eut la bonté de dire à ce Prélat : « Mais je l'attends ; le Cardinal secrétaire d'État m'a déjà prévenu. » Si vous saviez avec quelle appréhension je vois arriver le moment de lui exposer le sujet principal de mon voyage ! Tout autre peut-être se serait contenté d'avoir obtenu ce qu'il a déjà accordé très-volontiers, et, je vous assure, bien avec connaissance de cause.

Parmi les grâces demandées et obtenues, il y en a une qui est une approbation formelle, de laquelle, au besoin, nous pourrions certainement nous contenter : c'est l'Indulgence plénière pour le jour de l'Oblation et pour l'an-

niversaire de l'Oblation ; et remarquez que le terme est expliqué sans détour. Or, quand le Pape accorde une pareille faveur à cette action, il approuve qu'on la fasse. Le Cardinal de Gregorio, avant que j'eusse obtenu cette grâce insigne, me disait qu'il croyait qu'on se contenterait d'approuver en accordant des Indulgences ; mais il ne comptait pas sur une qui porte si directement sur l'objet principal. Tant il y a que je me suis muni de tous les secours naturels et surnaturels en priant, faisant prier, offrant le saint sacrifice, invoquant tous les saints avec le plus de ferveur qu'il m'a été possible. Maintenant le bon Dieu dirigera le cœur de son Vicaire. Je ne négligerai rien dans l'exposition de ma demande de ce qui peut faire plus d'impression sur son esprit ; j'ai mis par écrit les principaux points que je laisserai entre ses mains. Mais s'il y a un système général qu'on puisse nous opposer, il faudra nous résigner et nous estimer heureux d'avoir ce que nous tenons déjà. Un des motifs du retard que j'ai voulu mettre à me présenter, a été celui d'avoir déjà en poche ce dont je vous ai parlé plus haut, en cas d'événement.

Je devrais aller me coucher, parce qu'il est minuit. Mais il faut que je vous dise que j'ai manqué le courrier ce matin, n'ayant fait qu'un morceau de ma lettre lorsqu'il a fallu partir pour Saint-Pierre, où je voulais assister à la béatification du bienheureux Ange d'Acri, Missionnaire capucin. En voilà encore un de béatifié de ces Missionnaires ; ils ont tous cependant la même méthode, et dans dix ou douze jours ils vous font une mission avec tous ses attenants et contenants. Cela donne du courage et de l'espoir. On m'avait assuré que le Pape descendrait pour faire sa prière devant le nouveau Bienheureux, ce qui est en effet arrivé. J'ai donc eu la consolation d'assister à l'inauguration du saint, auquel je me

suis bien recommandé, en vous mettant tous sous sa protection, et le bonheur de voir et de contempler à mon aise le chef de l'Église. Je ne puis vous exprimer l'impression qu'a faite sur mon âme la présence du Vicaire de Jésus-Christ. Je le regardais, il est vrai, avec des yeux pleins d'une foi très-vive ; aussi j'ai éprouvé des sentiments que n'ont assurément pas partagé la plupart de ceux qui étaient près de moi et qui ne regardaient que par curiosité. Il priait avec une grande ferveur, et moi je m'unissais tout doucement à lui. On est venu m'arracher de cette espèce d'extase : Mgr d'Isoard m'attendait depuis une heure dans son carrosse. Je suis retourné le soir dans cette même basilique en procession. Le doyen de la Rote portait la croix en habits de Prélat ; j'étais à côté de lui, en soutane et manteau long ; nous chantions les litanies des Saints. A la station, à Saint-Pierre, on nous a montré solennellement du haut d'une tribune les insignes Reliques et, s'il plaît à Dieu, nous avons gagné un autre Jubilé. C'est le troisième ; j'en gagnerai encore au moins deux, du moins je ferai ce qui est prescrit pour cela. J'ai voulu finir ma lettre, que vous ne feriez pas entrer dans six pages des vôtres, dans la crainte de manquer encore le courrier de mardi ; parce que demain je serai dérangé, et après-demain, au plus tard, je me présenterai chez le Pape où je ferai peut-être longue antichambre. Si cela est, je ne pourrai pas mettre ma lettre à la poste, et vous tarderiez trop de recevoir de mes nouvelles. Dès que j'aurai vu Sa Sainteté, je vous écrirai de nouveau ; mais je taillerai ma plume plus en gros, pour épargner vos yeux. En attendant vous gagnez tous cent jours d'Indulgence pour chaque confession que vous entendez, et cent ans pour chaque confession générale. Plus, Indulgence plénière le jour et l'anniversaire de l'Oblation, et quelques autres choses encore que le Saint-Père nous a accordées avec

une très-grande bonté, après s'être fait lire article par article chaque demande qui lui était présentée en notre nom; ainsi, c'est bien avec connaissance de cause et très-volontairement qu'il nous a favorisés.

Adieu pour ce soir, cher ami. Embrassez de ma part toute la famille. Priez pour moi ; de mon côté, je ne fais pas une station, pas un pas, que vous ne soyez avec moi. Je crains que Suzanne ne se soit trop fatigué à cette retraite d'Allauch ; il ne sait pas se modérer, et je suis toujours en peine pour lui. Respects et amitié pour mon cher oncle. Adieu.

LETTRE XII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 22 décembre 1825.

(Partie le 25, très-saint jour de Noël.)

Vous devez être sans doute bien impatient, mon bien cher ami, de recevoir cette lettre qui, selon toute apparence, doit vous apprendre que j'ai eu le bonheur de voir notre Saint-Père le Pape, et contenir, par conséquent, les détails de cette mémorable audience. Eh bien ! oui, mon cher ami, j'ai vu le Pape, non pas à une grande distance, comme l'autre jour à Saint-Pierre, ni pour quelques instants, mais à toucher et pendant plus d'une grosse demi-heure ; et je dis peu, car quand je fais la récapitulation de tout ce qui s'est dit de part et d'autre, je suis tenté de croire qu'il a fallu près d'une heure pour en venir à bout.

Il m'est impossible de vous rendre un compte détaillé de ce qui s'est passé; vous vous contenterez de la substance.

Vous savez que le Saint-Père avait été prévenu par le

Cardinal Secrétaire d'Etat et par plusieurs autres que je désirais avoir l'honneur de lui faire ma cour. Ceux qui avaient eu la bonté de lui parler de moi l'avaient fait en conscience, de sorte que le Pape leur avait répondu qu'il me verrait avec le plus grand plaisir ; si le doyen de la Rote n'avait pas prié Mgr BARBERINI, maître de la Chambre, de le faire prévenir du jour que je pourrais me présenter à l'audience, j'y serais allé dès le lendemain ; mais, pour attendre le loisir de ce Monsignorino, j'étais obligé de renvoyer d'un jour à l'autre. Cependant ce retard m'était insupportable, parce que je craignais que le Pape, dont l'attention avait été fixée sur moi par tout ce qu'on avait bien voulu lui dire, ne trouvât étrange et déplacé que je misse si peu d'empressement à me présenter devant lui, après qu'il m'en avait donné la permission avec tant de bonne grâce.

Je pris donc un beau matin ma résolution. C'était le 20, veille de saint Thomas, et m'étant fait prêter la voiture de Mgr le Doyen, j'arrivai en grande tenue au Vatican. La première personne que je rencontre dans les appartements du Pape est un certain Prélat, de ceux qu'on appelle ici *de mantellone*, c'est-à-dire d'un ordre inférieur, mais qui est sans cesse chez le Pape, qui se sert de lui pour secrétaire particulier. Cet honnête homme, un peu rustre de son métier, me conseille de rebrousser chemin parce qu'il ne serait pas possible que je visse Sa Sainteté ce jour-là ; que je ne pouvais pas choisir un plus mauvais jour, que c'était le dernier des audiences de l'année, que les cardinaux viendraient en foule, les ministres, et qui sais-je encore? qu'il fallait donc renvoyer ma visite aux premiers jours de l'an. Je l'amadouai un peu, et par accommodement il me dit de revenir la seconde fête de Noël, puis la veille, enfin le lendemain du jour où nous étions. Tout cela ne m'accommodait pas. J'ai compris

depuis que, croyant que je voulais entrer chez le Pape par son entremise, il ne voyait pas le moyen de m'introduire ce jour-là. Il se trompait, je ne voulais pas du tout entrer par la porte de derrière. Au moment où ce cher homme s'éclipsait, arrive Mgr BARBERINI, auquel je m'adresse en lui exposant ma position, et lui faisant quelques reproches de m'avoir mis dans la peine par son oubli. Un peu embarrassé de la doucereuse apostrophe dont il reconnaissait la justesse, il me pria d'entrer dans le salon, et en ma qualité de Prélat ou de gentilhomme, j'entrai sans façon jusqu'à l'appartement qui précède le cabinet du Pape, où les Cardinaux, les Evêques et autres Prélats, ainsi que les ministres, attendent leur tour pour entrer chez le Saint-Père. Dès que l'audience est ouverte, entrent successivement ceux qui sont marqués ce jour-là pour travailler avec le Pape. Il ne vient point de Cardinaux, ni d'ambassadeurs ; entrent les uns après les autres ceux que le Saint-Père fait appeler par le maître de la Chambre. J'étais prévenu qu'il fallait s'armer de patience, parce que les affaires dont on lui rend compte sont quelquefois si multipliées qu'on n'en finit pas.

J'avais bon courage ce jour-là, quoique je fusse à jeun, et le gros sac violet de Mgr le secrétaire des Brefs qui devait passer le premier ne put pas m'effrayer ; je ne le fus pas davantage de celui tout aussi plein de Mgr le cardinal PACCA, préfet de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Hélas ! je pensai qu'un jour peut-être nous serions à notre tour couchés tout au long dans ce sac. Ils passèrent une heure chacun avec le Pape. Mgr l'Evêque aumônier, c'est-à-dire distributeur des aumônes du Pape, et le Père maître du sacré Palais avaient aussi ce jour-là leur audience fixe ; ils ne furent pas longs. Qui appellera-t-on après eux ? Le général des Dominicains, dont le ventre criait famine, aurait parié que ce serait lui ; point du tout,

ce fut moi. J'arrivai jusqu'à la porte avec la dignité que vous me connaissez, mais je la déposai là pour la reprendre en sortant.

Le Pape reçoit dans sa petite chambre à coucher. Il était assis sur un canapé, ayant devant lui un bureau sur lequel il s'appuyait. Je fis en entrant dans la chambre la première génuflexion d'usage, il n'y avait pas assez d'espace de la porte à la place où il était assis pour en faire une seconde, je me trouvai tout de suite à ses pieds que je n'essayai pas de baiser, soit qu'en m'inclinant profondément je ne les aperçusse pas, soit que, trop pénétré à l'aspect du Pontife, que ma foi me montra tout de suite comme vicaire de Jésus-Christ, je ne fisse attention qu'à la douceur et à la bonté de sa physionomie. Je lui remis avec respect la lettre de mon oncle, qu'il plaça devant lui sur son bureau. Puis commença notre entretien, qui roula sur plusieurs objets, et dura près de trois quarts d'heure.

Il me serait impossible de vous rapporter tout ce qui fut dit, moins encore de vous rendre la bonté, la complaisance, la politesse du souverain Pontife. J'étais à genoux à côté de lui. Plusieurs fois il me fit des instances pour que je me levasse; je ne le voulus pas, j'étais bien à ses pieds; d'ailleurs je m'appuyais contre le bureau. Je serais resté plus longtemps dans cette position sans en être incommodé. J'exposai l'objet principal de mon voyage, mais combien d'épisodes entrèrent dans ce récit; il n'y a pas jusqu'aux miracles du bienheureux Alphonse-Marie de Liguori. Il fallait voir avec quel intérêt il écoutait le récit très-succinct que je lui faisais du bien qu'opéraient nos Missionnaires. Je n'eus garde d'oublier de lui rapporter ce que vous veniez de m'écrire : « En ce moment les deux plus jeunes Missionnaires de la Société font des merveilles, etc. L'un d'eux, Très-Saint Père, n'a pas encore l'âge d'être prêtre; il fut ordonné en août avec

dispense de seize mois que Votre Sainteté daigna nous accorder; et cependant le bon Dieu s'est servi d'eux pour convertir des protestants, etc. » — Vous auriez été touché, mon cher ami, de voir, tandis que je parlais, ce saint Pontife élever les yeux vers le ciel, joindre ensuite les mains et incliner sa tête sur ses mains jointes, pénétré de reconnaissance et remerciant Dieu de tout son cœur. Il me semblait que cette seule invocation allait attirer de nouvelles grâces sur notre ministère.

Quand j'eus fini de parler, il reprit le discours et parla à son tour fort au long sur ce même sujet. On aurait dit qu'il voulait s'excuser de ce qu'il ne faisait pas d'un trait de plume ce que je savais bien qu'on n'accorde qu'après de longues formalités. « Vous savez, me disait-il, en me parlant toujours à la troisième personne, quels sont les usages du Saint-Siége. On fait aujourd'hui comme on a fait il y a cent ans. » Et alors il entra dans tous les détails pour me faire savoir comment les choses se passeraient. « Le secrétaire de la Congrégation me fera un rapport de la chose, je choisirai un Cardinal pour l'examiner, il fera à son tour un rapport de l'affaire à la Congrégation, chaque Cardinal donnera son vote, etc. La multiplicité de ces demandes, qui nous viennent surtout de la France, a fait adopter un mode particulier d'approbation à la Congrégation, qui consiste à louer, à encourager, sans approuver formellement. » — Je ne craignais pas de manifester au Saint-Père que ce mode-là ne me satisferait pas, et j'osais espérer qu'on ferait quelque chose de plus pour nous.

Craignant que je ne retinsse pas le nom du secrétaire qu'il me désignait, il poussa la bonté jusqu'à chercher sur son bureau une demi-feuille de papier, il avança l'écritoire vers moi, et me remit la plume pour que je l'écrivisse sous sa dictée. — « Allez chez M. l'Archiprêtre

(c'était ce secrétaire) de ma part, et dites-lui de me faire son rapport vendredi, qui est le jour de son audience. »

J'avais écrit un petit mémoire, mais voyant que mon audience s'était tant prolongée, je n'osai pas avoir l'indiscrétion de le lui lire, je le déposai sur son bureau, mais le Pape me le remit pour que je le portasse à l'Archiprêtre dont il se mettait tant en peine de m'indiquer la demeure.

. Vous sentez que je n'ai rien laissé ignorer au Saint-Père. Quand je lui dis ce que nous faisions : « C'est bien, dit-il, inclinant la tête, la dispense en est réservée au Supérieur général et au souverain Pontife. » Il approuva encore d'un signe de tête, et il en fit autant quand je donnai le motif de cette réserve : « Cela est ainsi, dis-je, dans la règle de Saint-Vincent de Paul; » le Pape ajouta : « Et dans celle du bienheureux Liguori. » Quelque ému que je fusse, je ne perdis pas la tête. Ayant prévu d'avance combien pourrait traîner en longueur la marche que je savais qu'il fallait suivre, j'avais écrit quatre questions sur lesquelles je voulais que le chef de l'Eglise me répondît catégoriquement. Je ne manquai pas de les lui faire : « Votre Sainteté approuve-t-elle que les membres, etc., continuent de vivre selon les règles précédemment approuvées par les Evêques tels et tels ? » — Réponse affirmative. — « Votre Sainteté approuve-t-elle que la dispense de ceci et de cela (je nommais chaque chose par son nom propre) soit réservée au Supérieur général et au souverain Pontife, et que les membres de la Société ne puissent en demander dispense qu'à eux ? » — Réponse affirmative. — « Votre Sainteté approuve-t-elle que celui qui a été Supérieur général soit tel, et Votre Sainteté daigne-t-elle le reconnaître en cette qualité ? » — Réponse affirmative. — « Votre Sainteté approuve-t-elle que la Société prenne le nom d'*Oblats de la Très-Sainte et Immaculée Vierge*

Marie au lieu de celui d'Oblats de Saint-Charles qu'elle avait pris précédemment ?» —Le Pape ne dit ni oui ni non; je crus comprendre qu'il disait qu'on le mettrait dans le rapport. Je n'insistai pas pour le faire mieux expliquer, parce que c'était la chose la moins importante, et qu'on pouvait attendre sans inconvénient. Ce changement m'a paru nécessaire pour n'être pas confondus avec une infinité de communautés qui portent ce même nom.

Lorsque le Pape se donna la peine de m'expliquer longuement les formalités qui exigeaient nécessairement du temps, il me dit : « Vous ne partirez pas de sitôt, n'est-ce pas, et nous nous reverrons? » Je répondis ce qu'il fallait à ce sujet. Avant de me retirer, quand je vis qu'il jetait un coup d'œil sur la pendule, ce qui est le signe du congé, et remarquez qu'il eut l'attention de ne le faire que quand j'eus fini de dire tout ce que j'avais à lui dire, je lui demandai certaines facultés ; et comme à ce sujet il fit des réflexions très-sages, et surtout certaine application qui prouvaient son humilité autant que ses connaissances, touché de ce que j'entendais et un peu pressé par la crainte de trop dépasser la mesure, j'oubliai de lui demander l'extension de ces facultés comme je me l'étais proposé. J'y reviendrai à mon audience de congé. Je lui fis bénir mon crucifix, et me prosternant de nouveau, sans pouvoir cette fois non plus baiser ses pieds, je lui demandai sa bénédiction apostolique et je me retirai fort consolé de ma longue séance, en remerciant Dieu, la sainte Vierge, les anges et les saints, et même les saintes âmes du Purgatoire pour qui j'avais dit la messe ce jour-là. A propos de messes, n'oubliez pas de dire au P. Courtès que depuis le 8 je n'acquitte plus pour lui. Je continue d'appliquer pour la grande affaire qui nous occupe, car quoique je n'aie rien négligé du côté des hommes, je ne mets ma confiance qu'en Dieu. Il était deux heures et demie quand

l'arrivai chez Mgr d'Isoard pour prendre un morceau, mais j'aurais bien attendu jusqu'au soir, tant j'étais plein de joie, ce qui peut bien jusqu'à un certain point suppléer les aliments grossiers qu'il faut donner au corps.

Vous sentez que nos affaires étaient en trop bon chemin, pour que je négligeasse d'aller dès le lendemain chez M. l'Archiprêtre que le Saint-Père m'avait chargé de voir de sa part. C'était le 21 décembre, jour, comme vous savez, mémorable pour moi, puisque c'est le jour anniversaire de mon ordination. J'allai de grand matin offrir le saint sacrifice dans la chapelle souterraine de la basilique du Vatican, sur les corps des saints Apôtres. J'étais avec un saint Prêtre qui est appelé aux missions parmi les infidèles; il me servit la messe. Je ne me gênai donc pas, et je me donnai la consolation de nommer explicitement tous ceux dont le salut m'intéresse le plus, sur ce précieux tombeau. Je servis la messe du futur martyr pour mon action de grâces; puis, remonté dans l'église de Saint-Pierre, j'assistai aux Matines et Laudes du chapitre, et je m'acheminai, en me recommandant à tous les saints du paradis, vers la demeure de l'Archiprêtre Adinolfi. J'oubliais de vous dire que j'avais porté avec moi notre précieux volume et que je le déposai sur la confession de saint Pierre pendant que mon saint compagnon offrait le saint sacrifice, en suppliant le chef des Apôtres, et saint Paul, et les autres saints Papes qui sont ensevelis dans le même lieu, de les avouer et de les bénir.

L'Archiprêtre n'était pas chez lui, je l'attendis de pied ferme pendant plus de deux heures. Il arriva enfin et me reçut comme mon bon ange dispose que tout le monde me reçoive ici. C'était l'heure de son dîner, il ne voulut pas que j'y fisse attention; il écouta mon récit avec une extrême complaisance, se fit lire mon petit mémoire, en saisit parfaitement le sens. C'est un homme

rompu aux affaires et de beaucoup d'esprit ; je vis qu'avec lui je pouvais pousser ma pointe, je finis donc par lui dire que j'avais à lui présenter un volume qui déconcerterait le plus vaillant, je le lui montrai aussitôt; il me dit qu'il en avalerait bien d'autres, que dès le soir il serait lu et que son rapport serait prêt pour être présenté vendredi au Saint-Père. « Je ne vous promets pas, me dit-il, de ne pas faire par-ci par-là quelques critiques, c'est-à-dire, en se reprenant, quelques observations; mais je vois, en le feuilletant, que c'est bon. » Il continua de me parler avec beaucoup de franchise et ne me cacha pas qu'il ne fallait s'attendre tout au plus qu'à un *laudanda*, après que chaque Cardinal aurait donné son vote, à la suite du rapport que le Cardinal que nous choisirions pour *ponent* aurait fait; que telle était la coutume adoptée et que telles seraient ses propres conclusions. Je vous avoue que son discours me jeta dans une grande perplexité ; je fus un moment indécis, je fus même sur le point de reprendre mon livre et de renoncer à ce qu'il me paraissait trop difficile d'obtenir. Je ne m'arrêtai pourtant pas à cette idée, par respect pour le Pape, qui m'avait donné lui-même cette direction ; et m'abandonnant avec confiance en la divine Providence, qui m'avait protégé d'une manière si sensible jusqu'alors, je dis à M. l'Archiprêtre ; « Je laisse cette affaire entre vos mains ; je ne demande pas autre chose que l'accomplissement des desseins de Dieu. » Nous nous quittâmes fort contents l'un de l'autre, et il me donna rendez-vous pour le samedi matin, lendemain de son audience, qui a lieu le vendredi soir. J'avais passé plus d'une heure et demie avec lui, retardé son dîner peut-être d'autant, et cet homme, très-rond dans ses manières, accoutumé à faire faire antichambre et aux Généraux d'ordre et aux Évêques qui ressortent tous de sa direction, ne fut point fatigué de mon long

entretien, ne me donna pas le moindre signe d'ennui et fut charmant jusqu'au bout. Je regardai cela comme une espèce de miracle qui me faisait bien augurer de notre affaire.

Je continuai de la recommander à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, des Anges et des Saints, et j'attendais, dans ce saint abandon, d'aller apprendre aujourd'hui ce qui s'est décidé dans cette audience du Pape, si intéressante pour nous. Préoccupé néanmoins toute la journée de cet objet, je rédigeai une lettre pour M. l'Archiprêtre, pour qu'il insistât à faire valoir les raisons que je lui donnais, afin que le Saint-Père manifestât l'intention que la Congrégation ne se contentât pas de *louer*, mais qu'elle *approuvât*, ce qu'elle ne fait plus depuis longtemps. Je fus dérangé, il plut toute l'après-dîner ; quelque chose, en un mot, je ne sais quoi, m'empêcha de la porter, car par deux fois j'avais pris mon chapeau, déterminé à braver le mauvais temps, et je rebroussai chemin pour toute autre raison que le mauvais temps. Je pris le parti d'aller prier Dieu à la tribune, tandis que je supposais que l'audience avait lieu, non point que j'eusse la folle pensée que mes prières pourraient produire le bon effet que je désirais, mais parce qu'il me paraissait dans l'ordre de me tenir en la présence de Notre-Seigneur, tant bien que mal, tandis que la grâce devait opérer et que l'Esprit-Saint devait inspirer au chef de l'Église ce qui devait décider de notre sort et du salut d'une infinité d'âmes.

Ce matin, à l'heure indiquée, je me suis rendu chez l'Archiprêtre qui, par parenthèse, loge à l'autre extrémité de la ville ; il m'a reçu sur-le-champ avec bonne grâce, a expédié devant moi quelques affaires avec un de ses secrétaires, il a ensuite entamé le discours sur notre affaire. Il m'a d'abord lu le rapport succinct qu'il en avait fait au Saint-Père dans lequel, il faut l'avouer, était renfermé le

fond de mon mémoire et les points essentiels qui devaient fixer l'attention ; mais comme il me l'avait fait entendre l'avant-veille, il concluait pour le *laudanda*, après qu'on aurait examiné s'il n'y avait rien à réformer. Mais, admirez la bonté de Dieu et unissez-vous tous à moi pour le remercier ! Tel n'a point été l'avis du Saint-Père : « Non, a dit le Pontife, cette Société me plaît; je sais le bien qu'elle fait, etc., etc. » Et il est entré dans mille détails qui ont surpris l'Archiprêtre au dernier point : « Je veux la favoriser. Choisissez un Cardinal parmi les plus doux de la Congrégation pour qu'il soit le ponent de cette cause ; allez chez lui de ma part et dites-lui que mon intention est qu'on ne loue pas seulement ces Règles, mais qu'on les approuve. » O Léon XII ! la Congrégation dût-elle rejeter nos Règles, vous ne seriez pas moins à jamais considéré parmi nous comme le bienfaiteur et le père de notre Société.

L'avez-vous entendu, cher ami, et puissent tous nos chers Frères comprendre ce que vaut cette parole sortie de la bouche du chef de l'Église de Jésus-Christ! C'est après que j'ai soumis à son jugement les points fondamentaux de nos Règles, qu'il a réfléchi deux jours sur toutes mes paroles, contradictoirement aux conclusions du rapporteur de cette affaire, c'est alors qu'il dit : « Non, j'aime cet Institut, je veux approuver ces Règles. » Docteur et juge favorable, il veut encore être Père : « Choisissez le plus doux parmi les Cardinaux de la Congrégation... » Mais je n'ai pu retenir mes larmes, tant cette bonté a touché mon cœur. C'est quelque chose d'extraordinaire, et nous ne saurions trop nous confondre devant Dieu d'une protection si peu méritée si je me considère, et que vous tous, mes chers enfants, qui servez le bon Dieu de si bon cœur, avez ménagée de loin pour ma consolation et le bonheur de toute la Société.

En sortant de la maison de l'Archiprêtre ADINOLFI, j'ai dit de bon cœur le *Te Deum laudamus*, et je suis entré dans l'église où repose le corps de saint Joseph Calasance, pour y remercier Notre-Seigneur et le prier d'achever son œuvre.

Voilà donc notre affaire en train, mais si elle a fait un grand pas en commençant, ce n'est pas à dire qu'elle soit achevée. Devant Dieu et pour nous, c'est tout comme le chef de l'Église a prononcé, sa volonté nous est connue, mais pour la forme il faut suivre une marche et faire des formalités qui prendront bien du temps. Me voilà donc relégué loin de vous et de toute notre chère famille. Croyez que je fais un grand sacrifice ; mais si jamais il fut commandé, c'est bien cette fois ; aussi, si j'en fais la remarque, ce n'est pas pour m'en plaindre, ni, à Dieu ne plaise, pour murmurer ; mais c'est pour vous faire connaître que je ne suis bien qu'auprès de ceux que le bon Dieu m'a donnés. Redoublez tous de ferveur et d'exactitude pour l'observance des Règles. Vous sentez qu'elles ont pris aujourd'hui un caractère plus imposant. Tâchons de répondre à l'attente du chef suprême de l'Église, c'est le moyen d'attirer sur nous et sur notre saint ministère de nouvelles bénédictions.

Qu'on se renouvelle surtout dans la dévotion à la très-sainte Vierge, pour nous rendre dignes d'être les Oblats de l'Immaculée Marie. Mais c'est un brevet pour le ciel ! Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Avouez que ce sera aussi glorieux que consolant pour nous de lui être consacrés d'une manière spéciale et de porter son nom. Les Oblats de Marie ! Ce nom satisfait le cœur et l'oreille. Il faut que je vous avoue ici que j'étais tout étonné, lorsqu'on se décida à prendre le nom que j'ai cru devoir quitter, d'être si peu sensible, d'éprouver si peu de plaisir, je dirai presque une sorte de répugnance de porter le nom

d'un saint qui est mon protecteur particulier, auquel j'ai tant de dévotion. A présent, je me l'explique; nous faisions tort à notre Mère, à notre Reine, à celle qui nous protége et qui doit nous obtenir toutes les grâces dont son divin Fils l'a faite dispensatrice. Réjouissons-nous donc de porter son nom et sa livrée.

25 *décembre.* — J'ai fini ma lettre hier au soir, et je vous écrivais pendant que vous étiez tous à chanter les louanges de Dieu. Je me plaisais à diriger d'ici votre intention en actions de grâces pour la protection spéciale que le Seigneur a daigné nous accorder. J'ajoute ces deux lignes avant de partir pour Saint-Pierre, où je me propose d'assister à la grand'messe dans la chapelle Sixtine. Le Saint-Père ne s'est pas senti la force de faire l'office ; c'est beaucoup qu'il ait pu hier faire la cérémonie de la fermeture de la porte sainte. Quoique ce soit toujours aussi beau qu'intéressant de voir officier le chef de la religion, il s'en faut de beaucoup que ce que j'ai vu soit comparable à cet office pontifical fait par le Pape, trois fois seulement dans l'année. Tous déclarent qu'on ne peut rien voir de plus beau dans le monde, et je m'en fais une idée.

Adieu, chers amis, je vous ai souhaité les bonnes fêtes en disant une messe pour vous; je vous embrasse maintenant tous de tout mon cœur. J'embrasse aussi bien tendrement mon bon oncle, et je pense avec quelque inquiétude à la fatigue qu'il se donne aujourd'hui. Quand nous reverrons-nous ? Adieu.

LETTRE XIII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 28 décembre 1825.

Commençons, puisque vos lettres se font attendre; j'aurais dû, cher ami, en recevoir une hier au plus tard, et

c'est encore en vous faisant grâce de deux jours, car depuis celle que vous m'avez écrite le 7, je n'ai plus rien reçu de vous, et cette lettre n'en valait pas la moitié d'une. Heureusement mon bon oncle avait eu la bonté d'y suppléer et l'aimé X... venant de son côté à votre secours s'était aidé à cacher la pauvreté de votre offrande. Je les remercie doublement l'un et l'autre, et pour le plaisir qu'ils m'ont fait, et pour le service qu'ils vous ont rendu en remplissant l'espace immense que vous aviez laissé en blanc dans votre épître. Je vous ai manifesté mon sentiment à ce sujet dans une de mes lettres, je ne reviendrai pas sur cet article. Je pense que vous devez être content de mon dernier compte rendu, et il y a de quoi, en effet. Je prépare à présent tout doucement la voie aux opérations ultérieures ; car il faut se souvenir de cette parole de saint Ignace, que dans les affaires il faut agir comme si la réussite devait dépendre de notre adresse, et mettre en Dieu toute sa confiance comme si toutes nos démarches ne devaient rien produire. J'avoue néanmoins que d'après tout ce qui est arrivé jusqu'à présent, je ne compte que sur le secours de Dieu, et si j'agis de mon côté, c'est pour la forme et pour n'avoir pas l'air de tenter Dieu. Je n'ai rien de plus à vous dire. Il faut bien vous laisser le temps de méditer un peu sur la marche de la Providence et de remercier Dieu. Quand j'y réfléchis, je trouve tout dans les réponses qui m'ont été faites par le souverain Pontife. N'est-ce pas ce que l'on appelle le *vivæ vocis oraculum?* Les lois ici peuvent être abrogées par ces sortes de décisions. A la rigueur, il ne nous en faudrait pas davantage; il faut espérer que le reste viendra aussi. En attendant, je me présente chez les Cardinaux qui sont appelés à donner leur avis. Il en est un dont l'abord m'a paru fort épineux, la prudence humaine eût peut-être exigé que je fisse abstraction de lui, mais ne pas le voir et faire un en-

nemi à la cause dont je suis chargé, qui est l'unique objet que je dois avoir en vue, c'était la même chose. J'ai donc été chez lui sans lui dire mon arrière-pensée, il ne m'aurait pas su gré de ma visite. Ce que j'avais prévu est arrivé, il a été fort sensible à mon attention, et *subito* il m'a invité à dîner. Voilà l'embarrassant de l'affaire; mais vous sentez que j'ai une certaine noblesse dans l'âme qui me fait braver l'opinion : j'aurais cru commettre une lâcheté en refusant, j'ai donc accepté. Je n'en suis pas moins bon royaliste pour cela, et infiniment meilleur royaliste que ceux qui pourraient me blâmer et me dénonceraient s'ils le savaient.

Je n'ai pas pu voir aujourd'hui le Cardinal Pacca, chez qui j'allais pour lui parler de notre affaire. Il est Préfet de la Congrégation dont celui de qui je viens de vous parler est membre avec plusieurs autres. Demain je dînerai chez mon Doyen avec un autre que j'aurais volontiers pris pour ponent, si on ne m'avait prévenu que, dans un cas semblable, il avait tout bouleversé pour y mettre du sien. Le risque à courir était trop fort. Nous avons jeté les yeux sur un autre, que je ne connais pas, mais que l'on dit plus facile ; l'Archiprêtre Adinolfi a dû le voir aujourd'hui de la part du Pape ; je saurai demain s'il est chargé de faire le rapport, car le Cardinal ponent est ce que nous appellerions le *rapporteur*.

29 *décembre*. — J'ai été voir de nouveau Mgr le Cardinal Pacca pour l'instruire, et lui demander en même temps une lettre de recommandation pour le Cardinal Pédicini, que nous avons choisi pour ponent de notre cause. Le Cardinal paraît être bien entré dans nos vues, et il m'a promis la lettre que je lui demandais pour le Cardinal Pédicini, qui est son ami, son compatriote et son parent. J'ai vu aussi Mgr Marchetti, Archevêque d'Ancyre, qui vient d'être nommé secrétaire de la Congrégation ; je l'ai

mis aussi au courant de l'affaire. Ce n'était pas la première fois que nous nous voyions. Il m'a affirmé ce que m'avait dit l'Archiprêtre ADINOLFI, qui a fait jusqu'à sa nomination les fonctions de secrétaire ; mais il m'a dit de plus, que le Saint-Père avait parlé de moi de la manière la plus satisfaisante, pour ne pas dire la plus flatteuse. Tant mieux si cela doit contribuer au succès de l'affaire.

Je dois dire cependant qu'en sortant de chez l'Archevêque, j'ai rencontré à sa porte l'Archiprêtre ; je ne sais s'il lui a déplu de me voir chez celui qui est devenu son chef, mais il m'a dit que les choses s'étaient un peu gâtées, qu'on lui avait dit qu'il n'était pas nécessaire, etc. « Qui est-ce qui a dit cela, ai-je répliqué ; est-ce un des Cardinaux de la Congrégation ? — Non, ce sont des agents de France. — Eh ! qu'a-t-on besoin de consulter des agents, autrement dits *commissionnaires ?* Pourquoi leur parler d'une affaire qui ne les regarde pas ? Il serait plaisant que l'opinion d'un agent prévalût sur mes raisons et sur la recommandation du chef de l'Église, qui a dit : « Je veux » *voglio.* » Comme nous étions sur le seuil de la porte et qu'il fallait croire qu'il était enrhumé, puisque hier il était dans son lit à midi, pour cette raison nous nous sommes séparés.

J'ai fait mes réflexions chemin faisant, et j'ai bien pris la résolution de ne pas m'endormir, de retourner de nouveau chez l'Archevêque qui désormais se présentera à l'audience du Pape, et d'aller instruire le Cardinal PÉDICINI, dès que j'aurais la lettre du Cardinal PACCA. Cette lettre m'a été remise ce soir, et demain je ne manquerai pas de m'acheminer chez Son Éminence, qui a dû être prévenue aujourd'hui par M. l'Archiprêtre, qui devait bien enfin s'acquitter des ordres qu'il avait reçus du Pape. Le propos de cet homme me donne quelque inquiétude ; je n'oublierai rien pour atténuer l'impression qu'il peut faire

sur l'esprit de l'Archevêque secrétaire et sur le Cardinal ponent. Je m'aperçus aussi qu'il avait mis quelques brimborions de papier par-ci, par-là dans le livre. Je me propose de prier le Cardinal ponent de vouloir bien me consulter sur les articles que l'Archiprêtre peut avoir notés, afin qu'il soit éclairé par les explications que je serai dans le cas de lui donner, avant qu'il émette lui-même un sentiment. Je vais me hâter de traduire le mémoire que j'avais présenté en français, pour qu'il fît plus d'impression sur ceux qui connaissent cette langue; mais le Cardinal Pédicini ne la sait pas.

Malheureusement il se rencontre que précisément demain est le jour de notre grande fête. On met les quarante heures dans notre Église. Avant d'exposer le saint sacrement, on fait une procession extérieure à laquelle je ne pourrai pas me dispenser d'assister. Il y a grande invitation au réfectoire, et depuis huit jours on m'a prié de ne m'engager nulle part. Ces deux choses me prendront tout juste le temps qui serait le plus opportun pour aller faire connaissance avec mon Cardinal. Je verrai pourtant, s'il est possible, de tout concilier. Croyez que je n'épargne rien pour disposer les choses pour qu'elles aillent bien ; mais il en coûte bien des pas et bien des soucis. Je ne conçois pas comment il se rencontre des gens dans le monde qui, pouvant sans se donner plus de peine faire le bien, du moins le seconder et rendre service en même temps, préfèrent vous désobliger en entravant l'œuvre de Dieu. Et encore, il faut ménager ces gens-là, parce qu'ils pourraient vous nuire encore davantage, et qu'on se reprocherait d'avoir donné occasion à la moindre opposition lorsqu'il s'agit d'aussi grands intérêts....

30 *décembre*. — Me voici de retour de ma visite au Cardinal Pédicini ; je l'ai trouvé occupé à lire le livre, et la traduction de ma supplique, que je lui ai lue, n'a fait qu'a-

jouter à la bonne opinion qu'il commençait à concevoir de la chose. Le Cardinal est un homme de bien ; il m'a promis d'accélérer de son côté tant qu'il pourrait, et de faire passer cette affaire avant d'autres qu'il a. Mais quelle filière à suivre ! Quand il aura lu et fait son rapport, il faudra le faire passer au cardinal FESCH qui le fera passer au cardinal HUFFELIN, celui-ci au cardinal BERTAZZOLI, le cardinal BERTAZZOLI au cardinal PALLOTA, le cardinal PALLOTA au cardinal TURIOZZI, le cardinal TURIOZZI au cardinal PACCA, qui le renverra au cardinal PÉDICINI. Le cardinal PEDICINI en parlera au Pape, puis la Congrégation s'assemblera et décidera. Que dites-vous de cette marche ? On pourrait prendre une voie plus courte, mais c'est ainsi. Calculez maintenant à quinze jours par tête jusqu'à quand je suis ici. Il y a de quoi me faire tomber dans le marasme. Je n'oublierai rien pour pousser, mais ce ne sera pas chose aisée. Je dois dire à la décharge de l'Archiprêtre, que je ne crois pas qu'il ait donné de fâcheuses impressions, je n'ai même plus aperçu de petits morceaux de papier dans le livre. Je ne manquerai pas de retourner après-demain chez mon Cardinal pour lui tenir l'épée aux reins ; mais, Seigneur, quand me tirerai-je d'ici ?

Je suis tout en esprit avec vous autres. En allant gagner mon dernier jubilé à Sainte-Marie-Majeure, je me suis entretenu tout le temps de la route avec vous, et uni avec ce que vous faisiez à cette même heure à Aix et à Marseille. C'était à l'entrée de la nuit. Adieu.

31 *décembre.* — Je me contente aujourd'hui de souhaiter une bonne année. Je me suis beaucoup occupé de vous tous avec grande consolation cette nuit, devant le saint sacrement, qui reste exposé deux nuits pendant les quarante heures ; ce matin encore à la sainte Messe et ensuite pendant mon heure d'adoration. J'ai un avantage

que vous n'avez pas, c'est que je sais à peu près toujours ce que vous faites, connaissant les us et coutumes. C'est un petit raffinement de jouissance qui me console un peu dans mon éloignement forcé et par trop prolongé. Présentez à mon bon oncle mes souhaits et mon obédience. X... sait qu'il est toujours compris dans les termes collectifs. Je lui recommande le principal hôte du palais épiscopal. Je l'adore d'ici dans le lieu qu'il occupe au palais, et cela très-souvent, mais je voudrais m'y rencontrer avec mon fidèle et bien-aimé X... à la garde duquel je l'ai laissé. Qu'il fasse toujours son oraison et son adoration dans la chapelle, et qu'il y paraisse quelques autres fois dans le jour. Adieu.

LETTRE XIV. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 1er janvier 1826.

C'est pour avoir le plaisir de vous souhaiter la bonne année en bonne et due forme, mon cher Tempier, que je commence ma lettre aujourd'hui, peu après le départ de celle que j'avais commencée l'autre jour, en attendant de vos chères et toujours plus désirées nouvelles. Pour étrennes je vous transcrirai les grâces très-précieuses accordées par notre Saint-Père le Pape à notre pauvre société qui n'aura, à ce qu'il paraît, jamais de paix sur la terre, puisqu'il semble que ceux qui la persécutent se relèvent les uns les autres pour ne pas nous donner le temps de prendre haleine. Votre long mémoire qu'on vient de me remettre répond parfaitement à toutes les objections, il est fait avec force et modération tout ensemble, et la réponse prouve qu'il a fait impression sur la personne qui avait évidemment écrit la première lettre *ab irato*.

Mes opérations d'aujourd'hui, 2 janvier, ne m'ont pas beaucoup satisfait. J'ai rencontré un Cardinal sur lequel j'aurais dû compter, à cause des avances qu'il m'avait faites, puisqu'il me fit appeler hier à la chapelle du Vatican, pour me témoigner à haute voix le désir qu'il avait de faire ma connaissance, attendu qu'il était le bon serviteur de Mgr l'Evêque de Marseille, etc. Il était venu me voir à ce qu'il m'a dit; en effet, j'avais trouvé une carte chez moi. Bref, il me donne rendez-vous pour ce matin à neuf heures. C'était pour me parler du plaisir qu'il avait de voir que l'Evêque de Marseille eût formé une maison où l'on professe amour et respect pour la doctrine du bienheureux Alphonse, etc. Il était si fort en train et disait à ce sujet de si belles choses, que j'ai cru tout bonnement avoir trouvé la pie au nid. Je lui ai donc témoigné mon regret qu'il ne fût pas de la Congrégation qui doit juger notre affaire, et dans l'intention qu'il me donnât quelque bonne recommandation pour ceux qui la composent, j'ai eu la bonhomie de lui parler à cœur ouvert et en détail de cette affaire. Quelle a été ma surprise de le trouver d'un sentiment tout opposé à celui du Pape [1]! C'était pitié de voir les objections qu'il me faisait. Il a été jusqu'à me demander si j'en avais parlé à notre ambassadeur, comme si on consulte des laïques pour des cas de conscience, et mille autres choses pareilles. Oh! comme j'ai fait du mauvais sang! Heureusement j'étais à jeun, autrement la violence que je me faisais était capable d'arrêter ma digestion. Toute ma crainte est qu'il ne parle au Pape dans le même sens qu'à moi, et que ce verbiage ne

[1] Le Cardinal dont il est question ici était le Cardinal Castiglione, qui, après la mort de Léon XII, devint Pape sous le nom de Pie VIII, l'opposition qu'il faisait à notre vénéré Fondateur n'était qu'apparente et cachait la plus profonde estime pour lui et pour son œuvre, comme on le verra par la lettre suivante.

fasse quelque fâcheuse impression sur le Saint-Père, qui s'est montré jusqu'à présent si favorable, comme vous avez pu en juger par tout ce que je vous ai mandé dans mon avant-dernière lettre.

Au sortir de chez le Cardinal Grand Pénitencier, je suis allé chez le Cardinal Pedicini. Je me suis fait expliquer la marche de l'affaire. Nouveau chagrin ! J'avais cru qu'en sa qualité de ponent il ferait le rapport de l'affaire, et que ce serait ce rapport qui serait envoyé à chaque Cardinal composant la Congrégation : point du tout. Il faut qu'il lise tout ce gros volume et les pièces y annexées, et c'est ce même gros volume qu'il doit faire passer successivement à six autres Cardinaux qui en feront chacun à leur tour une lecture attentive. Jugez où cela nous mène ! Oh ! vraiment, j'ai du regret de ne m'être pas contenté des approbations directes de nos Evêques et indirectes du Pape. Encore si nous devions obtenir ce que nous désirons, mais rien de plus douteux. Les Cardinaux seront sans doute plus sages que le Pape. Cependant, nous avons son sentiment particulier, c'est dommage qu'il se soit cru obligé de remplir ces formalités qui nous assomment.

C'est assez vous raconter des choses désagréables ; je vais maintenant vous transcrire les grâces accordées par le souverain Pontife. Vous n'oublierez pas qu'il s'est fait lire chaque article l'un après l'autre, et qu'il a tout accordé avec connaissance de cause. Vous noterez même que les deux grâces importantes qu'il a accordées à perpétuité, il les avait d'abord accordées avec les autres *ad septennium,* parce que le rédacteur de la supplique avait ainsi exposé la demande. Je suis revenu sur cet objet, et dans une seconde audience, Mgr l'Archevêque, secrétaire de la Congrégation de la Propagande, lui a de nouveau exposé ma demande, a fixé par conséquent l'attention du

Saint-Père sur un objet d'une si grande conséquence, et le Saint-Père, très-librement, avec réflexion et très-volontairement, a accordé à perpétuité une grâce qui doit être considérée comme une approbation de la chose et pour toujours. La grâce accordée à perpétuité dans la seconde audience n'est pas comprise dans la rédaction de celle *ad septennium,* parce que je fis ma seconde demande le lendemain de la première audience, avant que le secrétaire eût mis au net les notes qu'il prend à l'audience même, sous la dictée du Pape. Les deux rédactions ont été faites ainsi après la seconde audience, et le Pape, ayant par grâce très-spéciale accordé l'indulgence à perpétuité, il eût été inutile de faire mention de la première grâce qu'il n'avait accordée que pour sept ans. Toutes ces explications ne sont pas de trop quand il s'agit d'une chose d'un aussi grand intérêt. Si je devais retourner dans quinze jours, je ne me donnerais pas la peine de transcrire ce long mémoire ; mais étant cloué ici, je ne veux pas que vous soyez privés et du plaisir et du profit que vous aurez, en recevant plus tôt les grâces nombreuses que la munificence et la bonté paternelle du chef de l'Eglise vous procurent[1].

J'ai encore bien des courses à faire ; il est vrai que souvent on a le temps de se reposer dans les antichambres ou au salon, car il faut dire qu'on ne me laisse jamais dans l'antichambre. Ce ne serait rien si on devait finir par obtenir ce que l'on demande avec tant de justice ; mais je crains bien d'avoir à regretter mon temps et mes peines. La tournure que cela prend ne me plaît guère. Je sais que dans toute affaire, il y a du haut et du bas, des moments heureux et des secousses et des échecs ;

[1] Les deux indults dont il est question sont datés du 11 et du 18 décembre 1825. Ils ont été publiés à la suite des Règles.

mais il est dur d'avoir pour soi le sentiment et la volonté du Pape, seul juge véritable, et que ces tristes formalités nous exposent à n'avoir pas un résultat différent de celui qu'ont obtenu tant d'autres, en faveur desquels le Pape ne s'était pas prononcé (comme M. Deshayes et M. de Condren). Si j'avais pu prévoir que la volonté connue du Pape n'entraînât pas le sentiment de tous les Cardinaux de la Congrégation, j'aurais supplié le Saint-Père de me permettre de me contenter de son approbation verbale, et des grâces qu'il daignait y ajouter. Redoublez de prières, le résultat sera peut-être différent de ce que les apparences font présumer.

3 *janvier*. — Quoique je sois extrêmement arriéré aujourd'hui, n'ayant pu dire mon office hier soir pour vous écrire, et la communauté s'étant levée plus tard à cause des veilles des quarante heures, je ne voudrais pas vous donner le mauvais exemple de laisser du blanc dans mes lettres, et je tiens à ce que celle-ci parte encore aujourd'hui. Je reviens sur la perspective de cet éternel séjour ici : qu'en pensez-vous ? Quelle couleur lui donner ? Voilà le Jubilé fini ici, il va commencer en France. Il n'est pas naturel que dans de telles circonstances je prolonge mon séjour à l'étranger pour mon plaisir ou pour ma dévotion. On pourra bien dire que, puisque je me trouve à Rome, je pousserai jusqu'à Naples, et dans le fait, il est possible que j'aille faire le pèlerinage de Nocera-de-Pagani, où repose le corps du bienheureux Alphonse, qui sera vraisemblablement canonisé dans moins d'un an. J'ai vu ici un des Pères de sa Compagnie, qu'il a reçu lui-même ; il m'en a conté de belles, que nous ignorions complétement. Il le compare à saint Joseph Calasance, pour les chagrins domestiques et les injustices commises contre lui. Il vous souvient de ce que je vous ai dit de ce saint. Le nôtre est mort sous une espèce d'anathème. Pie VI, sur

un faux rapport, sans l'entendre ni le consulter, fit nommer un autre Recteur-Majeur, sépara le Bienheureux et ses Pères du royaume de Naples, de la Congrégation, etc. Ce n'est qu'après sa mort que les choses s'arrangèrent de nouveau et que l'union fut rétablie.

Je conçois comment ces désordres peuvent arriver ; il suffit, avec l'aide du diable, de prévenir contre le bien celui qui fait le rapport des affaires de telle ou telle partie au Pape ; ordinairement celui-ci s'en rapporte à lui, et comme vous savez, il est plus facile de donner des préventions contre que d'en faire adopter de favorables. A propos de préventions, ne m'est-il pas venu dans l'esprit que, dans le moment de sa grande mauvaise humeur, celui qui vous a écrit ait écrit en même temps au Cardinal Grand Pénitencier? Je ne m'explique pas autrement certains propos qu'il m'a fallu avaler, avec la grâce de Dieu, bien entendu ; par exemple, qu'on ne pourrait pas se fier aux attestations, quoiqu'elles fussent accompagnées du grand sceau et écrites pour la plupart de la propre main des Évêques, qu'il faudrait leur écrire, ou bien aux Évêques voisins. Vous sentez qu'en laissant de côté tout ce qu'avaient d'outrageant pour moi ces propos exprimés avec beaucoup de douceur, et des réticences qui n'en sauvaient pas le ridicule à mes yeux, j'ai répondu comme il fallait sur la chose en elle-même. Mais il est certain qu'on sent dans ces occasions le besoin, et qu'on éprouve en effet le secours de la grâce. Je le répète, quoique ce Cardinal ne soit pas de la Congrégation, je crains qu'il ne nous nuise, surtout s'il a reçu quelque lettre indiscrète Il ne me reste plus que la place de vous embrasser, vous et toute la bonne famille.

LETTRE XV. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 4 janvier 1826.

Si j'avais, cher ami, autant de vertu que de perspicacité, je m'estimerais bien heureux. N'avais-je pas deviné ce qui est arrivé ? Et malgré toute la finesse de M. le Cardinal, tous les détours, toutes les précautions qu'il prit dans cette fameuse conversation qui dura près de deux heures, n'avais-je pas compris le secret moteur de cette étrange opposition ? Tout est découvert maintenant, et ce que j'avais supposé dans ma lettre d'hier n'est que trop réel. Un des Évêques qui avaient approuvé, a chargé son commissionnaire de former opposition, de sorte que notre affaire, qui marchait à pleines voiles, éprouve un échec dont je ne crois pas qu'elle puisse se relever. Je ne sais pas encore quel est cet homme, que Dieu jugera, qui vient de porter un coup si terrible à l'œuvre de Dieu ; mais ce ne peut être, à mon avis, que l'Évêque de Gap. C'est la reconnaissance qu'il nous témoigne pour tout le bien que nous avons fait chez lui. Pour qualifier dignement ce trait, il faudrait en calculer les suites. Vous ne sauriez croire l'effet que produit ici une démarche de ce genre, outre l'inconvénient majeur de donner de la publicité à une affaire qui exigeait le plus grand secret. Il est beaucoup de choses qu'on ne peut expliquer que verbalement. C'est pitié de voir la politique et l'espèce de vile dépendance de certains personnages, qui comptent sur le secours des cours à certaines époques qu'ils se permettent de prévoir. Laissons cela. Voici où nous en sommes.

Ce matin j'ai cru devoir aller prendre langue chez Mgr MARCHETTI, devenu, comme je vous ai dit, secrétaire de la Congrégation. A peine assis, il ne m'a pas caché qu'un

expéditionnaire avait présenté une opposition de la part d'un de ces mêmes Évêques qui avaient approuvé. Un expéditionnaire, un misérable commis à gages devenu le procureur fondé d'un Évêque dans une affaire de cette importance, et qui va entraîner de si funestes conséquences ! Je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche pour répondre, car dans le même instant on est venu annoncer le Cardinal Castiglione, ce même Cardinal chez qui j'avais été avant-hier, et dont je vous ai rapporté la conversation peu satisfaisante que nous avions eue ensemble. Je me suis levé aussitôt pour ne pas me rencontrer avec lui, mais en partant j'ai dit à l'Archevêque qu'il nous était contraire, pour le prévenir un peu contre ce que je supposais qu'il venait lui dire. Je lui ai annoncé aussi que je retournerai demain chez lui.

J'ai voulu sur le champ commencer ma lettre, parce que ne pouvant voir demain l'Archevêque que vers midi, et le courrier partant à deux heures, je craindrais de n'avoir pas le temps de vous mettre au courant de cette malheureuse anicroche. Quelle trahison de la part de cet Évêque, qui n'est Évêque que parce que je n'ai pas pris son siége ! Si nous ne lui convenions pas, rien de si simple, il n'avait qu'à nous dire de sortir de son diocèse; mais de quel droit vient-il contrarier notre marche et nous empêcher de faire ailleurs le bien, comme l'esprit de Dieu nous trace de le faire ? Cette indigne et sourde réclamation ne va à rien moins qu'à atténuer toutes les autres approbations et les rendre, pour ainsi dire, de nul effet : quel mal cet homme nous a fait !

J'ai commencé ma lettre chez Ferrucci, qui était sur ma route pour aller chez le Cardinal, à qui le Cardinal Pedicini doit faire passer notre manuscrit, quand il l'aura étudié. Je me suis confirmé davantage dans l'intime conviction que notre affaire était gagnée sans l'indigne manœuvre

de l'Évêque. Je me suis entretenu pendant trois quarts d'heure avec ce Cardinal, et l'ai ramené tout doucement à mon sentiment, et mis grandement dans nos intérêts. C'est lui qui m'a dit : « Lors même que la Congrégation ne serait pas de cet avis, après tout, nous ne sommes que les conseillers du Pape, et lorsqu'il veut, il peut faire indépendamment de notre avis. » Or le Pape voulait et voulait si bien, qu'il avait chargé le secrétaire de faire connaître sa volonté au Cardinal ponent. Mais à présent il est tout à craindre qu'il laisse aller les choses selon le cours ordinaire, par la terreur panique qu'inspire ici une opposition d'un Évêque de France, que l'on s'imagine mettre toutes les Gaules en mouvement. Le Cardinal CASTIGLIONE n'aura pas manqué de parler au Saint-Père dans ce sens, et vous savez, quand on abonde dans un sens et que personne ne réplique, combien il est facile de faire impression. Quand je réfléchis au mal incalculable que nous fait cet Évêque à pure perte pour lui, je dis le *Pater noster* pour étouffer le sentiment d'indignation qu'un pareil procédé exciterait dans mon âme. Du reste, je ne suis pas encore assuré que ce soit lui, je ne tarderai pas à le savoir d'une manière positive. Je retournerai demain chez Mgr MARCHETTI et je tâcherai de tirer l'affaire au clair. Quel nom donner à toute cette trame ? Faut-il d'autres preuves pour se convaincre de la nécessité de la mesure que nous voulions prendre ? Je vous le dis et vous le répète, notre affaire était gagnée sans ce malheureux incident que l'esprit de ténèbres a suscité, il sait bien pourquoi. Je m'arrête, parce que si je me livrais à mes réflexions, je ne laisserais plus de place pour ce qui me restera à vous dire demain, quand j'aurai vu Mgr MARCHETTI qui aura, sans doute, été bien endoctriné aujourd'hui par ce bienheureux Cardinal CASTIGLIONE.

5 *janvier*. — J'ai commencé ma journée par aller offrir

le saint sacrifice sur le tombeau de saint Joseph Calasance, dans l'intention d'obtenir par son intercession les lumières et la force nécessaires pour soutenir cette nouvelle lutte suscitée par le démon contre notre sainte œuvre. Je suis sorti de là pour aller chez l'Archiprêtre ADINOLFI, que je n'avais pas vu depuis le jour que je le rencontrai à la porte de Mgr MARCHETTI. Sa contenance m'a fort rassuré. Il m'a dit que ce n'était pas un seul, mais trois de ceux qui avaient approuvé, qui avaient écrit une belle lettre commune qui n'avait pas le sens commun et qui était tout à fait anticanonique : ce sont ses propres expressions. Il avait d'abord cru que c'était un tour de quelque expéditionnaire jaloux de FERRUCCI, mais il avait confronté les signatures, et il n'y a pas de doute que les trois Evêques ont signé cette lettre. Il m'a beaucoup rassuré, et il m'a avoué que dès le principe de cette affaire, lui qui est si accoutumé à en traiter de semblables, avait été étonné de son allure, il ne concevait pas comment elle allait si grand train sans rencontrer d'obstacles. Celui-ci ne l'a point surpris, mais il ne lui fait pas grand'peur. J'avais pris de fortes résolutions auprès de saint Joseph Calasance; les paroles de l'Archiprêtre ont ajouté l'espérance à la foi.

J'ai vite pris mon essor vers le Quirinal où loge Mgr MARCHETTI ; j'étais près de Saint-Pierre, du moins à portée du château Saint-Ange, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la ville. Arrivé chez Mgr MARCHETTI, nouvelle surprise. « Devinez, m'a-t-il dit, ce qu'est venu faire chez moi hier le cardinal CASTIGLIONE ?... Il est venu me recommander très-chaudement votre affaire, en me faisant le plus grand éloge de votre personne. » Pour le coup je me suis frotté les yeux. « Mais tout ce qu'il m'a dit, c'étaient des objections qu'il vous faisait, etc. » Ne serait-ce pas, me suis-je dit intérieurement, qu'il a vu le Pape per-

sister dans sa résolution? C'est une idée qui m'est venue dans l'esprit. C'est qu'il faut que je vous dise que le Pape a été tellement enchanté de l'exposé que je lui fis, qu'il dit au prosecrétaire de la Congrégation : « Je suis enchanté de cette institution, elle nous manque en Italie, et je voudrais bien l'établir dans mes Etats. » Quoi qu'il en soit, Mgr MARCHETTI m'a assuré qu'il connaissait le Cardinal CASTIGLIONE, et que certainement il lui avait parlé sincèrement. Voilà qui est bien.

Je cours chez le Cardinal PEDICINI, que je trouve encore avec notre volume en main. Grands compliments et grands éloges, il ne trouve pas un mot à reprendre, tout est prévu, tout est admirable, tout est saint. « Mais, Monseigneur, cette certaine lettre? Je viens ici pour y répondre. — La voilà, lisez-la tout haut? » Et il ne me donnait pas la peine de la réfuter, c'est lui qui s'en chargeait, au fur et à mesure que je lisais, par les propres paroles de notre livre. En effet, c'est une chose pitoyable dont je rougis pour l'honneur de notre Episcopat. C'est une misérable production de ce bon Evêque de Gap, écrite de la main de son secrétaire, et au bas de laquelle on voit la signature de l'Archevêque d'Aix, de l'Evêque de Digne et la sienne.

Si ma montre qui est là sur mon bureau ne me pressait pas pour le courrier, je vous en dirais plus long sur cet article, mais je crains de manquer le départ, et cela me renverrait à dimanche, tandis que je suis bien aise que vous sachiez au plus tôt tous ces détails... Je vais faire un essai, mais dont je ne puis me promettre la réussite ; c'est de prier le Cardinal PACCA de demander de ma part au Pape de consentir à ce que le rapport du Cardinal ponent lui soit présenté sans faire passer cette affaire par tant de mains, qui me retiendraient ici plus que le bien du diocèse et de la famille ne le permettrait. Si le Cardinal

accepte de présenter ma demande et que le Pape y consente, nous sommes bien ; autrement, je languirai encore bien longtemps ici, car voyez le temps que cela porte. Le Cardinal PEDICINI ne sera en mesure de faire passer le dossier à celui qui vient après lui que vers la fin de la semaine prochaine, et il y en a sept après lui. Croyez que je ne m'endors pas ; je prendrai des bains quand je serai de retour, car il faut avouer que cette opération ne peut pas se faire sans échauffement. Je me porte néanmoins à merveille de corps et d'esprit ; il semble en vérité que le bon Dieu veut me laisser tout à mon affaire et bien uni à lui, et il ne permet pas que je l'offense, du moins de manière à m'en apercevoir

Adieu, je cours, car je cours toujours, je cours à la poste. Je dîne ce soir chez l'ambassadeur. Je vous embrasse ainsi que mon oncle et toute la famille,

---

LETTRE XVI. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 10 janvier 1826.

Je commence, mon cher Père TEMPIER, par rectifier une proposition de ma dernière lettre, qui serait trop absurde et ridicule, si je n'avais écrit dans l'intimité de la confiance à mon ami et au confident de mes plus secrètes pensées ; certainement elle ne me serait pas échappée avec toute autre personne. Lorsque j'ai dit que je ne péchais pas, j'ai voulu dire que je péchais moins ; la raison en est toute simple. D'abord, tout en faisant nos affaires, j'ai tâché de profiter de mon mieux des grâces extraordinaires et multipliées du Jubilé. D'ailleurs ici tout rappelle les grands exemples des saints, qui semblent vivre encore pour ceux qui

parcourent cette ville avec tant soit peu d'esprit de foi. De plus, ayant entre les mains une affaire d'une importance majeure, dont les conséquences doivent si puissamment influer pour l'édification de l'Eglise, la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, une affaire qui doit être traversée par l'enfer et qui ne peut réussir que par une protection très-spéciale de Dieu, à qui seul appartient le pouvoir de toucher les cœurs et de diriger la volonté des hommes, j'ai dû nécessairement me convaincre qu'il était de mon devoir de faire tout ce qui dépendait de moi pour vivre dans l'union la plus intime qu'il me serait possible avec Dieu, et prendre, par conséquent, la résolution d'être fidèle à sa grâce et de ne pas contrister son esprit. Dans l'état présent des choses, la moindre infidélité volontaire me semblerait un crime, non-seulement parce qu'elle déplairait à Dieu, ce qui serait sans doute le plus grand mal, mais encore par les conséquences qu'elle pourrait entraîner.

Je dois ajouter que depuis que je suis parti de France, mais surtout depuis que je suis à Rome, le bon Dieu m'assiste en toute chose d'une manière si sensible, qu'il me semble qu'il ne me serait pas possible de ne pas conserver dans mon âme un sentiment habituel de reconnaissance qui me porte à louer, à bénir, à remercier Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dans les proportions convenables la sainte Vierge, les saints Anges et les saints auxquels je me crois redevable de la protection et des consolations que j'éprouve. Cela n'empêche pas que je ne me confesse deux fois par semaine, et que je ne trouve toujours plus ou moins sujet de m'humilier devant Dieu...

Je n'aurai rien à vous dire de nouveau sur l'affaire pour laquelle je suis ici jusqu'à demain, si toutefois le cardinal Pacca, chez qui j'ai dîné hier, n'oublie pas de

présenter au Pape la demande que j'ai hasardé de lui faire. J'en ai prévenu aujourd'hui le cardinal PEDICINI, pour qu'il suspendît l'envoi des pièces au Cardinal qui devait les examiner après lui, jusqu'à ce que nous sachions si le Pape a consenti ou non d'accéder à ma demande...

11 *janvier.* — Le Cardinal PACCA étant un peu incommodé, n'a pas été ce matin à l'audience du Pape, il n'y a donc rien de nouveau sur notre affaire. S'il se porte bien vendredi, qui est son second jour d'audience, il fera ce qu'il aurait fait aujourd'hui; demandons, en attendant, la sainte patience. La petite incommodité du Cardinal PACCA fait languir notre affaire, car le Cardinal PEDICINI a fini son examen; mais il vaut mieux perdre quelques jours que de laisser entamer les choses de façon à ne plus pouvoir y revenir. Ah! si le Pape consentait à ce que l'examen ne fût fait que par trois! mais je n'ose l'espérer. Avouez cependant qu'il sera bien dur de prolonger indéfiniment ici mon séjour. J'en aurais déjà assez. Je vous embrasse tous.

LETTRE XVII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 13 janvier 1826.

Il faut de la patience dans les affaires, mon cher ami; je la demande au bon Dieu pour ne pas perdre le mérite de mes épreuves. Je vous avais dit qu'il avait été convenu avec le cardinal PACCA qu'il proposerait, mardi passé, au Pape de se contenter de l'examen fait par le Cardinal ponent qui en référerait avec lui, préfet de la Congrégation, pour présenter ensuite leur travail au Saint-Père. Le Cardinal fut un peu incommodé le mardi, il ne fut

pas chez le Pape ; j'espérais qu'aujourd'hui la chose serait réparée, je fus exprès hier au soir chez le secrétaire du Cardinal pour qu'il rappelât l'affaire à Son Eminence, et savoir en même temps si elle se proposait d'aller à l'audience. Il me fut assuré qu'Elle irait, et l'on promit qu'avant minuit on l'entretiendrait du sujet de ma visite. Ce matin, me trouvant dans le salon du secrétaire d'Etat, à l'heure où je croyais mon Cardinal chez le Pape, par hasard j'ai parlé de lui à un monsieur qui était auprès de moi ; il m'a assuré que le Cardinal ne serait pas sorti de chez lui, et comme je paraissais mettre en doute son assertion, il ne m'a pas caché qu'il le lui avait prescrit, d'où j'ai conclu que c'était son médecin. Vous pouvez penser le plaisir que m'a fait cet homme avec sa sentence.

En sortant du Vatican, j'ai envoyé chez le Cardinal pour savoir ce qui en était; on m'a rapporté que Son Eminence n'était pas sortie. Il souffre de quelques atteintes de rhumatisme; or, si la saison est un obstacle à ce qu'il sorte, comme on ne guérit pas des rhumatismes, il en a pour tout l'hiver. Voyez comme c'est amusant. En attendant, le Cardinal Pedicini a fini son travail depuis plusieurs jours, et si, en définitive, il faut suivre la marche ordinaire, ce sera autant de perdu. Cependant l'espérance d'abréger aussi considérablement me fait supporter cette perte avec moins de regret. Je dois pourtant avouer que je n'ai pas été content du mécompte de ce matin, et que j'ai eu besoin d'aller recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement pour me résigner sans murmure. J'avais bien proposé hier au Cardinal Pedicini d'aller lui-même chez le Pape, pour lui faire la demande que j'avais prié le Cardinal Pacca de lui adresser; mais il y a eu des difficultés, il a craint que tous les autres Cardinaux de la Congrégation ne pussent croire qu'il avait voulu at-

tirer toute l'affaire à lui ; il ne s'y serait déterminé qu'autant que le Cardinal préfet l'en aurait chargé par écrit. J'ai loué sa délicatesse, et demain je verrai si je puis décider le Cardinal Pacca à lui donner cette commission ; cela ne laisse pas que d'être aussi fort délicat parce que j'ai l'air de languir et de n'être pas content du premier médiateur. Ma crainte est qu'en attendant, on n'entretienne le Pape de la certaine lettre, et que cela ne le refroidisse et ne l'empêche même d'adhérer à ma proposition. Nous verrons. En voilà assez pour ce soir.

14 *janvier*. — Je n'ai pas grand'chose à ajouter à ce que je vous ai dit hier. Je suis allé chez le Cardinal Pacca, et nous sommes convenus que si mardi il ne peut pas aller chez le Pape, il priera, par écrit, le Cardinal Pedicini d'y aller en son nom. Attendons donc avec patience jusqu'à mardi. Demain, je n'aurai pas le temps d'achever ma lettre parce qu'il faut que j'aille encore au Vatican chez le Cardinal secrétaire d'État, qui m'a donné rendez-vous ; je passerai ensuite chez le Cardinal Pedicini pour lui faire savoir ce qui a été convenu avec le Cardinal Pacca, il faudra que je voie aussi le secrétaire de la Congrégation ; ainsi, je ne ferai partir ma lettre que mardi, quand je saurai si mon Cardinal s'est décidé de monter chez le Pape.

16 *janvier*. — Si je n'étais à Rome que pour y passer quelque temps agréablement, m'y amuser, et y recueillir les témoignages les plus flatteurs de l'estime et de la considération des personnages les plus distingués, j'aurais certainement lieu d'être très-satisfait, car je suis confus de tout ce que l'on fait pour moi et de l'opinion que l'on a bien voulu concevoir de moi, sans doute sur l'étiquette du sac. Depuis le commencement de janvier, je n'ai pas dîné trois fois à la maison, je ne sais quand finira ce manége, mais je suis engagé encore jusqu'à jeudi, et ce jour-là, c'est chez le Cardinal dont je vous avais parlé ;

j'ignore avec qui je me trouverai chez lui, nous verrons. Mais ce n'est pas pour cela que je suis ici, et je languis outre mesure du retard qu'éprouve notre affaire. J'ai été encore aujourd'hui prendre de nouvelles forces, et invoquer un surcroît de secours sur le tombeau des saints Apôtres; j'ai dit pour la troisième fois la messe sur la confession de Saint-Pierre, et j'avoue que le bon Dieu a daigné me dédommager par sa grâce des chagrins que l'enfer nous suscite. J'invoquais saint Pierre de tout mon cœur, il m'a prouvé qu'il savait être bon patron. J'ai profité de la conjoncture pour vous recommander tous bien instamment à Dieu. J'ai demandé pour tous ample participation aux vertus et aux récompenses de ce grand Apôtre. On prie avec confiance, je vous assure, quand on se sent entre Jésus-Christ et son Vicaire, ses Apôtres et les premiers chefs de l'Eglise, tels que saint Lin, etc., offrir le saint sacrifice sur des corps qui ont été animés par de si grandes âmes, sur des membres qui ont touché le Sauveur, desquels on croit sentir encore rejaillir le feu sacré de cet amour qui les livra aux tourments du martyre, pour confesser le nom de leur Maître, qui est aussi le nôtre ! Halte-là ! Il ne resterait bientôt plus de place pour vous dire que j'ai vu le Cardinal Pacca. Hélas ! je n'ose pas vous affirmer qu'il aille demain chez le Pape ; il m'a assuré cependant qu'il prendrait un moyen pour abréger ce travail. On voit qu'il est fâché d'être la cause d'un retard qu'il sent bien me peiner beaucoup; mais qu'opposer aux ordonnances d'un médecin qui prononce avec menace de voir devenir la maladie incurable si on n'obéit pas à ses arrêts? J'ai insinué tout doucement que j'avais aussi un rhumatisme à la cuisse, que je traînais en tout temps dans les rues et sur les grands chemins. Demain, je pourrai tout au plus, avant de cacheter ma lettre, vous dire s'il est monté chez le Pape ou s'il est resté

chez lui. S'il est allé chez le Pape, je ne pourrai pas vous donner le résultat de sa visite, parce qu'il faudra que je mette ma lettre à la poste avant qu'il soit de retour du Vatican, mais plût à Dieu qu'il me fût donné de vous dire qu'il est sorti ! je n'ose pas m'en flatter. Cependant j'ai prévenu le Cardinal Pedicini, qui prend grand intérêt à la chose, pour que, dans le cas où le Cardinal Pacca se détermine à lui écrire, il se transporte au plus tôt auprès du Saint-Père, pour qu'enfin nous ayons une décision. Mais je préférerais que le Cardinal Pacca fît cette commission.

17 *janvier*. — Il fait froid depuis deux jours seulement, et aujourd'hui la bise appelée ici la *tramontana* est assez forte. C'est en quelque sorte vous annoncer que le Cardinal Pacca n'aura pas osé monter au Vatican. Je ne m'en suis pas encore assuré, mais je m'attends tout à l'heure, quand je passerai chez lui, à m'entendre dire : Son Eminence n'est pas sortie de chez Elle à cause du mauvais temps... Je vais donc sortir pour apprendre que mon Cardinal, intimidé par son médecin, garde le coin de son feu ; je vous le marquerai à la marge qui me reste. J'emploie le reste de cette page pour vous témoigner de nouveau ce qu'il m'en coûte de vivre séparé de ma chère famille. Je vous embrasse du moins bien affectueusement, ainsi que mon cher oncle et ceux des nôtres qui sont à Marseille. Adieu.

Ce que j'avais prévu est arrivé, le Cardinal n'est pas sorti. Il fait pourtant beau et bon soleil, mais il fait froid ; que faire à cela ? Ici, cela n'étonne pas, les affaires ne marchent pas plus vite. Pourvu qu'on en finisse ! mais ces retards donnent le temps aux autres de remuer, sans compter que le Pape peut retomber malade. Dans quelques jours, je vous écrirai encore. J'envoie vite ma lettre à la poste, quoique le courrier du mardi ne marche pas si vite que celui du jeudi.

LETTRE XVIII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 20 janvier 1826.

Continuons de prier, mon cher ami, et ne cessons pas de mettre notre confiance en Dieu. A lui seul appartient de régler et disposer toutes choses selon son infinie sagesse pour la plus grande gloire de son nom. Je dois avouer que jamais de ma vie je n'avais compris comme à présent le prix de cet abandon en Dieu, jamais je ne m'étais senti porté à mettre en pratique cette vertu, car c'en est une, comme dans cette circonstance. Le vrai chrétien ne devrait pourtant jamais s'en départir. Oh! que je me trouve bien d'avoir fait tout ce qui a dépendu de moi pour me la rendre familière. Cela n'empêche pas que l'on ne prie de bon cœur pour obtenir ce que l'on croit bon; au contraire, on prie avec plus de confiance, avec une sorte d'assurance d'être exaucé.

Vous savez que depuis que je suis à Rome, j'offre le saint sacrifice pour la réussite de notre affaire, je ne parais pas une fois devant le saint sacrement que je n'en parle à Notre-Seigneur, je n'invoque pas un saint que je ne le prie d'être notre intercesseur; je fais même, quoique assez mal, certaines prières à cet effet, telles que les litanies des saints et autres choses semblables. Après cela, je ne néglige aucun des moyens que la prudence humaine peut suggérer; et je n'épargne pas mes pas, ni ne donne de repos à mon esprit, pour seconder les desseins de la divine Providence. Jusqu'à présent tout a réussi au delà de nos espérances. Le bon Dieu a permis néanmoins quelques alertes et laissé la place à quelques inquiétudes, mais il n'a pas ôté la confiance; au contraire, dans les moments pénibles la prière prenait un caractère plus

tendre, et j'ose presque dire de familiarité d'enfant à père.

Quand je suis en esprit la marche de notre affaire, je suis dans l'admiration de la bonté de Dieu; et je me sens porté à de grands sentiments de reconnaissance. Tout est marqué, jusqu'à présent, au coin d'une protection spéciale. Qui a pu me préparer les voies? Qui a pu disposer le chef de l'Eglise à vouloir faire pour nous une exception singulière? Qui est-ce qui lui inspire de trouver bien tout ce que je lui propose? Encore hier, à qui devons-nous qu'il ait consenti, sans la moindre difficulté, à me dispenser de l'interminable examen de huit Cardinaux, qui se seraient peut-être difficilement réduits à abandonner en notre faveur le système adopté pour tous les autres, et d'autoriser le cardinal Pacca à tenir chez lui une petite Congrégation de trois Cardinaux, c'est-à-dire de s'adjoindre un autre cardinal, qui, avec le cardinal Pedicini et l'Archevêque secrétaire de la Congrégation, porteront leur jugement sur le livre et en référeront directement au Saint-Père? C'est Dieu, maître des cœurs, sur la puissante médiation de son fils Notre-Seigneur. Voilà donc où nous en sommes, mon cher ami, d'où vous pouvez comprendre combien l'affaire est simplifiée. Maintenant, il dépend du cardinal Pacca d'assembler chez lui, quand il le voudra, sa petite Congrégation. Quoiqu'il soit un peu lent, cela ne peut pas traîner beaucoup. J'espère que le cardinal Pallota, qui a été choisi, ne sera pas d'un autre sentiment que le rapporteur. Je saurai peut-être quelque chose d'ici au départ du courrier.

21 *janvier*. — N'ayant pu me dispenser d'assister aujourd'hui au service funèbre qui a lieu ici comme en France le 21, l'heure propice pour aller chez nos Cardinaux a été employée à Saint-Louis. Vous ne saurez donc

que dans ma première lettre quand notre commission s'assemblera; maintenant quelques jours de plus ou de moins ne font pas grand'chose à l'affaire. Je ne les laisserai pourtant pas s'endormir. En attendant, je vous dirai, ou plutôt je ne pourrais pas vous dire le plaisir que m'a fait votre lettre bien remplie et telle que je les aime de la famille. Quoique vous ne m'accusiez que la réception de ma lettre du 22, je comprends par l'apostille de mon oncle, que vous avez aussi reçu celle du 25; je ne sais si je me trompe de date, du moins veux-je parler de celle qui vous donne les détails de mon audience; vous avez dû en effet l'avoir reçue le 8 et avant; votre numéro 7 est de cette date. Je savais d'avance combien vous seriez satisfait, et certes, ce que je vous mandais était bien propre à vous combler tous de la plus vive joie; mes lettres postérieures ont dû un peu amortir ce sentiment, par les alternatives de crainte et d'espérance que je vous ai fait scrupuleusement connaître, pour vous tenir toujours au fait de toutes les phases de notre intéressante histoire...

Dites bien à mon cher et bon oncle que je suis très-reconnaissant du petit mot qu'il veut bien mettre dans vos lettres; je ne lui écris pas directement pour ne pas multiplier les frais inutilement, mais il sait combien je l'aime et combien il m'en coûte d'être éloigné de lui. Les affaires marchent lentement ici, et encore quelle obligation n'ai-je pas au Saint-Père d'avoir abrégé ma route de plus des deux tiers, sans compter les obstacles, les difficultés qui se seraient multipliées en proportion du nombre des votants; c'est au moins trois mois de gagnés, et des montagnes aplanies. Il reste bien assez de peines, et je ne chanterai victoire que le jour où je tiendrai la palme à la main, c'est-à-dire le bref, si je parviens à l'obtenir.

Je vous embrasse, mon bon et cher ami, de tout mon

cœur. Je baise les mains à mon oncle et salue tous ceux qui méritent ce souvenir de ma part. Adieu.

LETTRE XIX. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 28 janvier 1826.

Voilà encore, mon cher TEMPIER, une semaine de perdue, grâce aux lenteurs de ce bon Cardinal PACCA. C'est le jour de la Chaire de Saint-Pierre, c'est-à-dire, le 18, si je ne me trompe, que le Saint-Père accorda, sur la demande qu'il lui fit en mon nom, qu'il se réunirait avec deux autres Cardinaux, et l'Archevêque secrétaire de la Congrégation, pour examiner l'affaire en question : et voilà qu'aujourd'hui, 28, il n'a pas encore notifié cette disposition souveraine à ceux qui n'attendent que son avis pour terminer promptement cette opération. Que de courses n'ai-je pas faites pour cela, sans compter la peine que je m'étais donnée pour lui faire porter mon ambassade au Pape ! En attendant, l'ennemi ne perd pas son temps, il a écrit lettres sur lettres, et enfin il a envoyé un mémoire pour détourner de décider la chose comme nous le prétendons. Jugez de l'effet que produit cette opposition, tandis que tous ceux qui m'ont précédé pour des affaires semblables ont tous été secondés par un grand nombre d'Evêques, qui ne leur avaient pas, à coup sûr, les mêmes obligations que nous doit celui qui agit contre nous avec tant de fureur. J'ai la certitude la plus complète que, sans cette indigne opposition, nous aurions tout obtenu haut la main ; d'abord, parce que le Pape s'était prononcé de la manière la plus claire et la plus expresse ; ensuite parce que le Cardinal ponent était parfaitement

entré dans nos vues ; que le Cardinal préfet, préparé par mes fréquents entretiens, n'aurait pas eu un autre sentiment que le Cardinal ponent ; que le secrétaire qui avait pris de travers les choses avant de m'avoir vu, s'était sans effort rendu à mes raisons, et de si bonne grâce, que sans en être prié par moi, il avait entretenu le Pape de l'affaire dans un très-bon sens, avait trouvé le Saint-Père toujours dans les mêmes dispositions, et avait rapporté de son audience une note favorable dont il m'avait fait lecture ; enfin, parce que le troisième Cardinal était de notre choix, ami du ponent, et disposé à adopter son travail. Maintenant, que peut-on espérer avec tout le bruit qu'a fait et ne cesse de faire cet homme dont le démon se sert pour ruiner cette cause ? Les premières réclamations n'avaient pas fait grande impression ; mais on me parle trop de sa persévérance à nous poursuivre, pour que je ne conçoive pas quelques craintes, non point que l'on trouve ses raisons bonnes, au contraire, elles font pitié à tout le monde ; mais que l'on y regarde à deux fois pour ne pas le heurter, et ceux au nom de qui il parle.

Qui se serait attendu à cela de cet homme que l'on croyait un ami de l'œuvre et de la société ? Si le bon Dieu permet que, malgré ses ruses et ses efforts, nous parvenions à nos fins, nous pourrons considérer ce succès comme le plus grand miracle de ce genre qui soit arrivé, et cette épreuve pourra compter parmi celles qu'ont toujours rencontrées ceux sur les traces desquels nous marchons; car ils ont sans doute trouvé des oppositions et des difficultés, mais elles n'étaient pas de ce genre ; au contraire, ils ont toujours été appuyés auprès du Saint-Siége par ceux qui nous persécutent pour leur avoir fait trop de bien. En effet, ce ne sont pas ceux qui ne nous ont aucune obligation, ceux pour qui nous n'avons pas versé une goutte de sueur, qui nous poursuivent ; non, ce sont

ceux à qui nous avons consacré notre vie depuis dix ans par des travaux exorbitants, par toutes sortes de privations, par le sacrifice de notre santé et de notre vie. Quelle horreur !

Quelque peiné que je sois d'une conduite si peu conforme à l'équité, si contraire à l'esprit de religion, dont les conséquences peuvent être si préjudiciables à la gloire de Dieu, à l'édification de l'Eglise et au salut des âmes ; je n'en dis qu'avec plus de dévotion le *Pater*, qui renferme tout ce que nous devons demander dans cette circonstance, comme toujours : que le nom de Dieu soit sanctifié, que sa volonté soit faite, qu'il nous pardonne comme nous pardonnons, qu'il nous délivre du mal, qu'il nous défende du démon, et qu'il ne permette pas que les épreuves, ni les tentations soient au-dessus de nos forces. J'ajoute bien volontiers aussi, que le Seigneur me fasse supporter avec résignation l'ennui de mon séjour ici, et les fastidieuses occupations auxquelles je suis forcé de me livrer.

Je viens de voir le Cardinal Pacca ; il m'a dit qu'il avait le plus grand désir de voir mon affaire terminée, d'autant plus que c'était l'intention du Saint-Père ; mais qu'un des Cardinaux qu'il avait choisi étant un peu malade, il voulait voir le Cardinal Pedicini pour en choisir un autre. Sachant que le Cardinal Pedicini tient beaucoup à ce que ce soit le Cardinal malade qui lui soit adjoint, j'ai prié le Cardinal Pacca de s'en tenir au premier choix. Il m'a fait espérer qu'au commencement du carême ils se réuniraient ; c'est qu'aujourd'hui le carnaval commence ici, et pendant que je vous écris, toute la ville est *al corso* pour voir les courses de chevaux qui ont lieu trois fois par semaine jusqu'au carême. La sentence est donc prononcée, il me faudra rester ici tout le carême. Mon Dieu, quelle pénitence ! Ce ne sera rien de faire le détestable

maigre qu'on fait ici, à cause de l'huile de savonnière qu'on met à toute sauce ; mais après trois mois d'absence, ne pas voir la fin de mon exil, c'est fort ! Ecrivez-moi, du moins, exactement toutes les semaines. Vous êtes un peu en arrière cette fois-ci, car je calcule que vous devez avoir reçu trois de mes lettres, depuis que vous m'avez écrit votre dernière du 8. Je compatis à vos très-nombreuses et très-sérieuses occupations ; mais il faut faire cet effort pour moi, c'est mon unique consolation.

J'ai expédié à mon oncle, par la voie de mer, un buste en plâtre du Pape régnant ; il est fait par un grand maître et parfaitement ressemblant. J'en vis un chez le Cardinal secrétaire d'État et j'en fus frappé : il me semblait le voir le jour de ma fameuse audience. J'eus tout de suite l'idée d'en envoyer un à mon oncle, pour qu'il le plaçât sur la console de son salon ; mais, comme rien n'est facile ici, il m'a fallu faire courses sur courses pour le loger fort mal sur le bâtiment qui doit le porter à Marseille. Il n'y avait plus de place, il a fallu se contenter de le laisser sur le tillac, heureusement bien emballé, mais je sais ce qu'il en coûte. Si je n'étais persuadé que cet envoi fera plaisir à mon oncle, je serais fâché de l'avoir fait, tant je trouve le prix de toutes ces choses exorbitant.

J'ai pris aujourd'hui 100 piastres chez le correspondant de MM. Cailhol et Ce.

La lettre que m'avait donnée M. Regnier pour M. Torlonia, m'a valu beaucoup de politesses de ce banquier, qui est un très-grand seigneur, puisqu'il a acheté le duché de Braciano, et qu'il fait, on peut dire, les honneurs de Rome. Il m'a donné deux fois à dîner, tandis que M. Civrani ne m'a fait que des politesses en paroles ; mais je n'ai pas osé m'adresser à Torlonia pour une mince somme de 100 écus romains, c'est donc chez

M. Civrani que je les ai pris. Je prierai mon oncle d'en tenir compte à MM. Cailhol et Verdillon.

Avec cet argent j'ai payé mes dettes, c'est-à-dire deux mois de pension alimentaire dans la maison que j'habite. Quoique je n'y mange pas la moitié du temps, on me fait payer 4 paules par jour. Le chocolat est à mes frais, quand j'en veux prendre; cela dépend de mes courses. Je me blanchis et ils me fournissent l'huile pour la lampe. Ce ne serait pas cher si je mangeais tous les jours à la maison, mais ce mois-ci j'ai mangé plus de quinze fois dehors. Ce qui me met en peine, ce sont mes habits. Il faut voir comme je les ménage. Je profite du temps sec pour finir d'user mes vieilles culottes, qui sont percées aux deux genoux, entre les jambes, devant et derrière, mais la soutane *tape tout*. Quand il pleut, il faut relever ce tape-tout, et alors on y verrait trop clair. J'ai trop de chemises de moitié, mais en revanche les bas font mon tourment; chaque fois que je les mets, je suis obligé d'y faire des trous. Si je n'étais pas obligé de paraître tous les jours chez quelque Cardinal, je ne quitterais pas ma mauvaise soutane, dont mon beau manteau cacherait les rides; je la mets le matin avant de sortir. Il ne faut rien moins que l'amour de la pauvreté pour me faire faire trois toilettes par jour, car le soir, en rentrant, je change encore une fois. C'est que je crains de n'être qu'à la moitié de mon temps.

Je garde pour demain le revers de ma lettre, dans l'espoir de recevoir quelque chose de vous. En attendant, je vous ai entretenu de fadaises par manière de récréation. C'est ainsi que je fais mon carnaval, en causant avec vous comme si vous étiez présent. Quand viendra le jour où ce ne sera plus une fiction ! Adieu, à demain.

29 janvier. — Le courrier est arrivé, et il ne m'apporte point de lettres de vous. Je comptais pourtant au moins

sur une, car je calcule très-bien que vous auriez pu répondre à trois de mes lettres, à celles du 1er janvier, du 3 et du 5. Je reçois vos lettres le dixième jour, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'elles ne mettent pas plus de Paris; si les miennes vous parviennent dans le même espace de temps, le 15 vous aviez déjà mes trois lettres ; nous tenons le 29, vous auriez donc eu quatre jours pour répondre à la dernière, et davantage en proportion pour répondre aux deux autres; je vous ai écrit ensuite le 11 ou le 12, le 17, le 22 et aujourd'hui 29. Voyez si je suis exact, sans compter que j'ai écrit à SUZANNE le 12 et le 26. Attendons donc avec patience un autre courrier. Mais il m'en coûte beaucoup d'être trompé dans mes espérances. Si vous saviez avec quelle anxiété je compte les jours et pour ainsi dire les minutes! Il faudrait pour cela avoir éprouvé ce que c'est que de se trouver à trois cents lieues de sa famille, sans avoir auprès de soi personne qui la représente, et avec qui l'on puisse s'entretenir d'elle. Je ne prétends pas néanmoins vous faire des reproches, parce que je sens votre position, surtout si, dans l'intervalle, vous avez dû vous occuper des hospitalières. Tandis qu'on les persécute à Marseille, le Pape en établit ici avec toutes sortes d'encouragements. Je ne sais qui mérite plus de blâme, des administrateurs ou des ministres, surtout de celui qui, par devoir, eût dû s'employer tout entier à défendre ces héroïnes de la charité chrétienne.

Le Frère qui me sert voudrait à toute force me suivre : il n'est encore que novice, il a vingt ans, est cordonnier de son métier. C'est un charmant garçon qui s'entend un peu à coudre et qui sait faire une omelette; ma délicatesse répugne à consentir à ses désirs; mais il est dur de n'avoir pas de Frère, tandis qu'ici ils en regorgent; ils ont entre autres trois Allemands qui valent un Pérou. L'un est menuisier, l'autre cuisinier, le troisième tailleur. Je ne sais

pas pourquoi nous n'avons pas de ces bons Allemands en France. Quant aux Français, on sent pourquoi il ne s'en trouve pas : c'est que les jeunes gens qui seraient portés à la vie religieuse, pouvant être admis dans l'état ecclésiastique sans argent et sans talents, ils se laissent tenter à faire ce trafic...

Parlez-moi un peu de la maison. Le Cardinal PACCA veut que je lui donne un extrait de la lettre que SUZANNE m'a écrite, pour en faire lecture au Pape. Mon Dieu ! quand aurons-nous tiré notre épingle du jeu?... Adieu; je vous embrasse ainsi que mon oncle et nos Pères.

LETTRE XX. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 11 février 1826.

Mes sollicitudes recommencent, mon cher TEMPIER, avec la marche de nos affaires, qui ont repris leur cours après un mois de stagnation. Avant-hier je fis, pour la centième fois, mes stations accoutumées; cette fois elles ont produit quelque chose. Ayant appris chez Mgr l'Évêque d'Ancyre qu'il se trouvait en ce moment chez Mgr le Cardinal PACCA, je m'empressai d'arriver chez cette Éminence ; mais avant de monter dans ses antichambres, j'entrai chez son secrétaire pour lui écrire deux mots, que je priai son maître de chambre de lui remettre en mains propres séance tenante. Ce qui fut fait. Je disais au Cardinal, dans ce billet, que, puisque Mgr le Secrétaire se trouvait dans son cabinet, je le priais de lui donner les instructions nécessaires pour que la Congrégation particulière qui devait se tenir chez lui pût commencer ses opérations. Il me fut répondu que tout serait arrangé selon mes désirs. Ce matin, en

rentrant à la sacristie après ma messe, j'ai trouvé un domestique du Cardinal Pedicini qui me priait de passer chez lui. Ce bon Cardinal, qui est un homme très-exact et s'acquittant de ce dont il est chargé par devoir de conscience, était désolé de la lenteur qu'on apportait pour mettre en train notre affaire; il était enchanté d'avoir reçu la lettre officielle qu'il attendait depuis longtemps, et il voulait me dire qu'il avait, à l'instant même, envoyé la *position* au Cardinal Pallota, et que j'allasse au plus tôt voir ce Cardinal.

Je n'ai pas différé d'une minute; en sortant de chez le Cardinal Pedicini, je me suis transporté sur-le-champ chez le Cardinal Pallota. Son maître de chambre, accoutumé à être ennuyé par des solliciteurs, m'a reçu très-froidement, et m'a dit que Son Éminence, étant un peu enrhumée, n'était pas encore sortie de son lit. J'ai insisté pour savoir quand je pourrais la voir; on ne le savait pas. Cependant, comme j'ai dit que je venais de la part du Cardinal Pedicini, le maître de chambre, toujours avec la même dignité, m'a répondu que le Cardinal Pallota venait d'écrire au Cardinal Pedicini pour lui demander un papier qui lui manquait, et que je pourrais essayer de revenir à vingt-deux heures pour voir Son Éminence. On ne m'a pas accoutumé, à Rome, à des manières si sèches, c'est pourquoi je n'étais pas content, et si je n'avais eu affaire à ce Cardinal, et prévu qu'il me faudrait revenir souvent auprès de ce glacial personnage, chargé d'introduire les choses et les personnes chez son maître, je lui aurais peut-être manifesté que je ne prenais pas pour des politesses des manières si froides. Tant il y a que je suis retourné de mon pied mignon chez le Cardinal Pedicini pour lui raconter ma mésaventure. Il répondait à la lettre du Cardinal Pallota. Celui-ci n'avait pas tort, il n'avait point reçu de lettre d'avis, et il demandait au moins

une copie de celle écrite au Cardinal Pedicini. J'ai offert à ce Cardinal d'être porteur de sa réponse, dans l'espoir qu'elle me servirait de passe-port pour entrer dans le sanctuaire du Cardinal Pallota; mais, avant de quitter mon Cardinal, qui me reçoit toujours à bras ouverts, je l'ai un peu égayé par mes remarques sur le cerbère que Pallota a placé dans son antichambre.

En retournant chez celui-ci, j'ai pris le chemin de l'école pour lui donner le temps de se lever. Soins superflus. Arrivé chez lui vers midi, il était encore au lit, ce qui ne l'empêchait pas de donner audience à M. son auditeur. J'espérais qu'il n'aurait pas plus de répugnance à me montrer son bonnet de nuit. Mais non. On lui a remis la lettre dont j'étais porteur; je n'ai pas bien compris s'il m'a fait remercier. Le maître de chambre ne m'a même plus donné l'espoir de le voir à vingt-deux heures; j'ai failli me fâcher; je me suis pourtant retenu pour ne pas gâter nos affaires. Mais j'ai bien offert à Dieu toutes ces longueurs, courses et antichambres, comme la plus pénible pénitence qui pût m'être imposée. Je me dépite si peu, que j'essayerai d'entrer chez cet invisible encore aujourd'hui; du moins j'irai me présenter à sa porte à vingt-deux heures, et ce sera pour la troisième fois dans le jour. Tout cela me donne quelque regret de n'avoir pas demandé un autre Cardinal, mais le Cardinal ponent avait paru redouter moins celui-ci que tout autre; il comptait qu'il adopterait son travail sans autre discussion. Tous les autres donnaient plus ou moins d'inquiétude, c'est ce qui m'a empêché de faire aucune démarche pour en choisir un autre. Enfin nous voilà en train; c'est pour mercredi qu'est indiquée cette Congrégation chez le Cardinal préfet, si toutefois le Cardinal Pallota ne trouve pas cet espace de temps trop court. C'était pour lui persuader le contraire que je tenais tant à le voir, avant qu'il eût le temps

d'être effrayé du gros volume, qu'il est condamné à lire.

J'ai remis les originaux de nos rescrits entre les mains du Cardinal ponent, ces pièces étant faites pour faire impression. Heureusement, c'est la première chose que je me suis occupé d'obtenir, je n'y serais plus à temps aujourd'hui : le pauvre Mgr CAPRANO essuie en ce moment une maladie très-sérieuse, qui a même alarmé pour ses jours et dont la convalescence sera longue. Si je n'avais pas tenu mes pièces, j'aurais bien pu partir sans les avoir obtenues. Je vous ai transcrit, je crois, tout le contenu des rescrits. La première chose demandée était une prorogation pour sept ans, de l'indulgence plénière accordée par Pie VII, en l'étendant à tous les pays où nous faisions mission. J'ai pensé qu'un rescrit qui ne coûte rien par le chemin que j'ai pris suffisait, tandis qu'un bref eût coûté fort cher. Lundi je retournerai chez le Cardinal PEDICINI, et je copierai cet article pour vous l'envoyer, par précaution.

Je n'ai pas manqué de faire connaître la relation du miracle, elle a dû être mise sous les yeux du Pape, tout le monde en est enthousiasmé. Si les choses sont telles qu'on vous les a dites, c'est une faveur insigne pour notre société ; car il semble que le bon Dieu avait tout disposé pour que ce fût aux prières de l'un des nôtres, jointe à la puissante médiation de celui qui mérite d'être exaucé *pro sua reverentia,* que ce miracle fût accordé. J'en ai tout doucement insinué la réflexion dans l'extrait que j'ai fait pour être mis sous les yeux du Pape.

Croyez bien que je ne suis jamais sans inquiétude pour la santé de mon oncle. Ces catarrhes fréquents ne laissent pas que d'être alarmants, parce qu'ils prouvent une propension des humeurs à se porter sur la poitrine, et comme il s'obstine à ne pas vouloir faire un exercice réglé et journalier (car ce n'est rien que de faire une course

tous les huit jours), je crains que ces humeurs ne finissent par s'accumuler, au point de ne pouvoir plus se dissoudre. Insistez encore pour qu'il se promène. La raison qu'il donne de ne pas vouloir déranger un de nous ne vaut rien, parce qu'au pis aller, il n'y aurait pas grand inconvénient qu'il ne fût quelquefois accompagné que de son domestique, en choisissant des petits chemins et des campagnes des environs. Tout le monde suit ce régime ici, et certainement on y a des affaires plus qu'ailleurs, mais il est des heures où il ne faut point faire d'affaires. J'espère que vous lui aurez persuadé de faire gras et qu'il prenne quelque chose le matin. A soixante-dix-huit ans, on n'est plus tenu au jeûne, beaucoup moins qu'un jeune et fort jeune homme de vingt ans. Donnez-moi exactement de ses nouvelles toutes les fois que vous m'écrivez, et ne restez plus quinze jours comme vous l'avez fait cette fois.

12 *février*. — Mon troisième voyage au palais du Cardinal Pallota n'a pas été plus heureux que les deux autres. Cette fois-ci, il était avec le confesseur. Son maître de chambre avait ordre de me dire que Son Eminence étant incommodée, elle ne pouvait pas me voir jusqu'à mardi soir, veille de la Congrégation, à laquelle elle avait été convoquée. Il n'y a pas eu moyen de tirer autre parole de ce gardien de la porte. Il avait reçu l'ordre, il fallait s'y conformer. « J'aurais cru que Mgr le Cardinal aurait été bien aise, lui ai-je dit, de recevoir quelque éclaicissement verbal sur l'objet dont il va s'occuper. — Il vous recevra mardi ». — C'est toute sa réponse. J'avais pris mes précautions d'avance, de sorte que cette bizarre manière de procéder ne m'a nullement ému ; je suis descendu en riant aux éclats dans mon manteau. Je suis pourtant fâché que ce Cardinal ne veuille me voir que la veille de la Congrégation, je tenais beaucoup à causer

avec lui pour parer aux préventions que pourraient lui faire concevoir les lettres qui se trouvent dans la liasse qu'on appelle ici *la position*. Je suis toujours plus fâché de n'avoir pas demandé un autre Cardinal ; mais ce qui me retint, c'est qu'il convenait plus que les autres au Cardinal ponent. Je dus présumer que celui-ci pensait qu'il s'en tiendrait à son rapport. Je serai donc en souci jusqu'à mardi et mercredi. Ah ! cher ami, il vaut mieux faire des missions, il vaut même mieux savourer les ennuis du grand Vicariat, que faire le triste, l'excédant métier qu'il me faut faire ici. Le bienheureux Alphonse l'a fait d'une manière plus fâcheuse dans plusieurs circonstances de sa vie. Je l'invoque en ce moment pour qu'il m'obtienne la patience et la réussite enfin, car toutes ces peines et ces ennuis ne seront rien si nous finissons par obtenir ce que nous demandons. Ce que vous me proposiez, de faire signer au Pape ce qu'il a approuvé de vive voix, n'est pas faisable. On est à Rome esclave des formes. Il faut en passer par là. Attendons donc le résultat de la Congrégation de mercredi ; si je l'apprends assez à temps, je vous le ferai savoir par le courrier de jeudi ; si je ne vous écris pas ce jour-là, ne soyez pas en peine ; ce sera une preuve que je n'aurai pas connu assez tôt ce résultat, et alors je vous manderai ce qui en est par le courrier de dimanche, 19. En vous tenant au courant jour par jour, c'est comme si vous étiez ici.

Je pense que vous vous êtes occupé de terminer la maison, afin qu'on puisse y placer le noviciat, si décidément on prend le parti de le transporter à Marseille ; mais je ne saurais trop vous recommander de vous tenir dans la simplicité et dans le strict nécessaire. J'ai ici sous les yeux de beaux exemples. Serait-il bien nécessaire que les novices eussent des matelas à leurs lits ? Hélas ! nous

ne devrions pas en avoir nous-mêmes ? De préférence aux matelas, je ferais compléter la fondation par un capital de linge de bonne qualité, mais grossier, en draps de lit, serviettes, essuie-mains et torchons, car il faudrait que l'on eût des tables sans nappes comme à Aix, un peu de batterie de cuisine, quelques livres et la chapelle. Après cela, que l'on commençât à restituer ce que la société a fourni depuis plusieurs années, parce qu'il est urgent que nous assurions de ce côté-là quelque chose d'annuel pour les besoins des membres de la société, ne fût-ce que pour leur fournir du pain et de quoi se vêtir, car je vois venir l'époque où Digne et Gap ne fourniront plus rien, et alors comment faire ? Ne perdez pas cela de vue dans tous les projets que vous pourrez former.

Je vous embrasse tous. Adieu.

LETTRE XXI. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, 16 février 1826.

Chut ! cher Tempier, je vous le dis tout bas, mais assez haut pourtant pour que vous l'entendiez. Hier, 15 du mois de février de l'an de grâce 1826, la Congrégation des Cardinaux, assemblés sous la présidence du Cardinal Pacca, préfet, a unanimement approuvé les Règles, sauf les légères modifications proposées par le Cardinal ponent, l'avis de la Congrégation étant que notre Saint-Père le Pape accorde le bref d'approbation en bonne et due forme. Quoique ce soit une grâce insigne que le Seigneur nous accorde, et qu'elle exige toute notre reconnaissance, je pense qu'il est opportun de mettre des bornes aux témoignages extérieurs de nos justes sentiments, et d'attendre

pour les manifester que notre Saint-Père ait approuvé la décision de la Congrégation et ordonné l'expédition du bref. Lorsque le bref sera fait, et l'opération, par conséquent, parachevée, alors, plus d'autre mesure que celle qui sera dictée par la modération et la prudence. En attendant néanmoins, arrangez les choses pour que Dieu soit remercié, soit par ceux à qui vous devez faire la confidence, soit par d'autres encore, selon votre sagesse. Il faut avouer que la conduite de la divine Providence dans cette affaire a été admirable, et que jamais aucun de nous ne devra oublier que sa protection a été sensible. Jamais, en pareil cas, on n'avait peut-être vu les cœurs dont Dieu a bien montré qu'il était le maître, disposés comme ils l'ont été. D'abord, celui du souverain Pontife, et ensuite celui de toutes les personnes qui ont été appelées à traiter cette affaire. Tous mes pas, toutes mes démarches semblaient dirigés par une lumière surnaturelle qui me conduisait à faire, à dire, précisément ce qu'il fallait pour plaire, pour persuader. On aurait dit de moi, comme d'Esther, à l'égard de chacun de ceux avec qui j'ai eu à traiter : *Placuit ei et invenit gratiam in conspectu illius.* Il est vrai que j'ai toujours mis toute ma confiance en la bonté de Dieu ; comme je vous l'ai dit, j'offrais tous les jours le saint sacrifice à cette intention ; j'invoquais constamment la sainte Vierge et tous les saints, mais surtout le souverain Médiateur, à la gloire duquel toutes nos intentions sont consacrées ; et je dois l'avouer, si jamais je n'avais tant prié, jamais non plus je n'avais prié avec tant de consolation, effet d'une confiance absolue mais filiale, au point de parler à Notre-Seigneur comme j'osais croire que je l'aurais fait, si j'avais eu le bonheur de vivre lorsqu'il passa sur la terre pour y répandre ses bienfaits et accorder à chacun ce qu'il lui demandait. C'était surtout à la communion, quand notre divin Sauveur est sur

le point de nous donner la plus grande preuve de son amour, que j'étais porté à m'abandonner à tous les sentiments que sa divine présence et l'immensité de sa miséricorde, jamais mieux senties qu'alors que je le vois ne pas dédaigner un pécheur comme moi, inspiraient dans ce précieux moment à mon âme misérable. Ces mêmes sentiments se renouvelaient lorsque je me présentais devant lui pour l'adorer, soit à l'heure de mon adoration, soit en paraissant en sa présence en sortant et en entrant dans la maison, soit encore dans les visites que je tâche de faire souvent aux quarante heures, ou dans d'autres églises où le saint sacrement est exposé. Mais je dois vous faire remarquer que tant de confiance et tous ces sentiments étaient dus, après la grâce qui les inspirait, à la pensée que je demandais quelque chose de conforme à la volonté de Dieu, propre à procurer sa gloire, le salut des âmes et le bien de l'Eglise, et aussi à ce que je me regardais comme l'interprète de vous tous et que je me sentais, pour ainsi dire, épaulé des prières, des mérites et des œuvres de toute la société.

Après cette petite expansion du cœur, je vais reprendre le fil des opérations dont j'ai le soin de vous rendre compte avec une scrupuleuse et minutieuse fidélité.

Je crois vous avoir dit que le Cardinal Pallota m'avait renvoyé au mardi à vingt-deux heures. Je me rendis ponctuellement au rendez-vous. Je fus introduit sur le champ dans l'appartement de Son Éminence, qui me reçut avec toutes les démonstrations de la plus aimable politesse. Il me fit des excuses que l'on m'eût obligé de repasser trois fois chez lui, en rejeta la faute sur son maître de chambre, et me témoigna le plaisir qu'il avait de faire connaissance avec moi. Il me dit que quoiqu'on ne lui eût donné que deux jours pour examiner notre affaire, il s'était empressé de lire d'un bout à l'autre toute la position; qu'il était

très-satisfait, mais qu'il avait fait quelques petites observations qu'il allait me soumettre, que je ne devais pas m'en formaliser parce que, outre que c'était fort peu de chose, cette attention et ce scrupule donnaient, au contraire, un nouveau poids à la chose et en faisaient ressortir la bonté. Je goûtai ses raisons et lus avec lui les remarques qu'il avait rédigées. Je répondis à quelques-unes et laissai à la Congrégation le soin de faire justice des autres. La première portait sur le titre. J'étais sûr qu'elles ne seraient pas adoptées. Il aurait voulu corriger l'*arcta via*, crainte que cette prétention n'effarouchât ceux que l'on voulait convertir; je répondis que l'ensemble de tout le reste prouvait assez la douceur de la direction que l'on se proposait de suivre, mais je n'insistai pas, sachant fort bien qu'on le ferait revenir là-dessus en Congrégation. Il n'aurait pas voulu que l'on supposât qu'il y a de mauvais Prêtres, il y avait là-dessus un long raisonnement appuyé sur ces paroles : *Nolite tangere Christos meos*. Il désapprouvait une autre chose que je lui prouvai être textuellement dans la Règle du bienheureux Alphonse. Enfin, il n'aurait pas voulu que les Frères revinssent trois fois sur le même objet; je m'explique ainsi. Je lui en fis sentir la convenance et l'appuyai sur la pratique des Frères des écoles chrétiennes. Il répugnait aussi sur la faculté que l'on donne de faire connaître au Supérieur les imperfections qui seraient aperçues, et voulait surtout qu'on supprimât l'exception exprimée que cela ne regardait pas ce qui était connu par la confession. Je répondis aussi à cela par des raisons et par des exemples. Non content de l'avoir fait verbalement ce soir-là, je le mis par écrit le lendemain qui était hier, et lui fis remettre mon papier avant la Congrégation. Vous auriez ri de l'indifférence avec laquelle il me dit : « Il y a, dans la position, une lettre, etc. » Je lui en expliquai le motif avec un ton qui ré-

pondait au sien et qui prouvait que je n'en faisais pas plus de cas que lui.

Nous parlâmes ensuite du bien que font nos chers confrères, il s'attendrit sur le récit que je lui fis de quelques-unes de leurs œuvres, et répondit fort bien, au sujet de la guérison miraculeuse du muet frappé de Dieu, que ce n'était rien en comparaison des miracles de conversion opérés dans les âmes. Je me retirai fort content de lui, et il me parut aussi fort satisfait de moi, car en m'accompagnant il me frappait sur la joue en signe d'amitié, ce que le Cardinal PEDICINI n'avait pas manqué de faire de son côté, pour me témoigner l'intérêt qu'il prenait à moi, la seconde ou troisième fois que je fus le voir. Je ne sais si pour compléter mon récit de la veille, je dois vous dire que le Cardinal PALLOTA, pour mettre apparemment le comble à ses bonnes grâces, m'annonça que je serais Évêque ; je souris à ce propos, ne me croyant pas obligé de lui dire pourquoi il n'en serait jamais rien.

Hier, je ne perdis pas de temps. Après avoir dit la sainte messe de bonne heure, je passai chez le Cardinal PEDICINI, pour lui faire connaître les remarques du Cardinal PALLOTA et mes réponses ; de là, je frappai à la porte de Mgr l'Archevêque d'Ancyre, et j'allai sans débrider chez le Cardinal PACCA, pour l'avertir que je me tiendrais dans l'église de Sainte-Marie *in Campitelli*, qui est en face de son palais, dans le temps que se tiendrait la Congrégation ; je prévins en sortant que l'on me fît savoir quand elle serait finie, ce que l'on oublia, de sorte que j'eus le loisir d'entendre neuf messes ; mais je vous assure qu'étant entré avec la volonté d'attendre, je ne languis pas du tout, et qu'au contraire je me trouvais fort bien dans ce beau temple, occupé comme il faudrait pouvoir l'être toujours. Cependant, quand je compris qu'il n'était pas possible que les Cardinaux eussent prolongé si avant leur séance,

je sortis ; il était une heure. Il y en avait plus d'une, en effet, qu'ils s'étaient retirés. J'attendis le soir pour apprendre quelque nouvelle du résultat de Mgr le Secrétaire. Ne l'ayant pas trouvé une première fois, j'y retournai et, avec sa bonté accoutumée pour moi, il me dit que tout avait été à merveille, que la Congrégation avait approuvé, sauf les modifications qu'il allait me soumettre. Nous nous mîmes sur le champ au travail qui dura plus de deux heures. Il tenait la plume et écrivait de sa propre main ce que nous convenions d'écrire. Vous le trouverez sur l'original que je garderai, laissant ici une copie que, dès demain, je vais m'occuper de faire faire.

On ne peut disconvenir que le Cardinal PEDICINI n'ait fait les choses en conscience ; il n'est pas possible de lire avec plus d'attention qu'il l'a fait ; j'en juge par ses remarques. Nous en avons néanmoins modifié quelques-unes que la Congrégation avait laissées à notre explication. Il serait trop long de vous les détailler, ce n'est rien d'essentiel, mais quelques inexactitudes, du moins jugées telles par lui. Par exemple, dans la préface, il est dit que les pécheurs par leur ingratitude, etc., ont comblé la mesure ; il a fallu corriger cette expression trop affirmative d'une chose ignorée, et qui semble mettre des bornes à la miséricorde de Dieu ; ainsi de suite. J'irai ce soir terminer le travail avec Mgr le Secrétaire, et vraisemblablement la résolution de la Congrégation sera présentée au Saint-Père à l'audience de demain au soir. Vous voyez que les choses marchent, mais il en reste encore beaucoup à faire. Je vous quitte pour aller dîner à la hâte. Je finirai après, si j'ai le temps d'arriver au courrier.

Quoique j'aie dîné dans dix minutes, ma montre me fait craindre de manquer le courrier. Je puis encore vous écrire un quart d'heure, mais pas plus, car il ne serait pas juste de vous exposer à ne recevoir que trois jours

plus tard la nouvelle intéressante que je vous donne. Votre lettre du 6 m'est arrivée pendant que je vous écrivais. Je n'ai pas le temps de la relire, mais, certes, si je vous donne du bon, vous me donnez en échange du détestable. A quoi sert que le ciel et la terre nous favorisent ici à l'envi, si les éléments nous sont enlevés chez vous par l'enfer? Allons! c'est une parfaite conformité avec les commencements des Rédemptoristes, mais ils récupéraient d'un côté ce qu'ils perdaient de l'autre. N'importe, il n'arrive que ce que Dieu permet, ne perdons pas courage... Je reviendrai sur cela, l'heure du courrier me presse trop. J'ai lu avec plaisir les quatre lignes que nos chers Pères de Nîmes ont écrites au revers de votre lettre; je les embrasse ainsi que vous. Il y a quelque temps que l'on me dit que Marcou est un peu souffrant, je vous recommande de veiller sur sa santé; dites à ce cher enfant que je m'intéresse bien à tout ce qui le regarde, et que si je ne lui écris pas, c'est que je n'ai pas le temps de faire autre chose que de courir d'un Cardinal à l'autre pour les affaires qui me retiennent ici... J'ai beau courir, le temps passe. Mille respects et tendresses à mon oncle à qui j'ai écrit le 5. J'embrasse de nouveau Suzanne et nos autres Pères ainsi que toute la famille. Adieu.

LETTRE XXII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 18 février 1826.

Te Deum laudamus, te Dominum confitemur. Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia. Per singulos dies benedicimus te; et laudamus nomen tuum in sæculum, et in sæculum sæculi. Mon cher ami, mes chers frères, le 17 fé-

vrier 1826, hier au soir, le souverain Pontife LÉON XII a confirmé la décision de la Congrégation des Cardinaux, et spécifiquement approuvé l'Institut, les Règles et les Constitutions des Missionnaires Oblats de la très-sainte et immaculée Vierge Marie, en accompagnant cet acte solennel de sa puissance pontificale, des expressions les plus flatteuses pour ceux qui ont le bonheur de former cette Société dont le chef de l'Eglise attend le plus grand bien.

Tout le monde est étourdi du coup. Ceux-mêmes qui ont été appelés à contribuer par leurs suffrages à l'exécution de la volonté très-prononcée du Pape, sont étonnés de ce concours unanime de sentiments, mais surtout de l'imperturbable résolution du Saint-Père que rien n'a pu ébranler de la première pensée que le Saint-Esprit lui inspira, dès le premier jour que je me prosternai à ses pieds et lui présentai le plan de cette œuvre, que nous pouvons maintenant appeler *divine*. Le Pape a tout su, il a tout pesé dans sa sagesse profonde. Ce n'est point ici l'avis, le sentiment, l'approbation de quelques particuliers, de quelques Prélats : c'est l'avis, le sentiment, l'approbation du chef de l'Eglise qui ne s'en est point rapporté au jugement d'autrui, à celui même de la Congrégation de Cardinaux qu'il avait chargée de l'examen de la chose, mais qui a prononcé lui-même sur l'exposé des faits, avec pleine et entière connaissance de cause. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne s'est pas arrêté une minute aux belles réclamations dont il a pris connaissance. Elles ne lui auront pas donné une grande idée de celui qui a eu la triste pensée de les faire, car elles attaquent sa souveraine juridiction, comme il l'a fort bien remarqué, et il s'ensuivrait qu'aucun Pape n'aurait jamais dû approuver dans l'Eglise des Ordres religieux ou des Congrégations régulières, qui toutes sont exemptes, pour leur régime inté-

rieur, ainsi que pour leurs sujets, des juridictions ordinaires.

Le bref qui va nous être délivré sera encore en quelque sorte l'ouvrage du Saint-Père, en ce sens qu'il a prescrit lui-même plusieurs choses qui doivent y être insérées, et notamment l'approbation antérieure des Evêques, ce qui est fort plaisant : car certain que vous connaissez bien, en sera fort flatté et se gardera sans doute de parler de cette signature extorquée, à la vérité, mais qui ne lui fait guère honneur quand on la confronte avec une approbation pompeuse toute écrite de sa main.

Mais laissons ces réflexions pour ne nous arrêter qu'à la considération de l'infinie bonté de Dieu et des desseins de sa Providence sur nous. Savez-vous bien qu'on n'a jamais rien vu de plus étonnant dans ce genre? Ceux qui s'occupent par devoir de ces choses sont les premiers à en faire la remarque, et ils sont d'autant plus surpris de l'issue heureuse de nos démarches, que toutes ont été inspirées, dirigées, bénies par Dieu; que c'était un parti pris de ne plus rien faire de semblable; et que moi étant ici et poursuivant mon affaire avec l'aide du Maître des cœurs, j'en ai vu plusieurs échouer et ne pas obtenir ce qu'ils demandaient. La conclusion que nous devons en tirer, mes chers amis et bons Frères, c'est que nous devons travailler avec une nouvelle ardeur et un dévouement plus absolu encore, à procurer à Dieu toute la gloire qui dépendra de nous, et aux pauvres âmes de notre prochain leur salut par toutes les voies que nous pourrons; c'est de nous attacher de cœur et d'âme à nos Règles, et de pratiquer avec exactitude ce qu'elles nous prescrivent. Pour bien faire, il faudrait que nous refissions tous notre noviciat pour méditer à loisir sur tout ce qu'elles contiennent. Ce n'est pas bagatelle, ce ne sont plus de simples règlements, une simple direction pieuse; ce sont des

Règles approuvées par l'Eglise, après l'examen le plus minutieux. Elles ont été jugées saintes et éminemment propres à conduire ceux qui les ont embrassées à leur fin. Elles sont devenues la propriété de l'Eglise qui les a adoptées. Le Pape, en les approuvant, en est devenu le garant. Celui dont Dieu s'est servi pour les rédiger disparaît; il est certain aujourd'hui qu'il n'était que l'instrument mécanique que l'Esprit de Dieu mettait en jeu, pour manifester la voie qu'il voulait être suivie, par ceux qu'il avait prédestinés et préordonnés à l'œuvre de sa miséricorde, en les appelant à former et à maintenir notre petite, pauvre et modeste société. Avortons, en quelque sorte, par notre faiblesse et par notre petit nombre, nous n'avons pas néanmoins une moindre existence dans l'Eglise que les plus célèbres corps, que les plus saintes sociétés. Nous voilà constitués. Dès à présent je puis vous dire à demi-voix ce que je vous dirai tout haut quand le bref sera délivré. Connaissez votre dignité, et soyez attentifs à ne jamais déshonorer votre Mère qui vient d'être placée sur un trône, et reconnue pour Reine dans la maison de l'Epoux, dont la grâce la fécondera pour lui faire engendrer un grand nombre d'enfants, si nous sommes fidèles, et que nous n'attirions pas sur elle une honteuse stérilité par nos prévarications. Au nom de Dieu, soyons saints.

Ne parlez encore qu'aux nôtres du succès de notre affaire, et à mon oncle, bien entendu. Je pense qu'il faut attendre que le bref soit expédié pour nous entretenir sans gêne des miséricordes du Seigneur sur notre chère petite société. Le bref ne pourra être expédié qu'après que j'aurai terminé un grand ouvrage. Il faut copier en entier le volume des Règles et Constitutions, parce que c'est cette copie qui sera homologuée et remise entre mes mains. L'original, auquel sont annexées les approbations

des Evêques et la signature des membres de la Société, doit demeurer dans les Archives de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Je suis un peu effrayé de ce travail; j'avais d'abord eu la pensée de le faire moi-même, mais je crains de ne pas aller assez vite, étant obligé de me déranger souvent pour des courses indispensables. Jusqu'à présent ces courses m'ont pris tout mon temps, et je vous dis en passant qu'il m'est impossible d'entreprendre un travail suivi comme celui que vous me proposez, soit pour l'histoire des commencements de la société, soit pour le noviciat. Je vais aujourd'hui m'aboucher avec un copiste pour qu'il se mette à l'œuvre demain lundi, et que je puisse présenter le manuscrit, au plus tard, la semaine prochaine. S'il ne me promet pas de terminer dans la semaine, je sacrifie tout et je m'enferme pour faire ce travail moi-même en m'en occupant jour et nuit. Si j'osais faire délier le volume, je pourrais prendre plusieurs copistes. J'examinerai cela tout à l'heure, et si je puis le faire sans inconvénient, je m'attacherai à ce parti qui abrégerait le temps de l'attente, et obvierait aux inconvénients des délais qui sont fâcheux dans toutes les affaires, mais plus encore dans celles de la nature de la nôtre. Maintenant je commence à espérer de pouvoir partir tout de suite après Pâques, à moins que l'extension du bref n'entraîne des longueurs. Je me berce de l'idée contraire, car je trouve qu'il y a bien longtemps que je suis séparé de vous et de la famille; mais je sens qu'il le fallait, et le bon Dieu m'avait choisi pour rendre ce service à la société; et je dois rendre cette action de grâces à celui pour qui nous travaillons, qu'il avait tellement disposé les cœurs en ma faveur, que chacun de ceux avec qui j'ai eu affaire venait au-devant de moi, se prévenait en ma faveur et trouvait bon tout ce que je disais, comme si le Seigneur leur manifestait les sentiments de mon âme, et leur faisait

lire dans mon intérieur, que toute mon ambition était de plaire à Dieu, de procurer sa gloire, de servir l'Eglise et de sauver les âmes. Je dois ajouter, d'après les faits que j'ai rapportés et tout ce que la force de la vérité m'a obligé à dire, on a conçu, et le Pape surtout, une idée très-favorable de toute la société, ce qui doit nous exciter à mériter de plus en plus, par notre dévouement à tout bien, une si haute et si honorable protection. *Amen.*

J'écris une longue lettre à X*** ; je vous l'envoie parce que je veux que vous la fassiez copier avant de la lui remettre. Je crois inutile que l'on sache, dans la suite, ce que je pense de ces arlequins, qui ont autant de bigarrure dans l'âme que ces honnêtes citoyens de Bergame en ont sur leurs habits. Ne vous étonnez pas de tant de défections. Elles étaient innombrables du temps du bienheureux Alphonse dans sa Congrégation, et après sa mort la chose fut poussée si loin, qu'une quantité de sujets entraient dans la société pour être ordonnés sans patrimoine, et souhaitaient le bonsoir à la compagnie dès qu'ils étaient Prêtres. On fut obligé de prendre la précaution de faire signer un écrit par lequel on s'obligeait, si l'on sortait de la société avant dix ans, de la défrayer des dépenses qu'elle avait faites. Parmi les Lazaristes, un beau jour huit étudiants, c'est-à-dire du nombre de ceux qui après avoir fait les vœux font leur cours de philosophie et de théologie, se donnèrent le mot pour aller se faire Dominicains. La chose faisait peut-être moins d'effet parmi eux, parce qu'ils étaient plus nombreux, mais ce malheur ne leur arrivait pas moins qu'à nous. Qui pourrait compter ensuite les sécularisations et même les apostasies des ordres religieux? Pauvre espèce humaine, qu'il y a peu d'hommes dans ton sein !

Adieu, très-cher ami, je voulais signer aujourd'hui en

forme, mais je n'ai que l'espace pour vous embrasser ainsi que toute la famille.

LETTRE XXIII. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 27 février 1826.

Quoique engourdi de tous mes membres, mon cher Tempier, par le travail forcé que je venais de terminer, je me proposais de vous écrire au moins une demi-feuille, en revenant de chez Mgr l'Archevêque d'Ancyre; mais le peu de temps qui me restait pour profiter du courrier, a dû être employé à faire un duplicata de la longue supplique qui doit être annexée au bref, ou, du moins, qui doit être remise au Prélat chargé de rédiger cette pièce. Mais qu'est-ce que cela, en comparaison de la copie que j'ai faite de ma main, de deux cents pages in-folio, dont l'original apporté à Rome doit rester au secrétariat de la Congrégation des Évêques et Réguliers? Je vous avais dit dans ma dernière lettre que j'allais m'occuper de chercher un ou plusieurs copistes qui dépêchassent lestement ce travail, toute ma peur était d'être saisi par les féries de la semaine sainte et de Pâques, et de ne pouvoir partir qu'à la Pentecôte. Je ne perdis pas un moment de temps, car il est bon que vous sachiez que, depuis que je suis dans ce pays, je mets une activité incroyable pour accélérer tout ce que j'y ai à faire; aussi, soit un peu à cause de cela, soit beaucoup plus parce que le bon Dieu m'aide à chaque pas, j'ai laissé derrière moi bien des gens qui avaient commencé six mois avant moi. J'aurais cru facile de trouver ces copistes, je me trompais; après avoir perdu trois jours à chercher des gens qui écrivaient fort mal, et qui ne me promettaient pas de finir avant trois

semaines (bien entendu encore que je les payerais bien, c'est-à-dire cinq ou six louis pour leur bonne grâce), je pris le grand parti de m'en charger moi-même. Je calculai qu'il y aurait une cinquantaine d'heures d'écriture : j'ai bâclé cette affaire en trois jours et quelque peu de nuit : il faut avouer que c'est un travail énorme ; je puis dire aussi que j'y étais de la tête aux pieds ; car tête, poitrine, bras, mains, jambes, pieds et autre chose qu'on ne nomme pas étaient cruellement tourmentés. Il ne reste plus trace de cette souffrance momentanée que j'ai eu la bonne inspiration d'offrir au bon Dieu, en expiation de mes péchés et pour le bien de notre société.

Vous pouvez dire à notre cher JEANCARD que jamais je n'ai tant senti que je l'aimais, comme dans cette circonstance. C'était un vrai soulagement pour moi de copier ce qu'il avait écrit ; il me semblait qu'il était présent et qu'il me tenait compagnie. S'il eût été réellement auprès de moi, il m'eût abrégé d'un tiers ce travail en me dictant, mais ce secours me manquait. Vous ne sauriez croire aussi la peine que me fait l'obligation où je suis de laisser ce manuscrit, mais c'est celui-là que l'on veut, vraisemblablement à cause des approbations originales des Évêques et des corrections faites sur le texte. A la place de ce joli volume, si proprement écrit et qui faisait plaisir à voir, je ne vous rapporterai qu'un fort vilain manuscrit très-mal peint : 1° parce que j'écris moins bien que JEANCARD ; 2° parce que j'ai été obligé d'écrire fort vite, voulant absolument le finir dans trois jours ; 3° parce que le papier est grossier et mauvais ; 4° enfin, parce que l'encre ne coulait pas plus que celle dont je me sers à présent, que mes plumes étaient détestables, et que mon canif de fer avait la qualité de les gâter un peu plus quand je m'avisais de les toucher. Du reste, pourvu qu'on puisse le lire, c'est tout ce qu'il faut.

Il est impossible d'être plus exact que l'est cet excellent Archevêque d'Ancyre. Il me reçoit avec une amitié et une bonté charmantes. Je vous ai dit que nous avions combiné ensemble, le plus doucement du monde, dans deux longues séances qui ont duré toute la soirée, les légers changements que l'on avait décidé de faire de concert avec moi. Quand je suis retourné chez lui après avoir copié mon in-folio, il s'en est fort amusé, et m'a avoué qu'il n'eût pas eu la force de l'entreprendre; ce n'est pas aussi ce que je demandais de lui; c'était samedi. Hier dimanche, je retourne chez lui, déjà sa lettre pour Mgr Capucini était prête, il me la lut. Je n'ai qu'à me louer des expressions dont il veut bien se servir à mon égard. Cette lettre était écrite à l'effet de faire savoir à Mgr Capucini que Sa Sainteté veut qu'il se rende auprès de Mgr l'Archevêque d'Ancyre, pour combiner avec lui la rédaction du bref, etc. Je fus le porteur de cette lettre, je ne trouvai pas le Prélat; mais je n'ai pas manqué de retourner ce matin chez Mgr Marchetti, pour savoir si Mgr Capucini, que je n'ai pas trouvé non plus ce matin, lui avait répondu. Il lui a répondu que ce soir il serait à ses ordres. Ainsi, c'est ce soir que cette petite conférence a lieu. Demain, Mgr Capucini a l'audience du Pape, car ici chaque administration a son jour depuis des siècles, et vraisemblablement il prendra les ordres du Pape, et s'il est expéditif, notre bref nous est délivré avant Pâques. S'il en est ainsi, la troisième fête de Pâques je monte en voiture et décampe. Si au contraire la rédaction du bref se prolonge, alors je ne puis plus compter d'être libre qu'après les vacances de Pâques. Vous voyez que nous n'avons pas perdu une minute; depuis que nous sommes en train, nous marchons toujours. Nous devons cette allure à l'exactitude de notre bon Mgr Marchetti. Je n'ai jamais été refusé chez lui; nous sommes sans compliments, j'entre, je sors deux

ou trois fois par jour, je reste beaucoup ou peu selon l'occurrence, tout est toujours bien. J'ai bien fait de me presser pour ma copie, il a besoin ce soir de l'original. Nous sommes convenus à la secrétairerie de la Congrégation, que jeudi matin j'irai chez le secrétaire préposé pour collationner ensemble la copie du manuscrit. C'est par grâce que j'ai pu le copier moi-même, je crois que l'Archevêque l'avait dit au Pape, car c'est un droit de la secrétairerie, et comme ils ne travaillent à ces choses-là qu'à temps perdu, j'en avais pour six semaines au moins. Je ne me flatte pas néanmoins de m'en tirer gratis; l'essentiel est de finir.

Ce matin, en revenant de Saint-André della Valle, où est la chancellerie de la Congrégation, on m'a remis vos deux lettres, Je voudrais tous les jours de cette gourmandise-là, je les ai déjà relues deux fois; mais avant d'y répondre, il faut que je lise encore une fois celle du 6, qui les a précédées immédiatement.

Vous avez très-bien fait de faire connaître à mon oncle les menées de son coprovincial; mais il faut retenir les élans de son indignation; je ne sais pas si je vous ai dit que dans sa seconde lettre, il disait avoir donné son approbation, pressé par les sollicitations et par la crainte que les Missionnaires ne quittassent son diocèse. C'est un éloge indirect qui m'a fait rire. Mes lettres postérieures, en vous apprenant le succès que le bon Dieu a bien voulu nous accorder, malgré toutes ces entraves qui eussent tout renversé, si le Seigneur n'avait agi miraculeusement pour disposer les esprits et les cœurs en notre faveur, vous auront détourné de m'envoyer ensemble le volume des décisions adoptées par le Prélat; je crains qu'elles ne me coûtent une dizaine de francs de port; cet ouvrage ne les vaut certainement pas; d'ailleurs, je ne puis en faire aucun usage.

Je viens maintenant à vos lettres d'aujourd'hui. Fort bien, je vous sais gré de la double ration que vous m'avez accordée ; elle a été, comme vous le dites fort bien, une compensation des torts que vous vous avisez de me faire de temps en temps ; il ne valait pourtant pas la peine de faire la différence du nouveau format, je les ai mesurés, c'est tout au plus trois petites lignes de plus, et en vérité, pour un homme qui s'était rendu insolvable le mois passé, ce n'était rien de trop. Toutefois, comme tout ce qui me vient de vous m'est précieux, je remercie l'honnête veuve Brebion de vous avoir fourni un papier d'ami, et je me réjouis de n'avoir plus rien à faire avec ce vilain Mossy, qui m'avait toujours déplu à cause de son ingratitude et de sa suffisance.

Je suis ravi de votre petit voyage à Avignon avec mon oncle, cela vous fera du bien et à lui aussi. Je vous embrasse tous de tout cœur.

J'avais toujours craint que nos braves enfants ne fissent des imprudences et qu'ils ne se fatiguassent trop ; je vois que cela est arrivé, en voilà trois de malades. Je n'ai besoin de vous rien dire pour les soins qu'il faut prendre d'eux. Le pauvre *Marchetto* est délicat et il met beaucoup d'ardeur dans tout ce qu'il fait ; mettez-le entre les mains de Trucy. Ecrivez de ma part à Dupuy, que je prends le plus grand intérêt à sa santé, et que je le prie de se bien reposer et de faire tout ce qu'il faut pour se rétablir. Et Suzanne, vous ne m'en parlez pas dans vos deux lettres ; mais veillez sur lui, je vous en conjure ; qu'il se dise bien portant tant qu'il voudra, je veux absolument qu'il se repose. Si entre une mission et l'autre il vient se massacrer à Marseille, ce n'est pas dans l'ordre. Il ne sait pas prêcher avec modération, il prêche toujours en Missionnaire, ce qui est un contre-sens dans l'auditoire de notre église. J'ai toujours dit que ce ne sont pas des sermons

qu'il faut. Il faut ce que font les Philippins ici et partout, des instructions sur le ton de la conversation, que l'on pourrait, pour ainsi dire, continuer tout le jour sans se fatiguer; mais elles ne devraient jamais dépasser trois quarts d'heure. Je ne sais pas pourquoi on a tant de peine à se rendre pour ce qui est raisonnable. Dieu préserve que vous eussiez consenti à envoyer COURTÈS à Digne! A part le mal que cela pouvait lui faire, vous avez eu le bon esprit de sentir que GUIBERT ne doit commencer ses fonctions qu'avec une nouvelle ère. Il faut que ce soit une époque de renouvellement et de réforme. Cela est si vrai, que je n'hésite pas à dire que, quelque avantageux qu'il fût de commencer le plus tôt possible, il vaut mieux attendre mon retour pour ne mettre la main à l'œuvre qu'après qu'on aura entendu tout ce que j'aurai à dire. Ne faites pas pressentir cette réforme; mais prévenez GUIBERT pour qu'il se prépare par la lecture de quelques bons livres, tels que le P. JUDDE, etc.

La maison de Marseille est bien petite pour un noviciat; cependant je penche beaucoup à le placer là à cause de moi; mais comment les claquemurer dans ce petit coin au-dessus de la chapelle? Ils auront des exercices particuliers, et il n'y a point de salle commune. Faites disposer celle de Saint-Jean-Baptiste qu'il faudra préparer pour les novices qui y arriveront en silence par le corridor du premier étage, en descendant par le grand escalier. Ce trajet sera un inconvénient. Ah! je ne pensais pas que l'ancienne chapelle leur conviendrait tout à fait.

La première maison que nous formerons sera sous l'invocation de l'Immaculée-Conception.

Vous ne m'avez plus rien dit de Nîmes, ni de notre apprenti jésuite. Un serment est un jeu pour les dévots de son espèce. Ah! que je dirais volontiers comme saint

Vincent de Paul : « Celui qui ne se sanctifiera pas dans la Congrégation ne se sanctifiera pas davantage dans d'autres ordres. »

LETTRE XXIV. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 5 mars 1826.

J'attendais aujourd'hui, cher ami, une lettre de quelqu'un de la famille. Après les grandes nouvelles que je vous ai données dans mes deux dernières, ce qui me reste à vous dire semblera peu de chose ; c'est pourtant la continuation et la suite, mais pas encore, du moins pour aujourd'hui, la fin de cette grande opération que Dieu s'est plu de diriger, je puis dire avec vérité, dans tous ses détails. Je voudrais ne pas me répéter ; mais je vais et retourne si souvent chez les mêmes personnes pour y traiter du même objet, qu'il ne serait pas surprenant que je ne me rappelasse pas précisément à quel point j'en suis resté avec vous dans le compte exact que je vous en rends.

Je crois pourtant vous avoir dit que je fus porteur d'une lettre de Mgr Marchetti, Archevêque d'Ancyre, secrétaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers, pour Mgr Capucini, sous-secrétaire des brefs, qui en l'absence du Cardinal Albani, secrétaire, travaille directement avec le Pape, pour lui donner rendez-vous chez lui au sujet de notre affaire, d'après les ordres qu'en avait donné le Saint-Père. Ce rendez-vous eut lieu le lendemain au soir. Mgr Capucini reçut les instructions de Mgr Marchetti, et me fit prier de passer chez lui pour combiner avec moi le bref ordonné par le Pape. Je ne manquai pas de m'y rendre le lendemain : je savais qu'il avait eu, la veille,

son audience, et je m'attendais bien qu'il en aurait parlé à Sa Sainteté. C'est ce qu'il eut soin de m'apprendre en me faisant l'accueil le plus poli; il me dit que le Saint-Père lui avait parlé très-avantageusement de moi, et lui avait donné l'ordre de m'expédier. Mgr Capucini a poussé la bonté jusqu'à me proposer d'envoyer chez moi la personne qui est chargée de faire la minute des brefs, pour qu'elle se concertât avec moi sur la manière et sur les choses qu'il me ferait plaisir d'y insérer. Je refusai ces offres obligeantes et voulus absolument aller moi-même chez ce monsieur dont il me donna l'adresse. Je ne perdis pas une minute de temps, et en sortant du palais de la Consulte, où loge Mgr Capucini, j'allai tout de suite chez M. Barluzzi, avec qui je causai autant qu'il fallait pour le mettre au courant de l'affaire. On lui avait d'ailleurs donné le double de ma supplique, qui tient quatre pages in-folio, et dans laquelle il pourra puiser les documents qui lui sont nécessaires.

Il m'a fallu faire trois copies de cette supplique; mais ce n'est rien, même en comptant les trois premières copies que j'avais faites en français, en comparaison des deux cents pages in-folio de notre cher Jeancard, qu'il m'a fallu copier en trois jours, sans avoir personne qui me les dictât. Ce n'est rien encore, en comparaison de la corvée qui me restait à faire et que je n'aurais jamais cru devoir être si pénible.

Dans l'intervalle des courses dont je vous ai parlé plus haut, je n'avais pas oublié de passer au secrétariat avec mes deux volumes sous le bras, cachés sous mon manteau de drap qui me sert admirablement dans mon métier de colporteur; j'aurais voulu qu'on se pressât de collationner ma copie, qu'on y attachât le sceau pour finir, au moins de ce côté-là. Mais, tout doucement, on ne trouve pas toujours ceux qu'on cherche, dans ce pays. De guerre

lasse, je priai un de messieurs les sous-secrétaires, en l'absence de Mgr l'archiprêtre Adinolfi, de se concerter avec moi pour entreprendre cette affaire; mais, à la vue de ces deux volumes, on conçoit que le courage manquait pour se mettre à l'œuvre. Je les voyais d'ailleurs fort occupés. J'insistai cependant avec la meilleure grâce qu'il me fût possible, je pressai même un peu et plus qu'un peu. Je m'offrais généreusement pour partager la peine, c'était d'ailleurs le seul parti pour qu'on ne me fît pas traîner ce travail quinze jours. Je ne sais si c'est pour me servir ou pour se débarrasser de moi qu'on m'indiqua un des secrétaires qui avait le nez sur ses écritures : c'était lui, disait-on, qui était chargé de ces sortes de choses. Je l'accoste poliment, il me montre son bureau surchargé de papiers; je compatis à la surcharge de ses occupations, et je lui propose sans façon d'aller chez lui le soir. Ce parti ne lui convient pas, il préfère me donner rendez-vous pour le jour de vacances, c'est-à-dire le jeudi à neuf heures du matin.

Neuf heures sonnant, je suis à sa porte; ma potence était déjà prête, et pour m'exécuter, le saint homme avait pris ses précautions d'avance; il avait déjà dit Vêpres. Vous comprenez ce que cela m'annonçait. J'étais tombé sur le Prêtre le plus scrupuleux du monde chrétien; je dus à cela d'être expédié dans un jour, mais sa conscience délicate me valut de payer *usque ad ultimum quadrantem*. On lui avait dit de collationner le manuscrit, il ne me fit pas grâce d'un *iota*. Il s'empara de ma copie tandis que je lisais à haute voix l'original; j'eus beau courir, il me suivait des yeux et du nez, car il n'y voit réellement pas plus loin que son nez, au physique comme au moral. Il suspendit un instant mon supplice pour prendre son café; il voulait à toute force que j'en prisse une tasse avec lui, je tins bon pour qu'il ne fît pas pour moi d'autres

frais qu'un verre d'eau qui m'était devenu indispensable ; je le bus goutte à goutte dans ma longue séance qui dura plus de quatre heures, et pendant laquelle vingt fois mon gosier perdait son élasticité, qu'une gorgée d'eau prise à propos lui redonnait sur-le-champ. Enfin, à une heure et demie je gagnai mon procès, en prononçant la dernière parole de mon manuscrit, qui faillit être la dernière de ma vie. J'en fus quitte pourtant pour avoir la *gueule* enflammée tout le reste du jour. Le soir je pus avaler ma salive et tout rentra dans l'ordre naturel. Mon bonhomme de Prêtre voulait que j'emportasse mes volumes ; c'était bien la peine de s'être mis à la mort pour les collationner avec tant de scrupule ; n'aurais-je pas pu y ajouter toutes les hérésies du temps ? Je voulus donc qu'il se chargeât de porter lui-même ce dépôt à la Chancellerie, où j'allai savoir de leurs nouvelles le lendemain. Cette fois, je trouvai l'Archiprêtre qui me rendit ma copie, pour que j'y insérasse avant ma préface le double de ma supplique. Je lui rendis bon compte de son collaborateur, auquel je lui assurai qu'on pouvait se fier, et je rentrai chez moi pour me remettre à l'ouvrage. Le volume est à présent entre les mains du relieur. Lundi je le porterai de nouveau à la Secrétairerie, qui peut-être en finira cette fois. Je me suis un peu étendu sur ces détails pour vous divertir un instant à mes dépens, et vous donner en même temps un aperçu de mes agréables occupations.

La première chose que je veux vous dire après cela, c'est une idée qui me passe par la tête, mais elle m'inquiète un peu. Je crains que vous n'ayez pas reçu toutes mes lettres. Deux fois, pressé par le moment du courrier, je les ai envoyées à la poste par un ecclésiastique français qui venait me voir quelquefois, et qui se trouvait chez moi à l'heure du courrier. Ce jeune homme vient de jeter le froc aux orties, et si on ne s'en était aperçu à

temps, il aurait emporté une trentaine de francs qu'il devait. Ce drôle-là n'aurait-il pas mis dans sa poche les trois misérables baïoques que je lui remis chaque fois pour *imposter* mes lettres. A quelques jours près, voici la date de celles que je vous ai écrites depuis que je suis à Rome : 27 novembre, 4, 11, 21, 25 décembre ; 1, 3, 5, 12, 17, 22, 29 janvier ; 12, 16, 19, 28 février ; et aujourd'hui 5 mars. J'ai écrit à Courtès le 8 décembre, il a reçu cette lettre ; et le 2 février, je n'ai pas de nouvelles de celle-ci. Je crois fort que c'est deux de celles du mois de janvier que ce drôle se chargea de mettre à la poste. Je vous ai souvent prié de m'accuser exactement la réception de mes lettres, vous oubliez souvent cette recommandation.

Selon toutes les apparences, je partirai d'ici la semaine de Pâques ; je vous le marquerai d'une manière plus précise quand je tiendrai le bref, à la minute duquel on travaille, et qui ne sera faite que lundi ; il faudra ensuite qu'on l'examine, puis qu'on le copie, et je crains que cette dernière cérémonie ne soit un peu longue. Il ne me restera plus alors qu'à obtenir mon audience de congé. On n'est pas toujours si heureux que je le fus la première fois. Tel prélat s'est présenté quatre fois sans pouvoir passer. Quelque désir que j'eusse d'aller vénérer le corps du bienheureux Alphonse, je crois qu'il faudra que j'y renonce : cela me retarderait encore de huit à dix jours, et ne pouvant pas me dispenser de passer par Lorette et Milan, et devant m'arrêter quelques jours à Turin, et selon le temps passer par Annecy, il me faudra encore quelques semaines pour ce voyage.

Je reviens à mes craintes ; vous ne m'avez pas écrit du 8 janvier au 23. Dans cet intervalle, vous auriez dû avoir reçu mes lettres du 1er, 3, 5 et 12 janvier ; cependant dans votre lettre du 23 vous vous contentez de me dire : « La lecture de votre lettre m'a fait éprouver, » etc. Pourquoi

me dites-vous « votre lettre », si vous répondez à quatre, et si à cette époque vous n'aviez pas reçu mes lettres, c'est une preuve que mon coquin les a jetées au feu pour manger mes six baïoques. Je ne serai tranquille que lorsque vous m'aurez mandé si toutes mes lettres vous sont parvenues. Cette seule inquiétude est une leçon. Mais comment se méfier à ce point d'un ecclésiastique portant soutane? On peut y être attrapé tous les jours. Vos lettres m'arrivent ordinairement le dixième jour, quand vous ne manquez pas le courrier. Je relis encore votre lettre du 23; vous m'y dites que vous avez reçu trois des miennes toutes bien remplies ; depuis celles-là, dont vous ne mentionnez pas la date, vous ne me parlez plus que de celle du 29 janvier. Tirez-moi de peine si vous avez tout reçu, quoique le mal fût sans remède si cet ecclésiastique avait abusé de ma confiance.

Tout est cher ici au feu, je suis donc persuadé qu'on nous fera saler le tableau que vous voulez que je vous commande; je prendrai quelques informations là-dessus, mais je ne suis pas décidé de placer ce tableau dans la chapelle intérieure. Il me semble que, puisqu'il y a un autel dédié au Bienheureux dans l'église, il vaudrait mieux consacrer la chapelle à la très-sainte Vierge. Je renoncerai aussi avec peine à l'espérance de pouvoir donner des retraites dans la maison ; elles font tant de bien. Je sais qu'en France on n'en connaît pas les avantages, et que les confesseurs ne se mettent pas en peine de les conseiller; mais quand nous ne réunirions que six personnes, peut-être le goût prendrait-il, et Dieu sait avec quel profit pour les âmes! Mais, quand nous aurons nos novices dans la maison, qu'est-ce qui nous restera pour loger les retraitants? Si nous étions sûrs que cette œuvre pût prendre, il faudrait pouvoir acheter les maisons voisines. Ces pensées se présentent à mon

esprit en trottinant dans les rues de Rome pour nos affaires.

Adieu, je vous embrasse tous. Une lettre de quelqu'un de vous m'aurait fait grand plaisir aujourd'hui.

LETTRE XXV. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 9 mars 1826.

Ma lettre partira sans que j'aie rien de plus à vous dire sur notre affaire ; il s'agit maintenant de rédaction et de formalités qui entraînent nécessairement des longueurs ; je poursuis néanmoins avec persévérance tous les détails : encore ce matin j'ai fait plusieurs courses à cet effet. La minute du bref est finie ; on est venu me la communiquer, je crois que jamais cela ne s'est fait. Mgr CAPUCINI la portera vraisemblablement demain à Mgr MARCHETTI, et s'ils tombent d'accord sur le contenu, on le transcrira et je le payerai : car les brefs, quels qu'ils soient, se payent. D'un autre côté, on s'occupera de dresser le décret de la Congrégation des Évêques et Réguliers au secrétariat de cette Congrégation. Cette affaire ne sera pas prête avant samedi. Le Cardinal PEDICINI avait bien raison : si le bon Dieu n'y avait pas mis sa sainte main, nous en avions pour plus d'un an. Ce qui m'amuse, c'est la surprise de l'Archiprêtre ADINOLFI qui est, comme je vous l'ai dit, la cheville ouvrière du secrétariat : il n'en revient pas de la tournure que prit cette affaire dès le principe. *Non si e visto mai :* on n'a jamais vu, dit-il, dans aucune affaire de ce genre le Pape s'occuper lui-même de tout aplanir, trancher les difficultés, prescrire jusqu'aux détails, dicter les expressions mêmes du bref.

Nos messieurs le sentent-ils, au moins ? S'ils savaient ce que cela veut dire, ils sauteraient de joie, ou ils resteraient stupéfaits d'admiration. On attend ici quelquefois six mois un oui ou un non, on évalue un signe, on cherche à pénétrer une pensée du souverain Pontife, on s'estime heureux d'une légère espérance, quelque éloignée qu'elle soit. Et c'est ce même souverain Pontife qui a tout fait pour nous. Quel titre avions-nous pour cela ? Qui est-ce qui m'a donné, dans une seule audience, de lui inspirer un intérêt si fort, si réel, si constant ? Comment n'y pas voir du surnaturel ? Dès lors comment n'être pas transporté de reconnaissance envers Dieu, et faisant un retour sur nous, nous attacher plus encore à la Société qui vient de recueillir des preuves si convaincantes de la protection du Seigneur, à laquelle nous appartenons maintenant d'une tout autre manière, puisque dans l'ordre hiérarchique, c'est par elle que nous tenons au Chef suprême de l'Eglise, qui en est le modérateur souverain. C'est maintenant qu'il faut prendre cet esprit de corps qui excite à ne se laisser surpasser par aucun autre corps, en vertu, en régularité, etc.

Les Oblats de la Sainte et Immaculée Vierge Marie sont un corps, une société, autrement appelée une Congrégation dans l'Église, je vous l'ai déjà dit, tout comme les Lazaristes, les Passionistes, les Liguoristes, etc. Les membres qui composent ces Congrégations honorent leurs mères par l'affection qu'ils leur portent. N'y aurait-il des fils dénaturés que parmi nous ? Qu'ils y prennent garde. Ils n'ont plus d'excuses, ou plutôt de prétextes, pour se faire illusion dans leurs pensées d'infidélité. Ils en rendront compte maintenant à Dieu et à l'Église. Le Jésuite, le Franciscain, le Chartreux n'est pas plus obligé à l'observation de ses règles que nous ; tant les unes que les autres ont la même sanction. Nous étions sans doute obli-

gés à cette observance, lorsque nous n'étions que tolérés ; mais aujourd'hui que nous sommes approuvés et que les moindres particularités de nos Constitutions sont avouées et garanties par l'Église, malheur à celui qui les méprisera ! En attendant mon retour et de plus amples explications, je défends, sous quelque prétexte que ce soit, toute communication, soit par lettre, soit par conversation, ou par l'intermédiaire de qui que ce soit, avec des personnes appartenant à d'autres sociétés, dans l'intention de s'agréger à ces sociétés, pour obvier au scandale qui résulte de ces tentatives. Je vous charge de signifier à ceux qui ont des reproches à se faire à ce sujet, que dorénavant il est prescrit, dans notre Société, en vertu de la sainte Obéissance, de prévenir le Supérieur Général, quand on aura l'intention de quitter la Société, afin que l'on fasse, de son aveu, les démarches qui seront jugées nécessaires pour cela, si le cas échoit. Mais que ces sujets sachent que nous pouvons leur dire avec autant de raison que saint Vincent de Paul, qu'il est fort à craindre qu'ils ne se sanctifient pas ailleurs, s'ils ne savent pas se sanctifier chez nous, et que le bienheureux Alphonse a toujours tremblé sur le salut de ces transfuges, par la raison qu'il y a grandement à présumer que ces secondes vocations ne viennent pas de Dieu, mais de l'inconstance de l'homme, parce que l'esprit de Dieu ne change pas de voie, comme l'homme de volonté...

Vous m'avez causé une agréable surprise en m'apprenant que la mission d'Aubagne est déjà en train. Dès que le P. Mie n'est pas contrarié que le P. Suzanne soit chef, je pense que c'est mieux ainsi, mais il leur faut plus de confesseurs que vous ne leur en avez donnés...

J'ai manqué le courrier pour être rentré trop tard, après avoir été inutilement chez Mgr Capucini ; il n'a pas encore porté la minute du bref chez Mgr Marchetti, qui l'attend avec

impatience. Il m'a fait dire qu'il irait demain, ayant aujourd'hui un congrès dans son ministère. Je me suis donc contenté de passer chez M. Jules Barluzzi, qui verra Mgr Capucini ce soir, pour lui recommander de ne pas renvoyer plus loin cette entrevue. Toute ma crainte est qu'on ne termine pas entièrement cette affaire avant la semaine sainte; alors je serais pris pour longtemps. Il faut, pour éviter ce contre-temps, que notre bref soit présenté à la signature du Pape mardi prochain; le reste de la semaine suffira alors pour faire la copie sur parchemin, etc., étant servi comme je le serai par les bureaux. Si par malheur, par la faute de Mgr Capucini, nous manquons l'audience de mardi, il ne peut plus aller chez le Pape que le mardi suivant, qui serait le mardi saint; le lendemain commencent les féries; adieu alors, jusqu'au lundi de Quasimodo. Je ferai tout ce que je pourrai pour éviter ce grand inconvénient.

Je me faisais un plaisir de vous apprendre un peu à l'avance, que lundi aura lieu le consistoire dans lequel l'Archevêque de Reims sera préconisé Cardinal, tandis que par ce retard ma lettre ne partira que la veille. En attendant, je puis vous dire de vous presser de m'écrire tout ce que vous avez à me dire pour Rome, parce que, dès que je tiens notre bref, je vous donne avis de mon départ; cependant je ne puis pas dire d'avoir absolument renoncé au pèlerinage de *Nocera di Pagani*. Ce voyage, s'il a lieu, me retarderait d'une douzaine de jours; ainsi, écrivez-moi toujours jusques à l'avis que je vous donnerai de m'adresser vos lettres, poste restante, à Turin; il y a toute apparence que je repasserai par cette ville.

Je suis bien aise que Jeancard travaille à la vie du Bienheureux. J'ai découvert ici une vie de ce Saint en trois volumes in-quarto, qui est aussi l'histoire détaillée de sa Congrégation; elle est remplie de faits très-

intéressants qui doubleront l'intérêt et la dévotion ; mais je n'ai pas pu encore me procurer cet ouvrage, quoique j'aie écrit à Naples au Recteur majeur. Il a fallu que le Pape levât pour moi l'excommunication portée contre ceux qui sortent un livre d'une bibliothèque religieuse, pour que je pusse lire commodément chez moi. Je m'y suis oublié hier jusqu'à deux heures après minuit. Il y a dans cette vie des lettres du Saint sur la persévérance dans la vocation qui vont à merveille pour nous. Il traite mal les infidèles. L'ouvrage est mal écrit, trop diffus, etc. Mais si j'avais pu me le procurer plus tôt, j'y aurais puisé des détails dont JEANCARD aurait tiré bon parti en les retouchant. Je ne résisterai pas à lui envoyer une mauvaise traduction de son genre de vie étant Évêque ; mais il serait indispensable que je pusse lui faire passer aussi l'historique de ses visites pastorales. Peste ! quel homme ! Suspence, excommunication, emprisonnements, que sais-je encore ?

Adieu, je vous embrasse et tous les nôtres de tout mon cœur.

CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE,
Oblat de Marie.

LETTRE XXVI. — AU MÊME.

L. J. C. Rome, le 16 mars 1826.

A défaut du bref dont la minute repose soporifiquement sur le bureau de Mgr CAPUCINI, que je ne puis faire mouvoir ni de vive voix ni par écrit, je vais, mon cher ami, vous transcrire, ne fût-ce que pour vous récréer un instant, l'approbation de la Congrégation, et celle plus im-

portante encore de Notre Saint-Père le Pape, placées l'une et l'autre au bas du manuscrit que j'ai dû faire en échange de celui de Jeancard, qui reste dans les archives de la chancellerie. Je tiens au moins cette pièce, qui ne m'a coûté que 30 francs ; mais gare le Bref !

« Sacra Congregatio particularis habita de mandato « Sanctissimi Domini Nostri Leonis PP. XII trium Emo- « rum et Rmorum S. R. E. Cardinalium Pacca Præfecti, « Pallota et Pedicini Ponentis, negotiis et consultationibus « Eporum et Regularium præpositorum, visis videndis « ac consideratis considerandis, censuit rescribendum, « quoad Constitutiones et Regulas Societatis Missiona- « riorum sub titulo Sanctissimæ Virginis Mariæ Imma- « culatæ emendatas juxtà præinsertum tenorem, prout « rescripsit : *supplicandum Sanctissimo pro expeditione Lit- « terarum Apostolicarum in formâ brevis.* »

« Romæ, 15 februarii 1826. »

« Et facta de præmissis relatione ab infrapto D. Se- « cretario sacræ Congregationis Sanctissimo Domino Nos- « tro sub die 17 ejusdem mensis et anni Sanctitas sua « *Congregationem* Societatis Missionariorum sub titulo « SSmæ Virginis Mariæ Immaculatæ, ejusque Constitu- « tiones et Regulas juxtà correctiones et emendationes « ab Emo Ponente propositas et ab eadem Congrega- « tione particulari a Sanctitate sua deputata confirmatas, « Apostolica auctoritate *approbavit,* mandavitque Litteras « Apostolicas expediri in formâ brevis. Romæ... »

B. Cardinalis Pacca, S. Congnis Eporum
et Regul. Præfectus.

« J. Arch. Ancyr., Secrius. »

C'est beaucoup, c'est tout en quelque sorte ; mais, comme il faut que j'attende le bref, je ne suis pas con-

tent. Il a fallu que ce Mgr Capucini perdît un agent principal qui faisait toutes les affaires d'un établissement dépendant du Prélat, pour le mettre en désarroi ; dès lors tout le reste doit chômer. C'est un malheur qui me renvoie après Pâques, peut-être même pour la signature du bref. En attendant, je ne cesse de faire des courses inutiles qui me fatiguent l'esprit et le corps ; car si ce bienheureux Mgr Capucini avait porté sa minute chez Mgr Marchetti dans le courant de la semaine, on la mettait au net ces jours-ci, le Pape la signait demain, on la transcrivait ensuite sur parchemin, et j'étais libre après Pâques. Mgr Marchetti, d'après ces retards, ne m'a pas donné grand espoir que cela pût être maintenant, ce n'est certainement pas sa faute. Ce saint Archevêque est un modèle d'exactitude, mais MM. les Prélats de *Mantellone* ne se mettent pas en peine de l'imiter.

Je vous ai dit que les corrections se réduisent à fort peu de chose, il ne valait pas la peine d'en parler. J'ai transcrit le rapport que l'Archevêque secrétaire en fit à Sa Sainteté. Tous ces détails intéressent ; on y voit la marche des affaires, et dans celle-ci en particulier on reste convaincu que tout a été fait avec une scrupuleuse attention, et que le chef de l'Église a agi par lui-même et d'après sa propre conviction. Prenons patience maintenant pour le reste.

Quand le Carême sera fini, j'aurai un peu plus de force, car je vous avoue que de ma vie je n'avais fait un Carême pareil à celui-ci. Il m'arrive souvent de passer ma journée avec deux œufs mal cuits dans le ventre, et encore il est défendu d'en manger trois jours de la semaine. C'est plus fort que moi, je ne puis vaincre la répugnance que j'ai pour l'huile infecte dont on use dans cette maison. Quand on me donne du poisson, je l'avale sans assaisonnement, mais quelquefois il ne peut pas passer ; je vo-

mirais plutôt que de manger trois morceaux d'une autre sorte de poisson que l'on a confit dans le vinaigre avec des aromates qui me provoquent. Souvent la soupe est dégoûtante ; c'est un mélange de fromage, de pain et d'herbages; je la pousse toujours dans le gosier; mais je me dédommage avec le fruit, je mange du pain avec des noix, des amandes et ordinairement deux poires que je n'épargne pas. Avec tout cela, le soir, si je m'écoutais, je me passerais de mon morceau de pain; je le mange pourtant toujours, hors le samedi, parce que le dimanche je déjeune avec du chocolat cru ou cuit. A défaut d'autres pénitences, j'offre celle-ci au bon Dieu. Je n'ai pas dîné une seule fois chez Mgr Isoard depuis le Carême, je n'ai pas pu refuser d'aller deux fois chez l'Ambassadeur, et une fois chez le Cardinal Pacca ; mais chez ce dernier la portion de ceux qui faisaient maigre n'était pas abondante, parce que ce jour-là quelques parents sur lesquels il n'avait pas compté s'invitèrent. Je souris quelquefois en pensant au conseil que saint Bernard, je crois, donnait à ses religieux sur les dispositions avec lesquelles ils devaient aller au réfectoire. Je n'ai pas grand effort à faire pour entrer dans l'esprit de ce saint, et certes ce n'est pas chez moi un acte de vertu d'y aller comme au martyre ; mon cœur se soulève, seulement en approchant du réfectoire ; je ne crains pas d'y pécher par sensualité. Avec tout cela, je me porte très-bien, et je n'ai pas eu un moment de malaise depuis que je suis parti de France.

Mon cher, il faut prendre son parti : décidément Mgr Capucini ne veut pas marcher ; je suis monté hier à son troisième étage en pure perte, son domestique me conseilla d'y retourner ce matin à sept heures; j'étais pendu à sa cloche à cette heure-là, mais le valet embarrassé m'a dit que son maître était parti pour l'audience du Pape. Je me suis bien gardé de le croire, et ce n'était pas vrai. Vous

sentez ce que cela veut dire, quand, ayant été averti hier soir que je devais retourner ce matin, j'ai trouvé cette belle réponse prête. Ce Mgr CAPUCINI est un Prélat de *Mantellone*, c'est-à-dire du second ordre, homme de fortune qui se fait valoir parce qu'on l'emploie à beaucoup de choses. Le Cardinal ALBANI, secrétaire des brefs, étant chargé d'une légation, son substitut, qui est ce Mgr CAPUCINI, travaille avec le Pape, et comme il a apparemment d'autres affaires, il a volontairement négligé la nôtre, sans se mettre en peine du tort que cela nous fait.

Je vous fais grâce de toutes les autres courses que j'ai déjà faites ce matin, et de celles que je vais faire tout à l'heure encore avant mon triste dîner, pour ne pas jeter le manche après la cognée, et tenter, quoique avec peu d'espérance, toutes les voies pour tirer parti de ce vilain homme, auquel je ne dirai tout doucement son fait que lorsque j'aurai tiré mon épingle du jeu...

Me voici de retour, j'étais à la poursuite d'un certain D. ANGELO, commensal et ami de CAPUCINI, caissier et principal employé dans les bureaux des brefs. Je l'ai attendu auprès d'un vieux commis fort poli, parlant très-bien le français ; enfin JULES est arrivé pour m'introduire auprès de ce D. ANGELO, et j'ai compris par certaines précautions que prenait JULES, qu'il importait de bien saisir le moment. J'ai amadoué ce petit ministre en lui disant en entrant, faisant allusion à son nom, que je viens le prendre pour mon ange gardien ; il s'est mis à rire et il m'a promis de parler aujourd'hui encore à Mgr CAPUCINI pour qu'il envoie la minute du bref chez Mgr MARCHETTI. J'ai découvert là qu'il l'aurait déjà fait, s'il n'eût fallu en même temps lui écrire un billet, ce qu'il n'a pas eu le temps de faire. Comme je lui témoignais ma peine sur ce que je craignais que Mgr CAPUCINI n'eût plus d'audience du Pape jusqu'après Pâques, il m'a dit qu'en effet il n'en au-

rait plus, mais qu'il ne serait pas impossible de faire, sans cela, signer le bref au Saint-Père. Faute de réalités, ces espérances m'ont fait plaisir, et je vous les communique aussitôt, sauf à décompter un peu plus tard. Je ne ferai pas partir ma lettre par le courrier d'aujourd'hui, vous ayant écrit avant-hier. D'ici à après-demain nous saurons quelque chose de nouveau. En attendant, ce soir j'irai faire ma révérence au Général des Capucins, qui a été fait Cardinal hier, en même temps que l'Abbé des Camaldules, l'Archevêque de Valence, ce vieux Prélat que nous avons vu passer à Marseille, et notre Archevêque de Reims, à qui j'ai écrit hier par le départ du garde-noble qui lui a porté la calotte rouge. On s'était amusé à Rome, la semaine dernière, à le faire passer pour mort. Ce fut le Pape qui fit tomber ce bruit en affirmant qu'il se portait bien.

Mon invocation à l'ange gardien n'a pas été sans effet, j'en avais le pressentiment. C'est pourquoi j'ai fait, ce soir, en revenant des quarante heures, une petite visite à Mgr Marchetti. Ce saint Archevêque est si bon, il a tant de bonté pour moi, que je ne crains pas de le fatiguer deux et trois fois par jour. Il n'était pas rentré, mais comme j'ai appris de son secrétaire qu'il y avait sur son bureau un pli de Mgr Capucini, je l'ai attendu. Vous aurez une idée de sa complaisance, quand je vous dirai que, sans se donner le temps de prendre sa robe de chambre, il s'est mis tout de suite à son bureau pour lire la minute du bref, y retrancher une petite chose que je n'étais pas bien aise qu'on y laissât, et y ajouter une phrase qu'il m'a paru utile qu'on y insérât. Ces deux légères corrections auraient été faites avant que la minute lui fût remise, si j'y avais pensé, quand on eut la déférence de me la lire, mais je n'y réfléchis qu'après coup. Le retranchement ne consiste pas en autre chose que de ne pas faire mention,

dans le bref, de Notre-Dame du Laus, pour que l'Évêque de Gap ne puisse pas dire que notre service dans ce sanctuaire a influé, même pour une centième partie, dans l'approbation que le Saint-Siége nous accorde. On ne l'avait mis dans le bref que parce que cela se trouvait dans ma supplique, mais je préfère que cela n'y soit pas. Voilà donc encore cette affaire en marche, mais la Semaine sainte est trop près pour que nous puissions nous flatter d'être expédiés avant Pâques. Je m'estimerais bien heureux si le Pape pouvait le signer avant cette époque, parce que je crains toujours qu'il ne tombe malade, et quand le Saint-Père fait tant que de s'aliter, il en a pour deux ou trois mois.

Pour cette fois, cher ami, je suis pris au dépourvu : il faut que je vous envoie ma lettre imparfaite, ou que je renvoie à dimanche de la faire partir. Je préfère vous priver du revers que j'avais voulu remplir, plutôt que de vous faire attendre deux jours de plus. Je vais monter.

.... Je suis de retour du consistoire public dans lequel notre Saint-Père a donné le chapeau aux deux nouveaux Cardinaux. C'est une cérémonie que j'étais bien aise de voir. Elle est fort belle et fort imposante. Je trouve toujours le moyen de me bien placer : j'étais immédiatement derrière les Cardinaux, et à portée par conséquent de tout voir et de tout entendre. Je vous en réserve les détails pour mon retour, ainsi que de tout ce que j'ai vu dans cette belle ville ; il serait trop long de l'entreprendre aujourd'hui, d'autant plus que le courrier va partir. J'avais plusieurs choses à vous dire qui ne me viennent pas actuellement que je suis pressé. Je suis surpris de n'avoir pas reçu quelque lettre de COURTÈS par le courrier qui vient d'arriver. A mon retour, j'assemblerai tous les Oblats pour rendre compte de tout ce qui a été fait, et établir les choses sur un pied uniforme et stable. Ici je parcours les

maisons les plus estimées, je m'entretiens avec les hommes les plus expérimentés, je tâche, en un mot, de rendre mon voyage utile pour la Société autant qu'il m'est possible. Je conclus de tout ce que je vois et de ce que j'entends, que dès le principe nous avons péché par le noviciat, et qu'il n'est pas encore au point où il devrait être; du reste, pour ajouter un centième point de ressemblance, quoique accidentellement, avec les commencements du bienheureux LIGUORI, il en fut de même chez lui, comme je vois par l'histoire que je lis.

Adieu, je vous embrasse, et mon oncle et nos Missionnaires d'Aubagne.

LETTRE XXVII. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Rome, le 20 mars 1826.

Je déchire, mon cher TEMPIER, une lettre que j'avais commencée avant d'avoir reçu la vôtre du 9, pleine de choses et de sentiment. Je n'attendais rien moins et de vous et de nos chers confrères, à la nouvelle que je vous ai annoncée dans la lettre à laquelle vous répondez. Le bienfait de la Providence, la protection sensible de Dieu étaient trop grands, trop palpables pour que des cœurs comme les vôtres n'en fussent pas émus; et je vous assure que j'ai lu et relu le récit que vous m'en faites, qui a excité dans mon âme un renouvellement de joie, de consolation, de reconnaissance en union de tous ces sentiments que vous avez éprouvés vous-mêmes.

Maintenant, vous allez me demander pourquoi j'ai déchiré ma lettre, dont il y avait déjà deux pages de faites; c'est tout bonnement parce que je vous rapportais ce qui

avait été fait en pareille circonstance par le bienheureux ALPHONSE et les siens. C'était un tort en matière de sensibilité, de délicatesse et de sentiment, de vous citer des exemples étrangers ; personne, en effet, ne peut donner à une famille comme la nôtre des leçons en ce genre. Oh! oui, il faut bien nous le dire, nous avons reçu une grande grâce! plus je la considère de près dans toutes ses circonstances, plus je sens le prix du bienfait. Nous ne saurons jamais le reconnaître que par une fidélité à toute épreuve, par un redoublement de zèle et de dévouement pour la gloire de Dieu, le service de l'Église et le salut des âmes, surtout les plus abandonnées, conformément à notre vocation. Après cela, ce que je demande à Dieu, c'est qu'il nous choisisse et qu'il nous envoie les sujets qu'il nous faut pour faire son œuvre. Vous avez bien raison de dire qu'il vous semblait à tous d'être devenus d'autres hommes ; c'est qu'il en est ainsi. Puissions-nous bien comprendre ce que nous sommes! J'espère que le Seigneur nous en fera la grâce, avec l'assistance et par la protection de notre sainte Mère, l'Immaculée Marie, pour laquelle il faut que nous ayons une grande dévotion dans notre Congrégation. Ne vous semble-t-il pas que c'est un signe de prédestination que de porter le nom d'Oblats de Marie, c'est-à-dire consacrés à Dieu sous les auspices de Marie, dont la Congrégation porte le nom, comme un nom de famille qui lui est commun avec la très-sainte et Immaculée Mère de Dieu ? Il y a de quoi faire des jaloux; mais c'est l'Église qui nous a donné ce beau titre, nous le recevons avec respect, amour et reconnaissance, fiers de notre dignité et des droits qu'elle nous donne à la protection de la Toute-Puissante auprès de Dieu. Ne tardons pas davantage de prendre ce beau nom toutes les fois que la prudence nous le permettra : je vous charge de le notifier à tous les nôtres ; cependant je ne crois pas

que ce soit le cas encore de le mettre sur l'adresse des lettres, ni dans les actes publics.

Plus je pense à notre affaire, plus j'y vois la main de Dieu, et son action a été reconnue aussi par tous ceux qui ont été les instruments de ses miséricordes sur nous. Songez que nous sommes les seuls favorisés de la sorte, et que c'est le Pape qui a tout fait. Nous n'avons pas même eu l'inquiétude qu'éprouva le bienheureux Alphonse, lorsque sa Congrégation fut approuvée en 1749 par le Pape Benoit XIV. On ne voulait d'abord l'approuver que pour le royaume de Naples, puis on se refusait à approuver l'Institut : *Regulam et non Institutum.* Nous, le Pape, non-seulement approuve la Congrégation, mais il la fonde : *Constituimus.* On avait cru d'abord que nous ne demandions que pour la France, le Cardinal ponent me disait : « Prenez toujours cela, le reste viendra après. » Je ne fus pas de son avis, et la chose a été réglée selon nos vœux. Je dois dire qu'il me suffit de faire observer que notre Congrégation ne bornait pas sa charité à un petit coin de la terre, et que toutes les âmes abandonnées, quelque part qu'elles fussent, seraient toujours l'objet de son zèle et auraient droit à ses services, pour que l'on revînt à mon sentiment. Il y a tant de ressemblance entre l'événement qui nous comble de joie actuellement, et ce qui arriva du temps du bienheureux Alphonse, que je ne résiste pas au désir de vous en faire connaître les détails. Le Bienheureux étant infirme, était resté à Ciorani avec les autres Pères. C'était le P. Villani qui était à Rome pour poursuivre cette affaire. Voici ce que dit l'historien :

« Chacun peut se figurer avec quelle anxiété Alphonse et les nôtres, réunis à Ciorani, attendaient à chaque heure cette heureuse nouvelle. Les moments paraissaient des siècles, et l'on redoublait toujours plus les prières à Dieu et les macérations. La lettre que l'on attendait avec tant

d'impatience étant enfin parvenue, Alphonse n'osa pas l'ouvrir d'un seul coup, comme l'on fait ordinairement; mais il commença peu à peu à déployer le papier et à lire l'une après l'autre les lettres qui composaient le premier mot. En apercevant un *g*, puis un *l* suivi d'un *o*, qui indiquaient le mot *gloria*, on se flatta de quelque chose de bon. On ouvrit alors toute la lettre et on lut distinctement ces paroles : *Gloria Patri*, etc. *La Congrégation a été approuvée.* ALPHONSE fondant en larmes, se jette aussitôt la face contre terre, et nous tous en même temps qui étions accourus dans sa chambre. On demeura longtemps dans cette attitude pour remercier Dieu d'un si grand bienfait. On sonna ensuite la cloche de la communauté et nous allâmes tous à l'église, à la suite d'ALPHONSE ; nous chantâmes le *Te Deum* en actions de grâces, et ALPHONSE, s'adressant à Dieu, fit une allocution sur ces paroles : *Visita, Domine, vineam istam et perfice eam quam plantavit dextera tua*, et il nous exhorta tous, en même temps, à correspondre à cet inappréciable bienfait par l'exacte observance des Règles, et en nous rendant plus agréables à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la très-sainte Vierge. »

Ce n'était pas sans raison qu'ils étaient en peine à Ciorani sur le succès des démarches du P. VILLANI, car il avait rencontré bien des difficultés, malgré la protection ouverte et très-empressée de plusieurs Cardinaux : « Le démon ne manqua pas, dit l'historien, de contrarier l'œuvre de Dieu. Une respectable communauté de Naples (notez la ressemblance), voyant de mauvais œil ALPHONSE et les progrès de sa Congrégation, chargea un des siens à Rome de mettre opposition à la marche des affaires. Le P. VILLANI, croyant cet individu de nos amis, fut lui faire une visite; celui-ci lui dit froidement ces paroles : « Me « trouvant hier chez le Cardinal PORTO-CARRERA, on ou-

« vrit au hasard Saint Thomas, et nous tombâmes sur « l'article : S'il est expédient d'approuver de nouvelles « Religions, et il concluait pour la négative. Le Cardinal, « ajouta-t-il malicieusement, a marqué le passage. » Il n'en fallut pas davantage pour faire connaître au P. VILLANI les mauvaises dispositions de ce bon Père, qui aurait dû réfléchir que saint Thomas était mort depuis trois siècles, et que la Congrégation dont il était membre, n'existait pas du temps de ce saint... Mais si l'enfer ne put pas empêcher la grâce du Saint-Siége, il essaya du moins de la rendre imparfaite... L'abbé FIORE, ayant été gagné par le Père dont nous avons parlé, eut soin, en rédigeant le bref, de dire, que la Règle, et non l'Institut, était approuvée : *Regulam et non Institutum*... Le Cardinal PASSIONEI, que l'on en avait chargé, s'en étant étonné, l'abbé soutint en sa présence que telle était la pratique du Saint-Siége, d'éprouver la Règle avant d'approuver l'Institut, et qu'on n'avait pas fait autrement pour les Passionistes. Le Cardinal vit le piége, et, ayant pris la plume, écrivit de sa propre main : *Regulam et Institutum*, conformément à la décision de la Congrégation des Cardinaux. C'est ainsi que, malgré l'enfer, et à la honte des malveillants, notre Règle et notre Institut furent approuvés à Rome le 25 février 1749. »

Nous n'avons pas rencontré, nous, seulement un abbé FIORE, dans l'abbé ADINOLFI, qui, dans son rapport au Pape, conclut sans façon pour qu'on se contentât de louer l'œuvre; mais nous avons trouvé, préparée de longue main, comme une batterie formidable qu'il n'a été donné à personne d'emporter, un principe établi dans la Congrégation des Evêques et Réguliers, de ne plus approuver spécifiquement aucune Congrégation et de se contenter de les louer. Ce principe n'avait point été jusqu'à nous contrarié par le Pape, puisque le Saint-Père fut

le premier à me le faire connaître ; mais aussi pour notre consolation éternelle, c'est le Saint-Père qui a voulu qu'on y dérogeât en notre faveur, et cette résolution, personne ne la lui a inspirée ; je me trompe, l'Esprit saint qui l'assiste a pu seul la faire naître dans son âme, et diriger sa volonté pour qu'il y persistât jusqu'à la fin, dirigeant lui-même la marche de toute l'affaire, en exprimant à plusieurs reprises l'approbation qu'il donnait à notre œuvre qu'il disait lui plaire et qu'il voudrait voir s'étendre.

Y a-t-il du surnaturel là-dedans ? Quand est-ce que les Papes ont fait leur affaire de choses semblables ? On leur présente une supplique qu'ils ne lisent pas ; ils la renvoïent à la Congrégation dont le secrétaire leur fait un rapport ; la Congrégation décide et le Pape approuve ce qu'elle a fait pour ou contre. La chose a été comme à l'ordinaire jusqu'au rapport du secrétaire, mais le Pape l'arrête au premier pas ; loin d'approuver son rapport, il lui signifie qu'il veut que notre Congrégation soit approuvée spécifiquement, en lui faisant le plus bel éloge de notre œuvre. Il choisit lui-même le Cardinal ponent pour éviter que nous ne tombions entre les mains de tel autre systématique qui pourrait nous fatiguer ; il ordonne au secrétaire de faire connaître au Cardinal ponent sa volonté en notre faveur. Le secrétaire ébahi ne sait plus que penser, il n'est pas encore revenu de son étonnement et il ne cesse de dire qu'on n'a jamais vu pareille chose. Dans l'intervalle, l'Archevêque d'Ancyre entre en fonctions, on dirait que c'est pour faire chorus avec le Pape ; dans toutes ses audiences, il s'entretient de nous avec le Saint-Père, toujours dans le sens le plus favorable. Le Cardinal ponent est enchanté de la Règle et de l'Institut, il l'étudie plutôt qu'il ne la lit, les légères corrections qu'il propose le prouvent. Les réclamations arrivent. L'Archevêque, les Cardinaux, le Pape en prennent connaissance et ils en

font prompte justice, sans me donner la peine d'y répondre, ne voulant pas seulement que je parle là-dessus ; ce sont eux, c'est le Pape lui-même, qui en avaient plus dit en faveur de notre cause que je n'aurais pu faire. Pour expédier plus tôt une affaire qui lui tient au cœur, le Pape ne me fait pas demander deux fois d'être autorisé à la faire rapporter dans une Congrégation particulière de Cardinaux, à laquelle on adjoint l'Archevêque secrétaire avec voix délibérative. La décision est unanime en faveur. Le Pape l'approuve et la confirme le lendemain. Que faut-il de plus ? *Video cœlos apertos*. Dans l'exécution des formalités, nouvelles combinaisons, toutes plus favorables les unes que les autres. D'où il suit que si l'œuvre a rencontré des adversaires, c'est qu'il le fallait pour montrer le cachet de Dieu ; mais ils n'ont servi qu'à rendre plus éclatante sa protection vraiment miraculeuse sur nous. Tâchons de ne jamais nous en rendre indignes, et méritons de voir s'accomplir les desseins de la miséricorde de Dieu en faveur de la Congrégation et des pauvres âmes.

Je veux achever ma lettre aujourd'hui pour qu'elle parte demain. La minute du bref a été mise au net ; Mgr CAPUCINI la porte sur lui pour la faire signer au Pape. C'est peut-être fait à ces heures-ci, je ne m'en occupe plus. Disons un mot de la famille. J'espère que le buste vous sera arrivé, je vous ai mandé que je l'avais remis au capitaine Pierre Mazel, de Cette, capitaine de la bombarde *Léonie-et-Anaïs*. Informez-vous si le bâtiment est arrivé ; je ne voudrais pas qu'on vous soufflât le buste qui me coûte 4 piastres, et autant l'emballage, sans compter le port que vous payerez à Marseille.

Je n'entre pas dans les détails de la mission d'Aubagne, j'y étais hier avec vous, mais je suis effrayé de voir commencer le Jubilé à Aix si tôt après ; il est impossible que

Mie et Suzanne y tiennent, c'est vouloir tenter Dieu. J'ai appris que Suzanne avait beaucoup toussé à la mission de Nîmes, celle d'Aubagne ne l'aura pas rafraîchi ; veillez sur cet enfant, qui m'est plus précieux que la vie.

J'y pense un peu tard, mais si vous me répondez tout de suite, je serai encore à temps de me procurer une relique pour chacun de nos Pères et Frères ; envoyez-moi sans délai le nom de leurs saints Patrons. Pressez-vous pour tout, parce que je ne tarderai pas de vous avertir de ne plus m'écrire à Rome. Je suis pourtant décidé, d'après ce que mon oncle m'a mandé, de faire le pèlerinage du bienheureux Alphonse. Le jour de mon départ pour Naples n'est pas fixé, je ne le saurai que dans le courant de la semaine. De Naples, je reviendrai à Rome ; c'est alors que je vous manderai de ne plus m'écrire. Adieu, je vous embrasse tous.

LETTRE XXVIII. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Rome, le 30 mars 1826.

J'ai décidément renoncé, mon cher Tempier, à mon voyage de Naples ; la raison en est : 1° que cette course risquerait de me retarder de trois semaines ; 2° qu'elle m'occasionnerait un surcroît de dépenses que je veux éviter, parce que j'ai fait la sottise d'acheter buelques livres à Rome, où cette marchandise n'est pas a bon compte ; je me consolerai ainsi, en me disant que l'argent que j'ai mis en livres aurait été dépensé sur les grands chemins. Ne croyez pourtant pas que j'aie pris trop de marge. Je n'ai pas en tout dépensé 100 écus. Le mal est que je ne puis pas trouver les livres que je voudrais, tels que l'*Histoire du Concile de Trente* du Cardinal Pallavicini,

et autres. C'est un fait qu'il n'y a pas de livres à Rome et que ceux qu'on y trouve sont fort chers.

D'après le relevé que vous avez fait, il paraît que ce que je craignais est arrivé. Il est positif qu'au commencement de janvier, je vous écrivis consécutivement trois lettres. Je trouve sur ma note 1, 3, 5 ; il est à présumer que c'est une de ces trois lettres qui n'a pas été mise à la poste, et comme ni vous ni Courtès ne me parlez de celle que je lui ai écrite le 2 février, ce sera l'autre lettre remise à l'individu dont je soupçonne la fidélité. Vous pouvez juger si cette aventure m'amuse, surtout si ce jeune homme a eu la pensée de les lire avant de les brûler. Vérifiez de nouveau pour me tirer de peine. Il me semble que je vous écrivis à cette époque coup sur coup, parce que c'est alors que je fus le plus en souci. Je vous rendais compte dans une de ces lettres, autant que je puis me le rappeler, de la visite que je fis au Cardinal Grand Pénitencier, et de l'impression que me firent les difficultés qu'il mettait en avant, qui me firent soupçonner qu'il eût reçu quelques réclamations. Le lendemain, je découvris les menées de notre ami de la montagne, et il me souvient encore de la phrase par laquelle je commençai ma lettre : je vous disais que je serais heureux si j'avais autant de vertu que de perspicacité. Voyez si vous avez la lettre qui commence par cette pensée. Je suis vraiment peiné de ce tour abominable. Qui sait ce que je vous disais dans ce moment ? Vérifiez aussi si la lettre à Courtès ne manque pas, il ne m'en a pas dit un mot dans celle qu'il m'a écrite de Marseille.

La nouvelle que vous me donnez du Jubilé d'Aix est meurtrière. Il n'est pas possible que nos Frères résistent à une telle fatigue. C'est ce que nous avons fait dans nos premiers temps, au grand détriment de ma santé ; je crains que le P. Mie, et le P. Suzanne surtout qui prend

les choses avec vivacité, ne s'en ressentent. Il faut tout faire pour éviter d'abîmer des ouvriers de cette trempe. Je n'ai pas compris ce qu'a voulu me dire le P. Courtès parles humiliations dont il me parle ; je présume que c'est le dédain de ceux pour qui l'on va se sacrifier. C'est un très-petit malheur. Tout ce que je désire, c'est qu'on prêche d'une manière profitable, mettant de côté tout amour-propre. On ne fera pas grand fruit sans cela. J'espère que nos Pères se seront bien dit aussi d'agir avec beaucoup de prudence, ayant affaire à des hommes si mal disposés. Recommandez-leur de se conduire en Saints, en vrais Apôtres, joignant à la prédication la modestie extérieure, une grande charité pour les pécheurs. Que l'on puisse juger à leur manière qu'ils ne sont pas des prédicateurs ordinaires, qu'ils sont vraiment animés d'un zèle qui est propre à leur sainte vocation. Qu'ils ne s'oublient pas eux-mêmes, s'ils veulent être vraiment utiles aux autres. Qu'ils prient par conséquent beaucoup. Le bon Dieu viendra alors à leur secours et tout ira bien.

J'approuve que vous ayez nommé un supérieur pour toute la mission, mais ce devait être sans préjudice des droits du Supérieur local pour l'intérieur de la maison ; ainsi le P. Courtès aurait dû dire le bénédicité, si l'on mangeait avec toute la Communauté, parce qu'en présence de ses sujets, il doit toujours être supérieur.

Je suis fâché de n'avoir pas fait plus tôt la réflexion que je viens de vous communiquer sur la modestie extérieure. C'était une chose très-importante, tous les yeux étant su eux, qu'ils prêchassent en marchant dans les rues pa leur maintien, à l'Eglise par leur profond respect pour le lieu saint, en tous lieux par leur retenue dans leurs paroles, leur douceur, leur affabilité. La ville aura été stupéfiée de voir sortir tant de Missionnaires de cette maison qu'on avait tant dit être anéantie ; mais il était essentiel

qu'elle fût frappée davantage encore par le spectacle d'édification de la grande régularité de ces ressuscités. Vous êtes encore à temps d'insister de ma part sur ce point très-important. Je voudrais, autant que possible, qu'ils sortissent toujours accompagnés, qu'ils marchassent lentement dans les rues, et qu'ils s'exerçassent à tenir les yeux dans une certaine retenue, je n'ose pas dire tout à fait baissés, mais fort approchant de cela. Je suis journellement dans le cas de m'édifier beaucoup ici, à ce sujet. Qu'on ne craigne pas d'excéder.

Tâchez aussi, sans affectation, de remettre en vogue notre église. Où glorifia-t-on jamais davantage le bon Dieu à Aix ? Le démon le sait bien, c'est pourquoi il a mis tout en œuvre pour en retirer les fidèles, mais je voudrais qu'on perfectionnât le genre d'instruction qu'on y donne le dimanche. De mon temps, je faisais des conférences qui étaient très-utiles pour instruire et pour porter à Dieu : l'église alors n'était pas assez grande pour contenir les fidèles qui accouraient de tous les points de la ville ; depuis qu'on s'est adonné à faire des sermons, il n'y a plus personne. Je suis très-fâché de ne pas me trouver à Aix à la fin du Jubilé, nous aurions réglé quelque chose là-dessus. J'aimerais beaucoup qu'on fît un catéchisme avec le sablier sur la table; on a besoin d'instruction. L'exercice du soir n'est plus depuis longtemps ce que j'avais établi. Le fond des choses et le ton ont également changé ; on en a fait une espèce de petit sermon. Ce n'est point là ce que j'avais en vue. On y emploie trop de temps et on s'y donne trop de peine, le tout à pure perte. Le P. Courtès en avait fait, dans un certain carême, un cours d'instructions. Le cours d'instructions était bon, mais il ne fallait pas le faire à cet exercice.

Je n'aurais pas voulu que vous fissiez venir les novices à Marseille, vous pouviez les soustraire à la dissipation

très-facilement à Aix. Ils auraient eu plus de secours que vous ne pourrez leur en fournir à Marseille, malgré votre bonne volonté. Je suis d'autant plus surpris de votre résolution, que vous aviez senti que cette transmigration devait être solennelle, comme préludant à des changements *ad strictiora*. La chose est faite, il n'y a plus rien à dire, mais c'est en tout point une mauvaise mesure. Vous avez été trop frappé des inconvénients que pouvait produire le jubilé. Quel mal y avait-il après tout, que des novices Missionnaires s'entretinssent de ce qui se passe dans un jubilé? Je crois, au contraire, que ç'eût été un excellent sujet de conversation pendant les recréations. Le noviciat ne devait pas être transféré à Marseille par occasion, et en arrivant devait commencer une ère nouvelle. Je comprends que lorsqu'on abonde dans une idée, on est exposé à ne pas voir assez clairement les raisons qui devaient détourner de s'y arrêter. Celle-ci est, à mon avis, des plus malheureuses, et contrarie tout à fait le plan que je m'étais formé. Plus je l'examine, plus cette résolution me déplaît; elle est du nombre de celles sur lesquelles il eût été à propos de me consulter, surtout après les ouvertures que je vous avais faites. N'y pensons plus. Dieu veuille encore que, pour vous tirer d'embarras, quoique vous ayez senti combien il serait peu convenable de confier à X*** la classe, vous ne vous laissiez aller à la faire ! Comment ! pas un des assistants n'aura eu le bon sens de vous faire quelques observations? Qu'on prenne donc l'habitude de réfléchir avant de donner un avis.

Quelle que soit ma répugnance à retarder mon arrivée à Aix et à Marseille, je m'étais proposé de rentrer en France par la Savoie, de passer à Grenoble pour voir à Gap Mgr l'Evêque et m'expliquer avec lui. Vous m'aviez témoigné dans une de vos lettres le désir que je retournasse à Nice, maintenant vous voudriez que j'allasse à

Gap : je ne puis pas faire les deux choses, mais je tâcherai de suppléer à Turin ce que vous auriez souhaité que je pusse faire à Nice. Si on ne repousse pas le projet, je pourrai en écrire à Nice, mais je n'ai pas grande espérance de ce côté-là, dans ce moment-ci. Ainsi, malgré l'extrême répugnance que j'ai à aller m'enfoncer dans les neiges des Alpes, tandis qu'en passant par la Corniche j'aurais pu voyager sur les fleurs du printemps, je dirigerai ma route de ce côté-là pour avoir l'avantage de m'aboucher avec Monseigneur. Son agent est si honteux, qu'il n'ose plus me saluer quand il me rencontre. Je ne sais ce qu'il a pu lui écrire, mais je lui dirai de vive voix ce qu'il peut désirer de savoir.

Je vous avais dit dans une de mes lettres que j'avais pris chez M. Celani 100 écus romains, c'est-à-dire 100 piastres. Je pense qu'il en aura donné avis à MM. Cailhol et Ce; je me propose aujourd'hui d'en prendre encore une soixantaine, sauf à prendre de l'argent à Turin, si je n'en ai pas assez pour continuer ma route. Je n'ai rien dépensé pour moi, si ce n'est une paire de souliers qu'il me fallut faire faire pour aller chez le Pape. Pas un sou en fiacre. C'est bien assez des étrennes qu'il faut donner partout où l'on va. Vous me demandez quel habit il faut donner à nos Frères : je crois qu'il faut tout bonnement leur donner une soutane avec le collet montant comme les nôtres, et une petite ceinture de laine de trois doigts de large.

Mon projet avait été d'aller ce matin chez le grand Pénitencier, mais le temps s'est écoulé en vous écrivant, et je ne veux pas manquer le courrier, parce qu'il y a huit jours que je ne vous ai pas écrit. Il me tarde de savoir des nouvelles de mon oncle, après la semaine sainte où il se sera fatigué. Je n'ai pas besoin de vous prier de lui dire mille tendresses de ma part. En écrivant à nos Pères, rap-

pelez-moi à leur souvenir et à leurs prières, en leur recommandant de ne pas tenter Dieu par un travail excessif qui ne serait pas selon l'ordre. Adieu à tous.

LETTRE XXIX. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Rome, le 5 avril 1826.

Vous mériteriez, méchant ami, que je vous tinsse rigueur et que, pour vous payer de votre monnaie, je laissasse passer quinze jours sans vous écrire ; car, ne vous en déplaise, votre dernière lettre est du 15 mars. Cependant, toujours généreux, je sais si peu me venger, que je n'aurais pas même attendu le courrier d'aujourd'hui pour vous écrire, si je n'avais eu l'espoir de vous annoncer le jour de mon départ, en différant ma lettre ; mais, comme je viens d'apprendre que je n'aurai que demain au soir la réponse sur laquelle je crois pouvoir établir ma résolution, je ne veux pas vous mettre en peine pour en savoir davantage. Je vous avais prévenu que les vacances sont longues dans ce pays-ci, et toute ma crainte avait été d'être saisi par celles de Pâques : je n'y ai pas échappé. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Mgr Capucini que j'avais tant pressé pour qu'il fît signer le bref avant la semaine sainte, et qui m'avait fait entendre, le dimanche des Rameaux, dans la maison où nous dînâmes ensemble, qu'il se flattait de le faire signer dans la semaine, quoiqu'il n'eût plus d'audience d'office, Mgr Capucini doit être fort surpris de mon indifférence et du peu d'empressement que j'ai l'air de mettre à mon affaire ; je ne me suis plus présenté chez lui, quoique les bureaux soient ouverts depuis quelques jours. Le fin mot, le voici :

Ayant appris qu'il m'en coûterait au moins 50 piastres pour la taxe de mon bref, indépendamment des faux frais de bureau, je fus inspiré, non par le démon de l'avarice, mais par un certain esprit d'ordre, d'économie ou de pauvreté, si vous voulez, de tenter de me soustraire à cette taxe. J'en parlai à mon illustre ami le cardinal PACCA, qui trouva la chose toute simple et me promit d'en parler au Pape à son audience du mardi saint; je ne manquai pas de le lui rappeler, le matin même de ce jour, mais je ne sais comment il oublia, ou n'eut pas l'occasion de faire ma commission. Il m'a invité à dîner depuis lors, et hier, jour de sa première audience après Pâques, il a dû en entretenir le Saint-Père. Je viens de passer chez lui pour savoir comment les choses ont été, mais il y avait du monde en audience dans son cabinet, et le Cardinal m'a fait dire de retourner demain au soir à l'entrée de la nuit. Je suis donc encore dans l'incertitude. Je vais maintenant vous expliquer pourquoi je me suis bien gardé de me présenter chez Mgr CAPUCINI; c'est qu'il y allait de la bourse. Si le Pape a signé le bref, comme on l'avait d'avance transcrit sur le parchemin, qui est la copie que l'on me remettra, on se serait fait un devoir de me consigner tout de suite cette pièce, sachant combien je suis pressé de m'en retourner; mais alors il aurait fallu que, sans mot dire, car on ne fait pas crédit dans ces bureaux, je donnasse en échange de tant de bonnes grâces mes pauvres 50 piastres, qui feraient faute sans doute à nos chers Oblats, qu'il est juste de nourrir, puisqu'ils ne sont riches qu'en vertus; j'ai donc pensé qu'il était plus sage, plus conforme à cette prudence dont vous me donnez tous les jours de si beaux exemples, d'attendre que mon aimable Cardinal eût proposé au Saint-Père la bonne œuvre d'appliquer pour les besoins de la Société les écus que messieurs du Trésor auraient gobés volontiers. Cette

tactique vous plaît-elle ? Est-elle digne de vous? J'entends pour le temps où il vous semble bon de n'être pas dissipateur.

En attendant, je me suis occupé de vous. Invité à *mettre,* comme on dit ici, les quarante heures dans l'église française de la Trinité-du-Mont, j'ai fait cette cérémonie *in fiocchi* et en vrai Prélat, et j'ai eu la consolation de chanter la grand'messe de votre saint patron, dont on fait la fête dans cette église des Minimes sous le rit double de première classe. C'est pourquoi il l'a emporté sur saint Isidore, auquel j'ai dû me recommander mentalement, en lui faisant excuse de mon infidélité. Aujourd'hui, je vais de nouveau faire l'office pour *ôter* les quarante heures. Cette fois nous chanterons la grand'messe de notre grand patron saint Joseph, et après avoir fait, comme avant-hier, la procession, je donnerai la bénédiction en priant le Seigneur de la répandre jusqu'à Marseille, Aix, Nîmes et Notre-Dame du Laus, partout enfin où se trouvent des Oblats de Marie, actuels ou futurs, car j'étends actuellement mes pauvres prières aux *futuros esse prœnoscis*. J'ai tant d'envie de retourner auprès de notre famille, que j'ai déjà fait le voyage et je suis arrivé plusieurs fois en songe, mais il y a loin de là à la réalité; il faut espérer que ce moment arrivera, et que je vous trouverai tous en aussi bonne santé que je vous ai vus en rêvant.

Le Prélat et son frère, avec lesquels j'avais eu la tentation de faire le voyage de Nocera, partent aujourd'hui; je vous ai dit que j'avais renoncé à ce pèlerinage pour ne pas retarder d'un jour mon retour. Dès l'instant que je saurai la réponse du Pape, je vous écrirai pour que vous cessiez de m'écrire, et je ne m'arrêterai à Rome que le temps présumé nécessaire pour que vous receviez ma lettre. Une seule chose me fait un peu de peine, c'est que

si le Pape m'accorde, comme je l'espère, une audience de congé, je ne pourrai pas baser mon départ dès cet instant, parce que je n'ose pas me flatter d'être aussi heureux que la première fois ; je vois quantité de Prélats qui sont obligés de retourner plusieurs fois au Palais, faute d'avoir pu passer, et pareil contre-temps pourrait bien m'arriver. Quoi qu'il en soit, je me flatte que je touche au moment d'appareiller, et ce n'est pas sans plaisir que je m'entretiens de cette pensée.

Je crains de ne pas pouvoir remplir comme de coutume le revers de ma lettre, mais l'heure approche d'aller à la Trinité-du-Mont, et je n'ai pas encore dit mon office, que le sommeil m'empêcha de réciter hier au soir. Je vais donc m'acquitter de ce devoir ; s'il me reste du temps, il sera pour vous. Je vous embrasse en attendant.

De la Trinité-du-Mont après l'office. — Il est deux heures moins un quart; je n'ai que le temps de courir à la poste, qui se ferme à deux heures. Je vous écrirai bientôt, surtout si l'on me remet quelque lettre de vous aujourd'hui. J'embrasse de tout mon cœur mon cher oncle, vous et tous nos Pères. Adieu.

LETTRE XXX. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Rome, le 9 avril 1826.

Il y a apparence, mon cher ami, que vous ne comptez pas les moments comme moi, vous ne m'auriez pas laissé quinze jours sans lettres. Vous ne pouvez pas ignorer pourtant que c'est le seul moyen de me faire supporter une absence qui se prolonge au delà de mes forces ; car voilà le cinquième mois que je suis séparé de tout ce qui m'est cher, seul, isolé, n'ayant personne avec qui je puisse

échanger un sentiment, ni la moindre affection. Lorsque je reste plus d'une semaine à recevoir de vos nouvelles, je ne puis me défendre de mille pensées pénibles : il me semble qu'il y a quelqu'un de malade, je suis en peine pour mon oncle, la tristesse s'empare de mon âme et je suis obligé de faire des efforts pour être raisonnable. Vous m'auriez épargné plusieurs fois ces angoisses, si vous aviez fait entrer dans vos calculs ma sensibilité et ma position. Je vous ai écrit jeudi pour que vous ne fussiez pas dans le cas de me faire le même reproche, quoique votre position soit bien différente de la mienne.

Vous aurez vu que je ne m'étais pas pressé de voir le résultat des dernières démarches de Mgr Capucini, parceque je voulais savoir auparavant ce qu'avait obtenu le Cardinal Pacca. Je puis aujourd'hui vous apprendre que tout est fait et que tout a réussi au delà de nos espérances. Le Pape a signé le bref, le bref est copié. Dès que le Cardinal a proposé au Saint-Père de faire grâce de la taxe : — « Très-volontiers ! » — a-t-il répondu tout de suite avec une grâce charmante, et il a ajouté qu'il me verrait avec plaisir, quand je voudrai me présenter à son audience. Ainsi, vous voyez que nous ne saurions assez remercier Dieu de tant de miséricorde. Déjà le sous-secrétaire Archiprêtre Adinolfi a reçu l'ordre d'écrire à Mgr Capucini pour lui apprendre officiellement la nouvelle grâce accordée par Sa Sainteté; je présume donc que dans le courant de la semaine notre affaire sera tout à fait terminée, et que j'aurai mon bref dans ma poche, car il y a longtemps qu'il est copié.

Reste l'audience de congé qu'il n'est pas aisé, je ne dis pas d'obtenir, parce qu'elle est déjà accordée, mais il est difficile de passer, vu l'affluence. L'antichambre est ordinairement encombrée de Cardinaux, qui passent comme de raison avant tout le monde, de ministres qui travaillent

avec le souverain Pontife assez longtemps, et d'autres chefs ou secrétaires de Congrégations, soit pour les affaires ecclésiastiques, soit pour les affaires civiles, qui viennent rendre compte ou recevoir des ordres. C'est cette incertitude du jour où je pourrai entrer chez le Pape, qui m'empêche de vous dire dès aujourd'hui de cesser de m'écrire : je ne vous le dirai qu'après que j'aurai reçu mon audience. Dès ce jour-là je vous donnerai l'avis, et pour donner le temps de m'arriver aux lettres que vous auriez pu m'envoyer avant de recevoir mon avis, je resterai encore à Rome le temps que ma lettre mettra pour vous parvenir. Vous voyez d'après cela que je ne resterai pas longtemps encore ici.

Je viens de recevoir votre lettre du 29, partie vraisemblablement le 30; cela fait bien les quinze jours complets, de cette lettre à la dernière que j'ai reçue de vous. Je ne reviens pas sur mes réflexions. Je commence par me féliciter de tout le bien qui s'est fait à Aubagne et j'en remercie Dieu de tout mon cœur. MM. les Marseillais se seront-ils persuadés que le bon Dieu puisse opérer quelque chose par d'autres que par des étrangers? Mais j'oubliais qu'ils n'avaient pas aperçu celui qui s'était opéré dans leur propre ville par le ministère de ces mêmes hommes, et qu'ils les avaient abreuvés d'humiliations en récompense de leurs sacrifices ! Dieu veuille qu'à Aix on sache profiter des dons de Dieu. Il faut pour cela que les Missionnaires s'oublient eux-mêmes, qu'ils n'aient en vue que la plus grande gloire de Dieu, et le salut de ces pauvres âmes qui n'ont plus eu de secours depuis la mission.

S'ils pouvaient, à cette occasion, remonter un peu la Congrégation des jeunes gens, ce serait un grand bien. Qu'ils se consultent pour considérer ce qu'il y aurait de mieux à faire pour perpétuer et raffermir le bien qu'ils

feront ; mais recommandez-leur toujours de ne pas faire d'excès. Ne manquez pas, avant que je quitte Rome, de me donner de nouveaux détails sur les œuvres de nos chers Frères : je suis extrêmement consolé de les voir s'employer comme ils le font au service de l'Eglise, voilà ce qui m'a valu ici toutes les facilités que j'ai trouvées et l'affection que tout le monde a conçue pour moi, vous en seriez ravi. On ne se contente pas de me la témoigner, mais je découvre tous les jours que les Cardinaux, et même le souverain Pontife, se sont entretenus de moi de la manière la plus flatteuse. J'en rends gloire à Dieu qui a disposé les cœurs de cette façon, pour nous procurer l'inestimable avantage que nous désirions tous pour le plus grand bien.

Tant mieux que vous soyez content de T***, je suis très-attaché à ce sujet, mais je suis vraiment affligé quand je le vois manquer à sa vocation et aux plus stricts de ses devoirs. Je voudrais qu'il comprît, une fois pour toutes, qu'il contriste l'esprit de Dieu, quand il prête l'oreille aux suggestions du démon qui n'en est pas moins l'ennemi de tout bien, quand il prend les dehors de l'esprit de lumières.

Bien m'en a pris de préparer ma lettre hier soir. Je n'aurais pas eu le temps ce matin ; j'avais pourtant réservé de vous dire quelque chose qui ne me vient pas à présent, parce que je suis pressé par l'heure du courrier. Ma matinée a été employée à faire faire la première communion aux demoiselles du couvent français de Saint-Denis ; jugez de ma douleur quand il a fallu parler à des jeunes personnes de l'âge de notre pauvre Caroline, et vêtues comme je l'ai vue l'an passé, à peu près à cette même époque, et le jour de sa première communion et même après sa mort. Certes, mes sentiments, et par conséquent mes chagrins, ne sont pas passagers ! Adieu, respects au

cher oncle, amitiés à tous nos Frères. Faut-il vous envoyer un autre buste du Pape?

LETTRE XXXI. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Rome, le 13 avril 1826.

Le désir, je pourrais dire en quelque sorte insatiable, de recevoir de vos nouvelles et de celles de notre chère famille, de mon oncle et de tous les miens, m'a fait faire un faux calcul dont je ne m'aperçois qu'à présent, et que je rectifie, je dirais presque avec peine. Je vous ai dit que j'attendais d'avoir vu le Saint-Père pour vous mander de ne plus m'écrire, et que j'attendrais encore, après vous avoir donné cet avis, que les jours du voyage de ma lettre se fussent écoulés, pour partir moi-même en toute hâte. Je viens tout à l'heure de reconnaître que je me suis abusé, et que je me suis exposé à manquer quelqu'une de vos lettres, parce qu'il est probable que vous m'aurez écrit peut-être quelques jours seulement avant de recevoir ma lettre d'avis, et qu'il est impossible que j'attende encore vingt-deux jours, surtout si je ne l'écris qu'après avoir vu le Pape. Pour remédier en partie à cet inconvénient, quoique je ne doive me présenter chez le Pape que samedi, je vous écris aujourd'hui jeudi pour vous annoncer que je partirai le 23, ou au plus tard le 27. Ce qui me ferait pencher pour le 27, c'est que voulant m'arrêter à Lorette, je serai obligé de laisser la diligence qui m'y aura conduit, pour être repris par la diligence suivante ; or, si je pars de Rome le dimanche 23, je serai obligé de séjourner trois jours à Lorette, tandis qu'en partant le 27, je n'y séjournerai que deux jours, parce que les dili-

gences ne partent que le dimanche et le jeudi. Autant vaut-il alors que je m'arrête deux jours de plus à Rome, soit pour rester moins à Lorette, soit dans l'espérance de recevoir encore quelqu'une de vos lettres par le courrier du lundi et du mercredi. Si vous saviez combien les jours me semblent longs à présent ! je serais presque tenté de décamper dès que j'aurai présenté mes hommages au Saint-Père et pris congé de lui ; mais je patienterai dans l'espoir d'être consolé par vos lettres.

En attendant, je me fatigue à faire des courses inutiles, du moins, qu'il me faut refaire encore. Je vous ai dit que le bref avait été signé, et que je n'avais pas voulu réclamer la copie, avant qu'on sût à la secrétairerie des brefs que le Saint-Père m'avait fait grâce de la taxe. J'ai cru aujourd'hui qu'il s'était écoulé assez de temps pour que la chose fût notifiée. J'avais fait hier une course à la chancellerie des Evêques et Réguliers, pour m'informer si la lettre officielle avait été écrite ; j'y suis retourné aujourd'hui, l'Archiprêtre Adinolfi m'a assuré qu'elle avait été envoyée depuis plusieurs jours. Je vais avec confiance à la chancellerie des brefs, on m'y montre mon bref, j'y touche de mes mains notre parchemin, mais on me dit en même temps qu'on n'a pas reçu l'avis officiel de la grâce du Pape. J'ai quelquefois l'air plus bonhomme que je ne le suis. Que vous dirai-je ? J'ai pensé que mon homme mentait et qu'il ne mettait ce petit retard que pour me faire voir et comprendre, si je le pouvais, que le Pape, en ayant fait grâce de la taxe, n'avait pas entendu y comprendre ce qu'ils appellent dans les bureaux l'*exercice,* c'est-à-dire le droit des commis qui sont pourtant payés par le trésor. Ce qui a fortifié mes soupçons, c'est l'attention que l'on a eue de me faire remarquer plusieurs fois les chiffres du dossier, qui distinguaient parfaitement les 47 écus et demi de taxe des

8 écus et demi d'exercice, par la crainte apparemment que je n'eusse pas sur moi cette petite somme, ou que je négligeasse de la porter demain quand je retournerai pour prendre ma pièce. Quoi qu'il en soit, je ne disputerai pas là-dessus, et je m'estimerai heureux d'en sortir à si bon compte. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire, quand ce même homme que je soupçonne de mentir, et qui est le confident du Prélat, avec lequel il mange et chez lequel il demeure, m'a dit qu'il eût été plus court de faire présenter ma demande au Pape par Mgr Capucini. Pas si bête, j'étais sûr d'échouer si j'avais pris cette voie, parce que je savais qu'il est du nombre de ces financiers qui, par intérêt pour le trésor public, font observer au Pape qu'il ne faut pas faire si facilement grâce des taxes. Tant il y a, que j'ai réussi, et qu'il est, pour le moins, douteux que j'eusse eu à me féliciter d'avoir choisi un autre patron que le Cardinal Pacca. Oh ! que ces menus détails sont fastidieux ! Il est de fait que depuis près de cinq mois que je suis à Rome, j'ai eu chaque jour quelque chose à faire, quelqu'un à voir ; en un mot, tellement le bec dans l'eau, que je n'ai pas osé m'absenter vingt-quatre heures pour aller voir les cascades de Tivoli, ni aucune curiosité des environs. Du reste, je ne suis curieux de rien, et n'ai d'autres désirs que de me retrouver au milieu des miens.

Je vous dirai en passant que l'on continue de suivre pour tous autres que nous le système des louanges, ce qui équivaut, au dire d'un Cardinal, à de l'eau bénite de cour, ou bien à un honnête salut. Nous continuons donc d'être l'objet de la surprise, je ne veux pas dire de la sainte jalousie, de ceux qui ont été moins favorisés que nous de Dieu et de son Vicaire sur terre.

Je pense nuit et jour aux travaux de nos Pères, et je ne puis me tranquilliser sur cela. Il n'est pas possible

qu'ils y résistent : je suis vraiment dans une peine cruelle. Combien donc durera ce Jubilé pris si haut dans notre bénite ville d'Aix? Je vois d'ici SUZANNE, forçant sa voix dans cette grande église de Saint-Sauveur : comment sa poitrine n'en souffrirait-elle pas? Et COURTÈS, ne se forcera-t-il pas aussi, quoique prêchant dans une église moins vaste? Qu'on ne songe donc pas du moins à rattacher à ce travail quelque autre travail que ce soit. Prenez vos dimensions d'avance : il est absolument indispensable, et je veux absolument qu'on se repose un mois entier après tant d'excessives fatigues. Quand je dis se reposer, j'entends une cessation totale de prédication, pour ceux du moins qui sont en exercice depuis si longtemps, et les autres qui auront été fatigués d'un travail plus court, mais toujours au-dessus de leurs forces. Il faut tout simplement refuser toute proposition en ne craignant pas d'en donner la raison, tout le monde doit savoir que les hommes ne sont pas de fer, et le fer même se consume.

Rassurez-moi sur cela en m'écrivant à Turin, poste restante. Je continuerai, moi, de vous écrire jusqu'au moment de mon départ, pour vous faire bien connaître mon itinéraire. Mon projet est de ne pas m'arrêter plus de trois jours à Milan, mais à Turin j'y resterai vraisemblablement un peu plus, le moins que je pourrai pourtant, car je n'ai d'autre désir que d'arriver où je vous trouverai tous, vous qui êtes ma vie, chers Frères, chers amis dont je ne puis plus me passer.

Je ne me suis pas donné la peine d'écrire à Porto-Maurizio, parce que j'ai supposé que R*** en serait peut-être reparti avant que ma lettre y fût parvenue. J'avais pourtant eu quelque envie de lui dire que s'il rencontrait dans ces contrées quelque sujet qui ne lui ressemblât pas, du moins quant au caractère, il nous le procurât. Cette idée m'est venue en voyant que la plupart des scolas-

tiques de la maison où je suis sont de la Rivière de Gênes, et sont de braves enfants. On a dans ce moment un grand chagrin dans cette maison : depuis quelques jours le meilleur de leurs novices donne des signes de folie, c'est le second à qui cela arrive ; je le dis pour que nous nous persuadions bien que si nous connaissions mieux les misères d'autrui, nous serions moins surpris et moins découragés des malheurs qui nous arrivent.

Travaillons bien pour Dieu, je le répète encore au sujet de notre Jubilé d'Aix. Que l'on s'occupe d'instruire et de convertir, et, s'il est possible, de prendre quelque moyen pour persévérer ; il faudrait pour cela que nos maisons fussent plus fournies de sujets, mon Dieu ! Prions efficacement pour que le Père de famille nous envoie des ouvriers pour cultiver la vigne qu'il nous a confiée. Cette grâce, il appartiendrait à notre bonne Mère de nous l'obtenir pour la gloire de son divin Fils ; demandons-la-lui donc avec ferveur et persévérance. Il nous faudrait des hommes qui eussent terminé leurs études, des philosophes et des théologiens, mais les gens de cette trempe voient de près les trésors qui vont pleuvoir sur eux ; on ne mangeait chez leurs parents qu'un morceau de pain bis et des oignons, et ils se croient destinés à devenir des colonnes de l'Église. Quelle grâce ne faut-il pas pour prendre des idées plus justes, plus raisonnables !

N'oubliez pas de m'écrire à Turin, poste restante, et en calculant d'après l'aperçu que je vous ai donné. Je suis encore indécis sur la porte par laquelle j'entrerai en France, je prendrai un parti définitif quand je serai à Turin ; vos lettres concourront aussi à la décision que je prendrai. S'il était possible que mon arrivée pût se combiner avec le repos qu'il faut que nos Frères prennent après le Jubilé d'Aix, ce serait à merveille, parce que nous pourrions alors plus facilement nous réunir, comme

il faut que nous le fassions à l'occasion du perfectionnement de notre œuvre, et pour régler en Chapitre tout ce qu'il y a à faire. Adieu, je vais vite malgré la pluie porter ma lettre à la poste, pour que vous la receviez le plus tôt possible. Je vous réitère la recommandation de faire reposer tout notre monde. J'oubliais de vous dire qu'ils insistent dans leurs instructions sur l'obligation de se montrer chrétiens, afin qu'il ne soit plus dit qu'en France, à en juger par ce que l'on voit, on croirait qu'il n'y a de disciples de Jésus-Christ que parmi les femmes. Je vous embrasse tous et mon oncle. Faites prier à dater du 23 pour mon voyage. Adieu.

LETTRE XXXII. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Rome, 16 avril 1826.

Je vois, mon cher ami, par votre lettre du 6 que je viens de recevoir, que vous ne seriez pas inaccessible à quelque légère inquiétude, et que j'ai eu raison, dans le cours de ma correspondance, de ne pas tarder de vous rassurer, lorsque j'avais été dans le cas de vous communiquer parfois les peines qui m'arrivaient des glaciers de France, lesquelles, pour dire vrai, n'ont jamais été de longue durée. J'ai souri en lisant votre inquiétude à cause du silence que j'ai gardé dans une lettre sur la signature du bref. La lettre suivante vous aura tiré de peine en vous expliquant mon apparente insouciance. C'est à dessein que je ne vous en avais rien dit; je dressais mes batteries, si toutefois on peut donner ce nom aux simples demandes qu'il m'a toujours suffi de faire pour obtenir tout ce que j'ai voulu. Si je n'étais pas intimement con-

vaincu que le bon Dieu s'est plu à me préparer les voies et à m'ouvrir tous les cœurs, il y aurait vraiment de quoi s'enorgueillir, en voyant l'empressement, l'estime et l'affection que chacun m'a témoignés pendant mon séjour dans cette capitale du monde. Grâces au Seigneur, je n'ai pas été seulement tenté de ce vilain orgueil ; mais dire que je n'ai pas été satisfait et consolé de cet accueil général, ce serait mentir ; au contraire, j'en ai éprouvé un sentiment habituel de joie et de reconnaissance, car il faut vous le dire, depuis les laquais, les frères lais, etc., en remontant jusqu'au Pape, c'est à qui me donnera de plus sensibles témoignages d'attachement ou d'affection.

Si vous aviez vu le Pape dans l'audience d'une bonne demi-heure qu'il m'accorda hier, vous en auriez pleuré de sensibilité. Avec quelle bonté il me parlait, avec quelle grâce il souriait aux choses que je lui disais, avec quel abandon il m'accordait tout ce que je lui demandais, avec quelle confiance, je ne puis m'empêcher de vous le dire, il me parlait de choses très-secrètes, ce qui me prouvait l'opinion qu'il voulait bien avoir de moi ; mais je le savais déjà par tout ce que le Saint-Père avait dit à mon sujet dans diverses occasions à différentes personnes. Aussi, j'étais à mon aise tout en restant à genoux à ses pieds qu'il ne voulut jamais me laisser baiser ; il me présenta, à la place, sa sainte main que je baisai, vous allez croire avec transport, non, avec émotion et recueillement, prenant la liberté de l'appliquer même sur mon front.

Mais comment suis-je arrivé à vous dire tout cela, sans vous prévenir par mon récit historique accoutumé ? L'occasion s'est présentée et la chose m'est échappée. Maintenant que vous savez le résultat, les détails qui précèdent ne vous intéresseront plus, mais j'en serai dédommagé, en pensant que vous avez joui de cet heureux résultat quelques momens plus tôt. Je ne passerai néanmoins pas

le reste sous silence, parce que vous voulez connaître jusqu'aux moindres circonstances de mes opérations, et que, de mon côté, je me fais un vrai plaisir de vous les communiquer.

Le Cardinal Pacca, comme je vous l'ai mandé, s'était chargé, en demandant l'exemption de la taxe, d'obtenir en même temps mon audience de congé. Le Pape accorda l'exemption *très-volontiers*, et me fit dire que je n'avais qu'à me présenter quand je voudrais. Je me trouvai quelques jours après assis à côté de Mgr Barberini, maître de la chambre (comme on dirait en France, grand chambellan), dans une brillante séance de l'académie *dell' Arcadia*, tenue au Capitole, à laquelle assistèrent la reine de Sardaigne et presque tout le Sacré Collége, sans compter la tourbe des Prélats. Je profitai de l'occasion pour demander à Mgr Barberini quel jour je pourrais me présenter chez Sa Sainteté, il fixa le samedi ; nous étions au mardi, cela me parut éloigné ; mais ayant réfléchi que les autres jours seraient tous pris par les audiences des ministres, la Congrégation du Saint-Office qui se tient le jeudi devant le Pape, etc.; je pris patience. Dans l'intervalle, je pris congé de l'excellent Cardinal Pacca, qui devait aller faire une apparition dans son diocèse de Porto ; je ne vous dirai pas toutes les amitiés que me fit ce respectable confesseur de la foi, un des membres les plus marquants du Sacré-Collége et digne de la réputation dont il jouit dans toute l'Europe. Je crois vous avoir dit qu'il a conçu pour moi une très-grande affection, et qu'il fait beaucoup plus de cas de moi que je ne mérite. Nous lui devons beaucoup, car il doit vous souvenir que c'est lui qui demanda au Saint-Père de vouloir bien nommer une commission de Cardinaux, ce que le Pape accorda sans difficulté. Il est impossible de dire à combien d'inconvénients a obvié cette plus qu'excellente mesure. Il nous a épargné une

cinquantaine de piastres qu'aurait coûté le bref, et ce qui est vraiment charmant, c'est qu'il me suffisait que je proposasse les choses pour qu'il s'y prêtat sur-le-champ avec la meilleure grâce du monde, sans faire la moindre difficulté, sans faire valoir le service, sans laisser même l'ombre du doute que la chose ne dût réussir. Au commencement, lorsque les gens qui se tiennent dans la première antichambre me disaient, selon leur consigne, que Son Eminence était retirée, c'est-à-dire qu'Elle ne voyait plus personne, je m'en allais ; mais depuis, je disais : c'est bien ! et j'avançais jusqu'à la troisième antichambre où se tiennent les valets de chambre et le Caudataire, et les uns ou les autres prévenaient le Cardinal que j'étais là, et tout de suite j'étais introduit dans son cabinet. Je ne tarirais pas sur tous les témoignages d'intérêt, de confiance, de véritable affection que ce vénérable Cardinal m'a donnés en toute rencontre. J'espère le revoir encore une fois, la veille de mon départ fixé au 27, parce qu'il viendra passer vingt-quatre heures à Rome avant de se rendre à Civita-Vecchia, que le Pape vient de joindre à son diocèse, pour en prendre possession.

Vendredi j'ai pris congé aussi du Cardinal secrétaire d'Etat, qui a été tout aimable pour moi, comme à son ordinaire ; il a eu la bonté de me témoigner le regret qu'il avait de me voir partir, et il m'a tendrement embrassé.

Enfin samedi, c'est-à-dire hier, m'étant pourvu d'un bon nombre de chapelets, et ayant marqué sur un bout de papier seize objets différents dont je me proposais d'entretenir le Saint-Père, je me suis, en vrai Prélat, estampé dans la voiture de Mgr Isoard, et fouette, cocher, au Vatican. Vous savez qu'en certaines occasions je sais payer de ma personne ; ce n'est pas seulement quand le tocsin sonne à Aix pour marcher contre le général Brune, ni quand il faut aller au secours des pauvres prisonniers

pendant l'épidémie, pour prendre parmi eux le mal de la mort, alors c'est du sérieux, la charité, l'honneur du ministère, le besoin extrême des âmes, la récompense qui doit suivre la mort qu'on va affronter, sinon par devoir, du moins par dévouement légitime, tout rend la chose solennelle; mais ici, c'est pour rire. Je passe fièrement devant la première salle des Gardes, je dépasse sans plus d'embarras la seconde et la troisième occupées par les gardes-nobles, j'entre dans la quatrième, où je salue légèrement je ne sais quelles figures qui s'y trouvent postées, et traversant deux autres salons, j'arrive dans la salle du trône où je trouve maints gentils personnages qui, en me voyant arriver, ne se doutaient certainement pas que je passerais avant eux, ou même qu'ils ne passeraient pas, parce que je ne leur en laisserais pas le temps. Mais je ne vis pas moi-même sans inquiétude sept ou huit Prélats, ministres ou chefs appelés à travailler avec le Souverain. Ce n'était pas sans fondement que je craignais qu'à l'arrivée de Mgr le Trésorier (c'est-à-dire le ministre des finances), qui clôture, pour ainsi dire, l'audience du jour, parce qu'on renvoie tout le monde quand il paraît, je craignais, dis-je, que tous ces Prélats n'eussent pas fini leurs affaires, ce qui n'aurait pas fait les miennes non plus. Je ne perds pas courage, et m'approchant de Mgr le Maître de chambre, je lui rappelle qu'il m'a donné rendez-vous aujourd'hui, et que le Saint-Père est prévenu que je dois me présenter à son audience. Cette petite précaution n'est pas inutile, parce que s'il ne plaisait pas à ce seigneur de vous annoncer, le Pape, de son cabinet, ne se douterait pas qu'on est là. Je compris qu'il ne me jouerait pas ce tour-là, mais gare pour les autres qui viendront après, le trésorier n'est pas loin.

Au coup de midi, les Prélats qui étaient avant moi se sont écoulés, mon tour vient parce que le Pape veut bien

me faire appeler. Mgr le Maître de chambre ouvre la porte du cabinet du Pape, fait la génuflexion, m'annonce par mon nom et mes qualités, et il se retire. Me voilà pour la seconde fois aux pieds du Chef de l'Eglise ; mais, cette fois, quels nouveaux titres n'avait-il pas acquis sur mon cœur et à ma reconnaissance ! C'est la première chose dont je l'entretiens, il coupe court là-dessus avec la grâce qui donne plus de prix encore aux bienfaits, et il me retient plus d'une demi-heure dans l'entretien des choses les plus intéressantes. Comme la première fois, malgré ses instances, je me suis tenu à ses genoux tout le temps de cette précieuse audience. Le Pape était riant, et disposé à m'accorder tout ce que je lui demandais. J'avais noté seize articles, et je commençai par le prier de me permettre d'être indiscret pour la dernière fois que j'avais le bonheur de le voir. L'audience s'établit en conversation très-animée, en ce sens qu'il n'y avait point d'intervalle de temps perdu. Il serait par trop long de vous raconter tout ce qui fut dit de part et d'autre ; il est même des choses que je me garderais bien d'écrire, quoiqu'il en résultât une preuve évidente de la confiance que le Saint-Père voulait bien me témoigner. J'étais tout à fait à l'aise, et je ne craignis pas de lui parler à cœur ouvert sur bien des choses ; mais il faudrait recommencer ma lettre pour vous tout dire. Contentez-vous, pour le moment, de savoir qu'il a bien voulu consentir à être le Protecteur de la Congrégation, qu'il m'a autorisé à déclarer qu'il étendait *ad perpetuum* toutes les grâces et indulgences qu'il nous avait accordées *ad septennium,* dans le rescrit du mois de décembre; qu'il autorise tous les membres de la Congrégation à célébrer deux heures après midi, à l'occasion de voyage, etc.; qu'il les dispense de l'Office divin les jours les plus occupés pendant les missions; qu'il les autorise une fois l'an et à la mort à se faire relever par leur

propre confesseur de toute censure et irrégularités, etc. Mais toutes ces faveurs étaient entremêlées de paroles précieuses qu'il faudrait ne jamais oublier. Il m'a remis une lettre pour mon oncle en me chargeant de le saluer affectueusement, il m'a promis pour lui un chapelet, et nous a donné à tous sa bénédiction apostolique *de rore cœli*, a-t-il dit avec la plus tendre expression. Enfin il n'a pas voulu que je lui baisasse le pied, mais il m'a présenté deux fois sa main.

LETTRE XXXIII. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Rome, le 4 mai 1826.

Si vous avez été joyeux, cher ami, de voir arriver une de mes lettres à revers blanc, vous jubilerez bien davantage en recevant celle-ci qui ne sera barbouillée vraisemblablement que d'un côté. Je pars aujourd'hui, c'est vous donner la raison de mon laconisme. Vous me demanderez peut-être comment il se fait que je ne suis pas parti plus tôt. C'est bien, je vous assure, malgré moi; ma place était arrêtée pour dimanche, mais j'attendais un papier très-important qu'on ne put pas m'expédier le lendemain du jour que le Saint-Père m'avait, selon sa coutume, accordé la grâce; je partais avec peine, laissant cette pièce en arrière. J'ai pu, non sans peine, échanger la place de dimanche pour celle d'aujourd'hui. Je ne sais si je dois regarder ce retard comme fort heureux sous un autre rapport; mais le fait est, je vous le dis pour que quelqu'un ne vous alarme pas mal à propos, que samedi il me prit une douleur à la cuisse, dans le genre de celle qui m'était venue au bras, il y a deux ans; il ne m'était

plus possible de marcher, jugez de mon embarras, car Dieu sait si je fais usage de mes jambes. Fort heureusement la femme d'un médecin, qui vit mon piteux état, me donna une petite fiole de ce même onguent que TRUCY m'avait ordonné pour le bras; croiriez-vous que trois frictions ont suffi pour m'enlever toute douleur et me redonner la faculté de marcher. Je suis très-bien à présent et je vais partir sans la moindre inquiétude. J'aurais voulu pouvoir me dispenser de vous faire la confidence de ce petit contre-temps, mais trop de monde m'avait vu boiter, et, entre autres, deux Français qui partent aujourd'hui pour le midi de la France; je craindrais qu'on ne pût vous parler de moi et qu'on n'exagérât mon mal de manière à vous effrayer, tandis que ce n'a rien été. Il en résultera seulement que je n'aurai pas pu demander la prorogation du Jubilé, ni quelques autres petites choses, mais il sera facile de le faire par lettres. Je m'étais réservé aussi pour ces jours derniers de voir quelques curiosités dont je m'étais peu occupé dans le cours de nos affaires. Je partirai sans les voir, et je vous assure, sans regret; je suis d'ailleurs si content d'avoir recouvré l'usage de ma jambe, que je renonce à tout le reste.

La pièce que j'attendais était précieuse pour les Oblats, c'était la participation à toutes les grâces, exemptions, priviléges, indults et indulgences accordés aux Rédemptoristes par les divers souverains Pontifes. Le Pape répondit qu'il l'accordait, cette grâce, *amplissime*, l'étendant à tout ce qui avait été accordé et à tout ce qui serait accordé dans la suite. Il dit même à Mgr MARCHETTI, qui avait fait le rapport, que si j'étais bien aise d'en avoir un bref, je n'avais qu'à le dire, et qu'il le fît faire à Mgr CAPUCINI. Le rescrit suffit, mais je prierai peut-être encore Mgr MARCHETTI de le commander. Je n'ai pas cru devoir pour cela différer mon retour. Il est certain que si je fusse resté, je n'au-

rais pas hésité, dans la persuasion de l'obtenir gratuitement. Le rescrit ne m'a coûté que 10 paules, c'est-à-dire 1 piastre, et c'est tout ce qu'il faut. Vous verrez par cette dernière démarche que je n'ai rien oublié pour le bien, l'avantage, la stabilité et la consistance de la Congrégation. Dieu m'a aidé au delà de mes espérances; maintenant, c'est à ceux pour qui le Seigneur a tout fait, à profiter de tant de miséricorde pour leur sanctification et le bien de l'Eglise.

Je dînai l'autre jour chez notre ambassadeur; il me fit plus d'amitiés qu'à l'ordinaire; le lendemain, il me fit prier de passer chez lui le matin, nous eûmes une conférence d'une heure et demie en tête-à-tête dans son cabinet. Nous nous entretînmes sur plusieurs sujets, et entre autres, sur ce qui avait fait l'objet particulier de mon voyage : il me fit fort honnêtement le reproche de ne lui en avoir pas fait la confidence ; je répondis sur le même ton, lui donnant les explications que je jugeai à propos et convenable de lui donner. Il m'avoua que je jouissais à Rome d'une très-grande considération, et qu'il écrirait au roi par le courrier de ce jour, que, parmi les Prêtres qui étaient venus à Rome, celui qui avait été considéré davantage et dont on avait été le plus satisfait, était l'abbé DE MAZENOD, et qu'il ajouterait qu'il avait obtenu des grâces spéciales pour les Missionnaires du Midi. Cette lettre est pour le cabinet du roi. L'ambassadeur me parla aussi de la certaine déclaration. Il me demanda si je croyais que les Evêques du Midi la signeraient ; je lui répondis que je ne croyais pas que l'on se refusât à reconnaître que l'Eglise n'a aucun pouvoir sur le temporel des princes, pouvu qu'on s'en tînt à la question ainsi généralisée ; car les Papes mêmes n'ont jamais prétendu avoir le moindre pouvoir sur les choses purement temporelles. Savoir ensuite si c'était le cas de faire cette déclaration, c'est une

autre affaire. Ce qui vous étonnera, c'est qu'il était parfaitement de mon avis ; n'en parlez pourtant à personne. L'ambassadeur me parut aussi content de moi que j'avais été content de lui. Il m'embrassa cordialement, et nous nous quittâmes ainsi.

Je serai samedi à Lorette, et je n'en partirai que mardi ; je compte me trouver à Milan le jour de la Pentecôte, et en partir la troisième fête, si je trouve une voiture ; mais je vous écrirai de la route. Adieu. Je crains de manquer le courrier, je ne vous en dis pas davantage.

J'ai dit une messe pour le pauvre GIUSTINIANI, je ne sais pourtant si ce n'est pas trois que nous devions dire ; en tout cas, je le ferai pendant mon voyage. J'ai été affligé de la mort de ce pauvre jeune Prêtre ; j'avais tant fait pour lui, quoique avec peu de consolation. Adieu, encore une fois, je me réjouis de prendre le chemin qui me conduit vers vous et tous nos Frères, bons parents et amis. Je vous embrasse tous.

LETTRE XXXIV. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. De Notre-Dame de Lorette, le 7 mai 1826.

Sans m'être encore fort rapproché de vous, je suis pourtant à 172 milles de Rome, d'où je suis parti le jour de l'Ascension, à une heure après midi, dans le cabriolet de la diligence. Le voyage a été fort heureux et prompt, car je suis arrivé hier à onze heures du matin. Nous nous étions arrêtés à Macerata assez longtemps pour que je pusse dire la sainte messe chez messieurs de la Mission, qui ont dans cette ville une jolie maison, mais dépourvue de sujets, comme partout. J'avais une lettre de recommandation pour M. le Pro-Vicaire général, et une autre

pour un jeune Chanoine, qui m'ont sur-le-champ donné des preuves de leur honnêteté ; ils ne m'ont pas quitté, ou l'un ou l'autre, depuis que je suis à Lorette.

Ce matin j'ai eu le bonheur d'offrir le saint sacrifice dans la précieuse maison où le Fils de Dieu s'est incarné ; ce n'est pas un palais, mais en revanche elle inspire les sentiments que l'on n'éprouve pas dans les palais des grands de la terre. Quand on célèbre dans ce saint lieu, on voit arriver volontiers le moment auquel Notre-Seigneur reparaît dans la maison qu'il habita lors de son passage sur cette terre. Il faut une permission par écrit pour dire la messe pour soi ; j'avais eu soin de la demander à M. le grand Vicaire : c'est donc pour la famille que j'ai appliqué, en étendant mon intention jusqu'à ceux qui sont dignes d'en faire partie. Demain, j'espère encore pouvoir la dire dans la *Santa-Casa ;* mais il faudra que je l'applique selon les intentions que l'on reçoit en abondance. Il a été un temps où il n'était pas possible de la dire jamais pour soi. Le Pape s'est un peu adouci, mais il veut que la chose soit rare, et il ne l'accorde pas à tout le monde. Je suppléerai par l'intention secondaire à la possibilité de réitérer directement pour nous.

Tout à l'heure, je me présenterai chez Mgr l'Evêque, saint Prélat de quatre-vingt-sept ans, d'une forte santé, qu'il doit sans doute à l'habitude qu'il a contractée depuis longtemps de faire au moins une lieue par jour. C'est à quoi il est occupé dans ce moment que l'office vient de finir ; il est parti de son pied mignon, et en attendant qu'il vienne, je vous écris, n'étant pas tout à fait à mon aise, parce que le jeune chanoine qui m'accompagne est là à attendre que je finisse, et comme ils ne sont pas accoutumés à des épîtres de la mesure et du poids des nôtres, il faudra, pour le ménager, que je finisse un peu plus tôt que de coutume.

Tous nos amis ne seront pas surpris que je me sois occupé d'eux dès hier dans la sainte chapelle, en adressant une petite prière pour chacun d'eux en particulier. Je n'en suis sorti que lorsque la fatigue m'y a forcé. La piété des fidèles qui vont et viennent dans la chapelle, et qui n'en sortent pas qu'ils n'aient baisé les murs à plusieurs reprises, avec une effusion d'affection très-touchante, inspire je ne sais quoi de tendre, et vous porte à entrer dans leurs sentiments.

La *Santa-Casa* est située au milieu de l'église. Elle est en dedans telle qu'elle fut apportée par les Anges; on voit donc les murs en briques dans trois parties de la Maison; le fond, derrière l'autel, où l'on a formé une espèce de petit sanctuaire, est tout recouvert de lames qui étaient autrefois d'argent; aujourd'hui, hélas ! je crois qu'elles sont en laiton très-brillant. C'est là que se trouve la cheminée où la Mère de Dieu faisait pauvrement le petit ordinaire de la Sainte-Famille. La sainte Maison est renfermée, je dirai dans une doublure en marbre, c'est-à-dire que la partie extérieure, qui se voit de l'église, est entièrement incrustée de marbres et de statues de prophètes et de sibylles, et de bas-reliefs représentant plusieurs traits de la vie de la sainte Vierge, tels que la Présentation au temple, etc.

Après la messe, on fait inscrire le nom de celui qui l'a célébrée, sur un registre; j'y ai trouvé celui de notre pauvre Giustiniani, dont la mort m'a vraiment affligé, quoique ce saint enfant m'ait fait passer de bien mauvais moments par un effet de son détestable caractère. Je suis entré ensuite dans le trésor. Il y a de quoi gémir; on y voit épars, par-ci par-là, quelques calices, ostensoirs, perles et diamants; mais ces grandes armoires qui contenaient tant de richesses, des chandeliers d'or, des lampes de ce même métal et toute sorte de richesses,

ne contiennent plus aujourd'hui que des chandeliers de bois et des ornements très-ordinaires.

La maison se remplit de chanoines ; je ne puis plus continuer : il ne conviendrait pas de laisser ainsi des personnages qui portent au chœur les insignes épiscopaux, voir même la croix pectorale. Adieu à tous et à mon cher oncle, à qui je vous prie de faire remarquer la méthode de Mgr l'Evêque de Lorette. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Donnez de mes nouvelles à maman et à toute la famille, qui m'a été aussi bien présente dans le saint lieu. Je ne partirai que mardi, j'espère célébrer les fêtes de la Pentecôte à Milan. Adieu.

LETTRE XXXV. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Milan, le saint jour de la Pentecôte.

J'ai écrit à mon oncle, de Bologne, mon très-cher TEMPIER, où je passai la journée de jeudi. Je vous écris aujourd'hui de Milan, en me reposant des courses que j'ai faites toute la matinée avec le frère du grand Vicaire de Lorette, Prêtre charmant qui m'a servi de cicerone, avec une politesse et une amabilité qui ne m'ont pas laissé apercevoir qu'il pouvait y avoir de l'indiscrétion à souffrir qu'il poussât l'obligeance si loin. Nous rentrons, il est trois heures, et je prends sur-le-champ la plume pour vous rendre compte de la suite de mon voyage. La sainte Vierge m'ayant fait la grâce de me débarrasser de ma douleur, il n'en est plus question ; je n'en parlerai donc plus, si ce n'est pour vous dire que j'avais eu un moment la crainte qu'elle ne fût un obstacle à la continuation de mon voyage. J'eus assez de confiance pour en braver les

suites, notre Mère m'en inspirait le sentiment ; le mal s'en est allé comme par enchantement. Je passai la journée de jeudi à parcourir Bologne ; j'avais dit la sainte messe dans l'église de la Mission, je dînai et je soupai chez ces messieurs. Parmi les choses remarquables que je vis à Bologne, je ne dois pas oublier de vous dire que j'allai vénérer le corps, conservé tout entier jusqu'à ce jour, de sainte Catherine de Bologne. Le P. confesseur eut la bonté de m'introduire dans le sanctuaire intérieur où la sainte était assise, revêtue d'habits précieux. La peau du visage, des pieds et des mains a noirci, mais la partie du bas du visage conserve une couleur plus naturelle ; on prétend que c'est dans cette partie du visage que l'Enfant Jésus la baisa dans une apparition. Les membranes du nez ne sont point détruites ; en regardant la sainte en profil, on distingue la forme aquiline très-bien marquée. Le corps conserve sa flexibilité ; on en abuse peut-être un peu en l'habillant de différentes robes, au moins quatre fois l'an. Les mains et les doigts sont en si bon état, qu'on distingue parfaitement la forme des ongles.

Je visitai aussi l'église où repose le corps de saint Dominique.

Vers dix heures du soir, j'allai me placer dans la voiture, et j'y fis un bon somme, en attendant le départ, qui s'effectua à trois heures du matin. Je dis la sainte messe à Modène, dans l'église des Pères Jésuites. Nous nous arrêtâmes quelques heures à Reggio, et le lendemain, à six heures du matin, je descendis de voiture à un quart de lieue de Plaisance, pour voir le célèbre collége du Cardinal Alberoni, dirigé par les Lazaristes. Je dis la messe dans leur chapelle intérieure. Ils me forcèrent à prendre au moins une tasse de café ; j'eus beau prétexter mes habitudes, le jeûne de la veille de la Pentecôte : on ne vou-

lut entendre à rien, ils avaient trente-six mille bonnes raisons à me donner. Après avoir tenu bon quelque temps, comprenant que ce serait les désobliger, je pris ce café, qui me servit en quelque sorte de collation. J'attendis, pour faire mon repas, d'être arrivé à Milan; j'y soupai d'assez bon appétit, quoique sans voracité; il m'est souvent arrivé d'avoir plus faim, il est vrai que j'étais fatigué. Je ne m'étais pas déshabillé depuis Lorette; seulement, à Parme, je m'étais jeté sur un lit, après avoir parcouru toute la ville, en attendant le départ de la diligence, qui ne se met en route qu'à minuit.

Je ne me suis levé qu'à sept heures, et à huit heures je suis venu dans le palais d'où je vous écris, pour y voir le frère du grand Vicaire de Lorette, et M. le comte Milerio, que j'avais rencontré à Rome dans la chapelle Sixtine, où nous avions fait connaissance. Le comte Milerio est un homme excellent et infiniment estimable; il avait été nommé grand chancelier du royaume d'Italie auprès de l'empereur d'Autriche, et il eut la grandeur d'âme de se démettre de cette charge, parce qu'il ne pouvait pas l'exercer comme il l'entendait. Immensément riche, le Seigneur a mis sa vertu à l'épreuve en lui enlevant sa femme et son unique fille; il vit fort retiré dans la société de quelques amis, au nombre desquels il a bien voulu m'admettre. Hier il voulut que je déjeunasse et que je dînasse avec lui, et il a renouvelé aujourd'hui les mêmes instances. Craignant que les courses de la matinée ne m'eussent trop fatigué, il me donna une de ses voitures pour parcourir la ville l'après-dîner. Nous allâmes avec l'abbé Polidory voir le cirque et l'arc de triomphe commencé par Buonaparte, qui va être continué par l'ordre de l'empereur. Nous parcourûmes les différentes promenades, et je finis ma soirée par une visite à Mgr le Cardinal Archevêque, à la messe pontificale duquel j'avais assisté le ma-

tin, dans la belle église où repose saint Charles. J'avais dit la messe dans l'église des Barnabites, tout récemment rétablis à Milan.

Aujourd'hui, j'ai eu la consolation de célébrer les saints mystères dans la chapelle souterraine où est déposé le corps du saint Archevêque; je vais y retourner tout à l'heure pour examiner attentivement cette chapelle, tout incrustée d'argent, et voir à découvert le corps du saint, qui est renfermé dans une châsse d'argent massif. Si je puis obtenir une relique, je serai fort content, car toutes celles qu'on m'a données à Rome ne sont que des morceaux de sa pourpre, ce qui ne satisfait pas grandement ma dévotion.

J'ai arrêté ma place pour jeudi matin ; je serai à Turin vendredi soir, ou au plus tard samedi matin. Mon premier soin sera de courir à la poste pour y chercher les lettres que vous avez dû m'y adresser et qu'il me tarde de recevoir, car il y a bien longtemps que je suis privé des nouvelles de la famille. J'espère que vous vous portez tous bien. Ne manquez pas de faire savoir à maman et à ma sœur ma marche progressive vers vous. Il est temps, en vérité, que je vous revoie. Je n'ose pas me dire à moi-même depuis combien de temps je vis éloigné de vous tous. Si je l'avais considéré avant de partir, j'aurais eu beaucoup de peine à me déterminer à entreprendre un voyage si long. Le bon Dieu ménage notre faiblesse, en nous conduisant insensiblement à ses fins. Jusqu'à présent, il est impossible de mieux réussir sous tous les rapports. Après tant de succès, quelques traverses ne me surprendraient pas, car il faut que cette parole se vérifie : *Nemo propheta in patria sua.* Le proverbe avait menti pour moi à Aix, je ne sais trop comment il a dû avoir son application à Marseille. Du reste, le bonheur de presser mes amis, mes frères, mes enfants sur mon cœur me tient lieu de tout sur la terre. Je vous embrasse tous dans ces sentiments ;

j'embrasse mon oncle, maman, ma sœur et ses enfants. Je me suis occupé de vous tous ce matin auprès de saint Charles, j'y retourne à l'instant. Adieu, nous ne sommes plus si loin que lorsque j'étais à Rome. Adieu.

Le courrier ne part qu'aujourd'hui mercredi ; j'ai encore le temps de vous embrasser une fois. Je viens de résister à une forte attaque du comte de Senfft, ministre d'Autriche à Turin, qui voulait absolument que je ne partisse que mardi, pour pouvoir me recevoir chez lui à Turin, où il voulait que je logeasse. Il me tarde trop d'avoir de vos nouvelles, j'aime mieux l'attendre quelques jours. Le comte Milerio m'a invité tous les jours à dîner, et nous sommes ensemble comme si nous nous connaissions depuis vingt ans.

J'ai vu saint Charles ; mais la place me manque. Adieu.

LETTRE XXXVI. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Turin, le 20 mai 1826.

Expliquez-moi comment je ne trouve point de lettres de vous, poste restante, à Turin ? Me voilà bien campé ! Mais quel calcul avez-vous donc fait ? J'arrivais avec un désir démesuré de recevoir de vos nouvelles ; vos lettres devaient régler ma marche ; maintenant je suis en peine de vous tous et je ne sais quel parti prendre. Vous auriez dû m'écrire chaque semaine, pour me tenir au courant de tant de choses que vous aviez sans doute à me dire ; tandis que si vous vous êtes arrangé pour que je trouve tout bonnement une lettre de vous à mon passage, ce sera la chose du monde la plus insignifiante. Je présume pourtant que c'est là ce que vous avez pensé de faire, et encore

avez-vous mal calculé, quoique je sois parti de Rome plus tard que je ne l'avais dit.

Quoi qu'il en soit, je me hâte de vous dire que je ne bouge pas d'ici que vous ne m'ayez écrit. Je suis arrivé hier au soir, en très-bonne santé, ayant été comblé à Milan de politesses et de soins. Je loge dans la même maison que lors de mon premier passage ; j'y ai trouvé le même accueil. Le comte de Senfft, ministre d'Autriche à Turin, voulait que je l'attendisse pour avoir le plaisir de me loger chez lui. L'anxiété où j'étais de recevoir les lettres sur lesquelles je comptais, m'a fait résister à ses pressantes invitations. Quelle attrape de ne rien trouver ! Si ce fâcheux contre-temps n'a pas été occasionné par quelque cause étrangère, j'ai de la peine à vous le pardonner. La seule vengeance que je me permets en ce moment, c'est de ne pas vous en dire davantage.

J'étais si impatient de connaître le parti que le bon Dieu aura inspiré à mon oncle de prendre, et tant d'autres choses. Adieu, écrivez-moi courrier par courrier, si vous voulez que je me tire d'Italie. J'embrasse mon oncle et vous tous.

LETTRE XXXVII. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Turin, le 24 mai 1826.

Dieu soit béni, mon cher Tempier ! on m'apporte à la fois dix lettres, parmi lesquelles il s'en trouve trois de vous. J'avais envoyé trois fois à la poste, j'y avais été moi-même sans qu'on eût voulu convenir de rien avoir ; aujourd'hui une nouvelle tentative a amené de plus heureux résultats.

La première chose à laquelle je réponds, parce qu'elle

m'affecte jusqu'au fond de l'âme, c'est la triste nouvelle de la dangereuse maladie de notre bon P. Marcou. J'en suis désolé, parce qu'il est si rare d'en revenir, que je ne puis pas me flatter de le voir guérir. Cependant j'ai rencontré par-ci par-là des personnes, même avancées en âge, qui avaient craché et vomi le sang; il ne faut donc pas perdre courage, et surtout ne manquez pas de donner de l'espoir au malade. Je n'ai pas besoin de dire avec quel soin et quelle charité il faut le traiter; dussions-nous vendre jusqu'à nos souliers, que rien ne soit épargné pour le soulager. Si ses parents proposaient de le prendre chez eux, n'y consentez pas; c'est parmi ses Frères qu'il doit trouver tous les services que son état exige, de jour, de nuit, au spirituel comme au temporel. La seule chose que je vous recommande, c'est de prendre toutes les précautions convenables. Si, par malheur, ce cher Père tombait dans la phthisie, pour que nos autres jeunes Pères ne fussent pas exposés à en recevoir quelque fâcheuse atteinte, il faudrait donc marquer tout ce qui servirait à son usage, etc. Après cela, ou pour mieux dire, par-dessus tout, il faut que nous priions tous les jours pour que le bon Dieu nous conserve ce bon Père, si telle est sa sainte volonté. Je dirai la messe pour lui, car j'ai pris la résolution que ma messe soit réservée pour la Société. Ecrivez quelque chose de ma part au P. Marcou, en lui témoignant mon affection bien sincère et bien vive.

J'attends une réponse de Savoie, pour décider par quelle porte je rentrerai en France. Priez, en attendant, pour que ce soit du côté de Chambéry. J'ai découvert que dans ces contrées, il y avait un Missionnaire qui faisait beaucoup de bien, et qui ne serait pas éloigné de se rattacher à quelque Société qui se consacrât au même ministère. Il serait possible que la Providence voulût se servir de lui pour établir notre Congrégation dans quelque diocèse de

Savoie. On lui a écrit pour pressentir quels seraient ses sentiments actuels; vraisemblablement nous nous donnerons rendez-vous pour nous concerter, s'il pense toujours comme il pensait. Je vous tiendrai au courant. Nous ne pouvons pas recevoir de réponse avant samedi. L'attente est un peu pénible, mais vous sentez que la chose est trop importante pour la négliger.

Je ne pense plus du tout à ceux que j'avais vus à mon passage. Le chef est un homme du plus grand mérite, mais il est âgé et affaibli, et mené par le bout du nez par un de ses trois ou quatre compagnons. Leur système, auquel ils tiennent mordicus, ne pourrait pas se faire avec le nôtre ; ils ne donnent que des retraites de huit jours, et ils font dans ces huit jours, tout ce que nous avons de la peine à faire en trente. Du reste, il n'y a qu'un avis parmi les Prêtres de mérite dans ces contrées, et certes, il est fait pour nous encourager, quoiqu'il dût faire frémir le pauvre M. Dalga : c'est que dans le fait, les huit jours de mission suffisent pour achever la besogne. Ils font beaucoup quand ils prolongent jusqu'à quinze, et c'est la méthode de tous, Jésuites, Passionistes, Lazaristes et religieux de tous ordres.

Si je passe par le mont Cenis, je verrai l'Évêque de Gap, parce que, comme de raison, je passerai par le Laus. Je serai avec lui tout comme si nous n'avions pas eu à nous plaindre de ses procédés. Je n'aurai pas de peine à lui montrer le bref tout entier, nous y perdrions trop à lui en cacher la moindre partie. Quant à la restriction de ses dimissoires, qu'il la mette, si bon lui semble. S'il y a quelque chose de contraire aux canons, c'est bien cette plaisante phrase. Que nous importe ? Tout ce que nous voulons, c'est de faire les choses à l'amiable, sans coup férir. Ayant obtenu pleine et entière communication à tous les priviléges, etc., en droit nous n'aurions

pas même besoin de ses dimissoires pour faire ordonner nos sujets ; mais il ne nous convient pas de faire usage de ces priviléges, et, dès qu'il consent que les sujets soient ordonnés, peu m'importe le reste. Il aura le temps de réfléchir.

J'espère que FERRUCCI vous enverra la dispense d'âge d'ARNOUX, quoiqu'il ait oublié de m'en faire signer la demande. Avec quelle impatience j'attends l'ordination de ces deux prêtres, MARTIN et ARNOUX ! Il me semble renaître en voyant ces enfants élevés au sacerdoce. Que le bon Dieu nous conserve MARCOU ! Nous n'avons pas besoin d'en perdre ; mais le Seigneur sait ce qu'il nous faut. Peut-être est-il nécessaire qu'il y ait dans le ciel, en présence de l'Agneau, des représentants de toutes les familles qui combattent sur la terre pour la gloire de son nom ; en ce cas, nous pourrions compter notre pauvre JOURDAN, qui était bien saint, et dont le genre de mort ne saurait être imputé à sa volonté.

Ma plume ne va pas, et je suis pressé : n'allez pas croire que je m'impatiente. Je plains notre cher SUZANNE, c'est une triste chose que les douleurs ; dites-lui d'adopter un gilet de flanelle, au moins une manche ; mais qu'il se repose, quoique à Marseille il puisse être tenté du contraire. Ce n'est pas un simple conseil que je lui ai donné. Si la chose est trop difficile à Marseille, qu'il aille ailleurs, pourvu qu'il se repose. Quand je pense que, dans trois jours, je pourrais être auprès de vous, croyez que c'est un cruel tourment d'attendre et de projeter des circuits ; mais le plus grand bien, la plus grande gloire de Dieu étouffent tous les murmures du cœur.

Et mon oncle, quel métier fait-il donc ? Ah ! il est incorrigible ; prêcher trois fois par séance, c'est trop fort. Je lui ai écrit de Bologne, et à vous de Milan. Je suis si heureux aujourd'hui de vous savoir tous en bonne santé !

Si vous saviez qu'il est impossible de n'être pas en peine quand on ne reçoit pas de nouvelles ! J'ai passé trois mauvais jours à Turin à cause de cela. Si ce n'était l'état du P. MARCOU, je serais trop content. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tous bien tendrement; il me semble que je vous touche; mais, s'il faut courir en Savoie, ce sera encore un retard. Je partirai vraisemblablement le lundi, car je ne puis pas avoir de réponse avant samedi, et, comme l'individu en question est en mission, peut-être éprouverai-je encore un retard. Adieu. J'oubliais de vous dire que j'ai laissé l'ordre à Rome qu'on adressât à Monseigneur une caisse de livres, ma petite malle et un tableau qui est un portrait du Pape, fait par un barbouilleur, mais il ressemble. Il n'est pas digne de figurer à l'évêché, parce que, en vérité, c'est une croûte qui ne m'a coûté que 25 ou 30 francs; mais il ne sera pas déplacé dans une de nos maisons.

La douleur de mon pauvre SUZANNE me tient au cœur. Je me suis bien trouvé des frictions d'huile d'amandes douces, mêlée avec une certaine drogue spiritueuse et fort puante. J'embrasse de nouveau ce cher patient, que j'aime trop pour ne pas ressentir tous ses maux.

LETTRE XXXVIII. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Turin, le 29 mai 1826.

Je ne comptais vous écrire que jeudi, mon très-cher P. TEMPIER, ayant écrit aujourd'hui à X***, qui vous aurait donné de mes nouvelles; mais la réponse que je viens de recevoir de Chambéry m'oblige de vous faire part, tout de suite, du plan auquel je suis obligé de m'arrêter. Malheureusement, je n'ai qu'un moment, l'heure du départ

de la poste étant proche. Par un de ces hasards que la Providence dirige, j'ai appris, en arrivant à Turin, qu'il y avait en Savoie un Missionnaire entièrement dévoué à Dieu et au prochain, jouissant de la plus grande considération auprès des Évêques et du clergé, et dont Dieu bénissait les œuvres. Celui qui me l'a fait connaître est lui-même un saint religieux, auquel il s'était ouvert jadis sur le désir qu'il avait, ou de former une réunion d'ouvriers évangéliques, ou de se joindre lui-même à quelque société de ce genre déjà formée. J'ai trop peu de temps pour entrer dans les détails. Nous décidâmes de lui écrire pour lui faire savoir que ce qu'il désirait existe. Il est en cours de mission. Voici ce qu'il répond au Père : « Votre lettre m'a causé une joie bien grande. Je vous en remercie mille fois. Je me vois à même de réaliser un projet qui me tient tant au cœur, et que j'ai déjà tant roulé dans mon esprit, sans avancer de grand'chose. Jusqu'au 7 de juin, je me trouve engagé à la mission de Bozet. Cette paroisse se trouve bien éloignée de la route de M. de Mazenod, et je ne vois pas le moyen de pouvoir m'absenter ; mais, dès le 7 juin, je me trouverai à la mission de l'Hôpital, Il n'aurait qu'à partir de Turin quelques jours plus tard, il pourrait me trouver à l'Hôpital, qui est presque sur son passage. »

Je suis donc décidé de ne partir de Turin que mardi prochain, pour m'aboucher avec M. Favre. Cette entrevue pourrait être de la plus grande importance, et je n'ai pas cru, en conscience, pouvoir la négliger. Pour savoir ce qu'il m'en coûte, il faudrait connaître à quel point je suis fatigué de mon absence des lieux où se trouve ma vie. Je rentrerai par Grenoble, etc. Adieu, on attend ma lettre, Je finis. J'ai reçu toutes les vôtres ; il ne faut que quatre jours pour qu'elles arrivent.

LETTRE XXXIX. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. Turin, le 30 mai 1826.

Je m'y prends un peu à l'avance, mon cher P. TEMPIER, pour vous écrire à tête reposée et avec un peu plus de suite que je n'ai dû le faire hier. Je fus obligé de vous écrire, au moment que le domestique de la maison où je me trouvais venait prendre les lettres pour les porter à la poste ; je ne sais pas, en vérité, si vous pourrez déchiffrer cette lettre, mais il m'importait de vous mettre sans délai au courant de l'incident qui retarde de plus d'une semaine mon retour. J'ai jugé cette affaire d'une conséquence majeure, et malgré l'extrême répugnance que j'ai à parcourir les grands chemins, surtout lorsque c'est presque en voie inverse du but auquel je soupire tant d'atteindre, je n'ai pas hésité à entreprendre ce voyage. Lors même qu'il n'amènerait aucun résultat, je n'aurai point de regrets de l'avoir fait, tandis que je me reprocherais toujours de n'avoir pas fait mon devoir si, par quelque motif que j'eusse pu alléguer, j'avais passé outre.

Un homme marquant par ses vertus et les succès de son ministère, qui, dans les désirs de son zèle, cherche depuis longtemps précisément ce que nous sommes à même de lui offrir, les avantages qu'il est aisé de prévoir d'une union qui nous faciliterait les voies à un établissement en Savoie, et la presque certitude de nous agréger un bon nombre d'excellents sujets, m'ont paru des motifs puissants, plus encore, une indication impérieuse de la Providence, qu'il ne m'était pas permis de négliger. Je partirai donc mardi prochain, 6 juin, par la diligence, que je laisserai à quatre lieues de Chambéry pour prendre un chemin de détour, et arriver, Dieu aidant, en ce pays appelé *Hôpital*, où

M. Favre se trouvera. Je m'aboucherai avec lui, et s'il y a quelque moyen de nous entendre, comme la personne qui me l'a indiqué me le fait espérer, nous combinerons ce qu'il y aura à faire pour le mieux. Je vous écrirai ensuite de Chambéry, soit pour vous faire connaître le résultat de ma course, soit pour vous donner mon itinéraire, que je ne pourrai fixer qu'après m'être entretenu avec M. Favre.

Mon projet est de rentrer par Grenoble, et d'arriver à Gap où je verrai Monseigneur et visiterai ensuite notre maison du Laus. N'ayez pas la moindre peine de ce qu'il n'est pas question du Laus dans le bref, c'est ainsi que cela devait être. Le Laus ne nous appartient pas, nous ne devons pas le donner comme nôtre. J'en ai fait mention dans ma lettre en forme de supplique, c'est-à-dire dans la pièce qui est notre ouvrage : le bref est l'ouvrage du Pape. Monseigneur pourra penser que le Pape n'en a pas voulu parler, précisément à cause des démarches qu'il a faites auprès du Saint-Siége. Je vois en cela deux bonnes choses : les égards sans doute que le Saint-Siége a cru devoir lui montrer, du moins l'Evêque pourra l'envisager ainsi ; car, dans le vrai, le Pape s'est fort peu mis en peine de ses réclamations ; en second lieu, la preuve qu'indépendamment de tout ce que pouvait dire ou penser l'Evêque de Gap, et, abstraction faite de son diocèse, il a approuvé, établi, constitué la compagnie pour servir Dieu et l'Eglise en tous lieux où l'on approuverait le bien qu'elle fait, avec la grâce de Dieu. Ainsi, n'ayez aucune inquiétude là-dessus. L'essentiel était qu'il accordât les dimissoires, parce qu'il importe que tout se passe à l'amiable ; j'aurais voulu que vous demandassiez en même temps ceux pour Arnoux, pour n'être pas obligé de revenir sur cet objet. Si vous lui écrivez, vous pouvez annoncer au Prélat l'intention que j'ai d'aller lui présenter mes respects, lui

dire même que c'est en grande partie pour le voir que je prends la route de Gap.

Je suis en peine de l'obstination de la douleur du P. Suzanne; recommandez-lui de prendre les eaux qu'on lui a ordonnées, comme il faut. Quant au P. Marcou, je ne cesse de recommander sa santé au bon Dieu. J'ai fait prier pour lui les Religieux de la maison où je suis. Il ne faut pas se presser de le faire voyager ; il ne serait pas sans exemple que par des ménagements extraordinaires on pût conserver une personne qui a vomi le sang.

Je n'ose pas vous dire de m'adresser une lettre, poste restante, à Chambéry; cependant j'y trouverais volontiers de vos nouvelles. Il est certain que, partant d'ici mardi, votre réponse aura le temps d'y arriver avant moi; pour peu que je reste avec M. Favre, je m'arrêterai bien vingt-quatre heures; il faudra ensuite que je rebrousse chemin pour venir prendre ma place à Chambéry. Il y a donc tout à parier que je passerai le dimanche 11 à Chambéry : or les lettres ne doivent pas mettre plus de trois ou quatre jours pour s'y rendre; ainsi, toute réflexion faite, écrivez-moi dans cette ville, car ce n'est pas le cas de me répondre ici.

Je comprends la peine dans laquelle vous avez dû être, par le retard de toutes les lettres que j'avais pourtant eu le soin de vous écrire de toutes mes stations en Italie. Il paraît que c'est le même courrier qui les a toutes ramassées, mais c'est un vilain tour qu'il nous a joué. S'il plaît à Dieu, le moment arrivera où nous pourrons nous entendre sans le secours de ces messieurs.

Ne cessez de recommander le zèle à tous les nôtres ; mais, en même temps, insistez beaucoup sur l'observance des Règles et la régularité en tout.

Vous ne m'avez pas dit si le P. Dupuy ne s'est plus ressenti de ses anciennes fatigues. Dites-lui bien des choses

de ma part, ainsi qu'au P. Jeancard, qui doit aussi avoir besoin de repos. Je l'embrasse bien tendrement, ainsi que vous tous. Je languis, croyez-le, du besoin que j'éprouve de vous voir et de vivre avec vous tous. Ce dernier retard met ma résignation aux abois; quand je pense que sans cela, je vous aurais déjà à ces heures-ci pressés contre mon cœur, j'en suis triste; mais il le faut. Adieu. Adieu.

LETTRE XL. — AU MÊME.

L. J. C. et M. I. L'Hôpital-sur-l'Isère, le 10 juin 1826.

D'après l'avis que j'avais reçu, je ne partis de Turin que le mardi, 6 de ce mois, par la diligence. Nous couchâmes le soir à Suze où nous eûmes le temps d'aller voir un arc de triomphe très-bien conservé, fait en l'honneur d'Auguste; il se trouve sur une ancienne voie qui communiquait jadis avec le Dauphiné. Contrarié du retard que le détour que je suis obligé de faire m'occasionne, je n'ai pu me défendre de regretter qu'il ne me fût pas possible de pénétrer par là dans notre patrie. J'aurais bientôt déposé mes vœux aux pieds de Notre-Dame du Laus.

Après avoir passé une assez mauvaise nuit, nous nous mîmes en voiture avant trois heures du matin, et nous grimpâmes aussitôt le mont Cenis par une route superbe. Il faisait frais, mais la neige était fondue. On ne nous donna que le temps de jeter un coup d'œil dans l'hospice, en passant. Les deux Prêtres que j'y aperçus, dont un religieux, mais portant comme l'autre une simple soutane, ne m'inspirèrent ni respect ni confiance. Nous tra-

versâmes la Maurienne, qui est la première province qui se trouve au delà du mont Cenis; on y parle, comme dans le reste de la Savoie, mieux français que dans plusieurs provinces de France; mais le pays est affreux. On longe jusqu'à Aiguebelle, où nous n'arrivâmes que le lendemain à midi. La rivière de l'Arc, et, en vérité, la rivière et le grand chemin, forment toute la vallée qui est entre les hautes montagnes que l'on traverse. Nous couchâmes le soir à Saint-Michel. Le 12, nous vîmes en passant la petite ville de Saint-Jean de Maurienne, résidence de l'Evêque de cette province, et nous vînmes dîner à Aiguebelle.

Voulant arriver à l'Hôpital, qui ne se trouve qu'à quatre lieues de ce pays, ancienne demeure des ducs de Savoie, il me convenait de laisser filer la diligence, de prendre une petite voiture, et de me diriger vers l'Hôpital; mais l'Isère était trop enflée pour qu'on pût risquer de la traverser, au dire de ceux qui m'auraient loué la voiture: je vins donc coucher à Chambéry, d'où je partis hier à trois heures du matin pour me rendre à l'Hôpital, où j'arrivai à midi. Mgr l'Evêque de Tarantaise s'y trouvait depuis l'ouverture de la mission; je ne voulus le voir qu'après avoir dit la sainte messe. Monseigneur me reçut fort poliment; il assista à mon dîner, ainsi que les Missionnaires et les Prêtres qui sont ici pour confesser. Je n'avais vu M. Favre qu'un moment; dès que Monseigneur fut parti, je m'emparai de lui pour entamer notre affaire. Je n'étais ici que pour cela, aussi je résistai à toutes les instances que Mgr l'Evêque me fit pour que je prisse part à la mission, instances que l'on n'a cessé de me faire depuis, mais contre lesquelles j'ai tenu bon constamment.

Je me propose de partir demain pour Annecy, car je me reprocherais de n'avoir pas visité le tombeau de saint François de Sales, n'en étant qu'à quelques lieues. Vous

sentez que tout le temps que les travaux de la mission laissent libre à M. Favre, a été employé à nous entretenir de l'objet de mon voyage. J'avais porté avec moi le manuscrit et les lettres apostoliques; il en a pris connaissance. Dans nos conférences d'hier, je trouvai qu'il me parlait beaucoup de ses usages, de ses projets, etc. Je pensais, à part moi, qu'il serait difficile que nous pussions nous entendre, et sans me repentir d'avoir fait ce voyage, je commençais à croire qu'il n'aboutirait pas à grand'-chose. Je ne l'aurais peut-être pas entrepris, si j'eusse su que ces messieurs avaient déjà une espèce de règle, et des idées formées qu'il est si difficile de plier à un autre régime; cependant l'esprit est le même, à quelques différences près, dans les moyens qu'on emploie.

M. Favre est un homme de bien, n'agissant que pour Dieu; quoique simple dans ses manières et négligé dans sa personne, il jouit dans ces contrées d'une réputation qui comprime toutes les malveillances; il aura à sa disposition toutes les ressources dont il aura besoin pour son œuvre, et il paraît que les sujets ne lui manqueront point. Je ne vois pas pourtant qu'il se soit joint à lui un grand nombre de sujets; ceux qu'il a ici avec lui paraissent dévoués, mais je les trouve bien faibles; ils sont épuisés même au physique; car le travail qu'ils font est excessif. Ils en sont à la douzième mission qu'ils font sans se reposer. Celle-ci, selon notre manière de voir, n'irait pas; ils n'en sont pas contents eux-mêmes. J'avoue que je ne conçois pas comment, du train dont ils vont, ils peuvent faire de l'effet quelque part; ils n'en persistent pas moins à croire que leur méthode est excellente.

Ils se lèvent à quatre heures, font une heure d'oraison, disent leurs messes, et confessent jusqu'à neuf heures. A neuf heures commence le premier exercice de la mission, c'est-à-dire un examen, d'un froid et d'une insipidité in-

croyables, fait en chaire par un Missionnaire sur un commandement de Dieu. Suit la messe ; à l'évangile un autre Missionnaire monte en chaire pour faire le sermon, après lequel on achève la messe, et l'on se retire pour recommencer à deux heures un autre exercice. C'est un Missionnaire qui fait le catéchisme, en interrogeant un enfant dressé pour répondre à propos ; les questions et les réponses se succèdent très-rapidement. C'est, de tout ce que font ces messieurs, ce qui m'a plu davantage. Quand trois heures sonnent, le catéchisme finit et la conférence commence ; j'ai assisté à celle d'hier et à celle d'aujourd'hui, c'est M. Favre lui-même qui les a faites. Hélas ! que c'est mauvais ! Je ne conçois pas comment on y tient. C'était le pendant du sermon de ce matin, qui était excessivement mauvais. Dans ces conférences, qui sont un vrai dialogue de niais, on ne cesse de se répéter ; quand je dis se répéter, j'entends la même idée et les mêmes paroles. Aujourd'hui, par exemple, on a parlé de tous les péchés que l'on commet contre chaque commandement. On faisait à chaque commandement la même énumération : deux péchés par jour en font quatorze par semaine, soixante par mois, etc., par an, par dix ans, par vingt ans, etc., ainsi de suite. Après les commandements, on passa en revue ceux qu'on fait par les sens, par le corps, par l'esprit, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse, toujours en calculant par addition et multiplication, en se servant toujours des mêmes expressions, sans y mêler le moindre sentiment. Oh ! que c'est mauvais ! je n'en pouvais plus.

Le conférencier descend de chaire, l'interlocuteur y monte à sa place pour faire l'explication d'un acte, ce qui est suivi d'un petit examen, puis de la prière du soir. On expose le saint sacrement ; M. Favre qui donne toujours la bénédiction, avant de la donner, apostrophe le

peuple par les mêmes paroles dont il s'est servi le premier jour : « Voilà le Dieu qui vous a créés et que vous avez outragé, » etc., mais sans onction. L'autre Missionnaire, resté en chaire, fait un acte de contrition pendant que le Supérieur donne la bénédiction, à peu près comme nous sommes dans l'usage de faire. En tout, c'est du plus mauvais. Après la bénédiction, ceux qui veulent se confesser s'approchent des tribunaux. Là, chaque Missionnaire passe une heure et plus, à faire à ce petit nombre de pénitents qui les entourent, un examen sur un ou deux commandements, ce qui ne les dispense pas de refaire à chacun les mêmes questions en les confessant. C'est cet examen, qui est la chose la plus utile, très-fatigante pour les Missionnaires, et qui leur fait perdre un temps précieux, que M. Favre regarde comme une trouvaille, et qu'il s'est persuadé être d'une importance majeure.

J'ai voulu vous faire part de mes observations avant d'en venir au dernier entretien que nous avons eu avec M. Favre. Il a tout lu, il a considéré la chose devant le bon Dieu, et il croit que notre œuvre vient de Dieu. Il est donc résolu à y unir la sienne. On formera un établissement à Chambéry, où il y aura une maison qui pourra contenir une cinquantaine de personnes. Il se fait fort d'avoir pour lui Mgr l'Archevêque. C'est aux vacances que cette affaire doit se traiter; il m'écrira avant cette époque, et nous ne manquerons pas de sujets. Vous dire que je regarde cette affaire comme conclue, je ne l'assurerais pas. Nous en jugerons par les effets.

En attendant, j'ai fait tout ce que je dois, Dieu fera le reste. Nous ne vivons que pour lui ; nous ne voulons que la gloire de son saint nom et le salut des âmes qu'il a rachetées. Quand nous avons employé tous les moyens humains qui étaient en notre pouvoir, nous devons demeurer en paix et ne nous inquiéter de rien.

Je brûle du désir de retourner dans le sein de la famille ; un jour de retard me pèse au point que, Dieu me pardonne ! j'ai hésité de ne pas aller à Annecy ; mais, bien sûr, je ne monterai pas à la grande Chartreuse, quoique cette course ne dût me prendre qu'un jour. Dieu veuille que je trouve une voiture pour demain ; je suis indécis parce qu'on me demande 12 francs, tandis que lundi j'en serais quitte pour 4 francs. L'esprit de pauvreté combat tous mes autres sentiments. Que la journée va me paraître longue, si je renvoie à lundi !

Adieu, cher Père et tendre ami, je vous embrasse et tous nos Pères et toute la famille. J'ai écrit à mon oncle de Chambéry, j'espère qu'il n'en sera pas de ces lettres comme de celles que je vous ai écrites pendant la route en Italie.

Après les lettres de notre Fondateur, nous publions le journal qu'il écrivit durant son séjour à Rome, et dans lequel, chaque soir, il consignait, quelquefois en peu de mots, souvent d'une manière plus détaillée, ce qu'il avait fait, ce qu'il avait vu et entendu pendant le jour. La lecture de ce journal ne sera pas moins intéressante que celle des lettres qui précèdent ; elle achèvera de faire connaître notre Fondateur. En nous permettant de pénétrer dans tous les détails de sa vie, en nous révélant tant de qualités précieuses de son esprit et de son cœur, elle nous donnera le secret de cette domination affectueuse que notre vénéré Père exerçait, presque à son insu, sur les personnes avec lesquelles il était en rapport, et qui lui attachait si fortement les cœurs. Ceux des nôtres qui ont eu le bonheur de vivre auprès de lui, le retrouveront tel qu'ils l'ont connu ; les autres apprendront ce qu'il était et s'estimeront heureux d'avoir été appelés à vivre dans une Congrégation qui eut un tel Père.

Plusieurs faits déjà racontés dans les lettres reparaîtront dans ce journal. Nous n'avons pas cru devoir supprimer cès redites, dans la persuasion où nous sommes qu'elles ne fatigueront personne. Nous sommes trop heureux de faire cette publication, pour priver la famille de la moindre parcelle de ce qu'elle doit regarder, à juste titre, comme un trésor qu'elle a le droit de posséder tout entier.

J. F.

JOURNAL

DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD, DURANT SON SÉJOUR A ROME

(1825-1826)

---

26 *novembre* 1825. — Descendu au collége romain à une heure après midi. Vu le P. Taparelli, Recteur, et le P. Dumonchel. Passé chez Mgr d'Isoard, reçu la bénédiction au Gesu. Dîné chez Monseigneur. Logé à Saint-Sylvestre de Monte Cavallo chez messieurs de la Mission de France.

27 *novembre*.—Allé à Saint-Pierre. Assisté à l'office dans la chapelle. Présents tous les Cardinaux, le Pape absent. Le saint sacrement porté processionnellement à la chapelle Pauline pour l'adoration des quarante heures. Illumination de cette chapelle avec un nombre immense de cierges.—L'après-dîner, parcouru l'église de la Trinité du Mont, rencontré le P. Abbé de la Trappe; Sainte-Marie Majeure, Saint-Jean de Latran, revenu par le Colisée et le Capitole.

28 *novembre*. — Visite au marquis de Croza, chargé d'affairesde Sardaigne, à Ferrucci, au P. Rozaven, à l'ambassadeur de France.

29 *novembre*.— Parti avec Mgr l'Évêque de Fossombrone pour aller visiter l'église de Saint-Sébastien et le cime-

tière de Saint-Calixte. Passé devant l'arc de triomphe de Septime Sévère, parfaitement conservé et entièrement découvert sous le pontificat de Pie VII. Il est situé au bas du Capitole, dans le Campo-Vaccino, où se trouvent encore une infinité de beaux restes, tels que des colonnes entières, des portions de temples, de la Paix, de la Concorde, de Faustine, de Romulus et Remus. L'arc de triomphe de Titus, où se voit, parmi les trophées, le chandelier d'or du temple de Jérusalem, très-distinctement sculpté sur la pierre, et bien conservé.

Sur ce même Campo-Vaccino se trouve l'église des SS. Côme et Damien, de Sainte-Marie la Nuova. On croit que le Forum se trouvait à cette place.

Nous avons continué notre route en laissant le Colisée à droite et l'arc de Constantin à gauche. C'est cet arc qui fut érigé par le sénat et le peuple romain à l'occasion de la grande victoire que remporta Constantin, par la vertu de la croix, contre Maxence, *instinctu Divinitatis*, écrivent les païens. — Laissé à gauche l'église des SS. Jean et Paul, et celle de Saint-Grégoire-le-Grand, bâtie sur sa propre maison. On passe devant l'église de Sainte-Balbine, et à une certaine distance, devant celle des SS. Nérée et Achillée, qu'on n'ouvre, je crois, qu'une fois l'an. Celle-ci fut bâtie dans les premiers temps de l'Église sur un temple d'Isis, on l'appela *in fasciola*, la tradition portant que saint Pierre laissa tomber à cette place une bande qui couvrait la plaie que les fers lui avaient faite aux pieds. On voit les restes des magnifiques bains de Caracalla; c'est sous ces ruines que furent trouvés le Taureau et l'Hercule Farnèse.

Toute cette partie de l'ancienne ville, qui renfermait tant de magnificence, où l'on ne rencontre pas un seul reste de maison, et rien autre que ces églises et les ruines dont j'ai parlé, fut entièrement brûlée par Robert Guis-

card en 1084, quand il vint délivrer Grégoire VII assiégé par l'empereur Henri ; ainsi, tout ce qui existait entre Saint-Jean de Latran et le Capitole a été détruit, et l'on doit à la piété des fidèles d'avoir conservé ou relevé les églises, seuls édifices qui restent en ce lieu. Totila détruisit à son tour tout ce qui existait depuis les Thermes de Caracalla jusqu'à la porte Latine. On voit encore, avant d'arriver à la porte Capena, ou de Saint-Sébastien, l'église de Saint-César ou Césaire. De cette porte Capena (du bois et temple des Camènes, bâti par Numa, ou parce qu'on passait par là pour aller à Capena bâtie par Italus, près d'Albe) partait la voie Appia, pavée par Claudius Appius jusqu'à Capoue.

Hors la porte, à une certaine distance, on rencontre, à main gauche, la petite église appelée *Domine, quo vadis.* La tradition porte que c'est là que Notre-Seigneur apparut à saint Pierre, portant sa croix. Saint Pierre surpris l'interrogea par ces mots : *Domine, quo vadis?* et le Sauveur, qui voulait lui faire entendre, etc., lui répondit : *Eo Romam iterum crucifigi;* et laissant l'empreinte de ses pieds sur la pierre, il disparut.

Cette pierre se trouve dans l'église Saint-Sébastien, située sur cette même *via Appia* et bâtie par Constantin, au-dessus du cimetière de Saint-Calixte, Pape. Cette église fut dédiée à saint Sébastien, parce que le corps de ce saint fut placé dans ce lieu par sainte Lucine, matrone romaine. On prétend que saint Grégoire, offrant le saint sacrifice sur l'autel où repose le corps de saint Sébastien, eut une vision pendant laquelle l'Ange lui fit connaître que chaque fois qu'on célébrerait sur cet autel le saint sacrifice, on délivrerait une âme du purgatoire. Au-dessous de l'autel est placée une superbe statue de saint Sébastien étendu mort, ouvrage d'Antoine Georgetti, sur le modèle de Bernini.

Après avoir entendu la messe (je l'avais dite avant de partir pour ne pas retenir trop longtemps Monseigneur dans l'église), nous sommes descendus dans les Catacombes, saisis d'une respectueuse terreur à la vue de ces antres souterrains, où tant de martyrs ont vécu et ont été déposés après leur mort. On prétend qu'il y en a eu cent soixante et dix mille, parmi lesquels dix-huit souverains Pontifes. Les corps de saint Pierre et de saint Paul y ont été déposés quelque temps. On voit l'autel sur lequel célébraient les souverains Pontifes, et un autre, assez avancé dans les Catacombes, où saint Philippe de Néri passait les nuits en oraison. Nous avons reconnu la place où était situé le corps de sainte Cécile, et celle qu'occupait le Pape saint Maxime. Après avoir fait plusieurs contours dans ces souterrains, à la suite d'un guide, et tous armés d'un petit cierge que nous avions grand soin de ne pas laisser éteindre, nous sommes sortis par l'église, comme nous étions entrés, et avons repris la voie Appia jusqu'au cirque de Caracalla et au sépulcre de Cécilia Mætella. On ne voit que des restes du cirque, dont on peut cependant reconnaître la grandeur.

30 *novembre.* — J'ai choisi ce jour pour aller visiter la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem. Elle fut construite par Constantin, à la prière de sainte Hélène, sa mère, dans son palais Sessorien, pour y placer le bois de la sainte Croix qu'elle avait apportée de Jérusalem. Sixte III, et ensuite Symmaque, y ont tenu deux conciles, et Benoît VII la restaura, ainsi que le monastère occupé par les moines de Cîteaux. Benoît XIV l'a mise dans l'état de magnificence où elle se trouve aujourd'hui. La relique de la sainte Croix, et quelques autres insignes, telles que le doigt de saint Thomas, apôtre, sont placées dans une tribune, du côté de l'épître, d'où on les montre aux fidèles le jour de la fête. Le saint sacrement est aussi

placé à la hauteur d'un premier étage, au fond de l'église. Il y a une chapelle souterraine dédiée à sainte-Hélène, où elle avait fait placer de la terre sainte apportée de Jérusalem.

La solitude de cette église, si belle et si imposante, où j'étais seul avec mon servant, jointe aux réflexions que j'avais faites dans le trajet de Sainte-Marie Majeure à Sainte-Croix, à la vue de cette immense étendue de pays jadis habitée, et changée aujourd'hui en vastes jardins potagers, m'ont jeté dans une tristesse que la beauté du monastère n'a point dissipée. Au contraire, en le parcourant je me suis affligé davantage, car cette vaste maison n'est plus qu'un désert habité par quatre religieux ; et pour toute espérance, ils ne voient que quatre jeunes étudiants profès, dont un âgé de seize ans, un de dix-sept et deux de dix-huit, ne seront vraisemblablement pas en état de remplacer les vieux quand ils mourront. L'abbé est un vieillard exténué qui ne sort presque plus de sa chambre, et le Vicaire, hélas ! je l'ai bien connu dans le voyage que nous venons de faire ensemble de Gênes à Rome, est un saint religieux, sans doute, mais l'homme le plus nul que j'aie peut-être rencontré de ma vie.

En me rendant à mon couvent, je n'ai pu résister au désir d'entrer encore dans la basilique de Sainte-Marie Majeure. Je l'ai parcourue pendant une demi-heure, sans me fixer précisément à aucun objet particulier ; je jouissais de la beauté de cet édifice, et, chemin faisant, je remarquais avec une extrême édification l'empressement d'un très-grand nombre de pèlerins, qui se pressaient en foule auprès des tribunaux de la pénitence, où des Pères Dominicains, assis dans ces confessionnaux à grande dimension, les écoutaient avec charité, et portaient, par intervalle, la longue canne fichée devant eux, en guise d'un bâton de pavillon, sur la tête ou sur les épaules de tous

ceux qui se tenaient, à cet effet, à genoux devant eux. L'ensemble de ce spectacle m'édifiait et me touchait en même temps. Je me suis arrêté à le considérer quelques instants. Il était midi. Toutes ces bonnes gens étaient restés à jeun jusqu'alors ; car, au sortir du tribunal, ils allaient recevoir dévotement la sainte communion pour gagner leur jubilé. Une foule de réflexions se présentaient à mon esprit. Il serait trop long de les consigner par écrit. Toujours est-il vrai que l'Eglise appelle cette foule immense de fidèles pour gagner le jubilé. De vastes hôpitaux sont ouverts pour les recevoir. Ils ne doivent y passer que trois jours, et il faut que le second jour, ils portent par écrit la preuve qu'ils se sont confessés. Je ne suppose pas que les souverains Pontifes donnent tant de pouvoir aux confesseurs, dans la persuasion qu'ils n'auront qu'à absoudre des innocents ; et, parmi les coupables, est-il à présumer qu'il y en ait beaucoup qui se soient éprouvés avant de venir au jubilé ? L'Eglise sait pourtant qu'on ne renvoie pas ces gens-là sans absolution, à moins qu'ils n'aient des restitutions à faire, etc. Que devient donc l'épreuve du temps ? On suppose apparemment que les sacrifices que s'imposent ces pécheurs pour se rendre à Rome, y confesser leurs péchés dans l'espérance qu'ils leur seront remis, prouvent assez leur bonne volonté et la disposition intérieure de leur cœur. Je présume, au reste, que les habitudinaires ne sont pas admis sans caution.

En rentrant à Saint-Sylvestre de monte Cavallo, où je loge, j'ai trouvé une invitation pour dîner à six heures chez M. notre ambassadeur. J'y suis allé avec la répugnance que j'ai habituellement pour cette sorte de repas. Dans l'intervalle, avant de me rendre chez M. l'ambassadeur, j'ai fait connaissance avec le P. Vicaire général des Lazaristes, qui est entré avec moi dans quelques détails

sur sa position à l'égard de leurs messieurs de France, dont le Vicaire général ne répond seulement pas à ses lettres. Il m'a assuré qu'il n'avait contribué en rien à la détermination que prit le Pape, de nommer un Vicaire général autre que celui de France pour tous les autres pays; il serait prêt à se démettre de sa charge; mais j'ai entrevu dans ses confrères le dessein bien prononcé d'appeler le Généralat à Rome, fondés sur l'usage de tous les autres corps. Je prie Dieu que tous ces messieurs, qui veulent également le bien, s'entendent.

L'heure du dîner était arrivée. Je me suis rendu à l'ambassade; le suisse, à qui je demandai le chemin de l'escalier, était sur le point de m'éconduire, en me disant que M. l'ambassadeur était malade. J'avais si peu l'envie de monter, que j'ai été sur le point de profiter de la méprise et de m'en retourner chez moi; mais je n'ai pas fait cette farce, pour ne pas compromettre ce bon suisse, qui m'a pris sous le bras en me priant de n'en rien dire, quand je lui ai fait entendre que j'étais invité à dîner chez Son Excellence. M. le duc de Montmorency était, en effet, indisposé et n'a point paru, de sorte que, chose assez plaisante, je ne le connais pas encore, même de vue. Mais on n'en a pas moins dîné chez lui, de manière à satisfaire les plus gloutons, ou, si vous voulez, les plus délicats, car le repas était copieux et très-bon. Nous étions onze ou douze à table. Je n'y connaissais personne; heureusement je me suis trouvé placé entre le chargé d'affaires des Pays-Bas, dont je ne sais pas le nom, et l'abbé Fea. Je n'ai causé qu'avec ces deux messieurs, et même beaucoup avec le dernier qui parlait italien, et se plaisait apparemment à trouver un interlocuteur qui lui répondît dans sa langue. C'est un homme fort instruit, et à qui les arts doivent beaucoup. Il connaît parfaitement l'histoire de son pays, et a été chargé par Pie VII de la surintendance des monuments, il continue

cet emploi encore aujourd'hui. C'est lui qui a fait découvrir l'arc de triomphe de Septime Sévère, et la voie sur laquelle il est placé, qui conduit au Capitole. De là il a fixé la vérité de la tradition sur la prison de Saint-Pierre, au pied du Capitole, sur cette voie. C'est aujourd'hui une église, que j'irai visiter un de ces jours.

1er *décembre.* — J'ai passé presque toute la matinée dans ma chambre, pour mettre en ordre ce que j'ai à faire pendant mon séjour à Rome. J'ai visité quelques églises, passé chez l'ambassadeur, vu le P. ANTOMARCHI, ex-Général des Servites, et admiré, en rentrant, la superbe fontaine de Trevi. Sa source est à 8 milles de Rome, Marc Agrippa, beau-frère d'Octavien Auguste, la conduisit pour ses magnifiques bains, qui n'existent plus. Nicolas V ramena ces belles eaux à Rome. Clément XII fit une énorme dépense pour orner cette magnifique fontaine de statues, de chevaux marins, etc., et Clément XIII l'acheva en y plaçant des bas-reliefs en marbre. La statue du milieu est gigantesque; elle est, ainsi que les tritons, etc., des meilleurs artistes.

2 *décembre.* — J'ai eu la dévotion d'aller offrir le saint sacrifice sur le tombeau de sainte Bibiane, dont l'Eglise célèbre la fête aujourd'hui. Cette église est située entre Sainte-Marie Majeure et Sainte-Croix de Jérusalem, au milieu des champs, où l'on ne trouve presque plus vestige des magnifiques palais qui ornaient ces lieux dans le temps des Romains. Elle fut primitivement bâtie par sainte Olympe, auprès du palais Licinien, où habitait sainte Bibiane et où elle avait enterré sainte Dafrose, sa mère, et sainte Démétrie, sa sœur, toutes deux martyres. On emporta ensuite son corps, du temps de Julien l'Apostat. Ce fut un prêtre nommé Jean qui fit cette translation, en 362, en la transportant du lieu nommé *forum Tauri.* Simplicius, Pape, consacra cette église, et Honorius III la

rebâtit. Urbain VIII la restaura de nouveau et fit faire la statue de la sainte par Bernini. Le corps de la sainte, celui de sa mère et celui de sa sœur, sont placés sous le maître-autel, dans une superbe urne d'albâtre oriental aussi grande que l'autel. Au bas de l'église, on voit la colonne à laquelle sainte Bibiane fut attachée et flagellée jusqu'à la mort. Le cimetière de Saint-Anastase, Pape, dans lequel furent enterrés trois mille deux cent soixante martyrs, sans compter les femmes et les enfants, correspond au-dessous de l'église. Quels souvenirs, quel respect, quelle dévotion ces objets n'inspirent-ils pas! Les Chanoines de Sainte-Marie Majeure devaient, selon la coutume, venir chanter la grand'messe; le mauvais temps les en a empêchés, ce qui m'a fait grand plaisir; ma messe, sans cela, eût été renvoyée bien tard.

En repassant devant Sainte-Marie Majeure, j'y suis entré pour la quatrième fois, et je m'y suis arrêté plus d'une heure. Je n'entreprendrai pas de faire la description de tout ce qu'on voit dans ces grandes basiliques, ce serait trop long et trop imparfait. Celle-ci est placée sur le haut du mont Esquilin, où était le temple de Junon Lucine. La grande colonne qui est sur la place, est la seule conservée entière, de toutes celles qui soutenaient le grand temple de la Paix, dont on voit les ruines au Campo-Vaccino. C'est le Pape Paul V qui la fit transporter ici, et y plaça au sommet la statue de la sainte Vierge.

On appelle aussi cette basilique Sainte-Marie *ad Nives*, du miracle de la neige; on l'appelle encore basilique Libérienne, du Pape Libère, qui la consacra et la fit bâtir aux frais et d'après les instances de Jean, patrice romain; enfin on lui donne aussi le nom de Sainte-Marie *ad Præsepe*, parce qu'on y conserve la crèche de Notre-Seigneur. Mais elle n'était pas alors comme nous la voyons à présent : c'est Sixte III qui la refit avec tant de

magnificence en 432. Elle est soutenue par quarante colonnes antiques, et ornée de mosaïques. Un grand nombre d'autres Papes ont concouru à la décorer et à l'enrichir de trésors immenses : Grégoire IX, Adrien Ier, Léon III, Pascal Ier, Grégoire IV. Clément III, en 1188, y ajouta le palais, et Grégoire X fit le clocher. Nicolas IV restaura le palais en 1286 et l'habita. Enfin Benoît XIV fit de nouveau la façade, le portique, restaura l'église et le palais.

Impossible d'entrer dans le détail de la beauté du maître-autel et des deux grandes chapelles latérales. Je n'ai jamais vu d'aussi beaux marbres que ceux qui ornent la chapelle de la sainte Vierge, l'œil ne se rassasie jamais de les regarder. Les statues, les bas-reliefs, les peintures, tout est à l'avenant. C'est Paul V qui a fait bâtir la chapelle de la sainte Vierge, où sont incrustés tant de beaux marbres et tant de pierres précieuses, telles que lapis-lazuli, agates, etc. La chapelle en face a été construite par Sixte V. Les statues et les tombeaux de ces Papes sont dans ces chapelles, ainsi que celles de saint Pie V et de Clément VIII.

En rentrant, j'ai fait une visite au couvent des Dames Basiliennes, dont Mme Baudemond est supérieure. Le costume de ces religieuses, inventé, je crois, par le bon abbé de Sambucy, leur instituteur, m'a paru aussi ridicule que laid. Je crains que ces pauvres dames n'aient bien de la peine à se soutenir ; elles m'ont avoué qu'elles n'avaient que seize pensionnaires.

J'ai passé le reste de la journée à lire en entier la Vie de saint Joseph Calasance, dont je n'avais eu jusqu'à présent qu'une idée très-imparfaite. Cette lecture a donné occasion à des réflexions trop pénibles, et à des jugements trop peu favorables pour ceux qui ont souffert que ce saint fût persécuté comme il l'a été, pour que je m'avise de les consigner par écrit.

3 *décembre.* — J'avais formé le projet d'aller dire la sainte messe au Gesu, à l'occasion de la fête de saint François-Xavier ; mais j'ai renoncé à cette idée, pensant qu'il y aurait aujourd'hui une trop grande affluence de Prêtres. J'ai fait quelques autres courses dans la matinée, chez Mgr Mazio, auditeur du Saint-Office, que je n'ai pas trouvé, etc. J'ai visité cinq ou six églises, entre autres Saint-André della Valle, superbe église des Pères Théatins. J'allai pour voir dans la maison de ces Pères le célèbre P. Ventura ; il allait se mettre à table. Je suis rentré bien fatigué, à cause du jeûne que l'on fait à Rome pendant l'Avent, le vendredi et le samedi. Le repas a suffi pour me remettre.

Après le dîner, nous avons été visiter le Gesu ; de là nous nous sommes transportés à la Trinité des Pèlerins, pour y être témoins d'un des plus touchants spectacles qui se puissent voir. Mille à douze cents pèlerins reçoivent chaque jour l'hospitalité dans cet hospice, où ils sont gardés trois jours. En arrivant, on les accueille dans une vaste salle où on les fait asseoir sur une estrade qui règne tout autour de la salle. Leurs pieds sont appuyés sur une marche ; au-dessous du siége sont pratiqués des conduits d'eau chaude et d'eau froide, que l'on fait couler par deux robinets ménagés sous la place de chaque pèlerin ; ces robinets versent l'eau dans un baquet placé aux pieds de chacun d'eux. Au signal donné, se présentent autant de membres de la Confrérie qu'il y a de pèlerins. Les confrères, revêtus du sac, ayant une nappe autour du cou, viennent se placer à genoux devant ces pauvres de Jésus-Christ, leur lavent les pieds en récitant tout haut et faisant répéter aux pèlerins le *Pater, Ave*, *Gloria* et le Symbole des Apôtres en italien, et en essuyant leurs pieds et les baisant, ils répètent plusieurs fois ces paroles : *Gesu, Giuseppe e Maria, vi dono il cuore e l'anima mia*. Ce

qui ajoute à l'édification et à l'émotion que procure cette première cérémonie, c'est que les Princes, les Prélats, les Évêques, les Cardinaux et même le Pape se font un devoir de faire cet acte de charité, qui a suffi pour déterminer quelquefois la conversion des pécheurs et le retour à l'Église de plusieurs hérétiques.

Ceux à qui on la ainsi lavé les pieds entrent dans la salle du festin, où les mêmes confrères, le Patriarche MATTEI en tête, les servent à table. On leur a donné ce soir une bonne soupe, une copieuse portion de merluche très-bien accommodée, deux œufs, de la salade, du fromage et des fruits. Ils passent ensuite dans les dortoirs, où ils trouvent un lit pour s'y reposer des fatigues de leur voyage.

Outre l'extrême édification de cette œuvre charitable, j'ai admiré la propreté, l'abondance, mais surtout le bon ordre qui règnent dans l'ensemble et les détails de toute cette cérémonie. Jaloux de voir tant de charité exercée sous mes yeux, j'ai témoigné le désir d'y participer en servant de mes mains quelques-uns de ces pauvres ; mais il faut pour cela être agrégé à la Compagnie. On m'a gracieusement offert de m'admettre ; j'ai été retenu par la crainte d'être engagé à faire quelque chose de contraire à la pauvreté, qui est une vertu à laquelle mon devoir m'oblige de sacrifier tout ce qui ne me serait qu'agréable et d'un mérite secondaire.

Le pèlerin qui se présente doit être porteur d'un billet de son curé, prouvant l'intention qu'il a de gagner le jubilé. La grande salle de réception est destinée pour cette vérification, qui se fait avec ordre et sans tumulte. Le pèlerin change son billet contre un autre, avec lequel il entre d'abord dans la salle où on lave les pieds, puis dans celle du festin. Le lendemain, il faut qu'il apporte un billet d'un Pénitencier, pour prouver qu'il s'est con-

fessé ; il ne serait pas admis sans cela. Les premières dames de Rome font le service pour les femmes dans des salles séparées. On a reçu cette année environ cent mille pèlerins. J'oubliais de dire qu'on ne considère comme pèlerins que ceux qui viennent de 60 milles et au delà.

4 décembre. — Je me proposais de retourner aujourd'hui à la chapelle papale, dans l'espérance d'y voir assister le pape à l'office ; Mgr D'ISOARD n'y étant pas allé, je me suis dispensé de faire cette course, d'autant plus qu'on nous a assuré que le Saint-Père n'y paraîtrait pas. En échange, j'ai parcouru un grand nombre d'églises, toutes plus belles les unes que les autres. En vérité, un seul de ces beaux temples ornerait une ville. L'église de Saint-Pierre *in Vinculis* est aussi belle que célèbre. On y conserve les chaînes avec lesquelles fut lié le Prince des Apôtres, soit à Jérusalem, soit à Rome. La tradition porte qu'il célébra le saint sacrifice en ce lieu. C'est aux frais de l'impératrice Eudoxie qu'on a construit le beau temple que nous voyons aujourd'hui tout orné de superbes colonnes, restes des thermes de Trajan, qui augmenta ceux bâtis par Titus. Pélage II plaça sous le maître-autel les corps des sept frères Machabées en 555, et en 1073, Grégoire VII fut élu Pape dans cette église. On voit au monument de Jules II la fameuse statue colossale de Moïse, qui passe pour le plus beau morceau de sculpture qui existe. On prétend que Buonarotti, après l'avoir faite, en fut lui-même si ravi, qu'il donna un grand coup de marteau sur le genou de la statue en s'écriant : « Parle donc ! » Le reste du monument n'est pas de lui.

Saint-Martin *ai Monti* est d'une élégance rare. L'or et les marbres les plus précieux rendent cette église éclatante ; c'est un genre particulier aussi imposant qu'agréable. Cette église fut primitivement bâtie par Constantin, au milieu des Thermes de Trajan, à la prière de saint

Sylvestre, qui y célébra un Concile de deux cent quatre-vingt-six évêques. C'est dans l'église souterraine aujourd'hui ; on y voit un morceau de son siége qui est en marbre. C'est Symmaque qui, vers l'an 500, l'a dédiée à saint Martin et à saint Silvestre. Sergius II la restaura et l'enrichit de corps saints. Léon IV l'orna de belles colonnes qu'on y admire ; saint Charles Borromée fit dorer le plafond quand il était titulaire de l'église ; le Cardinal Palleoti fit le superbe chœur où les Carmes font l'office, derrière le maître-autel. On y voit partout des peintures des plus grands-maîtres, du Poussin, du Dominichino, etc. Les corps de saint Sylvestre et de saint Martin, papes, sont dans le beau souterrain soutenu par les colonnes, ouvrages du célèbre Pierre de Cortone. Le Cardinal Zelada a contribué à orner davantage ce bel édifice. Il en est le titulaire.

Sainte Suzanne, église bâtie d'abord dans la maison de saint Gabinius, père de la sainte et frère de saint Caius, pape, qui la consacra secrètement l'an 290, la sainte ayant été martyrisée en ce lieu. Saint Léon III y fut couronné pape et l'embellit. Il y a dans cette église une portion du corps de sainte Félicité.

En face de l'église de Sainte-Suzanne se trouve l'église de Saint-Bernard *alle terme*. C'est un reste admirable des bains de Dioclétien. On en voit d'autres ruines en forme de théâtre dans le jardin du couvent occupé par des Cisterciens. On en fait une chapelle dédiée à Sainte-Catherine.

Ces magnifiques bains, qui occupaient un espace immense, donnèrent le nom à la place qu'on appelle par corruption *de Termini*. Ces thermes furent commencés par Dioclétien et Maximien, qui y firent travailler quarante mille chrétiens, tous martyrisés ensuite. Ils furent continués et terminés par Constance et Maximin, fils

adoptifs de Dioclétien, qui les ornèrent de statues, de portiques, etc., et en firent une merveille comparable à tout ce qui a existé de plus beau. De toutes ces magnificences, il ne reste plus rien que des ruines, qui attestent pourtant ce que devaient être ces lieux. Les seules huit colonnes de granit égyptien, qui soutiennent l'église de Sainte-Marie des Anges, suffisent pour en donner une idée. Cette église est une des plus belles de Rome, du moins c'est une de celles qui m'ont étonné davantage par son imposante beauté. Elle forme une croix grecque immense dans ses dimensions, ouvrage du grand Buonarotti. Benoît XIV y fit placer les originaux des tableaux en mosaïque qui sont à Saint-Pierre. Parmi tant de beaux tableaux, il est impossible de ne pas remarquer le martyre de Saint-Sébastien, du Dominichino. J'étais insatiable de le contempler ; je m'y arrêtai une demi-heure sans l'avoir assez vu. Le cloître des religieux chartreux est soutenu par cent colonnes, mais cette habitation m'a paru triste ; c'est peut-être l'effet d'une solitude inhabitée, car il n'y a presque point de religieux, quatre ou cinq tout au plus.

Sur la place de Termini, on voit la belle fontaine de ce nom. C'est Sixte V qui conduisit à Rome l'ancienne *Acqua Martia*, qui l'alimente avec abondance. Les quatre lions, dont deux de porphyre blanc et deux de granit noir, y ont été transportés au Panthéon.

J'ai encore visité l'église de Sainte-Marie de la Victoire, qui donne sur la place. Elle est toute incrustée de marbres, dorures, peintures, sculptures des premiers maîtres. La porte Pie, jadis Nomentana et Figuleuse, est à une très-petite distance. Elle porte le nom de *Pie*, parce que c'est le pape Pie IV qui l'orna sur les dessins de Buonarotti.

Il serait trop long de citer toutes les autres églises que j'ai visitées. En revenant sur mes pas, j'ai considéré à

l'extérieur seulement le beau palais Barberini, bâti sur les ruines du palais de Numa. C'est Urbain VIII qui le fit bâtir sur les dessins de Bernini. Sur la place Barberini, on voit la fontaine de Triton. Les antiquaires prétendent que c'est là que se trouvaient la pile Tiburtine, et le temple élevé par Auguste à Quirinus.

J'aurais trop à dire si je voulais parler des divers palais qui se rencontrent sur mes pas, le nombre en est infini. La plupart sont d'une grande beauté. Je ne les citerai seulement pas, pour ne point faire de jaloux.

J'ai fini ma journée par une visite à S. E. M[gr] le Cardinal ZURLA, Vicaire de Sa Sainteté, qui m'a reçu avec beaucoup de bonté, et a bien voulu signer et écrire de sa propre main la permission que nous appelons en France le *celebret*.

5 *décembre*. — J'ai fait aujourd'hui quelques affaires et quelques visites ; j'ai été notamment chez S. E. M[gr] le Cardinal DE GREGORIO, qui m'a accueilli avec une extrême bonté et invité à dîner pour demain. Ce soir, j'ai assisté à l'exercice de l'oratoire du P. CARAVITA, dont le Jésuite, mon compagnon de voyage, m'avait parlé avec enthousiasme, comme étant l'œuvre d'un de ses confrères, et continué par ceux de sa Compagnie ; mais j'avoue que j'ai été trompé dans mon attente. L'exercice m'a paru fort insignifiant ; c'est une kyrielle de *Pater* et d'*Ave, Maria*, plus une trentaine d'*Ave, Maria* encore. Enfin la courte instruction n'a pas été de mon goût, et dans le fait, elle ne valait pas grand'chose. La chapelle était pleine d'hommes qui paraissaient fort recueillis et fort dévots ; ils prennent la discipline deux ou trois fois par semaine. Il y a cinq autres chapelles ou oratoires dans Rome comme celui-ci, et tout aussi fréquentés. Dieu en est certainement glorifié.

6 *décembre*. — La matinée s'est passée à écrire. Avant

de me rendre chez S. E. Mgr le Cardinal DE GREGORIO, j'ai été au palais du Quirinal pour faire connaissance avec le célèbre Mgr MARCHETTI, Archevêque d'Ancyre. C'est un Prélat remarquable par sa science et le zèle dont il a fait preuve en tout temps. Sous le Pontificat de Pie VII, il était un des missionnaires qui prêchaient sur les places publiques. Il a traduit les lettres pastorales des Evêques de France, faites à l'occasion du schisme de 92. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et quoique âgé de soixante-quatorze ou soixante-quinze ans, il travaille encore, et de préférence sur la controverse avec les Gallicans, dont il n'aime pas l'opinion.

Le Cardinal DE GREGORIO m'a traité avec une bonté et une cordialité rares. Il s'est rappelé m'avoir vu souvent à Paris, dans le temps de l'exil des Prélats romains. Je l'avais vu, en effet, quoiqu'il ne fût pas du nombre de ceux à qui j'ai eu le bonheur de rendre service, comme étaient les Cardinaux MATTEI, RUFFO, Archevêque de Naples, GABRIELLI, BRANCADORO, le Chanoine MUZZARELLI et autres. Après le dîner, nous nous sommes entretenus longuement, tête-à-tête, sur les affaires importantes, après quoi il a eu la bonté de me faire voir le détail du travail des Congrégations de Cardinaux. Il faut avouer qu'il en a pour son compte outre mesure, et il s'acquitte en conscience de toutes ses charges.

7 *décembre*. — Visite à Mgr CAPRANO, secrétaire de la Propagande, pour le prévenir des grâces que je dois demander et le disposer à ne pas les refuser. J'ai été très-bien reçu de ce Prélat qui m'a promis ses bons offices. Il s'occupe en ce moment de faire expédier la réponse aux questions que nous fîmes à la Congrégation de la Propagande, au sujet de nos Grecs. J'avais vu hier, chez le Cardinal DE GREGORIO, tous les détails de cette affaire imprimés, et les décisions données en pleine Congrégation.

Visite à Mgr d'Argenteau. Jai fini la journée par la visite à l'église des Saints-Apôtres, pour le dernier jour de la neuvaine de l'Immaculée Conception. C'est ordinairement le Pape qui donne la bénédiction. Le Cardinal doyen l'a remplacé. L'église des Douze Apôtres fut élevée par Constantin près d'un de ses palais. Elle a été renouvelée par les soins de divers Cardinaux et souverains Pontifes.

8 *décembre.* — J'avais choisi ce jour pour profiter de la concession du Pape, et gagner mon jubilé en visitant l'église de Saint-Laurent *in Damaso*, mais il a plu si fort tout le jour, que j'ai renvoyé cette visite à demain, le Pape ayant étendu son indult pour toute l'Octave. Ce matin, j'ai profité du carrosse de Mgr d'Isoard pour aller une seconde fois à la chapelle Sixtine. Le Pape ne s'y est pas rendu. L'office est si beau, si imposant dans cette chapelle, que je n'ai point de regret d'y avoir été. Les Cardinaux étaient aujourd'hui en *cappa magna* rouge, à cause de la fête, et c'était un Cardinal qui officiait. A l'*Introït*, ils disent tous, deux à deux, à leur place, le psaume *Judica*, le *Confiteor*, etc. Les Procureurs généraux des Ordres en font autant, et tous ceux qui assistent, soit Evêques ou ecclésiastiques inférieurs. J'ai remarqué qu'ils ne disent pas le *Confiteor* en même temps, mais l'un après l'autre, posément et un peu inclinés l'un vers l'autre. Ils disent aussi le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* de la même manière, deux à deux. A l'offertoire, le Diacre vient encenser les Cardinaux, les Prélats et les Procureurs généraux des Ordres, les uns après les autres; ils se tiennent alors debout, prennent leur barrette et quittent leur calotte. Immédiatement avant de recevoir l'encensement, ils font un salut à celui qui vient après, comme pour l'avertir. Ils font de même à la paix.

Je remarque ces détails de cérémonie pour en faire mon profit à Marseille.

Je me suis occupé dans la journée de dresser la supplique, pour présenter au Pape le jour qu'il me donnera audience.

9 *décembre.* — J'ai visité ce matin l'église de Saint-Laurent *in Damaso.* Il fallait se confesser, jeûner et visiter trois autels de cette église pour gagner le Jubilé, le Pape dispensant de toute autre visite, etc. Cette église avait été primitivement bâtie par saint Damase, en l'honneur de saint Laurent, en 380. Elle fut démolie lorsque le Cardinal Riario fit bâtir le palais de la chancellerie apostolique, et il la rebâtit en la dédiant aux deux saints, sous le pontificat de Léon X. On y voit de très-beaux tableaux, et on y vénère le crucifix devant lequel sainte Brigitte priait, et qui, d'après la tradition, lui parla plusieurs fois.

Le célèbre poëte Annibal Caro est enterré dans cette église. On y voit son tombeau contre le pilier, en face du maître-autel.

Le valet de chambre de notre ambassadeur entre pour m'inviter à dîner pour aujourd'hui chez son maître. Il est plus de deux heures, et comme, un jour de jeûne, je n'attends pas cette heure-là pour dîner, je l'ai remercié, n'étant pas dans l'usage de dîner deux fois, moins encore les jours de jeûne. Cette mode d'inviter à dîner après-midi pour le soir même, est particulière à notre ambassadeur. Elle doit souvent l'exposer à des mécomptes.

Ecrit à Mgr l'Archevêque de Reims pour le féliciter d'avoir été nommé Cardinal. C'est au prochain consistoire que le Pape le préconisera.

10 *décembre.* — Le Cardinal doyen, secrétaire d'Etat, m'a fait dire qu'il me recevrait à neuf heures. Je me suis trouvé à cette heure-là au Vatican, où j'ai eu l'honneur de lui présenter mes respects. Son Eminence m'a reçu avec beaucoup de bonté et une aimable politesse; mais il avait entièrement perdu le souvenir et de ma personne

et de tout ce que j'ai fait pour les Cardinaux pendant leur exil à Paris. J'ai dû lui rappeler que j'allais chez lui très-souvent, que j'assistais même quelquefois à son dîner, que je lui ai présenté la *Vie de la vénérable Agnès* (reliée à mes frais). Nous étions alors catéchistes au grand catéchisme de Saint-Sulpice. C'est moi qui l'assistai quand il vint dire la messe à la chapelle des Allemands; c'est moi qui fus chargé, à l'époque fatale de leur grande disgrâce, de demander à lui, Cardinal DELLA SOMAGLIA, quels étaient les besoins des Cardinaux. Je lui ai rappelé qu'il me répondit que de deux ans il n'aurait besoin de rien, mais il me désigna ceux qui seraient dans le cas de recevoir des secours. Il s'est passé tant de choses depuis lors, que l'on a bien pu oublier les anciens événements. Le Cardinal n'en a pas été moins poli; mais j'ai fait, à part moi, la réflexion qu'on serait bien fou de faire le bien pour se faire valoir auprès des hommes. Dieu seul sait nous tenir compte de ce que nous faisons pour lui. C'est donc pour lui plaire que nous devons tout faire.

Quoique exténué (je n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures; les vendredis et les samedis de l'Avent sont à Rome des jours de jeûne), j'ai dû aller chez M. l'ambassadeur que j'ai eu le bonheur de rencontrer cette fois.

Avant de quitter le Vatican, je suis monté dans les appartements du Saint-Père, pour savoir si Mgr BARBERINI avait demandé une audience pour moi. Il l'avait tout bonnement oublié. J'aurais pu être présenté aujourd'hui, personne n'étant attendu, mais j'avoue que je ne m'en suis pas soucié. Pris au dépourvu, je n'avais pas sur moi les papiers que je dois présenter à Sa Sainteté, et d'ailleurs je suis bien aise que le Cardinal DE GREGORIO et quelques autres parlent de moi au Pape avant que je le voie.

11 *décembre*. — Je suis insatiable de voir les cérémonies de l'Eglise, lorsqu'elles sont faites avec dignité. C'est

pourquoi je retourne volontiers à la chapelle papale. Le souverain Pontife n'y assistait pas, mais c'était encore un Cardinal qui officiait, et rien n'est plus majestueux que de voir cette noble assemblée.

Après l'évangile, un Père augustin a prêché en latin. Ce discours ne m'a pas, à beaucoup près, plu autant que celui que j'avais entendu le premier dimanche de l'Avent. J'ai trouvé que ce Moine faisait des réflexions tout à fait déplacées et peu respectueuses, par l'allusion qu'on pouvait en faire en appliquant ces paroles aux Cardinaux devant qui il prêchait. On ôte la calotte au Cardinal officiant quand il commence la préface. Il la quitte aussi pendant qu'on chante l'évangile.

J'ai été accosté à la chapelle par l'abbé CONTI, devenu Mgr de *Mantellone*. C'est un second ordre de Prélats. Je l'avais connu à Paris lorsqu'il était aumônier d'un Cardinal. Il s'attacha ensuite à Mgr della GENGA, devenu Pape aujourd'hui; il m'a dit qu'il le confessait pendant son séjour en France.

J'ai présenté enfin la lettre que j'avais pour le Cardinal PACCA. Cette Eminence m'a reçu très-poliment et m'a parlé avec beaucoup d'intérêt et de vénération de M. l'abbé TAILLÉ. Je me suis chargé d'un chapelet que le Pape a bien voulu lui envoyer.

J'ai revu le Cardinal DE GREGORIO, et remis la lettre de M. de CÉSOLLES à Mme la comtesse de la TOUR DU PIN. J'ai vu aussi le Père abbé de la Trappe et le Père MONTENARD, et j'ai fini ma journée par aller adorer le saint sacrement à Saint-André *della Valle,* où sont les quarante heures.

J'ai remarqué qu'à la chapelle papale, le Diacre salue le chœur lorsqu'il va chanter l'évangile; et à la messe chantée pontificalement, quand le Prélat officiant ne prend pas la mitre précieuse, il prend la blanche qu'il garde, par exemple, pendant le sermon, au *Gloria* et au *Credo.*

12 *décembre.* — Je me suis occupé chez moi toute la matinée. Après le dîner, j'ai passé au palais Colonna pour y voir le Cardinal Ercolani, exposé après sa mort sur un lit de parade. Je m'attendais à voir une chapelle ardente et quelque chose de magnifique; je n'ai vu qu'un grand baldaquin sous lequel était placé, à une grande hauteur, le corps du défunt Cardinal, en soutane, rochet et mantelletta, la barrette rouge en tête. Le lit sur lequel reposait le corps était très-vaste, recouvert d'un grand drap d'or. Quatre cierges seulement brûlaient autour. Un grand nombre de personnes se succédaient pour voir ce spectacle, qui m'a fait plus de peine qu'il n'a satisfait ma curiosité; car, outre l'indifférence des laquais que j'avais remarquée en passant dans la première antichambre, j'ai éprouvé une sorte d'horreur en voyant une grande quantité de mouches dévorer les yeux, le nez et la bouche du défunt, que sa haute dignité ne garantit pas de cet outrage, pas plus qu'elle ne le garantira de la voracité des vers, qui bientôt s'empareront de ces restes comme d'une proie qui leur est livrée.

Je suis sorti de ce palais en faisant ces réflexions, et me suis rendu chez Mgr Mazio, auditeur du saint Office, qui m'a reçu à bras ouverts, donné mille marques d'intérêt, offert ses services, et avec lequel nous sommes convenus que dimanche je le ferai appeler à Saint-Pierre pour qu'il me fasse dire la sainte messe sur la confession du prince des Apôtres, et ensuite placer comme il faut pour voir la cérémonie de la béatification du vénérable Ange d'Acri, qui doit avoir lieu ce jour-là. Je dois sans doute ce bon accueil à la lettre de recommandation que m'avait donnée, pour ce prélat, Mgr l'Archevêque de Gênes, qui m'avait fait tant de politesses, lors de mon passage dans sa ville archiépiscopale.

13 *décembre.* — Je n'ai rien à noter aujourd'hui. Con-

tent du beau spectacle que je découvre de ma fenêtre, d'où je plane sur toute la ville, voyant devant moi, sous le jardin de la maison que j'habite, les jardins du palais Colonna ; en face, à une petite distance, les coupoles du Gesu et d'autres églises; un peu plus loin, Saint-André *della Valle;* à gauche la colonne Trajane, à peu de distance de là le Capitole, à droite Saint-Ignace, le Collége romain et l'Observatoire ; plus loin la colonne Antonine, Monte Citorio, la place du Peuple et tant d'autres édifices remarquables; mais par-dessus tout, ce beau Vatican et cette incomparable coupole de Saint-Pierre, toute la ville, en un mot. Je ne suis sorti qu'un instant pour aller voir notre cher Doyen de la rote, qui sera, j'espère, bientôt Cardinal. Il allait dîner chez l'ambassadeur de France, qui a invité aujourd'hui, à l'occasion de la Sainte-Lucie, tous les Chanoines de Saint-Jean de Latran et autres Prélats. Comme il ne m'a pas fait l'honneur de m'inviter, je me suis dispensé d'aller le voir officier, ce matin, dans cette basilique de Saint-Jean de Latran. En sa qualité de représentant du roi de France, Chanoine de cette basilique, il a assisté à l'office sous un dais placé au milieu des stalles du chœur et plus élevé que les siéges mêmes des Cardinaux. On l'a encensé immédiatement après eux et avant les Chanoines. Il ne lui manquait que d'entonner le *Deus in adjutorium.* Cet usage date du temps de Henri IV.

14 *décembre.* — Je ne me suis pas soucié d'aller voir les obsèques du Cardinal Ercolani, auxquelles tous les Cardinaux devaient assister. J'ai été, en place, chez Mgr Caprano, secrétaire de la Propagande, qui m'a appris avec satisfaction que le souverain Pontife m'avait accordé toutes les grâces que j'avais demandées, et qu'il lui avait dit en propres termes, en parlant de mon oncle : « Oh! l'Évêque de Marseille est un homme de mérite » Et Monseigneur voulut bien ajouter que son neveu était

digne de lui. Sans m'arrêter à la réflexion de Mgr Caprano, qui peut néanmoins être utile au bien que j'ai en vue, j'ai été grandement consolé que le chef de l'Eglise pense si bien d'un oncle que je chéris avec tant de raison.

J'ai été présenté dans la journée au Cardinal Guerrieri-Gonzaga, qui m'a reçu comme je suis accoutumé d'être reçu partout. J'ai rencontré chez S. Em. le R. P. Fortis, Général des Jésuites, homme très-respectable, mais qui m'a paru accablé par l'âge et les infirmités.

15 *décembre.* —J'ai fait encore aujourd'hui ce qui était prescrit pour tâcher de gagner une seconde fois le Jubilé pour les saintes âmes du purgatoire, comme le portait l'indult accordé à cet effet par le souverain Pontife. J'ai visité l'église de Saint-Laurent *in Damaso* et les autels qui étaient désignés. Dieu veuille rendre profitable aux saintes âmes, et surtout aux âmes de mes chers parents défunts, les suffrages que j'ai appliqués pour elles. Mon père, mort si saintement entre mes bras, ma bonne grand'-mère si tendrement aimée par moi, mes grands-pères, mon grand-oncle, ma taute, se sont assurément présentés à ma pensée, comme ils me sont présents tous les jours à la messe. Je ne sais pourquoi je fais aussi mention de ma sœur morte si jeune; mais c'est bien par affection que ma chère petite nièce Caroline passe aussi journellement dans ce tableau, car elle n'a certainement pas besoin de mes suffrages. Mais mon cœur est ainsi fait, il ne sait oublier aucun de ceux qu'il aime, soit vivants, soit morts.

16 *décembre.* — Tout de suite après ma messe, je suis allé au Vatican pour voir S. Em. le Cardinal secrétaire d'Etat. Notre conversation, cette fois, a été en italien. Il avait eu la bonté de prévenir le Saint-Père du désir que j'avais de lui baiser les pieds et d'avoir une audience de lui. Sa Sainteté a bien voulu m'accorder cette faveur. Le Cardinal m'a donné quelques renseignements pour ce que

j'ai à faire. Quand je serai prêt, il me présentera lui-même si cela me fait plaisir. En sortant de chez Son Eminence, je suis entré à Saint-Pierre, où j'ai admiré pendant plus d'une heure les beautés de cette église qu'on ne se lasserait jamais de voir. On travaille à force pour les préparatifs de la béatification du serviteur de Dieu, le vénérable Ange d'Acri. C'est dimanche que doit avoir lieu cette cérémonie.

J'ai passé la récréation avec M. CELLUCCI, un de nos Lazaristes, âgé de soixante-quatorze ans. Je ne lui en aurais donné que soixante. Je ne puis exprimer combien j'ai été édifié de sa belle simplicité, de la beauté de son âme, et des sentiments qu'il exprime avec une douceur admirable. Il est rempli d'infirmités, quoique non apparentes ; cela ne l'avait pas empêché de se mettre cette année en voyage pour faire des missions, mais la force du mal l'a obligé de rétrograder, ou plutôt l'ordre du médecin, car il était tout disposé à poursuivre sa route. Il me disait que ce qui l'avait toujours soutenu, c'était la paix de l'âme dont il avait le bonheur de jouir dans son saint état, et qu'il remerciait Dieu tous les jours de sa vocation. J'avais déjà remarqué la charité avec laquelle il était toujours prêt à aller au confessionnal, et ses manières respectueuses avec tout le monde. Je crois ce saint Prêtre un grand serviteur de Dieu. Il me disait encore que ce qui contribuait le plus à son bonheur était de tout recevoir de la main de Dieu.

Il y a un autre infirme dans la maison, qui depuis huit ans ne sort plus de sa chambre. C'était un grand Missionnaire, mais il est paralysé de la moitié du corps. Dans cet état, il confesse encore et il est toujours content et résigné. Ce sont de grands modèles de vertu, et je n'admire pas moins les égards, la charité et les soins que les autres messieurs de la maison rendent à ce pauvre ma-

lade, ainsi que les attentions qu'ils ont pour l'autre. Je vois aussi avec joie la fidélité de tous à la règle de la maison. Tout marche seul et bien. Je remercie Dieu de m'avoir placé à portée de considérer une si belle conduite constamment soutenue. Une seule chose me couvre de confusion, c'est qu'étant à une si grande distance de leur vertu, ils me comblent tous de toutes sortes de prévenances, et me traitent avec un respect que je ne mérite certainement pas.

A l'agrément de vivre avec de si saints personnages, se joint encore une circonstance remarquable qui me fournit souvent dans le jour quelques bonnes pensées. C'est que le bienheureux Tommasi a vécu quarante ans dans cette même maison, qui semble toute imprégnée de la bonne odeur de ses vertus, et que mon vénérable maître, le P. dom Barthélemy Zinelli, y est mort en odeur de sainteté, puisqu'on lui attribue plusieurs miracles et diverses prophéties; j'ai retrouvé le plâtre qui représente sa figure, et son corps repose dans l'église où j'ai le bonheur de célébrer tous les jours la sainte messe.

17 *décembre.* — Pour aujourd'hui, je n'ai rien à noter. M. l'abbé Bourdet, Prêtre du diocèse d'Avignon, qui est appelé par une vocation soutenue aux missions parmi les infidèles, m'a pris ma matinée, depuis l'action de grâces de ma messe jusqu'au dîner. Il m'a fait lire toutes ses lettres, et fait part de ses dispositions, qui sont on ne peut plus édifiantes, car il soupire après le martyre, comme d'autres après le repos. J'avais parlé de lui, hier, avantageusement à S. Exc. le Cardinal secrétaire d'Etat, et je lui ai donné quelques autres preuves de bonne volonté pour l'aider à avancer ses affaires ici. Ce saint Prêtre me donnera en échange un peu de part dans ses prières et dans ses bonnes œuvres. L'après-midi, un autre Prêtre moins intéressant, mais que la charité me faisait un de-

voir d'écouter, m'a pris, de son côté, un temps que je comptais mieux employer, ou du moins plus agréablement, puisque je devais écrire à la famille.

18 *décembre*. — Ce jour devait être mémorable. Je me suis transporté à Saint-Pierre, où Mgr MAZIO m'a fait placer dans l'enceinte privilégiée, d'où j'ai vu et entendu à merveille. J'ai d'abord vu toute la partie de l'église de Saint-Pierre, qui est entre la confession et le fond de l'église, où se trouve la chaire de Saint-Pierre soutenue par quatre docteurs de l'Eglise, deux Latins et deux Grecs, illuminée par un nombre prodigieux de cierges, à l'occasion de la béatification du bienheureux Ange d'Acri, Prêtre missionnaire capucin, dont le tableau, couvert d'un voile, était placé à une grande hauteur, tout entouré de torches. L'heure de la cérémonie étant arrivée, les Cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites, et tous les membres de cette Congrégation, se sont placés sur des bancs du côté de l'Evangile, le Chapitre de Saint-Pierre, le Cardinal GALEFFI, Archiprêtre, à sa tête, vis-à-vis du côté de l'épître. Mgr le Vice-Gérant officiait pontificalement. Le Général des Capucins s'est approché du Cardinal doyen, qui s'est couvert de sa barrette, tandis que le religieux lui débitait un discours latin, dont personne n'entendait le mot. Cela fait, le Cardinal a remis le décret de béatification à un ecclésiastique revêtu du surplis, qui est monté en chaire et en a fait tout haut la lecture. A l'instant qu'il a achevé de lire le décret, le voile qui couvrait le tableau du saint est tombé, et le Prélat officiant a entonné le *Te Deum*. Il a dit ensuite la grand'messe du Bienheureux. La musique vocale de cette messe, qui n'était accompagnée que de l'orgue, était superbe. Après la messe le clergé s'est retiré, mais nous nous sommes bien gardés de partir, sachant que le souverain Pontife devait bientôt venir faire sa prière devant l'image du saint. En attendant, Mgr MAZIO a

eu l'attention de m'offrir la vie et l'image du nouveau Bienheureux, qu'on avait distribués à chaque Cardinal et à chaque Prélat, et m'ayant averti que M. le duc de Blacas était là, je n'ai pu m'empêcher de m'approcher de lui un instant; mais le Pape étant arrivé, accompagné de plusieurs Cardinaux, j'ai repris ma place qu'un jeune littérateur français me gardait, et j'ai savouré tout à mon aise le saint Pontife qui, prosterné sur son faldistoire, priait avec une ferveur angélique. J'ai uni ma prière à la sienne, et je me délectais à le contempler, quand le chapelain de Mgr Isoard est venu me faire sortir de mon extase, en me disant que Monseigneur m'attendait depuis plus de trois quarts d'heure dans la voiture. Le Pape s'est levé dans ce moment et j'ai été ainsi consolé d'être obligé de partir. J'ai jeté un coup d'œil sur tous les assistants. J'ai vu beaucoup de monde qui regardait avec curiosité et intérêt même; je n'ai pas reconnu que d'autres partageassent ce sentiment de profonde vénération, mêlé d'une douce affection, qui remplissait mon âme. C'est qu'il est le résultat d'une habitude de foi dirigée vers cet objet.

Nous rentrâmes au palais Mattei, où loge Mgr Isoard; nous mangeâmes un morceau, et bientôt nous remontâmes en voiture pour aller en procession à Saint-Pierre, avec une confrérie qui avait obtenu de gagner le Jubilé en faisant une station à Saint-Pierre. Mgr le doyen de la rote portait le crucifix en habit de Prélat, j'étais à côté de lui en soutane et en manteau long. Nous chantâmes, en allant, les litanies des saints, et j'éprouvais un vrai plaisir à faire retentir de ma voix les rues de la capitale du monde chrétien, en chantant les louanges de Dieu. Arrivés à Saint-Pierre, on présenta à la vénération des fidèles les reliques insignes de la Passion, telles que le bois de la vraie croix, la sainte lance, etc. Je fus ravi du profond silence qui régna dans toute cette immense ba-

silique, pendant cette cérémonie. Tout le monde était à genoux et priait avec beaucoup de piété. La foule était pourtant immense. A ce sujet, je dois noter une abservation que j'ai faite depuis que je suis à Rome parcourant continuellement les églises : c'est que toujours et partout j'ai vu régner la plus grande décence, et que la piété des pèlerins, qui sont tous pourtant des gens du peuple, de pauvres paysans, la plupart déguenillés, m'édifie toujours davantage. Nous revînmes à la nuit en chantant le *Te Deum*. La cérémonie finit par la bénédiction du très-saint Sacrement que donna Mgr le doyen.

19 *décembre*. — L'abbé Bourdet m'a pris toute la matinée; je l'ai accompagné à la Propagande pour lui servir d'interprète auprès de Mgr CAPRANO. Je n'aurais jamais cru être une protection à Rome. Tant il y a que j'ai été assez heureux pour rendre service à ce saint Prêtre. Nous avons arrangé son affaire. Le préfet de la Propagande lui donnera une lettre ; je lui ferai avoir certaines facultés, et il partira pour Paris, afin de se rendre de là parmi les infidèles, et y répandre peut-être son sang pour Jésus-Christ. J'ai profité de l'occasion pour faire avec lui une bonne union de prières, elle sera toute à mon profit.

20 *décembre*. — A neuf heures du matin, je suis monté dans la voiture de Mgr le doyen, et me suis transporté au Vatican. Il était temps que je me présentasse à Sa Sainteté. Déjà le Cardinal secrétaire d'Etat l'avait prévenue du désir que j'avais de lui présenter l'hommage de ma respectueuse dévotion. Mgr CAPRANO lui avait parlé de moi. Mgr MAZIO ayant bien voulu lui dire sur mon compte les choses les plus obligeantes, Elle avait daigné lui répondre qu'Elle avait dit au Cardinal secrétaire d'Etat qu'elle me verrait avec le plus grand plaisir, que je n'avais qu'à me présenter à son audience. Le cardinal DELLA SOMAGLIA avait eu la bonté de me le dire, et cependant Mgr le maître

de la Chambre ne se donnait pas la peine de me le faire savoir, comme il en était convenu avec Mgr Isoard. Quand je vis Mgr Barberini, je ne fus pas surpris de son insouciance : c'est un homme nul plus qu'il n'est permis de le penser ; cela n'empêche pas qu'il ne soit un bon Prêtre. Je lui dis tout bonnement que voyant qu'il m'avait oublié, et ne pouvant pas différer davantage de me rendre auprès de Sa Sainteté sans mériter des reproches, j'étais venu sans autre avis, que je priais Monseigneur de vouloir bien prévenir le Saint-Père que j'étais dans son antichambre, dès que les ministres auraient passé. Tout est réglé à cette admirable Cour. Les audiences sont déterminées jour par jour, j'entends de ceux qui doivent travailler avec le Souverain. Pour que tout le monde le sache, il y a un tableau imprimé qui est affiché dans l'antichambre la plus voisine du cabinet de Sa Sainteté. C'est dans celle-là que je me tenais, en ma qualité de Grand Vicaire, qui est une sorte de prélature en Italie ; on nous donne le titre de Monseigneur. En attendant que ceux qui travaillent avec le Pape eussent passé (c'étaient, aujourd'hui mardi, le secrétaire des brefs, le préfet de la Congrégation des Evêques et Réguliers, l'Evêque *eleemosynarius* du Pape et le maître du sacré palais), je fis connaissance avec Mgr l'Archevêque de Sienne, qui, me reconnaissant pour Français, à mon costume, s'approcha de moi pour causer un peu de la France où il avait été exilé du temps de Napoléon. Il ne se lassait pas de se louer de l'accueil qu'il avait reçu et de toutes les politesses qu'on lui avait faites. Le Cardinal Pacca causa aussi avec moi et m'invita à retourner chez lui. Il avait mieux lu, à ce qu'il me dit, la lettre de M. Taillé qui me recommandait à lui, il ajouta des choses trop honnêtes, et fut appelé chez le Saint-Père tandis qu'il causait avec moi.

Je passai le premier de ceux qui n'avaient pas d'au-

dience fixe, ce qui étonna un peu le R. P. Général des Dominicains, qui tenait apparemment pour certain que son tour viendrait avant le mien; mais le Saint-Père m'ayant fait appeler le premier, j'obéis sans me faire prier. Sa Sainteté se tient dans sa petite chambre à coucher, qui m'a paru fort peu spacieuse. Près de l'alcôve, fermée par des rideaux de damas cramoisi, est un canapé sur lequel le Pape était assis, s'appuyant sur un bureau placé devant lui. On fait ordinairement trois génuflexions, je ne pus en faire qu'une : le Pape me fit signe avec grâce d'avancer; je me mis à genoux et je me prosternai, sans pouvoir baiser ses pieds, qu'il ne voulut pas apparemment avancer. Il me dit aussitôt de me relever; je ne le voulus pas ; il insista, je le priai de permettre que je restasse à genoux, cette posture me convenant beaucoup. Il eut l'air d'y consentir avec peine; son visage me le témoigna autant que ses paroles, pleines d'amabilité et de douceur. Je n'entreprendrai pas de transcrire tout ce qui s'est passé dans cette précieuse audience, qui dura plus d'une demi-heure, au grand regret sans doute du Père Dominicain qui n'avait pas dîné, non plus que moi qui étais à jeun. Le Pape me témoigna une bonté indicible; il parla très-longtemps, et il m'écoutait avec une grande attention quand je parlais à mon tour. La conversation avait lieu en italien, et il me parlait toujours à la troisième personne, dans les termes les plus polis. Il daigna me donner des explications très-détaillées là où il aurait pu trancher par un mot. Il m'accorda tout ce que je lui demandai. Ayant eu la complaisance de m'indiquer lui-même une personne en place, à laquelle je devais m'adresser pour une affaire, il se mettait en peine de chercher à se rappeler où cette personne demeurait; il me dit du moins où elle travaillait et où je serais sûr de la trouver; mais comme il craignait que je ne retinsse pas son

nom, le Saint-Père poussa la bonté jusqu'à prendre sur son bureau un carré de papier, il m'avança lui-même l'écritoire et me remit la plume pour que je l'écrivisse. J'avoue que j'étais confus au point d'en être ému ; aussi je garde cette adresse écrite avec la plume du Pape, par respect et en souvenir tout à la fois de son extrême bonté. Je suis fâché que, l'ayant écrite étant à genoux et sur le bord du bureau du Saint-Père, qui était encombré par quelques papiers, ce soit un griffonnage. Avant que je me retirasse, il me dit : « Vous ne partirez pas tout de suite, je pense, nous nous reverrons. » Je ne pus pas baiser encore ses pieds en partant ; je lui demandai au moins sa bénédiction, que je reçus profondément incliné, et je m'en fus le cœur plein de consolation et de joie.

21 *décembre.*—J'avais choisi ce jour, anniversaire de mon sacerdoce, pour aller offrir le saint sacrifice sur la confession de Saint-Pierre. L'abbé Bourdet est venu me prendre de très-grand matin, et nous nous sommes acheminés le plus dévotement possible jusqu'à la basilique. Nous avons été servis sur-le-champ. On n'entre pas dans ce souterrain sans éprouver un saisissement de respect et de dévotion. J'ai dit la messe de saint Thomas sur les corps de saint Pierre et de saint Paul, dont la moitié repose sous cet autel, auprès de ceux des saints Pontifes romains des premiers siècles de l'Église. Ma messe a dû être longue, parce que j'ai voulu me donner la consolation de nommer dans mon esprit, au *memento*, individuellement tous ceux dont le salut m'est particulièrement cher. C'est un acte de communion que le lieu et la circonstance rendaient très-convenable. J'ai servi la messe de mon compagnon qui m'avait rendu le même service, et la pensée que ce saint Prêtre venait puiser sur le tombeau des saints Apôtres la force de confesser la foi dans les tourments, au milieu des pays infidèles, et prendre d'eux, en quelque sorte, sa

première mission, m'a inspiré une grande vénération pour lui, et autant que j'en suis capable, quelques bons sentiments.

J'ai trouvé Mgr Mazio dans la sacristie. Il m'avait recommandé au sacristain en chef. J'ai assisté à l'office de Matines et Laudes, et pendant Prime il a voulu que je prisse une tasse de chocolat avec lui, dans le cabinet à ce destiné dans le beau corps de logis de la sacristie bâti par le Pape Pie VI.

J'ai remarqué à cet office qui n'a pas été mal : 1° que les hautes stalles sont réservées aux Chanoines, les basses aux bénéficiers ; 2° que les leçons des deux premiers Nocturnes sont chantées par les bénéficiers, celles du troisième Nocturne, par les Chanoines ; 3° que le semainier va prendre la chape pour Laudes, ainsi que les deux bénéficiers choristes ; 4° que l'officiant va reprendre sa stalle, quoiqu'il soit en chape, sa place est la première du côté de l'évangile ; 5° que l'on encence chaque Chanoine et chaque bénéficier. J'avais fait la même remarque aux chapelles papales. Le Prélat qui dit la messe attend et ne commence la préface que vers la fin de l'encensement ; 6° que les Chanoines sont encencés avant les choristes, quoique ceux-ci soient en chape ; 7° qu'au *Benedictus*, quand l'officiant vient encenser l'autel, deux Chanoines, en habit de chœur, se détachent pour faire assistance, c'est-à-dire qu'ils viennent se placer en chœur, au bas des marches de l'autel ; 8° ici, comme à la chapelle Papale, soit au moment de l'encensement, soit au moment de la paix, les Chanoines se saluent successivement, comme pour s'avertir ; 9° tout comme à la chapelle Papale, les Chanoines disent deux à deux, attentivement, les prières de l'*Introït* jusqu'à l'*Oremus* inclusivement, ainsi que le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*.

J'aurais bien désiré passer cette journée dans la re-

traite, mais il a fallu que j'allasse chez la personne que le Saint-Père m'avait indiquée. J'en ai été fort content, et certes, il aurait pu trouver ma visite intempestive, car c'était l'heure de son dîner et un jour de vacances. Mais jusqu'à présent le bon Dieu prépare les voies partout où je vais ; je suis loin de m'attribuer en rien cet avantage ; j'en remercie Dieu seul qui est le maître des cœurs, et les saints Anges et les saints que j'invoque chaque jour à cet effet.

22 *décembre.*—On ne saurait être trop avide de richesses spirituelles, surtout quand on est aussi pauvre que moi en ce genre. J'ai donc saisi avec empressement l'occasion de gagner encore une fois le jubilé. Le Pape a accordé à tous les agrégés au Sacré-Cœur de pouvoir gagner le jubilé, en visitant une des quatre basiliques, et une autre église où soit exposé à la vénération publique un tableau du Sacré-Cœur. Je suis allé, en conséquence, à Sainte-Marie Majeure, qui est la basilique la plus rapprochée de mon domicile, et dans l'église paroissiale des Papes quand ils habitent le Quirinal. Elle est sous le titre des saints Vincent et Anastase, et tous les Papes qui sont morts au Quirinal ont laissé quelque portion de leur corps à cette église. Leurs noms sont inscrits sur deux grands marbres situés à droite et à gauche dans le sanctuaire.

Le Cardinal DE GREGORIO m'avait invité à dîner. J'ai trouvé chez lui les deux nouveaux secrétaires : celui de la Congrégation des Evêques et Réguliers, Mgr MARCHETTI, Archevêque *in partibus*, et celui du Concile, Mgr SALA. Ce sont des places cardinalices. Le frère du P. TAPARELLI, recteur du Collége romain, fils du marquis d'Azeglio, mon ami, était aussi à ce dîner, et un original, appelé le comte..., qui a le projet de former une colonie dans le Mexique, dont je ne serai certainement pas l'aumônier.

23 *décembre.*— Il a plu tout le jour ; je ne suis pas sorti.

J'ai pourtant reçu l'intéressante visite d'un honnête laquais qui, le vingtième de son espèce, est venu me demander l'étrenne. J'ai demandé à quel titre ? le devinerait-on ? Un ami, en allant chez son maître, avait écrit mon nom à la porte. J'ai trouvé la plaisanterie trop forte, et l'ai renvoyé sans étrenne. Ce bonhomme étonné me disait : « Mais, Monseigneur, la serviette?—Je n'ai point touché de serviettes chez votre maître, puisque je ne l'ai pas vu. Allez en paix et ne revenez plus. » Pareille aventure m'était arrivée il y a quelques jours. En sortant de chez le Cardinal secrétaire d'Etat, j'allais monter dans les appartements du Saint-Père ; étant sur le palier, le valet de chambre de Mgr d'Isoard, qui m'accompagnait, me dit assez haut : « Mgr le Maître de chambre sera peut-être arrivé.— Oui, mon maître est là-haut, » répond un laquais qui se trouvait là par hasard.—Cela suffit pour que, deux heures après, il fut à la porte de ma chambre pour me demander l'étrenne pour la famille de Mgr le Maître de chambre. J'aurais craint qu'il ne se moquât de moi, avec les pleutres de son espèce, si j'avais été assez niais pour lui donner un sou. Du reste, ils se contentent de peu. La taxe qu'ils mettent sur toute personne qui met les pieds chez leur maître s'acquitte pour 36 sols ; mais ce petit impôt est perçu par un grand nombre de publicains. J'ai refusé 3 paoli avec raison à ces impertinents valets avec qui je n'ai rien à faire ; mais j'en ai volontiers donné 30 aux domestiques de Mgr d'Isoard, chez qui je vais tous les jours.

24 *décembre.*—J'ai été de grand matin chez Mgr l'Archiprêtre Adinolfi. Le récit qu'il m'a fait de ce qui s'est passé à mon sujet, dans son audience du Pape d'hier soir, a redoublé ma reconnaissance et mon amour pour ce saint Pontife qui, en me donnant de nouvelles marques de sa protection pour un objet qui intéresse éminemment la religion,

prouve combien elle lui est chère, et combien il est digne d'en être le chef. J'ai visité en rentrant l'église de Saint-Pantaléon, où repose le corps de saint Joseph Calasance, auquel je me suis recommandé de mon mieux.

Sur le soir, j'ai été prendre place auprès de la porte sainte, pour la voir fermer par le Pape avec les cérémonies accoutumées. Ce n'a pas été facile ; quoique je fusse muni d'un cachet de M. l'ambassadeur, il m'a fallu la protection de S. Em. le Cardinal DE GREGORIO pour entrer dans l'enceinte, et là, il a fallu faire le coup de poing pour se placer. Bien m'en a pris de forcer, par des instances pressantes et sérieuses, l'embouchure de la tribune que l'on dresse à dessein dans le péristyle : messieurs les Anglais l'obstruaient, tandis que je voyais des places dans le fond. J'y suis parvenu, non sans peine. Ceux qui ont voulu tenir pied sous ces galeries, en ont été impitoyablement chassés aux approches du Pape.

En attendant que la cérémonie commençât, j'ai eu le temps d'en observer tous les préparatifs. Toute la partie du péristyle qui est du côté de la porte sainte, était tapissée en damas cramoisi avec des franges en or, c'est-à-dire façon d'or. Une galerie à deux étages régnait tout au long ; la partie supérieure était destinée pour les dames, celle de dessous pour les hommes. A droite de la porte sainte était placé le trône du souverain Pontife ; à côté et devant, des bancs pour les Cardinaux. A gauche de la porte était une grande crédence, où l'on avait placé trois briques dorées et tous les instruments nécessaires pour bâtir, c'est-à-dire une truelle de vermeil, deux auges argentées, du mortier, etc. Derrière la crédence étaient des places pour les Pénitenciers de Saint-Pierre et les chefs d'Ordres ; un peu plus loin, une grande tribune pour les musiciens.

Au signal donné, la Procession est partie du palais du

Vatican, tous les Prélats, les Cardinaux, etc., ayant à la main une torche allumée. Ils étaient tous habillés selon le costume de leur ordre, la mitre blanche en tête. Le Pape marchait le dernier, la mitre d'or en tête, précédé du Sénat et des chefs de ses gardes. En passant par la basilique, il a vénéré les reliques de la passion, telles que le bois de la vraie croix, la lance, etc.; puis il s'est arrêté à l'autel du saint sacrement, pour adorer Celui à qui le culte rendu aux saintes reliques se rapportait. La procession a défilé par la porte sainte elle-même, et chacun a pris sa place. Le Pape s'est assis sur son trône. Il en est descendu pour bénir les pierres et la chaux, tenant à la main le cierge allumé qu'il portait pendant la procession, Le Pape se met ensuite à genoux, devant la porte sainte, avec la mitre sur la tête, et prenant la truelle, il étend le mortier en trois fois, faisant une courte prière chaque fois. Il place ensuite trois pierres de la même façon et finit par faire trois fois le signe de la croix. Tandis que le Pape fait cette opération, le chœur chante l'hymne : *Cœlestis urbs Jerusalem.* Le Pape remonte sur le trône et il se lave les mains, un prince romain lui présentant l'aiguière. Il dit plusieurs versets, auxquels le chœur répond, et une oraison. Ensuite les Cardinaux et les Prélats ayant éteint leurs cierges, le Pape entonne le *Te Deum*, lequel étant fini, le souverain Pontife, ayant la croix devant lui, et par conséquent la tête découverte, donne la bénédiction solennelle, à laquelle il attache l'indulgence plénière *in forma Jubilœi*, ce que les deux Cardinaux diacres qui l'assistent publient aussitôt, l'un en latin, l'autre en italien. Les Cardinaux accompagnent le Pape jusqu'à une petite sacristie faite exprès pour la circonstance avec des draperies en damas, et chacun se retire. Je me retirai aussi avec Mgr d'Isoard, qui, en sa qualité de Doyen de la rote, portait la mitre du Pape à cette cérémonie.

25 *décembre.* — Tout bien considéré, j'ai préféré suivre l'ordre de la maison où je suis logé, plutôt que d'aller courir dans quelque basilique pour assister à la messe de minuit. Comme il est défendu de donner la communion à cette messe, nos messieurs ne commencent l'office qu'après deux heures ; par ce moyen, la messe ne se dit guère que vers l'aurore, et la communauté peut satisfaire sa dévotion en y communiant. J'ai assisté à l'office, et j'ai dit ma première messe pendant la grand'messe, et les deux autres immédiatement après la première. Ce n'était pas mon usage, mais il faut s'accommoder aux circonstances; je ne suis pas fâché de l'avoir fait ainsi.

A dix heures, je me suis rendu à la chapelle Sixtine, pour y assister à l'office qui a été fait par le Cardinal Pacca ; les Cardinaux Diacres ont communié à cette messe. Après la messe, le Pape s'est rendu en chaise à porteur dans le salon qui avait été disposé dans la partie supérieure de la façade de Saint-Pierre, où se trouve une grande loge d'où le Pape donne cette bénédiction solennelle dont tout le monde parle avec juste raison. Les Prélats et les Cardinaux s'y étaient rendus d'avance ; je m'y suis glissé pour jeter un coup d'œil sur la place, qui présentait un spectacle superbe, car elle était jonchée d'une foule énorme de personnes. ayant toutes la tête élevée vers la loge où devait paraître le souverain Pontife pour bénir solennellement la ville et le monde. Toute la garnison était rangée en bataille, et derrière la troupe plusieurs rangs de voitures et une autre foule encore de peuple, terminaient ce tableau vivant et vraiment imposant. Après avoir considéré ce spectacle, j'ai été combattu pour savoir si je descendrais dans la foule, pour voir le coup d'œil de la grande loge, d'où le Pape devait se montrer élevé sur le grand siége gestatoire et entouré de toute sa Cour, ou si je resterais au passage du Pape pour le voir

de plus près, examiner son costume, sa tiare, le siége sur lequel on l'élève, les deux grands éventails de plume, etc. Je me suis décidé de rester, mais je suis tenté de croire que j'ai mal fait.

Au moment où le Pape a donné la bénédiction, l'attention de tous les yeux qui fixaient le Pontife, et la dévotion de tous les assistants, étaient vraiment remarquables. A peine a-t-il eu fini de chanter, des cris de joie, les fanfares et la musique de la troupe, le canon du château Saint-Ange et le son de toutes les cloches, ont produit tout à coup un genre de confusion qui réjouissait l'âme, et annonçait la solennité de l'action, et les sentiments qu'elle inspirait. Le Pape s'est dépouillé de ses ornements, est rentré dans sa chaise à porteur, et s'est rendu dans ses appartements, où nous l'avons suivi, après avoir de nouveau reçu sa bénédiction à son passage.

26 *décembre.* — Le Pape a prorogé le Jubilé jusqu'au dernier du mois. Il a ordonné un triduo dans un certain nombre d'églises, en actions de grâces des bienfaits reçus de Dieu pendant l'année sainte. Les prédicateurs les plus distingués ont été choisis pour exciter par leurs discours les sentiments de reconnaissance que l'on doit au Seigneur. Mgr Marchetti, Archevêque *in partibus* d'Ancyre, prêchera pendant ces trois jours dans l'église de Saint-Charles *al Corso.* J'avais le plus grand désir d'entendre ce Prélat qui a toujours été employé dans toutes les missions qui ont été données à Rome depuis quarante ans. J'ai remarqué dans le discours familier qu'il a fait, une grande facilité et l'emploi de bons termes. J'ai pourtant trouvé que c'était par trop familier. On peut dire que c'était une conversation dans laquelle le Prélat a rappelé toutes les missions auxquelles il avait eu part, spécifiant l'état dans lequel était le peuple à chacune de ces époques. C'était pour faire ressortir davantage les bienfaits de Dieu. Il a

fini par une méditation sur Jésus Notre-Seigneur, nous donnant l'exemple du mépris des richesses, des plaisirs et des honneurs. C'était bon.

27 *décembre.* — Je ne suis pas retourné à Saint-Charles aujourd'hui, mais j'ai été à la Minerve pour entendre le P. Jabalot, Dominicain. J'ai été ravi de son discours, excellent sous tous les rapports, plein de doctrine exposée avec une précision et une clarté admirables, et il a traité des points très-relevés, tels que la nature du Verbe, par qui toutes choses ont été faites, etc. Ce qu'il y avait de dogmatique dans son discours n'a pas nui aux mouvements de la plus touchante piété. En rappelant les bienfaits de Dieu, il a fait ressortir la grandeur de ce souverain Être avec une élégance admirable, et il a su y joindre le pathétique le plus touchant, par une application du passage de l'Écriture où David commande qu'on sauve son fils Absalon. Dieu qui avait voulu fournir aux pécheurs le moyen de revenir à lui dans ce saint temps, commande aux éléments, aux maladies, aux anges et à la mort de les épargner. C'était superbe. Ramenant ensuite tout à Jésus-Christ, il a fait ressortir le bienfait de l'incarnation, qui a élevé l'homme au-dessus des anges. Il a prouvé que par l'incarnation et l'application des mérites de Jésus-Christ pour la rémission des péchés, le sort de l'homme déchu était préférable à celui de l'homme dans l'état d'innocence. Il a comparé la faiblesse d'Adam succombant à une simple suggestion, tandis qu'une foule innombrable de fidèles, par la vertu du Rédempteur, résistent chaque jour et aux passions les plus effrénées, et aux tentations de tout genre ; tandis que des milliers de martyrs ont bravé la mort au milieu des plus affreux tourments, et ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de pécher. Il a été beau et riche dans toutes les parties de son discours. Il n'a pas oublié de faire observer encore

que, dans l'état d'innocence, l'homme qui serait tombé n'eût pas eu le même secours que le pécheur, qui trouve dans les mérites du Rédempteur le remède à ses iniquités, etc. Il a été aussi exact et aussi clair dans l'explication qu'il a faite des indulgences; et la méditation ne l'a pas cédé au reste de l'instruction.

L'église était farcie de monde, et à Rome les trois quarts de l'auditoire sont formés par les hommes; car, on a beau dire, l'immense majorité des habitants de toutes ces contrées sont vraiment religieux, et depuis que je suis entré en Italie, mais surtout à Rome, je suis grandement édifié de tout ce que je vois.

28 *décembre.* — J'avais été trop content du P. Jabalot pour ne pas retourner aujourd'hui à la Minerve. Son instruction a été d'un autre genre, mais toujours excellente. Il a expliqué ce qu'était le Jubilé et ce qu'il avait fallu faire pour le gagner, d'où il a conclu qu'un grand nombre de ceux qui croyaient l'avoir gagné ne l'avaient pas gagné en effet. L'instruction a été solide et claire. La méditation était faite dans l'intention de porter les fidèles à ne plus pécher. Elle a été d'un vrai Missionnaire, forte et touchante. Le P. Jabalot a commencé par prouver par l'Écriture qu'il était une mesure de péchés après laquelle il n'y avait plus de pardon à espérer, c'est-à-dire après laquelle Dieu se retirait. Il a cité d'abord la promesse faite par Dieu à Abraham de lui donner le pays des Amorrhéens, lorsque ces peuples auraient comblé la mesure de leurs iniquités. Il a cité encore Osée et deux autres prophètes : je pardonnerai, dit le Seigneur, jusqu'au troisième péché ; mais le quatrième, non. Il serait trop long de faire l'analyse de ces bonnes instructions ; je remarquerai seulement que le prédicateur ne poussait point de cris, ne faisait point de gestes déplacés, comme on prétend en France que font les prédicateurs italiens.

Tout était noble et parfaitement convenable à la dignité de la chaire.

29 *décembre.* — Ma première visite a été pour M. l'Archiprêtre ADINOLFI que j'ai trouvé au lit. J'ai été ensuite au saint Office pour y voir Mgr MAZIO, qui m'a fait présent d'une petite brochure faite précisément par le P. JABALOT sur les juifs dans leurs rapports avec les nations chrétiennes. Ce petit présent est venu très à propos; car, devant ce soir dîner chez le doyen de la rote avec le P. JABALOT, le Cardinal TURRIOZZI, l'Évêque suffragant d'OLMUTZ et autres, je me suis hâté de lire dans les rues la brochure pour pouvoir en parler avec l'auteur, à côté duquel j'ai eu l'attention de me placer. C'est un des hommes les plus estimés sous le rapport de la science et de la régularité; il est fils et frère de Français; c'est Mgr TURCHI, Archevêque de Parme, qui lui a donné les premières leçons de la chaire et l'a ordonné Prêtre. Il est grand admirateur de notre LAMENNAIS et fort versé dans notre littérature. J'ai été très-aise de faire sa connaissance, et je ne le laisserai pas partir pour Bologne, où il va prêcher le Carême, sans le voir encore une fois.

Ce matin, j'ai revu aussi le Cardinal PACCA, que j'ai entretenu fort au long de notre affaire. Il est le préfet de la Congrégation qui doit la décider.

J'ai enfin trouvé la maison des PP. Liguoriens. Je m'y suis arrêté assez longtemps; fort heureusement, je suis allé chez eux aujourd'hui, car celui avec qui je me suis entretenu le plus volontiers part cette nuit pour Naples avec plusieurs de ses compagnons, qui viennent de faire, pendant cinq mois, les missions dans le diocèse de Velletri. Il m'a fort invité à aller visiter le tombeau du bienheureux Alphonse. J'avoue que je suis bien tenté de ne pas quitter l'Italie sans avoir fait ce pèlerinage. Je prierai le saint de m'éclairer sur ce que j'aurai à faire. Le procès

de sa canonisation avance, peut-être dans un an nous aurons la consolation de le voir déclarer saint. J'ai remis à ce Père deux exemplaires de nos Litanies, dont il a été enchanté, et je l'ai prié de demander au P. Général des reliques du bienheureux pour l'église de Marseille et pour la mission. En attendant, j'ai ramassé quelques images. Je retournerai chez ces Pères, quoique le Procureur général qui reste dans l'hospice ne me plaise guère. Il n'a pourtant que l'écorce contre lui; dans le fond, c'est un brave homme, assez mal élevé, il est vrai, mais fort dévoué à son bienheureux Père, qu'il a connu et qui l'a reçu dans la Congrégation.

30 *décembre*. — Visite à Mgr MARCHETTI, devenu secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers, pour le mettre au courant de notre affaire. Visite à l'ambassadeur de France pour m'excuser de n'avoir pas répondu à son invitation d'hier; c'est la troisième fois que je suis obligé de refuser.

J'ai profité de l'indult du Pape qui accorde encore un jubilé à ceux qui visitent les quatre basiliques; nous avons fait ces visites avec Mgr ISOARD, et, s'il plaît à Dieu, nous terminerons demain, en gagnant le dernier jubilé que le Pape accorde à ceux qui visiteront une seule des quatre basiliques.

31 *décembre*. — Visite à Mgr le Cardinal PEDICINI pour l'instruire de l'affaire dont il est le rapporteur. Quarante Heures dans notre église. Dernier jubilé que j'ai tâché de gagner en allant visiter Sainte-Marie Majeure, qui est la basilique la plus voisine de mon habitation.

Nous avons été visiter le noviciat de nos messieurs à l'occasion de la fête. Un novice nous a débité un sermon auprès de la jolie crèche qu'ils avaient illuminée. J'ai été content de son discours. Ils possèdent dans leur noviciat la chambre que le bienheureux Cardinal Joseph-Marie

Tommasi a habitée pendant quarante ans ; ils en ont fait une chapelle. J'y suis entré avec le respect qui doit nécessairement se rattacher au souvenir des modestes vertus que le saint religieux avait pratiquées constamment, et je dirai en quelque sorte avec assiduité dans ce même lieu. Je fais ordinairement mon action de grâces dans la petite tribune où il avait l'habitude de faire la sienne, mais avec quelle confusion pour la différence des sentiments ! Malgré cela, je suis bien aise d'être là, c'est un secours de plus ; quand on est pauvre on ne néglige rien pour se soulever un peu de sa profonde misère.

1er *janvier* 1826. — Après avoir satisfait aux devoirs de la piété dans notre église de Saint-Sylvestre, j'ai été, comme de coutume, assister à la grand'messe à la chapelle Sixtine. Le Pape n'y est pas descendu. C'était le Cardinal Pedicini qui faisait l'office. Après la grand'messe, le Cardinal Castiglione, grand pénitencier, m'a fait prier de l'attendre au passage ; il m'a témoigné le plus grand désir de faire ma connaissance en me disant qu'il était le bon serviteur de mon oncle, l'Evêque de Marseille. Il m'a donné rendez-vous chez lui pour demain à neuf heures. J'ai souhaité bonne année en passant au Cardinal Della Somaglia, secrétaire d'Etat, et au Cardinal Guerrieri. Sur le soir j'ai été visiter le corps du bienheureux Tommasi, qui repose sous l'autel qui lui est dédié dans l'église de Saint-Martin *al monti*. C'est dans ce couvent des grands Carmes que le Père Ponyard a composé son fameux ouvrage sur la mule du Pape.

2 *janvier*. — J'ai passé une heure chez le Cardinal grand pénitencier. Nouvelles protestations, de sa part, de dévouement pour l'Evêque de Marseille. Je ne crois pas oublier de longtemps notre conversation. Je suis venu ensuite à la hâte chez le Cardinal Pedicini que j'ai quitté tout de suite pour ne pas manquer, comme avant-hier, la

procession du très-saint sacrement, à laquelle on m'avait prié de porter un des bâtons du dais. Cette procession a lieu à l'occasion de la mise et de la levée des Quarante Heures. Je me suis rappelé la bêtise de nos docteurs qui avaient prétendu dans le temps, à l'occasion de la procession du Sacré-Cœur, qu'il était inouï qu'on fît jamais procession du très-saint sacrement hors l'octave du *Corpus Domini*. Quand on n'est jamais sorti de son trou et qu'on n'a rien vu, on devrait être plus circonspect.

Je suis retourné ce soir chez les PP. Liguoriens. Le P. Procureur général m'a donné un assez gros morceau de la doublure d'une soutane du bienheureux Liguori; il m'a montré aussi le manuscrit de sa théologie morale, écrit de sa main. C'est une assez petite écriture moulée. Le manuscrit est très-propre et très-bien ordonné. On voit que l'écriture en est soignée; ce sont toutes des lettres séparées ; c'est une copie mise au net. J'ai baisé avec respect et une sorte d'émotion ce précieux manuscrit; et profitant de l'occasion, j'ai hasardé de demander quelque pièce de quelque manuscrit, ne fût-ce qu'une signature du saint; mais le P. Mantone n'a pas pu satisfaire ma dévotion; il y a excommunication pour celui qui donnerait ou prêterait même la moindre des choses contenues dans la maison ou hospice de ces Pères.

Celui à qui je me suis adressé, qui est à présent le postulateur de la cause de la canonisation, a été reçu dans la Société par le Bienheureux lui-même; il m'a dit qu'ils étaient encore une quarantaine qui l'avaient connu. Il m'a appris aussi une chose fort remarquable, et que nous n'avons pas lue dans la vie qui nous est parvenue. C'est que le Bienheureux avait eu à souffrir des chagrins bien amers dans sa propre Congrégation, et une douleur peut-être plus grande encore de la part du Pape Pie VI. Il a été déclaré rebelle et séparé du corps de sa Congrégation.

On nomma un autre Recteur Majeur, et il est mort sous cette espèce d'anathème. Le P. Procureur général le comparait à saint Joseph Calasance, et il me disait : « On a voulu le faire saint à coups de ciseau. »

Il devait tout ce chagrin à deux de ses Pères qui se mirent à sa place, à la tête de la Congrégation, par l'autorité pontificale. Le P. MANTONE savait toutes ces choses de science certaine parce qu'elles se sont passées de son temps ; mais elles sont aussi consignées dans une vie en trois tomes, qu'on ne peut plus se procurer, et que je me propose d'aller lire dans la bibliothèque de ces messieurs, puisqu'ils ne peuvent pas même prêter la moindre des choses.

3 *janvier.* — Rien à remarquer aujourd'hui.

4 *janvier.* — Sorti tard pour aller chez Mgr MARCHETTI, où je n'ai presque pas eu le temps de m'asseoir, le Cardinal CASTIGLIONE y étant arrivé presque aussitôt que moi, et moi ne me souciant pas de me trouver avec lui chez Monseigneur. J'ai passé de là chez FERRUCCI, que je n'avais pas trouvé hier soir chez lui, pour lui faire régulariser un papier important. Je me suis rendu ensuite chez le Cardinal... en passant par la belle place Navone, que je n'avais pas encore vue : elle m'a étonné par sa grandeur, la beauté de ses édifices, sa superbe fontaine, et l'abondance des eaux qui en découlent. C'était jadis l'emplacement du cirque dit *Agonal.* Il était trop tard pour que je pusse entrer dans la magnifique église de Sainte-Agnès, qui est bâtie sur cette place. Elle est située sur le lieu même qui était consacré à la prostitution, dans le temps du paganisme ; on prétend qu'on a élevé cet édifice à la place où la Vierge sainte Agnès fut exposée, et miraculeusement préservée par l'ange de tout outrage. Cette église était alors fort petite, mais elle reçut un nouveau lustre par la circonstance du baptême de sainte Françoise

Romaine. Innocent X fit construire l'église dans les belles proportions qu'on admire aujourd'hui. Le tombeau de ce Pape, ouvrage de Bernini, est placé sur la porte de l'église. On prétend que le trésor de la sacristie était très-riche, on y voyait un ostensoir qui valait 130 000 écus romains. Innocent X fit bâtir aussi le palais Pamfili, où l'on peut voir des tableaux des premiers maîtres. C'est encore ce Pontife qui fit faire au célèbre Bernini la superbe fontaine qui représente la mer, au milieu de laquelle s'élèvent des rochers sur lesquels s'appuient les quatre grands fleuves, représentés par quatre colosses de marbre. Ce sont : le Danube, le Gange, le Nil et l'Argentano. On voit encore sur cette fontaine un cheval, un lion, des palmes, etc., qui sont faits de la propre main du chevalier Bernini, et sur les rochers s'élève un obélisque égyptien trouvé dans les ruines du cirque de Caracalla.

5 *janvier.* — Ma première sortie dès le matin a été pour aller à l'église de Saint-Pantaleon offrir le saint sacrifice sur le tombeau de saint Joseph Calasance. J'avais plusieurs grâces à demander à Dieu par l'intercession de ce grand saint. J'ai vu chez lui l'Archiprêtre ADINOLFI, avec qui j'avais affaire. Je me suis ensuite transporté au palais Quirinal pour y voir Mgr MARCHETTI, Archevêque d'Ancyre, pour affaires aussi ; enfin chez le Cardinal PEDICINI. Après-midi, visite au marquis Antici, époux de la nièce du Cardinal MATTEI, qui m'a prêté la brochure que l'Abbé DE LAMENNAIS vient de faire au sujet du fameux avocat de la Cour de Paris. J'ai fini par me rendre chez notre ambassadeur pour y dîner.

6 *janvier.* — *Fête de l'Épiphanie.* — Je me suis rendu à l'heure accoutumée à la chapelle Sixtine, dans l'espoir d'y voir le souverain Pontife assister à l'office divin. Je n'ai pas été trompé dans mon attente. Tous les Cardinaux étant à leur place, le Cardinal officiant assis près de la

crédence, le Pape est arrivé, suivi des Évêques assistants au trône pontifical et des Prélats. Il était revêtu de la chape, ayant la tiare sur la tête. Le Cardinal officiant, le Diacre et le Sous-Diacre sont venus se placer à la gauche du Pape qui, après un moment de prières, a commencé l'*Introït* au bas des marches du sanctuaire, à une assez grande distance de l'autel. Les Évêques et les Prélats placés derrière lui le disaient en même temps entre eux, et les Cardinaux sur leurs bancs en faisaient autant deux à deux, selon la coutume, ainsi que les autres Prélats et les Procureurs généraux de divers Ordres, tous ceux enfin qui ont place à la chapelle. L'*Introït* étant fini, le Pape a pris la mitre qui est portée pendant toute la cérémonie par le Doyen de la rote, et a été se placer sur son trône, ayant à ses côtés deux Cardinaux Diacres en *cappa magna*. Il a lu l'*Introït*, après quoi les Cardinaux sont venus les uns après les autres à l'obédience, c'est-à-dire que, arrivant par le milieu de la chapelle, avec leur *cappa magna* traînante, au trône du souverain Pontife, ils sont montés jusqu'à lui pour lui baiser la main, que le Pape leur présente sans la sortir de dessous l'immense chape dont il est recouvert. Les Cardinaux étant revenus à leur place, le plus ancien Cardinal Prêtre (c'est aujourd'hui le Cardinal Fesch), revient au trône pour faire bénir l'encens au Pape. Après que l'officiant a encensé l'autel et qu'il a été lui-même encensé, le Diacre porte l'encensoir au Cardinal Prêtre, qui se met à genoux au bas du trône et encense le Pape, qui reste assis, la mitre en tête. Les Cardinaux descendent de leurs siéges pour faire le cercle et dire avec le Pape le *Gloria in excelsis*. Un Évêque assistant au trône tient le livre au Pape, un autre Évêque, que j'ai reconnu pour être l'*Eleemosynarius*, tient le bougeoir. Le Pape est debout, sans mitre pendant les oraisons. Il lit l'épître et l'Évangile étant assis.

Le Sous-Diacre, après avoir chanté l'épître, monte jusqu'à lui ; deux maîtres de cérémonie écartent la chape, et relèvent une espèce de grand jupon traînant, en soie blanche, qui tombe jusque sur ses pieds, afin que le Sous-Diacre puisse, en se prosternant, baiser les pieds du souverain Pontife. Le Cardinal Prêtre fait bénir l'encens avant l'Évangile, que le Pape entend debout et la tête découverte. Après l'Évangile, que le Sous-Diacre lui fait baiser, il est encensé par le Cardinal Prêtre qui, cette fois, se tient debout en l'encensant. Le Diacre, après avoir dit le *Munda cor meum*, était venu baiser les pieds du Pape, comme avait fait le Sous-Diacre après avoir chanté l'épître. Le Pape bénit chaque fois celui qui vient se prosterner. Le Prédicateur vient faire la même cérémonie avant de monter en chaire ; le discours étant fini, il annonce les indulgences, après quoi le Diacre vient se placer au pied du trône, où il chante le *Confiteor*. Le Pape debout, sans mitre, à canse de la croix qu'on vient de placer en face de lui, chante le *Misereatur*, l'*Indulgentiam* et la formule de la bénédiction pour l'application de l'indulgence. Le Cardinal officiant entonne le *Credo*, que les Cardinaux viennent dire en cercle, comme ils avaient dit le *Gloria*. A l'offertoire, c'est encore le Cardinal Prêtre qui fait bénir l'encens, et encense le Pape, après que l'autel et l'officiant l'ont été. Le Pape est assis la mitre en tête; et le Cardinal se met à genoux pour l'encenser. Le Diacre encense ensuite le chœur comme de coutume. Le Pape se lève à la préface, et les Cardinaux viennent dire le *Sanctus* en cercle.

Le Pape descend de son trône pour venir se placer à genoux au bas des marches du Sanctuaire, sur un carreau, ayant devant lui le *faldistorium* sur lequel il s'appuie. Après l'élévation, il remonte à son trône, où il reste debout jusqu'à ce que le précieux sang soit consommé.

Les Cardinaux viennent faire cercle pour dire l'*Agnus Dei* avec le Pape, qui les bénit toujours avant qu'ils se retirent. A la paix, le Cardinal Prêtre va la recevoir à l'autel, du Cardinal officiant. Dans ce temps-là, le Prêtre assistant va se mettre au-dessous de la place qu'occupe, dans le chœur, le Cardinal Prêtre. Celui-ci ayant reçu la paix à l'autel, vient la porter au Pape, qui la donne aux deux Cardinaux Diacres, ses assistants. Le Cardinal Prêtre retourne à sa place au chœur (place qu'il était venu reprendre chaque fois qu'il fallait faire cercle) ; c'est là qu'il donne la paix au Prêtre assistant, qui va la donner au Cardinal Doyen, puis au Cardinal qui est placé après le Cardinal Prêtre, duquel il l'avait reçue, puis au plus ancien Évêque assistant, au premier Prélat et au premier Procureur général d'ordre religieux. Après les oraisons, le Pape donne la bénédiction solennelle. Il lit l'évangile et se retire comme il était venu.

Jusqu'à présent, je n'ai rien vu à Rome de si imposant que cette cérémonie. Que serait-ce si le Pape officiait ! Mais point d'espoir jusqu'à Pâques.

J'ai passé plus de deux heures chez les Rédemptoristes, pour lire la vie de leur saint, qu'il est défendu, sous peine d'excommunication, de porter hors de la maison, ainsi que tous les autres effets qui s'y trouvent.

Dans ce temps-là, que faisait-on à Marseille ? L'Évêque, entouré de son clergé, officiait pontificalement à la cathédrale ; le P. Tempier occupait une place auprès de lui ; Cailhol réglait et disposait les cérémonies avec ordre et majesté ! A Nîmes, la mission occupait nos bons Pères. Chacun travaillait à sa manière à glorifier Dieu.

7 *janvier*. — Retenu à la maison par le R. P. Abbé de la Trappe ; sorti un peu plus tard pour aller à la Daterie, où je devais trouver le Cardinal Pacca, qui n'y était pas, mais que je suis allé chercher en son hôtel, et à qui j'ai

dit ce que j'avais à lui dire. Occupé le reste du jour à écrire. La nuit passée a été souillée par un crime atroce : un Prélat a été assassiné dans son lit par son domestique. Ce scélérat ne s'était pas soustrait par la fuite au châtiment qui l'attend ; il croyait pouvoir détourner de lui les soupçons en faisant bonne contenance. Il est arrêté ; mais son supplice ne ressuscitera pas son malheureux maître.

8 *janvier.* — Chanté la grand'messe dans notre église, n'y ayant point aujourd'hui de chapelle Papale. Porté mon petit mémoire à Mgr le Cardinal PACCA, qui m'avait invité à dîner pour aujourd'hui. Reçu la bénédiction dans la charmante église de Sainte-Marie *in Campitelli*, desservie par les Prêtres *della Madre di Dio*, où l'on vénère une image de la sainte Vierge, sculptée sur une pierre de saphir d'une palme de grandeur. On y voit aussi une colonne d'albâtre transparent d'une grande valeur, qui est placée devant une fenêtre de la coupole.

9 *janvier.* — Allé dans l'atelier d'Alexis, vu le Cardinal PEDICINI et le P. MONTENARD.

10 *janvier.* — Qui dirait qu'étant depuis près de deux mois à Rome, je n'avais pas encore été voir le Panthéon ? J'avoue que, maintenant que j'ai vu ce temple extraordinaire, j'ai honte d'avoir tardé si longtemps d'aller en admirer la beauté. On dit que c'est le plus beau monument d'architecture qui existe ; je ne puis pas en juger. Tout ce que je puis dire, c'est l'impression que j'ai éprouvée en entrant dans cette magnifique rotonde. J'ai passé une demi-heure dans une espèce d'admiration extatique ; mes yeux ne suffisaient pas pour contempler les proportions, l'élégance, la grandeur, la magnificence de cet édifice unique dans son genre. La rotonde est précédée d'un portique soutenu par seize superbes colonnes de granit oriental, qui ont 66 palmes de hauteur sur 6 de diamètre ; les poutres étaient de métal. On ne sait pas qui a fait éle-

ver le Panthéon, ainsi appelé parce qu'il fut dédié à tous les Dieux; mais c'est Agrippa, gendre d'Auguste, qui fit faire le portique. Le Pape Boniface IV dédia ce temple à la sainte Vierge et à tous les saints martyrs le 14 mai 607. On y porta vingt-huit chariots d'ossements de saints martyrs pour être placés sous le maître-autel, et l'église fut appelée Sainte-Marie *ad Martyres*. Eugène IV restaura ce temple, mais Urbain VIII enleva tous les métaux du portique pour les employer à Saint-Pierre. Alexandre VII, Clément IX, Clément XI et Benoît XIV ont restauré tant l'église que le portique. On sait que ce temple ne prend le jour que par le haut de la coupole qui est ouverte, ce qui donne un froid terrible dans l'église, où il pleut comme à la rue. Par le moyen d'un vitrage, on pourrait obvier à cet inconvénient. J'ignore la raison qui a empêché de prendre ce parti.

11 *janvier*. — La pluie a dérangé aujourd'hui tous mes projets. J'ai passé une partie de l'après-midi à lire, chez les Pères du très-saint Rédempteur, la vie de leur saint Fondateur, puisqu'il est défendu sous peine d'excommunication de sortir la moindre chose de cette maison. Invité à passer la soirée chez M. l'ambassadeur, j'ai pensé mieux faire de rester chez moi. Je ne suis pas venu à Rome pour aller dans le monde, moi qui n'y vais pas, même en France. C'est pourquoi je ne vais pas non plus chez M. le duc de Torlonia, malgré son invitation pressante.

12 *janvier*. — Encore la pluie aujourd'hui; mais cette fois elle ne m'a pas empêché de sortir pour aller vaquer à mes affaires. J'ai donc été successivement chez l'expéditionnaire Colonna, chez le Cardinal PEDICINI, chez Mgr CAPRANO, Archevêque d'Icone, à la Propagande, chez le Cardinal DE GREGORIO, chez Mgr D'ARGENTEAU, chez le Cardinal PACCA, et enfin, comme tous les jours, chez Mgr D'ISOARD, Doyen de la rote.

13 *janvier*. — Devant aller au Vatican, pour voir le Cardinal secrétaire d'Etat, j'ai profité de cette occasion pour me procurer la consolation de dire une seconde fois la sainte messe sur la confession de Saint-Pierre. Je ne parle pas de cette église, il y aurait trop à en dire.

14 *janvier*. — Affaire chez le Cardinal PACCA. Lu une partie du jour chez les Liguoriens.

15 *janvier*. — J'ai été chez le Cardinal secrétaire d'Etat. De là chez Mgr MAZIO au saint Office, puis au Gesu entendre l'explication de la sainte Ecriture; enfin chez le duc de Bracciano pour y dîner avec les Cardinaux SPINA, DE GREGORIO et VIDONI. Le prince Nisceni, sicilien, était à ce dîner splendide, il a beaucoup connu ma famille en Sicile, ce qui nous a fourni l'occasion de parler un peu de ce pays. J'avais été accompagné jusqu'à la porte du duc de Torlonia par le comte de Milerio, seigneur milanais avec qui j'avais fait connaissance à la chapelle Sixtine, il y a une quinzaine de jours. Il a eu la bonté de me rappeler que je lui avais promis d'aller le voir à mon passage à Milan. Cela m'a prouvé que cette invitation n'était pas un simple compliment, et je me propose, en effet, d'aller le voir si je vais à Milan, d'autant plus que l'on m'a dit que c'était un excellent chrétien.

16 *janvier*. — J'ai été dire la sainte messe une troisième fois sur la confession de saint Pierre, toujours avec une nouvelle consolation. Oh ! comme je me trouvais bien dans ce souterrain ! Ma messe a été un peu longue, je comptais sur la complaisance de mon servant qui savait que son temps serait recompensé. Que de choses à demander à Dieu, lorsqu'on offre le saint sacrifice sur le corps d'un apôtre comme saint Pierre ! La première fois que j'irai, je m'occuperai davantage de saint Paul ; aujourd'hui la foi de saint Pierre, son amour pour Jésus-Christ, sa douleur de l'avoir offensé, les sentiments de

Notre-Seigneur pour lui, les prérogatives dont il l'avait enrichi, le désir ardent de participer à toutes ses belles vertus, de puiser à cette source, de me fixer, de m'attacher inviolablement à cette pierre fondamentale, etc., ont absorbé toute mon attention. Ce n'est pas qu'au *Confiteor*, en nommant deux fois l'apôtre saint Paul, aux oraisons, au canon, je ne me sois aussi bien recommandé à ce grand apôtre ; mais je m'aperçois, dans ce moment, que je me rends compte de mes sentiments, que sans intention exclusive pour saint Paul, et sans m'en douter, ma dévotion s'est principalement dirigée vers le prince des apôtres, qui a bien voulu m'obtenir quelques gouttes de cette consolation intérieure qui donne une faible idée du bonheur du ciel. Il me semble que j'aurais consenti à mourir dans ce moment, mais ce n'est qu'une lueur d'un instant, qui a pourtant laissé quelques traces encore pendant l'action de grâces. Ce n'est pas le tout de recevoir ces faveurs, il faut en profiter et correspondre à la miséricorde de Dieu qui est vraiment incompréhensible à l'égard de pauvres misérables pécheurs comme nous. Je n'ai pas oublié non plus, cette fois, de recommander nommément tous ceux au salut desquels je m'intéresse d'une manière particulière ; ils me le rendent sans cesse par leurs prières et la part qu'ils me donnent à leurs mérites.

Après mon action de grâces, je suis monté chez le Cardinal secrétaire d'État. M. le général Bracci était avec lui et je me suis aperçu qu'il y restait longtemps ; il racontait sans doute au Cardinal toutes les campagnes de sa vie. Enfin il est sorti, et, grâce à l'aimable prévenance de Son Eminence, je suis entré après lui, quoique l'antichambre fût pleine d'aspirants à la même faveur. Mais Mgr le Maître de chambre avait été averti que je devais venir. Le Cardinal a été, comme de coutume, on ne peut plus aimable pour moi. Je lui ai dit tout ce que j'avais à

lui dire, et nous sommes tombés d'accord sur tout. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que pour m'obliger il fera faire le trajet de Saint-Pierre au bon Père Procureur des Liguoriens ; il l'a envoyé chercher pour l'autoriser à me prêter la *Vie* du bienheureux Liguori, que j'étais obligé d'aller lire à l'hospice qu'il habite, à cause de l'excommunication prononcée contre tous ceux qui enlèveraient ou prêteraient la moindre chose de cette maison.

En sortant du Vatican, j'ai été chez le Cardinal Pacca, toujours pour mon affaire ; j'espère qu'il se déterminera d'aller demain chez le Pape, malgré le froid, pourvu que le médecin ne vienne pas encore y mettre obstacle. Je suis retourné chez le Cardinal Pedicini pour lui faire connaître les dispositions du Cardinal Pacca. Si la chose ne va pas plus vite, ce n'est pas de ma faute.

17 *janvier*. — Rien de remarquable aujourd'hui que d'avoir été dîner chez Mgr Mazio.

18 *janvier*. — J'ai fait la sottise aujourd'hui de ne pas aller à Saint-Pierre, où le Pape est descendu pour assister à l'office. J'ai dîné chez le chargé d'affaires de Sardaigne avec le P. Orioli, Franciscain conventuel des plus distingués de son ordre; il avait été exilé en France avec son Général et se fait gloire d'être un des admirateurs de M. de Lamennais, d'où je conclus que les hommes les plus marquants de Rome sont de l'école de ce grand philosophe, puisque j'ai été dans le cas de citer le P. Ventura, Théatin, le P. Jabalot, Dominicain, le marquis Antici et plusieurs autres.

19 *janvier*. — J'ai appris que le Cardinal Pacca avait obtenu du Pape ce que je désirais. Je me suis aussitôt transporté chez le Cardinal Pedicini pour le lui apprendre, et combiner quelque chose avec lui à ce sujet. De là, j'ai été dîner chez le Cardinal; nous étions dix-huit à table. Mgr Macchio, l'Évêque qui avait été envoyé au Chili, et

dont la mission n'a pas été heureuse, était à ce dîner. Je ne suis pas surpris qu'il ait été la dupe de l'intrigant qui était venu à Rome entamer une négociation dont il se flattait d'être le héros. Trompé dans ses espérances, il s'est joué de l'envoyé du Saint-Siége, qui a été obligé de s'en retourner comme il était venu.

20 *janvier.* — Sorti de bonne heure pour voir Mgr Marchetti avant qu'il se rendît à la Congrégation. Je ne l'ai pas trouvé; j'y suis retourné plus tard et je lui ai dit ce que je croyais utile pour nos affaires. Passé de là chez le duc de Montmorency, notre ambassadeur, puis à Sainte-Marie *in Monterone*, chez les Liguoriens, pour y lire les *Mémoires* et la *Vie* de leur bienheureux Fondateur.

21 *janvier.* — Après ma messe, je me suis transporté à Saint-Louis des Français pour y assister au service de Louis XVI. Je m'y suis trouvé auprès de D. Augustin de l'Estange, Abbé de la Trappe, que j'avais déjà vu chez moi le matin. La messe a été chantée par le Supérieur de la communauté de Saint-Louis. L'ambassadeur, le doyen de la rote, un Évêque grec de nous bien connu, Mgr d'Argenteau, et quelques Français étaient présents. Cette cérémonie a été on ne peut plus mesquine : il n'y a eu ni discours, ni lecture du testament, ni musique. Pour nous dédommager, le bon Supérieur a chanté la préface des morts sur le ton de Pâques et de Noël.

Visite à l'église Sainte-Agnès; il était trop tard pour que je pusse en admirer la beauté.

22 *janvier.* — Sorti tard pour avoir le temps d'écrire. Je suis allé à *Ripa-Grande,* c'est-à-dire au port où viennent aborder les vaisseaux. Je voulais savoir quand partirait pour Marseille le capitaine qui est venu charger ici; je voulais le prier de porter à Mgr l'Évêque un buste du Pape régnant. C'est tout au plus s'il lui reste la place de le loger dans son petit vaisseau bien rempli. Je suis revenu

un peu à la hâte pour dîner encore une fois chez M. le duc de Bracciano.

23 *janvier*. — Visite au Cardinal PEDICINI, à Mgr MARCHETTI et au Cardinal PACCA pour mes affaires. Visite aux Religieuses Claristes de Saint-Laurent *in panis perna*. Ces Dames, après m'avoir entretenu longtemps de l'intérieur de leur maison, du bonheur dont elles y jouissent, de la paix qui règne parmi elles, ont voulu me montrer leur jardin. Elles avaient obtenu d'avance les permissions requises. La grande porte s'est ouverte, et je me suis trouvé à l'entrée du jardin ; l'Abbesse, la Mère Vicaire et deux petites élèves charmantes d'innocence et de vertu, vêtues, pour récompense, en religieuses dans l'intérieur, s'y étaient réunies ; le seuil de la porte seulement nous séparait. Elles m'ont fait voir avec complaisance les décombres des petits murs de séparation, des hangars et des fontaines que chaque religieuse avait à son usage particulier, avant qu'elles eussent fait le grand effort de se réduire à la vie commune. Elles sont enchantées d'en être venues là, avant que le Pape les y obligeât ; mais, au récit qu'elles m'ont fait de ce que l'Abbesse leur donne, le sacrifice m'a paru très-supportable. Les Claristes peuvent, en effet, se contenter de la soupe, de trois plats et du dessert. Du reste, la maison est régulière ; les religieuses y sont contentes, c'est l'essentiel. Les religieuses m'ont fait entrer ensuite dans ce qu'elles appellent *la sacristie*, d'où je me suis rendu dans l'église pour adorer le saint sacrement. On prétend que cette église a été élevée sur les thermes Olympiades, où le Diacre Saint-Laurent fut brûlé ; mais cette pieuse tradition ne paraît pas fondée sur de solides preuves.

J'ai fini ma journée chez M. l'ambassadeur, où j'ai dîné avec le chargé d'affaires de Sardaigne et la famille de Castellane, qui vient passer quelques mois en Italie.

24 *janvier*. — J'ai été aujourd'hui à *Ripa-Grande*, sur le bord du *Tibre*, pour faire embarquer le buste du Pape, que j'envoie à mon oncle. J'ai eu le temps d'admirer les bords du fleuve, tandis que le valet de chambre de Mgr D'ISOARD s'informait à la douane des formalités qu'il fallait remplir. Le vaisseau ne peut pas encore mettre à la voile, parce qu'il s'en faut de deux pans d'eau pour qu'il puisse naviguer. Si les eaux ne s'élèvent pas, le capitaine sera obligé de décharger une partie de ses marchandises pour alléger son bâtiment. Sur cette *Ripa-Grande*, qui pourrait servir de promenade, si pour y arriver il ne fallait pas traverser le plus vilain quartier de la ville, se trouve l'hospice de Saint-Michel, superbe établissement où il y a plusieurs œuvres réunies et parfaitement dirigées par une administration de Cardinaux et autres personnages distingués.

25 *janvier*. — Rien de remarquable que mes courses ordinaires chez les Cardinaux. On a exécuté aujourd'hui le monstre qui avait, la nuit du 6 au 7 de ce mois, assassiné son jeune maître, Mgr TRAETTO, pour lui voler une somme que ce Prélat avait reçue, mais dont il avait déjà disposé. Ce jeune scélérat, âgé seulement de dix-neuf ans, a subi le supplice appelé ici *del maglio*, c'est-à-dire qu'il a été assommé par un coup de massue sur la tempe, puis égorgé, enfin écartelé. Quoiqu'il n'y eût point de témoins de son crime, et qu'il eût constamment nié de l'avoir commis, les juges convaincus l'ont condamné. Le Pape a refusé la grâce qu'on lui avait demandée, justement irrité d'un crime que toutes les circonstances rendent exécrable. Le monstre s'était persuadé qu'on ne pourrait l'exécuter tant qu'il n'avouerait pas ; il se mettait donc peu en peine de la sentence qu'on est venu lui prononcer à minuit ; mais lorsqu'il a vu que, sur les huit heures, on se mettait en devoir de le transporter au lieu du supplice, il a

demandé son confesseur, et, après s'être longtemps entretenu avec lui, il s'est résigné à la mort et a cessé de parler de son innocence. Ce silence équivaut à un aveu qu'on s'est dispensé d'exiger de lui, quoiqu'il se soit confessé et qu'il ait communié avant de mourir.

26 *janvier.* — Visites à Mgr MARCHETTI et au Cardinal PACCA pour nos affaires, à Mgr MAZIO par politesse, ainsi qu'au comte de Castellane que je n'ai pas trouvé ; la course pourtant valait la peine, car il s'est logé à la place *del Popolo,* extrémité de la ville. C'est sur cette place qu'eut lieu l'exécution hier; aujourd'hui on dispose des bancs en amphithéâtre, pour les courses de chevaux qui auront lieu divers jours du carnaval.

27 *janvier.*— Dans mes courses obligées, qui m'ont fait parcourir la moitié de la ville, je suis entré dans l'église de Saint-Jean-Baptiste des Florentins, qui termine la belle rue Giulia. On remarque dans cette église un superbe tableau du martyre des saints Cosme et Damien, fait par Salvator Rosa. Le coloris ne m'a pas plu, l'ensemble du tableau m'a paru trop sombre. On voit aussi dans cette église deux mausolées d'un marbre rare et superbe. Les Florentins se font enterrer de préférence dans cette église auprès de laquelle se trouve un hôpital pour ceux de cette nation.

28 *janvier.* — Sorti de bonne heure pour aller chez le Cardinal PACCA, qui me reçoit toujours fort bien et n'avance pas plus vite, quoiqu'il m'ait dit encore ce matin que le Pape lui avait recommandé de m'expédier. Passé de là au saint Office, c'est-à-dire fait le voyage de Saint-Pierre, pour parler d'affaires à Mgr MAZIO, assesseur du saint Office. Avant d'entrer chez lui, je me suis arrêté une heure dans l'église de Saint-Pierre, pour y admirer avec un nouveau plaisir ce que j'avais déjà admiré dix fois. Je suis revenu avec le Prélat jusqu'aux stigmates,

d'où j'ai continué ma route pour aller dîner à Saint-Sylvestre, pendant que les masques faisaient leurs farces; j'ai entendu de là la cloche du Capitole, qui les a avertis de se retirer, comme trois heures auparavant cette même voix leur avait permis de sortir. Ils ont fait place aux chevaux, qui ont donné le spectacle d'une brillante course, de la place *del Popolo* à celle de Venise ou de Saint-Marc, qui est à l'autre extrémité *del Corso*, c'est-à-dire de la belle rue bordée de superbes églises et de palais magnifiques, qui règne de la porte *del Popolo*, dans un parfait alignement, jusqu'à ce point de la ville. Les chevaux qui ont remporté le prix gagneront, outre une somme d'argent qui s'élève, je crois, à 30 écus romains, un étendard qui est tout bonnement une pièce d'étoffe selon le prix, en soie, en velours, en drap d'or ou d'argent. Ces pièces sont fournies par les Juifs en guise de tribut. Les principaux de cette nation ont dû se présenter aujourd'hui au sénateur de Rome pour faire leur hommage, humblement prosternés à ses pieds. Ils finissent leur harangue par supplier Son Excellence de demander au Saint-Père la continuation de sa haute protection. Le sénateur, en avançant son pied, comme s'il les congédiait à coups de pied, leur dit avec dignité : « Vous serez exaucés. » Je suis fâché de n'avoir pas assisté à cette burlesque scène.

J'ai fini ma journée par aller faire mon adoration aux Quarante Heures, qui n'étaient pas très-éloignées de mon quartier. L'illumination de l'autel était d'un goût délicieux. Les deux cents cierges qui brûlent devant le saint sacrement sont si bien distribués, qu'ils n'offusquent pas les yeux, comme il arrive quelquefois.

29 *janvier*. — Ayant chanté la grand'messe dans notre église, je ne suis pas sorti ce matin. Après le dîner, j'ai été faire la station de Saint-Paul-hors-des-Murs. Quelle douleur de voir une si belle basilique devenue la proie

des flammes ! L'incendie a été si violent, que les colonnes mêmes qui soutenaient l'édifice, brisées par la chute de la charpente, ont éclaté en débris. Le Pape attache le plus grand prix à la réédification de ce temple : il a destiné une somme à prendre chaque année sur son trésor, il a invité les Cardinaux et tous les autres colléges à contribuer selon leur pouvoir. Des dons sont faits de toutes les parties de la chrétienté pour participer à cette reconstruction ; mais où trouvera-t-on des colonnes comme celles qui ont péri ? Elles étaient *della mole* d'Adrien, aujourd'hui château Saint-Ange ; la qualité du marbre et la beauté des pièces étaient surprenantes.

L'église, bâtie sur le tombeau de saint Paul, premièrement par le grand Constantin, mais agrandie et rendue magnifique par les empereurs Valentinien, Théodore et Arcade, Honorius et Eudoxie, et embellie par plusieurs souverains Pontifes, était formée de cinq nefs avec quatre rangs de colonnes ; celles de la nef du milieu étaient de marbre précieux, celles des nefs latérales de granit égyptien, les vingt-huit qui ornaient les chapelles étaient de porphyre ; en tout il y en avait cent cinquante-huit. L'église avait 355 palmes de longueur et 203 de largeur. Les trois portes étaient de métal travaillé à Constantinople.

On conserve encore, dans une des chapelles latérales, que le feu n'a pas détruite, le crucifix miraculeux qui, dit-on, parla à sainte Brigitte. On m'a montré dans cette même chapelle les menottes de saint Paul. C'est tout bonnement un morceau de chaîne qui ressemble aux chaînes de nos valises. Le feu a respecté aussi les portraits des Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Clément XIV, qui sont peints sur le mur dans la nef, derrière le maître-autel.

Cette basilique avait d'abord été desservie par de sim-

ples Prêtres, ensuite par des religieux qui se relevaient jour et nuit pour chanter les louanges de Dieu. En 936, saint Odon de Cluny s'y établit avec ses religieux, et Martin V finit par y placer des Bénédictins, dont l'abbé fut fait Cardinal par Eugène IV. Le Pape Pie VII avait été religieux dans cette maison, pour laquelle il conserva toujours de l'affection. On a eu l'attention de lui cacher dans ses derniers jours l'affreux événement, qui l'aurait trop sensiblement affligé.

En retournant à la ville, j'ai remarqué d'abord une petite chapelle dédiée à saint Pierre et à saint Paul, sur la place où l'on prétend que ces deux saints apôtres se dirent le dernier adieu en allant au martyre. Saint Denis l'Aréopagite rapporte les paroles de ce salut, qu'il pourrait bien avoir inventées pour désigner chaque apôtre : *Vade in pace*, dit saint Pierre à saint Paul, *prædicator bonorum, mediator salutis et dux justorum ;* et saint Paul lui répond : *Pax tibi, fundamentum ecclesiarum, et pater agnorum et ovium Christi.*

Tout près de là est la vigne ou campagne de sainte Françoise Romaine. On voit un peu plus près de la ville, sur le même chemin qui est l'ancienne *via ostiensis*, une petite église dédiée au Sauveur. C'est là que sainte Plautille, mère de sainte Flavie et disciple des apôtres, vint les voir passer quand ils furent menés au supplice. On prétend que saint Paul lui demanda son voile pour se bander les yeux au moment où on lui trancherait la tête, en promettant de le lui rendre ; ce qu'il fit après son martyre.

Enfin, tout à fait près de la porte de la ville, on voit la pyramide sépulcrale de Caius Sextius, préfet des Epulons. Elle est formée de carrés de marbre ; elle a à sa base 130 palmes de tous côtés, et 160 palmes de hauteur. Cette pyramide est encore parfaitement conservée, quoique par sa position elle dût être mille fois détruite par tant de

barbares qui ont ravagé Rome à plusieurs reprises, et en ont anéanti presque tout ce qui était ancien.

En rentrant, j'ai pénétré dans la jolie église de Sainte-Martine au *campo Vaccino*. Pour y arriver de la porte *Ostiense*, j'ai traversé les lieux les plus mémorables, mais où l'on ne voit plus trace de rien ; c'est-à-dire le temple de Faune et de Diane, le palais de Trajan, les thermes de Décius, le mont Aventin, une des sept collines ajoutées à Rome par A. Martius, la maison de Vitellius, empereur, le temple d'Hercule, celui de la Bonne-Déesse, dont les femmes seules étaient prêtresses. On ne trouve plus dans ce grand espace que quelques églises éparpillées, et, sinon abandonnées, du moins bien peu fréquentées, telles que l'église de Saint-Saba. Dans le monastère voisin était la cellule de sainte Sylvie, mère de saint Grégoire le Grand, qui envoyait tous les jours de là une écuelle de légumes à l'eau à son fils, alors religieux dans le couvent qu'il avait formé de sa propre maison, sur le penchant du mont Cœlius, anciennement appelé *Clivus Scauri*. Je suis entré aussi dans l'église de *Santa Prisca*, qui était autrefois la maison des saints époux Aquila et Priscilla, qui reçurent saint Pierre la première fois qu'il vint à Rome, et furent baptisés par lui. *Santa Prisca*, alors âgée de deux ans, eut le même bonheur, ainsi que son père, qui était consul. On croit donc que c'est là que fut offert pour la première fois, à Rome, le saint sacrifice et que l'Evangile y fut prêché. On prétend aussi que saint Paul s'y arrêta, quand il revint pour la seconde fois à Rome, puisqu'il écrit aux Corinthiens que, s'étant rencontré avec Aquila et Priscilla, il logea chez eux. Les corps des saints Aquila, Priscilla et Prisca reposent dans cette église rebâtie par Adrien I et Calixte III.

Je reviens à Sainte-Martine. C'était aujourd'hui la veille de sa fête. L'église souterraine était ouverte ; elle est

charmante dans ses divers compartiments. Le corps de la sainte, martyrisée en ce lieu, y repose sous un superbe autel. Un Prêtre, aposté pour cela, fait baiser à tout le monde une tête d'argent posée sur un bassin de même métal, dans laquelle se trouve le crâne de la sainte, en grande vénération à Rome, qu'elle a protégée en plusieurs rencontres.

30 *janvier*. — Je suis sorti tard; je n'ai été que dans deux églises pour adorer le saint sacrement, et chez le Cardinal PACCA pour lui remettre l'extrait des lettres que j'ai reçues sur la mission de Nîmes, dont il veut faire lecture à notre Saint-Père le Pape.

31 *janvier*. — Quand on a des affaires, il faut les suivre. Ainsi, encore aujourd'hui, visite au Cardinal PEDICINI, à Mgr MARCHETTI, à Mgr CAPRANO et au Cardinal DE GREGORIO, que je n'ai pas trouvé.

1er *février*. — Étude toute la journée. Jour de jeûne commandé; c'est un vœu depuis plus de cent ans.

2 *février*. — J'ai dit la première messe pour être à temps d'arriver à la chapelle Sixtine, où le Saint-Père devait bénir et distribuer les cierges. Un grand nombre d'étrangers de distinction s'y étaient rendus pour la même raison. Le Pape est, en effet, descendu, et tous les Cardinaux présents se sont revêtus des ornements de leur ordre, c'est-à-dire les Cardinaux Évêques de la chape, les Cardinaux Prêtres de la chasuble, et les Cardinaux Diacres de la chasuble pliée devant, à cause de la Sexagésime. Ils avaient tous leur mitre en damas blanc à la main. Après que le Pape eut fait la bénédiction des cierges, le Cardinal doyen est venu lui en présenter trois, qu'il a reçus assis sur son trône, en les baisant. Tous les Cardinaux se sont présentés l'un après l'autre, pour recevoir à leur tour un gros cierge de 3 à 4 livres, de la main du Pape. En le recevant, ils baisaient d'abord le cierge, puis la main du Pape,

ensuite ses genoux. Les Patriarches et les Évêques Assistants au trône sont venus après ; en recevant le cierge, ils baisaient aussi la main et les genoux du Pape, mais ils étaient à genoux devant lui, tandis que les Cardinaux étaient debout. Après les Évêques sont venus successivement les Prélats et tous ceux de la chapelle, mais tant les uns que les autres, après avoir fait la génuflexion, se prosternaient pour baiser les pieds du Pape, puis le cierge qu'ils recevaient de sa main. Les Généraux d'Ordre, les Procureurs généraux et le Collége germanique se sont aussi présentés.

Après ces messieurs, je me suis présenté le premier de tous les étrangers, qui ont suivi ma très-honorée personne. J'étais en soutane et manteau long ; pour l'honneur de notre costume français, j'ai laissé traîner la queue de ma soutane, ce qui devait faire un assez bon effet lorsque je montais les marches du trône. Je me suis prosterné aux pieds du Saint-Père, et j'ai baisé avec une vraie dévotion son pied, c'est-à-dire sa mule de velours surmontée d'une croix d'or. J'ai reçu ensuite respectueusement de ses mains le cierge qu'il avait béni, et, après avoir fait une humble génuflexion, je suis retourné à ma place, gardant soigneusement mon cierge, que je me propose de porter en France avec moi, pour conserver le souvenir de la cérémonie, et du Pontife qui m'en a gratifié.

La distribution étant finie, la procession s'est mise en marche. Le Pape est venu s'asseoir tout près de moi, sur la chaise gestatoire sur laquelle il est porté, et sa première bénédiction, lorsqu'il a été élevé sur les épaules des porteurs, a été pour moi seul, car il n'y avait que moi, en ce moment, à cet endroit, les Prélats et les Procureurs d'Ordres étant déjà en procession. Le Pape tenait le cierge de la main gauche et donnait la bénédiction de la droite. La procession est sortie de la chapelle Sixtine, et a

fait le tour de la grande salle qui précède la chapelle. Dès qu'elle est rentrée, les Cardinaux se sont dépouillés de leurs ornements, et ont repris leur *cappa* ou manteau avec l'hermine, et le Pape a changé de chape, puis il a commencé la messe comme de coutume, le Cardinal Pedicini, officiant, étant à la gauche, et les deux Cardinaux Diacres, assistants au trône, à la droite.

Après la messe, le Pape a entonné le *Te Deum*, en action de grâces pour le vœu fait à l'occasion d'un tremblement de terre ; après le *Te Deum*, il a chanté un grand nombre de versets qui précèdent les oraisons ; enfin, il a donné la bénédiction solennelle, et le Cardinal officiant a publié les indulgences. Il était près d'une heure quand la cérémonie a fini, et certainement le Pape devait être fatigué.

Dans la journée, je suis entré un moment au Gesu, puis j'ai été dire un peu d'office à la Minerve, où le saint sacrement était exposé. De là, je suis allé, car c'est aujourd'hui fête de précepte, à Saint-Laurent *in Damaso*, pour y adorer Notre-Seigneur exposé à cause des Quarante Heures. L'illumination était vraiment magnifique. Je suis persuadé qu'il y avait sur l'autel et dans l'église plus de quatre cents cierges allumés. La décoration de l'autel tenait tout le fond de l'église, et on peut dire que c'était comme un mur enflammé. Le saint sacrement, placé à une très-grande hauteur, planait majestueusement sur ce torrent de lumière ; c'était superbe et imposant ; aussi, quoique l'église fût remplie de monde, il n'y avait pas une personne qui ne fût dans l'attitude du plus profond respect, à deux genoux par terre, et dans un recueillement qui m'a singulièrement édifié. Une petite demi-heure après mon arrivée, on a chanté quelques motets avec accompagnement de violons, basses et autres instruments. Je suis parti à regret de ce saint

lieu, où Notre-Seigneur était Roi au milieu de son peuple.

Dans la journée, me trouvant chez Mgr Isoard, avec qui j'étais allé au Vatican, le Supérieur de Saint-Louis est venu lui présenter le cierge d'usage. Il nous a montré celui qu'il portait au Pape. C'était une pièce curieuse; il était plus haut que moi, et d'une grosseur proportionnée à sa taille, un vrai cierge pascal d'une énorme dimension; il pesait 16 livres. Toutes les basiliques et autres églises principales font le même cadeau au Pape, qui les reçoit de la main des chefs de ces églises, qui viennent les lui présenter en lui baisant le pied. Le Cardinal vicaire reçoit le même présent d'un plus grand nombre d'églises encore, puisque toutes les paroisses, tous les couvents, toutes les confréries viennent lui présenter leurs cierges. Je serais en peine de les énumérer. Ce tribut me semble parfaitement dans l'ordre, et je ne sais pas pourquoi cet usage n'existe pas partout en France.

C'était aujourd'hui ce que l'on appelle le *Jeudi gras;* mais on est chrétien à Rome. A cause de la fête, les choses se sont passées comme les dimanches de plus grande dévotion; point de masques, point de courses, rien, en un mot, qui annonçât la dissipation. Cet hommage rendu à la religion, dans un temps et un jour surtout où l'on est fou dans toute l'Europe, m'a fait le plus grand plaisir. Hier, il n'y avait rien eu non plus, à cause du jeûne. En tout, le carnaval se borne ici à six jours fixés par la police, dans lesquels, à telle heure, il est permis aux masques de sortir; à telle autre heure, les voitures peuvent parcourir le Corso; à telle autre encore, elles doivent se retirer pour faire place à des courses de chevaux, lesquelles étant finies, les voitures reprennent leur marche; mais à vingt-quatre heures, c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, il n'est plus permis à personne d'avoir un masque sur la figure. C'est le moins qu'on puisse tolérer, et un

Etat est bien heureux quand il peut ainsi maîtriser les passions des peuples. La fête d'aujourd'hui et la vigile d'hier, ayant retranché deux jours du carnaval, MM. les conservateurs (ce sont les magistrats municipaux) avaient demandé au Pape d'en dédommager le public en permettant que le carnaval commençât deux jours plus tôt. Le Saint-Père, ayant apparemment trouvé que c'était de bonne prise sur l'enfer, a refusé cette grâce, et il a bien fait, quoiqu'on alléguât un exemple contraire de Pie VI.

3 *février*. — De toutes les personnes que j'ai été voir, je n'ai rencontré que le P. ANTOMARCHI, ex-général des Servites, oncle d'Antonio Antomarchi, cet excellent jeune homme que j'ai dirigé tant qu'il a étudié en droit à Aix. Il est aussi oncle d'un Antomarchi d'une autre espèce, de ce chirurgien de Bonaparte qui vient de faire paraître ses mémoires intitulés : *les Derniers Moments de Napoléon*, 2 vol. in-8°. Le bon religieux m'a prêté cet ouvrage que j'ai lu tout d'un trait. Quand je le lui rendrai, je ne pourrai m'empêcher de dire au bon Père que son neveu est un impie déhonté, qui ne fait pas grand honneur à son héros en le montrant en déshabillé. Mais ce n'était pas assez de se montrer athée et révolutionnaire, il fallait encore rapporter plusieurs traits du grand homme qu'il exalte pour prouver qu'il méprisait les ministres de la religion ; qu'il n'eut l'air de favoriser le catholicisme que par politique, et qu'il n'était dans le fond qu'un déiste renforcé et un scélérat sans remords ; car il n'a pas honte de lui faire dire que, si c'était à refaire, il assassinerait encore le duc d'Enghien.

4 *février*. — Je ne suis sorti que pour aller passer une heure délicieuse à Saint-Laurent *in Damaso*, où le saint sacrement était encore exposé avec la même magnificence qu'hier et avant-hier; la même affluence, le même recueillement, le même respect. On a fait encore un peu

de musique, mais douce, touchante, propre à inspirer la piété. Je me suis arraché de ce saint lieu, où j'aurais dit volontiers comme saint Pierre : *Bonum est nos hic esse.*

5 *février.*—Il fallait choisir aujourd'hui, si je ne voulais pas dîner deux fois en même temps. Le Cardinal *** m'avait invité depuis deux jours ; l'ambassadeur, selon sa coutume, n'y a pensé qu'aujourd'hui ; j'ai donné la préférence au Cardinal, chez qui j'ai dîné avec plusieurs Généraux d'Ordre et quelques Prélats.

Ce matin j'ai été aux *Santi Apostoli* faire une visite au P. Orioli, un des principaux de l'Ordre, qui vit en réputation de savoir. C'est le même avec qui j'avais dîné chez le ministre de Sardaigne, et dont les manières et la conversation m'avaient plu, comme j'ai remarqué à sa date. En sortant des Saints-Apôtres, je me suis trouvé sur la place du Gesu précisément au moment où le Pape sortait de l'église, où il venait d'adorer pendant une bonne demi-heure le saint sacrement, exposé magnifiquement à l'occasion du dimanche gras. Ce n'est pas que ce jour soit à Rome un jour de dissipation ; du moins, jusqu'à la nuit, on ne voit rien qui annonce le carnaval ; c'est à cause de la sainteté du jour du dimanche. Je crois cependant qu'à l'heure du théâtre les masques sont permis, j'en ai rencontré, en effet, quelques-uns en revenant du Gesu, où j'ai été faire mon adoration ; mais, comme j'y suis allé un peu tard, je n'ai pas joui du coup d'œil de l'illumination. J'y serai à temps demain et après.

6 *février.* — Dans le temps que l'on s'occupait dans la ville de mascarades et de courses de chevaux, j'ai dirigé mes pas vers le Colisée, pour y assister à un exercice pieux dont le bienheureux Léonard de Port-Maurice fut, sinon le fondateur, ce que je crois pourtant, au moins le très-zélé promoteur. On sait que le Colisée était un théâtre immense qui pouvait contenir 87000 personnes.

Il fut bâti par Flavius Vespasien, et terminé par son fils Titus, qui le lui dédia. 30 000 Juifs furent employés à ce travail. Le jour de la dédicace de cet immense édifice, on y tua 5 000 bêtes féroces, et pendant cent jours on y célébra de superbes fêtes et des spectacles par trop cruels, puisqu'un grand nombre de chrétiens y furent immolés. On l'appela *Colisée*, d'un colosse de 120 pieds représentant Néron, la tête entourée de rayons, parce que ce tyran prétendait ressembler au soleil. Aujourd'hui, on a construit dans ce Colisée de petits oratoires, et à certains jours, on y vient faire les stations de la *via Crucis*. C'est le pape qui est le protecteur de cette œuvre; un Cardinal est nommé par lui directeur perpétuel. Le Cardinal Mattei l'avait été de son vivant; c'est maintenant le Cardinal Fesch qui ne manque pas de se rendre, les jours fixés pour cela, pour y faire lui-même les stations, accompagné de la confrérie des Pénitents. Je suis arrivé un peu tard, les stations étaient finies, je n'ai pu que recevoir la dernière bénédiction, que le Cardinal a donnée avec la grande croix processionnelle dont il ne s'est plus dessaisi; il l'a portée à la tête de la procession, au chant d'un cantique fort touchant sur la croix, jusqu'à l'église des Saints Cosme et Damien. Nous y avons assisté à une instruction donnée par un Prêtre de la confrérie; puis à une méditation faite par un des Pères de Saint-Bonaventure, maison de retraite des Récollets, où le bienheureux Léonard de Port-Maurice est mort. Cet exercice a été couronné par la bénédiction du saint sacrement que l'Archevêque de Myre, qui se trouve partout, nous a donnée.

En me rendant chez Mgr d'Isoard, où je devais dîner, je suis entré au Gesu pour faire un moment d'adoration et y voir la belle illumination que tout le monde vante tant. Il s'en faut de beaucoup qu'elle m'ait frappé autant que celle de Saint-Laurent *in Damaso*. Cela tient sans doute à

ce que l'église est considérablement plus grande. Il y a peut-être plus de cierges, mais ils font moins d'effet, à mon avis, et l'ensemble en impose moins.

7 *février.*—C'est aujourd'hui le dernier jour de carnaval; mais ici on est tranquille jusqu'à midi. La grande cloche du Capitole avertit alors les fous qu'ils peuvent parcourir les rues. Je suis sorti dans l'intention d'aller dire la messe à Saint-Grégoire, à l'occasion de saint Romuald; mais il n'y avait personne au logis, tous les Moines se trouvaient à Saint-Romuald, petit hospice près la place de Venise, où le Religieux qui emportait la clé du couvent de Saint-Grégoire a bien voulu me proposer de me conduire; mais arrivés à l'église, nous avons trouvé six Prêtres qui attendaient pour dire la messe aux deux autels restés libres, sur trois qu'il y a dans l'église. Je n'ai pas eu la dévotion d'attendre si longtemps, et je suis allé droit au Gesu, où j'ai offert le saint sacrifice sur le corps de saint Ignace, dans la magnifique chapelle élevée à ce saint dans cette belle église.

J'étais invité à dîner chez le marquis de Croza, ministre de Sardaigne. Après le dîner, Mgr Isoard m'a envoyé son valet de chambre pour me prier de ne pas désobliger M. l'avocat Malacria, qui m'avait invité à aller voir de ses fenêtres le coup d'œil du Corso, que l'on considère à Rome comme un spectacle unique dans son genre. Je n'ai pas cru devoir m'y refuser, et me suis rendu par des rues détournées chez ce monsieur, qui avait eu, en effet, la politesse d'insister beaucoup pour que j'allasse chez lui à cette occasion. On ne sait ce qui doit étonner davantage, ou de la beauté du spectacle que présente cette interminable et belle rue appelée *le Corso*, jonchée d'un bout à l'autre d'une population immense, qui se presse et qui se pousse, de cette foule de personnes qui remplit tous les balcons, toutes les fenêtres des belles maisons et du

grand nombre de palais qui ornent cette rue, tous aujourd'hui, pour ainsi dire, tapissés de haut en bas de damas rouge avec des galons en or; ou de l'extravagance de la multitude de masques qui font toutes sortes de folies, qui sautent, qui crient, qui se démènent, et cèdent enfin, ainsi que le reste des promeneurs, à la simple invitation de la troupe, de faire place aux chevaux qui vont passer en courant pour gagner le prix de la course. Cette docilité d'une foule ivre de joie est vraiment admirable et mérite d'être remarquée. Après le passage des chevaux, la foule s'est encore emparée de la rue, mais cette fois les voitures avaient aussi le droit de faire leur tour. C'est ce qu'elles ont fait le plus paisiblement du monde, sans que le moindre malheur arrive, quoique les piétons les entourent de toutes parts, et se jettent mutuellement des dragées avec ceux et celles qui sont dans les calèches, la plupart ouvertes pour le plaisir et la commodité des promeneurs.

Mais c'est le dernier jour du carnaval qui amuse tant la multitude, il va bientôt expirer; il faut donc l'enterrer; je ne sais si c'est pour cela, ou pour se procurer un plaisir de plus, qu'il est d'usage qu'à l'entrée de la nuit chacun s'arme d'un petit cierge appelé *moccoletto;* ceux qui sont assis sur les trottoirs devant les maisons, ceux qui se promènent dans les voitures, tous les curieux qui sont aux fenêtres tiennent de même entre leurs mains leurs *moccoletti* allumés, ce qui, il faut l'avouer, produit un effet charmant, et fournit un nouvel amusement par le jeu des uns qui veulent les conserver allumés, et des autres qui veulent s'en emparer et les éteindre. Mais il faut le dire, à l'honneur de ce peuple, tous ces jeux, qui seraient partout ailleurs des sujets de dissensions et de disputes, se passent ici sans le moindre désordre et dans la plus franche gaieté. A une heure de nuit, l'ordre est donné d'é-

teindre tous les *moccoletti*, et tous les *moccoletti* s'éteignent comme d'un seul souffle. Chacun se retire. Les uns vont à ce qu'on appelle le *festin*, qui est le bal masqué au théâtre, les autres se répandent dans leurs sociétés particulières, sans que personne soit insulté dans les rues, quoique je ne me sois pas aperçu qu'il y eût beaucoup de patrouilles ; je n'en ai rencontré aucune. Au coup de dix heures, on se retirera du festin avec la même docilité et l'on rentrera chez soi pour y souper avant minuit ; car à cette heure la grande cloche sonnera pour avertir que le carême commence ; dès lors il n'est plus question de folie. Tout est fini et l'on rentre dans l'ordre accoutumé. La cloche sonne depuis onze heures jusqu'à minuit, afin que chacun soit averti de prendre ses précautions pour avoir fini son repas quand le carême commencera.

On dira tout ce que l'on voudra et des Italiens et du peuple romain, mais il est impossible de ne pas admirer la docilité de ce peuple, et la bonne grâce, pour ainsi dire, avec laquelle il se soumet à des mesures de police si sages, mais que l'on aurait bien de la peine à faire observer parmi une nation moins religieuse que celle-ci.

8 *février*.— Je me suis empressé de me rendre aujourd'hui à la chapelle Sixtine, pour y assister à l'office et recevoir les cendres de la main du Pape ; car j'attache un prix infini à tout ce qui me rapproche du chef de l'Eglise. Le pape étant descendu, a procédé à la bénédiction selon le pontifical, qui est très-exactement suivi dans sa chapelle. Ainsi, c'est le sous-diacre qui est venu tenir le bassin où étaient les cendres, pendant que le Pape les bénissait, et il était à genoux. Ce n'est pas le Cardinal doyen, mais le Cardinal officiant qui a donné les cendres au Pape, et qui le premier de tous les a reçues de lui. Après lui sont venus le Cardinal doyen, tout le sacré collége, les Evêques, les Prélats et toute la chapelle. Mon tour est

arrivé aussi, et quoiqu'un grand nombre d'étrangers en habits brodés, officiers et autres, se fussent déjà mis en rang, me rappelant ma dignité, je me suis présenté le premier, et après avoir baisé la mule du Pape, j'ai reçu de sa main les cendres sur ma tête, c'est-à-dire, comme nous faisons en France, et comme on le pratique aussi à la chapelle, sur la tonsure. On donne les cendres sur le front aux laïques.

La messe a été comme de coutume. C'était le Procureur général des Théatins qui devait faire le discours latin ; sa mémoire n'a pas été fidèle, et il l'a beaucoup abrégé. Il était néanmoins midi et demi quand nous sommes sortis de l'office.

On a toujours le désagrément de se trouver à Rome à côté de quelques Anglais. J'en avais un aujourd'hui auprès de moi qui m'a fort ennuyé. Je l'avais pris d'abord pour un catholique, mais il m'a bientôt détrompé en me disant qu'ils avaient aussi aujourd'hui la cérémonie des cendres, mais qu'ils ne faisaient pas tant de façons. J'ai contenu mon indignation pour lui répondre que, comme les hommes n'étaient pas de purs esprits et qu'ils étaient composés d'un corps et d'une âme, nous allions au cœur par les sens, et j'ai repris mon livre pour prier. On devrait tenir ces gens-là à l'écart ; ils troublent nos cérémonies par leurs irrévérences et leur bavardage. Il n'y aurait pas de mal qu'ils vissent d'un peu plus loin, la sainteté de nos mystères, qu'ils blasphèment. La profanation serait moindre.

Il était temps de venir dîner. Aussitôt après, j'ai été prendre le Père confesseur de la maison du Pape, qui m'avait proposé ce matin, à la chapelle, de faire ensemble après dîner la station de sainte Sabine. C'est un homme d'un grand mérite ; il est de l'ordre des Servites et jouit d'une grande réputation. Il a dirigé la promenade. Nous

sommes entrés d'abord à l'église de Sainte-Marie *in Cosmedin,* où l'on montre la chaise de marbre sur laquelle on prétend que saint Augustin enseignait. Il est plus certain que cette église a été bâtie à l'endroit même d'un temple ancien dont il reste encore plusieurs colonnes. On assure que c'était le temple de la Pudeur. L'église est très-ancienne ; on y voit deux ambons en marbre, ainsi que l'autel, isolé à la grecque sous un dôme soutenu par des colonnes de granit rouge. On vénère dans le sanctuaire une quantité de reliques des martyrs. C'est aujourd'hui une collégiale. Nous sommes montés sur le mont Aventin, une des sept collines, ajoutée à Rome par Ancus Martius. En revenant, nous avons remarqué quelques morceaux de muraille, restes de l'ancienne habitation des Papes, dont plusieurs ont signé des bulles de cette habitation, *apud Sanctam Sabinam*, attenante à Sainte-Sabine. L'église fut construite en 425, sur la maison paternelle de cette sainte, ou sur les ruines du temple de Diane. Depuis que saint Grégoire le Grand avait accordé à cette église la station du premier jour de carême, les souverains Pontifes venaient y distribuer les cendres ce jour-là. Ce fut peut-être à cette époque qu'on y bâtit un palais pour eux. Honorius III donna l'église et une partie du palais à saint Dominique, qui y reçut saint François d'Assise et saint Ange, de l'ordre des Carmes. J'y ai vu la chambre du saint, ainsi que celle de saint Pie V, transformées l'une et l'autre en chapelles. Tous les plus grands saints de l'ordre de saint Dominique ont habité cette maison. On montre dans le jardin un fort beau citronnier qui a été planté par saint Dominique lui-même. Il y en avait un planté par saint Thomas, qui est mort pendant que la maison avait été abandonnée. On voit au bas de l'église une de ces grosses pierres que l'on mettait au cou des chrétiens, lorsqu'on les jetait dans le

Tibre. L'église est belle ; elle est soutenue par vingt-deux colonnes de marbre ; mais le souvenir de tous les saints qui depuis six cents ans ont passé dans cette sainte habitation, me touche et m'édifie beaucoup. Cette maison se ressent comme les autres des malheurs des temps, il n'y a que six Novices au noviciat.

Près de Sainte-Sabine on trouve l'église et le monastère de Saint-Alexis. Euphémien, père de saint Alexis, avait bâti son palais sur les ruines du temple d'Hercule. On sait que saint Alexis passa dix-sept ans sous l'escalier du palais de son père, comme un pauvre inconnu. Le palais a été transformé en église ; on y montre le puits de la maison, qui se trouve dans l'église même, et une portion de l'escalier. Le roi Charles IV d'Espagne se plaisait beaucoup dans ce séjour ; il s'était bâti un logement dans le couvent, et il a fait de fort beaux cadeaux à l'église.

Sur le même plateau se trouve encore une église appelée Sainte-Marie *del Prio;* c'était l'église du prieuré de Saint-Jean de Jérusalem. Elle est fort jolie. Mais la vue de tous les lieux que nous venons de parcourir est délicieuse : on voit Rome en face et par côté, d'une élévation qui fait découvrir des points de vue très-pittoresques ; le Tibre coule au bas de la colline et amène vis-à-vis les bâtiments qui remontent cette rivière pour venir charger des marchandises à Ripa-Grande. Il paraît que ce site n'avait pas échappé au bon goût des anciens Romains, car on voit encore des restes de terrasses qui soutenaient le terrain sur le penchant de la colline, où devaient se trouver des jardins charmants.

9 *février*. — Je ne suis sorti aujourd'hui que pour mes affaires ; j'ai fait pour cela mes stations ordinaires chez Mgr Marchetti, le Cardinal Pedicini et le Cardinal Pacca. Mgr Marchetti se trouvait chez le Cardinal Pacca, quand je me suis présenté chez Son Éminence ; j'ai profité de

l'occasion pour lui faire passer un billet pressant, pour qu'il donnât ses instructions à Mgr le secrétaire. C'était vraisemblablement mon bon ange qui avait guidé mes pas : les ordres furent donnés pour que mon affaire fût mise en train. Elle chômait depuis un mois, non point, certes, par mauvaise volonté du Cardinal, dont je dois, au contraire, me louer beaucoup, mais par un peu de lenteur occasionnée soit par d'autres affaires, soit par l'arrivée de toute sa famille, dont il a fallu un peu jouir pendant le carnaval.

J'ai vu aussi aujourd'hui le Cardinal Spina. Je me suis empressé de retourner chez lui, parce que je savais qu'il avait demandé mon adresse pour venir me voir, ce que j'ai voulu prévenir et éviter. J'ai été reçu de la manière dont je suis accoutumé d'être reçu par tous les Cardinaux et tous les Prélats que j'ai eu occasion de voir à Rome, c'est-à-dire avec la plus grande politesse et cordialité. J'ai été enfin faire une petite visite de politesse au Cardinal de Gregorio, et j'ai fini ma journée par porter à Ferrucci la note des indulgences que Suzanne m'a demandées pour Notre-Dame de Bon-Secours.

10 *février*. — Sorti pour parler au Cardinal Pedicini, qui était au sermon dans les appartements du Pape. Ce sermon a lieu tous les vendredis et mercredis de carême. Je suis entré chez M. l'ambassadeur, qui a voulu à toute force m'inviter à dîner. Quelque répugnance que j'aie à accepter ces sortes d'invitations en carême, je n'ai pu refuser. Je suis allé de là chez le Cardinal Vicaire, d'où je ne suis sorti qu'à une heure et demie, exténué du besoin de manger. Je suis entré chez Mgr d'Isoard pour prendre un morceau de pain qui m'a servi de collation, et j'ai été attendre sept heures pour aller dîner, en prenant des extraits de la *Vie* du bienheureux Alphonse, dans l'hospice de Monterone. Le dîner de l'ambassadeur était splendide,

comme je m'en étais bien douté. M. et Mme de la Tour du Pin, ambassadeur de France à Turin, y étaient invités, ainsi qu'une princesse allemande, une dame anglaise, Mgr d'Argenteau, le petit-neveu du fameux Fox, et plusieurs autres personnes, parmi lesquelles je ne connaissais que la marquise de Prié.

11 *février*. — Jour assommant pour moi, à cause des courses inutiles que j'ai été obligé de faire.

12 *février*. — Sorti tard pour aller adorer le saint sacrement aux Quarante Heures. Elles étaient dans l'église des Saints Jean et Paul, au delà du Colisée. Je me suis acheminé vers cette église assez éloignée, en traversant le temple de la Paix, dont il ne reste plus que trois arceaux dépouillés de tout ornement; c'était pourtant un des plus beaux édifices de l'ancienne Rome, commencé par Claude et terminé par Vespasien, qui y renferma les vases qu'il avait pris à Jérusalem. Des huit colonnes qui soutenaient la nef du milieu, il n'en reste plus qu'une, que Paul V fit élever sur la place de Sainte-Marie-Majeure. En sortant de ces arceaux, je passai sous le fameux arc de Titus, où l'on voit le bas-relief représentant le chandelier à sept branches du temple de Jérusalem. Je suis entré dans l'église appelée Sainte-Marie la Neuve, desservie par des religieux Olivétains. Elle fut élevée auprès du vestibule de la *Domus aurea* de Néron, en mémoire des saints apôtres, parce qu'on prétend que c'est en ce lieu que saint Pierre se mit à genoux pour obtenir de Dieu que Simon le Magicien, qui s'élevait en ce moment aux yeux de tout le peuple et de Néron lui-même, fût précipité. On montre la pierre sur laquelle le saint apôtre s'agenouilla, incrustée dans le mur de l'église, mais il n'y a d'autres preuves de l'identité de cette pierre, où la place des genoux est marquée, que la pieuse croyance des fidèles. Dirigeant ma marche vers l'arc de Constantin,

qui touche le Colisée, je me suis acheminé vers l'église des Saints Jean et Paul, au milieu d'une foule immense qui faisait le même chemin que moi. La journée était superbe, et chacun avait pris pour but de promenade l'église où se trouvaient les Quarante Heures. Arrivé sur la place de l'église, je me suis contenté d'adorer le saint sacrement sous le portique extérieur, car il eût été trop difficile de vouloir pénétrer dans l'église. J'eus l'idée de frapper à la porte du couvent habité par les Pères Passionnistes ; ces Pères eurent la bonté de me faire passer à la petite tribune intérieure de leur maison, où je pus tout à mon aise faire mon adoration. Quand j'eus fini, un frère m'accompagna avec la meilleure grâce du monde pour me faire visiter toute la maison, que je trouvai fort propre et inspirant la piété et le recueillement. Il voulut à toute force me faire entrer dans une jolie petite office, où l'on m'offrit une tasse de café, que je refusai pourtant, pour ne pas faire payer à ces bons Pères l'hospitalité qu'ils avaient bien voulu me donner. En parcourant la maison et les jardins, je rencontrai plusieurs de ces Pères, et entre autres le P. Recteur et le P. Général ; ils furent aussi polis, aussi prévenants l'un que l'autre. Sur le point de me retirer, je fus aperçu par le P. Brignole, frère du ministre des affaires étrangères à Turin ; ce Prélat s'empressa de me saluer en me donnant le titre que l'on accorde dans ce pays-ci aux grands vicaires ; je jouis de l'impression que cela fit sur mon charitable Frère, qui se félicita sans doute d'avoir été si prévenant à l'égard d'un inconnu qu'il découvrait n'être rien moins qu'un Prélat. Le P. Recteur me fit promettre de retourner chez eux, et puisque je manifestais le désir de dire la messe dans la chambre de leur vénérable fondateur, le P. Paul, il me pria de rester ce jour-là à dîner avec la Communauté, qui serait charmée de faire ma connaissance. Je sortis de

cette sainte maison fort édifié et touché de la charité aimable de ceux qui l'habitaient.

13 *février*. — Quelques courses nécessaires. — Rien de particulier, si ce n'est le récit que l'on m'a fait de la dégradation d'un Archevêque qui avait trompé le Saint-Siége pour se faire ordonner. Le malheureux sacrilége a été condamné à mort ; mais le Pape qui l'avait sacré a commué sa peine en une prison perpétuelle. Son histoire est extraordinaire, en ce sens qu'un jeune homme de vingt ans (il n'en a que vingt-deux aujourd'hui) ait été assez adroit, assez fourbe pour persuader à tant d'hommes sages et au Pape lui-même, que le Pacha d'Égypte n'attendait que son arrivée pour montrer les dispositions les plus favorables aux Chrétiens ; mais qu'il voulait qu'il fût Évêque, parce que lui seul lui était agréable. Cet imposteur fut, en conséquence, sacré et il partit pour le Caire, accompagné d'un religieux qu'on eut la précaution de lui donner pour conseil. Celui-ci découvrit bientôt qu'on avait eu affaire à un misérable et qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il avait avancé.

14 *février*. — Les affaires que j'ai à Rome m'occupant ordinairement de dix heures à midi, je n'avais pas encore pu, depuis le commencement du carême, assister une seule fois au sermon qui a lieu précisément à cette heure-là. Aujourd'hui j'ai été entendre le prédicateur du Gesu, dont j'ai été fort content : il n'a point fait un discours fleuri, il n'avait pas une phrase recherchée, mais ce qu'il a dit était solide et instructif. Il a prouvé que la loi de Jésus-Christ était la plus raisonnable, n'étant que le développement et la perfection de la loi naturelle ; qu'elle était facile à observer et plus douce que la loi du monde. J'avais toujours eu l'idée de faire une instruction pour prouver cette seconde partie de son discours.

Après dîner je me suis rendu chez M[gr] le Cardinal Pal-

LOTA, qui m'avait donné rendez-vous pour cette heure-là. Il m'a reçu à merveille, il est entré avec moi dans tous les détails de l'affaire qui m'amenait auprès de lui, s'est rendu sans peine aux observations que je lui ai faites, s'est attendri sur le récit des choses édifiantes que je lui ai racontées, et ne m'a pas laissé partir sans me donner des marques de son estime, et j'ose dire de son affection, car il m'a doucement frappé sur la joue. Autant en avait fait le Cardinal PEDICINI, d'où je conclus que je dois paraître plus jeune que je ne suis, car on ne donne ces marques de bonté et de protection qu'à ceux que l'on croit beaucoup plus jeunes que soi. Tout cela ne m'ôte rien de mes quarante-trois ans.

15 *février.*—Mon premier soin, après avoir dit la sainte messe ce matin, a été de passer chez Mgr le Cardinal PEDICINI, pour le prévenir de la conversation que j'ai eue hier avec Mgr le Cardinal PALLOTA, et lui remettre des notes que j'avais mises par écrit, pour répondre à quelques observations qu'il m'avait faites. De là, je me suis pressé d'arriver chez Mgr le Cardinal PACCA pour être à temps de lui dire un mot avant que les autres Cardinaux s'assemblassent chez lui. J'ai prévenu Son Éminence que je me tiendrais dans l'église de Campitelli pendant leur Congrégation, afin que, s'ils avaient besoin de moi, ils pussent m'avoir sur-le-champ, cette église étant en face du palais du Cardinal. En sortant, j'ai recommandé que l'on m'avertît dès que la Congrégation serait finie. C'est précisément ce que l'on a oublié, de sorte que j'ai pu entendre à mon aise et sans être troublé, neuf messes, les unes après les autres. Eh bien ! le dirai-je? jamais je ne me suis mieux trouvé à l'église. J'avais, en y entrant, pris mon parti, résolu de prier de tout mon cœur, tandis que les Cardinaux traiteraient de nos affaires. Le temps m'a paru court. Je suis sorti de l'église à une heure, parce que j'ai

compris que l'on m'avait oublié, n'étant pas à présumer qu'un jour de jeûne Mgrs les Cardinaux voulussent différer si longtemps leur dîner. Je suis venu chercher le mien, qui a été vite bâclé; et ce soir j'ai travaillé deux heures, avec l'Archevêque secrétaire, sur ce qui avait été décidé ce matin en Congrégation.

16 *février*. — J'ai continué aujourd'hui le travail commencé hier avec Mgr l'Archevêque d'Ancyre. Ce travail est fini.

17 *février*. — Avant de me rendre chez Mgr GAMBERINI, Évêque d'Orvietto, qui m'avait donné rendez-vous pour ce matin, je suis allé au Collége romain pour dire la sainte messe dans la chambre qu'avait habitée saint Louis de Gonzague. Elle est située au troisième étage de la maison et donne sur la cour. Il paraît que, à l'époque de la béatification du saint, elle fut transformée en chapelle. La porte et la fenêtre qui étaient de son temps existent encore; mais on entre maintenant par une autre porte: l'ancienne est condamnée; elle est pourtant en place et en bon état, quoique un peu percillée par les vers, ainsi que les volets de la fenêtre. Cette chambre est grande; il paraît qu'elle était habitée par deux scolastiques. Elle est tapissée en damas cramoisi, baguettes dorées. L'autel est en bois; au-dessous se trouve la châsse où fut déposé pendant cinquante ans le corps du saint. On voit, suspendus aux murs, plusieurs tableaux représentant quelques faits de sa vie et sa bienheureuse mort. Ces tableaux étaient dans les appartements du vénérable Cardinal BELLARMIN. La chambre que l'on voit aujourd'hui n'est pas celle où le saint est mort; je crois que l'infirmerie était située là où se trouve l'église, qui n'était pas bâtie alors.

Non loin de cette chambre, on voit celle qui fut habitée par le vénérable BERCHMANS, et à la suite celle qu'occupa un martyr dont je n'ai pas retenu le nom. Tout près de

la chambre de Saint-Louis, il y a une assez jolie chapelle, très-bien décorée, où le saint prononça ses vœux. Je m'y suis arrêté un petit moment en priant. Dans la sacristie de cette chapelle, on montre un tableau de Notre-Seigneur crucifié, que le saint portait avec lui dans ses voyages. Il est à présent dans un cadre d'argent, ainsi que deux lettres autographes que l'on conserve de lui. Je n'assurerais cependant pas que ces cadres soient d'argent; ils m'ont paru de ce métal. Mais, comme mon attention se portait plutôt sur l'objet principal, j'ai pu me tromper. L'heure me pressant un peu, j'ai pris congé du P. TAPARELLI, recteur du Collége, et je me suis rendu à la hâte chez Mgr GAMBERINI, dont j'ai été parfaitement reçu. C'est un homme des plus distingués de la Cour romaine; avant d'être nommé Évêque, il avait rempli les places les plus importantes ; il a l'assurance d'être Cardinal, et je crois qu'il ne sera pas des derniers nommés.

18 *février*. — J'avais depuis longtemps le désir d'offrir le saint sacrifice dans la chambre où mourut saint Stanislas de Kostka, d'autant plus que Saint-Sylvestre, où je demeure, est à deux pas de Saint-André, noviciat des Jésuites, qu'habita saint Stanislas, et d'où il passa à une vie meilleure. Ne voulant pas ce matin m'écarter du quartier, pour passer à temps chez Mgr MARCHETTI, qui habite le Quirinal, précisément en face du noviciat, je me suis résolu à faire mon court pèlerinage. J'ai sonné modestement à la porte ; un Frère est venu m'ouvrir sur-le-champ. M'ayant demandé l'objet de ma visite, il m'a introduit au parloir, où j'ai attendu qu'il eût été porter mon ambassade au P. Recteur. Des livres sont placés sur la table pour la commodité des étrangers, et semblent les inviter à ne pas perdre leur temps; j'ai saisi le premier venu, c'était la Règle de la Compagnie, présentée vraisemblablement comme un appât aux hommes de bonne volonté.

Les ordres étaient donnés pendant que je lisais pour satisfaire ma dévotion. Le Frère est venu me prendre et m'a accompagné jusqu'à la porte de la chapelle, où j'ai trouvé tout en ordre ; deux sacristains pour me servir, les cierges allumés et un troisième Novice, Prêtre français, pour me faire les honneurs de la maison. On avait compris à mon costume que j'étais Français ; je m'étais d'ailleurs fait annoncer. Le P. Recteur, qui est en même temps maître des Novices, avait ainsi pourvu à tout sans s'exposer à être dérangé. Cependant, comme j'étais bien aise de faire connaissance avec lui, après avoir prié un moment devant la statue du saint, placée précisément à l'endroit où était son lit, j'ai demandé au P. Novice français s'il serait indiscret de demander à voir le P. Recteur; il m'a assuré du contraire, et il est allé sur-le-champ le prévenir du désir que j'avais de le voir. Nous sommes montés ensemble chez lui, et j'ai été aussi satisfait de son accueil que content de sa personne. J'ai pris congé de lui après une conversation d'un quart d'heure, me proposant de le visiter encore avant de quitter Rome. Rentré dans la chapelle, j'ai dit la sainte messe sur l'autel qui a été placé très à propos à l'endroit même où le saint se fit étendre par terre, et où il expira. Après mon action de grâces, étant rentré dans la sacristie pour prendre mon manteau, le Prêtre Novice m'a présenté sur un bassin un petit livre contenant la vie du saint et sa gravure, et sur-le-champ les deux jeunes Novices sacristains de cette chapelle se sont mis en devoir de me montrer toutes les reliques, et de m'expliquer tous les tableaux qui se trouvent dans ces différents petits appartements, formant autrefois l'infirmerie, et transformés aujourd'hui en chapelles. Je les ai beaucoup remerciés de leur complaisance ; je me suis recommandé à leurs prières, et, me livrant de nouveau à la conduite du Novice français, j'ai visité avec lui

une partie de la maison et les jardins, sans pénétrer, bien entendu, dans la partie habitée par les trois sortes de Novices qui se trouvent dans cette maison, c'est-à-dire les Prêtres, les Clercs et les Frères qui n'ont aucune communication entre eux. Il y a dans ce moment sept Prêtres au noviciat; je n'ai pas demandé combien il y avait de Clercs, mais je sais qu'ils sont en assez grand nombre, ce qui n'est pas surprenant, le noviciat de Rome recevant des Novices de toutes les nations pour fournir, je pense, le Collége romain quand ils ont fait leurs vœux.

En sortant de Saint-André, je suis entré au palais du Quirinal, où Mgr MARCHETTI m'a donné la bonne nouvelle qu'hier soir le Pape avait approuvé et confirmé la décision de la Congrégation au sujet de notre affaire. *Te Deum laudamus. Per singulos dies benedicimus te, et laudamus nomen tuum in sæculum sæculi.*

19 *février*. — Ecrit toute la journée, sorti un moment pour chercher un copiste.

20 *février*. — Sorti de bonne heure pour chercher un copiste que je ne puis trouver, tel du moins qu'il me le faudrait. Je suis allé dire la messe sur l'autel où repose le corps de saint Philippe de Néri, dans l'église *Nuova*. Je n'ai pas le temps de citer tout ce qu'il y a de beau dans cette église en fait de peinture et de sculpture. J'y ai vu le tableau de Caravaggio, dont j'ai la gravure à Aix, représentant la sépulture de Notre-Seigneur. Je suis passé ensuite à Saint-André *della Valle* pour deux objets. Le P. VENTURA sortait, je n'ai pu encore cette fois l'entretenir qu'en passant. Quel que soit son mérite, je ne me propose plus de le voir, il est trop difficile de le rencontrer. Je voulais voir aussi l'Archiprêtre ADINOLFI, il n'était pas à la secrétairerie, je l'ai rencontré un peu plus loin dans la rue, où nous nous sommes arrêtés quelque temps pour causer. Il m'a témoigné encore son extrême surprise pour

le succès de notre affaire. «On n'a jamais rien vu de pareil, a-t-il dit, c'est le Pape qui a voulu que le bref d'approbation fût expédié; il a dicté lui-même plusieurs choses qu'il veut qu'on y insère, etc.» Enfin, cet Archiprêtre, sous-secrétaire de la Congrégation, n'en revenait pas. J'ai conclu de son air et de sa surprise que, si la chose avait dépendu de lui, nous n'aurions pas lieu d'être si contents.

De là je me suis transporté chez Mgr l'Archevêque d'Ancyre, qui m'a remis ses papiers, voire même son rapport, qu'il n'a pas été fâché que je lusse, et que je suis très-aise de pouvoir copier. Enfin je me suis traîné chez le Cardinal Pedicini pour le remercier. Bien m'en a pris de ne pas tarder davantage; déjà il avait remarqué, avec un peu de surprise, que je l'eusse privé du plaisir de me revoir, après qu'il s'était donné tant de peine pour moi. Ma visite a tout arrangé, mais j'avoue que je suis rendu de fatigue; toutes ces courses m'abîment, et l'idée que, faute de copiste, j'ai à transcrire de ma main deux cents pages petit in-folio, n'est pas faite pour me donner grand courage.

21 *février*. — Copié toute la journée, faute d'avoir trouvé un copiste qui se chargeât de faire ce travail dans la semaine. On aurait gardé le manuscrit au moins trois semaines, et il m'en aurait coûté 30 écus romains, sinon plus. Je le ferai en trois jours et il ne m'en coûtera que ma peine, qui n'est pas peu de chose à la vérité, car j'ai écrit douze heures aujourd'hui.

22, 23, 24 *février*. — Ces trois jours et la moitié d'une nuit, c'est-à-dire jusqu'à trois heures, ont été employés à copier.

25 *février*. — Une grande partie de la journée a été consacrée encore à l'écriture. C'étaient des suppliques à faire en double original, etc. J'espère que ce sera fini là, car mes bras en sont engourdis.

26 *février.*— Conférence avec Mgr Marchetti ; porté une lettre à Mgr Capucini que je n'ai pas trouvé. L'après-dîner, j'avais besoin de me distraire un peu, après une semaine comme celle que je viens de passer. Je me suis déterminé à diriger mes pas vers l'église de Saint-Laurent-hors-les-Murs, où se trouvait l'adoration des Quarante Heures. L'affluence était très-grande, parce qu'il est d'usage à Rome, lorsque les Quarante Heures sont hors la porte, le dimanche, et qu'il fait beau, de diriger sa promenade de ce côté-là. Ce qui me paraît admirable et que je ne saurais assez répéter, c'est que la foule ne nuit point au recueillement. On entre dans l'église, elle est remplie de monde, chacun fait sa prière à deux genoux par terre avec un respect ravissant ; plusieurs prolongent leur adoration au delà d'un quart d'heure ; pas le moindre bruit, pas une parole; je suis toujours plus édifié. Dans le trajet, je crois bien avoir rencontré des jeunes gens qui n'étaient là que pour se promener, et qui n'avaient peut-être pas l'intention d'arriver jusqu'à l'église, située à 1 mille de la porte de la ville; mais je n'ai rien vu d'indécent, et le respect du peuple est si profond pour les ecclésiastiques, qu'il m'arrive souvent d'être salué par des personnes que je ne connais pas. L'église de Saint-Laurent-hors les-Murs est une des basiliques; on y voit les ambons en marbre, comme dans les anciennes églises; l'autel est très-élevé, et tout à fait antique. On croit que le corps du saint martyr est enterré dans le souterrain au-dessous de l'autel, et que le corps de saint Etienne, apporté de Jérusalem, est placé à côté de lui. Cette basilique est desservie par des Chanoines réguliers.

27 *février.* — J'ai fait aujourd'hui mes courses ordinaires chez Mgr Marchetti, et de là à la chancellerie des Évêques et Réguliers. Mgr Marchetti m'a appris que Mgr Capucini lui a répondu, et que ce soir ils auront une

conférence sur nos affaires. J'ai profité de ce moment pour aller faire mon adoration aux Quarante Heures, placées à Sainte-Pudentienne, où l'on prétend que saint Pierre a habité. Quoique cette église soit dans un quartier assez reculé, j'y ai trouvé et j'y ai laissé beaucoup de monde — il était nuit depuis près de deux heures quand je me suis retiré — qui allait et qui venait, mais chacun dans l'attitude convenable. On ne voit personne qui ait la tournure ni la tenue d'un mauvais sujet. Quel contraste avec ce que nous voyons en France, où tous les vauriens se donnent rendez-vous aux portes des églises, et où le moindre concours pieux attire tous les mauvais drôles de l'endroit.

28 *février*. — Nouveau sujet d'édification en ce jour. J'ai été dire la messe à Saint-Bonaventure, maison de retraite (*ritiro*) des Franciscains. C'est dans cette sainte maison que le bienheureux Léonard de Port-Maurice est mort. Il y a cinq maisons de *ritiro*, qui sont une espèce de réforme; quoiqu'elles ne soient pas séparées de l'Ordre, elles sont, en quelque manière, indépendantes; c'est le gardien de Saint-Bonaventure qui est comme le Provincial des autres maisons; c'est lui qui dispose des sujets, etc. Le Pape a mis ordre à ce que les autres Franciscains ne viennent pas troubler des religieux qui entendent et pratiquent la Règle de saint François mieux qu'eux.

J'ai dit la sainte messe au maître-autel sous lequel se trouve le bienheureux Léonard, habillé en religieux. Il n'est point hideux à voir, parce que la tête, les mains et les pieds sont recouverts d'un enduit en cire qui joue la chair. La vue de ce saint corps m'a inspiré une profonde vénération ; je me suis rappelé tout ce qu'il souffrit dans le pénible ministère des missions, et je me suis recommandé au saint pour qu'il m'obtînt, ainsi qu'à tous les nôtres, une ample

participation à l'esprit qui l'anima pendant tout le cours de sa vie. On voit dans ce sanctuaire plusieurs marbres rappelant les noms de quelques religieux morts en odeur de sainteté dans ce *ritiro*. Après mon action de grâces, je me suis fait accompagner chez le P. Vicaire, qui est aussi postulateur de la cause. J'ai été ravi de la pauvreté et de la propreté de la maison que j'ai parcourue. Le P. Vicaire a été très-poli; il m'a conduit sur-le-champ dans une chambre où l'on conserve la paillasse, les planches et les bancs du lit sur lequel le bienheureux est mort. Les planches commencent à être vermoulues, mais cette poussière a guéri plusieurs malades. Nous avons été visiter ensuite la chambre où le bienheureux a rendu son âme à Dieu; elle est transformée en chapelle : c'est une petite cellule où l'on voit maintenant, en face de la porte, l'autel qu'on y a construit, à droite une petite crédence renfermant les ornements, à gauche se trouve la place où était le lit du saint. On a mis d'un côté et d'autre de la porte deux grands reliquaires ; dans l'un se trouve l'habit dans lequel il est mort, son cordon et son épouvantable discipline, composée de lames de fer tranchantes ; dans l'autre, l'étendard qu'il arborait en mission et une boîte de ses reliques. Autour de la cellule sont représentés, dans de petits tableaux, divers miracles opérés par l'intercession du bienheureux. Le bon P. Vicaire me parlait avec attendrissement de plusieurs traits de la vie de ce grand serviteur de Dieu. Il a vécu avec ceux qui ont vu le bienheureux, et le professeur du P. Vicaire lui avait raconté ce qu'il tenait du F. Diégo, qui avait assisté à ses derniers moments. Peu d'instants avant d'expirer, le bienheureux pria le Frère de sortir de sa cellule et de fermer sa porte. A peine fut-il sorti que, s'étant placé en face de la porte, dans le très-petit corridor sur lequel donnent toutes les chambres de l'infirmerie, il fut ébloui par la grande clarté

qui n'arrivait pourtant à lui que par trois petits trous pratiqués dans ces portes pour passer la ficelle attachée au loquet de bois. Il entendit en même temps parler avec l'expression de la joie. Etant entré dans la cellule, le saint venait d'expirer.

Le P. Gardien est arrivé lorsque nous sortions de cette précieuse chambre. Le P. Vicaire s'est retiré après m'avoir fait promettre de revenir pour dire la messe dans la chapelle ; il me donnera alors des reliques. Nous avons parcouru le reste de la maison avec le vénérable Gardien, qui m'a donné les notions que j'ai consignées plus haut. Il m'a fait voir des murs d'une épaisseur prodigieuse, qui sont les ruines du palais de Néron. Qui aurait dit à ce monstre que des anges terrestres viendraient habiter sur les débris de son palais? On a ménagé dans le couvent un quartier pour les personnes qui veulent faire retraite. Il y en avait plusieurs dans ce moment et entre autres le frère du Cardinal Galeffi. Je sortis embaumé au moment où les Religieux allaient entrer au chœur pour dire Sexte, None et Vêpres. Tout en ruminant dans mon esprit les bonnes pensées que m'avait fournies ce saint lieu, je me suis dirigé vers le palais du Quirinal pour savoir de Mgr l'Archevêque d'Ancyre s'il y avait quelque chose de décidé à la suite de la conférence qui eut lieu chez lui hier au soir. Tout va à merveille ; ils ont cherché avec Mgr Capucini la voie la plus courte et la plus expéditive ; je ne désespère pas que le bref ne soit expédié au plus tard dans le courant de la semaine prochaine.

Après dîner, j'ai été voir Ferrucci, le P. Montenard, le P. Abbé de la Trappe, dont les affaires, hélas ! ne marchent pas aussi vite que les miennes, et j'ai fini ma soirée par une visite aux Quarante Heures, où j'ai été aussi édifié qu'hier.

1er *mars*. — Je savais que Mgr Capucini devait avoir eu

audience du Pape hier, et qu'il avait certainement pris ses ordres pour le bref qu'il doit rédiger. Je me suis donc empressé d'aller ce matin chez lui. Il m'a reçu avec la meilleure grâce et n'a pas oublié de me dire que le saint Père lui avait parlé très-avantageusement de moi, en lui recommandant d'accélérer mon affaire, c'est-à-dire de la faire passer avant toutes les autres. En conséquence, Mgr Capucini m'a offert d'envoyer chez moi la personne qui est chargée de minuter le bref, ce que j'ai refusé en remerciant Monseigneur de cet excès d'attention. Je lui ai demandé l'adresse de ce monsieur pour aller moi-même chez lui, ce que j'ai exécuté sur-le-champ. J'ai trouvé Mgr Barluzzi et me suis entendu avec lui sur l'objet en question. Je crois que le bref sera rédigé samedi ; ce travail exige quelque application.

Les Quarante Heures étaient à Saints Cosme et Damien, église bâtie sur l'ancien temple de Romulus et Rémus ; j'ai fait mon adoration, et quoique la nuit fût assez avancée quand je me suis retiré, je n'y ai rien vu que de très-édifiant.

2 *mars*. — Je ne m'attendais pas à la fatigue d'aujourd'hui. Après avoir fait une courte apparition chez M. Jules Baluzzi, je me suis rendu chez M. Antonetti, ce sous-secrétaire de la chancellerie des Evêques et Réguliers qui devait collectionner mon énorme manuscrit. Qui se serait douté que ce bon homme aurait la dévotion de le compulser depuis le premier mot jusqu'au dernier ! C'est pourtant ce qu'il a fait. Il avait disposé d'avance une chaise rembourrée devant une table pour me faire asseoir convenablement ; il s'est placé auprès de moi, et tandis que je lisais à haute voix, il suivait des yeux et on peut dire du nez la copie que j'en avais faite. Cet honnête Prêtre a la vue extrêmement basse, et, à ce qu'il m'a paru, l'entendement aussi peu perçant. Cette lecture a duré près

de quatre heures et démie sans interruption. J'avais beau lire vite et même très-vite, il n'a fallu rien moins que ce temps pour achever ce grand œuvre. Le cruel ne m'a pas fait grâce d'un *iota*; c'était beaucoup que je n'annonçasse pas les articles : je n'en pouvais plus ; et sans le secours d'un verre d'eau que j'ai bu, pour ainsi dire, goutte à goutte, pendant le temps de ma longue séance, il m'eût été impossible d'articuler. Je lui sais au moins gré d'avoir été édifié et de ne s'être pas ennuyé. J'ai considéré comme un avantage de finir dans une séance quelque meurtrière qu'elle ait été pour moi. Mais il me souviendra longtemps de la simplicité de ce bon Abbé ANTONETTI ; toute autre personne eût expédié cette besogne dans un quart d'heure ; dans le fait, il n'y avait à vérifier que les corrections , et il était si bonhomme que , si j'avais voulu, je lui aurais fait passer des montagnes comme je lui ai fait passer une ligne. Pour me distraire de l'ennui de la matinée qui m'a laissé le gosier endommagé, j'ai été faire l'emplette du plan de Rome, de la vue intérieure de l'église de Saint-Pierre, de la place de Saint-Pierre et de deux autres gravures pour la galerie de mon oncle.

3 *mars*. — Nouvelle course chez M. Giulio Barluzzi, puis à la chancellerie des Evêques et Réguliers, où j'ai appris qu'il me fallait faire une troisième copie de ma supplique. Dieu soit béni ! j'ai rapporté chez moi le manuscrit, résigné à m'y soumettre ; je l'ai dépêché au plus tôt. Quand finirai-je de faire le scribe ? quand mes courses finiront-elles ?

4 *mars*. — Je voulais depuis longtemps dire la messe dans la chapelle intérieure du Gesu, pratiquée dans la chambre où sont morts saint Ignace et saint François de Borgia. J'ai eu cette consolation aujourd'hui. On a eu le bon esprit de respecter un appartement si précieux, quand on a bâti la belle maison du Gesu. On y monte par un

petit perron qui donne dans un des grands corridors de la maison ; la porte est encore la même que saint Ignace ouvrait et fermait lorsqu'il entrait dans sa chambre. Cet appartement est composé de quatre chambres très-basses ; la première est obscure, elle ne prend le jour que sur l'escalier, je crois, et sur le corridor ; c'était peut-être une antichambre ; elle sert aujourd'hui de passage et de sacristie pour la chapelle qui est en face de la porte. Le saint avait habité cette chambre, c'est là qu'il composa ses constitutions ; Laynez, second Général de l'Ordre, y est mort. On y voit une statue en pied, ou, pour mieux dire, un mannequin représentant saint Ignace revêtu des habits sacerdotaux. L'aube, la chasuble et le bonnet carré sont les mêmes dont le saint se servait. Il eut plusieurs visions dans ce lieu, du moins c'est écrit sur le mur. La fenêtre de cette chambre donne sur une petite cour. En revenant dans la première pièce on va à l'autre chapelle. Cette chambre était un peu plus grande ; la fenêtre donne sur la rue, au premier étage. Je suppose que la porte par laquelle on entre maintenant n'était pas celle du temps du saint, parce que c'est précisément là qu'était situé le lit, puisque c'est la place où tant lui que saint François de Borgia sont morts. Un peu plus avant se trouve l'autel où saint Ignace disait la messe. Saint Charles Borromée a dit sa seconde messe sur ce même autel. Je suppose que beaucoup d'autres saints y ont célébré le saint sacrifice, devant l'image de la sainte Vierge qui y était déjà du temps de saint Ignace. C'est là aussi que saint Philippe de Néri venait quelquefois s'entretenir avec saint Ignace. On a marqué la place où le saint priait, et celle où saint François de Borgia accueillit saint Louis de Gonzague et saint Stanislas. La porte qui communique avec la chambre suivante, aujourd'hui sacristie de cette chapelle, est la même que du temps du

saint. Il y est écrit que le saint l'ouvrait pour appeler le Frère qui le servait et par qui elle était alors occupée. On y voit une armoire où sont conservées plusieurs choses ayant appartenu au vénérable Cardinal Bellarmin, entre autres une vieille culotte qui m'a paru déchirée, une grande calotte rouge, et une chaîne de fer qui est exactement comme celles que l'on fait aujourd'hui, mais elle est appliquée et cousue tout au long sur un linge, apparemment pour que la chemise ne fût pas endommagée.

J'ai eu le bonheur de dire la sainte messe sur l'autel où tous ces saints ont célébré avant moi, et j'ai fait mon action de grâces à la place où il est dit que saint Ignace priait : voilà la *ressemblance;* mais je ferais une chanson plus longue que celle dont j'emprunte ces mots, s'il fallait marquer la *différence*. Néanmoins, tous ces précieux souvenirs m'ont fait le plus grand plaisir, et ces localités sont trop de mon goût pour que je n'aie pas été grandement satisfait de rencontrer celle-ci.

5 *mars*. — Je ne pouvais pas différer davantage d'aller dire la messe à Saint-Laurent *in Panisperna*. Je l'avais promis depuis longtemps aux bonnes Religieuses de Sainte-Claire, qui m'attendaient avec impatience. Il n'y a rien eu d'assez beau pour moi. J'ai eu de la peine à retenir le rire quand je me suis vu traiter en Prélat, les six grands cierges allumés, le bougeoir, etc. Je l'aurais empêché si je m'en étais aperçu avant d'être à l'autel. Je ne parle pas des attentions après la messe; on sait ce que savent faire les Religieuses. Ce qui m'a fait plaisir, c'est d'avoir reconnu que la régularité règne dans ce monastère et que toutes les Religieuses y sont contentes, enchantées surtout qu'on y ait établi, après bien des difficultés, la parfaite vie commune. On prétend que saint Laurent a été martyrisé sous l'église de ce couvent.

L'après-dînée, j'ai été visiter *Santo-Pietro in Montorio*, situé sur la partie la plus élevée de la ville, en face de celle que j'habite. C'est là que l'apôtre saint Pierre a été crucifié. On a élevé une chapelle à l'endroit même où l'on montre le trou dans lequel fut plantée la Croix. Cette chapelle, ainsi que le couvent et l'église, ont été dégradées considérablement ; les religieux Mineurs réformés y sont pourtant établis, mais leur demeure est l'image de la pauvreté. On ne voit plus dans l'église le célèbre tableau de la Transfiguration, de Raphaël ; il est actuellement au Musée, où il fut placé en revenant de Paris. La vue est magnifique ; on découvre, de la place qui est devant l'église, la ville de Rome dans toute son étendue, le cours du Tibre et la campagne jusqu'à Frescati, derrière la ville et par côté, autant que l'œil peut porter. On demeure ébahi devant cet imposant panorama. C'est à regret que je descendis de ce petit mont, qui est tout bonnement le Janicule, mais les cloches m'appelaient à l'église.

C'est aujourd'hui que commencent les catéchismes qui ont lieu pendant huit jours dans une trentaine d'églises, désignées par le Cardinal Vicaire. Je me suis arrêté à la plus voisine ; c'était la basilique de Sainte Marie *in Transtevere*. Elle était remplie de monde, ainsi que l'ont été toutes les autres. J'avoue que je n'ai pas été très-content du Père passionniste qui est chargé de faire le catéchisme dans cette église. C'est un Missionnaire qui ne m'a pas semblé mettre beaucoup d'ordre dans son instruction, pendant laquelle il m'a été impossible de ne pas rire plusieurs fois, comme tout l'auditoire. Ce qu'il a dit était bon, mais il a dit trop de choses, et surtout trop plaisamment ; il est vrai que c'est en faveur des Transtévérins.

La reine de Sardaigne et ses filles sont venues entendre l'instruction dans la tribune de notre église. Ces instruc-

tions doivent rouler partout sur le sacrement de pénitence, pour préparer les fidèles à faire dignement la Pâque. Cette pratique est due aux soins du Pape Benoît XIV. On commence par le chapelet, et on finit par les actes des vertus théologales qu'un catéchiste fait réciter, un mot après l'autre, par tout le peuple.

6 *mars*. — J'ai été dire la sainte messe sur le corps de saint Louis de Gonzague dans la superbe église de Saint-Ignace. De là j'ai fait une apparition à Saint-André *della Valle*, dans l'espérance d'être expédié à la chancellerie des Évêques et Réguliers; point du tout, il manquait encore quelque chose que j'ai été chercher ce soir chez Mgr MARCHETTI, après avoir dîné chez le Cardinal PACCA.

7 *mars*. — Apparition inutile chez Mgr CAPUCINI; visite à M. Jules Barluzzi pour vérifier quelque chose dans le bref. Visite avec lui chez son oncle le Chanoine, dans l'espérance qu'il connaisse quelque bon sujet. Station à la chancellerie des Évêques et Réguliers, pour accélérer l'expédition du bref, qui nè sera prêt que samedi. Retour à Saint-Laurent *in Damaso* pour entendre un prédicateur que l'on disait fameux. Son discours sur le jugement était la chose du monde la plus ordinaire, relevée par quelques expressions emphatiques et par un débit ridiculement théâtral. Il était le seul de tout l'auditoire à pleurer au récit du bouleversement de tous les éléments, etc. L'auditoire, selon que je vois partout ici, était presque entièrement composé d'hommes; on ne voyait que quelques femmes éparses sur les bords de la foule. Ce n'est pas une des choses qui m'édifient le moins à Rome, que cette affluence d'hommes à tous les exercices de la religion, et ils se tiennent autrement à l'église que messieurs nos hommes de France.

Le soir, j'ai assisté au catéchisme dans l'église de la maison que j'habite. La reine de Sardaigne et ses deux

filles, qui logent au palais du Quirinal, viennent y assister assidûment. Cet exercice, répété dans trente églises de Rome pendant huit jours consécutifs, doit être très-utile aux fidèles qui y accourent partout en foule. Notre Missionnaire a fait aujourd'hui son catéchisme sur les péchés de scandale. Les Lazaristes font ce même exercice tous les jours dans leurs missions.

8 *mars.* — Quelques courses ordinaires. Le Pape, ayant eu la bonté de lever en ma faveur l'excommunication portée contre tous ceux qui sortent des livres des bibliothèques des Religieux, j'ai porté chez moi les trois volumes de la vie du bienheureux Alphonse. J'ai fait connaissance à Sainte-Marie *in Monterone* avec deux Liguoriens, dont un vient se faire sacrer Évêque d'un diocèse de Calabre ; il me semble que si j'avais dû choisir, j'aurais donné la préférence à son frère, assistant du Recteur majeur. Nous avons beaucoup causé sur leur manière de faire les missions, etc. Ils ont calculé qu'il leur faut deux Missionnaires par millier d'habitants, y compris les enfants.

9 *mars.* — Sorti de bonne heure pour aller chez Mgr CAPUCINI et M. Jules Barluzzi ; de là au couvent *di Torre di Specchio,* pour y dire la messe dans la chambre de sainte Françoise Romaine, Institutrice de cet Ordre de Dames qui vivent selon la Règle de Saint-Benoît, mais sans faire de vœux. Elles vont faire leur oblation sur le tombeau de la Sainte qui est conservé dans l'église de Sainte-Françoise Romaine, *à Campo Vaccino ;* c'est là aussi qu'on les enterre. Elles peuvent sortir en ville, ce qu'elles font pourtant rarement. Pendant toute cette octave, tout le monde entre dans le couvent, et j'ai été reçu dans la chambre d'une des nièces du Cardinal MATTEI. On n'admet dans cette Communauté que des Dames. Il est très-rare que celles qui ont fait l'oblation, qui consiste en une

simple promesse d'obéissance et de stabilité, quittent la Maison ; on en cite très-peu d'exemples ; il faut même qu'ils soient bien éloignés, car Mme Mattei m'avait dit qu'il n'y avait point d'exemple de cette inconstance. A peine étais-je assis, qu'une Sœur converse est venue me présenter une tasse de chocolat et un verre de limonade ; j'ai refusé l'un et l'autre au grand étonnement de la pauvre Sœur, à qui j'ai expliqué que, n'étant que de passage à Rome, je suivais pour le jeûne l'usage de France, qui était de ne rien prendre le matin. Ces Dames m'ont invité à retourner cette après-midi au panégyrique de leur sainte Mère ; ce n'était pas mon projet, mais ayant eu l'idée de venir chez le Cardinal Pacca, dont la demeure touche le couvent, j'y suis venu, non point pour le sermon, mais pour la bénédiction que j'ai attendue une heure et demie, dans la jolie église intérieure de ces Dames, où le saint sacrement a été exposé tout le jour au milieu de plus de deux cents cierges.

10, 11 *mars.* — Quelques courses pour affaires.

12 *mars.* — J'ai dit la messe chez les Dames de Saint-Denis, dont la Supérieure, Mme Baudemont, était Supérieure des Dames du Sacré-Cœur à Amiens, lorsque je dis ma première messe dans leur église, la nuit de Noël 1811. Visite inutile à Mgr Capucini. J'ai assisté, cette après-dînée, dans l'église Saint Louis, à l'instruction faite par l'abbé Spada. J'en ai été enchanté. Débit noble, pureté de style, précision, exactitude, ordre, piété, sentiment, toujours à la portée des plus simples de son auditoire, qu'il a instruits et excités à bien faire. Je suis bien fâché que ce soit le dernier jour de ces instructions préparatoires à la Pâque ; je serais certainement retourné à Saint-Louis.

13 *mars.* — Courses accoutumées et tout aussi inutiles qu'hier. J'ai cependant retiré mon manuscrit avec les décrets, signatures et cachets ; mais tout ce qui a rap-

port au bref est arrêté par l'inaction de Mgr Capucini, que rien ne peut faire mouvoir. Sa manière de faire sera l'obscur de mon tableau de Rome.

C'est aujourd'hui qu'a eu lieu le consistoire dans lequel ont été préconisés quatre Cardinaux, deux étrangers et deux Romains. Les Romains sont le Général des Capucins, prédicateur apostolique, homme de mérite, et le P. Abbé des Camaldules. L'Archevêque de Reims et celui de Valence sont les deux étrangers. Le soir, il y a eu grande réception chez l'ambassadeur de France, à l'occasion de la promotion du Cardinal de Latil. L'ambassadeur d'Espagne a tenu sa porte fermée, il en coûte moins ainsi. Les deux Cardinaux romains recevaient chacun dans leur couvent. C'était un brouhaha de voitures qui roulaient d'un Cardinal à l'autre ; heureusement que les illuminations et les feux de joie éclairaient de manière à pouvoir faire éviter le danger d'être écrasé. Je parus un instant chez l'ambassadeur en l'honneur de notre Cardinal, car je ne vais jamais le soir dans ces grandes assemblées. Je me suis retiré bientôt après dans mon couvent, contristé d'avoir vu de mes yeux grand nombre de personnes, voire même des Prêtres, s'appliquer de bonnes glaces sur la conscience, malgré le jeûne du carême ; il est possible que les glaces doivent être comprises parmi les liquides qui ne rompent pas le jeûne : elles se fondent, en effet, dans la bouche ; mais, à mon avis, elles offensent cruellement l'esprit de mortification, dont on ne devrait pas s'écarter si aisément dans ce saint temps. J'avoue que le jeûne me coûterait moins si je prenais le matin une bonne tasse de chocolat, l'après-dînée une tasse de café, sur le soir une glace précédée, une heure avant, d'un verre de limonade, enfin la collation. Il s'en faut que je m'en accorde autant les jours de fête, fût-ce même le jour de Pâques.

14 *mars.* — Prolongé chez moi la lecture de l'admirable vie du bienheureux Alphonse de Liguori. Courses chez Mgr Capucini, Mgr Marchetti, M. Jules, à la secrétairerie des brefs, etc.

15 *mars.* — En sortant, passé chez M. Jules et chez Mgr Marchetti. Je me suis acheminé ensuite vers le *ritiro* de Saint-Bonaventure, où j'ai dit la sainte messe dans la chambre où mourut le bienheureux Léonard de Port-Maurice ; j'ai fait avec consolation mon action de grâces sur l'emplacement même où était son pauvre lit. Comme je n'avais pas de reliquaire, on n'a pas pu me donner de reliques du bienheureux. Je retournerai muni de tout ce qu'il faut pour n'être pas frustré une autre fois dans mon espérance. En revenant, je suis entré dans l'église des Pères Réformés pour entendre le sermon. Il n'y avait presque personne. Les prédicateurs de carême sont à plaindre quand ils n'ont pas la vogue. Je n'ai pas été mécontent de ce sermon, débité pourtant avec un peu trop de luxe de gesticulation. L'orateur a prêché sur la prédestination dans de très-bons principes. Il n'est pas hors de propos de remarquer que, pendant les huit jours de catéchismes, les trente églises où on le faisait étaient toujours pleines, quoique les prédicateurs catéchistes ne fussent pas d'égale force, tandis qu'on fait justice des prédicateurs de carême ; il semble que, ici comme ailleurs, on ne vienne entendre ceux-ci que par curiosité, tandis qu'on va chez les autres par devoir et avec le désir de s'instruire.

16 *mars.* — C'est aujourd'hui que le Pape a tenu le consistoire public dans lequel il a donné le chapeau aux deux Cardinaux romains qu'il avait déclarés dans le consistoire secret du 13. Tous les Cardinaux étant réunis dans une des salles du Vatican, préparée pour cette cérémonie et dans laquelle on a ménagé des tribunes pour le corps

diplomatique et des places pour le public, le Pape vient se placer sur son trône. Un maître des cérémonies appelle l'avocat consistorial, qui doit plaider la cause d'une béatification, en disant à haute voix : *Accedat.* L'avocat consistorial, assisté de deux Prélats, se présente au bas des marches du trône, et prononce un discours latin sur la cause ; il s'agissait cette fois du vénérable Paul de la Croix, Instituteur des Passionnistes. Vers le milieu de son discours, le maître des cérémonies l'interrompt en disant : *Recedat.* L'avocat se place par côté ; alors les Cardinaux Diacres, accompagnés des maîtres des cérémonies, vont prendre les nouveaux Cardinaux. Dès qu'ils sont partis, le maître des cérémonies appelle de nouveau l'avocat consistorial dans les mêmes termes, et celui-ci, s'approchant des marches du trône, reprend son discours où il l'avait laissé ; il parle de mémoire, mais son voisin tient le cahier pour l'aider en cas de besoin. Quand les Cardinaux arrivent, il se retire. Les deux Cardinaux auxquels le Pape a donné le chapeau aujourd'hui sont Religieux l'un et l'autre ; ils avaient le costume propre aux Cardinaux Religieux, c'est-à-dire que, au lieu de porter la *cappa magna* en serge violette ou rouge, selon le jour, leur *cappa* est de la couleur de leur Ordre. Ainsi, le Cardinal Miccara, Général des Capucins, avait la soutane et son long manteau de couleur brune et la fourrure de martre, et le Cardinal Capellari étant Camaldule, était tout vêtu de blanc. L'un et l'autre avaient la calotte et la barrette rouges. Accompagnés chacun de deux Cardinaux Diacres, ils se sont prosternés aux pieds du Pape et les ont baisés. Étant restés à genoux, ils ont baisé sa main ; s'étant ensuite relevés, ils l'ont embrassé ; puis, étant descendus du trône, ils sont venus embrasser leurs collègues, tous les autres Cardinaux du sacré Collége, en commençant par le Cardinal doyen. Ayant après cela pris leurs places,

ils se sont assis et couverts de leur barrette rouge.

L'avocat consistorial, appelé encore une fois, est venu terminer son discours au pied du trône ; le Pape lui a dit quelques mots que je n'ai pas pu entendre, quoique je fusse bien près, car je m'étais placé derrière le Cardinal doyen. Les Maîtres des cérémonies sont allés prendre les deux nouveaux Cardinaux, qui se sont mis à genoux aux pieds du Pape pour recevoir le chapeau rouge. Le Pape le leur a placé sur la tête, qu'on leur avait couverte du capuche de leur *cappa* ; il a récité une courte prière dont j'ai entendu plusieurs mots, tels que ceux-ci : Recevez le chapeau, etc., et défendez jusqu'à l'effusion de votre sang la foi et les droits de l'Église, etc. Les Maîtres des cérémonies ont gardé les chapeaux qu'ils se chargent de leur porter ce soir en grande pompe à leur domicile, *propter retributionem*. Ce chapeau rouge ressemble tout à fait aux chapeaux que portent nos paysannes dans le Comtat. Le Pape s'est retiré dans une salle voisine pour se déshabiller ; tous les Cardinaux l'ont suivi, et moi aussi. Placés en groupe autour des deux nouveaux Cardinaux, le plus ancien, c'est-à-dire le Cardinal Miccara, a remercié le Saint-Père par un petit discours auquel le Pape a répondu quelque chose d'obligeant; il s'est mis ensuite dans sa chaise à porteur et est entré dans ses appartements. Le collége des Cardinaux s'est alors transporté à la chapelle Sixtine, où les deux nouveaux Cardinaux se sont prosternés et étendus sur les marches de l'autel, tandis que l'on a chanté le *Te Deum*. Le Cardinal doyen, placé au côté gauche de l'autel sur lequel était un pupitre, a chanté quelques versets et oraisons; les Cardinaux se sont levés et se sont mis à l'entrée du chœur, pour remercier ou saluer chaque Cardinal qui, en passant, les embrassait cordialement. Voilà en quoi consiste la cérémonie du chapeau, qui est une sorte de prise de possession.

Il était temps que je visse le musée, étant depuis quatre mois à Rome. Les personnes de ma connaissance commençaient à craindre que je partisse sans m'être donné la peine d'aller admirer les chefs-d'œuvre qui y sont renfermés. Ce n'était pas mon intention, quoique je puisse avouer que j'en aurais fait le sacrifice sans beaucoup d'efforts, tant je suis devenu insensible à tout ce qui n'a pas quelque rapport avec l'unique important. C'est vraiment quelque chose de magnifique ; je n'entreprendrai pas d'en faire la description, ce serait trop long, et pour en parler savamment, il faudrait être entendu en fait de sculpture. Quant aux peintures, il suffit de dire que tout est peint par Raphaël, et qu'on y trouve réunis les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Quant au local, je crois qu'il est unique en son genre. Je quitte vite cet article, de crainte d'être tenté d'entrer dans quelques détails sur les raretés qu'il renferme, ce que je ferais mal et trop imparfaitement pour l'entreprendre.

17 *mars.* — Je croyais n'avoir à dire qu'un mot à Mgr Marchetti ; il m'a fallu courir à Saint-André *della Valle,* précisément à l'heure du dîner, mais les affaires passent avant tout. Pour en finir sur un article, j'ai fait trois fois le trajet. Ce n'est qu'ainsi qu'on vient à bout de quelque chose. Je suis rentré pour dîner, exténué de fatigue. Le repas, quelque frugal qu'il soit, m'a redonné des forces. J'ai fait après dîner une apparition chez M. Jules. En tout, les opérations de la journée ont avancé les affaires.

19 *mars, dimanche des Rameaux.* — Je me suis rendu à la chapelle Sixtine dès neuf heures. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu arriver à l'enceinte ; tout était encombré ; mais j'ai percé la foule, et l'huissier m'a fait entrer dans l'enceinte privilégiée, où l'on ne laisse pénétrer que trop d'étrangers qui l'obstruent, et surtout des An-

glais qui s'y tiennent fort mal. On pourrait se dispenser de leur procurer l'agrément de ce spectacle, car nos saintes cérémonies ne sont pas autre chose pour eux. En attendant que le Pape arrivât, tout le monde cherchait des yeux les deux nouveaux Cardinaux ; je comprenais qu'on était encore plus curieux de voir le Cardinal capucin que le Camaldule ; mais cette première fois, il a attrapé les curieux, car il n'a pas paru.

Dès que le Pape est arrivé, les Cardinaux se sont présentés à l'obédience, puis le Saint-Père a procédé à la bénédiction des rameaux, Mgr SACRISTA en chape ; le diacre et le sous-diacre se tenaient à genoux aux pieds du Pape, tenant à la main les rameaux qui lui étaient destinés. La bénédiction pour laquelle le Cardinal Prêtre est venu présenter l'encens étant faite, le Cardinal Doyen a présenté les trois rameaux au Pape, l'un après l'autre ; il a reçu ensuite le sien, tous les autres Cardinaux ont reçu le leur après lui, faisant comme de coutume le baisement du rameau, de la main et des genoux du Pape. Les Evêques assistants se sont présentés ensuite, et n'ont baisé que les rameaux et les genoux ; les autres Prélats le pied et le rameau. Tous les employés ayant passé, les étrangers les plus distingués ont été appelés. Je me suis présenté des premiers et j'ai reçu avec dévotion et reconnaissance, de la main même du souverain Pontife, la palme que je garde, ainsi que le cierge du jour de la Purification. Les Cardinaux ont pris les habits de leur Ordre, et la procession s'est mise en marche, le Pape étant assis sur la chaise gestatoire, comme de coutume. Le Cardinal ODESCALCHI est allé s'habiller pour chanter la grand'messe. Dès le retour de la procession, le Pape a fait la confession, le Cardinal officiant étant à sa gauche, et répondant avec tous les autres officiers de l'autel et les deux diacres assistants qui étaient à la droite du Pape. Le Pape est re-

monté à son trône où il s'est assis pour bénir l'encens ; avant de quitter le bas du sanctuaire, il a béni l'assemblée à droite et à gauche. Le reste comme à l'ordinaire. J'ai remarqué seulement que les deux Cardinaux Diacres assistants restent debout quand le Pape lit dans le Missel, et que le premier met toujours la mitre, tandis que c'est au second à l'ôter. Le Pape est resté debout, la palme à la main, sans s'appuyer, tout le temps de la Passion qui a été chantée à merveille et a duré bien près d'une heure ; j'ai remarqué que tous les Cardinaux ont gardé encore leur calotte pendant la Passion, et ne l'ont ôtée que pendant que le Diacre d'office a chanté l'Evangile ; enfin, j'ai remarqué que les Cardinaux font la génuflexion à deux genoux, quand ils descendent de leurs siéges pour venir faire le cercle à l'*Agnus Dei*, et avant de retourner à leurs places. Ces remarques ne sont point des minuties pour des rubricistes. Quand le Prêtre chante à la messe : *Pax Domini sit semper vobiscum*, le Pape, les Cardinaux et tous les assistants font le signe de la croix sur le front, sur la bouche et sur la poitrine.

J'ai dîné chez le comte Ciorani avec le Cardinal Vicaire, le Cardinal Turiozzi, Mgr Capucini, à qui j'ai dit un mot de notre affaire, et je ne sais combien d'autres Prélats, entre autres l'Archevêque de Myre, avec qui, enfin, nous avons fait connaissance. Le Cardinal Cacciapiatti était invité, mais, par un malentendu, il s'est trompé d'heure et n'est arrivé qu'à la fin du dîner; il s'en est allé de la porte en faisant des excuses. Mgr Capucini a été fort gai et même fort aimable; après le dîner, il a joué très-joliment du piano pour amuser l'assemblée.

Ayant rencontré ce soir chez le ministre de Sardaigne le Cardinal Cacciapiatti, j'avais envie de lui demander s'il avait bien dîné. C'est un des Cardinaux Diacres qui assistent le Pape au trône. Il m'a dit que le jour des Cendres

ou de la Chandeleur, quand je me présentai devant le Pape pour lui baiser le pied et recevoir le cierge, le Pape lui avait dit qui j'étais.

20 *mars*. — Mgr l'Archevêque de Myre m'a fait l'honneur de venir me voir ce matin ; on ne peut être plus empressé. Je me suis hâté de passer chez le Cardinal PACCA pour le prier de m'obtenir, s'il est possible, d'être exempté de la taxe pour le bref. Ce serait 40 ou 50 piastres d'épargnées. S'il n'oublie pas ma commission, je ne suis pas sans espoir d'obtenir cette grâce. Me trouvant si près de l'église de Campitelli, j'y ai dit la messe au maître-autel, devant l'image miraculeuse qui fut, selon la tradition, apportée par les anges à sainte Galle, sous le portique apparemment de la maison qu'elle habitait, où se trouve présentement l'église. La sainte n'osant pas y toucher, l'image fut remise entre les mains du Pape. Elle est gravée sur une pierre précieuse d'une grande dimension.

21 *mars*. — Rien de remarquable. Écrit et fait une apparition dans les bureaux des brefs. La copie mise au net a été remise à Mgr CAPUCINI, qui la présentera au Pape dès qu'il pourra pénétrer chez lui. Entrevue le soir avec le Chanoine, oncle maternel de M. Jules, homme tout adonné aux bonnes œuvres.

22 *mars, mercredi saint*. — La chapelle Sixtine était tellement encombrée quand je suis arrivé, qu'il ne m'a pas été possible de pénétrer à mon poste ordinaire. Plutôt que de rester parmi cette foule de curieux qui se pressaient pour entendre, trois heures plus tard, le *Miserere*, je me suis retiré et suis descendu pour assister à l'office à Saint-Pierre. Grâce à la politesse des PP. RISPOLI et MANTONE, Liguoriens, j'ai pu demeurer assis. La première lamentation a été chantée par une voix vraiment extraordinaire par la flexibilité et la douceur des sons; la troisième a été chantée à trois voix, très-bien aussi. Le *Miserere*

à la fin a été très-beau. Ainsi, sous le rapport du chant, je n'ai rien perdu en assistant à l'office à Saint-Pierre.

23 *mars.* — La leçon de la veille m'a fait prendre le parti de ne pas attendre Mgr d'Isoard pour monter à Saint-Pierre. Après avoir eu le bonheur de dire la sainte messe dans la chapelle particulière de la maison, par permission expresse du Cardinal Vicaire, à qui je l'avais demandée hier, et qui m'a fait cette faveur, quoique le Pape lui eût recommandé de l'accorder très-difficilement et seulement aux personnes très-distinguées dans l'Église, je me suis acheminé vers le Vatican. Les places n'étaient pas encore toutes prises quand je suis arrivé à la chapelle Sixtine, où l'office se fait comme de coutume. Il n'y a absolument rien de particulier. Tout s'y pratiqué comme ailleurs. C'est le Cardinal Doyen qui a chanté la grand'-messe; le Pape a assisté et suivi les coutumes ordinaires. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est la piété qui l'anime constamment dans toutes les cérémonies. Il ne perd pas de vue l'objet principal, comme la presque totalité de ceux que la curiosité attire. C'est lui qui a porté le saint sacrement au reposoir placé dans la chapelle Pauline. Cette chapelle est séparée de la Sixtine par la grande salle d'entrée.

Il y avait plusieurs choses à voir aujourd'hui au Vatican. Plutôt pour suivre la coutume que par curiosité, je m'étais proposé de les voir; on se serait moqué de moi si, étant à Rome, je n'avais pas vu ce que tant d'étrangers viennent, comme des étourneaux, chercher de si loin. L'affluence de ces sortes de gens, mais surtout des Anglais, est extrême cette année; il n'y a plus de place dans les auberges. Maintenant que je sais ce que c'est, je passerais trente ans à Rome que je ne ferais pas un pas pour le revoir. En toute sincérité, il n'y a rien de curieux que l'empressement de ceux qui veulent voir.

Après que le saint sacrement a été placé dans le tombeau, le Pape est allé donner la bénédiction sur la tribune de la place Saint-Pierre. Dans ce temps-là, la foule s'attroupait à la porte de la salle où le Pape devait venir faire le lavement des pieds à douze Prêtres de différentes nations, qu'il va ensuite servir à table dans une autre salle. Tout le monde aurait voulu entrer à la fois, mais les suisses avec leurs hallebardes et leurs bâtons y mettaient bon ordre ; ils distribuaient des coups à droite et à gauche le plus poliment du monde, donnaient des saccades, poussaient des cris de colère ; c'était une confusion indécente. Je me serais retiré, si je ne m'étais trouvé trop près de la porte ; enfin, dans une poussée, je me suis trouvé dedans ; il aurait fallu se battre pour approcher des apôtres ; j'ai fait comme tant d'autres qui ne tentaient pas seulement de les voir. En attendant que le Pape arrivât, je me suis entretenu quelques instants avec Mgr Brignolet, et ennuyé de cette cohue, j'avais déjà pris le chemin de la porte, lorsque j'ai rencontré le ministre de Sardaigne qui m'a pris sous le bras pour me faire rétrograder. Nous sommes remontés ensemble, et en passant par la salle où le Pape avait lavé les pieds aux douze apôtres, j'en ai vu deux ou trois qui ne s'étaient pas encore rendus à la salle. Ils sont vêtus d'une robe de serge blanche et ont sur la tête un bonnet blanc, à peu près de la forme de nos bonnets carrés sans houpe. Nous dépassâmes cette salle, et grâce à l'habit brodé de mon compagnon, nous parvînmes, non sans quelques difficultés, à la salle du festin. Elle était tellement encombrée de monde, que, malgré ma taille, je ne pus apercevoir que le bouquet de fleurs qui était au milieu. Je ne pus voir ni les convives, ni les plats, ni l'auguste personnage qui les servait. Mais à défaut, nous rencontrâmes le Cardinal Cacciapiatti, qui était à la recherche de son maître de

chambre, et avec lui nous entrâmes dans la salle du banquet des Cardinaux. Dans celle-ci il y avait moins de monde et les choses s'y passaient plus décemment. On faisait le tour, se contentant de regarder le dessert préparé pour chaque Cardinal. Mon parti était pris dès la veille de passer toute la journée au Vatican; j'avais par précaution mis deux petits pains dans ma poche, qui devaient me servir de collation dès que je trouverais l'occasion opportune de la faire. Je profitai du moment où les Cardinaux faisaient leur dîner. On leur servit la soupe et cinq plats fort ragoûtants qui, joints aux confitures de leur dessert, au bon vin, au café et à la liqueur dont tous ceux que j'étais à portée de voir refusèrent, formaient un régal qui faisait plus d'un jaloux dans la salle. Pour moi, qui n'enviais pas ces bons morceaux, je mangeai à mon aise, tout en causant avec mon voisin, le morceau de pain que j'avais apporté; je ne pris d'autre précaution que de me couvrir tant soit peu le visage avec mon chapeau, comme si je parlais à l'oreille de celui qui était à côté de moi. C'était un Français qui ne paraissait pas disposé à se contenter de ce frugal repas. Quand le dîner des Cardinaux fut fini, on enleva tout ce qui était sur la table, à l'exception de la nappe; c'est alors que le prédicateur arriva, monta dans la chaire préparée pour cela, et débita un discours soi-disant sur l'Eucharistie, mais il parla peu et mal de ce grand mystère, fit quelques descriptions poétiques sur le *fiat* de la création, et finit assez tôt pour ne pas donner à l'auguste assemblée le temps de s'ennuyer.

Il était près de trois heures. Attendre pour attendre, je préférai descendre à la chapelle Sixtine pour prendre place; la porte en était fermée et déjà un grand nombre de curieux en obstruait l'avenue; je me glissai sans rien dire par le petit escalier, à moi bien connu, qui aboutit au salon des Prélats, derrière l'autel; je passai si fièrement

devant la sentinelle, qu'elle ne dut pas mettre en doute qu'on ne pouvait rien faire sans moi de ce côté-là. Je fus prendre place et attendis là paisiblement que l'office commençât. J'eus le temps de méditer plus d'une heure sur le mystère du jour. En attendant, la porte s'ouvrit, les places se remplirent de ces étrangers qui doivent être fournis d'une dose surabondante de patience et de bonhomie, pour attendre d'abord plus d'une heure que les offices commencent, rester là tout le temps qu'ils durent, c'est-à-dire plus de trois heures sans rien comprendre à ce qu'on dit, pourquoi ? Pour dire qu'ils ont vu les cérémonies de la semaine sainte et entendu un beau *Miserere* à la fin. Eh bien ! moi je suis catholique, et grâces à Dieu j'entre volontiers dans l'esprit de l'Église, quand j'assiste à ses cérémonies ; mais ne fût-ce que pour ne pas voir ces spectateurs désœuvrés qui profanent nos saints Mystères de leur présence, je ne retournerai de ma vie à ces offices. Je ne me lasserais pas de voir le Pape, de m'unir aux prières du Chef visible de l'Église, mais je ne voudrais être qu'en famille, et je souffre trop de voir ce que nous avons de plus grand sur la terre, servir de spectacle à des impies qui outragent Jésus-Christ par leurs pensées, leur attitude et leurs blasphèmes, et se moquent du Pontife, des ministres de la Religion, de ses cérémonies et de son culte. Ainsi, c'est assez d'une fois pour chaque chose. Dieu veuille que demain je sois plus content de mes voisins !

24 *mars, vendredi saint.* — J'étais tout aussi mal avoisiné qu'hier. C'est l'inconvénient de ce concours d'étrangers, que MM. les suisses font placer de préférence aux meilleurs endroits, parce qu'ils sont vêtus d'un bel uniforme brodé, ou qu'ils ont des décorations ou des épaulettes. L'office a été fait par le Cardinal grand pénitentier, il n'y a rien de particulier, mais l'adoration de la Croix est remarquable. Le Pape se dépouille de sa chape et quitte

ses souliers, soutenu par deux maîtres des cérémonies, deux autres relevant la *falda*, c'est-à-dire cette espèce de jupon de soie blanche qui traîne devant et derrière ; il fait son adoration par les trois prostrations accoutumées. Le Cardinal officiant et le Cardinal doyen la font après lui, puis tous les autres Cardinaux, deux à deux. Ils ont tous aujourd'hui les bas violets. C'est encore le Pape qui porte le saint sacrement pour la messe des Présanctifiés ; on dit Vêpres et chacun se retire.

En sortant de la chapelle, je suis allé sur-le-champ au Gesu pour assister à l'exercice des trois heures d'agonie de Notre-Seigneur. On le fait dans plusieurs églises, et j'ai été fâché après coup d'avoir choisi celle-ci, car je n'ai pas été content du Père qui prêchait. L'exercice est pourtant fort pieux en soi. On se réunit à midi et l'on reste à l'église jusqu'à trois heures, pour y employer dans de saints exercices les trois heures que Notre-Seigneur passa sur la croix. Les églises où se font ces exercices sont pleines dès le commencement, et il faut dire à la louange du peuple romain que chacun s'y tient dans un recueillement très-édifiant. L'assemblée est composée de personnes de tout état, Prélats, Prêtres, religieux, seigneurs, dames, etc. On fait alternativement une lecture qui est écoutée très-attentivement, une explication des sept paroles prononcées par Notre-Seigneur sur la croix, et on intercale un cantique en musique sur le sujet qui vient d'être expliqué par le prédicateur. On finit par donner la bénédiction avec une relique de la croix, sans rien dire en la donnant. Ceux qui veulent passer toute la journée à l'église le peuvent, car l'office commence après cet exercice, et sur le soir on fait très-solennellement les stations de la *via crucis*.

25 *mars*.—Le Samedi saint j'ai assisté à l'office du matin dans l'église de la maison où je suis ; ne pouvant dire la

sainte messe, je voulais communier, et comme on ne donne la communion qu'après la messe, j'aurais été dérangé si j'étais allé ailleurs. Je remarque en passant, que l'église qui ferait sonner les cloches avant qu'on ait sonné à Saint-Pierre, serait mise à l'amende.

26 *mars, saint jour de Pâques.* — J'avais pris toutes mes précautions pour ne rien perdre de la belle cérémonie de ce jour. Ayant dit la messe de grand matin, je suis arrivé à Saint-Pierre avant que l'enceinte fût ouverte. On commençait Matines au chœur des Chanoines. Celui qui devait me faire placer, Mgr Mazio, étant à l'office, j'y ai assisté. Après Laudes, il a eu la bonté de sortir pour me faire prendre la *ciocolatta*, que je n'ai acceptée que par complaisance, parce que je craignais que, les étrangers arrivant déjà en foule, je n'eusse plus de bonne place. Un quart d'heure plus tard, cela me serait arrivé. Grâce à Mgr Mazio, j'ai été placé on ne peut mieux. J'étais sur le banc qui est entre celui du corps diplomatique et celui des Prélats, précisément au centre du sanctuaire, à une égale distance de l'autel et du trône du Pape, qui est au fond du sanctuaire, en face de celui où il s'habille et d'où il entonne Tierce, à portée, par conséquent, de tout voir à merveille ; de plus, par extraordinaire, j'avais le bonheur d'être à côté de bons catholiques. Nous pouvions nous communiquer mutuellement les sentiments que nous inspirait la vue d'un spectacle si magnifique, d'une cérémonie si ravissante. Il faudrait faire un livre pour en rendre compte. Il en est un imprimé que j'achèterai pour l'expliquer à qui voudra ; mais ce que je ne rendrai jamais, c'est l'émotion de mon cœur, les délicieuses impressions qui se communiquaient à mon âme pendant tout le cours de cette scène céleste. Il est impossible, absolument impossible de se faire seulement une idée de ce qui se passe, sans l'avoir vu. Le Pontife semble élevé

au-dessus de la condition humaine; mais plus il est grand, plus aussi la divinité du sacrifice qu'il vient offrir dans tout cet appareil, se rend sensible aux yeux et pénètre par là jusqu'au plus intime de l'âme; plus l'hommage rendu à l'adorable Sacrement, objet unique de tant d'éclat, d'un culte si majestueux dans un temple seul digne de lui dans l'univers entier, ressort et en impose à toute puissance terrestre qui s'éclipse ici devant lui et s'anéantit. Combien de fois me suis-je prosterné en esprit! combien de fois des larmes ont coulé de mes yeux involontairement! Mon âme était dans le ravissement de voir mon Dieu honoré de la sorte, et ma reconnaissance et mon bonheur extrêmes de lui appartenir, d'unir mes faibles adorations, tous les sentiments, toutes les émotions de mon cœur, à la grande invocation, au sublime sacrifice du Pontife suprême, du Vicaire de Jésus-Christ, Père et Pasteur de l'Eglise universelle.

Après la messe, le Pape, accompagné du même cortége avec lequel il était venu, est allé donner la bénédiction pontificale sur la tribune de la place Saint-Pierre. Je me suis rapidement glissé sur cette place, au milieu d'une foule immense de peuple formant un tapis animé sur cette vaste enceinte. C'est encore ici quelque chose d'imposant. Le moment surtout où le Pape, se levant sur la chaise gestatoire, étend les bras, les élève vers le ciel et bénit la multitude prosternée, tandis que les coups de canon du fort Saint-Ange en donnent le signal à la ville, ainsi que le bourdon de Saint-Pierre, la fanfare, la musique et les tambours, ce moment est fait pour produire la plus vive impression sur qui que ce soit.

Le soir de ce beau jour, la coupole de Saint-Pierre est illuminée avec des pots à feu. Au coup d'une heure de nuit, la scène change, et en moins d'une minute, cette même coupole et toute la façade sont en feu. Cet effet

subit et durable est produit par la lumière éclatante d'une multitude de lampions qui sont allumés, je ne sais par quel procédé, en même temps, dans un clin d'œil. Cette seconde illumination dure toute la nuit. A deux heures de nuit, la multitude qui se trouvait sur la place de Saint-Pierre pour jouir de cette belle illumination, se transporte en foule, confusément, mais sans le moindre désordre, devant le château Saint-Ange pour voir tirer le feu d'artifice qu'on appelle la *girandola*. J'étais invité chez l'Abbé Ferrucci, où était une société choisie, les Cardinaux Turiozzi, Frosini, Cacciapiatti ; le prince et la princesse Altieri, la marquise Massimi, l'ambassadeur de France, etc. Les glaces et biscuits ne manquaient pas à la fête. Je me suis sauvé le plus tôt possible, pour arriver dans ma Communauté avant qu'on fît la prière du soir.

27 *mars*. — J'étais invité à assister au sacre de Mgr Rispoli, Liguorien. C'est le Cardinal della Somaglia qui a fait la cérémonie. J'ai passé la journée dans la Maison de ces Pères. Le nouvel Evêque ne change point de costume ; il porte simplement sa croix sur l'habit de sa Congrégation. Cette humilité m'édifie, mais je n'approuve pas beaucoup cet usage, si ce n'est que de cette façon les Evêques ne quittent jamais la soutane, ce qui n'est pas pratiqué par ceux qui ne conservent pas l'habit de leur Ordre ou de leur Congrégation. Sous ce rapport-là, je ne puis que louer cette coutume ; mais j'aimerais mieux que l'on prît les couleurs de l'épiscopat.

28 *mars*. — J'ai dîné aujourd'hui, comme le jour de Pâques, chez Mgr Mazio ; j'étais attendu chez le Cardinal Pacca, c'est par un malentendu que je ne me suis pas rendu à son invitation. Ce qui me déplaît, c'est que pour m'attendre, il a différé son dîner de près de trois quarts d'heure.

29 *mars*. — Ecrit ce matin ; visites indispensables.

30 *mars.* — Rien de particulier.

31 *mars.* — J'ai dîné chez le Cardinal PACCA, qui m'a prêté le premier volume manuscrit de la relation des événements dont il a été le temoin. Ce travail est remarquable par l'impartialité avec laquelle il est écrit ; il renferme des faits fort intéressants. L'histoire y puisera des matériaux. Je suis bien aise d'en extraire un passage qu'il est bon de connaître. Il a trait au fameux concordat de Fontainebleau. Le Cardinal, après avoir fait la description de son entrée à Fontainebleau, raconte sa première entrevue avec le Pape [1]... Tous ces faits me sont particulièrement connus ; j'étais à Paris à l'époque de ces événements, et les rapports habituels que j'avais avec plusieurs Cardinaux, et surtout avec le Cardinal MATTEI, qui m'honorait de sa confiance et de son amitié, m'ont mis à même, non-seulement d'attester la vérité du récit du Cardinal PACCA, mais d'y ajouter encore des circonstances bien intéressantes. Je les laisse de côté pour transcrire encore un passage des mémoires du Cardinal qui fait autant d'honneur à la France, qu'à la délicatesse des sentiments de ce Prince de l'Eglise...

1er *avril.* — J'ai continué la lecture des intéressants mémoires du Cardinal PACCA ; il faudrait pouvoir les copier en entier pour s'assurer qu'ils ne périssent pas par quelque événement imprévu. L'histoire y puisera des documents bien précieux au sujet du bref arraché à Savone par l'importunité et l'adresse des Evêques courtisans, et sur le trop fameux concordat de Fontainebleau. Que le Pape est grand dans l'aveu qu'il fait de sa faiblesse et dans la rétractation des articles qu'il avait consentis. Il aurait pu attribuer cet excès de condescendance aux insi-

[1] Nous ne croyons pas à propos de reproduire ici et dans les pages suivantes ces longs extraits en italien, l'ouvrage ayant été publié depuis lors et traduit en français.

nuations et aux conseils de ceux qui l'entouraient (le Cardinal les nomme, car il ne cache rien dans ses mémoires); il aurait pu aussi pallier la faute qu'il se reprochait en disant, ce qui était vrai, qu'il ne s'était laissé aller à ces concessions que pour éviter les désastres dont l'Eglise était menacée ; mais, non ! soit dans la lettre à Napoléon, soit dans les deux allocutions aux Cardinaux, il ne s'attache qu'à exprimer avec une humilité touchante son repentir et sa rétractation, annulant et déclarant comme non avenu, tout ce qui avait été fait. Le Cardinal PACCA avait raison de me dire qu'il avait fallu toute la vertu de ce saint Pape pour faire une pareille démarche. Quelque pressé que je sois, je ne résisterai pas au désir de m'approprier les pièces de nature à donner une si grande idée d'un Pontife qui a su si héroïquement réparer un excès de bonté et de condescendance, que je n'ose pas appeler un moment d'erreur, et qui jettent en même temps un si grand jour sur l'histoire du temps. J'étais mourant de la maladie épidémique que les prisonniers autrichiens m'avaient communiquée, en les servant dans les prisons d'Aix, lorsque ces événements avaient lieu à Fontainebleau. C'est pourquoi je n'en avais eu jusqu'aujourd'hui qu'une connaissance imparfaite. (*Suit le texte de la lettre du Saint-Père à Napoléon, et l'allocution du Pape aux Cardinaux.*)

Dès que le Pape eut fait cette magnanime action, il fut soulagé, disent les mémoires, et il s'opéra en lui un changement sensible ; il reprit sa gaieté ordinaire et ce sourire habituel qui l'accompagnait ; il ne se plaignit plus ni de dégoût ni d'insomnie, et il dit lui-même qu'il se sentait délivré d'un poids énorme qui l'oppressait.

Napoléon regarda la lettre du Pape comme non avenue, et se hâta de déclarer le concordat de Fontainebleau loi de l'Etat; par un autre décret, il le rendit obligatoire pour

les Archevêques, Evêques et Chapitres de l'empire, ce qui fut inséré également dans le *Bulletin des lois.* Le Pape crut devoir faire une réclamation. Il l'exprima dans une allocution qu'il remit à chaque Cardinal. Elle est trop longue pour que je la transcrive. Cette mesure était nécessaire dans la circonstance, car il était facile de pressentir quelles étaient les intentions du tyran, et si la justice de Dieu ne l'eût culbuté, le schisme et une cruelle persécution étaient inévitables.

Combien y a-t-il encore dans ces mémoires de choses intéressantes et ignorées ! mais je crains que de longtemps ils ne paraissent, à cause de la véracité avec laquelle ils sont écrits par un témoin, ou, pour mieux dire, par un acteur même tel que le Cardinal PACCA, qui nomme chaque chose par son nom et ne ménage personne, par respect pour la vérité....

Il rend surtout responsable du bref signé par le Pape, à Savone, le Cardinal ROVARELLA et Monseigneur, aujourd'hui Cardinal BERTAZZOLI, qui en furent crus les rédacteurs. Quelle différence, s'écrie le Cardinal, entre ce bref, inspiré au Pape par les Cardinaux et les Evêques députés à Savone, et cette belle et énergique lettre écrite au Cardinal CAPRARA par le Saint-Père, quand il n'avait auprès de lui que quelques personnes de sa suite ! *pocchi sui familiari*, c'est-à-dire quand il fut obligé d'agir d'après ses propres lumières et sans être obsédé par personne.

Une autre circonstance que je ne veux pas omettre de rapporter, c'est que lorsque le Pape fut sur le point de signer le concordat de Fontainebleau, qu'il croyait pourtant n'être que des articles, il hésita et regarda Mgr BERTAZZOLI, lui demandant conseil avec les yeux ; le Prélat inclinant la tête et serrant les épaules, fit ce mouvement que l'on fait quand on donne le conseil de céder et de se résigner ; le Pape tout en signant manifesta qu'il le faisait *titubante e*

contra cuore. Il eut la fièvre le lendemain et tomba dans une profonde mélancolie. Lorsque le Cardinal DI PIETRO fut arrivé et lui fit apercevoir le venin renfermé dans ces articles, le Pape ayant vu la chose sous son véritable aspect, et reconnu la faute qu'il avait faite et les funestes conséquences qui pourraient en dériver, rempli de douleur, s'abstint plusieurs jours de célébrer le saint sacrifice, se regardant indigne de monter à l'autel, ce qu'il ne cacha pas aux Evêques français et aux Cardinaux qui étaient à Fontainebleau. Ce ne fut qu'aux insinuations d'un savant Cardinal qu'il se détermina à remonter à l'autel.

2 *avril.* — Continuation des mémoires toujours très-intéressants. J'ai passé une heure chez le Cardinal CASTIGLIONE, Grand Pénitencier, pour traiter avec lui de plusieurs affaires.

Depuis longtemps, je désirais visiter le tombeau du vénérable Benoît-Joseph Labre, mort à Rome le Mercredi saint de l'année 1783. Il est déposé dans l'église de la Madone *ai Monti*, où s'opérèrent tant de prodiges. J'ai prié une demi-heure sur sa tombe avec grande consolation. J'espère qu'on reprendra bientôt la cause de sa béatification ; elle n'a été oubliée qu'à cause des événements, car il y a plus de miracles qu'il n'en faut pour sa béatification. L'argent manque aussi, parce que celui qui avait été ramassé en grande quantité, a été employé pour d'autres béatifications, ou dissipé dans les révolutions qui ont bouleversé Rome à plusieurs reprises depuis un certain nombre d'années.

En passant devant le Collége romain, j'y ai vu descendre le Cardinal PEDICINI en costume ; j'ai supposé qu'on devait célébrer quelque fête et je suis entré aussi. Guidé par des branches de buis dont le pavé était jonché, je suis arrivé à une chapelle intérieure où l'on avait dû chanter les premières Vêpres de l'Annonciation. On prê-

chait dans ce moment; le Cardinal a donné ensuite la bénédiction du saint sacrement. Les messieurs de cette Congrégation que l'on appelle *Prima primaria,* parce que c'est la première qui fut établie, me firent avec politesse l'invitation de venir dire la messe chez eux le lendemain, jour de la fête, ce que j'acceptai volontiers.

3 *avril.* — A sept heures et demie, je me suis rendu à leur chapelle, où j'ai offert le saint sacrifice immédiatement après le P. Général des Jésuites, qui était à l'autel quand je suis arrivé. Les messieurs de la Congrégation ont fait la méditation vers le milieu de ma messe; ils ont chanté ensuite Matines et Laudes de l'office de la sainte Vierge. Après avoir entendu une messe d'action de grâces, je suis passé, selon l'usage, dans le salon du déjeuner, où j'ai pris une tasse de chocolat et une limonade, pour faire comme les autres qui me tenaient compagnie. Les Congréganistes, dans ce temps-là, ont entendu la messe conventuelle, à laquelle ils ont dû communier. Les sacristains ont eu la bonté de me donner plusieurs images, représentant le tableau de la sainte Vierge placé sur le maître-autel, que j'ai acceptées avec reconnaissance en me recommandant à leurs prières. Les Congréganistes ne m'ont pas paru fort nombreux; je ne crois pas qu'il y en eût plus de cent, mais ils étaient choisis. On entendait dans le même instant, dans toutes les parties de la maison, d'autres voix qui chantaient aussi les louanges de Dieu; ce sont d'autres Congrégations dirigées aussi par les PP. Jésuites, et divisées selon l'âge et les classes des jeunes gens.

Je n'ai pu m'empêcher de faire un retour sur cette brillante et édifiante Congrégation que j'avais établie à Aix, qui a fourni tant d'ecclésiastiques à l'Eglise et de bons chrétiens au monde, et qui subsisterait encore, malgré mon absence, si la jalousie et le faux zèle n'avaient conspiré contre elle pour la détruire.

4 avril. — J'avais été invité par le R. P. Montainard, Minime, chargé de la maison et de l'église française de la Trinité-du-Mont, de faire la cérémonie des Quarante Heures. C'est toujours un Prélat qui est prié, parce qu'à Rome cette cérémonie se fait en grande pompe. Le P. Montainard a voulu rendre hommage au clergé de France, en invitant un Grand Vicaire français à faire l'office, qui consiste à chanter la grand'messe, présider la procession du saint sacrement, et l'exposer ensuite sur un trône de feu, tant sont nombreux et éclatants les cierges qui brûlent sur l'autel ce jour-là. Le saint sacrement reste exposé jusqu'au surlendemain. Le même Prélat qui, pour me servir de l'expression du pays, a mis les Quarante Heures, vient les ôter. On chante de nouveau la grand'messe devant le saint sacrement, on fait après la messe la procession, on chante encore, comme le premier jour, les litanies des Saints et le *Tantum ergo*, puis on donne la bénédiction. On a soin que l'office se fasse un peu plus tard le second jour, afin que le saint sacrement soit déjà exposé dans l'église où les Quarante Heures ont lieu après celle-ci, avant que la bénédiction soit donnée. De sorte que, depuis le premier jour de l'an jusqu'au dernier, sans la moindre interruption, le saint sacrement est exposé à l'adoration des fidèles et le jour et la nuit. Et les fidèles ne se montrent pas indignes de cette insigne faveur, car les églises où Notre-Seigneur est exposé sont constamment pleines de vrais adorateurs.

5 *avril.* — J'ai lu encore les mémoires du Cardinal. Je ne résiste pas à l'envie de copier le jugement qu'il porte sur le clergé de France.

6 *avril.* — J'ai chanté la grand'messe, comme je l'ai dit, à la Trinité-du-Mont. La cérémonie n'a fini qu'à une heure. Nous faisions l'office ce jour-là de mon saint patron, du grand saint Joseph ; j'ai été charmé d'en célé-

brer la fête solennellement. Après la messe, nous sommes allés prendre la *cioccolata* chez le P. Montainard, seul Minime, gardien de cette maison, aux frais de l'établissement. Il peut faire cette dépense, car la maison de la Trinité-du-Mont a 6000 écus romains de rentes. Dieu sait l'emploi que l'on fait de ce revenu, depuis qu'il est administré par une commission laïque qui confond le sacré avec le profane, et détourne sans façon de leur vraie destination, des fonds qui n'ont été légués qu'à l'église. La France a trois autres établissements ecclésiastiques à Rome, plus l'Académie pour laquelle je crois que l'on absorbe la majeure partie des revenus des églises. Il faut d'ailleurs donner des pensions à ceux qui veulent bien se prêter à administrer ces fonds. Je m'étonne que le Pape ne corrige pas tous ces abus ; on lui fait vraisemblablement envisager le mécontentement de la cour. Je crois que s'il informait le roi de ce désordre, le roi ne demanderait pas mieux que de le voir cesser.

7 *avril.* — Je ne suis sorti que le soir, pour aller au rendez-vous que le Cardinal Pacca m'avait donné. Il m'a appris que le Pape, toujours plus aimable pour moi, m'avait accordé *très-volontiers* la remise de la taxe pour le bref, et qu'il me verrait avec plaisir quand je voudrais me présenter à son audience. Je vais en conséquence me disposer pour cela. J'ai remis au Cardinal le troisième volume de ses intéressants mémoires. J'avais, en les lisant, remarqué deux choses en parlant de la France, qui ne me semblaient pas exactes ; je me suis permis de les lui faire observer. J'ai admiré la promptitude et la bonne grâce qu'il a mises pour corriger ces deux passages ; il a pris la plume en me remerciant, et, sans répliquer un mot, il les a modifiés sous mes yeux.

8 *avril.* — Quelques visites, achats de chapelets, reliquaires, etc.

9 *avril.* — J'avais été prié par Mme Baudemond, Supérieure des Religieuses du couvent de Saint-Denis, d'aller dire la messe dans leur église, pour faire faire la première communion à plusieurs des élèves de son pensionnat. Je me suis rendu à son invitation; mais si j'y ai rempli ce ministère avec consolation d'une part, de l'autre mon cœur a été cruellement déchiré, en voyant sous mes yeux ces enfants de même âge que notre pauvre Caroline, vêtues précisément comme nous l'avons vue vêtue, lors de cette première communion que cette chère enfant reçut, couronnée de fleurs, sur son lit de mort. Oh ! combien je sens et j'éprouve qu'on peut être résigné à la volonté de Dieu, sans cesser pour cela d'être profondément affligé ! Pauvre petit ange ! Je m'étais trouvé dans le cabinet attenant à la chambre de ma sœur, quand il vint au monde; je l'avais baptisé, et il m'était réservé de l'administrer à la mort et de lui donner l'extrême-onction ! La nature se révolte, mais la grâce la dompte en excitant la foi et l'espérance. Chère enfant ! je te vois dans le ciel sur lequel tu comptais avec tant d'assurance et de simplicité. Il est fait, ce beau ciel, pour ceux qui, comme toi, ont conservé l'innocence : *Talium est enim regnum cœlorum ;* ce sont les paroles que j'ai gravées sur ta tombe. Maintenant que tu règnes avec le bon Dieu que tu désirais tant de posséder, invoque sa clémence et sa miséricorde sur ceux qui, comme moi, ont mérité d'en être séparés à jamais, mais qui osent encore espérer, par les mérites de Jésus-Christ et les prières des saints, de parvenir à la bienheureuse patrie, pour y aimer et louer éternellement ce même Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

10 *avril.*—Quelques visites pour conclusions d'affaires.

11 *avril.* — Chez le Cardinal Grand Pénitencier, à Monte-Citorio, pour remettre certains papiers à l'Abbé

Niel qui part pour Paris. Visite au Chanoine del Bufalo, pour connaître l'Institut des Missionnaires du sang précieux de Notre-Seigneur.

13 *avril.* — Le marquis de Croza m'ayant pris en grande affection et désirant me voir souvent, je n'ai pu lui refuser d'aller dîner chez lui en famille. Il a loué le deuxième étage du palais qu'il habite ; je n'ai pu m'empêcher de frémir, en entrant dans la chambre où fut si inhumainement assassiné, au commencement de cette année, le pauvre Prélat Traitto. Le marquis fera sa chapelle de cet appartement, précisément en expiation de ce forfait.

14 *avril.* — J'ai fixé mon départ pour jeudi 27. Je dois donc me mettre en devoir de prendre congé des personnes qui m'ont donné tant de marques d'intérêt pendant mon séjour à Rome. Nous étions convenus hier avec le ministre de Sardaigne qu'il viendrait me prendre dans sa voiture pour aller chez le Cardinal secrétaire d'Etat ensemble. Ce n'est pas sans motifs que j'avais fait cette combinaison ; car le vendredi étant le jour d'audience des ministres, me trouvant seul, j'avais à craindre d'attendre longtemps dans l'antichambre. Ce que j'avais prévu me serait arrivé. Nous sommes entrés les premiers, laissant pour jusqu'à midi, vraisemblablement, un Prélat et d'autres personnes qui attendaient leur tour. Le Cardinal a été, comme de coutume, très-aimable pour moi ; il m'a témoigné son regret de me voir partir, et il m'a embrassé très-affectueusement, me souhaitant bon voyage. J'ai éprouvé quelque peine, en songeant que je ne reverrai plus cet excellent Cardinal, que je connais depuis tant d'années, et que j'ai vu dans de si mauvais temps à Paris. J'ai pris congé aussi du Cardinal Spina et du Cardinal Pacca, qui part demain pour Porto, mais que j'espère revoir dans quelques jours.

15 *avril.* — Le Pape m'ayant permis de prendre congé de lui, j'avais demandé à Mgr Barberini, maître de la chambre, quel jour je pourrais me présenter ; il m'avait fixé le samedi.

J'ai oublié de marquer, le mardi 11, que j'avais assisté ce jour-là à une séance fort intéressante de l'Académie des Arcades, tenue au Capitole dans la salle donnée par Léon XII. Le Cardinal Vicaire fit le discours d'ouverture, qui fut très-applaudi, et un grand nombre d'académiciens lurent successivement, les uns des sonnets, les autres des odes anacréontiques en latin et en italien, des églogues, des chansons, et jusqu'à des épigrammes grecques. Parmi les académiciens se distingua Mme Henriette Dionigi Orfei, qui lut à son tour un fort joli sonnet. La séance était brillante, la salle remplie d'un auditoire choisi, dans lequel on distinguait presque la moitié du sacré Collége, la reine de Sardaigne et les princesses ses filles. Je me trouvais placé parmi les Prélats, tout auprès de Mgr le Maître de chambre de Sa Sainteté (premier chambellan) ; c'est là que, profitant de l'occasion, je lui demandai mon jour d'audience.

Je ne manquai pas, le samedi, de me rendre au Vatican. Quoiqu'il fût assez de bonne heure, je trouvai déjà quelques personnes dans l'antichambre qui précède celle où se tiennent les ministres, et celle-ci était à moitié remplie ; il est vrai qu'elle n'est pas grande. Mais si les Prélats, qui attendaient leur tour pour passer, eussent été aussi long que le premier qui fut introduit dans le cabinet du Pape, je pourrais faire mon deuil de mon audience ce jour-là. C'était un ministre que le Pape charge de beaucoup d'affaires ; heureusement les autres furent plus expéditifs. Je fus introduit immédiatement après eux ; j'en fus fâché sans doute pour ceux qui comptaient passer avant moi, mais pas assez pourtant pour être tenté de leur

céder la faveur que Sa Sainteté voulait bien me faire.

Je fus reçu dans la même chambre que la première fois. Le Pape était assis à la même place, mais je le trouvai bien mieux portant. Il me fit signe d'approcher, voulant me faire abréger le cérémonial, qui porte de faire trois génuflexions; je n'en fis qu'une avant de me placer à ses pieds, où je voulus rester à genoux malgré les instances qu'il fit pour que je me relevasse. Les premières paroles que je lui adressai furent l'expression de ma reconnaissance pour les bontés dont Sa Sainteté m'avait comblé; le Pape comprit que j'en étais pénétré, et il eut la bonté de me dire qu'il avait fait pour moi ce que..... C'est équivalent à ce qu'il fallait faire. Le Saint-Père me mit si fort à mon aise, qu'il s'établit sur-le-champ entre nous une conversation très-intéressante; et si, de mon côté, je mis mon cœur à découvert, il daigna du sien me parler avec une confiance qui me donna la mesure de l'estime qu'il veut bien faire de moi. Je profitai d'une si belle occasion pour lui faire toutes les demandes que j'avais marquées sur un morceau de papier. Je ne pris d'autre précaution que de demander la permission à Sa Sainteté d'être indiscret pour la dernière fois que j'aurais le bonheur de me trouver à ses pieds. J'avais marqué seize articles que je défilai l'un après l'autre. Le Pape ne me refusa rien; au contraire, ce fut avec la grâce qui le caractérise, qu'il voulut bien m'accorder tout ce que je lui demandai. Il avait préparé une lettre pour mon oncle, qu'il me remit de sa propre main. Je le fis rire en lui disant, en souriant moi-même, que j'avais certain scrupule, un remords que je ne pouvais apaiser qu'en lui en faisant part. « J'avais été chargé, lui dis-je, par le roi de Sardaigne, d'exprimer à Votre Sainteté le désir qu'il aurait eu de venir à Rome à l'occasion du Jubilé, mais qu'il avait été détourné de cette pensée par les devoirs de la royauté. Je n'osai pas, très-

Saint-Père, m'acquitter de ma commission la première fois que j'eus l'honneur d'être admis à votre audience, pour ne pas me donner les airs d'un ambassadeur extraordinaire, etc. » Le Pape sourit très-gracieusement, et, après avoir fait l'éloge de ce souverain, il me chargea, si je le voyais à mon passage dans ses États, de lui faire connaître les sentiments dont il est animé pour lui. Le Pape me parla de la France ; il la connaît mieux que la plupart de ceux qui voudraient lui donner des conseils. Je fus flatté et presque étonné des particularités qu'il ne craignit pas de me communiquer ; je répondis à cette confiance par l'expression franche de mes sentiments sur l'état actuel des choses. Parmi les divers sujets qui furent traités dans cette longue audience, nous parlâmes de la dernière lettre pastorale qu'il a faite pour condamner les sociétés secrètes ; je profitai de cette occasion pour lui parler de la conversion de la loge maçonnique d'Aubagne ; il en fut très-consolé et voulut bien m'expliquer pourquoi il avait donné un an de temps à ceux qui reviendraient, pour les dispenser de la révélation.

Je n'oublierai jamais tous les autres détails de cette mémorable audience. Je finis par demander au Saint-Père un chapelet au nom de mon oncle et une médaille pour moi : « Le Jubilé m'a dépouillé de tout, me répondit-il, mais demain je remettrai à Mgr Caprano ce que vous désirez. » Et il ne l'a pas oublié, car il lui remit, en effet, un superbe chapelet enchaîné en or avec un gland et une grande médaille d'or, plus deux médailles en argent pour moi. Il me fut impossible de lui baiser les pieds ; il me présenta deux fois la main que je baisai avec un sentiment profond de dévotion. Je lui demandai sa bénédiction apostolique pour ma mère, ma sœur, ses enfants, sa famille, mon oncle, notre Société et moi. « Oh ! je vous la donne de tout mon cœur, *de rore cœli,* » dit-il,

en élevant les yeux au ciel, et me parlant de nos messieurs, « qu'ils continuent à bien travailler pour le bien des âmes, etc. » Il me chargea de saluer mon oncle et me souhaita un bon voyage.

Dans le cours de l'audience, il m'avait accordé à perpétuité toutes les grâces qu'il avait précédemment accordées pour sept ans : « Il faudrait me laisser le rescrit, me dit-il, pour que je le fasse consigner à la suite. » — « Très-saint Père, lui dis-je, je suis grand vicaire, ne pourrais-je pas certifier moi-même la grâce que vous daignez nous accorder verbalement ? » — « Tout aussi bien », me répondit-il. C'est ce que je ferai quand je serai en France; car je n'ai point de cachet ici. Le Saint-Père ajouta verbalement d'autres faveurs que je certifierai de la même manière.

Il est possible que ceux qui attendaient dans l'antichambre aient trouvé le temps de mon audience un peu long ; quant à moi, il me parut fort court et bien employé.

16 *avril.* — Je n'ose presque pas avouer qu'uniquement occupé de nos affaires à Rome, je me mettais fort peu en peine de voir les curiosités qui attirent tant d'étrangers dans cette superbe ville. Soigneux seulement de rechercher les monuments dont la piété de tous les siècles a laissé tant de traces, j'étais satisfait quand j'avais visité une basilique, prié sur le tombeau d'un saint, contemplé quelques-unes de leurs œuvres et les lieux qu'ils ont spécialement habités. Me voici sur le point de quitter Rome, et je n'ai pas vu une seule *villa*, je n'ai pas eu le temps ou peut-être une volonté assez forte d'aller à Tivoli, ou dans les environs si renommés. Pour ne pas m'attirer trop de reproches, je ferai quelque effort en ce genre, et je commence aujourd'hui par visiter la *villa Pamfili Doria*, qui est vraiment digne d'être vue. C'est une villa royale. L'espace est immense ; les allées, les bosquets, les jets d'eau

et les fontaines y sont parfaitement ménagés. On voit dans cette villa des pièces d'eau qu'on pourrait appeler de petits lacs, un orgue que l'eau fait jouer, et tant d'autres curiosités que j'ai parcourues avec deux de nos Lazaristes, sans lesquels peut-être j'aurais eu de la peine à me déterminer à faire cette course. En revenant, nous nous sommes arrêtés devant la belle fontaine appelée *Fontanonii*, qui fournit abondamment des eaux à toute la partie de la ville nommée *Transtevere*. Plusieurs Papes ont concouru à la construction de cette belle fontaine, qui n'est pourtant pas aussi belle, à mon avis, que celle de *Trévi*, qui peut être comparée à une rivière. Elle fait l'ornement, et fournit de l'eau excellente à la partie opposée de la ville.

17 *avril*. — Je désirais depuis longtemps célébrer le saint sacrifice dans la chambre occupée pendant plus de trente ans par saint Philippe de Néri, et me servir du même calice dont il faisait usage. J'allai pour cela, l'autre jour, sonder le terrain pour ne pas me flatter mal à propos. On voulut bien me promettre que le jour qu'il me plairait de choisir, on se ferait un plaisir de satisfaire en tout ma dévotion. J'y suis allé ce matin, et sur-le-champ la chapelle a été ouverte et le précieux calice préparé. L'autel se trouve précisément dans la très-petite chambre que le saint occupait, celle-là même où il fut favorisé de tant de visions célestes, celle où il fut visité par saint Charles Borromée, par saint Ignace de Loyola, par saint Félix de Cantalice. Cette chambre a été la seule de toute la maison qui n'ait pas été la proie des flammes, le Seigneur n'a pas voulu permettre qu'un sanctuaire si cher à la piété fût enlevé aux fidèles qui, des diverses contrées du monde, viennent y puiser de bons sentiments. Cela devrait être, du moins, quoique je ne sache pas qu'on recherche beaucoup ce trésor caché, que j'ai été heureux d'avoir découvert. Ces souvenirs et de pareils monuments

me font le plus grand bien; il est possible que d'autres en fassent moins de cas, parce qu'ils ont moins besoin de ranimer leur ferveur. Le doyen et le grand sacristain furent polis pour moi outre mesure. Ils m'aidèrent pour me revêtir et me dépouiller des ornements sacerdotaux, et il fallut après mon action de grâces accepter la *cioccolata*.

A trois heures, je pris la grande résolution d'aller à Tivoli; j'y arrivai avant la nuit. Etant descendu chez messieurs de la Mission, je profitai du reste du jour pour visiter la villa d'Este, voulant dans la journée du lendemain voir tout ce qui attire les étrangers à Tivoli, si cher aux anciens Romains. La villa d'Este, quoique abandonnée, présente encore un superbe coup d'œil. La maison est royale, elle est située sur le penchant de la colline et domine le vaste jardin, dans lequel on descend par des terrasses formant un amphithéâtre magnifique. L'eau est très-abondante, mais un grand nombre de fontaines sont abandonnées, et on a planté des choux et des oignons dans les plates-bandes qui étaient jadis uniquement consacrées à l'agrément. Il faudrait que le Pape achetât cette maison ; le séjour en serait agréable et sain.

18 *avril.* — Dès cinq heures du matin, j'étais sur pied. Je dis la sainte messe de très-bonne heure, et tout de suite après mon action de grâces nous partîmes avec M le Chanoine Sertili, à qui j'avais été recommandé, pour parcourir tout ce qu'il y avait à voir. Sous les auspices d'un cicérone si distingué, j'allai d'abord au temple dit des *Sibylles*. Ce monument est du bon temps ; il est de forme circulaire, les deux tiers des colonnes sont conservées. Plus on le regarde, plus on admire l'élégance de cette construction, les proportions, le travail ; c'est dommage que quelques lézardes annoncent son prochain dépérissement. Ce sera une perte pour les arts. Si au lieu d'appartenir à un aubergiste, qui s'en sert pour achalander son hôtel, ce

temple était la propriété du gouvernement, on en empêcherait la ruine totale par quelques dépenses faites à propos. A côté de ce joli édifice se trouve un autre temple transformé en église, dont on voit encore plusieurs colonnes à moitié rongées par le temps; on croit qu'il était dédié à Vesta.

Après avoir payé notre tribut d'admiration à ces beaux restes antiques, nous descendîmes par un chemin artistement pratiqué sur le rocher escarpé, à la grotte dite de *Neptune*. Avant d'y arriver, nous considérâmes à loisir la cascade qui se présente en face ; elle fait un fort bel effet ; c'est une portion des eaux d'une rivière, qui tombe d'une très-grande hauteur avec fracas et toute écumante ; mais la plus belle horreur que j'aie vue en ce genre, c'est l'effet produit par la chute de tout le reste des eaux de la rivière dans ce que l'on appelle la *grotte de Neptune*. On ne s'approcherait pas de cette épouvantable grotte sans le plus grand danger, si on n'avait eu soin de pratiquer une rampe qui empêche les curieux de glisser dans ce gouffre, où les eaux tombent de toutes parts, avec un horrible fracas, d'une très-grande élévation et avec violence, poussées impétueusement vers les ouvertures par lesquelles elles s'échappent écumantes et s'entre-choquant. Je ne pus m'empêcher de frissonner en admirant l'effet de ces eaux, et je rendis grâce à M. Miollis, à qui l'on doit, et le chemin qui conduit à la grotte, et les garde-fous qui sauvent ceux qui s'en approchent. Des exemples récents ont prouvé s'il était prudent et même nécessaire de prendre ces précautions.

En remontant de la grotte, nous arrivâmes à une chapelle bâtie sur les restes de la maison de campagne d'Horace ; il fallait passer par là pour voir ce que l'on appelle les *cascatelles*. Elles sont produites par la chute des eaux qu'on a détournées de la rivière pour faire aller

les moulins et les fabriques de Tivoli. Les peintres ont parfaitement saisi la vérité de ces beaux effets, soit ici, soit à la grotte de Neptune. Nous parcourûmes les champs où se trouvait la superbe maison de campagne d'Horace, précisément en face de celle de Mécénate, dont il reste quelque chose de plus, mais pas assez pour se faire la moindre idée de sa magnificence et de ses agréments. Je l'ai visitée après avoir traversé la rivière qui coule au fond du vallon ; on y voit encore quelques arceaux bien conservés, et un solitaire ouvrier fut le seul homme que nous rencontrâmes dans ces lieux, fréquentés jadis par tout ce que Rome contenait de grands hommes, de génies féconds, d'artistes habiles, dans les plus beaux temps de cette superbe République, si on peut donner ce nom à l'Empire romain du temps d'Auguste.

Avant d'entrer dans la villa de Mécénate, nous visitâmes le petit temple de la déesse *Toux*. Il fallait que les rhumes fussent dangereux dans ces siècles reculés. Je ne vis dans ce temple en forme de rotonde, dont les murs sont bien conservés, qu'un seul dévot digne de la déesse qu'on y adorait jadis : c'était un vieil âne broutant quelques brins d'herbe. Cela me donna l'idée que j'étais à jeun, et nous nous rapprochâmes du dîner. Le repas, quoique frugal, fut mangé de bon appétit et en silence, car nous étions au réfectoire de messieurs de la Mission, et quoiqu'ils ne soient que deux Prêtres en tout, un Frère ne manque pas de faire la lecture, tant bien que mal, pour qu'on ne soit pas tenté de parler.

Au dernier morceau, nous repartîmes pour aller visiter la *villa Adriana*, qui se trouve à une demi-lieue de Tivoli. Bien qu'il ne reste plus que quelques ruines de cette immense maison de campagne, rien ne m'avait donné une plus grande idée de la magnificence romaine. Cette maison, si l'on peut donner ce nom à cette vaste étendue,

avait plus de 6 milles de circuit, c'est-à-dire plus de 2 lieues. L'empereur Adrien y avait renfermé tout ce qu'il avait remarqué de plus beau dans tous les pays qu'il avait parcourus. Il voulut que dans cette enceinte les étrangers de toutes les nations retrouvassent les édifices et les plus précieuses raretés de leurs pays respectifs : les théâtres, les temples, les athénées, les lycées, les hippodromes, les fontaines et jusqu'aux lacs et aux forêts. Les antiquaires prétendent reconnaître ces divers objets aux restes qui semblent n'avoir survécu que pour attester l'existence d'une vaste conception, mais qui prouvent, en même temps, comme tant d'autres ruines que l'on rencontre à chaque pas, la vanité des choses humaines et le néant de tous les ouvrages de l'homme ici-bas.

La voiture vint me prendre sur le chemin, et nous revînmes ventre à terre à Rome, grâce à une petite pointe de vin qui mettait notre postillon en gaieté, sans troubler néanmoins ni sa vue ni sa raison. Je me recommandai à nos Anges gardiens, et avec leur assistance, nous arrivâmes à bon port.

19 *avril.* — Il était temps que je retirasse le bref, que j'avais laissé reposer à dessein quelques jours. Quoique le Pape m'ait fait grâce de la taxe qui se serait élevée à 47 piastres, il m'en a fallu compter 9 pour les menus plaisirs de MM. les commis, et quelques-unes en sus.

20 *avril.*— J'ai fait un second pèlerinage à Saints-Jean-et-Paul, pour dire la messe dans la chambre du vénérable Paul-de-la-Croix, et sur le même autel qui servait à ce grand serviteur de Dieu. On conserve précieusement dans sa chambre les objets dont il se servait pendant sa vie : j'ai fait mon action de grâces devant le crucifix qu'il portait dans ses missions, et je m'appuyais sur la même petite table sur laquelle il est écrit qu'il s'appuyait lui-même, quand il faisait oraison. Par respect, je n'ai pas osé m'as-

seoir sur les deux chaises dont il se servait, je me suis contenté d'appuyer mes lèvres sur la partie où il appuyait ses mains. On voit dans une armoire vitrée une quantité de choses qui lui appartenaient, la Bible, les bréviaires, l'Imitation de Jésus-Christ, son cilice, ses souliers, ses habits, son lit et jusqu'à son sang conservé dans une bouteille. Le Père postulateur de la cause a eu la bonté de me donner plusieurs morceaux de sa tunique, ainsi que de celle de Mgr Strambi, un des premiers disciples du vénérable, devenu ensuite Evêque de Macerata, et mort en odeur de sainteté, à l'époque où le Pape se rétablit; on a prétendu qu'il avait offert à Dieu sa vie en échange de celle du chef de l'Eglise. Les Pères passionnistes m'ayant prié de rester à dîner avec eux, j'ai commencé par les suivre au chœur, où nous avons dit Sexte et None debout, selon leur usage, et très-posément, comme ils disent tout l'office.

En rentrant, personne de plus étonné que moi de rencontrer sur mes pas le théologien Lantevi, arrivé de Turin aujourd'hui même, malgré son âge et ses infirmités, pour solliciter ce qu'il n'a pu obtenir de loin, et qu'il aura peut-être de la peine à obtenir de près, malgré toutes les protections qui accompagnent toutes les sollicitations, comme elles avaient devancé sa venue. Je n'avais que ma confiance en Dieu et la bonté de ma cause, et j'ai réussi sans autre secours. J'en souhaite autant à ce digne homme.

21 *avril*. — Je n'avais pas oublié que le Saint-Père m'avait promis de remettre à Mgr Caprano le chapelet qu'il destinait à mon oncle, et les médailles qu'il voulait bien me donner ; j'avais tenté deux fois de retirer ces objets, mais inutilement, ayant toujours trouvé la porte du Prélat fermée. Aujourd'hui, plus heureux, je l'ai rencontré chez lui, et quoique ce fût jour de courrier, il m'a fait entrer et

m'a reçu à merveille. La conversation s'est prolongée fort au delà du temps que je m'étais fixé, mais Monseigneur a su, par ses manières aimables et la confiance d'abandon qu'il a bien voulu mettre dans le discours, rendre ces moments de plus que je lui ai donnés fort agréables et intéressants.

L'après-dînée, étant entré dans l'église des Saints-Apôtres, je me suis rencontré avec le Cardinal Vicaire, qui est venu y faire la visite apostolique. Après avoir adoré le saint sacrement, il est entré à la sacristie où tous les Religieux étaient assis autour de lui, il leur a fait un petit discours dans lequel, en leur rappelant qu'ils étaient les enfants de Saint-François et les disciples de Saint-Bonaventure, il les a exhortés à ne pas dégénérer d'un Père si saint et d'un si grand maître. Il est venu ensuite dans le chœur, où il a pris l'étole et la chape violettes pour faire l'absoute, pendant laquelle il est resté assis jusqu'au *Pater*.

La procession s'est mise en marche, non point pour aller au cimetière, il n'y en a point à Rome, mais pour faire le tour de l'église, où sont situées les tombes sur lesquelles le Cardinal répandait, en marchant, de l'eau bénite ; avant d'entrer dans le chœur il a fait la seconde absoute, puis il a changé d'ornement, et revêtu de la chape de drap d'or, il est venu se placer au bas de l'autel du Saint-Sacrement. On a exposé le saint ciboire sur l'autel, il l'a encensé tandis que l'on chantait le *Tantum ergo;* après cette strophe, accompagné d'un Père Dominicain, il est monté à l'autel pour visiter les vases sacrés ; étant redescendu, il a encensé de nouveau tandis que l'on chantait le *Genitori;* après avoir dit l'oraison il a donné la bénédiction, et ayant quitté la chape et l'aube, il a continué sa visite en mozette. Je l'ai laissé exercer ses fonctions, et me suis rendu chez Mgr FORNICI, un des maîtres de cé-

rémonies du Pape, qui m'a fait présent d'un ouvrage qu'il a composé sur la liturgie et les cérémonies.

22 *avril.* — Dîné avec le *teologo* Lantevi. Arrêté ma place à la diligence, afin de partir dimanche, 30, pour retourner en France, en passant par Lorette, Milan et Turin.

23 *avril.* — Dîné chez Mgr Mazio. Entré au Gesu pour recevoir la bénédiction. En sortant, je me suis rencontré avec les principaux littérateurs de Rome, qui venaient de se concerter pour ne pas abandonner l'entreprise du journal, malgré les contradictions qu'il éprouve.

24 *avril.* — Dîné chez le marquis de Croza. Nous nous lions tous les jours davantage par sympathie, et plus encore à cause de la conformité de nos principes et de l'estime mutuelle que nous avons conçue l'un pour l'autre Le R. P. Orioli et le *teologo* Lantevi étaient à ce dîner.

Le soir, le R. P. Mantone, ce Rédemptoriste qui a eu le bonheur de connaître le bienheureux Liguori, m'a fait un cadeau précieux que j'estime plus qu'un trésor : c'est un morceau d'os du bienheureux, et une lettre toute écrite de sa main. Je ne saurais dire lequel de ces deux objets m'est le plus cher. Mes yeux ne se rassasient pas de les voir. Ce bon P. Mantone savait le plaisir qu'il m'occasionnait, en me faisant ce cadeau. J'ai été aussi bien sensible à ce qu'il m'a dit en me le donnant. C'est peut-être une faiblesse de le répéter, mais cet aveu, sorti de la bouche d'un homme qui n'a jamais fait de compliment de sa vie à qui que ce soit, m'expliquant l'énigme de l'accueil général qui m'a été fait à Rome, je veux le consigner ici, non point pour m'en souvenir, mais pour la consolation de nos amis, à qui seuls sera confié ce journal, pour les amuser quelques instants. « Tous ceux qui ont fait votre connaissance à Rome, me disait donc ce bon Père, répètent que vous avez su gagner tous les cœurs, qu'il n'en est pas un qui ne vous aime et ne vous estime.

C'est le bienheureux qui a fait cela, » ajouta-t-il.—Je l'invoque, en effet, tous les jours, et il a dû contribuer à cette disposition générale que je n'ai pu m'empêcher de remarquer tous les jours depuis que je suis à Rome.

25-26 *avril*. — Pluie qui m'a dérangé. Ecrit chez moi.

27 *avril*. — Non content d'avoir dit la sainte messe avec le calice de saint Philippe de Néri, à Saint-Girolamo *della Carita* et sur l'autel où repose son corps, j'ai eu la dévotion de la dire aussi dans la chapelle attenante à la chambre qu'il occupait, et qui est la même chapelle où il s'arrêtait si longtemps pour célébrer les divins mystères. On y voit encore la même croix, les mêmes chandeliers, le même tableau de la sainte Vierge, la même petite sonnette attachée au mur, dont on se servait pour la messe du saint. Dans la pièce qui est en avant, on voit dans des armoires vitrées le confessionnal en bois commun, avec une grille à petits trous, la chaire de laquelle il instruisait le peuple, le lit, un petit moine pour se réchauffer, des souliers, etc. Je visitai ensuite la maison qui est fort belle, la bibliothèque qui a été sauvée en entier. On a placé dans des rayons, fermés avec de petites grilles en fil de fer, tous les livres dont le saint se servait.

Je me suis rendu vers deux heures chez le marquis de Croza pour y dîner. Je ne m'attendais pas d'y apprendre que son secrétaire, celui-là même qui, deux heures auparavant, était venu chez moi pour me remettre mon passeport, rendait le dernier soupir. Il venait d'être frappé d'un accident d'apoplexie, en passant dans la rue. Après le dîner, nous nous sommes transportés à la Sapience, pour entendre le discours que Mgr MARCHETTI a fait à l'ouverture des séances de l'Académie catholique. La réunion était choisie ; l'orateur a combattu le système du P. VENTURA sur le principe de l'autorité.

28 *avril*. — J'ai été prendre congé du prince des

Apôtres dans la grande basilique de Saint-Pierre. En passant devant la porte qui conduit à la coupole, j'ai été tenté de la voir ; j'y suis donc monté, plutôt pour pouvoir dire que je suis entré dans la boule qui la couronne, que par vraie curiosité. Ce qu'on dit est très-vrai, trente-deux personnes peuvent y entrer ; il faudrait pour cela que dix se plaçassent sur les fers qui se croisent pour soutenir la boule, mais vingt-deux personnes peuvent facilement s'y asseoir en rang d'oignon. L'escalier est si beau, et il est si facile d'arriver même jusqu'à la boule, dans laquelle on entre par le centre sans le moindre risque, que je ne conçois pas comment on peut inscrire son nom dans un grand registre conservé dans la pièce au-dessous de la boule. En descendant, je me présentai sur la corniche intérieure de la coupole ; c'est de là qu'on peut juger de la prodigieuse élévation de cette église. Les proportions sont si bien gardées, qu'on n'en est pas frappé lorsqu'on est dans l'église ; mais, du haut de la coupole, on est effrayé ; les hommes qui passent ne semblent pas plus grands que des canards, et on ne distingue que bien confusément les objets. Il avait fallu monter cinq cent quatre-vingt-dix marches pour arriver à la boule.

En revenant de Saint-Pierre, je suis passé chez le P. Taddini, Grand Carme, professeur de morale à la Sapience pour prendre congé de lui ; chez Ferrucci, pour lui donner mes dernières commissions ; au couvent des Augustins de *Santa-Maria del Popolo,* pour y voir le Prieur, qu'on m'avait annoncé être un homme d'une grande vertu. De là, montant par l'allée qui conduit à la belle promenade de *Monte-Pincio*, je suis arrivé chez le P. Montainard, et j'ai pris aussi congé du bon Abbé de la Trappe, qui n'a pas été heureux dans son séjour à Rome. J'ai fini par arriver chez l'ambassadeur, où j'étais invité à dîner.

29 *avril.* — L'ambassadeur m'a fait prier de passer

chez lui; je n'y suis allé qu'après avoir fait bien des courses. Il m'a entretenu plus d'une heure et demie dans son cabinet, et j'ai été fort content des principes qu'il a manifestés, et de tout ce qu'il a été dans le cas de me dire. Le temps était froid et humide ; je ne sais si c'est à cela, ou à un peu d'excès de fatigue, que je dois attribuer une douleur très-vive dans les muscles de la cuisse gauche, et un affaiblissement tel dans cette partie, qu'il m'est presque impossible de marcher. Je devais partir demain ; j'ai obtenu de différer jusqu'à jeudi.

30 *avril.* — Mon mal a augmenté au lieu de diminuer. Je me suis pourtant forcé pour sortir ; mais je n'ai pu marcher qu'avec une extrême difficulté. Arrivé chez le marquis de Croza, il a voulu me faire faire un tour en voiture ; cet exercice ne m'a fait aucun bien, et lorsque j'ai voulu rentrer, j'ai cru que je n'arriverais pas chez moi. Si cela continue, je ferai un joli voyage, car je suis décidé d'en finir et de partir jeudi sans faute.

J'avais été ce matin chez Mgr Marchetti, pour savoir la réponse à la dernière supplique que j'avais présentée au Pape par son entremise. Mgr m'a dit que, non-seulement le Pape m'accordait ce que je lui avais demandé, mais qu'il avait dit qu'il voulait que ce fût dans toute la latitude possible : *amplissime*, et que si j'étais bien aise d'en avoir un bref, on n'avait qu'à le faire savoir à Mgr Capucini. Il est donc vrai que, jusqu'au dernier moment, le Saint-Père a fait verser la mesure en ma faveur.

1er *mai.* — Les muscles de ma cuisse sont plus irrités et plus faibles que jamais. Je n'ai pas pu sortir aujourd'hui, et c'est avec beaucoup de peine que j'ai pu dire la sainte messe. Cette incommodité m'a tout l'air d'une sciatique. S'il en est ainsi, je puis m'armer de patience.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Nos 39 et 40. — Septembre et décembre 1872.

MISSIONS DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. FOURMOND AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission du lac Sainte-Anne, le 26 décembre 1870.

Très-révérend et bien-aimé Père,

Pour me conformer à l'avis que m'a donné Mgr Grandin, notre bon et vénérable Père, je vous envoie le récit des tristes événements de mon voyage à la Prairie. J'aurais voulu n'avoir à vous faire part que de consolations, afin de soulager votre cœur si paternel du poids énorme d'épreuves qui doit l'accabler par le temps qui court; mais, ici comme par toute la terre, la main adorable du bon Dieu s'est appesantie sur nous, pour nous faire expier nos iniquités et nous rendre moins indignes de son amour. Toutefois la vue des beaux sentiments de péni-

tence et de résignation avec lesquels nos pauvres chrétiens ont subi ces douloureuses épreuves sera certainement pour vous, vénérable Père, comme elle l'a été pour nous, une bien douce consolation.

Je ne devais pas, cette année, accompagner les chasseurs à la Prairie ; il avait été décidé, dans le conseil épiscopal, que je passerais toute l'année dans la résidence du beau lac Sainte-Anne, pour achever l'instruction théologique de nos deux Frères scolastiques, le F. Doucet et le F. Blanchet. Déjà, je m'étais trouvé très-heureux de passer l'hiver, le printemps et une partie de l'été dans cette aimable solitude ; j'espérais bien jouir encore du même bonheur pendant l'automne ; mais *l'homme propose et Dieu dispose*. Que de fois déjà n'ai-je pas éprouvé la vérité de ces paroles pleines de sagesse, aussi bien que de ces autres : *La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel !*

Voilà donc tout à coup l'heure de l'épreuve et du combat qui sonne.

Il y avait environ deux mois que je n'avais eu le bonheur d'embrasser mon cher confrère de Saint-Albert, le R. P. Leduc, lorsque soudain il nous arriva au moment où les Frères scolastiques et moi faisions notre oraison du soir devant le saint Sacrement. Aussitôt je cours l'embrasser ; mais quel n'est pas mon chagrin et ma crainte, en le voyant tout d'abord répondre à mes saluts affectueux par une petite toux sèche, saccadée, indice certain d'une maladie sérieuse !

— Ah ! mon Père, lui dis-je, vous avez eu trop de courage, et votre bon cœur vous a fait commettre une véritable imprudence ; je le vois, vous êtes tout malade ; tout content que je sois de vous voir, je préférerais que vous fussiez resté à Saint-Albert, où nos bonnes Sœurs vous soigneraient comme il faut.

— Ce n'est rien, reprit le Père : un petit rhume qui ne mérite pas attention.

Malheureusement nos craintes ne furent que trop justifiées. Dès le lendemain notre cher Père avait tous les symptômes d'une grave maladie, les jours suivants le mal ne fit qu'empirer et cependant le courageux Père voulait repartir pour se faire soigner à Saint-Albert. J'eus beaucoup de peine à le décider à rester et à faire venir deux Sœurs de Saint-Albert. Grâce aux soins de ces bonnes religieuses, le mal fut arrêté à temps, et quelques jours plus tard, le Père, encore tout affaibli par les terribles assauts de la maladie, put arriver à Saint-Albert, où il trouva le P. BOURGINE, également tombé malade, ainsi que tous les enfants de l'hospice. La terrible *picote* ou petite vérole commençait ses ravages effrayants dans notre chère colonie. Vite le Père me mande d'accourir au plus tôt à son aide. Sur-le-champ je quitte ma récolte d'orge déjà commencée, et je pars avec un mauvais cheval qu'il faut frapper à coups redoublés pour le faire avancer et qui, enfin, n'en pouvant mais, finit par se coucher au beau milieu de la rivière des Esturgeons, à 4 kilomètres de Saint-Albert. Il était bien l'heure de se coucher, car c'était environ onze heures du soir, mais la place était mal choisie par la pauvre bête ; force nous fut de laisser reposer notre voiture dans les eaux limpides du fleuve. Nous arrivâmes vers minuit à Saint-Albert. Les jours suivants, il fallut courir de loge en loge pour porter aux pauvres victimes de la peste les secours si consolants de notre sainte religion.

Mais nous étions à la veille du départ pour la chasse d'automne. Comment faire ? Impossible à la plupart de nos colons de rester plus longtemps dans la colonie, sous peine de mourir de faim ; d'un autre côté, le départ se présentait pour tous sous de bien noires couleurs. Par-

tir, n'était-ce pas aller mourir au milieu de ce vaste désert, au milieu des bêtes fauves, loin de la maison de prière, loin de cette croix de mission, si chère au cœur de tous nos bons métis ? Cependant, comme la famine menaçait d'ajouter ses horreurs à celles déjà si terribles de la picote, on choisit, comme on fait toujours en pareil cas, de deux maux le moindre, et le jour du départ fut fixé, à condition qu'un Père accompagnerait la caravane, autrement la plupart eussent préféré mourir de faim autour de la mission. Or il fut décidé que ce Père serait le P. FOURMOND, comme étant seul capable, pour le moment, de supporter ce pénible voyage. C'était, en effet, une mission bien pénible et bien douloureuse que me confiait la divine Providence. Partant en compagnie de la terrible picote, il m'était facile de prévoir tous les dangers, toutes les peines qui allaient nous accabler ; aussi m'attendant à tout, je me résignais à tout, à la mort même, si tel devait être le bon plaisir du Seigneur. Cette mort, du reste, je l'avoue, me souriait, comme la mort sur le champ de bataille sourit au brave qui part pour le combat. Mais une telle grâce ! j'en suis trop indigne pour que le bon Dieu me l'accorde. Et puis, que seraient devenus nos pauvres chasseurs ? qui les eût consolés ? qui les eût absous ? Qui les eût bénis au milieu de leurs terribles angoisses ?

— Ce n'est rien que la maladie, ce n'est rien que la mort, disaient-ils, pourvu que le bon Dieu ne nous enlève pas notre cher Père qui nous console et nous ouvre le chemin du ciel !

Je partis donc, le dernier jour, je crois, du mois d'août 1870, après avoir reçu la bénédiction du très-saint Sacrement et les adieux bien touchants de tout le personnel de la mission.

— Ne craignez pas, mon Père, me disait tout le monde, nous allons bien prier pour vous.

— Oui, leur répliquai-je le cœur bien ému, priez beaucoup pour moi, car je sens que je vais avoir besoin plus que jamais de toutes les grâces du bon Dieu et de l'assistance de la très-sainte Vierge. L'horizon est bien noir.

Le bon F. SCOLLEN, Irlandais de nation, m'accompagna jusqu'au fort des Prairies, qui domine la majestueuse rivière de la Siskatchewan. Nous couchâmes à cette place, dans la belle maison bâtie pour les Missionnaires catholiques par les généreux agents de la Compagnie de la baie d'Hudson. Nous trouvâmes ces pauvres agents tout transis de frayeur. La crainte de la picote leur glaçait presque le sang dans les veines ; il était déjà question de fermer les portes du fort avec défense au fléau de Dieu d'en franchir les palissades, mesure qui fut prise peu de temps après notre passage.

En attendant le moment de traverser la rivière, je fus occupé à confesser les catholiques du fort, et comme la maladie assiégeait déjà le fort lui-même, je dus visiter les malades. Le jour même de notre départ un de nos chasseurs tomba foudroyé par le fléau dans les magasins du fort, ce qui mit le comble à l'épouvante des officiers. A peine eus-je passé le fleuve sur le beau bac de la Compagnie, que sur l'autre rive je trouvai une jeune fille dangereusement malade, à laquelle j'administrai les derniers sacrements. Nous gravîmes ensuite les côtes fort escarpées de la Siskatchewan, puis nous campâmes tout près, sur les bords d'un lac, à l'entrée de la forêt qu'il faut traverser pour arriver dans la grande Prairie. Là, nous trouvâmes déjà campée une forte brigade de chasseurs et, heureusement, aucun malade. Ce fut là que, pour la première fois de mon voyage, je dormis sous la tente et sur le lit de campement d'une simplicité toute patriarcale, comme cela convient si bien aux pauvres Religieux de Marie Immaculée. Pendant la nuit, mon som-

meil fut troublé par une étrange vision : une figure presque diabolique m'apparut tout à coup et me remplit d'un certain effroi. Qu'était-ce? Un pauvre chien pressé par la faim avait eu l'impolitesse de forcer le passage et de venir manger ma chandelle sous mon nez; mais à peine eus-je levé la tête qu'il s'enfuit, comme un voleur qu'il était.

Le lendemain matin, le soleil se leva radieux, signe de beau temps, tandis que, les jours précédents, le ciel était toujours couvert de sombres nuages qui nous amenaient des orages fréquents accompagnés de pluies ; depuis longtemps on n'avait pas vu d'été si orageux et si pluvieux. Notre départ fut retardé ce jour-là par la perte d'un de nos coursiers, incident qui arrive souvent dans ces longs voyages à travers l'immense prairie. Une fois partis, nous essayâmes de rattraper le temps perdu en marchant bon train à travers les ravins de la forêt, et le soir nous arrivâmes sur le bord d'un beau lac, uni comme une glace, où se jouaient des milliers de mouettes et de canards. C'était la seconde fois que je campais en ce lieu. J'éprouvai là un peu de fatigue que j'attribuai aux rudes cahots dont j'avais été bercé toute la journée dans ma sauvage charrette, je pensai qu'un bon repas de *pemmikan,* suivi d'un sommeil réparateur, me ferait oublier ces petites misères. Tout au contraire, au beau milieu de la nuit je me sentis réveillé tout à coup par de terribles accès de toux accompagnés de frissons; en même temps j'entendis un de mes voisins continuer l'antienne et chanter sur le même ton. Nous voilà sans doute pris de la picote, pensai-je, sans pourtant avoir beaucoup d'inquiétude, m'étant complétement abandonné, avant mon départ, à la providence si paternelle du cœur de Jésus. Ces symptômes pouvaient cependant devenir sérieux, et ils le sont devenus, en effet, pour

mon cher voisin de campement, puisqu'il est mort depuis, tandis que me voilà parfaitement rétabli, continuant de combattre les combats du Seigneur. Toutefois je fus mal à mon aise toute la journée du lendemain. Je trouvais alors plus insupportables encore les secousses de ma charrette; aussi, à la *débridée* de midi, n'eus-je rien de plus pressé que de me jeter sur mon lit de camp, n'ayant aucune intention de faire honneur au festin que mon guide et son excellente femme me servirent, comme toujours avec tout le bon cœur et l'empressement dont ils étaient capables. J'allais pourtant essayer d'avaler quelque chose lorsqu'un cavalier arrivant au galop me demanda de retourner en arrière à l'endroit même d'où nous étions partis le matin : il y avait là, disait-il, une jeune fille bien malade. C'était le samedi à midi, 3 septembre ; le soir même, j'espérais, après une forte marche, rejoindre le campement pour y chanter la grand'messe le lendemain, dimanche. J'étais donc fort embarrassé. J'eus l'idée de m'informer d'une manière plus exacte de l'état de la malade, et reconnaissant alors qu'il s'agissait simplement d'une crise sans danger prochain, je pris le parti de marcher en avant, fort inquiet et de cette malade que je ne pouvais aller visiter et des diverses brigades qui m'avaient précédé et que j'allais bientôt rejoindre.

Nous arrivâmes le soir, d'assez bonne heure, au campement général de la Jolie-Butte, à l'entrée de la grande Prairie. Je fus heureux d'apprendre que tout le monde était en assez bonne santé. Malheureusement il ne devait pas en être longtemps ainsi. Nous eûmes la chance de trouver campé en cette place le beau-père de mon guide, le bon vieux *Nabès-Weyan*, avec toute sa famille, enfants et petits-enfants. Alors il était dans la joie, comme la plupart d'entre nous ; quelques jours encore, et il reviendra sur ses pas, pleurant la mort de trois de ses plus

grands enfants. Quel coup foudroyant pour ce pauvre vieillard ! Mais n'anticipons pas, l'heure de la douleur et des lamentables épreuves va bientôt sonner. Pour le moment nous fûmes enchantés de voir que le bon vieux avait déjà eu la chance de tuer une magnifique biche, dont il avait découvert les pistes dans la forêt. La viande fraîche vint fort à propos nous délasser du prosaïque *pemmikan*, mets tout à fait sauvage, qui, assurément, ne serait pas trouvé bien délicieux, même par les bouches les plus affamées des pays civilisés. Ici, c'est différent, on trouve ce mets excellent, lorsqu'on n'a rien de meilleur à se mettre sous la dent. Pour moi, je m'en trouve fort bien.

Nous fîmes donc festin, mon guide et moi, à notre repas du soir, grâce à la générosité de *Nabès-Weyan ;* heureusement, l'appétit nous stimulant, nous dépêchâmes vite notre souper, ce qui nous épargna de le voir interrompu par un coup vraiment tragique. A peine, en effet, la femme de mon guide avait-elle desservi, qu'éclata une terrible bourrasque qui ébranla jusqu'aux fondements ma petite maisonnette de toile. Vite, je me levai pour la soutenir, tandis que mon guide s'empressa d'aller chercher quelques cordages pour la consolider. Cependant l'aquilon redoublait de fureur et en un instant je me vis sur le point d'être renversé et enseveli sous mon édifice ; alors, sauve qui peut ! Ma tente vola d'un côté et moi je me trouvai planté un peu plus loin, sans asile et exposé à toutes les fureurs de la tempête. Je dus coucher dans la loge enfumée de mon guide, qui voulut bien me donner l'hospitalité avec sa cordialité ordinaire.

Le lendemain, 4 septembre 1870, à peine étais-je éveillé, que le bon Paul Fayans, mon guide et mon sacristain en même temps que mon maître d'hôtel, fonctions qu'il exerce gratuitement, me prit à part d'un air

tout mystérieux pour me conter un rêve qu'il trouvait bien beau, mais qui lui donnait beaucoup à réfléchir :

— Père, me dit-il, c'est bien extraordinaire, ce que j'ai vu cette nuit dans mon sommeil ; il me semblait voir le ciel ouvert. Ah ! que c'était beau ! quelles belles loges ! quels beaux arbres ! quels beaux anges j'ai vus ! Puis il y avait comme une immense traînée de lumière, de la couleur de l'arc-en-ciel, qui venait jusque sur la terre. Là se trouvaient de grands arbres couverts de verdure et au pied de l'un de ces arbres une femme assise, dont le visage était voilé, ce qui fait que je n'ai pu la connaître ; mais aussitôt une voix est venue d'en haut qui m'a dit :

— Celle que tu vois au pied de l'arbre, c'est celle qui va monter par ce chemin dans la gloire du Grand Esprit.

Ainsi parla Paul ; puis, ses yeux fixés sur les miens, la bouche à demi ouverte, il attendait respectueusement ma réponse.

— Eh bien ! mon ami, lui dis-je, il faut bien croire qu'un si beau rêve vient du bon Dieu et que quelque belle âme de notre compagnie va s'envoler dans la demeure du Grand Esprit. Qui est-ce ? Nous le saurons peut-être plus tard ; pour le moment le bon Dieu nous le cache, peut-être pour ne pas nous contrister d'avance.

Quelques jours plus tard, sa pauvre femme, l'une des meilleures et des plus saintes de la colonie, tombait malade et mourait après une douzaine de jours de souffrances terribles. Elle est morte de la mort des saints, comme la plupart de nos catholiques, souffrant avec une patience et une résignation admirables. Elle eut la consolation d'être assistée à ses derniers moments par Mgr Grandin.

— Ah ! mon Père, me disait le pauvre Paul, devenu veuf avec un petit enfant de six mois sur les bras, le bon Dieu est bien bon ! Il m'avait donné la meilleure des

femmes, je n'étais pas digne de la posséder ; il me l'a enlevée pour la mettre dans son beau paradis, je l'en remercie de tout mon cœur et je le remercie aussi du beau rêve qu'il m'a envoyé, sûrement pour me consoler dans mon malheur.

Plus d'une fois il semble vraiment que le bon Dieu ait inspiré quelques-unes de ces âmes qu'il appelait à jouir d'une vie meilleure. Un jour, un petit garçon de huit à neuf ans, le fils de notre grand chef, appelle son père et lui parle ainsi :

— Mon papa, j'ai vu le chemin que je dois bientôt suivre, il va me conduire tout droit à la belle maison du Grand Esprit, où je dois avoir beaucoup de plaisir ; cependant celui qui m'a montré ce beau chemin m'a dit que, si je le voulais, je pouvais encore rester avec toi ; ainsi, cher papa, si tu le veux, pour ne pas te faire de peine, je ne vais pas partir encore, ce sera pour plus tard.

Alors notre bon chef, ne prenant conseil que de sa foi vive et généreuse, lui répond les larmes aux yeux :

— Mon cher enfant, je serai heureux de te conserver auprès de moi, mais je serai encore plus heureux de te voir partir pour la belle maison du Grand Esprit ; je ne veux pas être un obstacle à ton bonheur, prends donc le beau chemin qui t'a été montré.

— Ecoute encore, mon petit papa, reprend le pieux enfant : je ne dois pas partir le premier. Le chemin que j'ai vu est fort court, j'arriverai vite, mais celui que doit suivre ma mère est bien plus long ; c'est elle qui doit partir avant moi, puis moi quelques jours après, et nous nous rejoindrons, et pour te prouver que je dis vrai, je vais te dire ma prière en français ; tu sais que je ne l'ai jamais dite ainsi ; celui qui m'a montré le chemin me l'a apprise.

Et en effet, aussitôt, l'enfant, pour la première fois de sa

vie, dit parfaitement sa prière en français, Tout, du reste, est arrivé comme il l'avait annoncé : la mère est morte la première et ensuite l'enfant.

La terrible picote commença presque tout de suite à envahir notre camp de la Jolie-Butte.

Le dimanche, 4 septembre, je réunis dans la soirée tous les chasseurs pour l'élection du grand chef, de huit conseillers, de huit capitaines. Le chef de la dernière chasse fut élu presque à l'unanimité. Louison Montagnais est son nom. C'est un homme remarquable par sa haute taille ; une belle et longue chevelure, noire comme l'ébène, retombe en ondoyant gracieusement sur ses larges épaules et encadre une figure bronzée dont le principal caractère paraît être la bonté. Cependant la moustache qu'il porte et qui le distingue des autres chasseurs lui donne un certain air martial qui annonce de l'énergie.

Je m'informai ensuite s'il y avait des malades et je fus fort heureux d'apprendre qu'on n'en connaissait pas pour le moment. Mais dès le lendemain, 5 septembre, on venait me chercher au camp, pour retourner en arrière administrer un pauvre malade en grand danger de mourir. Quelques heures de course à cheval me conduisirent auprès du moribond, que je trouvai dans le plus triste état. Je l'administrai de suite, après quoi nous revînmes tranquillement au campement où, le lendemain, je lui donnai le saint viatique. Le surlendemain 7, il expirait au même moment que l'un de ses enfants, encore dans l'âge d'innocence. Ils furent tous deux enterrés dans la même fosse sur une butte voisine. Et, comme déjà la maladie gagnait de proche en proche, nous prîmes la résolution de planter une belle croix sur la première tombe qui venait de s'ouvrir devant nous. Je la bénis solennellement et au pied de cette croix sainte qui étendait ses deux bras salutaires sur l'immense prairie, comme pour la bénir et la

protéger contre les funestes influences de l'esprit de ténèbres, je fis, au nom de tous, une amende honorable au sacré cœur de Jésus expirant pour les péchés du monde, puis je dis quelques paroles, pour inspirer à tous l'amour de ce divin cœur si aimable et si aimant. Nous revînmes en chantant un cantique à la très-sainte Vierge. Oh ! comme toutes les voix prenaient un accent suppliant en répétant ces touchantes paroles : *Ki pakucihitin, Nega natotawin : Je t'en supplie, ô ma Mère, exauce-moi...* Il était facile de voir qu'alors tous les cœurs étaient sous l'empire de la crainte autant que de l'espérance. Mais, sans doute, nos crimes étaient trop nombreux pour que la colère du Très-Haut fût apaisée sans victimes. Tous les jours l'ange de la mort va désormais venir frapper quelques coups terribles dans nos rangs et les éclaircir de plus en plus. En vain nous redoublerons nos prières matin et soir, les victimes tomberont toujours nombreuses. Bientôt nous comptions dans notre caravane d'abord une vingtaine de malades, puis trente, quarante, soixante, cent... enfin, arrive un moment où les deux tiers au moins de la population sont atteints par le terrible fléau.

Alors quelle misère ! quels embarras, quand il s'agit de changer de campement ! Souvent il se trouve à peine un nombre suffisant de gens bien portants pour chercher et atteler les chevaux; et le long du voyage à travers cette prairie sauvage, où l'on ne rencontre à chaque pas que buttes, aspérités, trous de toutes sortes où les renards et autres bêtes fauves ont établi leurs repaires, quelles secousses interminables, quelles souffrances pour nos chers malades ! Aussi, comme nous marchons lentement et avec précaution ! Les pauvres bêtes qui nous traînent semblent comprendre instinctivement notre triste position, et dociles à la main qui retient captive leur ardeur, elles marchent d'un pas grave et

lent, la tête basse; les roues de nos petites charrettes paraissent à peine tourner; on dirait que la terrible mort, de son bras lugubre, s'y accroche pour les retenir et nous ensevelir dans l'immense désert! Mon Dieu, que c'est triste!

Quelque lamentable que fût l'aspect de notre caravane en marche, bien plus navrant encore était le spectacle qu'elle offrait à son arrivée au lieu du campement. Quoique la distance entre chaque lieu d'arrêt fût ordinairement assez petite, nos pauvres malades arrivaient broyés par les secousses des charrettes; alors, s'il faisait beau temps, à l'arrivée on les déposait sur l'herbe desséchée de la prairie; si au contraire il faisait mauvais temps, le plus vite possible, les gens encore valides dressaient la loge, ce qui demande à peu près cinq minutes; ensuite on étendait tout autour de vieilles peaux de *buffalo*, ou quelques vieilles couvertures: c'était le lit des pauvres malades. J'en ai vu maintes fois qui n'avaient d'autres couches que le foin de la prairie... Pour réchauffer les malades, préparer les tisanes et faire cuire le pot-au-feu, on courait vite, une hache à la main, chercher au plus près un peu de bois sec, avec lequel on allumait le feu au milieu des loges. Ces loges n'occupent pas une surface bien étendue, ordinairement elles n'ont pas plus de 3 mètres de diamètre. Dans ce petit espace, autour du foyer placé au centre, étaient couchés trois, quatre ou cinq malades; une fois, j'en ai compté dix. Alors on peut à peine trouver où placer le pied. C'est là que nuit et jour il me fallait exercer le saint ministère; j'avais souvent une soixantaine de loges à visiter, il me fallait entrer à quatre pieds et manœuvrer avec toute l'attention possible pour ne pas m'exposer au danger de froisser quelque membre ou de mettre le feu à mes vêtements. Je ne parle pas de l'infection qui remplissait le plus souvent ces tristes

asiles de la douleur ; lorsque la maladie entrait dans la phase de la dessiccation, chaque malade était un foyer vivant de pourriture ; souvent c'est à peine si l'on pouvait reconnaître en eux les traits d'une créature humaine; la face du malade était toute gonflée et couverte d'une croûte de gales noires et infectes qui présentaient un spectacle aussi affreux que lamentable. Cependant, sous cette hideuse enveloppe, il y avait une âme créée à l'image du bon Dieu ; une âme immortelle destinée à porter dans la sainte patrie une couronne de gloire incorruptible; une âme pour laquelle le bon Jésus a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. Cette pauvre âme était souvent plus défigurée encore par le péché que le corps par la maladie, il fallait la sauver en la réconciliant avec son Dieu. C'était pour moi une tâche pleine de consolations célestes.

Ah ! que de fois mon cœur, déjà bien ému par le triste spectacle que j'ai essayé de vous décrire, a été profondément attendri et grandement édifié quand je voyais couler les larmes du repentir le plus sincère, lorsque je voyais éclater les sentiments les plus vifs de foi, de repentir, d'espérance, d'amour, de résignation :

— Mon Père, me disaient le plus souvent ces pauvres malades, c'est pour mes péchés que le bon Dieu me frappe ; bien des fois j'ai fait fâcher le Grand Esprit, il ne me punit pas encore autant que je le mérite ! Ah ! je ne comprenais pas, dans mon aveuglement ce que c'est que le péché ! aujourd'hui je remercie le Grand Esprit et sainte Marie de me le faire comprendre. Ah ! si je vis, comme je le servirai fidèlement.

— Je veux, disait celui-ci, me corriger de telle mauvaise habitude qui a fait mon malheur.

— C'en est fait, s'écriait un autre d'un accent vraiment énergique et avec une pantomime des plus expres-

sives, j'ai beaucoup péché, trop souvent j'ai fait fâcher le Grand Esprit ! Eh bien ! désormais rien au monde ne pourra me porter à recommencer.

Mais comment dire l'admirable résignation que tous montraient, même dans les plus terribles douleurs, dans les plus sensibles épreuves? Je puis assurer que, dans toutes mes nombreuses visites à ces pauvres malades, je n'ai pas entendu une seule plainte contre la main adorable qui les frappait si rudement.

—Qu'il soit fait comme il plaît au Grand Esprit ; pourvu qu'il me pardonne et prenne en pitié ma pauvre âme, je serai content ; je me remets entièrement entre ses mains avec toute ma famille. Je ne crains pas de mourir, j'espère aller voir le bon Jésus et la bonne sainte Marie.

— Ainsi parlaient-ils ordinairement. Beaucoup expiraient en invoquant les noms si saints de Jésus et de Marie : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus !*

Parce qu'en péchant nous avions poussé la folie et l'ingratitude jusqu'à nous révolter contre le Seigneur, jusqu'à nous servir de ses dons pour l'offenser et le combattre, tous les éléments dociles à la voix de leur créateur et souverain Seigneur, semblaient s'être déchaînés contre nous. De quelque point de l'horizon que le vent soufflât, c'était toujours la maladie et la mort qu'il nous amenait.

Un jour, c'était le 9 septembre, nous étions, je crois, à notre second ou troisième campement dans la prairie ; dès le matin un vent sec et impétueux soufflait sur notre camp ; et au loin, mais bien loin encore, nous apercevions d'énormes tourbillons de fumée qui en s'élevant dans les airs obscurcissaient la lumière du soleil et cachaient sa face, comme sous un voile funèbre. Depuis quelques jours déjà, nous avions sous les yeux ce spectacle, qui nous annonçait que le feu avait embrasé un coin de l'immense

prairie. Nous n'avions cependant pas beaucoup d'inquiétude et parce que le foyer de l'incendie paraissait fort éloigné, et parce que le foin était encore à moitié vert. Il n'en fut pas de même dans la matinée du 9 septembre ; alors il devint évident, même pour les moins clairvoyants et les moins expérimentés, que l'incendie s'étendait de plus en plus et que les tourbillons embrasés se rapprochaient de nous avec une effrayante rapidité. L'inquiétude et la crainte étaient dans tous les cœurs.

— Si le Grand Esprit, disait-on, ne nous prend pas en pitié et ne détourne pas le vent, le feu va venir sur nous. Peut-être allons-nous tous brûler.

Le grand chef, Louison Montagnais, voyant le danger, arbora son pavillon. C'était le signal convenu pour la réunion du grand conseil. Aussitôt il est entouré de ses conseillers auxquels il demande avis sur le parti à prendre dans cette périlleuse circonstance. Pendant ce temps, occupé que j'étais auprès de mes nombreux malades et croyant encore le danger éloigné, j'étais peut-être le moins inquiet de tous. Le grand conseil convint, à l'unanimité, de deux choses, savoir : que les craintes du public étaient sérieuses, et en second lieu, qu'il n'y avait que le Grand Esprit qui pût nous sauver. Sur-le-champ , on m'envoie un exprès pour me demander des prières publiques. Je me hâtai de faire sonner ma grosse clochette pendant que le crieur public invitait tout le monde à venir prier, et bientôt tous ceux qui pouvaient encore se traîner furent réunis devant ma tente, qui tenait lieu à la fois de chapelle et de presbytère.

Nous commençâmes par réciter le chapelet, puis nous chantâmes trois fois le *Parce, Domine*, trois fois les invocations au cœur adorable de Jésus et au cœur immaculé de Marie, à saint Joseph, à tous les saints, et enfin aux bons anges gardiens, ce que nous faisons tous les jours, ma-

tin et soir. Il pouvait être environ midi. Ces prières terminées, tout le monde restait à genoux continuant de prier. Nous sentions de plus en plus l'haleine brûlante de l'aquilon, et j'étais comme les autres, ne sachant plus que penser et que faire. Je tâchai, par quelques paroles, d'inspirer la confiance à tous, puis je les engageai à se retirer pour veiller sur leurs loges et sur leurs malades. Les tourbillons de fumée s'épaississaient de plus en plus et approchaient plus rapidement; cependant on n'apercevait pas encore la terrible flamme qui, comme un immense serpent de feu, semblait se cacher dans les massifs d'osiers et de saules qui nous entouraient, comme pour mieux nous surprendre et nous dévorer.

Chacun était retourné à son poste. Resté seul avec mon guide, le bon Paul, j'avais toujours les yeux fixés sur les noirs tourbillons, la crainte au cœur et ne sachant quel parti prendre. Impossible de fuir avec tous nos malades et nos mourants. Et puis où fuir? La place que nous occupions ayant été pacagée par les chevaux, nous offrait encore plus de chances de salut. Alors Paul, plus expérimenté que moi, qui voyais le feu pour la première fois, courut chercher ma charrette qui, comme les autres, servait à former le *rond* où nous parquions nos chevaux la nuit; puis le voilà qui, d'un bras vigoureux charge mes valises et mon mobilier.

— Il est temps de prendre ces précautions, me dit-il; si le feu paraît, nous allons tout traîner dans le rond, où peut-être il ne nous atteindra pas.

Cette besogne terminée, il courut vite à sa loge prendre les mêmes précautions. De tout côté on fait à la hâte la même manœuvre: Dans le rond, dans le rond! criait-on de toutes parts. C'était un branle-bas général; charger les charrettes, les rentrer dans le rond, abattre les loges, transporter les malades, courir après les chevaux, tout se

faisait à la fois et avec une incroyable rapidité ; c'est qu'il n'y avait plus une minute à perdre. Comme les autres, vite, bien vite, j'abattis ma tente et la traînai comme je pus dans le rond, et en courant je revins chercher les bois qui servent à la soutenir.

Il était grand temps. Déjà le feu apparaissait de tous côtés et accourait sur les ailes de la tempête avec une effrayante célérité, nous lançant de noirs et épais tourbillons de fumée. En un instant les ténèbres de la mort semblent nous envelopper de toutes parts. On ne s'aperçoit plus qu'à la lueur des flammes livides, la respiration manque, il semble qu'on va étouffer. Pendant que l'intrépide Paul, s'oubliant lui-même, courait au secours de son beau-père, le vieux Nabès, dont la femme et plusieurs enfants étaient malades, je me jetais sur sa loge pour la sauver, quand il me cria :

— Mon Père, mon Père, vite à mon secours, je ne puis seul sauver ma belle-mère !

J'accourus, et l'aidai à transporter dans le *rond* sa chère malade pendant que la flamme inexorable dévorait déjà la tente du vieux Nabès et la loge même de Paul.

Je voulus alors me précipiter d'un autre côté pour m'assurer si tous les malades étaient en sûreté, mais la fumée m'aveuglait et m'étouffait, et la tempête de feu me rejeta en arrière. Je m'étais armé de scapulaires, deux fois je les jetai dans le feu et deux fois l'ouragan furieux les emporta. Le brave Paul courut à moi :

— Mon Père, mon Père, me cria-t-il, vous allez vous brûler en vain. Accourez vite dans le rond, je pense que tous les malades sont sauvés.

Je me jetai donc, à mon tour, au milieu de ce pêle-mêle de malades, de charrettes, de bois, de loges, de bagages qui encombraient le rond, et, comme les autres, je me mis la face contre terre pour ne pas étouffer dans cette

espèce de fournaise embrasée au milieu de laquelle nous nous trouvions. Chacun pensait être à sa dernière heure. De nouveau je recommandai au bon Dieu mon âme et celles de mes pauvres sauvages, en lui faisant le sacrifice de ma vie. Auprès de moi était Paul et sa famille, ils ne cessaient de me crier :

— Ah ! mon Père, priez pour nous.

Cependant les tourbillons de flammes et de fumée avaient passé aussi vite qu'ils étaient venus. Bientôt la lumière du jour reparut. Chacun se releva, chercha, appela les siens, plein de crainte que quelqu'un ne manquât à l'appel. Un seul avait été surpris par le feu. Ce n'était pas l'homme le plus édifiant de la caravane ; seul, il n'était pas venu prier avec nous, prétextant quelque occupation. Surpris par l'incendie, il s'était roulé dans les flammes pour empêcher ses habits de prendre feu ; il avait ainsi réussi à échapper à la mort ; mais dans quel état il se trouvait ! Les deux mains, la figure et une partie du corps avaient reçu d'affreuses brûlures et sa loge tout entière, avec tout ce qu'elle contenait, était devenue la proie des flammes.

La tempête de feu et de fumée qui avait failli nous consumer tous, s'éloignait avec la vitesse d'une locomotive lancée à toute vapeur, elle ne laissait derrière elle qu'une immense couche de cendres noires remplaçant ce beau foin qui faisait vivre nos coursiers, et recouvrant partout le sol comme un immense linceul. Autour de nous brûlaient encore plusieurs loges, plusieurs charrettes qu'on n'avait pas eu le temps de rentrer dans le rond. Je me dirigeais vers l'une de ces loges pour voir s'il n'y avait pas encore quelque chose à sauver, quand tout à coup, en passant près d'un char embrasé, une forte détonation se fit entendre et des débris de toutes sortes volèrent dans l'espace. Je me crus encore une fois aux portes de la mort ;

cette fois encore j'en fus quitte pour la peur. Ne trouvant plus moyen de rien sauver de ce que dévoraient les flammes, je revins bien triste au camp, où je m'informai des pertes de chacun. Les uns avaient perdu toute leur loge et se trouvaient à l'entrée de l'hiver, si rigoureux dans ces contrées, sans abri et sans vêtements. D'autres n'avaient pu sauver qu'une partie de leur loge et de leur mobilier. Ici étaient couchés, tout saisis encore de frayeur, de pauvres malades qui n'avaient échappé à la fureur du feu qu'en faisant un suprême effort et en se traînant péniblement dans le rond ; là, on voyait de petits enfants presque morts de frayeur, embrassant convulsivement leurs pauvres mères éplorées qui s'efforçaient de les rassurer.

Une nouvelle inquiétude vint nous assaillir : — Les chevaux ? Que sont devenus les chevaux ? crie-t-on de toutes parts. Chacun alors de courir à droite et à gauche aux informations. Le plus grand nombre furent heureusement trouvés sains et saufs dans un marais voisin. Un petit nombre, cependant, avait été consumé par le feu. Mes deux chevaux et ceux de mon guide avaient été sauvés par le courage et le sang-froid d'un jeune sauvage cri, chargé de les garder. On lui avait dit, à l'approche du danger, de les chercher et de les pousser dans le marais. Il s'était mis en devoir de le faire sur-le-champ, mais ces pauvres bêtes, au lieu d'obéir aux cris et aux coups de fouet du jeune William, cherchaient à fuir devant le feu, qui accourait terrible sur eux. Alors l'intrépide sauvage sauta sur l'un d'eux et, à force de cris et de coups, voulut les contraindre à passer à travers les flammes. Dix fois peut-être ils s'épouvantèrent et s'enfuirent au galop : dix fois William les poursuivit de toute la vitesse de son coursier et les ramena en face des flammes, malgré la fumée qui l'étouffait et l'aveuglait. A deux reprises il tomba de cheval, presque asphyxié,

mais se relevant aussitôt, il sauta de nouveau sur sa monture. Le feu prit à la couverture qui protégeait ses épaules, vite il l'étendit, en courant toujours après les chevaux de plus en plus épouvantés. Enfin, par un suprême effort, il vint à bout de les faire passer à travers les flammes et ainsi leur sauva la vie.

Autre sujet de graves inquiétudes. Le jour précédent, une trentaine de chasseurs étaient partis pour aller chasser une petite bande de buffalos aperçue dans le lointain. La plupart revinrent heureusement le soir même. Ils avaient échappé à l'incendie, les uns en se retirant dans quelque marais, d'autres en mettant eux-mêmes le feu à la place où ils étaient et se retirant ensuite sur le terrain brûlé, autour duquel venaient mourir les flammes qui les menaçaient. Ces bons chasseurs revenaient donc sains et saufs, mais bien inquiets de leur côté sur notre sort.

Le matin même de ce jour extraordinaire du 9 septembre ils avaient été témoins d'un spectacle étrange qui les avait émerveillés. S'étant levés dès l'aurore, afin de partir de bonne heure ils avaient vu le soleil levant montrer à l'horizon son disque coloré de sang, par la boucane qui remplissait l'atmosphère. Mais, ô merveille ! ô prodige ! dans ce disque tout empourpré apparut tout à coup une belle croix, puis un ostensoir, puis un cœur et enfin une église, tout cela successivement et aux yeux émerveillés des trente chasseurs, qui, tous, ont rendu le même témoignage. De toutes parts on me demandait des explications sur cette merveilleuse apparition, de toutes parts on criait au miracle : *mamaskats! mamaskats!* Voici à peu près l'explication que je crus pouvoir leur donner : La croix, depuis que Jésus-Christ l'a arrosée de son sang adorable, a toujours été un signe de pardon et de miséricorde. Le cœur est le signe de l'immense amour du bon

Dieu. L'ostensoir rappelle que le très-saint Sacrement est le plus grand, le plus ineffable de tous les miracles de sa divine charité pour les hommes ; enfin l'église que vous avez vu doit vous faire penser à cette sainte maison du bon Dieu, où, nuit et jour, il fait sa demeure parmi les hommes, et à cette autre maison bien plus sainte encore qu'il habite au ciel et où ses enfants doivent partager sa gloire éternelle. Ainsi donc, mes enfants, prenez bien courage, le Grand Esprit ne vous frappe d'une manière si terrible que pour vous rendre dignes de ses miséricordes et de son amour et vous placer dans son beau paradis. Vous l'avez bien offensé, bien des fois vous l'avez fait fâcher, continuez de lui demander pardon du fond de votre cœur. Continuez, comme vous le faites tous les jours, à vous abandonner entièrement à sa divine providence et à souffrir patiemment pour l'expiation de vos péchés.

Ces paroles parurent les toucher et les consoler.

Nous quittâmes bientôt le camp incendié pour aller nous établir dans quelques-unes de ces oasis de foin que, de distance en distance, la divine Providence nous avait miséricordieusement et presque miraculeusement conservées. Notre marche, si triste déjà avant le passage du feu dévastateur, l'était bien plus encore après. Au lieu de ces belles prairies que nous foulions aux pieds, ce n'était plus qu'un immense et noir désert où le vent, à chaque instant, soulevait des tourbillons de cendres noirâtres qui, pénétrant partout, nous aveuglaient et nous noircissaient le visage. Quel surcroît de gêne et de souffrances pour nos pauvres malades ! L'accroissement du nombre des malades nous retenait cloués trois, quatre et cinq jours dans le même campement. Vers le 12 septembre, les malades devinrent si nombreux et le danger de mort si pressant, que je craignis d'être débordé et de

ne pouvoir plus suffire à tous les besoins. Le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, je fis faire une grande croix, comme à la Jolie-Butte ; je la bénis solennellement, puis le grand chef et les membres du grand conseil la portèrent pieusement sur leurs épaules tout autour du camp, pendant que j'aspergeais les loges d'eau bénite et que nous chantions les litanies de la très-sainte Vierge et celles de tous les saints. Partout, sur le passage de la croix, les malades semblèrent éprouver du soulagement, ce qui nous fit croire pendant quelques jours que le fléau allait cesser. La croix fut plantée au milieu de notre cimetière. Deux fois nous campâmes non loin de ce cimetière, ce qui nous donnait la facilité d'y enterrer nos morts. Toutefois, au dernier campement, comme la distance était d'environ 3 kilomètres, je montai à cheval pour y conduire les morts. J'avais chaque jour trois ou quatre morts, et quelquefois plus, à conduire ainsi.

Ce serait peut-être le moment de vous dire quelques mots sur les sépultures sauvages. Aussitôt après le décès, les parents et les amis du défunt l'ensevelissent et font, presque toujours, un cercueil, se servant pour cela des planches de leurs charrettes. Quand il n'y a plus de planches, on va dans le bois voisin en tailler à coups de hache. Pendant ce temps, je fais sonner le glas avec ma grosse clochette ; puis, quand tout est prêt, on amène les morts, en charrette, jusqu'à la porte de ma tente. Je revêts le surplis et l'étole, et tenant d'une main mon petit rituel, et de l'autre une petite fiole d'eau bénite, je fais l'absoute et aussitôt après je conduis les pauvres défunts à leur dernière demeure, montant à cheval quand le campement est un peu éloigné du cimetière. A mon costume ecclésiastique j'ajoute, selon qu'il fait froid ou chaud, un pardessus ou un chapeau. Au lieu de la sépul-

ture, il n'y a rien de particulier. Rarement on y entend d'autres soupirs que ceux de la prière, tant est grande la résignation de ces pauvres gens dans, la perte de ceux qu'ils aiment le plus sur la terre. Une cérémonie touchante termine les prières de l'Église. On présente sur une pelle un peu de terre au prêtre, pour que, le premier, il ait la charité de couvrir de terre les restes mortels de son frère défunt; après lui les assistants prennent chacun une poignée de terre, qu'ils jettent aussi dans la fosse.

Un jour (c'était, si je ne me trompe, le 16 septembre), je revenais seul de conduire ainsi un convoi funèbre; je laissais aller à son gré ma paresseuse monture et je profitais de la gravité de son pas pour réciter mon bréviaire. Tout à coup j'entendis le galop d'un cheval qui arrivait par derrière moi. Je crus d'abord que c'était quelque cavalier qui revenait de la sépulture; mais quelle ne fut pas ma surprise en entendant une voix qui criait à pleins poumons :

— Monseigneur ! Voici Monseigneur qui arrive !

— Que dis-tu ? criai-je à mon tour au courrier en me retournant du côté d'où venait la voix; je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Mais, c'est Monseigneur qui est tout proche, répliqua-t-il.

— Quoi ! m'écriai-je, croyant presque à une illusion, est-ce possible ?

— Oui, assurément, c'est bien Monseigneur; suivez-moi, je vais vous conduire à sa rencontre.

Aussitôt je donne quelques coups de fouet à mon cheval, et me voilà parti au galop à la suite du porteur de la bonne nouvelle, brûlant de me jeter dans les bras de ce tendre ami, de ce bon Père, que je n'avais pas eu le bonheur de voir depuis son départ pour le Caribou, c'est-à-

dire depuis environ dix mois. Au bout de quelques instants, je rencontrai en effet notre bon et saint Evêque, assis dans le wagon de la mission et escorté de quelques cavaliers. Bien vite je saute de cheval, pendant que lui-même mettait pied à terre, et me voilà à ses genoux ; il me presse entre ses bras en m'arrosant de ses larmes et en me donnant sa sainte bénédiction. Quel heureux moment ! quelle consolation dans la triste position où je me trouvais, au milieu de cette immense plaine brûlée et entouré tous les jours de morts et de mourants ! Jamais le souvenir de cette heureuse rencontre ne s'effacera de ma mémoire.

Je laissai mon coursier funèbre pour prendre place à côté de Monseigneur sur le char épiscopal, et pendant le court trajet qui nous séparait du camp il s'empressa de s'informer de la santé de nos pauvres malades, et moi je lui demandai des renseignements sur son voyage si long et si pénible du Caribou. Il me raconta en abrégé les épreuves et les consolations que le bon Dieu lui avait envoyées; comment un des Frères avait failli se noyer au passage d'une rivière; comment, en passant au fort Carlton, il avait été reçu comme un sauveur par les habitants de ce fort, atteints de la terrible picote. Les protestants de l'endroit avaient écrit à leur ministre une lettre pressante pour le solliciter de venir à leur secours ; le ministre s'était contenté d'écrire une longue épître d'excuse et de consolation en les exhortant à mourir avec confiance. Pendant ce temps, un autre ministre résidant à Victoria fermait sa porte à ses coreligionnaires pestiférés, et, pensant que la prudence est mère de la sûreté, leur faisait passer ses médicaments par la croisée, au bout d'un bâton. Bien différente fut la conduite de Mgr Grandin. Partout il passait en consolant, en bénissant, en soignant lui-même les pauvres pestiférés. Partout

il se montrait comme le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis.

Mais nous voici arrivés en face de notre camp. Déjà la grosse clochette, grâce au bras vigoureux du bon Paul, sonnait à toute volée et annonçait la bonne nouvelle dans toutes les loges. Bientôt tous ceux qui avaient encore la force de se traîner vinrent à la rencontre de leur bien-aimé pontife, qui leur apparut alors comme un ange consolateur envoyé du ciel. Nous descendîmes du char et Monseigneur se mit à bénir chacun de ses enfants en leur imprimant sur le front le signe sacré de la croix. A la vue de tous ces fronts, de tous ces visages déjà flétris par la souffrance, Monseigneur ne put retenir ses larmes, et c'est en sanglotant qu'il adressa à tous des paroles de consolation et d'encouragement. Puis, sans vouloir prendre de repos, il me pria de le conduire dans toutes les loges pour qu'il pût aussi bénir et consoler les pauvres malades qui n'avaient pu se traîner jusqu'à lui. Quelle joie ! quel bonheur pour tous de voir et d'entendre leur saint Evêque !

Le soir, Sa Grandeur présida la prière en commun et voulut encore adresser à l'assemblée quelques bonnes paroles, comme sa bouche sait si bien les dire :

— Mes yeux pleurent, disait-il dans sa profonde émotion ; oui, mes enfants, mes yeux pleurent en voyant votre profonde affliction ; mais mon cœur est dans la joie de tout ce que j'ai vu et entendu au sujet des saintes dispositions avec lesquelles souffrent et meurent les malades.

Pendant la visite générale que Monseigneur fit aux nombreux malades de notre camp, nous en découvrîmes quelques-uns tombés dans un danger prochain de mort et non encore administrés. Nous les confessâmes et les administrâmes, nous partageant cette pieuse et sainte besogne. Mais comment faire pour ne pas priver ces pauvres

malades des grâces ineffables du saint viatique? Vivant toujours sous la tente ou sous la loge enfumée du sauvage, je ne pouvais convenablement conserver l'adorable Eucharistie. Cependant le bon Dieu, dans son extrême amour pour les hommes, se fait tout à tous. Le divin cœur du bon Jésus ne brûle-t-il pas encore d'un amour plus ardent pour tous ceux qui sont plus accablés de peines et de souffrances? N'est-ce pas à ceux-là qu'il adresse cette invitation si pleine de tendresse : *Venez à moi, vous tous qui succombez sous le fardeau qui vous accable, et je vous soulagerai!* M'inspirant donc des sentiments si charitables du divin cœur de Jésus, j'avais trouvé le moyen de mettre le comble au bonheur de mes chers malades et de satisfaire les ardents désirs du cœur de Jésus; voici comment : Je prenais note chaque soir des malades en état de recevoir le saint viatique, puis le lendemain matin, avant ma messe, je les visitais de nouveau, et, après m'être assuré qu'ils pouvaient encore faire la sainte communion, je venais aussitôt dire la sainte messe et je consacrais autant d'hosties que j'avais trouvé de malades en état de communier. Après le saint sacrifice, nous chantions les invocations et les prières accoutumées pour la cessation de la peste, puis le *Tantum ergo;* après quoi je donnais à tous la bénédiction du très-saint Sacrement. Ensuite nous partions en procession autour du camp, chantant soit le *Parce, Domine,* soit l'*Adoremus,* ou bien encore quelques cantiques en l'honneur de la sainte Eucharistie. Nous faisions autant de stations qu'il y avait de loges à visiter. C'est ainsi que presque tous nos malades ont eu le bonheur de recevoir le pain vivant descendu du ciel, précieux gage d'immortalité et de glorieuse résurrection. Plusieurs même, parmi les adultes, ont fait ainsi leur première communion. Que de fois j'ai été édifié des saintes dispositions de ces pauvres sauvages!

Monseigneur, pendant son court séjour au camp pestiféré, suivit le même procédé pour faire communier les malades que nous avions administrés la veille. Alors la procession quotidienne du très-saint Sacrement était encore bien plus solennelle et bien plus touchante. Le premier jour nous portâmes ainsi le saint viatique à une jeune sauvagesse qui se mourait, la fille du Poisson-Blanc *Œtikamek*, de la tribu des Cris. Ce pauvre sauvage a perdu presque tous ses enfants. Dans la même loge, Sa Grandeur donna la confirmation au frère de la jeune fille, qui se mourait aussi. Pendant ces saintes fonctions, j'assistai Monseigneur autant que le permettait la petitesse du lieu, où l'on ne pouvait manœuvrer qu'à genoux et en s'exposant à chaque instant à brûler ses vêtements. Aussi étais-je plus attentif à préserver Sa Grandeur de tout incendie qu'à exécuter les cérémonies de l'assistance épiscopale, et, tout en lui rendant ce service important, j'étais bien aise que d'autres mains charitables me le rendissent à moi-même.

Durant ses visites aux pauvres pestiférés, Monseigneur avait chaque fois recommandé aux parents et aux amis de bien prendre soin de leurs chers malades, ce dont généralement ils s'acquittaient avec beaucoup de charité. Il y a eu, à ce propos, des dévouements admirables. J'ai connu plusieurs sauvages qui, quoique déjà épuisés par les fatigues de leurs occupations journalières, passaient encore les nuits à courir, de loge en loge, pour servir les malades et leur faire du feu. Cependant quelques-uns étaient bien délaissés, soit que la peur eût fait fuir leurs proches, soit que ceux dont ils auraient pu attendre quelques secours fussent malades eux-mêmes, ce qui arrivait fort souvent. Monseigneur avait eu le cœur désolé en apprenant que trois malades, le père, la mère et le fils, se trouvaient dans cette situation. Il voulut

donner à tous le bon exemple de la charité et du dévouement en se constituant lui-même, pendant la nuit, le garde-malade de ces trois pauvres moribonds. Le soir, il me laissa donc seul et, une chandelle d'une main, son bréviaire de l'autre, il se dirigea vers la loge des délaissés. Avec un pareil exemple sous les yeux, il ne m'eût pas été facile de clore l'œil et de dormir sans remords de conscience sur ma peau de buffalo; d'ailleurs l'exemple, comme la peste, n'est-il pas contagieux? C'est ce que j'éprouvai. Me souvenant que mon pauvre Paul avait lui aussi son mourant et qu'il était épuisé de veilles et de fatigues, je me rendis dans sa loge après le départ de Monseigneur, et lui commandai d'aller prendre ma place dans ma tente pour se livrer au sommeil pendant que je veillerais son cher malade. Le pauvre homme ne se le fit pas dire deux fois, tant il était accablé ; à peine couché, il s'endormit comme un mort. La nuit avançant, comme je ne sentais pas le besoin de sommeil, je laissai mon guide profiter largement de cette bonne occasion. Je ne songeais nullement à le déranger de sitôt, quand je le vois arriver vers trois heures du matin, les yeux à peine ouverts :

— Comment, lui dis-je, te voilà sitôt? Pourquoi n'as-tu pas attendu que j'allasse t'avertir?

Il balbutia quelques mots, comme un homme embarrassé ou qui a fait quelque mauvais rêve. Je ne sus que plus tard, de la bouche même de Mgr Grandin, ce qui s'était passé. Le pauvre homme avait bien bonne intention de dormir de son mieux et depuis plusieurs heures déjà il s'en acquittait assez bien, ronflant comme un soufflet de forge, lorsque le Prélat, remplacé par un autre garde-malade, vint se coucher. Voyant quelqu'un endormi à côté de lui, il pensa naturellement que c'était son cher P. Fourmond et fit le moins de bruit possible pour ne point l'éveiller, d'autant plus que je lui avais dit que je ne

dormais que d'un œil et que le moindre bruit me faisait aussitôt ouvrir l'autre. Mais à peine Monseigneur eut-il clos sa paupière, qu'on vint nous demander pour un malade. Sa Grandeur, se tournant du côté de son voisin, cria à plusieurs reprises :

— Père Fourmond, père Fourmond, levez-vous donc et allez à votre tour !

Un fort ronflement fut toute la réponse ; deux ou trois fois, Monseignêur redoubla ses cris, ajoutant enfin cette réflexion :

— Mais c'est singulier, ce bon Père me dit encore qu'il ne dort que d'un œil, en voilà bien la preuve !

Enfin, comme la parole ne suffisait pas, il en vint aux voies de fait et secoua fortement son ronflant voisin. Aussitôt, ô surprise ! c'est le bon Paul qui répond :

— Que voulez-vous, Monseigneur ?

Et Monseigneur, stupéfait de sa méprise, à la vue d'une pareille transformation pouvait à peine en croire ses oreilles, car ses yeux n'y pouvaient rien dans le cas présent, étant plongés dans la plus parfaite obscurité.

Ce ne fut que pendant quelques jours seulement que nous eûmes le bonheur de posséder Mgr Grandin. Il avait hâte de repartir pour sa chère mission de Saint-Albert où il n'avait fait que passer. Là aussi la peste sévissait toujours avec rigueur et moissonnait, aussi bien que dans notre camp, plusieurs victimes par jour. Cent vingt-neuf sauvages avaient déjà succombé sous le coup du terrible fléau, dans cette malheureuse mission ; notre camp, de son côté, en avait perdu cent vingt, ce qui donne un total de deux cent quarante-neuf. Aujourd'hui il faut compter au moins trois cents victimes ; c'est le tiers de la colonie.

Monseigneur nous laissa donc fort tristes de son départ, mais bien consolés des saintes paroles dont il nous avait édifiés et des précieuses bénédictions qu'il nous avait

apportées. De notre côté, nous continuâmes notre vie errante à travers la prairie, partout dévastée par le feu, dont chaque jour encore nous apercevions à l'horizon la lueur sinistre. Plusieurs fois nous expédiâmes au loin, en diverses directions, quelques-uns des meilleurs cavaliers pour explorer le pays et chercher les grosses bandes de buffalos. Mais chaque fois ils revenaient tristes et découragés, n'ayant découvert que quelques buffles isolés, que la main paternelle de la divine Providence semblait avoir retenus en arrière, pour nous empêcher de mourir de faim. Nous pensâmes alors qu'en passant la rivière Bataille, nous serions peut-être plus heureux ; mais non. Sur l'autre rive, aussi bien que sur celle-ci, la prairie était en feu, à l'exception pourtant d'une grande lisière de foin, sise dans le voisinage même de la rivière. C'est là que nous passâmes plusieurs semaines, vivant au jour le jour, de ce que voulait bien nous envoyer notre Père céleste : buffles, loups, castors, biches, chevreuils, outardes, rats, etc., mais sans pouvoir faire de provisions pour l'hiver. Nous ne pouvions pas davantage nous lancer à travers les immenses solitudes qui étaient devant nous, tant à cause de nos nombreux malades qu'à cause de l'extrême pauvreté de tout le monde. Tous, en effet, étaient trop mal vêtus et trop mal approvisionnés pour braver les rigueurs d'un froid terrible dans ces déserts, où l'on ne rencontre pas une branche de bois pour faire du feu, tandis que jusqu'à ce jour nous n'avions pas manqué de bois sec.

Sur ces entrefaites, nous fûmes on ne peut plus agréablement surpris par un secours imprévu, venu fort à propos pour soulager l'extrême misère de nos gens et leur redonner un peu de courage, dans l'état d'abattement et de grande désolation où ils étaient plongés.

Un jour, c'était, je crois, deux semaines après le départ de Monseigneur, deux étrangers, conduisant une charrette chargée, arrivent au camp et viennent directement à la porte de ma tente ; ils me remettent des lettres du fort des Prairies et de la mission, puis, de suite, déchargent les caisses que contenait la charrette.

— Qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? disait-on de tous côtés, parmi la foule des curieux avides de nouvelles.

C'était un don magnifique que, dans sa générosité, nous envoyait le bon M. Christie, officier supérieur et membre de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ce don consistait en barils de sucre et de poudre de chasse, caisses de thé, provision de balles et de plomb.

Le jour même et le lendemain nous nous empressâmes de distribuer ces articles, à la grande satisfaction de tout le monde, surtout des malades, qui, pour la plupart, n'avaient plus ni sucre, ni thé, ni médecine aucune pour soulager leurs souffrances.

Une fois de plus dans ma vie j'ai vu combien il est doux de secourir la misère et la souffrance et de faire des heureux. Ah ! si tous les riches connaissaient ce qu'il y a de bonheur dans la charité, assurément il n'y aurait bientôt plus assez de pauvres pour les satisfaire et la grande question du paupérisme, qui empêche tant de hauts personnages de dormir, serait admirablement résolue ! tandis qu'il est bien à craindre que ces bons messieurs ne s'épuisent en vain de veilles et de fatigues, en cherchant toujours cette précieuse solution là où elle ne se trouve pas. C'est ainsi que le bon M. Christie, tout en fermant soigneusement à tout le monde la porte de son fort, de peur d'y voir entrer furtivement la peste, ne laissait pas, suivant la juste expression de Mgr Grandin, de nous offrir à tous son bon cœur, et ce qu'il a fait pour nos pestiférés de la Prairie, il l'a fait avec la même générosité

pour ceux de Saint-Albert; ces jours-ci j'apprenais de plus qu'il venait encore de donner une forte souscription en faveur de notre orphelinat.

Vers la fin du mois d'octobre, le grand chef, voyant approcher l'hiver avec sa froide compagnie, la neige, la glace, la poudrerie, etc., et ne découvrant plus aucune chance de réussir à atteindre les buffalos, réunit tous les chasseurs en assemblée générale, selon la coutume dans les questions graves. Chacun fut appelé à donner son avis et déclaré libre de prendre un parti quelconque. L'assemblée se partagea en deux opinions. Les uns prirent le parti d'aller passer l'hiver à la Mission, où ils avaient encore quelques ressources pour vivre ; les autres, en plus grand nombre, résolurent de bâtir des maisons sur le bord de la rivière Bataille, pensant trouver, dans ce pays de chasseurs, un moyen d'existence qu'ils n'eussent trouvé que bien difficilement partout ailleurs. Toutefois ces derniers ne prenaient ce parti qu'à la condition qu'un Père leur serait donné pour passer l'hiver avec eux. Je fis part immédiatement à Monseigneur de ces décisions, lui demandant ses ordres. Peu de jours après on m'écrivait de revenir à la Mission le plus vite possible, ce que je m'empressai de faire, n'ayant plus que quelques malades, et ayant donné les derniers sacrements à ceux qui étaient en danger de mort. Après deux journées et demie de marche, j'arrivai à Saint-Albert, d'où il me fallut repartir dès le lendemain matin, pour voler au secours de mes pauvres chrétiens du lac Sainte-Anne, attaqués à leur tour par la terrible picote. Le R. P. Bourgine, qui était avec eux, alla me remplaçer à la Prairie.

Voilà deux mois que la maladie règne ici ; je compte déjà vingt-neuf décès. Il n'y a peut-être pas dix de ces sauvages qui n'aient passé par la terrible épreuve du fléau.

Priez bien pour nous, mon très-révérend Père, afin que nous profitions tous de ces coups effrayants de la justice divine, et veuillez agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis votre enfant tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

FOURMOND, O. M. I.

MISSIONS DE CEYLAN.

LETTRE DU R. P. MÉLIZAN
AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Jaffna, 16 août 1871.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE SOULLIER,

Revenu ces jours derniers de la visite des chrétientés de Vanny, dans l'intérieur de Ceylan, et sur le point de partir pour de nouvelles courses, je crois ne pouvoir mieux employer les quelques instants de repos que je goûte à Jaffna, qu'en les consacrant à adresser à Votre Paternité un compte rendu de cette visite. Je n'ai qu'un regret, c'est que le pinceau de l'artiste soit si inférieur à la grandeur du tableau qu'il entreprend de vous présenter. Il s'agit, en effet, d'une des missions qui offrent le plus d'intérêt, soit qu'on la considère au simple point de vue du touriste, soit qu'on la considère au point de vue plus élevé de l'apôtre. J'entreprends cependant ma tâche avec joie, n'ayant qu'un désir, celui de jeter quelque lumière sur le véritable état de nos missions, et de voir naître dans les cœurs généreux quelques saintes aspirations qui les portent à venir secourir tant de pauvres âmes si abandonnés, et pourtant si dignes d'intérêt. *Ignoti nulla cupido*, dit l'adage philosophique ; rien de plus vrai au sujet de notre chère mission de Ceylan ; si on ne l'aime guère,

c'est qu'on la connaît peu ; pour moi, plus je la connais, plus je l'aime et plus je me persuade qu'on l'aimerait, si on la connaissait bien. On se représente Ceylan comme une terre aride, sablonneuse, déserte, où la chaleur épuise toute activité et ruine les meilleures santés. Oh ! que l'on se trompe ! Que ceux qui désirent connaître la vérité et se faire une juste idée de la nature de nos missions de Ceylan, veuillent bien me suivre dans la course de trois mois que je viens de faire dans les forêts de l'intérieur de cette colonie. S'ils sont touristes, qu'ils prennent place dans ma lourde charrette à bœufs, ou s'ils le préfèrent, qu'ils montent en croupe sur mon léger pégase : ils trouveront les sites les plus pittoresques ; ils verront cette nature encore vierge, ces forêts sans fin, ces lacs aux eaux limpides, ces rivières qui tombent en cascades et forment les paysages les plus variés ; ils retrouveront, en un mot, les tableaux grandioses qu'auraient pu présenter à leur imagination les descriptions les plus pittoresques de ces fameuses forêts vierges de l'Amérique, qui après tout, le plus souvent, n'ont existé que dans le cerveau plus ou moins fécond du poëte ou du romancier. S'ils sont apôtres *in fieri*, qu'ils viennent se reposer quelques instants sous la hutte en paille de riz qui m'a été préparée, qu'ils prennent part à mon frugal repas, qu'ils assistent à ces réunions de chrétiens pleins de piété et de foi, qu'ils voient cette attitude respectueuse des païens accourus à nos cérémonies, qu'ils contemplent de leurs yeux cette joie, ce contentement que la présence du Missionnaire fait naître partout sur son passage ; qu'ils voient, en même temps, ces centaines d'enfants privés de toute instruction religieuse, ces jeunes gens sans guide et sans soutien dans leur lutte contre les passions, ces infortunés sans consolateur au moment du malheur, ces malades privés de tout secours religieux à

l'instant de la mort ; et frappés de compassion à la vue de tant de misères, ils ne pourront demeurer insensibles à ce cri de détresse qui leur est adressé du fond des bois par des milliers d'âmes : *Transiens adjuva nos!*

La Mission de Vanny occupe l'intérieur de Ceylan sur une étendue de plus de 200 milles du nord au sud et de l'est à l'ouest. Le pays est couvert dans presque toute son étendue de forêts épaisses, qui ne sont devenues accessibles que par les nombreuses routes ou tranchées ouvertes dans tous les sens par le gouvernement anglais, pour relier entre elles les principales villes du littoral. Ces forêts fournissent en abondance les bois les plus précieux, tels que le bois de fer, le satin, l'ébène, etc., et servent de repaire au tigre, à l'ours, à l'éléphant et autres animaux féroces ; les variétés d'oiseaux aux plus brillants plumages y sont multipliées à l'infini. De nombreux cours d'eau et de vastes étangs entretiennent la fraîcheur et la fécondité dans ces régions fortunées où bien des poëtes se sont plu à placer le paradis terrestre. Que de fois m'est-il arrivé au milieu de mes courses de m'arrêter sur le bord de quelque lac ou de quelque rivière, et assis au pied d'un arbre plusieurs fois séculaire, de contempler avec avidité le ravissant spectacle que la nature déroulait à mes yeux ! Je ne pouvais reconnaître ce Ceylan que l'on a dépeint si terrible, et dont trois ans de séjour n'ont pas encore suffi à me faire contempler toutes les merveilles.

Cependant ce n'étaient pas précisément les beautés de la nature que j'étais venu admirer : non, mon voyage avait un but plus noble que celui d'une simple promenade d'amateur.

Je suis avant tout Missionnaire, et comme tel je venais, au prix de fatigues que je ne me dissimulais pas, chercher de pauvres âmes et leur faire du bien : *evangelizare*

pauperibus misit me. C'est donc surtout des Indiens, habitant l'intérieur de Ceylan, que j'ai à vous parler ; chrétiens ou païens, ils ne sont pas moins dignes d'intérêt ; aussi vous parlerai-je d'abord des uns et des autres d'une manière générale.

L'Indien de l'intérieur de Ceylan vit exclusivement de la culture du riz, culture rendue très-facile et très-productive par le grand nombre d'étangs que renferment les bois de Vanny. Nos Vanniens sont donc éparpillés en un nombre infini de petits villages établis sur les bords des étangs. Ces étangs, fermés à une extrémité par une digue, reçoivent pendant l'hiver les eaux de la pluie, et au moment voulu répandent dans la rizière, au moyen d'une écluse, la quantité d'eau nécessaire pour faire croître le riz, en sorte que, dans une même année, pour peu que les pluies soient abondantes, nos Vanniens peuvent se promettre jusqu'à trois récoltes successives ; si les pluies sont moins abondantes, ils auront au moins une récolte ou deux. Aussi, à l'époque des plus grandes chaleurs, alors que tout est desséché ailleurs, on est agréablement surpris de trouver encore dans Vanny des rizières verdoyantes et suffisamment pourvues d'eau pour assurer l'entière maturité de la moisson. Le *coulam* (étang), voilà la grande richesse du Vannien, sa grande ressource ; aussi rencontre-t-on rarement d'étang un peu considérable sans être assuré de trouver quelque village dans le voisinage. De là la terminaison de *coulam* ajoutée à tous les noms de villages de l'intérieur de l'île, comme vous pourrez le remarquer dans la suite de cette lettre.

Le genre de vie des Vanniens semble être un obstacle insurmontable aux agglomérations nombreuses; car le village ne peut contenir qu'autant de familles que la rizière alimentée par les eaux de l'étang peut en nourrir.

La multiplication des petits villages amène la multipli-

cation des petites chrétientés ayant chacune son église. C'est ainsi que, pour une population totale de mille chrétiens que renferme la Mission de Vanny, on compte près de vingt églises, et encore quelques chrétientés, vu le petit nombre de familles, sont-elles restées jusqu'ici sans en avoir. Nos Vanniens ainsi dispersés dans les bois y vivent heureux et tranquilles, loin du tumulte, et encore ignorants de la plupart des vices que la civilisation a apportés aux Indiens du littoral. Aussi sont-ils vis-à-vis des étrangers d'une timidité singulière. Le seul mot de *guerre* ou quelque mesure sortant des règles de l'ordinaire prise par le gouvernement les effraye. Ils sont persuadés que ceux du littoral convoitent leurs biens ; aussi vont-ils quelquefois jusqu'à refuser, à ceux qu'ils ne connaissent pas, même le riz dont ils abondent, persuadés qu'on viendra les dépouiller, si on les croit riches. Un fait curieux s'est passé récemment parmi eux à l'occasion du recensement général ordonné dans toute l'île par le gouvernement anglais. Ordre fut donné aux Vanniens comme aux autres de se présenter devant les chefs civils à l'époque fixée : aussitôt grande panique parmi ces pauvres Indiens. Ayant entendu parler de quelque bruit de guerre par ceux des leurs qui étaient allés jusqu'à Manaar, ils se persuadèrent que c'était pour les enrôler dans l'armée qu'on les comptait ainsi. Alors chaque chef de famille se hâta d'enfouir ses quelques sous, ses bijoux et ses ustensiles dans des cachettes souterraines, et alla se fabriquer au milieu des bois quelque cachette où il pût se réfugier avec les siens au premier signal. Vraiment désormais le gouvernement anglais saura où trouver des braves quand il aura besoin de soldats !

Le seul véritable danger pour nos chrétiens de Vanny, c'est la fréquentation continuelle des païens au milieu desquels ils sont obligés de vivre ; non-seulement les vil-

lages, mais même les familles sont mélangées indifférem-ment. Quelquefois dans une même famille il y a des chrétiens et des païens. Les païens de Vanny sont de deux sortes : les uns, de la race tamoule, suivent la religion de Brahma ; les autres, de la race cingalaise, celle de Bouddha ; mais Tamouls ou Cingalais, brahmanistes ou bouddhistes, ignorants de toute doctrine religieuse, ils se confondent tous dans une seule forme de culte, la superstition, les diableries. C'est là, au fond, toute leur religion, quelque dénomination qu'ils prennent d'ailleurs. Nos pauvres chrétiens, témoins chaque jour de ces pratiques superstitieuses et privés d'ailleurs de tout enseignement religieux, de tout secours spirituel durant la majeure partie de l'année, ne sont que trop portés à les imiter ; aussi, pour qui comprend bien leur position, loin de se scandaliser de quelques écarts sur ce point, il y a plutôt à s'étonner de ne pas les voir se renouveler plus souvent.

En relisant les anciennes notes écrites par les Missionnaires de Vanny, et en comparant l'état actuel de nos chrétiens, je suis heureux de constater qu'il y a amélioration sensible, et que ces tendances à la superstition diminuent de plus en plus ; si de temps en temps quelque cas isolé vient affliger le Missionnaire, du moins ne sont-ce plus comme auparavant des villages entiers qui agissent ainsi d'une manière injurieuse à la religion.

La Mission de Vanny, durant la saison des pluies, devient presque impraticable à cause des nombreux cours d'eau qui se changent en torrents impétueux et infranchissables ; elle devient aussi inhabitable à cause de l'humidité continuelle du sol, et des miasmes fiévreux qui s'exhalent des bois et des marais où croupissent les feuilles tombées des arbres. Aussi le Missionnaire, pour faire sa visite, est-il obligé de choisir la saison d'été ; car

alors le vent qui souffle avec violence chasse ces miasmes empestés et entretient la salubrité dans la forêt. Nos Indiens de Vanny, quoique nés et élevés dans les bois et habitués dès le jeune âge à coucher en plein air et à la rosée, se ressentent de la malignité du climat pendant l'hiver. Dès la première fois que je les vis, je fus frappé de leur air maladif. Il faudrait, pour assainir le pays, que le gouvernement prît des mesures pour faire dessécher quelques marais plus dangereux, et abattre quelques bois trop rapprochés des habitations.

Désigné, cette année, pour la visite du district de Vanny, j'étais impatient de commencer ma besogne, afin d'y donner le plus de temps possible ; aussi devançai-je un peu l'époque habituelle du départ. Grâce à Dieu, je n'eus pas lieu de m'en repentir. Muni de la bénédiction de notre bien-aimé Evêque, et accompagné des bons souhaits de toute la communauté de Jaffna, je quittai la capitale le lundi 9 mai. Mon équipage se composait d'une lourde charrette à bœufs surmontée d'un pavillon fabriqué *ad hoc* en feuille de cocotier ; une séparation faite dans le sens horizontal de mon habitation ambulante mettait à ma disposition deux appartements : un rez-de-chaussée pour les bagages et un premier étage pour une chambre à coucher; bien entendu le lit, je veux dire la natte, occupait tout l'étage ; aux bas offices, c'est-à-dire dessous la charrette, étaient suspendus les ustensiles de cuisine et autres instruments, tandis que sur la toiture étaient disposées avec symétrie quelques bottes de paille pour les cas imprévus. J'avais pour personnel deux jeunes gens qui devaient faire successivement les métiers de cuisinier, bouvier et bien d'autres encore selon les circonstances ; plus un enfant de dix ans, formé à servir la sainte messe. Les bagages n'étaient pas lourds : ils se composaient d'une petite chapelle portative, d'un sac de linge et de

provisions de bouche pour quelques jours seulement, car je comptais sur la générosité de mes Vanniens. Elle ne me fit pas défaut pendant les trois mois que je passai au milieu d'eux : ils pourvurent largement à mon entretien et à celui de tout mon cortége, hommes et bêtes.

En me dirigeant vers l'est de Jaffna à Elephant's-Pass, la première chrétienté que je rencontrai fut Mirisiville, gros village de plus de quatre cents âmes, dans le district de Patchilapally, à 17 milles de Jaffna. Arrivé le soir, j'y dis la sainte Messe de bonne heure et me remis en route; durant trois ou quatre jours je devais demeurer sans voir d'église, et par conséquent sans messe. Elephant's-Pass (passage de l'Eléphant) est un petit détroit qui sépare la petite île où se trouve le district de Jaffna, de la grande île de Ceylan; c'est par là que, dans les temps anciens, les éléphants faisaient irruption sur le territoire de Jaffna. Les Portugais y avaient bâti un petit fort, que les Anglais ont converti en *rest-house* ou caravansérail. Le caravansérail est une institution tout indienne. Sur les routes qui conduisent aux plus célèbres pagodes, on trouve ainsi des habitations construites par la charité de quelques riches païens pour abriter les pèlerins se rendant à la pagode. Les Anglais, développant cette institution, ont établi des *rest-houses* tout le long des grandes routes, à distance de 12 en 12 milles. On y trouve un abri contre la pluie ou les ardeurs du soleil, ainsi que l'eau et le feu; au voyageur à apporter le reste des provisions, s'il veut dîner. Pour moi, trouvant dans ma charrette un *rest-house* plus confortable encore, je n'ai guère usé que de ce dernier dans toutes mes courses. J'avais l'avantage de tourner ma couche au vent selon mon goût.

Le détroit d'Elephant's-Pass n'a guère plus d'un quart de mille d'étendue; au moment de la marée basse, l'eau

est peu profonde, aussi ma charrette l'eut-elle bientôt franchi. A partir d'Elephant's-Pass, la route descend en ligne directe vers le sud, traversant des forêts interrompues seulement de distance en distance par des rizières et par de nombreux ravins presque sans eau pendant la sécheresse. Les Anglais ont décoré cette route des titres pompeux de *main road* et de *royal road;* mais en bien des endroits ce n'est qu'une simple tranchée à travers la forêt : on a coupé des arbres, jeté un peu de terre par dessus et voilà le *royal road;* vienne la pluie, et la route se change en bourbier. C'est ce que nous n'éprouvâmes que trop souvent durant le voyage. Il avait plu quelques jours auparavant; aussi eûmes-nous bien de la peine à nous tirer d'affaire en certains endroits. Pendant que mes jeunes Indiens poussaient aux roues, je devais prendre la place du bouvier et frapper sur les bœufs. Nous voyageâmes ainsi pendant trois jours sans rencontrer de village chrétien.

Chaque jour, à la tombée de la nuit, nous nous arrêtions sur le bord de quelque lac ou de quelque rivière, car il ne nous manquait que de l'eau. Pendant que mes jeunes gens s'occupaient de la cuisine ou des bestiaux, je préparais avec mon petit Indien le feu de bivouac qui devait durer toute la nuit pour éloigner les visites importunes du tigre, de l'ours ou de l'éléphant; nous avions bientôt abattu ou traîné au campement quelques branches sèches ou quelques vieux troncs d'arbre. Lorsque le souper était prêt, je m'étendais sur ma natte et prenais mon repas à la clarté du brasier, dont la chaleur, tout en séchant mes vêtements baignés de sueur, me préservait de l'impression de la rosée, très-pernicieuse dans les bois. Après souper on faisait la prière ; puis, tandis que je grimpais à ma chambre à coucher au premier étage de notre *rest-house*, mes enfants allaient prendre leur repas

aux bas offices, c'est-à-dire entre les roues de la charrette. Bien souvent j'ai dû bivouaquer ainsi au milieu des bois, et je vous assure que c'était toujours avec un nouveau plaisir que j'en voyais venir l'occasion. Le matin de bonne heure, mes Indiens étaient à leur fourneau, c'est-à-dire devant trois pierres placés en triangle, ou, à défaut de pierres, devant un trou dans la terre. Avant le lever du soleil on était en route. A huit heures on s'arrêtait pour prendre le déjeuner préparé avant le départ, c'est-à-dire un peu de riz bouilli dans du lait de coco. Les Indiens appellent cela du *pankké ;* ce mot signifie littéralement *un cataplasme*, et de fait ce que nous mangions n'était autre chose qu'un véritable emplâtre de riz. Pour l'ingurgiter, il fallait boire presque à chaque bouchée. C'est cependant un mets précieux pour les voyages : il a l'avantage de se conserver chaud pendant plusieurs heures, et on n'a pas à craindre de voir verser la sauce malgré tous les cahotements de la charrette.

Enfin nous arrivâmes à Vavania-Velan-Coulam, à 90 milles de Jaffna. C'est là que se croisent les routes de Kandy, Trincomalie, Manaar et Jaffna ; aussi le trafic y attire-t-il bon nombre d'étrangers. A 1 mille environ de Vavania-Velan-Coulam, sur la route de Trincomalie, se trouve Ramba-Coulam, la plus importante chrétienté du district de Vanny ; on y compte plus de trente familles chrétiennes, et si jamais la Mission de Vanny est constituée d'une manière régulière, avec un Missionnaire permanent, c'est là sans doute que sera établi le chef-lieu de la Mission. Le gouvernement anglais vient de faire construire à Vavania-Velan-Coulam un hôpital où il a placé, à poste fixe, un médecin pour étudier les causes de diverses maladies qui, à certaines époques, ravagent le pays : aussi avons-nous tout lieu d'espérer que bientôt seront appliquées les mesures né-

cessaires pour l'amélioration de l'état sanitaire des Vanniens.

Les chrétiens de Ramba-Coulam me reçurent avec une grande pompe, au son des cloches et du tam-tam. Un moment pourtant, je crus le succès de ma visite dans cette chrétienté compromis. J'arrivais avant la moisson, les gens étaient occupés à leurs travaux champêtres ; dès le coucher du soleil les hommes étaient obligés d'aller faire la garde dans les rizières pour les défendre contre l'invasion des sangliers, des buffles ou des éléphants. Ne pouvant réunir mes chrétiens le soir, je résolus de les avoir au moins le matin. J'annonçai donc que je dirais la sainte Messe assez tard pour donner aux hommes le temps de revenir des champs. Tous furent exacts à assister à la Messe et à l'instruction qui suivait. Vers les cinq heures du soir, les femmes et les enfants se réunissaient pour le catéchisme. Pendant les sept ou huit jours que je passai à Ramba-Coulam, je n'eus qu'à me réjouir de l'assiduité des chrétiens et de leur fidélité à remplir leurs devoirs religieux. J'eus même le bonheur de donner le saint Baptême à une païenne qui s'était préparée de son mieux à cette grande grâce.

De Ramba-Coulam j'allai visiter trois petites chrétientés distantes seulement de quelques milles. En me rendant à Pouvaressan-Coulam, l'une de ces chrétientés, un accident survenu à ma charrette faillit me devenir funeste. A un endroit difficile de la route, elle se renversa et l'essieu se brisa ; j'en fus quitte pour une légère contusion et une diminution dans ma vaisselle déjà peu abondante. Pour gagner du temps, tandis qu'un des Indiens se rendait à Ramba-Coulam et que l'autre gardait les bœufs et la charrette, je résolus de continuer ma route à pied, accompagné seulement de mon petit Indien : il me restait 7 milles de forêts, sur une route nouvellement tracée,

et fréquentée par les animaux féroces. Dire que je n'avais pas peur ne serait pas exact, car les arbres fraîchement brisés et renversés m'avertissaient du voisinage de l'éléphant, tandis que les traces de l'ours étaient encore empreintes sur le sable. Cependant je me munis du signe de la croix, et ayant invoqué avec confiance Marie, la patronne du Missionnaire, je m'avançai plus rassuré. Grâce à Dieu, j'arrivai sans accident, vers le coucher du soleil. Les chrétiens furent bien surpris de me voir ainsi venir à pied et sans guide. Je n'avais ni bagage ni cuisinier. Ils me préparèrent eux-mêmes le *sancau*, que je dus manger avec la cuiller du grand-père Adam, les Indiens n'en connaissant pas d'autres. Pouvaressan-Coulam ne compte que cinq ou six familles chrétiennes ; l'église est toute petite ; je dus y passer la nuit, faute d'autre habitation. On m'y apporta un lit du genre primitif ; c'était une peau de daim fortement tendue sur un cadre à quatre pieds ; il résonnait comme un tambour, aussi ai-je appelé ces lits des Vanniens des tambours-lits. En attendant le sommeil, mon oreille fut frappée par un bruissement de feuilles ; on me dit que c'étaient les crocodiles de la rivière qui allaient faire leur ronde de nuit dans les bois. Caumarissan-Coulam, autre chrétienté à 5 milles de Ramba-Coulam en ligne directe, est presque inaccessible aux charrettes à cause des nombreux étangs qui l'entourent ; aussi dus-je faire un long circuit qui doubla la distance ; mais j'aurais fait 20 milles de plus, s'il l'avait fallu, pour m'y rendre, car, précisément à cause de la difficulté des chemins, cette chrétienté était restée trois ans sans voir de Missionnaire et était tombée dans un bien triste état : plusieurs défections mêmes avaient eu lieu. Le zélé P. Gourdon avait repris l'an passé la visite de ce lieu ; je tenais à continuer le bien qu'il avait commencé. Je n'eus qu'à me féliciter des efforts que je fis

pour accomplir cette visite. Ces pauvres chrétiens, composant une quinzaine de familles, furent très-exacts à se rendre aux exercices de la Mission ; le plus grand nombre se confessèrent ; enfin j'eus le bonheur de ramener un des malheureux apostats qui s'était uni criminellement à une païenne. Cette jeune fille consentit à une séparation d'un mois pour apprendre les prières et se préparer au baptême, qu'elle reçut plus tard. La mère de l'apostat ne valait pas mieux que le fils ; elle s'était adonnée durant de longues années aux danses diaboliques dans les pagodes païennes, et s'était même acquis une grande réputation dans le pays. Je la fis appeler, mais elle n'osa pas venir jusqu'à moi ; elle s'arrêta à l'entrée d'une habitation voisine de l'église, où j'allai la chercher suivi d'un bon nombre de chrétiens ; après lui avoir adressé les reproches que méritait sa conduite criminelle, je lui arrachai les espèces d'amulettes et les écrits diaboliques qui pendaient à son cou. Elle fit ensuite la pénitence publique à l'église et se confessa.

Je n'eus pas tant de peine au retour de ce voyage. Le cher P. Pouzin m'ayant fait parvenir son cheval, je pus revenir par le sentier direct ; j'en fus quitte pour quelques éclaboussures en traversant les étangs. Mon voyage à cheval de Caumarissan-Coulam à Ramba-Coulam fut mon coup d'essai en fait d'équitation. On dit que, pour devenir habile cavalier, il faut tomber au moins trois fois de cheval ; j'ai donc tout lieu de douter de mon habileté en ce genre d'exercice, puisque, malgré tant de courses que j'ai faites depuis, je ne suis pas encore tombé.

Après avoir terminé la visite de Ramba-Coulam et des environs, je partais pour Anouradja-Poura, à 33 milles vers le sud, lorsque j'appris qu'une épidémie mystérieuse venait d'éclater à Setti-Coulam, à 20 milles vers l'ouest. Déjà la maladie avait fait quelques victimes, et le reste

des habitants, saisi de frayeur, se préparait à fuir. Aussitôt, changeant mon plan de voyage, je partis pour aller secourir ces infortunés. Laissant ma charrette suivre le détour que fait la route, je coupai droit à travers la forêt et trottai presque toute la journée sous l'ombrage de bois inaccessibles aux rayons du soleil. Au milieu de mes courses j'eus à traverser une rivière dont les eaux étaient peu profondes, mais dont les rives étaient escarpées. Je longeai ensuite la crête d'une petite colline qui forme une séparation naturelle entre deux vastes lacs où viennent se réunir les eaux pluviales. Je ne rencontrai dans tout ce parcours que deux villages païens.

Quand j'arrivai à Setti-Coulam, le soleil se couchait, j'étais brisé et mon estomac criait famine. Les chrétiens ne m'attendaient pas sitôt ; aussi, dès qu'ils apprirent que le *souami* (prêtre) était arrivé, leur joie fut à son comble ; ils vinrent se jeter à mes pieds, ne sachant plus comment m'exprimer leur reconnaissance. Cependant je reconnus bientôt que la peur avait été plus grande que le mal. Le nombre des victimes ne dépassait pas cinq ou six, et il n'y avait pas de nouveaux symptômes. C'est que cette fois nos bons chrétiens, dociles aux recommandations du Missionnaire, au lieu de recourir aux diableries, selon leur vieille habitude, s'étaient adressés au ciel avec confiance. Pendant trois jours ils firent de ferventes prières, portèrent processionnellement autour du village la statue de saint Antoine, leur patron, et le fléau cessa complétement. Les voyant donc remis de leur frayeur et désormais sans danger, je les laissai pour quelques jours et visitai successivement dans les environs Olou-Coulam, Tandari-Coulam, Mandelian-Coulam, Néria-Coulam. Partout je trouvai les meilleures dispositions ; ces bons chrétiens, malgré l'éloignement du Missionnaire, savent demeurer fidèles aux pratiques de notre sainte religion. Je n'avais

pas à faire de grands efforts pour les porter à accomplir leurs devoirs, ils venaient d'eux-mêmes et se montraient pleins d'avidité pour entendre la sainte parole. Ces visites n'étaient pas sans fatigue : indépendamment des voyages, dès mon arrivée dans une chrétienté, j'avais à faire réciter ou apprendre les prières, baptiser les enfants, bénir les mariages, entendre les confessions, prêcher matin et soir, etc., etc. ; mais les consolations qui accompagnaient mon ministère me dédommageaient de toutes mes peines. J'eus le bonheur de baptiser quelques païens ; c'est alors que je considérai ma récompense comme plus que suffisante. Oh ! quelle belle moisson d'âmes il y aurait à faire chez les païens de Vanny, si on pouvait davantage s'en occuper ! Mais notre petit nombre nous oblige à nous restreindre aux *domesticos fidei ;* encore ne pouvons-nous leur faire un peu de bien que comme en courant. Ah ! que n'ai-je une voix assez forte pour me faire entendre de tant de cœurs généreux qui battent en France, et qui trouveraient ici un champ si vaste à leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

Aux approches de la fête de saint Antoine, je m'acheminai de nouveau vers Setti-Coulam ; tous les fugitifs étaient rentrés, une vingtaine de familles se réunissaient chaque jour à l'église pour suivre les exercices d'une petite Mission préparatoire à la fête, que nous célébrâmes avec une grande solennité. C'est à Setti-Coulam que je fis, pour la première fois, connaissance avec un insecte que je n'ai que trop appris à redouter depuis. C'est l'*ounni,* que les Anglais appellent *tick.* Cet insecte, d'abord presque imperceptible, s'attache à la peau et grossit à mesure qu'il suce le sang de sa victime ; sa morsure occasionne des douleurs si cuisantes, qu'une fois, ayant été ainsi mordu pendant un sermon, j'eus bien de la violence à me faire pour ne pas m'arrêter tout court ; heureusement la dou-

leur n'est pas continue, on finit même par s'y habituer *un peu.*

Après la visite de Setti-Coulam et des environs, je repris mon voyage d'Anuradja-Poura; il me fallut deux jours et deux nuits pour m'y rendre; c'est vous dire que je dus reprendre ma vie de campement au milieu des bois. Anuradja-Poura est l'ancienne capitale des rois cinghalais; les ruines que l'on y trouve attestent la splendeur première de cette capitale déchue. Quoique située au milieu des bois, elle se distingue par la salubrité de son climat : c'est qu'elle est bâtie sur un terrain un peu élevé, et que de plus le gouvernement anglais, ayant fait couper à 1 mille tout autour les broussailles et les petits bois, pour ne laisser que les arbres à haute futaie, a transformé la forêt en un vaste et magnifique parc où le vent circule à l'aise, dissipant tous les miasmes fiévreux. L'église, bâtie sur une petite éminence, a une apparence simple, mais convenable. Une population flottante forme la chrétienté, car les habitants proprement dits sont des Cinghalais païens, d'autant plus attachés au bouddhisme que cette religion y compte de nombreux et magnifiques monuments. Anuradja-Poura renferme bien des curiosités intéressantes pour un touriste; mais, faute de temps, je ne me préoccupai guère de les visiter. Je pus cependant escalader une des pyramides ou *dagoba* qui ont été bâties successivement par les rois cinghalais à leur avénement sur le trône. Celle que je visitai est la plus élevée, elle atteint une hauteur de 100 mètres au-dessus du sol. Du sommet, la vue s'étend au loin; on y jouit du spectacle le plus varié; la forêt se déroule à vos pieds en une plaine immense de verdure, au milieu de laquelle on distingue de nombreux lacs. A l'horizon, vers le sud, on aperçoit les sommets des plus hautes montagnes.

En quittant Anuradja-Poura, je remontai à plus de

30 milles vers le nord-ouest, du côté de Setti-Coulam, où j'envoyai ma charrette, tandis que, m'enfonçant dans le bois à une distance de 5 milles, j'allais visiter Capatchi : ce village se convertit presque tout entier à notre sainte religion il y a une vingtaine d'années ; tous ont persévéré, et ils ont bâti une église assez vaste, mais qui manque d'art : nos Vanniens n'ont guère l'idée d'une construction tant soit peu grandiose.

Ayant appris qu'à 3 milles plus avant dans le bois il y avait un village de Veders païens, je voulus aller les visiter et voir s'il y avait quelque espérance de les amener à notre sainte religion. Comme vous le savez, les Veders sont les vrais sauvages de l'île ; ils vivent surtout de la chasse, ils recueillent le miel qui abonde dans les bois et cultivent quelques petits champs. Ceux que j'allai visiter ne sont pas les plus sauvages ; leurs rapports fréquents avec les autres Indiens les ont un peu civilisés. Escorté de deux Indiens, je m'enfonçai dans la forêt, suivant un sentier étroit et obstrué de branches épineuses ; aussi ma soutane et ma peau reçurent-elles mainte égratignure. Au milieu de notre course nous eûmes à traverser une rivière au lit profond, mais presque à sec en ce moment ; à mesure que nous avancions, la forêt prenait un aspect plus sauvage ; au milieu d'arbres gigantesques s'élevaient d'énormes blocs de granit qui à chaque détour changeaient l'aspect du paysage ; les traces des animaux féroces devenaient de plus en plus fréquentes ; aussi, malgré la présence de nos deux Indiens, nous voyant sans armes à feu, je finis par avoir quelques craintes sur la sûreté de nos personnes ; nous arrivâmes pourtant, sans rencontre fâcheuse, au campement des Véders. Ces pauvres gens vivent ainsi au milieu des bois et des animaux féroces, dont ils ont d'ailleurs toute la politesse. Je fus reçu sans aucun de ces égards dont les païens eux-mêmes entourent

le *souami* partout ailleurs. Je leur parlai de Dieu, de notre sainte religion, leur promettant, s'ils se convertissaient et bâtissaient une petite chapelle, que le Missionnaire viendrait les visiter chaque année, etc. Je ne fus guère écouté ; ils me répondirent que leurs pères avaient suivi la religion des dieux du pays et qu'ils n'en auraient pas d'autre. Prenant le style imagé, que l'Indien écoute toujours avec plaisir, je leur répondis que, si leur père tombait dans un puits, ils se garderaient bien d'en faire de même ; que, s'ils étaient malades, ils ne refuseraient pas le remède qui leur sauverait la vie, sous prétexte que leurs pères n'en ont jamais usé ; que, si on leur offrait la royauté, ils ne la refuseraient pas parce que personne n'a jamais été roi parmi eux. Ils écoutaient volontiers ces comparaisons et autres de ce genre, mais ne changeaient pas de résolution pour cela. Tous mes raisonnements venaient échouer contre leur argument de prescription. Je les quittai donc avec peu d'espérance de les voir se convertir. Cependant qui sait si les paroles que je leur ai adressées et l'affection que je leur ai témoignée ne seront pas, avec la grâce de Dieu, comme une semence qui produira son fruit dans la suite ? *Fiat ! fiat !*

De Capatchi, en remontant davantage vers le nord-ouest, j'arrivai près des limites de la mission de Mantotte ; je visitai successivement Maraucaranpané, Cannaty et Caurisautta-Coulam. Les villages étant moins nombreux dans cette partie de Vanny, les animaux féroces y sont en plus grand nombre. Il nous arriva souvent d'être éveillés par les cris des tigres et des ours qui rôdaient non loin des habitations. Le chef de la chrétienté de Caurisautta-Coulam, vieux chasseur qui avait tué jusqu'à cinq éléphants, me rapporta que, cette année, le tigre lui avait enlevé un cheval et sept ou huit vaches.

Je n'étais plus qu'à 7 milles, en ligne directe, du fa-

meux pèlerinage de Notre-Dame de Madau, qui se trouve à l'extrémité nord des bois de Vanny et au sud de la mission de Mantotte. Le cher P. POUZIN m'attendait pour célébrer avec les PP. SAINT-GENEYS et GUILLOU la fête du pèlerinage, fixée au 2 juillet. Impatient de revoir des confrères, je partis vers midi, traversant de petits bois qui me préservaient mal des rayons brûlants du soleil ; à trois heures, j'étais dans les bras du cher P. POUZIN. Le lendemain arrivèrent, l'un du nord, l'autre de l'est, les PP. SAINT-GENEYS et GUILLOU. Vous devinez aisément quelle devait être ma joie de me voir en si nombreuse et si bonne compagnie, après deux mois de solitude. Je ne m'étendrai pas sur toutes les choses intéressantes et édifiantes qu'il y aurait à vous raconter sur le pèlerinage de Notre-Dame de Madau ; cela appartient exclusivement au R. P. POUZIN, le témoin oculaire et le principal moteur du développement et des progrès de ce fameux pèlerinage.

L'existence du sanctuaire de Madau remonte à l'époque de la cruelle persécution que les Hollandais, pendant leur domination à Ceylan, exercèrent contre les chrétiens. Les prêtres de Goa, qui desservaient alors les missions de l'île, fuyant devant la persécution, se retirèrent au fond des bois qui bornent la mission de Mantotte, mission qui, dès cette époque, était la plus florissante et renfermait le plus de chrétiens. Ils fondèrent dans ce bois la petite chapelle de Madau, et c'est là que les chrétiens venaient les trouver furtivement, pour assister aux saints mystères et accomplir leurs devoirs religieux. Sept de ces Missionnaires furent inhumés dans ce sanctuaire, et les chrétiens prirent l'habitude d'emporter, par dévotion, de la terre de leurs tombeaux. Pleins de confiance dans la sainte Vierge, patronne du sanctuaire, ils se servaient de cette terre comme de remède dans leurs maladies et surtout

contre la morsure des serpents. La sainte Vierge, ayant pour agréable leur confiance, la récompensa souvent, par une guérison complète ayant tous les caractères du miracle. Dès lors la confiance ne fit que s'accroître et chaque année des milliers de pèlerins viennent remercier Marie de quelque guérison ainsi obtenue, par l'application du remède de Madau, comme ils l'appellent. Ce ne sont pas les chrétiens seulement qui éprouvent les effets de la protection de la sainte Vierge, les païens aussi y ont part quelquefois, et, comme les chrétiens, ils se font un devoir de venir en pèlerinage à Madau pour porter leurs offrandes aux pieds de la reine du ciel, qu'ils ne connaissent pas encore.

Cette année, le nombre des pèlerins réunis pour le jour de la fête était considérable ; il y en avait bien trois mille, venus des points les plus extrêmes de l'île, de Jaffna, de Trincomalie, de Batticaloa, de Colombo et même du continent indien. Ce qui fait admirer davantage la foi de ces pèlerins, ce sont les difficultés qu'ils sont obligés de surmonter pour accomplir ce pèlerinage. D'abord, pour se rendre à Madau, il leur faut traverser des bois remplis d'animaux féroces ; puis, arrivés au sanctuaire, ils ne trouvent aucune ressource pour se procurer les provisions nécessaires, car, à plusieurs milles tout autour, il n'y a point de villages ; l'eau même, outre qu'elle est fort sale, manque quelquefois. Jusqu'ici il a fallu se servir de l'eau de l'étang qui est vite épuisée, avec tant de consommateurs ; on a essayé de creuser quelques puits, partout on a trouvé de l'eau saumâtre qu'il est impossible de boire. Les nombreux pèlerins qui viennent à Madau n'arrivent pas les mains vides ; chacun fait son offrande. Les plus riches font de larges aumônes aux pauvres et leur préparent eux-mêmes le *saurau* ; c'est ce qu'on appelle le *pitché-saurau*, ou *dîner de charité*. La

quantité de riz que certains pèlerins font cuire ainsi est telle, qu'elle suffit non-seulement pour tous les pauvres, mais même pour tous les pèlerins. J'ai vu de mes yeux des pitché-saurau qui ne comptaient pas moins de 10 à 12 boisseaux de riz.

Les Missionnaires se trouvant nombreux cette année, la fête n'en fut que plus solennelle : prédications, grand'-messes, chants de cantiques, rien ne manqua. Enfin, le soir du 2 juillet, la fête se termina par la plantation d'une belle croix, qui fut érigée en face de l'entrée du sanctuaire.

Le lendemain nous dûmes nous séparer. Tandis que le P. SAINT-GENEYS prenait la direction du nord, et le P. GUILLOU celle de l'ouest, votre serviteur retournait vers le sud pour achever la visite de Vanny. Il me restait encore deux églises à voir, à une distance de 20 milles : Periacattai, où j'eus le bonheur de baptiser une païenne, et Arlan-Coulam. Enfin, le 12 juillet, je terminai la visite du district de Vanny, emportant comme trophée de victoire une liste de 7 baptêmes d'adultes, 410 confessions, 259 communions, 23 baptêmes d'enfants et 15 mariages.

Mais, avec la visite de Vanny, ma tâche n'était pas achevée. D'après l'ordre de Monseigneur, je devais, en remontant vers Jaffna, visiter la partie nord des chrétientés qui occupent le littoral compris entre Manaar et Jaffna, tandis que le P. SAINT-GENEYS, Missionnaire de Manaar, visiterait les plus rapprochées de sa résidence. Nous appelons Valy-Missam de Jaffna, l'ensemble de ces chrétientés. En me rendant à cette nouvelle mission, je traversai du sud au nord toute la mission de Mantotte, où je revis successivement les chers PP. POUZIN et GUILLOU, occupés à la visite de leurs nombreuses chrétientés. En arrivant à Vudettativan, sur le bord de la mer, à 12 milles de Manaar, je rencontrai, par une heureuse coïncidence,

le cher P. Saint-Geneys, qui venait visiter sa partie du Valy-Missam de Jaffna. Nous passâmes une journée ensemble; je laissai le Père à Vudettativan, et, remontant vers le nord, j'arrivai à Natchicanda. A mesure que l'on sort des bois, le terrain devient plus sablonneux; aussi, mes bœufs eurent-ils bien de la peine pour traverser les 18 milles que nous parcourûmes. Natchicanda se trouve sur le bord de la mer, en face de l'île d'Iranativan; ce village est habité par de pauvres parias, au nombre de plus de 300. Pendant l'hiver, ils se retirent tous dans l'île d'Iranativan, où ils vivent, comme ils peuvent, de poisson et de tortue de mer. Pendant l'été, tous quittent l'île, débarquent sur la terre ferme et se répandent dans les bois environnants pour recueillir le *paley-palam* (fruit de l'arbre *bois de fer*); ce fruit se rapproche beaucoup de la jujube, pour la forme et pour la couleur. C'est donc dans leurs quartiers d'été que le Missionnaire vient visiter ces chrétiens. A mesure que j'approchais du village, je voyais ces pauvres parias sortir des bois et se former en cortége nombreux autour de ma charrette. Ils ont bâti sur le bord de la mer une église, où ils sont fidèles à se réunir chaque dimanche, pour dire les prières de la messe. Je passai cinq à six jours à Natchicanda, j'eus beaucoup de travail pour confesser tant de monde; mais je fus bien consolé en voyant la simplicité et la foi vive de ces bons parias. Ils célébrèrent en grande solennité la fête de saint Jacques, patron de l'église.

Après cette fête, j'allai visiter l'île d'Iranativan, où ces chrétiens désiraient que je célébrasse la sainte messe. L'île d'Iranativan est à 10 milles environ de la terre ferme; pour m'y rendre, je montai sur une petite barque faite d'un seul tronc d'arbre. Le vent était bon, nous mîmes la voile; mais à mesure que nous gagnions la haute mer, les vagues devenaient de plus en plus fortes,

aussi étions-nous bien balancés; un moment même je craignis un naufrage, mais, grâce à Dieu, il n'en fut rien. Iranativan se compose de deux petites îles d'un mille à peu près chacune et séparées seulement par un tout petit bras de mer. Le sol rocailleux et inculte est peu élevé au-dessus du niveau de la mer; aussi, lorsqu'un ouragan éclate, les vagues se précipitent bien avant sur le rivage, viennent détruire les pauvres cabanes des parias et emportent leurs vaches et leurs moutons. Il y a à Iranativan une belle église, solidement bâtie en pierres, avec colonnes et arceaux; c'est un véritable monument de la foi de ces pauvres chrétiens, qui, malgré leur pénurie, sont parvenus à bâtir ainsi peu à peu une église bien plus belle que celles que l'on rencontre souvent chez des castes plus élevées et plus favorisées de la fortune. Je ne trouvai que sept personnes restées dans l'île : c'étaient les infirmes qui n'avaient pu suivre leurs frères; je les confessai, et, après avoir dit la sainte messe, sans retourner à Natchicanda, je me rendis directement à Valey-Padau, près de Devil's point, que vous trouverez indiqué sur la carte.

Valey-Padau est encore une résidence d'été des parias d'Iranativan; nous y célébrâmes, avec une grande solennité, la fête de Sainte-Anne, le dimanche qui suit le jour de la fête. A Coumoulamouney, autre chrétienté sur le bord de la mer, un des chrétiens tua un tigre dont il me donna la peau. Je dus ensuite aller visiter Tennian-Coulam, à 20 milles dans l'intérieur. Comme la route était mauvaise et que d'ailleurs mes bœufs commençaient à être épuisés, je montai sur une charrette traînée par des buffles. Cet animal, plus fort que le bœuf, supporte mieux la fatigue, mais il va encore plus lentement; aussi nous fallut-il toute une journée pour accomplir notre voyage. Devant parcourir un chemin tout encombré de branches,

nous ne pûmes pas mettre de tente à la charrette ; aussi, tant en allant qu'en revenant, j'eus bien à souffrir des rayons brûlants du soleil, dans les espaces où le bois ne donnait pas d'ombre. A Tennian-Coulam, un païen d'un village voisin vint me trouver et me demander le baptême. Se trouvant malade, il avait, paraît-il, fait le vœu, s'il guérissait, de se faire baptiser à Madau ; mais apprenant qu'il n'y avait actuellement pas de prêtre au sanctuaire, il venait me demander de l'aider à accomplir son vœu. Vivant dans un village païen, il ne connaissait rien de notre sainte religion et ne savait aucune prière ; mais, comme je devais partir le lendemain, je ne pouvais me charger de le préparer en si peu de temps à recevoir le baptême. Heureusement, il savait lire; je lui remis donc les principales prières, et une lettre pour le P. Pouzin, lui recommandant d'aller voir ce Père, tout en allant faire son pèlerinage à Madau, et l'assurant qu'il serait baptisé s'il avait bien appris ses prières. Ce jeune homme est uni à une femme païenne qui, elle aussi, consentira à se faire baptiser. Qui sait si, par eux, le bon Dieu n'en attirera pas d'autres à notre sainte religion, dans leur village tout païen de Tounankaï.

Pounery, que j'avais encore à visiter, est à 20 milles nord de Tennian-Coulam. La route, quoique à travers bois, est très-sablonneuse ; aussi dus-je encore atteler les buffles à ma charrette. Pour éviter la chaleur du jour, nous voyageâmes la nuit, au clair de la lune. A Pounery, la forêt cesse ; il n'y a plus qu'une plaine découverte plantée de quelques palmiers ; aussi la chaleur se fait-elle sentir. En y arrivant, je trouvai peu de chrétiens, la plupart étaient allés faire un pèlerinage à Madau. Je dus les attendre, sous peine de les voir privés encore, toute une année, des secours religieux. J'eus beaucoup à souffrir, les chrétiens de ce lieu, connus par leur négligence,

n'ayant point encore bâti d'habitation pour le Missionnaire. Je fus condamné à rester continuellement dans l'église, sans pouvoir faire un pas dehors, avant le coucher du soleil ; car tout autour de l'église, il n'y a aucun ombrage. Je dus passer ainsi sept jours dans un véritable purgatoire, car je ne pouvais dire : *Beati qui habitant in domo tua, Domine*, cette église sans porte, ni fenêtres, aux murs en argile à moitié détruits, et où je ne pouvais conserver le saint sacrement, n'étant guère digne d'être appelée la maison du Seigneur. Si, au moins, les chrétiens s'étaient montrés empressés pour venir aux exercices ! Mais, même après le retour des pèlerins de Madau, je n'avais presque personne à ma messe, et cependant le village compte plus de quinze familles chrétiennes. A la fin, prenant mon parti, je me décidai à faire une visite domiciliaire, selon les prescriptions de nos saintes Règles ; je n'y mis pourtant pas la courtoisie en usage dans les pays civilisés ; des Indiens, et surtout ceux de Pounery, n'auraient pas compris ce langage. Il fallait des arguments plus frappants pour de tels négligents. Je m'armai donc d'un bâton (Dieu merci, je n'eus pas à m'en servir), et faisant le tour du village, je me mis à faire lever ce gibier d'une nouvelle espèce. Ma chasse fut bonne ; le lendemain et les jours suivants, j'avais presque tout le monde à ma messe ; je pus les instruire et je confessai une quarantaine de personnes. A Cavandarymaunney et Mannaltaley, dans la péninsule qui se termine à Calmauney, en face de Jaffna, je dus coucher sur le sable ,faute de lit; la couche était assez molle, mais les fourmis, ayant fait invasion dans ma natte, me piquèrent si bien, que je ne pus dormir. Avec la visite de Mannaltaley, je terminai ma mission dans le Valy-Missam de Jaffna, où je compte 418 confessions, 350 communions, 15 baptêmes d'enfants et d'adultes, 5 mariages et 1 extrême-onction.

Quelques milles de mer me séparaient de Jaffna ; je montai sur une barque, et après quelques heures de traversée, j'arrivais à Jaffna, le 18 août. Il serait difficile de vous exprimer le bonheur que j'éprouvai, en me retrouvant auprès de notre bien-aimé Evêque et de tous mes frères de la communauté de Jaffna.

Malgré les fatigues inévitables d'une course comme celle que je viens de faire, durant ces trois mois, je suis heureux de vous dire que ma santé s'est toujours maintenue bonne. C'est que je me trouvais comme dans mon centre au milieu de cette vie de fatigues et de courses, tandis que mon cœur surabondait de joie, à la vue de ces pauvres âmes, à qui le bon Dieu m'accordait de faire un peu de bien ; aussi, je mets cette visite de Vanny au nombre des plus heureuses époques de ma vie, et c'est du fond du cœur que je forme le vœu bien sincère d'être envoyé de nouveau vers ces bons chrétiens de Vanny et vers ces milliers de païens, moisson abondante qui n'attend que la main de l'ouvrier pour venir remplir les greniers du Père de famille.

Oh ! quand donc le nombre des Missionnaires sera-t-il suffisant pour permettre à notre bien-aimé Evêque d'accomplir le désir le plus ardent de son cœur ! celui de donner à certaines missions les secours permanents qui résulteraient de la présence d'un prêtre au milieu d'elles ! Vous que les missions de Ceylan, pasteurs et fidèles, regardent comme un protecteur, vous prierez, n'est-ce pas ? vous intercéderez pour nous auprès du Maître de la moisson, afin qu'il nous envoie bientôt de nombreux et zélés ouvriers évangéliques. *Fiat! fiat !*

Votre fils dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

A. Mélizan, o. m. i.

LA CONGRÉGATION EN FRANCE

PENDANT LA GUERRE

ET

LA MAISON DE PARIS

PENDANT LA COMMUNE.

Avant de parler de la Commune, objet principal de ce récit, je crois devoir consigner quelques événements qui, dès le début de la guerre et en dehors de Paris, ont plus particulièrement affecté la personne de notre très-révérend Père général et quelques-unes de nos maisons de France. Mon but est de fixer des souvenirs qui pourront intéresser nos Pères et Frères des missions lointaines, et servir plus tard à l'histoire de la Congrégation.

CHAPITRE I.

La Congrégation au Concile. — Le Supérieur général se retire à Bordeaux. — Effets de la guerre sur la Congrégation en Lorraine. — Révolution du 4 septembre. — Siége de Paris. — Part que la Congrégation prend aux dangers de la guerre sur les champs de bataille et dans les ambulances.

Le concile œcuménique du Vatican venait de se proroger ; mais avant de se disperser, l'auguste assemblée avait acclamé, le 18 juillet 1870, l'infaillibilité du Souverain

Pontife, élevant ainsi un phare au milieu de notre société moderne tombée dans l'ornière d'une science imbécile et d'un naturalisme abject, et affirmant la force invincible du Siége de Pierre, à l'heure même où l'enfer se préparait à lui livrer son plus redoutable assaut.

Notre petite Congrégation peut s'honorer d'avoir concouru à ce grand acte *cum vero corde, in plenitudine fidei* (Hebr., x, 22). Fidèles à sa foi traditionnelle, et en parfaite communion avec l'esprit bien connu de son fondateur, tous les évêques présents au Concile prononcèrent le célèbre *placet,* à savoir :

Mgr Guibert, Archevêque de Tours.

Mgr Guigues, Evêque d'Ottawa.

Mgr Allard, Evêque de Samarie, Vicaire apostolique de Natal.

Mgr d'Herbomez, Evêque de Mélitopolis, Vicaire apostolique de la Colombie britannique.

Mgr Bonjean, Evêque de Médéa, Vicaire apostolique de Jaffna.

Mgr Taché, Evêque de Saint-Boniface, avait été autorisé à quitter le Concile vers la mi-janvier, pour aller en toute hâte, sur la demande pressante du gouvernementcanadien, prévenir un conflit sanglant prêt à éclater entre ce gouvernement et la colonie de la Rivière rouge.

Mgr Clut, Evêque d'Erindel, avait obtenu la même autorisation dans l'intérêt de la mission de Mackenzie.

Mgr Grandin, Evêque de Satala, Vicaire apostolique de la Siskatchewan, et Mgr Faraud, Évêque d'Anemour, Vicaire apostolique de Mackenzie, n'avaient pu quitter leurs lointaines régions.

L'arche était construite, le déluge allait commencer. Le lendemain, 19 juillet, déclaration de guerre entre la France et la Prusse. Peu de jours après, le sang coulait

dans des rencontres d'avant-garde. Le 6 août, combat de Wissembourg, où quelques milliers de Français sont écrasés par toute une armée. Hélas ! ce jour-là même la garnison française de Rome était rappelée, et l'abandon du Pape par la France, abandon dont les conséquences prochaines étaient faciles à prévoir, coïncidait avec notre première défaite. La révolution triomphait plus encore que la Prusse.

Le 8, seconde défaite plus sanglante à Reischoffen. Après cette malheureuse bataille, les Allemands envahirent rapidement la Lorraine et la Champagne, et bientôt leurs éclaireurs se montrèrent jusqu'au delà d'Epernay. Peu de marches les séparaient de Paris. On leur prêtait généralement le dessein de surprendre cette capitale avant qu'elle ne se fût mise en état de défense. Le moment parut alors venu aux trois Assistants présents à Paris, de presser le départ de notre très-révérend Père général. Il fallait en effet assurer le gouvernement de la Congrégation, en prévision d'un siége prochain. Et comme à la guerre les événements surviennent avec une promptitude parfois foudroyante, il fut résolu que le Supérieur général partirait sans retard, accompagné du R. P. Anger, son secrétaire particulier. On avait indiqué Bordeaux comme l'endroit le plus convenable et le plus sûr pour communiquer avec la Congrégation, et parer aux éventualités.

Nancy était aux mains des Prussiens ; Tours, Angers, Autun et Saint-Andelain, ou n'avaient pas de logement, ou se trouvaient dans le rayon des opérations de guerre, par suite trop exposés aux courses de l'ennemi, comme la suite le prouva bientôt; nos maisons de Provence et du Dauphiné étaient au milieu d'un foyer démagogique fort inquiétant; — restait Bordeaux, situé dans une région tranquille, et offrant par l'Océan une issue facile en cas

de besoin. C'est dans cette ville que nos chers voyageurs se rendirent, vers la mi-août, ne se doutant pas du long séjour qui les y attendait.

Ils y furent rejoints, au commencement de septembre, par le R. P. Sardou, procureur général, qui était allé tout d'abord en Angleterre pour y mettre en sûreté ses valeurs.

Les RR. PP. Aubert, Jolivet et Martinet demeuraient à Paris pour faire face aux événements, et se dévouer, de concert avec les autres pères de la maison, aux communautés et aux nombreuses œuvres dont nous sommes habituellement chargés, ou qui ne pouvaient manquer de surgir durant le siége.

Chargé d'une mission dans le Midi avant la déclaration de guerre, je rejoignis notre très-révérend Père général à Bordeaux dans les premiers jours de septembre. Il s'était installé dans la maison du pro-directeur général de la Sainte-Famille, rue de Berry, 21.

Nous étions ainsi quatre sortis de Paris. Nous pensions ne pas demeurer à Bordeaux au delà de quatre à cinq semaines; notre séjour s'y prolongea six mois.

Le voisinage de nos deux communautés de Talence et d'Arcachon nous fut d'un grand secours durant cette triste période. Nous nous trouvions une vingtaine de membres de la Congrégation réunis dans le même diocèse; cette réunion devint pour nous la source des plus douces consolations; elle nous fit souvent bénir la divine Providence qui nous avait ménagé un asile si riche de l'esprit de famille, et par là même si approprié aux nécessités de la situation et aux besoins de notre cœur. La justice autant que l'affection demande que j'exprime ici avec quelle délicatesse filiale nos Pères de Bordeaux, de Talence et d'Arcachon s'empressèrent autour de notre Père général, pour alléger, autant qu'il était en eux, le poids devenu si

lourd de ses sollicitudes. Nous leur en gardons le plus reconnaissant souvenir.

L'une des premières inquiétudes qui vinrent nous assaillir, se rapportait à notre maison de Nancy, la première exposée aux désastres de l'invasion. Mgr D'HERBOMEZ, revenu du Concile, était arrivé dans cette ville le 12 août, par le dernier train venant de Dijon. Il s'y trouva bloqué pendant plusieurs mois. Quelques heures après son arrivée, la ligne ferrée de Paris était coupée, et cent mille Allemands inondaient la belle capitale de la Lorraine.

Alors commencèrent les tribulations de nos Pères de Nancy. A la douleur de voir défiler sous leurs fenêtres les innombrables bataillons qui allaient porter au cœur même de la France la dévastation et la mort, se joignit la cruelle obligation de loger et de nourrir des escouades d'ennemis sans cesse renouvelées. Plus de treize cents hommes se sont succédé chez eux pendant la durée de la guerre. Il n'était pas toujours aisé de contenter ces vainqueurs durs et exigeants. Un jour, huit se présentent avec leur billet de logement ; on dispose aussitôt la salle qui doit les recevoir ; mais cette courte attente les irrite et les porte à blasphémer; ils se ruent sur le Frère portier ; le R. P. MARTIGNAT, supérieur de la maison, arrive pour recevoir un coup de poing ; ils poussent d'un bout du corridor à l'autre le Père économe et le menacent de la baïonnette ; le tumulte est à son comble. Ce n'était que par d'extrêmes précautions qu'on parvenait à éviter le fréquent renouvellement de ces scènes odieuses. Ce fut une rude épreuve pour nos Pères de Nancy d'avoir à supporter, sans mot dire, cette soldatesque insolente, qui, ne se contentant pas de dévorer toutes leurs ressources, transportait dans leur maison habituellement si calme et si recueillie, les grossières allures de la caserne et du corps de garde. Cette épreuve dura six mois.

Dès l'arrivée de l'ennemi, le bruit s'étant répandu qu'il allait faire la levée des jeunes gens du pays, le R. P. Supérieur s'empressa de faire partir les Novices pour Autun, et d'envoyer les Frères convers à Notre-Dame de Sion. L'un de ceux-ci, F. Lahaxe, dut échanger l'habit religieux contre l'uniforme de mobile, et se rendre dans la place de Toul, qui presque aussitôt fut investie et soumise aux horreurs du bombardement. Notre bon Frère fit vaillamment son devoir durant ce siége meurtrier, et eut le bonheur d'échapper par protection à la captivité en Prusse. Le R. P. Supérieur l'envoya bien vite rassurer sa pauvre mère, et remercier Notre-Dame de Sion qu'il avait si souvent invoquée en défendant les remparts.

La présence de Mgr d'Herbomez fut une grande consolation pour nos Pères de Nancy durant ces tristes jours. Leur vie de famille en fut notablement accrue, et ce surcroît dut leur paraître doublement précieux en un temps où tout leur manquait à la fois, les relations avec leur famille religieuse, aussi bien que les joies et la sainte activité du ministère. La guerre, en effet, paralysait leur zèle et ne laissait arriver aucune nouvelle du dehors. La Lorraine était bien loin de la France. Il fallait se suffire et chercher dans la prière la force d'âme et la confiance dont on avait tant besoin.

Nos Pères firent consacrer par Monseigneur le maître-autel de leur belle chapelle. Ils jouirent de la sympathie dont ce cher prélat fut l'objet de la part du clergé de Nancy. Le 7 septembre, Sa Grandeur fit sa visite à Notre-Dame de Sion, et assista le lendemain à la messe solennelle en présence d'un peuple immense accouru pour voir et entendre l'Evêque missionnaire. Le 6 octobre, fête de saint Bruno, Monseigneur officiait pontificalement à la Chartreuse de Bosserville, qui fut si secourable à notre

maison de Nancy durant cette triste époque. Quelques jours après, la retraite annuelle, prêchée par le P. Boisramé, relevait le courage de tous. Les Pères novices Yenveux et Leroux faisaient leur oblation, naissant à la Congrégation comme les premiers chrétiens naissaient à l'Eglise, au milieu des plus douloureuses épreuves.

Avant les premières opérations de guerre, le R. P. Barillot était arrivé d'Autun, se rendant à Metz. Il se trouva bientôt cerné dans cette ville, et s'y utilisa de son mieux dans les hôpitaux, et aux alentours sur les champs de bataille.

Notre maison de Notre-Dame de Sion eut aussi à payer son tribut à la guerre en hébergeant de nombreux Allemands. Mais, grâce sans doute à la présence de plusieurs officiers, parmi lesquels on remarqua le neveu de M. de Moltke, nos Pères n'eurent pas à souffrir, comme ceux de Nancy, de la brutalité des soldats. Il était dit cependant que le R. P. Zabel, supérieur de Sion, expérimenterait l'humeur de nos ennemis. Venu à Nancy le 8 décembre, pour la solennité de l'Immaculée-Conception, il s'en retournait le lendemain matin, lorsque, au quatrième kilomètre, la diligence fut arrêtée par une patrouille prussienne. On interroge les voyageurs ; le Père est soupçonné de porter des papiers compromettants, il exhibe avec confiance son portefeuille ; mais, par hasard, il s'y trouve quelques copies de thèmes et de versions grecques de deux élèves à qui il fait la classe. A la vue de ces hiéroglyphes, le complot est évident. Le Père veut s'expliquer, dire qui il est, où il va ; on ne veut rien entendre; on l'arrache de la voiture, et le voilà retournant à pied à Nancy, par un demi-mètre de neige, flanqué de deux fantassins et escorté de cinq cavaliers. Rentré en ville, il suivait la rue de Saint-Dizier, quand une femme, l'apercevant, s'écrie : « Oh ! les malheureux, ils prennent aussi

les prêtres ! » Aussitôt elle est saisie par la patrouille, et conduite avec le Père à la place Stanislas. Là tout s'explique enfin. Le commandant de place interroge le prévenu ; il sourit en jetant un coup d'œil sur les pièces de conviction que lui présente la patrouille, et renvoie le Père en le priant d'excuser la consigne illettrée de ses soldats. Rendu à la liberté, le P. Zabel est ramené à notre maison de la rue du Montet par les Pères qui étaient accourus à la nouvelle de son aventure, et tous ensemble rient de bon cœur aux dépens de la sagacité vraiment tudesque de nos ennemis. Le curieux de l'affaire, c'est que, par je ne sais quelles singulières circonstances, la patrouille prussienne avait pris notre aimable et inoffensif P. Zabel pour Menotti Garibaldi ! ce qui explique l'âpreté de son zèle en mettant la main sur un prisonnier de cette importance, et la sévère solennité de l'escorte.

Cependant, d'autres sollicitudes plus graves venaient nous assaillir à Bordeaux. On sait comment les espérances fondées sur l'armée de Mac-Mahon vinrent s'abîmer dans le gouffre de Sedan. Ce fut un désastre inouï qui eut pour conséquence immédiate la révolution du 4 septembre. Accomplie par des hommes de mauvais renom, sous l'influence des passions démagogiques, cette révolution apparut aux hommes calmes et sensés comme un malheur plus grand encore que celui de l'invasion étrangère. Outre la guerre à outrance, elle apportait le déchaînement des haines de la secte rouge contre les institutions sociales, et surtout contre l'Eglise. Nous le comprîmes à la licence des journaux, à l'air triomphant des mauvais sujets, à la consternation des honnêtes gens et aux insultes publiques de la populace contre les prêtres. Nous dûmes par précaution nous pourvoir d'habits séculiers. La terreur fut telle dans les premiers jours, que l'idée de nous embarquer pour l'Angleterre nous fut suggérée de divers

côtés. Cette idée se fortifiait des invitations du R. P. Pinet, et bientôt après du R. P. Vandenberghe, nous pressant de chercher un refuge dans la province britannique ou dans le Canada. L'empressement si cordial de ces bons Pères nous remplit d'une vive et douce reconnaissance. La perspective de leur généreuse hospitalité était une tentation séduisante. Néanmoins, nous ne crûmes pas devoir nous y rendre, et nous résolûmes d'attendre à Bordeaux la marche des événements. Il y avait là grand nombre de navires tout prêts à nous recevoir, si la force des choses nous obligeait de fuir. Mais nous ne voulions fuir que devant une évidente nécessité ; nous comprenions les graves inconvénients que pourrait entraîner l'exemple d'une retraite prématurée.

Nous demeurâmes donc sous le toit du R. P. Roullet. C'est dire que nous recevions l'hospitalité de la Sainte-Famille. Ai-je besoin d'ajouter avec quel généreux empressement, quelle exquise délicatesse la Directrice générale et les dignes Mères qui l'entourent s'attachèrent à adoucir la peine de notre Père général dans ces graves circonstances? Qu'il me soit permis d'exprimer ici, devant toute la Congrégation, le précieux souvenir que nous gardons d'un si éminent service.

C'était le temps où les armées allemandes s'avançaient sur Paris. Quel spectacle émouvant que celui de cette grande capitale prête à être investie et battue de mille feux ! Tous les regards se tournaient de ce côté. L'esprit s'exaltait à la vue de toute l'Allemagne en armes pour humilier cette orgueilleuse cité qui se prétendait l'Athènes du monde et le foyer de la civilisation universelle. Il fallait remonter aux temps de Ninive et de Babylone pour avoir l'idée d'un choc aussi formidable.

Le sort de nos Pères nous préoccupait vivement, non pas tant au point de vue de leur approvisionnement (nous

nous reposions pour cela sur la prévoyance du P. AUBERT, admirablement secondé par notre excellent F. ROUSSENQ), qu'à cause des mouvements révolutionnaires qui étaient à craindre à l'intérieur des murs. Quelles étaient leurs dispositions à cette heure solennelle ?

Le R. P. MARTINET m'écrivait le 8 septembre : « ... J'ai appris qu'un certain nombre de citoyens ont fait serment à l'Hôtel de ville de faire sauter Paris plutôt que de se rendre. Cette résolution énergique n'est pas encore celle de tout le monde, mais le feu peut se communiquer. Je me sens assez de courage pour voir ces *horreurs* et pour en être victime, si Dieu le veut. Mais j'avoue que mon courage était ébranlé à la pensée de voir entrer pacifiquement nos insulteurs dans la capitale.

« J'ai mis la partie principale des archives dans des malles. En cas de danger, je tâcherai de les soustraire. Le F. HOURDIER, enrôlé dans les mobiles, est parti hier soir pour rejoindre son bataillon à Vitré. Il s'est trouvé à la gare de Montparnasse avec les PP. BARET et LEMASSON qui accompagnent en Bretagne le noviciat de Royaumont ; puis ils se sont perdus de vue ; mais ni les uns ni les autres n'ont pu partir. Les Pères sont venus coucher à la maison, et le Frère a passé la nuit à la gare. Ils se sont retrouvés ce matin. Les Pères sont partis avec des billets pris hier, et le Frère attendait encore.

« Je reçois à l'instant votre lettre datée d'hier. Vous verrez par celle-ci que je me trouve d'accord avec vous et avec le très-révérend Père général au sujet de votre séjour à Bordeaux. Mon opinion est qu'il ne faut pas chercher un refuge en Angleterre. La tête ne doit pas être au plus fort du péril, mais elle ne doit pas non plus chercher une parfaite sécurité quand les membres restent exposés. »

On vient de remarquer le départ des deux Pères de

Royaumont. Ils allaient à Laval et à Rennes, où la communauté et le noviciat de la Sainte-Famille se rendaient de leur côté, avant l'arrivée des Prussiens. L'abbaye demeurait sous la garde de Mme Chopin, préposée à la gestion des affaires temporelles de la Sainte-Famille, envoyée de Bordeaux pour remplir cette difficile mission, avec le concours des FF. PICARD et DELAHAYE. Bientôt toute la vallée de l'Oise fut inondée d'Allemands, les communications coupées et l'abbaye exposée aux insultes de l'ennemi.

Le 16, nouvelle lettre du R. P. MARTINET : «Puisque les Prussiens nous laissent du temps, profitons-en. Nos mobiles en profitent très-activement. Ils font plaisir à voir, ces mobiles, tant ils ont bonne mine. Je commence à avoir quelque confiance dans le succès. Il est vrai que si ce qui se passe en Italie se fait avec notre assentiment, nous provoquons bien effrontément la colère de Dieu. Mais enfin, ceux-là mêmes qui auraient pu le permettre ne sont pas la France ; et le bon Dieu ne peut pas nous ruiner sans ressource pour punir ces aveugles. Non, il les épargnera plutôt en faveur des bons ; puis il leur fera leur procès quand la cause de la patrie sera gagnée. Sans doute que de leur côté ils comptent aussi nous faire le nôtre ; mais nous verrons.

« Il faudrait nous voir en *pékins* pour rire un peu. Le P. JOLIVET et le P. VOIRIN ont endossé une vareuse; l'un est coiffé d'une casquette à poils, l'autre d'un képi. Le P. VOIRIN a fait une excursion aux remparts en ce costume, il a été plus que respecté. Le P. JOLIVET laisse pousser sa barbe, elle en est à 1 centimètre. Le P. AUBERT a une figure trop honnête pour se faire canaille. Son idéal, c'est le docteur H... ; pour moi, je ressemble à un docteur en droit à peu près comme le P. AUBERT à un docteur en médecine. Je ne vous parle pas des autres variétés.

« Nous avons accepté une ambulance pour notre mai-

son. Nous pourrons recevoir cinq ou six blessés dans le salon et la chapelle intérieure.

« J'apprends à l'instant par les journaux anglais une douloureuse nouvelle. Le P. Healy et le P. Ring se trouvaient dans un convoi qui a déraillé. Le P. Healy a été tué, et le P. Ring a été gravement blessé. Quelle nouvelle affliction pour nous tous et pour la province britannique ! »

20 septembre, entrée sanglante de la révolution italienne à Rome. Cette nouvelle nous blessa au plus profond du cœur, elle nous remplit d'inquiétude sur la personne du Souverain Pontife, et sur le sort de la France, dont la politique depuis onze ans avait préparé cette grande iniquité. La justice divine ne faisait pas attendre sa réponse à cette audacieuse provocation : ce jour-là même voyait s'achever l'investissement de notre capitale.

Désormais notre attention n'allait plus se détacher de Paris. C'était le thème obligé de toutes les conversations. Les uns pensaient que la ville tiendrait à peine un mois. Les autres avaient confiance dans une résistance plus prolongée, qui donnerait à la province le temps de s'organiser et de percer les lignes allemandes. Pour tous, le point le plus noir à l'horizon, c'était la secte socialiste attachée comme un vampire aux flancs des vrais patriotes, et beaucoup moins soucieuse de repousser les Prussiens que de s'emparer du pouvoir et de faire triompher ses idées destructives et ses appétits.

Avec quelle impatience nous attendions des nouvelles de nos Pères assiégés ! Quel événement que l'arrivée d'une lettre par ballon ! Les premiers jours d'octobre nous en apportèrent deux en date du 1er, l'une du P. Aubert, l'autre du P. Martinet. Après avoir parlé de quelques combats sous les murs de Paris, le P. Martinet disait : « Nous sommes à la ration de viande. Il était bon qu'on n'attendît pas le dernier moment. On évitera ainsi le gas-

pillage. L'esprit de la population est généralement bon. On est bien décidé à se défendre. Un seul point noir à l'horizon, c'est la fumée que vomissent Pyat, Blanqui, Delescluze dans leurs journaux respectifs. Ils s'efforcent de suborner la garde nationale, et veulent, sans attendre la délivrance de Paris, créer la *Commune* de Paris, c'est-à-dire un gouvernement contre le gouvernement.

« Je ne vous parlerai pas de la Communauté. Tout se résume en deux mots : Nous sommes bien et pleins de confiance.

« Nos Sœurs de la rue de Clichy sont presque toutes employées aux ambulances. La maison neuve de Saint-Mandé a reçu des malades et des blessés. Il y a là trois Sœurs de Sainte-Marthe sous la direction d'une Sœur de l'Espérance. Les Sœurs de la rue des Saussaies sont aussi occupées. Le Père, ou plutôt *Monsieur* Jolivet, a fixé là sa demeure. Les Sœurs d'Arcueil doivent avoir beaucoup de blessés. Nous n'avons pas de nouvelles du P. Hourdier. Les autres Frères n'ont pas été réclamés. Nous avons offert nos services à l'archevêché pour l'aumônerie de l'armée. On a pris bonne note de notre proposition, on aura recours à nous quand besoin sera. Encore personne dans notre ambulance. Une autre ambulance dans notre rue a le P. Voirin pour aumônier. *Le Monde* suspend sa publication. Il ne reste plus que Veuillot à parler bon sens. »

Le 29 octobre, nouvelle lettre du P. Martinet au très-révérend Père général. « Vous devez être avides des nouvelles de Paris. Plus heureux que nous, vous êtes renseignés à peu près sur tout ce qui se passe ici ; nous savons peu ce qui se passe en province. Nous avons appris la ruine de Châteaudun par une dépêche officielle apportée, je crois, par un pigeon. Quatre courriers, depuis le commencement du siége, ont pu franchir les

lignes prussiennes. Quelques journaux ont aussi pénétré.

« Nous sommes plus en souci de nos armées de province que de nous-mêmes. Le siége n'avance pas de la part des Prussiens. On dit cependant qu'ils ont reçu leurs pièces de siége depuis huit jours. Avant-hier on apprenait qu'ils avaient élevé une batterie masquée à Brimborion. Le lendemain les forts du Mont-Valérien, d'Issy et de Vanves la démolissaient.

« Nous n'avons fait jusqu'ici que des reconnaissances pour aguerrir les troupes. Nous espérons toujours que Dieu bénira notre prochain et grand effort. On a fondu et l'on continue de fondre un grand nombre de canons et de mitrailleuses.

« On dit qu'il reste peu de Prussiens à Versailles ; ils ont abandonné la moitié de Choisy-le-Roi, et il reste peu de monde dans l'autre partie. Au contraire, on les croit fortement retranchés à Villeneuve-Saint-Georges.

« Trochu a son plan. Nous avons confiance qu'avec « l'aide de Dieu » il délivrera la patrie.

« Nous nous portons tous bien, nous ne manquons de rien. La ration de bœuf n'est pas lourde ; de 70 à 80 grammes par personne et par jour. Cependant, comme tout le monde n'use pas de la faculté de prendre sa ration, le F. Rousseno a jusqu'ici trouvé le moyen de nous maintenir au régime ordinaire ou à peu près. Nous avons mangé par gourmandise de la viande de cheval une fois. Je ne compte pas les jours où nous en mangeons sans le savoir. Nous n'y avons, du reste, aucune répugnance. La viande d'âne est plus fine encore ; et celle d'ânon !... c'est tout à fait de l'*extra ;* nous nous en permettrons peut-être le jour de la Toussaint.

« Le F. Chounavel fait partie de la garde nationale non armée. Il est dans les terrassiers, et manie la pelle

et la pioche au lieu du fusil. Il va deux fois par jour à l'exercice.

« Le P. Cléach se rend très-utile. Les Bretons venaient en foule à notre chapelle quand ils étaient près de nous. Il y avait des exercices pour eux, des prédications en bas breton, et ils se confessaient en grand nombre. Maintenant il faut aller les trouver au Louvre, au nouvel Hôtel-Dieu, à Montrouge, à Romainville, sans compter les ambulances.

« Les Sœurs se portent bien et travaillent beaucoup dans les ambulances. Celles de la rue Chaptal ont repris leurs écoles, qui sont plus que jamais encombrées d'enfants.

« Nous serons avec vous de cœur le 1er novembre. Que la fête soit joyeuse, ou du moins si le deuil de la patrie ne peut pas être oublié, soyez tranquilles au sujet de vos enfants de Paris. »

Le souci pour nos armées de provinces qu'exprimait le P. Martinet n'était que trop justifié. En même temps que sa lettre, nous recevions la nouvelle de la désastreuse capitulation de Metz. Cette nouvelle courait dans le pays comme un frisson. Désormais la lutte était par trop inégale. En vain la victoire de Coulmiers vint ranimer un instant les courages; ce ne fut qu'un éclair d'espérance. Bientôt l'armée allemande, victorieuse à Metz, arriva sur les bords de la Loire, rentra dans Orléans, marcha à la conquête de l'Ouest, et força le gouvernement d'évacuer Tours et de se retirer à Bordeaux. Il y eut dans ces quelques semaines une série de désastres qui, aggravés par les rigueurs exceptionnelles de l'hiver, firent de cette époque la plus lamentable dont on puisse conserver le souvenir.

Comme pour nous y préparer, Dieu nous avait envoyé de bonnes visites en septembre et octobre. Successivement Mgr Guigues, évêque d'Ottowa ; Mgr Allard, Vicaire

apostolique de Natal, et Mgr BONJEAN, Vicaire apostolique de Jaffna, étaient venus à Bordeaux pour prendre congé du très-révérend Père général avant de repasser les mers. Mgr BONJEAN demeura près d'un mois avec nous; sa présence, son courage, sa conversation pleine de charme et d'entrain firent une précieuse diversion aux tristes pensées qui nous gagnaient. Il partit à la fin d'octobre, menant un renfort de Missionnaires, deux Sœurs de la Sainte-Famille pour la nouvelle école de Kornegalle, au sud du Vicariat et les deux jeunes Ceylanais que Mgr SEMERIA avait mis au juniorat de Lumières, cinq ans auparavant.

A la même époque, nous vîmes partir pour Naples une colonie de Sœurs de l'Espérance, depuis longtemps demandées par le cardinal RIARIO SFORZA, archevêque de cette ville. La Sainte-Famille s'établissait en même temps à Londres pour la direction de nos écoles de *Tower Hill*, et dans une petite ville de la Catalogne, au pied de la célèbre montagne de Montserrat, affirmant ainsi sa vitalité au milieu des tempêtes politiques qui paralysaient tant d'autres œuvres.

Le 15 novembre, une nouvelle lettre du P. MARTINET nous donnait d'intéressants détails sur la situation de Paris :

« Nous ne sommes pas encore morts, ni disposés à donner notre vie sans la faire payer. On peut dire que Paris n'a encore rien souffert, à moins que l'on ne prête l'oreille aux pleurnicheries de presque tous les journaux boulevardiers, qui, depuis le voyage de M. Thiers, se sont pris à regretter bien fort les oignons d'Egypte. Ils font du sentiment sur les maux de la guerre et crient de concert : La paix ! la paix ! C'est le thème de tous les journaux, à l'exception de notre viril *Univers*, et, chose étonnante, du *Siècle*. Et ces gens-là, sentant bien la honte de leur avilissement, *s'accusent* d'être des Athéniens ! — des imbé-

ciles et des lâches, voilà la vérité en propres termes.

« Nous avons su que le 31 octobre, nous avons couru grand danger de tomber dans l'anarchie, c'est-à-dire sous la botte de Flourens, Blanqui et Cᵉ. L'Hôtel de ville a été pour le gouvernement un véritable prétoire : on les a bousculés, on leur a craché dessus, on leur a arraché la barbe. Dans la seconde moitié de la nuit, une partie de la garde mobile étant entrée par un souterrain, et quelques bataillons de la garde nationale étant survenus, les vainqueurs ont été vaincus. Ils sont aujourd'hui prisonniers, en attendant de passer en jugement. Le plébiscite, comme vous avez dû le savoir, a donné, si je m'en souviens bien, 375 000 *oui* contre 60 000 *non* au gouvernement. L'élection des maires a été moins bonne. Les honnêtes gens se sont abstenus, faute de temps pour s'entendre. Il s'en est suivi que plusieurs anarchistes ont passé.

« Hier, une proclamation de Trochu aura mis fin, je l'espère, au concert ultrapacifique des journaux. Veuillot a appuyé par un magnifique et entraînant article l'énergique langage du gouverneur de Paris. *L'Univers* est le seul des journaux à ma connaissance qui ne faiblisse pas ; nous n'en lisons pas mal cependant.

« Hier dans la journée, nous avons appris par voie officielle la victoire de notre armée de la Loire près d'Orléans, le 9. Dieu fasse qu'il n'y ait pas un retour offensif de l'ennemi ! Ici on se prépare à marcher. La fabrication des canons et des mitrailleuses a marché très-activement. Nos pièces de position n'ont pas permis à l'ennemi d'envoyer un seul boulet dans la ville. Il semble se résigner à ne pas *vouloir*, il se résigne à ne pas pouvoir, du moins jusqu'à ce jour.

« Les jeunes gens de vingt-cinq à trente-cinq ans ayant servi avaient déjà été levés il y a quelque temps ; le 12 et le 13, des décrets ont appelé sous les armes les céliba-

taires ou veufs sans enfants, n'ayant pas servi, de vingt-cinq à trente-cinq ans. Le F. Collin est compris dans ce nouveau contingent. S'il n'est pas réformé au conseil de révision, il fera bravement son devoir.

« Le P. Cléach devient homme de cour. Il a déjeuné hier chez le ministre de la guerre, général Le Flô.

« Nous n'avons encore rien souffert. Il nous reste pour deux mois de viande, sans compter celui-ci. Les autres provisions, on ne les compte pas. Nous allons tous bien. Les Sœurs sont parfaitement tranquilles.

« Je pars pour le Point-du-Jour, ma promenade favorite. Notre cercle, au lieu de se rétrécir, s'élargit toujours un peu. Nous venons d'occuper Créteil d'un côté de Vincennes, Champigny de l'autre côté. Notre artillerie commence à devenir redoutable à l'ennemi.

« Toutes les paroisses de la ville, par une représentation de six membres chacune, ont adressé à l'Archevêque la demande de transporter processionnellement à Notre-Dame la statue et les reliques de sainte Geneviève. Mme Trochu a fait la visite de plusieurs communautés religieuses pour demander des prières en faveur de nos armes et des plans du gouverneur. Espérons que ces dispositions chrétiennes fléchiront la colère de Dieu. — Des nouvellistes ont prétendu que la terreur régnait à Lyon, Marseille, Toulouse et Bordeaux ; qu'à Lyon on a exécuté le préfet, M. Sencier, et qu'à Marseille on a promené tout le clergé habillé en galériens. Nous aimons à croire que la fureur révolutionnaire n'est pas libre jusque-là de faire ce qu'elle désire. »

Ici se termine la correspondance du P. Martinet durant le siége. Laissant au P. Aubert le soin de nous tenir au courant, il se livre tout entier au ministère exceptionnel réclamé par les circonstances. Il est l'aumônier de l'ambulance installée dans les beaux salons du comte

Pillet-Will; il sollicite l'autorisation de suivre l'armée les jours de combat, et il assiste à la terrible bataille de Champigny, relevant les blessés et administrant les mourents sous une grêle de projectiles. En même temps, le P. Corbin, devenu aussi aumônier de l'armée, s'installe au milieu des mobiles des Côtes-du-Nord, et demeure assez longtemps avec eux dans la presqu'île de Gennevilliers, pendant que le P. Cléach visite constamment ses Bretons *bretonnants* dans leurs nombreux bivouacs autour de Paris.

Ailleurs, le P. Michaux se fait, sur l'invitation de Mgr l'évêque de Liége, l'aumônier ou plutôt le missionnaire, le consolateur et le père des prisonniers français internés dans les forts de cette ville. Les PP. Dufour et Colombot, à la demande de Mgr l'évêque d'Angers, accompagnent les mobiles de l'Anjou à l'armée de la Loire, assistent à plusieurs combats, sont entraînés dans la déroute après la malheureuse bataille d'Orléans, et tombent malades de la petite vérole à Bourges. Le P. Dufour est obligé de revenir à Angers, pendant que le P. Colombot, à peine rétabli, se dirige vers l'armée de Bourbaki, dans l'Est. Mais déjà cette armée a échoué dans sa tentative sur Belfort, et pressée par les masses allemandes, elle s'est vue forcée de se réfugier en Suisse. C'est là que le P. Colombot la rejoint et qu'il exerce jusqu'au mois de mai, sous la direction et avec le secours de Mgr Mermillod, le ministère le plus fructueux et le plus consolant parmi nos malheureux soldats.

Mais nos Pères n'étaient pas seuls à affronter les dangers de la guerre sur les champs de bataille, ou dans l'atmosphère souvent empoisonnée des ambulances et des hôpitaux. Nos Frères convers payaient un large tribut aux besoins de la France. Tous ceux qui tombaient sous les décrets d'enrôlement partirent pour l'armée avec

un grand courage et firent bravement leur devoir. Plusieurs même, prévenant l'appel, s'engagèrent spontanément pour avoir le droit de choisir leur corps. Ceux-là entrèrent en général dans les zouaves pontificaux de Charette, et durent à ce choix de conserver sous le drapeau leurs habitudes religieuses, et de n'avoir sous les yeux que des exemples édifiants. Presque toutes nos maisons de France fournirent ainsi leur contingent. Nous vîmes passer à Bordeaux plusieurs de ces bons frères se rendant à leurs bataillons : F. Piquet, F. Pineau, F. Henry, F. Dirimer, F. Renaut, F. Sevoz, etc. Ils se présentaient à la maison en costume militaire, se jetaient à notre cou, et nous procuraient la joie de les voir associer parfaitement les devoirs de leur vocation religieuse avec les exigences de leur nouvelle situation. De quelle tendre affection nous nous sentions remplis pour ces braves enfants, et comme nous les recommandions à Dieu et à notre immaculée Mère !

Là ne se bornait pas le concours des nôtres dans cette grande nécessité de la patrie. Partout s'ouvraient des ambulances où les pauvres blessés recevaient les soins les plus empressés pour leur âme et pour leur corps. Pour ne parler que de Bordeaux, nos Pères de Talence avaient consacré à cette destination la plus grande de leurs salles, où une vingtaine de malades étaient soignés par une Sœur de l'Espérance. On remarqua beaucoup la belle conduite de la Sainte-Famille, qui avait converti en ambulances la plupart de ses maisons de Bordeaux, ses salles d'asile, ses écoles, et dont toutes les branches s'employaient au soin de nos blessés avec un dévouement qui excita l'admiration générale. Le souvenir en demeure gravé dans la reconnaissance de plusieurs centaines de soldats, dont le passage dans cette atmosphère toute saturée de la plus exquise charité, leur valut avec le retour de la santé,

l'amour de la religion et des prêtres, et les plus salutaires impressions de foi. Tous ceux qui moururent donnèrent les assurances les plus consolantes sur leur éternité.

On devine aisément que nous ne demeurâmes pas spectateurs passifs de cette grande manifestation de la charité catholique. Visiter les ambulances, s'asseoir au chevet de chaque malade, l'instruire et le consoler en lui parlant tour à tour du bon Dieu, de sa famille et de son pays, faire le catéchisme aux convalescents, et au besoin prendre part à leurs jeux, c'était un ministère trop plein de charmes et de bons résultats pour ne pas nous séduire. Nous y trouvâmes un précieux emploi des loisirs que nous faisait notre espèce d'exil, en même temps qu'une puissante diversion aux graves ennuis qui nous venaient d'ailleurs.

Nos Pères d'Arcachon exerçaient avec fruit le même ministère dans les ambulances de cette ville.

A Tours, nos Pères travaillaient sans relâche et faisaient une mission perpétuelle, surajoutant à leurs occupations ordinaires au tombeau de Saint-Martin, le soin spirituel d'un grand nombre d'étrangers réfugiés de Paris et des départements envahis, ou bien appelés à Tours par la présence du gouvernement. Cette période de cinq mois, à partir de septembre 1870 jusqu'au commencement de février 1871, date de la signature de la paix, sera, je l'espère, l'objet d'un rapport spécial plein de faits importants, se rattachant à la présence de nos armées, du gouvernement et de l'ennemi dans la ville de Tours. En attendant, on ne lira pas sans intérêt les notes suivantes qu'on a bien voulu me fournir au tombeau même de Saint-Martin.

« ... Nos Pères ont déployé un zèle très-actif auprès de nos soldats et de nos blessés. Leur modeste maison de Saint-Martin était comme une caserne de passage, ou

aumôniers militaires, zouaves du Pape, mobiles, officiers, amis ou parents, quelquefois blessés, venaient demander asile. C'était une joie pour nous d'accueillir et de soigner ces braves gens à Saint-Martin. A toute heure du jour, et bien souvent pendant la nuit, aux premiers sons du clairon annonçant un départ précipité, nous étions appelés pour confesser des officiers et des soldats. La jeune comtesse de Flavigny avait réclamé notre ministère pour deux ambulances; elle-même nous donnait l'exemple du dévouement, et le nombre est considérable des officiers et des soldats que nous avons assistés à leurs derniers moments et préparés à la mort, soit dans ces deux ambulances, soit dans les ambulances installées par la charité des particuliers.

« De plus, chaque dimanche à midi, nous avions la messe militaire, œuvre dont nous avions reçu la succession des mains de M. l'abbé de Beuvron, aumônier du Val-de-Grâce, et à cette époque aumônier en chef du 16ᵉ corps d'armée, de passage à Tours. Notre chapelle était littéralement pleine, et cette messe nous mettant en rapport avec les soldats et officiers qui se rendaient à l'armée de la Loire, nous donna occasion d'en préparer un grand nombre à l'accomplissement des devoirs religieux. Les PP. Reinaud et Castel sont allés visiter des ambulances à la campagne, jusqu'à 3 lieues de Tours.

« Le 21 décembre 1870, les Prussiens paraissaient sur le coteau qui domine la Loire et la ville de Tours : c'était au lendemain d'un combat malheureux pour nos armes, livré à Monnaie, à 5 lieues de Tours, sur la route de Vendôme. La ville était sans défenseurs, l'armée battait en retraite vers l'Anjou. Pour se venger de quelques coups de fusil tirés du pont sur les premiers uhlans par quelques révolutionnaires, les Prussiens bombardèrent la ville pendant vingt minutes, à onze heures du matin,

avec deux pièces de campagne. Au premier coup de canon, le R. P. DE L'HERMITE, accompagné du jeune P. CASTEL, réfugié du Sacré-Cœur d'Autun, descendit dans la rue et se dirigea vers la mairie, point de mire des obus. La présence d'un prêtre pouvait être utile à cet endroit, où une foule imprudemment curieuse s'était agglomérée. Au détour d'une rue, et sur le point d'arriver en vue du pont, le P. DE L'HERMITE aperçut un séminariste des ambulances qui lui faisait des signes de détresse. Ce jeune homme, avec un grand courage, avait ramassé, seul, au milieu de la rue Royale enfilée par les obus, un franc-tireur attardé, et l'avait porté râlant dans le corridor d'une maison voisine; sa soutane était toute souillée de sang. Le P. DE L'HERMITE eut le temps d'absoudre le moribond et de lui donner l'extrême-onction. Avec quelle joie il reçut le dernier soupir de ce pauvre jeune homme si heureusement assisté ! De là, toujours accompagné du P. CASTEL, le P. DE L'HERMITE se rendit à l'ambulance du Musée, où les blessés arrivaient portés sur des brancards. Là, il put confesser un jeune homme à qui on allait couper la jambe ; ce pauvre mutilé ne mourut que quinze jours après, bien préparé et faisant à seize ans le généreux sacrifice de sa vie. Enfin, une pauvre femme frappée à la tempe, et qui mourut dans la soirée, put recevoir l'absolution des mains du même Père. »

CHAPITRE II.

Désordres à Marseille. — Garibaldi à Autun. — Correspondance avec Paris assiégé. — Capitulation. — Signes précurseurs de la Commune. — Retour à Paris.

Je viens de dire la part que prit notre patriotisme aux malheurs de la guerre ; c'est le moment de parler des

malheurs que la guerre fit fondre sur notre Congrégation. Le bon Dieu voulait que nous eussions notre part d'épreuves dans le grand châtiment qu'il infligeait à la France.

Déjà la révolution du 4 septembre avait rendu nécessaire le licenciement de notre beau juniorat de Lumières. La plupart de nos chers enfants durent rester dans leurs familles jusqu'à ce que le calme fût revenu. Quelques-uns purent être recueillis dans nos maisons.

Un peu plus tard, vers la fin de septembre, nos Pères de Marseille avaient failli devenir la proie de la meute révolutionnaire lâchée sur cette ville. Le R. P. Charles Baret a déjà raconté, dans le numéro de décembre 1871, les faits se rapportant à notre maison de Notre-Dame de la Garde. Je suis heureux de donner place ici aux souvenirs du R. P. Bellon et du R. P. Victor Roux, témoins oculaires de ce qui s'est passé au Calvaire.

« Un des premiers effets produits à Marseille par la nouvelle de nos désastres, après la consternation muette qui s'empara tout d'abord des esprits, fut un redoublement de haine contre les prêtres, de la part de cette vile plèbe, toujours audacieuse contre qui ne se venge pas. Les cris : « A la frontière ! célibataires, en guerre ! » et autres aussi spirituels, faisaient dans la bouche de ces citoyens, et même de ces « citoyennes » (car les voix de femmes ne manquaient pas à ce concert de bon goût), un agréable intermède aux couplets de *la Marseillaise*, hurlés par tous nos « sang-impur », et chantés aussi par les régiments qui traversaient notre ville, venant d'Afrique ou de Rome. Déjà on ne pouvait plus se montrer dans les rues en soutane, sans être assuré de s'exposer à de véritables explosions de cette haine stupide.

« Mais ce fut surtout après le désastre de Sedan et lorsque la république eut été proclamée à Paris, que cette fureur

devint vraiment menaçante. Grâce au télégraphe qui nous servit sans retard, à l'heure même où le gouvernement de la défense nationale s'organisait à Paris, le 4 septembre, nous étions déjà en pleine révolution. Le conseil municipal du moment parcourut la ville, précédé du drapeau rouge, et suivi d'une foule ignoble d'hommes et de femmes, qui abattait les aigles des drapeaux, devant les débits de tabac et ailleurs, et qui se rua dans le palais de la Bourse, pour y décapiter la statue de l'empereur et en traîner les tronçons mutilés à la voirie, puis de là dans le port.

« La situation devenait de plus en plus inquiétante chaque jour ; les mauvais journaux et les clubs désignaient les religieux et les prêtres à la vindicte populaire ; et nous pouvions d'autant moins espérer, pour notre part, de passer inaperçus, que nous avions dans le voisinage de notre maison du calvaire, à la place des Augustines, un arbre de la liberté datant de la révolution de 1830, et devant lequel des bandes avinées, menées le plus souvent par des femmes en bonnet et en écharpe rouges, venaient faire de temps à autre des pèlerinages de leur façon.

« Enfin, l'orage prévu éclata. Les premières victimes en furent, comme toujours, les Jésuites. Ils furent jetés en prison, où ils passèrent plusieurs semaines privés de tout, même de leur bréviaire. Un sort semblable ne pouvait manquer de nous être réservé. Nous prîmes rapidement nos mesures pour sauver autant que possible le matériel, puis nous pensâmes au salut des personnes. Il était évident pour tous que nous étions en danger ; quitter tous la maison n'était pas possible ; y demeurer tous n'était pas prudent. Il fut décidé que ceux qui voudraient s'éloigner le pourraient, et ce fut par suite de cette décision prise en commun et autorisée, que quatre Pères s'éloignèrent, ou parce qu'ils étaient moins nécessaires,

ou parce que, plus connus, ils étaient aussi plus exposés. La prudence humaine ne fut pas seule employée; nous ne cessions de nous recommander à la très-sainte Vierge, nous fîmes une neuvaine de messes à Notre-Dame de la Garde, nous apposâmes à toutes nos portes des images du Sacré-Cœur de Jésus, et nous demeurâmes calmes.

« Le 28 septembre, vers trois heures, notre maison fut cernée par une troupe immonde, qui s'était donné pour mission de garder la « sainte » (c'est ainsi qu'ils appelaient leur république), et qui trouvait sans doute cette garde moins dangereuse que la marche à l'ennemi. Ils avaient assez fait connaître ce qu'ils valaient, en transformant la chapelle des Jésuites en tabagie, en corps de garde, et en mauvais lieu, y mutilant les statues des saints, y brisant les autels, y parodiant les cérémonies du culte avec les ornements sacrés qu'ils avaient pillés, et y faisant des festins et des bacchanales. Ces hommes, qui logeaient à la préfecture, digne escorte d'Esquiros, s'appelaient la *garde civique ;* les honnêtes gens les appelaient *garde cynique.* Après donc qu'ils se furent assurés de toutes nos issues, une trentaine d'entre eux, accompagnés d'un conseiller municipal nommé Breton (condamné plus tard par le conseil de guerre à la déportation), pénétrèrent dans l'église. Quand ils furent entrés, leur chef s'écria : « En 1852, vous nous avez envoyés à « Cayenne, et maintenant à votre tour ! » Ces paroles, la présence de quatre voitures amenées par eux sur la place du Palais de justice, et le sort fait aux Jésuites quelques jours auparavant, disaient assez leurs intentions. Cependant, interrogés par un Père sur le motif de leur venue, ils répondirent seulement : « Nous venons voir si vous « avez des armes ! »

« Cependant, Dieu veillait sur nous. Au premier bruit que les civiques, après une perquisition à l'église de la

Major et une autre à l'évêché, marchaient vers le Calvaire, trois jeunes gens de nos amis quittèrent la Bourse, où cette nouvelle leur arriva, et ayant pu faire croire à ces bandits qu'ils étaient des leurs, grâce à leur képi de gardes nationaux, ils assistèrent à une première perquisition. Ils fouillèrent partout, ils ouvraient jusqu'aux plus petits tiroirs, sans doute pour y découvrir des chassepots et des canons rayés.

« Mais la présence de ces témoins et la nôtre les gênaient manifestement : ils ne pouvaient sans doute pas voler décemment. Aussi se débarrassèrent-ils de nous, en nous parquant tous dans la cour, nous enjoignant de ne pas bouger de là, pendant que plusieurs des leurs allaient recommencer les recherches. Ces scènes avaient un mélange d'ignominie et de ridicule sinistre : ainsi un de nos Pères, sentant le besoin d'aller chercher son camail, fut solennellement accompagné dans sa chambre par deux hommes l'arme au bras ; un Frère, ayant à prendre je ne sais quel objet dans sa cellule, y fut escorté avec la même pompe, et les vaillants satellites firent mine de le coucher en joue pendant tout le temps qu'il eut à passer chez lui.

« C'est à ce moment que se manifesta la protection de Dieu sur nous. A la première nouvelle de ce qui se passait, un de nos amis avait réuni les gardes nationaux du quartier, à la tête desquels figuraient plusieurs officiers : ils formaient une compagnie improvisée, et entrèrent dans la cour d'enceinte extérieure : ils chargèrent leurs fusils en face de la foule accourue, et en présence des civiques, qui n'avaient pas prévu le cas. Ces braves, voyant qu'il pouvait y avoir danger, devinrent humbles. Leur chef fit bien mine, pour sauver l'honneur, d'entrer en altercation avec le capitaine de la compagnie, mais il remit bientôt sa noble épée dans le fourreau. Le vainqueur fut clément ; on laissa les civiques perquisitionner, non plus dans la

maison, mais dans la chapelle du Saint-Sépulcre, dans la citerne, dans le lavoir surtout, où une caisse les intrigua longtemps, jusqu'à ce que, après avoir sué sang et eau pendant une petite heure pour la remuer, la sonder et l'éventrer, persuadés qu'ils avaient mis la main sur le magot, ils constatèrent, penauds et confus, qu'il n'y avait pas plus de fusils là dedans que dans les tiroirs de nos bureaux de travail. Ils partirent donc à la nuit, déclarant malgré eux devant la foule, sur la sommation qui leur fut faite, que le Calvaire n'était pas un arsenal.

« Ainsi se termina cette glorieuse équipée de la garde civique du citoyen Esquiros. Si le bon Dieu nous protégea visiblement dans cette circonstance, en nous épargnant un sort que d'autres avaient eu avant nous, les marques de sympathie ne nous ont pas non plus manqué. Nous avons su depuis, que l'immense majorité de la foule accourue pendant la descente de ces misérables était irritée contre eux, et si nous eussions été conduits aux voitures qui nous attendaient pour nous traîner en prison, nos défenseurs auraient été plus nombreux que nos bourreaux ; l'œuvre d'iniquité n'aurait pu être consommée, et très-probablement du vrai « sang impur » aurait été versé.

« La tranquillité dont nous avons joui à partir de ce moment doit être attribuée en grande partie à cette attitude générale, et je suis porté à croire que c'est elle encore qui nous a valu le salut pendant le règne de notre petite Commune, du 23 mars au 4 avril 1871.

« En effet, Marseille tint à honneur d'avoir aussi sa manière de Commune, sous la dictature du jeune juif Gaston Crémieux, fusillé depuis, et qui finissait ses proclamations au peuple par le cri : « Vive Paris ! A bas Versailles ! » A cette époque, il fut de nouveau résolu dans les clubs que nous serions visités, et cette fois sans

merci. L'heure et la nuit étaient désignées ; on avait prévu déjà par quel point nous serions attaqués. Nous fûmes mis au courant de tout, et nous ébruitâmes à dessein ce projet et la résolution d'appeler au secours ; nous ne cachâmes pas non plus que nous allions presque tous quitter la maison. Pendant deux ou trois nuits, il n'y resta en effet qu'un Père et deux Frères. Ils y dormirent tranquilles, la Providence veillant pour eux. Sachant donc qu'ils n'auraient probablement personne à prendre et qu'ils pourraient bien être pris, ces prudents demeurèrent en paix et nous laissèrent de même.

« Toutefois, ce n'était pour eux que partie remise. Mais l'homme propose et Dieu dispose : la veille même du jour où probablement nous et bien d'autres aurions été victimes, le brave général Espivent de la Villeboisnet faisait son entrée dans Marseille, à la tête de troupes fidèles. Dès deux heures du matin, le rappel battu partout amassait nos communeux au petit pied dans le palais de la préfecture, dont ils voulurent faire leur forteresse, et dont ils firent une souricière : du haut de la colline de Notre-Dame de la Garde, une canonnade de sept heures sur la préfecture les somma de se rendre ; et comme ils tenaient encore derrière leurs épaisses murailles, le soir, une compagnie d'infanterie de marine, la hache au poing et la rage au cœur, fit l'*abordage* du palais par les fenêtres du rez-de-chaussée, et hacha un grand nombre de ces misérables. Ainsi finit cette sanglante comédie.

« Somme toute, nous en avons été quittes pour la peur, Marie Immaculée nous avait protégés ; aussi avons-nous érigé une statue de la très-sainte Vierge à un angle du grand escalier, afin de la remercier de sa protection maternelle durant ces mauvais jours, et pour la constituer plus que jamais notre gardienne. »

Mais ce n'était là qu'un avant-goût de ce que nous ré-

servait la révolution. Les démagogues, qui avaient manqué leur coup à Marseille, allaient nous faire sentir ailleurs ce que pèse leur main chargée de haine sur l'Eglise et les Prêtres.

Le 12 novembre à minuit, on sonne à notre porte. Ce sont deux fugitifs qui nous arrivent d'Autun, le P. TATIN et le F. DUCOT. Ils nous apprennent que les troupes de Garibaldi sont entrées à Autun le 8, qu'elles ont envahi toutes les Communautés, par conséquent le Sacré-Cœur, et que le P. RAMBERT, brutalement sommé de licencier son personnel, s'est vu forcé de s'exécuter et de céder la place aux garibaldiens. Tous les scolastiques sont partis. Le P. RAMBERT et le P. VIVIERS sont restés avec quelques Frères convers pour veiller de leur mieux sur la maison et attendre les événements.

On comprend l'impression profonde que fit sur nous cette affreuse nouvelle. Notre Père général, qui avait voulu savoir immédiatement qui arrivait à pareille heure, n'en dormit pas le reste de la nuit.

De cruelles incertitudes résultaient pour nous du récit du P. TATIN. Evidemment le départ avait dû être très-précipité ; car en ouvrant un paquet des deux voyageurs, nous n'y trouvâmes que du linge de cuisine, ce qui prouvait l'extrême hâte qui avait présidé à la dispersion des Frères et au sauvetage des objets de lingerie. Avait-on mis en lieu sûr les vases sacrés, les ornements, le cœur de notre vénéré Fondateur ? Avait-on pu sauvegarder la bibliothèque ? C'est ce que le P. TATIN ne pouvait nous dire. Mais il assurait que tout s'était fait par ordre de Garibaldi, et cela suffisait bien pour nous remplir d'inquiétude.

Bientôt les lettres du P. RAMBERT vinrent nous révéler toute la vérité. Les objets dont je viens de parler avaient été préservés, ainsi qu'une partie de la lingerie ; mais

notre belle maison du Sacré-Cœur, devenue une immonde caserne, était odieusement pillée de la cave au grenier, et devenue comme une proie sur laquelle s'acharnaient les misérables qui la souillaient de leur présence et de leurs blasphèmes, et qui étaient aussi indignes que leur abominable chef de marcher sous le drapeau de la France. Aussi bien, et ils avaient le cynisme de s'en vanter, faisaient-ils moins la guerre aux Prussiens qu'aux prêtres, ce qui était moins dangereux et plus *républicain*. Il faut lire l'émouvant récit que le P. Rambert a tracé de cette affreuse aventure, pour comprendre la mesure de haine que nourrit contre l'Eglise la secte révolutionnaire, si bien définie par l'illustre Lamoricière : un nouvel islamisme marchant à la destruction de la société chrétienne.

Ce bon Père, dans des conjonctures si imprévues, et qui ne lui permettaient de prendre conseil que de sa responsabilité, s'est grandement honoré devant toute la Congrégation par la sage promptitude de ses mesures, par son courage à garder son poste après avoir pourvu à la sûreté de tous ses sujets, et par la fermeté avec laquelle il sut contenir cette soldatesque brutale, et préserver la maison d'une destruction complète. Ce juste éloge lui est commun avec le P. Viviers, qui ne le quitta pas un seul instant, et avec plusieurs de nos Frères convers, notamment les Frères Nigro et Nicolas, qui partagèrent jusqu'à la fin le poids de ses épreuves et de son isolement.

Mais que devenaient nos Frères scolastiques, après leur dispersion forcée, opérée hâtivement dans l'après-midi du vendredi, 11 novembre ? Conformément aux instructions de leur Supérieur, ils étaient partis, chacun dans la direction de sa famille. Cinq d'entre eux, gagnant la Lorraine par la Suisse et l'Allemagne, recevaient à Genève la plus touchante hospitalité de M. Callot, Vicaire général de Mgr Mermillod, et à Strasbourg de MM. les

Directeurs du grand séminaire. A Nancy le P. Martignat leur faisait le plus paternel accueil, et après une visite à leurs familles, ils venaient reprendre leurs études et la pratique de leurs saints exercices sous la direction de ce bon Père.

Les autres allaient vers tous les points de l'horizon, le Dauphiné, la Provence, la Corse, la Rivière de Gênes, le Piémont, l'Ardèche, la Lozère, l'Anjou, la Bretagne, etc. (dès le commencement de la guerre, nos Frères Irlandais avaient été envoyés dans la province britannique). Nous fûmes d'abord en grand souci de savoir si tous étaient arrivés sans accident à destination. Les voyages alors étaient si féconds en malheurs et en retards, par suite du mouvement des troupes et de la désorganisation de tous les services! Bientôt cependant leurs lettres nous rassurèrent sur ce point. Par la protection de Dieu ils avaient tous rejoint leur pays sans trop de difficulté. Notre seconde crainte à leur sujet était qu'ils ne fussent enrôlés de force sous les drapeaux, du moins ceux qui n'étaient pas dans les ordres sacrés. « Tout le monde à l'armée! » C'était le cri général alors, autorisé par les tendances bien connues d'un gouvernement gambettiste, et rendu plus pressant contre les jeunes clercs, depuis que quelques évêques, par un patriotisme mal entendu, s'étaient spontanément démunis des immunités que la loi leur accorde pour leurs grands séminaires. Dieu permit toutefois que ces menaces demeurassent pour nous sans effet, et que nos jeunes gens ne fussent pas trop inquiétés.

Nous nous mîmes en relation épistolaire avec eux, afin de les fortifier dans cette grande épreuve, et aussitôt que cela put se faire nous leur donnâmes rendez-vous à Notre-Dame de l'Osier. Notre très-révérend Père général m'envoya dans cette maison au commencement de janvier, pour y recevoir ces chers scolastiques, et organiser leurs

études sous la direction du R. P. BERNE, maître des novices, aidé par les Pères TATIN, LEROND et MAGNIN, qui venaient d'arriver dans ce but.

Je traversai tout le midi de la France, par un froid extrêmement rigoureux, non sans courir le péril d'être arrêté en route par l'abondance des neiges, principalement entre Avignon et Valence. Sur toute la ligne, dans toutes les gares, il y avait encombrement d'hommes et de matériel. Mais quelle absence d'ordre et de prévoyance on retrouvait partout, et comme on s'expliquait bien nos surprises et nos désastres dans cette funeste guerre !

Après avoir rempli ma mission à Notre-Dame de l'Osier, je me rendis à Lyon avec le projet de pousser jusqu'à Autun, où une visite eût été si agréable à nos Pères, au P. RAMBERT surtout, qui, dans ces jours-là précisément, voyait sa maison échanger son rôle de caserne contre celui d'ambulance, ambulance de varioleux et de galeux ! Il me fut malheureusement impossible d'exécuter ce dessein, à cause de l'état très-grave où se trouvait la Bourgogne, par la présence de l'armée garibaldienne et par la mauvaise tournure de la campagne de Bourbaki. On me fit comprendre que ce voyage serait une véritable imprudence et je dus y renoncer.

C'était le temps où la préoccupation générale se portait vers Belfort. En entrant dans la gare de Lyon, j'eus sous les yeux le spectacle navrant d'un convoi de malades et de blessés qui venait d'arriver de l'armée de l'Est. Ces malheureux, hâves et livides, étaient étendus dans la gare, attendant qu'on les transportât aux ambulances. Ils portaient la trace de privations et de souffrances inouïes. Oh ! que le fléau de la guerre m'apparut lugubre en ce moment, et que je compris bien la prière de l'Eglise : *A peste, fame et bello libera nos, Domine!*

Je revins à Bordeaux par le Midi.

Mais tous nos malheurs à Autun ne se bornaient pas à l'envahissement et au sac du scolasticat, et à la dispersion de nos Frères. Notre communauté de Saint-Jean n'avait pas été moins maltraitée. Les garibaldiens s'y étaient installés comme chez eux, faisant main basse sur tout ce qui leur convenait, brisant ou dégradant le reste, profanant avec une brutale impiété tout ce qui se rapportait au culte de la Sainte Vierge et des Saints. Après quoi la maison et l'église, converties en ambulance, avaient été encombrées, non de blessés, cette armée se tenant loin des Prussiens, mais de malades atteints la plupart de la petite vérole. Ce fut pour nous l'occasion d'un sacrifice infiniment douloureux. En se dévouant jour et nuit au soin de ces malheureux, le P. JACOT et le P. COUASNON gagnèrent la contagion et moururent dans la fleur de l'âge, martyrs de la charité, le premier dans la fête de l'Immaculée Conception, le second deux jours après. Le bon P. BRUN dut annoncer ce double coup de la mort à notre Père général; il faisait alors l'intérim de la maison, en l'absence du P. CUMIN, que sa mauvaise santé retenait en Dauphiné.

Ce ne devaient pas être les seules victimes de cette lamentable tempête déchaînée sur Autun. Le 20 décembre, le F. REINAUD expirait au Sacré-Cœur, suivi de près dans la tombe par les FF. MOIROUD et RAVIER (Joseph), tous les trois succombant aux conséquences de l'occupation garibaldienne.

Cinq cercueils en deux mois !

A toutes ces tristesses venaient s'ajouter de vives inquiétudes sur le sort de nos missions lointaines. La France, épuisée par tant de désastres, pourrait-elle leur continuer son patronage ? Et n'était-il pas à craindre que l'Œuvre de la Propagation de la foi ne vît se tarir la principale source de ces allocations ? Notre confiance en Dieu de-

meurait entière ; mais pouvions-nous ne pas nous ressentir des noires couleurs du temps ?

C'est sous le poids de ces sollicitudes que nous vîmes se dérouler les malheurs de la patrie : la funeste bataille du Mans et la marche de l'ennemi sur la Bretagne, la moitié de la France envahie, l'armée de l'Est forcée de passer en Suisse, Paris à bout de ressources et à la veille de capituler, et, ce qui était pire, le vent de la Révolution soufflant avec fureur sur la France, et y attisant le feu des passions les plus destructives.

Avec quelle joie nous reçûmes, le 16 janvier, la visite du R. P. Rey ! il venait nous voir en compagnie de M. l'abbé d'Outremont, qui avait à traiter avec le gouvernement la délicate question de sa nomination à l'évêché d'Agen. La présence de ce Père, toujours si cordialement bon et si aimable, nous fit à tous le plus grand bien. Nous le gardâmes le plus longtemps possible ; il avait grand besoin de ce repos ; mais l'occupation de Tours par les Prussiens l'obligea trop vite de regagner son poste.

Nous eûmes le bonheur de garder plus longtemps M. d'Outremont, et de jouir de la distinction de son esprit et de l'aménité de son commerce. Bientôt nous pûmes l'appeler *Monseigneur*, quand le juif Crémieux, cédant de fort bonne grâce aux conseils de Mgr Guibert, dont il avait été le commensal à Tours, et protestant de son désir d'être agréable au Souverain Pontife, eût apposé sa signature au bas du décret qui annulait la nomination, déjà vieille, de deux candidats repoussés par le Pape, et donnait aux Eglises d'Agen et de la Martinique des pasteurs selon le cœur de Dieu. Gambetta avait signé à côté de Crémieux ! pour une fois, la révolution entrait dans les vues de l'Eglise et servait ses intérêts. Nous vîmes dans ce fait extraordinaire le jeu admirable de la Providence,

dont parle l'Ecriture : *Ludens in orbe terrarum* (Prov., VIII, 31).

Le P. AUBERT nous écrivait régulièrement par la voie des ballons. Ses lettres, en nous rassurant sur nos chers assiégés, nous étaient sans doute une grande consolation; mais chacune témoignait d'un accroissement de la misère dans Paris et faisait pressentir un dénoûment prochain. Le P. AUBERT nous disait sans cesse que l'absence de toute nouvelle de la Congrégation était la plus sensible privation de nos Pères. A plusieurs reprises, notre Père général tenta de communiquer avec eux, en usant des divers systèmes préconisés par des entreprises particulières ou par le gouvernement. Il eut recours, par exemple, au système des dépêches expédiées par pigeons. Ces dépêches étaient photographiées en caractères tellement microscopiques, qu'un pigeon pouvait en porter plusieurs centaines et pour plusieurs milliers de francs. Chaque dépêche, d'une étendue réglementaire fort courte, coûtait dix francs. Un très-grand nombre de ces ingénieux messages parvinrent à destination ; les nôtres n'eurent pas ce bonheur. Les dépêches du très-révérend Père général ne furent remises au P. AUBERT qu'après la capitulation. Les lettres qu'il écrivit à Nancy et à Notre-Dame de Sion n'eurent pas un meilleur sort. Les Allemands ne laissaient rien passer, et pas une ne fut reçue.

On sait que Paris capitula le 28 janvier. Les élections se firent quelques jours après, et la Chambre, en très-grande partie composée de conservateurs résolus et de bons catholiques, se réunit à Bordeaux le 12 février. Jamais assemblée parlementaire n'avait eu à traiter tant et de si graves questions, ni tant de périls à conjurer. La France était encore plus malade du poison révolutionnaire que des coups de l'étranger. On le vit clairement, dès les premières séances, à l'attitude provocante des

députés *rouges*, principalement ceux de Paris, et aux applaudissements séditieux des foules qui leur faisaient cortége. Les députés de province furent dès lors flagellés de l'épithète railleuse de *ruraux* par les beaux esprits du parti socialiste parisien, qui se décernaient ainsi le monopole de la distinction et de la capacité.

Chose triste à dire, la formidable épreuve que Paris venait de traverser n'avait servi qu'à irriter les convoitises communistes et la turbulente ambition de ses masses faubouriennes. Ces tendances déplorables venaient de se révéler avec un éclat sinistre par l'envoi à la Chambre d'une représentation aux trois quarts écarlate. En possession d'un immense armement, Paris croyait le moment venu de faire la loi à la France et de la plier sous le niveau des sanglantes théories de 93. Le 4 septembre avait eu pour première conséquence la révolution avortée du 31 octobre ; il allait nous donner pour second fruit la révolution du 18 mars et la Commune.

C'était la conviction générale qu'il y avait là une mine chargée, prête à faire explosion à la moindre étincelle. La police venait de saisir à Paris dix mille bombes Orsini et quantité d'autres engins destructeurs. L'anniversaire du 24 février 1848 donnait lieu, sur la place de la Bastille, à des manifestations dignes de 93. Les discours les plus incendiaires sortaient de la bouche des énergumènes de la rue, et la populace y applaudissait avec frénésie. Le drapeau rouge était arboré sur la colonne de Juillet. Un pouvoir occulte, se nommant *Comité central de la garde nationale*, émergeait de ce chaos, donnait déjà des ordres publics, et s'arrogeait la direction de la capitale. Sous son inspiration, les gardes nationaux de Belleville pillaient partout les magasins de poudre et de cartouches, et conduisaient sur les hauteurs de Montmartre et de Belleville, non-seulement les bouches à feu payées par les souscriptions pu-

bliques, mais encore celles appartenant à l'Etat. Ce sont ces canons qu'il s'agissait d'enlever à l'émeute. Le *peuple* les réclamait comme sa propriété, le gouvernement ne voulait à aucun prix les lui laisser. C'était un *casus belli* plein d'universelles appréhensions, et qu'aggravait encore la détermination très-justement prise par la Chambre de s'établir à Versailles.

En présence de cette situation si sombre, nous nous demandions souvent s'il était prudent pour nous de rentrer à Paris. Au commencement de mars cependant, voyant l'Assemblée et le gouvernement se transporter à Versailles, et la crise redoutée pouvant sans doute éclater d'un jour à l'autre, mais pouvant aussi rester en suspens plusieurs semaines, ou même être prévenue par l'énergie de l'autorité, nous nous déterminâmes à quitter Bordeaux. Le R. P. SARDOU partit le premier. Je le suivis de près, et le 13 mars j'arrivai à Paris, après avoir aperçu sur ma route les ravages de la guerre, et nos ennemis établis en maîtres dans toutes les gares. Notre très-révérend Père général devait partir le 14, s'arrêter quelques jours à Tours, et arriver à Paris vers la fin de la semaine, pour la fête de Saint-Joseph.

Je ne parle pas de l'aspect que m'offrit Paris, six semaines après le siége, avec ses remparts encore armés, sa banlieue dévastée, sa campagne toute labourée des tranchées de l'attaque et de la défense, avec ces flots de voyageurs encombrant tous les trains de retour, avec ses boulevards couverts de baraquements élevés pour les besoins de la défense, et ses gardes nationaux occupant la plupart des postes et posant en vainqueurs.

Il est temps d'en venir au récit de la Commune.

CHAPITRE III.

Révolution du 18 mars. — La Commune. — Arrivée du Supérieur général à Paris, et son départ pour Versailles. — Hôtel de ville. — La place Vendôme. — Elections communeuses. — Progrès de la révolution.

Le samedi 18 mars au matin, en sortant de l'Oraison, nous aperçûmes des sentinelles de l'armée postées à toutes les issues de la place de Clichy. Le passage par cette place était interdit. Bientôt nous apprîmes que l'armée tentait de désarmer la garde nationale, en s'emparant des nombreux canons réunis sur les hauteurs de Montmartre et de Belleville. Nous étions donc dans le voisinage immédiat du principal théâtre de l'action. D'heure en heure, le tumulte et l'agitation croissaient. Des bruits sinistres entraient en circulation. On parlait d'un grave échec subi par la troupe, du triomphe de l'émeute, de généraux assassinés, d'une révolution imminente.

Vers dix heures, nous sortîmes, le P. Aubert et moi, pour aller à la découverte. En arrivant sur la place de Clichy, nous voyons apparaître plusieurs escadrons de gendarmes revenant de la mêlée. Les chevaux sont fumants, les hommes graves et silencieux. Des sifflets, des huées s'élèvent de la foule contre cette belle troupe, des pierres sont lancées. Les gendarmes se maintiennent impassibles, le sabre en main. A ce spectacle nous comprenons que des événements graves viennent de se passer, que la partie est perdue et que nous tombons en révolution.

Nous avançons dans la direction de la place Pigalle, où venait d'avoir lieu une mêlée sanglante. Une femme, en nous apercevant, s'écrie : « Quoi ! des prêtres dans la rue par ce temps-ci ! » Nous n'avions pas cru jusque-là

commettre d'imprudence; devant cet avertissement nous rebroussons chemin. En repassant sur la place de Clichy, nous voyons la foule, considérablement grossie et de plus en plus surexcitée, se livrer à des manifestations hostiles contre le corps de gendarmerie qui s'était rangé en bataille sur le boulevard et se tenait immobile, attendant un ordre de retraite. Sous nos yeux un bourgeois lève sa canne sur le général qui commandait. Les gendarmes ne bougent pas.

Nous voyons passer de nombreux soldats de la ligne, par petits groupes ou par hommes isolés, tenant leur fusil par le canon, la crosse sur l'épaule. Ces malheureux paraissent avoir conscience de la honte dont ils viennent de se couvrir, et des désastres que leur lâcheté va déchaîner sur le pays. Ils pressent le pas, comme impatients de se dérober aux infâmes acclamations qui s'élèvent sur leur passage; car ils sont acclamés par des individus à mine sinistre, véritables loups de révolution, toujours prêts pour ces scènes de désordre et de renversement, pour applaudir toutes les trahisons et commettre tous les crimes.

Nous rentrâmes à la maison, l'âme assiégée des plus noires perspectives. Bientôt les nouvelles nous arrivèrent de toutes parts: le gouvernement légal était battu, l'émeute triomphait, il fallait s'attendre pour le lendemain à l'avénement officiel d'une *Commune* révolutionnaire.

Au souci que cette redoutable situation devait nous donner, vint s'ajouter le cruel ennui de savoir, à ce moment même, notre très-révérend Père général en route pour Paris, ou prêt à partir pour arriver le soir, et de ne pouvoir ni empêcher ce départ ni l'arrêter en chemin. Le télégraphe, détruit par les Prussiens, n'était pas encore rétabli. Parti de Bordeaux avec le P. ANGER vers le milieu de la semaine, notre Père général s'était arrêté à Tours,

et nous avait annoncé de là son arrivée pour le samedi soir, veille de la Saint-Joseph. Nous ne cessâmes, toute la journée, de nous communiquer la tristesse que nous éprouvions à le voir tomber dans Paris en de pareilles conjonctures, sans même se douter de ce qui s'y passait.

Le F. COLLIN se rendit à la gare dès cinq heures de l'après-midi. Il attendit là jusqu'à près de onze heures et demie. A ce moment on vint prévenir les personnes qui étaient dans la gare que la prudence leur commandait de rentrer chez elles sans retard. De nombreuses barricades s'élevaient partout dans Paris ; bientôt la circulation ne serait plus possible sans péril. D'un autre côté, le cocher que le Frère avait retenu déclarait ne pouvoir plus attendre, et exprimait très-fort la crainte que sa voiture ne fût prise pour servir aux barricades. Force fut donc au F. COLLIN de revenir à la maison dans cette voiture. Il eut plus d'une alerte durant ce trajet périlleux, mais enfin il put arriver sain et sauf vers une heure après minuit.

Une grande animation régnait au haut de notre rue de Saint-Pétersbourg. On construisait une barricade avec les pavés. Des gardes nationaux en uniforme, des hommes en blouse, des gamins, des femmes, s'y employaient avec ardeur, au milieu d'une foule de désœuvrés venus là pour regarder et apprendre les nouvelles. Parmi ces derniers se trouvait notre bon F. ROUSSENQ, qui, devant attendre nos chers voyageurs pour leur donner à manger, et trouvant sans doute l'attente un peu longue, s'était rendu en costume de cuisine dans le voisinage des barricadiers pour charmer le temps et se tenir éveillé. C'est là que le F. COLLIN alla le prendre.

Mais que devenaient donc nos voyageurs ? Le F. COLLIN n'était pas parti depuis plus d'un quart d'heure, lorsque le train qui les portait entra en gare. Il était près de minuit. Ce train avait stationné longtemps aux fortifications

pour subir la visite très-minutieuse des gardes nationaux. Le général Chanzy venait d'être arrêté une demi-heure auparavant, en arrivant de Bordeaux; cette arrestation faisait grand bruit, et stimulait fortement le zèle inquisitorial des communeux préposés à la surveillance de cette porte de Paris. Nos chers voyageurs ne furent cependant pas inquiétés. On fut même poli avec eux. Durant l'arrêt du train ils purent apprendre les événements de la journée, et se faire une idée du régime sous lequel Paris venait de tomber. Pas un mot jusque-là ne leur en était venu à l'oreille. La prudence leur eût commandé de repartir sur l'heure, s'ils l'avaient pu; mais ils ne le pouvaient pas, et force leur était de chercher un gîte.

Là était la difficulté : plus une seule voiture dans la gare. Ils durent faire le trajet à pied. Un jeune portefaix, de mine avenante, s'offrit à porter leurs sacs de voyage, ce qui fut accepté avec empressement. C'est dans cet équipage que notre très-révérend Père général alla frapper, vers une heure du matin, à la porte de nos Sœurs de l'Espérance, rue des Saussaies, près l'Elysée, ne croyant pas prudent de s'aventurer dans notre quartier, qu'on venait de lui signaler comme le foyer principal de l'émeute.

Le lendemain matin, dimanche, fête de saint Joseph, quand le F. Collin nous eût rendu compte de sa course inutile de la nuit, nous en conclûmes que notre Père général n'avait pas quitté Tours, et nous en ressentîmes une douce impression de joie. Malgré la fête de saint Joseph, malgré le très-vif désir qu'éprouvaient nos Pères et Frères de Paris de revoir ce bien-aimé Père après plus de sept mois de séparation — et quels mois! et quelle séparation! — nous avions, la veille, ardemment souhaité qu'il restât au loin, à l'abri d'une catastrophe que nous pouvions croire imminente. En ce moment nous rendions grâces à Dieu et à saint Joseph de nous avoir exaucés.

Nous bénissions nos bons anges d'avoir suppléé le télégraphe ; nous nous félicitions de l'absence d'un Père, comme en temps ordinaire on se félicite de son heureux retour au sein de sa famille.

C'est sous l'empire de ces pensées que j'écrivais, vers dix heures, à notre Père général pour le féliciter de n'être pas venu, lui souhaiter bonne fête et lui rendre compte de la situation. Tout à coup la porte de ma cellule s'ouvre, et que vois-je? ce bon Père lui-même, tout rayonnant et riant de ma stupéfaction. Je ne pouvais en croire mes yeux, et j'avoue que ma première impression ne fut pas une impression de joie. Il faut être cependant prêt aux joies que le bon Dieu nous choisit. Nous n'aurions pas choisi celle-là en ce moment ; mais la Providence nous la donnant, nous prîmes le parti d'en jouir comme en temps de paix. Notre bien-aimé Père reçut nos vœux de fête ; il nous raconta son odyssée de la veille et de la nuit ; la surprise et l'effroi de l'arrivée à la gare ; la traversée de Paris à pied, au bruit lointain des barricades qui s'élevaient, et avec le péril de se voir forcé à y travailler ; le *qui vive ! on ne passe pas !* qui les avait accueillis au pont de l'Hôtel de ville, et obligés de traverser la Seine un peu plus loin ; la terreur des Sœurs de l'Espérance en entendant à pareille heure, sous ce temps de révolution, les coups redoublés de leur sonnette ; leur joie pleine d'attendrissement quand elles avaient su qui leur demandait l'hospitalité... Ai-je besoin d'ajouter que le caractère extraordinaire de cette aventure excitait en nous l'intérêt le plus émouvant, et marquait cette journée d'un souvenir impérissable ?

Ensuite eut lieu le dîner de fête. Nous nous livrions de tout cœur aux expansions de la vie de famille. Il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu, qu'on n'avait mangé ensemble ! Et tant de malheurs avaient rempli les jours

de la séparation ! On avait si souvent couru le péril de ne plus se revoir ! Nous étions disposés à voir comme un prodige de la bonté divine dans notre réunion, et par suite à en goûter doublement le bienfait.

Hélas ! le clairon de l'émeute et le voisinage des barricades nous avertissaient du caractère éphémère de notre joie. A peine réunis, il allait falloir de nouveau nous séparer. A une heure et demie on vient m'apporter la nouvelle de la proclamation de la Commune à l'Hôtel de ville. Sur-le-champ nous arrêtons le départ immédiat pour Versailles de notre très-révérend Père général et du P. Anger, son secrétaire particulier, du R. P. Martinet, secrétaire général de l'Institut, et du R. P. Sardou, procureur général. En quelques instants les préparatifs sont faits, et à trois heures et demie nos quatre voyageurs prennent le chemin de fer de Versailles, au milieu d'une masse énorme de Parisiens et d'étrangers fuyant la révolution.

Ce premier départ fut bientôt suivi d'un second. Nous avions à la maison, depuis deux jours, le F. Sévoz et le F. Cohard, revenant, sous l'uniforme des zouaves pontificaux, du corps licencié de Charette. La vue de cet uniforme pouvait nous attirer des malheurs. Déjà la veille, ces bons Frères s'étaient vus exposés à des cris hostiles dans les rues de Paris. Je crus devoir les consigner à la communauté dans l'après-midi du 19, et le lendemain matin, au point du jour, nous les fîmes partir pour le Midi.

Le moment était venu de nous pourvoir d'habits séculiers. Tout annonçait que nous ne tarderions pas à en avoir besoin. Les choses en effet prenaient une fort mauvaise tournure. A cent pas de nous, la place Clichy se transformait en forteresse hérissée de barricades et de canons. Des boîtes à mitraille étaient rangées autour de la statue de Moncey, qui s'élève au milieu. De gros postes de gar-

des nationaux, ou *fédérés*, y stationnaient jour et nuit. C'était un véritable camp.

Le gouvernement s'était transporté à Versailles avec l'Assemblée nationale, les administrations et l'armée. L'émeute restait maîtresse de Paris, et disposait des moyens de défense les plus formidables : Deux mille canons, des munitions en abondance, la possession des forts de la rive gauche, à l'exception du Mont-Valérien, les forts de la rive droite restant occupés par les Allemands, deux à trois cent mille gardes nationaux armés et organisés, et quelque peu formés aux périls de la guerre par la défense contre les Prussiens. Jamais insurrection ne s'était vue si puissamment outillée. Se figure-t-on tous ces moyens réunis dans les mains de socialistes enragés, de forçats en rupture de ban, de bandits cosmopolites, accourus du monde entier comme à la curée, ligués tous ensemble pour livrer l'assaut à toutes les institutions divines et humaines ? Nous étions tombés sous la pire des tyrannies ; nous allions voir des abominations inouïes, des orgies et des attentats sans nom se produire sous le couvert et au nom de la liberté.

Et ce qui rendait l'insurrection plus forte encore, c'était d'un côté le voisinage des Allemands qui, occupant tout le pourtour nord et est de la ville, la préservaient de toute attaque dans cette zone ; et d'autre part, l'extrême faiblesse des ressources dont le gouvernement pouvait alors disposer, faiblesse si grande, que c'en était fait de lui et de la France si, le lendemain du 18 mars, la Commune avait marché sur Versailles.

Il ne manquait pas dans Paris d'hommes de cœur indignés et tout prêts à défendre l'ordre. Mais surpris, dispersés, sans commandement, sans cohésion, ne s'entendant pas bien entre eux, que pouvaient-ils contre le torrent révolutionnaire ? Il ne fallut que peu de jours au Comité

central pour faire tomber tous ces semblants de résistance.

Le mardi 21, voulant voir la physionomie de la ville, je me rendis en laïque à l'Hôtel de ville. Avant d'y arriver, je fis une jolie rencontre sur l'impériale d'un omnibus. Un bourgeois prit langue avec moi et en vint bientôt aux confidences. Se penchant vers mon oreille :

« Voyez-vous, me dit-il, dans tout çà, il y a la main de Bonaparte et la main du clergé. »

Je me récriai sur cette dernière parole :

« Passe pour les Bonaparte, à la rigueur on peut leur prêter quelque intérêt dans ce qui se fait ; mais le clergé, comment croire qu'il puisse être complice d'une révolution qui tournera évidemment contre lui, et dont il sera certainement la première victime !

— Oh ! mon cher monsieur, reprit mon bourgeois avec un clignement d'œil, et un sourire qui voulait être fin, vous ne connaissez pas le clergé ; moi je le connais, et, entre nous, je me... moque d'un curé comme de l'an quarante. Moi je vois clair là dedans, je ne me méprends pas sur la politique de ces gens-là. D'abord il est connu que le clergé met son nez partout. A quoi servent les quêtes qui se font dans les églises ou par les dames de charité ? Elles servent à mettre les masses indigentes dans la main des curés, à les faire servir dans l'occasion à l'ambition et aux intrigues des curés. Comprenez-vous, monsieur ?

— Pas très-bien.

— Hé bien, tenez pour certain que cette révolution est payée par le clergé, qui veut par ce moyen rendre odieuse la république et ramener Henri V. »

A cette terrifiante révélation je fis l'étonné, et la discussion s'engageait quand l'omnibus arriva.

Cette aventure me révéla la hideuse et incurable sottise qu'une éducation voltairienne a déposée dans le fond

de la société moderne, de la bourgeoisie surtout, et quinze jours après je compris plus aisément combien cette sottise, hélas ! si générale, rend faciles et populaires, et couvre d'indifférence, quand ce n'est pas de complicité, les attentats les moins dissimulés contre la liberté, contre l'honneur, contre la vie des prêtres.

L'aspect de l'Hôtel de ville et de ses abords n'était pas rassurant. Plus de cent pièces de canon étaient braquées sur la place, que protégeait en outre une enceinte de barricades. Des soldats de toutes armes dormaient au soleil comme des lézards. Le drapeau rouge flottait sur l'Hôtel de ville. Une multitude de gardes nationaux, ivres pour la plupart, grouillaient là dans toutes les attitudes. La foule les abordait et discutait avec eux. De nombreux clubs se tenaient sur la place ; des hommes en guenilles et des «citoyens » portant l'uniforme faisaient l'éducation du public qui les entourait et les écoutait avec admiration. Des guides de Garibaldi, vêtus de rouge, la tête ornée d'une queue de cheval, caracolaient avec des airs importants, faisant le service d'estafettes. A chaque instant des détachements arrivaient, clairon en tête, et allaient parader sous les fenêtres de l'Hôtel.

Je me trouvais là au moment où défilait, sous la conduite de Lullier, le 135[e] bataillon chargé d'aller réinstaller de force à la mairie de Saint-Sulpice le « citoyen » Tony-Moilin, qui venait d'en être chassé par les gardes nationaux du quartier. Je fus saisi d'horreur à la vue de ces figures patibulaires, sorties de toutes les tavernes et de tous les bagnes, la plupart sales et vieillies par l'habitude du vice, ne respirant que la haine et le blasphème, capables de tous les crimes contre Dieu et les hommes, et portant véritablement le signe de la bête. C'était comme une infernale apparition. Quel enfer, me disais-je, s'il me fallait subir, seulement huit jours, la société de cette ca-

naille puante et corrompue, être en butte à ses instincts féroces et à ses outrages ! Et dire que l'enfer, c'est éternellement cela, et que tel y sera le sort des délicats de ce monde, éternellement liés à ces scélérats comme un homme vivant à un cadavre ! Oui, ce fut bien comme une vue de l'enfer, et je compris cette « terre de malheur dont parle Job, d'où l'ordre est banni, et où habitent une horreur éternelle et l'ombre de la mort. »

Nous eûmes, le lendemain mercredi, une autre aventure d'un genre plus tragique. Depuis trois jours, les défenseurs de l'ordre et de la légalité se livraient à des manifestations pacifiques, parcourant les rues en groupes nombreux et sans armes, aux cris de : *Vive l'ordre ! vive l'Assemblée nationale !* Leur but était de grouper tous les éléments conservateurs, de faire un puissant appel à l'opinion, et par là d'en imposer à la Commune et de la ramener au respect du gouvernement légal. Une manifestation plus imposante était annoncée pour le mercredi 22, à une heure de l'après-midi. On devait se réunir sur la place du nouvel Opéra et se diriger par la rue de la Paix vers la place Vendôme, quartier général des insurgés, armée de barricades et de canons. Je m'y rendis, moins pour manifester que pour me renseigner par moi-même et étudier la situation. Mis en défiance par le voisinage de la place Vendôme et par l'extrême animation de la foule, je me couvris de la maison dite *Splendide Hôtel*, qui forme le coin de la rue de la Paix, et d'où j'observais tout sur la place de l'Opéra. L'amiral Saisset venait de paraître, tenant un grand drapeau tricolore ; plusieurs centaines de manifestants se rangeaient autour de lui et allaient s'avancer vers la place Vendôme, quand soudain, après quelques coups de feu isolés dont on ne paraissait pas beaucoup ému, une décharge épouvantable partie de cette place força tous ces honnêtes et pacifiques Parisiens

à fuir pour se soustraire à la mort. Je suivis le torrent; on se sauvait dans toutes les directions en criant : Aux armes ! à l'assassin ! et en laissant derrière, dans la rue de la Paix, plusieurs morts et blessés. L'indignation se répand partout à la nouvelle de ce crime. Des rassemblements nombreux se forment sur les boulevards, on cherche à s'entendre et à s'unir pour se défendre contre ces sauvages agressions. On parle et l'on s'agite beaucoup, mais ce ne sont que des paroles. Au fond toutes ces bonnes volontés étaient paralysées par le défaut d'une intelligente et ferme direction, et la force brutale restait aux insurgés.

Le P. Aubert, ayant à prendre des lunettes chez un opticien de la rue de la Paix, s'y rendait an même moment, en compagnie du P. Jolivet. Peu s'en fallut qu'ils ne se trouvassent dans la bagarre. La masse des fuyards leur fit rebrousser chemin. Nous nous retrouvâmes à la maison, et notre commune impression fut que la révolution venait de faire un pas immense dans la voie du sang et des violences arbitraires. L'abîme déjà formé entre le Comité central et le gouvernement venait de s'élargir prodigieusement. Les voiles étaient déchirés de part et d'autre, et l'insurrection allait marcher, visière levée, à l'accomplissement de ses desseins.

Nous sentîmes qu'il fallait de plus en plus nous recommander à Dieu, car les grands périls ne pouvaient tarder à venir pour les prêtres, et surtout pour notre maison, si connue dans le quartier de Montmartre, et qui se déployait comme une enseigne sous les yeux de la place de Clichy.

D'ailleurs, les proscriptions commençaient déjà. Nous apprîmes, dans la soirée, l'arrestation de M. le premier président Bonjean. Le lendemain, de minutieuses perquisitions furent faites dans l'église de Montmartre, sous pré-

texte d'y chercher des armes. Garibaldi était acclamé général en chef de la garde nationale. Les visites domiciliaires et les réquisitions devenaient à l'ordre du jour. Les étrangers s'éloignaient de Paris.

Malgré tant de noirs symptômes, nous ne changeâmes rien à notre train ordinaire. Nous gardions l'habit religieux, sauf pour certaines sorties en ville, en dehors de nos quartiers. Notre chapelle était fréquentée par un grand nombre de personnes pieuses se réfugiant dans la prière. De nombreux cierges brûlaient tout le long du jour devant nos autels. Les confessionnaux n'étaient pas moins fréquentés qu'à l'ordinaire, et la Table sainte l'était davantage.

Nous vécûmes ainsi dans une tranquillité relative jusqu'à la semaine sainte, assistant à la désorganisation du parti de l'ordre et au progrès incessant du flot révolutionnaire.

Le dimanche 26 eurent lieu les élections de la Commune. L'immense majorité des électeurs s'abstint. Les partisans du nouvel état de choses votèrent seuls et donnèrent à la bonne ville de Paris un conseil municipal de quatre-vingt-dix membres, pris la plupart dans la classe ouvrière, tous parmi les démagogues de la plus belle eau. Tels étaient désormais nos maîtres. Nous allions bientôt expérimenter ce que pesait le pouvoir qu'ils s'étaient arrogé. Veut-on se faire une idée des mœurs et de la dignité de cet aréopage et de ses abords ? qu'on lise cet extrait de la déposition officielle d'un témoin qui s'est rendu peu suspect de malveillance pour la Commune :

« C'était, dit-il, un spectacle navrant que les salles de l'Hôtel de ville, pleines de gardes nationaux ivres. Quand on montait le grand escalier, il y avait dans la grande salle tout ce que l'orgie peut avoir de plus ignoble, des hommes et des femmes ivres... Au Comité central, ils

n'étaient jamais plus de six ou sept en délibération ; il y en avait qui étaient ivres. Ceux-là étaient les plus assidus, parce qu'ils ne pouvaient plus s'en aller... Il y en avait un de moyenne taille, trapu, la barbe mal tenue, qui avait toujours son chassepot sur l'épaule gauche. Quand il parlait, à chaque phrase il prenait son chassepot, vous tenait en joue, et quand la phrase était finie, il remettait son chassepot sur l'épaule (1) ».

Voilà le gouvernement sous lequel était tombée la capitale de la France.

Cependant les élections ont achevé de marquer la couleur et les vraies tendances de la révolution. Le drapeau rouge flotte sur tous les édifices publics. La plupart des portes de Paris sont fermées. *Le Père Duchêne* demande la politique du soupçon et l'établissement d'un *comité de salut public*. Des commissaires sont institués pour recevoir les dénonciations contre les habitants suspects de complicité avec le gouvernement de Versailles. Le calendrier de 93 remplace le calendrier grégorien. Cent soixante mille Parisiens sont déjà partis. Un tas de journaux abominables naissent du nouveau régime comme les champignons vénéneux naissent d'un fumier : *le Père Duchêne, le Mot d'ordre, la Commune, le Châtiment, le Vengeur, la Montagne, le Cri du peuple, l'Affranchi*, etc. On ne peut rien imaginer de plus impie et de plus malsain, de plus impudent et de plus féroce que ces feuilles issues du nouvel ordre de choses, et se donnant la mission, au nom de la liberté, de pousser à la haine, au pillage et à la mort de tous les citoyens honnêtes et paisibles.

Nous allions assez souvent à Versailles rendre visite à nos chers réfugiés. Ils étaient installés dans un quartier de la spacieuse maison de nos Sœurs de l'Espérance. Ils

(1) Déposition du général Cremer devant la Commission d'enquête.

avaient sous leurs fenêtres le spectacle incessant des différents corps de l'armée circulant entre la ville et le camp de Satory ; c'était une distraction pour eux. Comme nous, ils attendaient avec impatience la fin de ce singulier régime. Hélas ! pourtant, ces débuts étaient bien inoffensifs en comparaison de ce qui allait suivre. L'abîme se faisait chaque jour plus profond entre Paris et Versailles.

Le 31 mars, le service de la poste entre Paris et la France fut suspendu, les communications avec Versailles interdites. C'était une cruelle extrémité renouvelée du premier siége, avec cette différence que, durant le siége prussien, on suivait une voie régulière et honorable, à la suite de chefs dignes et vaillants, et l'on avait la ressource des ballons. Tout cela allait nous manquer. Paris allait devenir pour les honnêtes gens, et surtout pour les prêtres, une vaste prison gardée par d'impitoyables geôliers. Ce même jour, 31 mars, des gardes nationaux scièrent les deux bras de la croix qui surmontait le fronton de Sainte-Geneviève, et y attachèrent un drapeau rouge aux cris de *Vive la Commune!* La croix s'en allait, et le drapeau rouge la remplaçait ; quel sinistre présage !

Le mois d'avril s'annonce par de grands mouvements de troupes. De nombreux bataillons, en tenue de campagne, vont occuper les avant-postes dans la direction de Versailles. Quelque chose se prépare.

CHAPITRE IV.

Ouverture des hostilités. — Persécution des Prêtres.
Dispersion de la Commune.

Le 2 avril, dimanche des Rameaux, Paris se réveille au bruit du canon. Un combat est engagé à Courbevoie

entre la Commune et l'armée de Versailles. C'est le premier acte d'un long drame qui ne se dénouera que dans des torrents de sang. A la nouvelle de ce combat, une vive émotion se répand dans la capitale. La Commune ne garde plus de mesure, elle couvre les murs des proclamations et des décrets les plus menaçants.

Proclamation à la garde nationale, où on lit : « Les conspirateurs royalistes ont *attaqué*.... ne pouvant plus compter sur l'armée française, ils ont *attaqué* avec les zouaves pontificaux et la police impériale..... ce matin, les chouans de Charette, les Vendéens de Cathelineau, les Bretons de Trochu, flanqués des gendarmes de Valentin, ont couvert de mitraille et d'obus le village inoffensif de Neuilly, et engagé la guerre civile avec nos gardes nationaux, etc. »

On voit où vise la Commune, et qui elle désigne à la haine et à la vengeance des siens. Il va sans dire que pas un zouave pontifical n'avait pris part au combat, ni même ne parut dans toute cette guerre. Mais la Commune savait ce qu'elle disait, et le clergé allait payer pour les zouaves et les chouans.

Un décret de ce même jour, « considérant que le clergé a été le complice des crimes de la monarchie contre la liberté, déclare l'Eglise séparée de l'Etat, supprime le budget des cultes, confisque les biens des congrégations religieuses, ordonne qu'une enquête sera faite immédiatement sur ces biens, pour en constater la nature et les mettre à la disposition de la nation. »

D'un autre côté, les journaux de la Commune soufflaient à qui mieux mieux le feu des plus sanglantes passions, et poussaient la garde nationale sur Versailles, en l'assurant que l'armée fraterniserait avec elle, et qu'elle y trouverait « plus de poignées de mains que de coups de fusil, plus de frères que de soldats ! »

Henri Rochefort écrivait dans le *Mot d'ordre* cet aimable petit article : « Le compère Thiers, le complice de toutes les turpitudes monarchiques qui s'élaborent depuis quarante ans, rêvait de devenir assassin sur ses vieux jours. La République vient de lui en fournir l'occasion. Il est bien entendu que, depuis le premier coup de canon tiré contre Paris, ce scélérat est hors la loi. »

On lisait dans *l'Affranchi*, sous la signature de Paschal Grousset, ministre des affaires étrangères pour la Commune (1) : « Les papalins et autres nourrissons des prêtres ont été les premiers à l'attaque de Paris. Paris leur répond en reprenant les biens immobilisés par les prêtres et en supprimant le budget des cultes. Guerre à mort ! Constatons-le, c'est la monarchie qui a tiré la première. Que Paris en finisse d'un coup avec ce passé impitoyable qui se dresse à chaque pas, menaçant et railleur en face de l'avenir. Qu'il écrase à jamais cette réaction avide... Qu'il ne recule devant rien pour assurer sa victoire. »

Le Père Duchêne, la plus influente des feuilles communardes, malgré son style de mauvais lieu, ou plutôt à cause de cela, disait à son tour : « Allez à Versailles... chassez-moi toute cette canaille... Si jamais ils étaient encore là, démolissez-moi toute cette... boutique ! Plantez le drapeau rouge à la porte de cette... assemblée de calotins, et le premier qui montre le nez, *tirez*-lui un coup de fusil ! car il n'y en a pas un seul de bon. » Je supprime les expressions grossières propres au dictionnaire du *Père Duchêne.*

Voilà où en étaient les esprits et à quelles inspirations ils obéissaient en se précipitant tête baissée dans cet affreux conflit. Haine de la monarchie et du clergé, se prétendre attaqué et dans le cas de légitime défense, emploi effronté des plus monstrueux mensonges : tels étaient les ressorts mis en jeu pour passionner la guerre et la rendre

implacable, et pour se permettre à l'intérieur les plus audacieux attentats contre la liberté, les biens et la vie des honnêtes gens, mais principalement contre les Prêtres et les Communautés.

L'impiété la plus cynique marquait tous les actes de la Commune et en était la forme obligée. Dans cette journée du 2 avril, l'aumônier de la Conciergerie est demandé par un prisonnier. Mais, pour visiter les prisonniers, il faut une autorisation du Comité. Le Prêtre ayant réclamé cette autorisation, un permis lui est délivré en ces termes : « Laissez passer le citoyen X..., qui se dit serviteur d'un nommé Dieu. »

Tout se prépare pour une action générale demain. Le plan de la Commune est de marcher sur Versailles. Nous vîmes défiler dans notre quartier, le dimanche soir, les nombreux bataillons de Montmartre se rendant aux portes du sud, en chantant, criant, vociférant des menaces contre Versailles. Ces fiévreuses démonstrations ne nous faisaient pas grand'peur pour nos soldats fidèles ; les troupes qui crient le plus ne sont pas les plus redoutables. Mais nous sentions déjà que, repoussés par Versailles, ces hommes s'en prendraient à nous, et nous feraient payer cher leur défaite.

Ainsi commençait la semaine sainte.

Le lundi saint, 3 avril, je devais me rendre à Versailles par le chemin de fer de la rive gauche, celui de la rive droite n'allant plus depuis l'avant-veille. Je pensais que cette voie était encore praticable, et je ne savais pas bien l'état de panique où était Paris. Après la messe, je sortis en soutane et je parvins à la gare de Montparnasse, non sans avoir soulevé sur mon passage bien des clameurs insultantes et des menaces de la part des gardes nationaux. Les rues étaient désertes. Je compris alors l'imprudence de ma sortie, et à quoi m'exposait mon habit

ecclésiastique. Mais, étant à la gare, je pris mon billet avec un certain nombre de voyageurs, et je me glissai dans un wagon.

L'intérieur de la gare était rempli de gardes nationaux. De mon coin je pouvais les entendre se livrer aux plus gros excès de langage contre les Prêtres. Les Prêtres étaient cause de tout le mal; ils conspiraient pour la monarchie, ils avaient tout fait pour corrompre le peuple; tous leurs vœux étaient pour Versailles et contre la Commune; il fallait tous les arrêter et les mettre aux avant-postes, sous les feux des deux partis. Tout cela se débitait avec un ton convaincu qui faisait frémir. Les excitations de la veille portaient leurs fruits. Je me tenais blotti de mon mieux, me dérobant aux regards de ces aimables patriotes, et sentant bien que le moindre accident pouvait attirer sur ma personne les effets de leur aveugle fureur, ou tout au moins un éclat d'insultes qui m'eût été désagréable. Pauvres malheureux! Je les plaignais de tout mon cœur, ne voyant en eux que des instruments et des dupes, destinés à être bientôt des victimes.

Le train partit à huit heures; parvenu à la hauteur du fort de Vanves, il s'arrêta. A cent pas en avant, des bataillons fédérés traversaient la voie pour se rendre à leurs postes de combat. Plus loin, vers Meudon et Issy, une fusillade nourrie retentissait, entremêlée de coups de canon. La bataille était engagée, enveloppant tout le pays que nous devions traverser. Au bout d'un quart d'heure d'arrêt, le train rebroussa chemin et rentra en gare. Je traversai de nouveau Paris, et Dieu permit que je regagnasse la maison sans accident. Mais je me promis bien de ne pas recommencer.

Dans l'après-midi nous allâmes, en laïques, nous joindre à la foule des curieux qui, sur la place de l'Arc de triomphe de l'Etoile, tâchaient de suivre les progrès de la bataille

et de recueillir les nouvelles. Nous vîmes passer de nombreuses estafettes ; toutes nous jetaient en courant les plus *rassurants* messages : on marchait sur Versailles ; Bergeret *lui-même* faisait sa jonction avec le *général* Flourens ; le succès était certain, et vive la Commune !...

Des bataillons se rendant au combat faisaient halte sur la place pour recueillir des ovations et parader devant la foule. Les officiers, fort jeunes pour la plupart, attiraient beaucoup les regards par leur costume ridiculement chamarré, et par leur pose encore plus ridicule de fier-à-bras. Mais le *succès* le plus complet était aux cantinières, toujours fort nombreuses dans les troupes de la Commune. Tout de rouge habillées, ces drôlesses se donnaient des airs provocateurs et impudents qui désignaient assez leur infâme provenance.

Pendant que nous étions là, un piquet de gardes nationaux amena de Neuilly un homme qu'on avait pris pour un sergent de ville déguisé. La foule, sans cesse grossissante, l'entourait furieuse et demandait sa mort. Cent voix criaient à la fois : « A mort le roussin ! c'est un mouchard de Piétri ! à l'eau ! à l'eau ! » On l'entraîna du côté de la Seine pour l'y précipiter. Heureusement quelques hommes sensés et énergiques parvinrent à arracher ce malheureux aux mains de ces forcenés.

Nous avions suivi de loin ce torrent malfaisant, et nous étions parvenus au point de la rue de Rivoli qui regarde la colonne Vendôme. A ce moment nous vîmes apparaître, au milieu d'une escouade de fédérés, un homme de l'armée, d'un âge assez avancé, qu'on prenait pour un gendarme, bien qu'il portât l'uniforme de la ligne. Je fus frappé de sa noble et digne attitude. Il portait haut la tête, pormenant autour de lui son regard tranquille, et ne laissant voir sur son visage qu'un sourire de dédain pour la populace qui s'ameutait et menaçait de l'écharper. On ne s'en

tint pas aux menaces; avant que le prisonnier parvînt à la place Vendôme, on se rua sur lui comme une meute sur un gibier, et ce ne fut qu'à grand'peine que les gardes nationaux parvinrent à le tirer de cette tourbe sanguinaire, en le faisant entrer dans l'hôtel de l'état-major.

Cet horrible spectacle nous souleva le cœur d'indignation et de dégoût. C'était une scène de 93. Nous venions de voir à l'œuvre ces populaces empoisonnées de haine et d'impiété. Si elles traitent ainsi, nous disions-nous, de pauvres soldats victimes du sort de la guerre, comment traiteront-elles les prêtres que leurs sages et leurs journaux ne cessent de dénoncer comme leurs pires ennemis, comme la principale plaie de la société ! Nous rentrâmes à la maison, persuadés que nous touchions à une crise de persécution ouverte.

Cependant la journée se terminait par la déroute des communeux sur toute la ligne. L'armée avait été admirable de dévouement et d'entrain. Contrairement aux espérances de la Commune, pas un soldat n'avait fait défection. On pouvait se réjouir à Versailles; mais nous dans Paris, nous allions payer la défaite.

Mardi saint, 4 avril, journée lugubre et qui marque le commencement de la persécution. Mgr DARBOY, archevêque de Paris, est arrêté dans son palais, avec Mlle Darboy, sa sœur, M. Lagarde, son vicaire général, et M. l'abbé Petit, secrétaire général de l'archevêché. M. Deguerry, curé de la Madeleine, et plusieurs autres curés sont aussi violemment arrêtés, ainsi que plusieurs religieux jésuites, dominicains, missionnaires du Saint-Esprit, etc. Le pillage des maisons accompagne ces actes de violence.

En même temps les journaux de la Commune prêchent la terreur. Dans un article intitulé LE TALION, *l'Affranchi* s'exprime ainsi : « Les gens de Versailles assassinent les prisonniers républicains et mutilent d'une manière hor-

rible les cadavres. Œil pour œil, dent pour dent. Les portes de Paris sont fermées, nul ne peut sortir de la ville. Nous avons en main les otages. Que la Commune rende un décret; que les hommes de la Commune agissent. A chaque tête de patriote que Versailles fera tomber, qu'une tête de bonapartiste, d'orléaniste, de légitimiste de Paris roule comme réponse. Allons, soit! Versailles le veut : la terreur! »

Le Père Duchêne s'adresse aux députés de Versailles : « 93, entendez-vous! C'est 93 qui vient, tas de... bouclez vos malles, chenapans, peureux, couards et crétins qui insultez de loin la Révolution, qui vous fait fuir dès que vous l'entendez gronder. Faites vos paquets... il n'est que temps! Vite, vite! vous n'avez plus un instant à perdre, car vous pourriez bien rencontrer en chemin *le père Duchêne*, et... gare à vous! »

Les autres feuilles écarlates tenaient le même langage. Le régime de la terreur était proclamé.

A la nouvelle de l'arrestation de l'archevêque, la consternation se répandit dans Paris. La liberté et la vie de tous les Prêtres se trouvèrent menacées. Nous vîmes alors se produire les actes les plus touchants de la foi et du dévouement des fidèles. De nombreuses personnes vinrent nous offrir les clefs de leurs maisons et les mettre à notre disposition. D'autres nous tenaient au courant de tout ce qui se disait ou se tramait contre notre Communauté dans les clubs ou réunions militaires du quartier. Ces témoignages très-nombreux de sympathie et d'efficace bienveillance nous encouragèrent puissamment.

Dès ce jour l'illusion n'était plus possible; il fallait se préparer à suivre le précepte de Notre-Seigneur : Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. (Math., x; 23.)

Nous étions prévenus qu'on devait venir visiter, et par

suite piller notre maison. Nos Frères profitèrent de la nuit pour transporter dans diverses maisons voisines ce que nous tenions le plus à sauver : les vases sacrés, les linges et ornements d'église, la partie la plus précieuse de nos archives, et ce qui pouvait davantage tenter la convoitise des pillards. Dieu permit que cette visite n'eût pas lieu.

Le lendemain, mercredi saint, nouvelles arrestations de Prêtres ; quelques-uns sont saisis jusque dans les églises, au milieu des cérémonies de la semaine sainte. L'ambassadeur d'Angleterre fait offrir aux Carmélites un asile dans son hôtel. Nous lisons sur les murs de Paris une proclamation par laquelle la Commune ratifie les arrestations faites, légalise le système des otages, et décrète que « toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris sera sur-le-champ suivie de l'exécution d'un nombre triple des otages retenus, qui seront désignés par le sort. »

De nouveaux avis nous étant parvenus d'une prochaine descente de la Commune dans notre maison, la terreur étant d'ailleurs partout et le péril évident, nous prîmes dans la soirée la résolution de nous disperser, et cela se fit aussitôt. Chacun reçut sa destination. Les PP. Lagier, Picus et Corbin se réfugièrent dans des familles amies. Le P. Voirin se chercha aussi un gîte, en attendant de pouvoir sortir de Paris le lendemain avec les FF. Collin et Sylvestre. Le P. Jolivet alla chez nos Sœurs de l'Espérance, rue des Saussaies, dont il était l'aumônier, et où il avait déjà habité durant le premier siége. Je me retirai de même chez nos Sœurs de l'Espérance, rue de Clichy. La maison restait sous la garde du P. Aubert, assisté provisoirement du P. Chalmet et des FF. Chounavel et Roussenq. Le P. Chauvet était à Royaumont depuis le 3 février.

Chacun se rendit le soir même à son poste. Ce fut une

séparation pleine de tristesse. Nous en étions réduits à envier le sort de nos Pères d'Amérique, pour qui les Pieds-Noirs et les Sioux n'ont que du respect, et nous pouvions nous croire transportés en Corée ou au Japon. Une chose cependant nous consolait : c'était notre qualité de prêtres et de religieux qui nous valait cette haine des méchants, et nous nous souvenions de cette parole de notre divin Sauveur : « Le serviteur n'est pas plus grand que le maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront » (Jean, xv, 20) ; et de celle-ci : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice... Réjouissez-vous parce que votre récompense est abondante dans le ciel, car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont vécu avant vous » (Matth., v, 10).

Nous avions fait quelques préparatifs pour le reposoir du jeudi saint. Il fallut renoncer à toute cérémonie, et même fermer la chapelle et en ôter le saint sacrement, de peur d'une profanation.

Cependant, le jeudi matin, les fidèles vinrent comme à l'ordinaire, espérant assister à l'office ; mais la porte était fermée. Ils s'attroupèrent nombreux dans la rue, espérant toujours et s'indignant contre la Commune qui opprimait ainsi leur foi et leur conscience. — Vers huit heures le P. Voirin arriva du logis où il avait passé la nuit ; il venait pour célébrer dans notre oratoire intérieur ; mais, voyant cette réunion de fidèles si désireux d'avoir la sainte messe, il en fut touché, et se décida à offrir les saints mystères dans la chapelle publique. Hélas ! pendant deux mois cette chapelle allait rester fermée.

A ce moment on vint me dire à la rue de Clichy que le drapeau rouge flottait sur la porte de notre maison. Fort ému de cette nouvelle, je sortis aussitôt pour aller la vérifier. Arrivant par le bas de la rue, je vis en effet un grand drapeau rouge qui se balançait au vent. Mais je

remarquai l'absence de tout attroupement. Cependant, me disais-je, le drapeau rouge en cet endroit devrait émouvoir le quartier et réunir tout au moins quelques curieux. En avançant, je vis une teinte bleue au coin qui touchait la hampe, et bientôt, à ma grande joie, je reconnus le drapeau anglais.

Le P. AUBERT s'était souvenu de son titre de citoyen anglais, reçu au Canada, et consigné dans des papiers parfaitement en règle. Instruit par l'exemple d'un grand nombre d'étrangers qui se couvraient des couleurs de leur nationalité, il s'était procuré la veille un grand drapeau, et l'avait fièrement arboré sur la porte, à dix heures du soir. Il y resta jusqu'à la chute de la commune, et ne contribua pas peu sans doute à sauvegarder notre maison.

Cependant le moment était critique. La Commune recherchait soigneusement les jeunes hommes au-dessous de quarante ans, capables de porter les armes. Notre maison étant particulièrement en vue, nos FF. COLLIN et SYLVESTRE couraient grand risque d'être pris. Le P. AUBERT leur conseilla, dès le mercredi soir, de faire une tentative pour sortir de Paris. Ils se rendirent à la gare du Nord ; il était nuit close, les rues étaient désertes, on n'apercevait de distance en distance que les gardiens de barricades. Nos Frères firent queue longtemps au guichet des billets ; sur le point d'y arriver, ils acquirent la certitude de ne pouvoir sortir. Des communeux étaient postés là, ne laissant avancer que les voyageurs d'une certaine catégorie. Ils exigeaient des papiers que nos Frères n'avaient pas. Que faire ? Pas moyen de franchir le rempart. Il fallut revenir à la maison. C'était près de minuit. Pendant toute cette nuit on battit la générale dans les rues ; le cri : *Aux armes !* retentissait à chaque instant. C'était sinistre.

Le jeudi matin, nos Frères eurent vent que quelques habitants du quartier épiaient leurs démarches, et qu'ils

seraient probablement dénoncés comme *réfractaires*. C'est alors que la Providence leur envoya un puissant secours du côté où ils l'attendaient le moins. Le P. Voirin dirigeait la nièce d'un monsieur haut placé dans l'ordre maçonnique, très-influent dans le quartier, grand ami du « citoyen » Jules Allix, membre de la Commune, et délégué à la mairie de notre arrondissement. Ce monsieur, par affection pour sa nièce, avait promis de favoriser l'évasion du P. Voirin et de nos deux Frères. Il tint parole et vint gracieusement leur offrir ses services. Il avait eu soin d'avertir son collègue, chargé de la vérification des passeports à la gare de l'Est, qu'il voulait faire sortir plusieurs de ses amis par le train du soir. Rendez-vous était donné dans un café voisin de la gare. A l'heure convenue, nos trois voyageurs s'y réunissaient. Leur protecteur arrive et leur dit à l'oreille d'attendre que les voyageurs s'écoulent et se casent dans les voitures. Il revient les prendre au bout de quelques instants. C'est le moment décisif. Il les conduit directement à la voie ferrée par des portes dérobées, les fait monter en voiture et leur demande jusqu'où ils veulent aller. Les trois voyageurs le prient de prendre leurs billets pour la plus prochaine station. Il les leur apporte un instant après ; il avait fait les choses grandement ; c'étaient des billets pour Nogent-sur-Seine, à 111 kilomètres de Paris. Ce brave homme était tout content de les avoir soustraits à ses collègues de la Commune. Il leur remit un paquet de lettres pour jeter à la poste hors Paris, et le train partit.

Nos trois échappés étaient émerveillés du tour qui venait de se passer, et ils disaient joyeusement adieu en passant aux communards qu'ils voyaient sur la voie. Mais leur joie était prématurée, et ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Nos deux Frères voulaient seulement sortir de Paris, et passer la nuit soit à Pantin, soit dans tout

autre endroit aussi peu éloigné que possible, pour gagner le lendemain à Saint-Denis le chemin de Royaumont. Je laisse ici la parole au F. Collin.

« Nous renonçâmes, dit-il, à nos billets de Nogent, et nous descendîmes à Grœtz-Amanvilliers, deuxième station de la ligne de Mulhouse, pendant que le P. Voirin continuait son voyage jusqu'à Troyes, d'où il put heureusement gagner la Lorraine. Minuit sonnait à l'église du village. Il s'agissait de trouver un gîte. Nous frappâmes à toutes les portes. Le village était encombré de Bavarois. Maisons, granges, écuries, tout était plein. Ils criaient et chantaient comme en plein jour. Ne pouvant trouver à nous loger, nous retournâmes à la gare, distante de 3 kilomètres. Nous demandâmes au chef de gare de passer le reste de la nuit soit dans la salle d'attente, soit dans une voiture de réserve. Il nous répondit qu'il n'y avait pas de salle d'attente, les obus l'avaient démolie; qu'il n'y avait pas de voiture de réserve; enfin qu'il n'était pas le maître de la gare.

« Il tombait une gelée blanche fort incommode. L'officier bavarois qui remplissait les fonctions de commissaire de la gare, entendant l'exposé de notre situation, se leva sans mot dire, et vint au bout d'un moment nous offrir de passer la nuit dans le corps de garde de ses soldats. Nous acceptâmes avec reconnaissance. Il nous conduisit lui-même au poste, attenant à la gare, et donna ordre à ses hommes de nous faire du feu. Nous passâmes ainsi la nuit du jeudi au vendredi saint, dans un corps de garde bavarois, sur une chaise qui avait été empaillée autrefois. Quand nous ne pouvions plus rester assis, nous nous couchions sur un fagot de broussailles auprès du poêle. Les soldats allaient et venaient pour leur faction. Ils étaient dévorés de vermine.

« Après avoir pris tous les renseignements possibles

et nous être assurés de la marche des trains allant sur Paris, nous prîmes le premier, lequel, selon le chef de gare et le billet qu'il nous donna, s'arrêtait à Pantin, station la plus voisine de Paris, la plus voisine aussi de la ligne du Nord que nous voulions gagner pour nous rendre à Royaumont. Il était alors cinq heures du matin. Nous partîmes donc pour Pantin. Hélas! quelle fut notre stupeur quand nous vîmes le train passer à toute vitesse devant cette station! Nous étions de nouveau dans Paris! Tout était à recommencer. Mais la Providence parut ne nous ménager ce pénible moment que pour éprouver notre foi. Demeurés dans notre wagon pour éviter la rencontre des communeux qui se promenaient sur les quais, attendant les voyageurs pour enrôler ceux qui étaient dans les conditions du service, nous aperçumes le chef de gare que la divine bonté avait amené là, à cette heure matinale. Nous lui fîmes part de notre embarras. Il regarda nos billets. « Voyez, nous dit-il, quel « affreux désordre règne chez nous; on vous a donné des « billets pour une station où le train ne s'arrête pas. Mon- « tez vite, ajouta-t-il, en nous montrant le train en face « qui était en partance pour Pantin; cachez-vous et ne dites « rien. » L'honnête employé voyait les communards qui nous attendaient à l'intérieur de la gare. Nous montâmes en voiture, et aussitôt le train se mit en marche et nous déposa à Pantin. Nous étions sauvés!

« Quoique exténués, nous cheminâmes à travers champs. En sortant de Pantin nous fûmes hués par une bande de jeunes gens : « Tiens! voilà des curés! » Nous nous étions cependant affublés d'un vêtement de couleur. Nous passâmes au fort d'Aubervilliers, occupé par les Prussiens. Nous entrâmes dans le village, et nous fîmes un petit pèlerinage à Notre-Dame des Vertus. L'autel de la sainte Vierge était dépouillé de tous ses ornements, l'église était

déserte, seul un soldat allemand y faisait sa prière. Après avoir offert nos hommages reconnaissants à Notre-Dame des Vertus, nous continuâmes notre chemin vers le nord, et nous arrivâmes au fort de l'Est. Un combat sanglant se livrait dans la plaine à l'ouest. Le canon grondait, et l'on entendait le grincement des mitrailleuses. Des points culminants du fort, les Prussiens observaient tranquillement ce spectacle. La ville de Saint-Denis pouvait à peine contenir la masse des échappés de Paris. Chacun racontait son aventure : les uns étaient sortis sous la bâche des maraîchers, comme des colis ; les autres étaient descendus par une corde dans le fossé des fortifications ; d'autres avec de faux passe-ports.

« La faim se faisait sentir, nous n'avions rien pris depuis près de vingt-quatre heures ; nous ne pouvions achever notre voyage sans nous réconforter. C'était le vendredi saint. Nous entrâmes dans un restaurant ; mais nous ne pûmes rien obtenir, tant il y avait d'encombrement et de désordre. Nous arrivâmes enfin à Royaumont accablés de fatigue. Mais l'accueil plein de charité qu'on nous fit effaça bientôt le sentiment de nos déboires et de nos ennuis. Nous sommes restés à l'abbaye du 7 avril au 5 juin, jouissant de ce paisible et délicieux séjour, en attendant l'heure du retour à Paris. »

CHAPITRE V.

La semaine sainte sous la Commune. — La Sainte-Famille à Paris. — Voyage à Royaumont et à Versailles. — Evasions. — Armistice.

Pendant que le P. Voirin et nos deux Frères accomplissaient ainsi leur difficile évasion, la journée du jeudi saint s'achevait pour nous sans nouvel incident fâcheux. Je faisais comme à l'ordinaire les cérémonies de la semaine

sainte dans la chapelle de la rue de Clichy. Nos Sœurs adoraient le saint sacrement entouré de fleurs et de lumières. Avec une ferveur que fortifiaient les périls de la situation, elles confiaient à l'infinie bonté de Notre-Seigneur tous les intérêts de l'Eglise et de la France, de leur Congrégation et de leur Communauté. Ce fut pour elles une précieuse diversion aux ennuis et aux terreurs d'un tel temps. Elles disaient à leur divin Maître : *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr* (Matth., VIII, 25), et Jésus leur répondait : *Je suis là, ne craignez pas* (Matth., XIV, 297). Leur paix ne fut pas un instant troublée.

Mais en ville la persécution religieuse sévissait comme en 93. La belle église de Saint-Sulpice était bruyamment envahie par un détachement de gardes nationaux, au moment où les fidèles étaient assemblés pour la cérémonie du lavement des pieds. Cette invasion sacrilége donnait lieu aux plus courageuses protestations de la part des fidèles pour la défense de leurs Prêtres. Leur ferme attitude empêchait l'arrestation du vénérable M. Hamon, qui attendait avec un noble calme qu'on vînt le saisir dans sa stalle.

Le séminaire de Saint-Sulpice était envahi à son tour, et le digne supérieur, M. Icard, emmené brutalement à pied comme un malfaiteur, entre deux rangs de baïonnettes.

Ce même jour, sur le boulevard Voltaire, la Commune faisait brûler la guillotine, aux applaudissements d'une foule imbécile, après avoir effrontément proclamé l'inviolabilité de la vie humaine, à l'heure même où par ses mensonges elle poussait des milliers d'hommes à la boucherie, et peu de semaines avant le massacre des otages. On ne pouvait porter plus loin l'impudence et la cruelle ironie. *Le Mot d'ordre* disait à ce sujet : « En détruisant l'échafaud, nous conservons la peine capitale, avec cette

seule nuance que la guillotine est remplacée par le chassepot. »

Le vendredi saint, les visites domiciliaires se multiplient. La caisse des halles est violée, ainsi que celle de l'hospice du Val-de-Grâce. L'école Bossuet est dépouillée. La maison des Pères Capucins est saccagée ; les gardes nationaux, ne trouvant rien dans cet asile de la pauvreté, brisent les meubles, défoncent les portes et les fenêtres, arrachent les planchers. Les Petites Sœurs des pauvres du faubourg Saint-Antoine sont elles-mêmes soumises à des perquisitions.

Le samedi saint, décret de Raoul Rigault portant que quiconque ira demander un passe-port sera emprisonné, *s'il est soupçonné* d'avoir des relations avec Versailles. C'est le dernier degré du caprice dans la tyrannie. Le décret porte d'ailleurs qu'il ne sera désormais délivré de passeport d'aucune sorte. Les prisons n'étant pas assez spacieuses pour contenir tous les suspects, Paris est transformé en prison ; c'est plus radical et moins coûteux.

Trois nouveaux curés de Paris sont arrêtés. L'église de Saint-Laurent est transformée en écurie ; on lit sur la porte d'entrée : *Ecurie à louer*. Une commission des barricades est instituée à partir du 9 avril. La Commune commence à s'occuper de l'enseignement en invitant « les citoyens et les citoyennes qui désireraient un emploi dans les établissements publics d'instruction primaire, à se présenter à la commission d'enseignement siégeant à l'Hôtel de ville. »

La semaine sainte se termina au bruit du canon, qui ne cessait de tonner depuis le dimanche des Rameaux. On s'était constamment battu au sud et à l'ouest. C'est surtout le village de Neuilly qu'on s'était disputé avec le plus d'acharnement. Cette malheureuse localité voyait chaque jour ses ruines s'amonceler ; ses habitants pouvaient à

peine sortir de leurs caves. Quant à nous, depuis la dispersion de la Communauté, et la remise en lieu sûr de ce que nous avions de plus précieux dans nos archives, la chapelle et le mobilier de la maison, nous attendions avec plus de calme tout ce qu'il plairait à la Providence de permettre à notre sujet. Nous ne sortions plus qu'en laïques; mais sous cette couleur nous pouvions librement circuler, ce qui nous permettait, en voyant beaucoup de choses de nos yeux, de contrôler le nombre infini de fausses nouvelles que les journaux publiaient à tout instant, et par là de rassurer bien des personnes promptes à s'effrayer, principalement nos Sœurs.

On sait que la Sainte-Famille possède à Paris deux communautés de Sœurs de l'Espérance, l'une rue de Clichy, l'autre rue des Saussaies ; une communauté de Sœurs de l'Immaculée-Conception, rue Chaptal, et une communauté de Dames de l'Immaculée-Conception ou de Lorette, à Saint-Mandé. L'ensemble de ces quatre maisons comprend environ cent vingt religieuses, toutes vouées au ministère le plus actif, soit auprès des malades, soit dans l'enseignement. Chargés de leur direction spirituelle, nous avions le devoir de les assister dans ces difficiles conjonctures, et de pourvoir, autant que possible, à leur sécurité. Le service religieux ne fut pas un seul jour interrompu dans leurs chapelles. Elles purent avec la régularité ordinaire entendre la sainte Messe et se confesser, ce qui fut pour elles, on le comprend, d'une grande consolation et d'un puissant secours. Lorsque notre personnel de la rue de Saint-Pétersbourg dut se disperser, le P. Jolivet alla, ainsi qu'il l'avait fait durant le siége prussien, s'établir dans la communauté de la rue des Saussaies. De mon côté, je pris mon logement dans une maison attenante à nos Sœurs de la rue de Clichy, toute remplie de locataires et ayant son entrée indépendante de celle

des Sœurs. Le P. AUBERT, gardien *britannique* de notre maison, allait tous les matins dire la messe chez nos Sœurs de la rue Chaptal, et leur porter l'appui de sa prudence et de son sang-froid. Le P. CHALMET dut suspendre son service de Saint-Mandé, jusqu'à ce que nous jugeâmes nécessaire d'y fixer sa résidence, pour le soustraire au danger d'être fait garde national.

Nos Sœurs de la rue des Saussaies, appelées à soigner les insurgés blessés dans la grande ambulance du palais de l'Industrie, y avaient été presque aussitôt remplacées par des femmes dégradées, sorties la plupart de la prison Saint-Lazare. Se voyant inoccupées et signalées à l'attention de la Commune, elles se décidèrent à partir. Elles se rendirent à Royaumont, sous des costumes séculiers, le 16 avril, en même temps que le P. JOLIVET, laissant trois d'entre elles à la garde de la maison, et quatre autres auprès de différents malades dans Paris.

Quelques jours après ce départ, parut dans *le Mot d'ordre*, sous la signature de Rochefort, un article venimeux contre la communauté des Saussaies. Il n'en fallait pas davantage en ce temps-là pour provoquer une violente intervention de la Commune. Témoin les religieuses de Picpus, qui furent incarcérées, et le trésor de Notre-Dame, qui fut pillé par suite des lâches excitations du *Mot d'ordre*. Je craignais une descente dans la maison. Encore que le gros de la communauté fût en sûreté, on aurait encore pu y faire bien du mal par le pillage, et les trois pauvres Sœurs qui étaient restées eussent couru grand risque d'aller en prison. Dieu permit que nous en fussions quittes pour une alerte ; l'article dénonciateur demeura sans écho.

Nous vivions depuis plus de trois semaines sans communications avec Versailles. Il nous tardait de savoir comment allaient notre Père général et ses compagnons, et

de leur porter quelques nouvelles. Un arrêté du 15 avril, revenant sur une sévère consigne du 10, qui rendait presque impossible la sortie de Paris, avait rétabli la libre circulation dans les gares de chemins de fer et à quelques portes, du moins pour les citoyens non compris dans la limite d'âge de dix-neuf à quarante ans. Je résolus donc de tenter ce voyage. Je partis le mardi matin, 18 avril. Grâce à l'arrêté dont je viens de parler, grâce aussi à mes quarante-six ans bien apparents, à ma mise bourgeoise et à ma barbe un peu grise, ma sortie ne souffrit aucune difficulté.

Je me rendis d'abord à Royaumont, où mon arrivée surprit agréablement tout le monde. On crut que je venais à mon tour prendre gîte à l'abbaye. Quand on sut qu'il ne s'agissait que d'une rapide visite, on se hâta de me faire mille questions sur les événements de Paris. Il y avait là, dans l'habitation des nôtres, le P. Jolivet, arrivé l'avant-veille ; le P. Chauvet, qui faisait les fonctions d'aumônier de l'abbaye depuis le 3 février, lendemain de la capitulation de Paris ; nos FF. Collin et Sylvestre, si heureusement échappés des serres de la Commune ; et enfin nos FF. Picard et Delahaie, qui n'avaient pas quitté Royaumont de tout l'hiver.

L'abbaye commençait à se repeupler par le retour de son ancien personnel et par l'arrivée successive des Sœurs de Paris. Je fus ravi de retrouver dans un état de parfaite conservation ce noble édifice, encore si plein de souvenirs de son royal fondateur saint Louis, mutilé par la révolution, et rendu depuis peu d'années à sa destination religieuse et en partie à son ancienne splendeur par les soins pieux et intelligents de la Sainte-Famille. Les armées étrangères avaient défilé sur les routes qui longent ses murs, pillant tout sur leur passage ; et alors qu'aux environs toutes les propriétés étaient pressurées et saignées à

blanc, l'abbaye, dont l'imposant aspect devait si bien tenter la convoitise de nos envahisseurs, s'était vue préservée, non-seulement de toute insulte ou dégradation, mais même de tout dommage tant soit peu important. On reconnaissait bien là l'action sensible de la Providence et l'intervention traditionnelle de saint Louis.

Mais, après Dieu et saint Louis, il est juste de rapporter l'honneur de ce résultat à la prudence et à l'intrépide sang-froid de M[me] Chopin, venue de Bordeaux au mois d'août pour garder Royaumont, après le départ du noviciat, réfugié dans l'Ouest. Seule dans l'abbaye pendant toute la durée de l'invasion, secondée au dehors par la vigilance infatigable et pleine de sagacité du F. PICARD, noyée dans les masses de l'armée allemande et ne pouvant recevoir aucune nouvelle, ayant sans cesse l'œil et l'oreille aux aguets, s'attendant à tout, mais toujours pleine de confiance, elle vit passer l'orage sur sa tête, sans en souffrir autrement que par les cruelles inquiétudes que son excellent cœur lui faisait concevoir sur le sort de notre double famille.

L'ennemi se présenta souvent, cherchant un abri, des vivres, du linge ou des couvertures ; mais, par la protection de saint Louis qui veillait sur sa maison, il fut généralement modéré, et on put toujours le satisfaire par de faciles concessions, ou le maintenir par une prudente fermeté. Le F. PICARD se distingua dans ces graves circonstances par son esprit fertile en ressources et par son dévouement à toute épreuve. Nous aimons à reconnaître publiquement cet éminent service. Honneur à la courageuse fidélité avec laquelle ce bon Frère garda un poste où sa vie et sa liberté n'étaient pas sans péril !

Le lendemain matin je pris la route de Versailles. A Pontoise on quittait le chemin de fer pour achever le voyage en diligence par Saint-Germain. Dans la gare il y

avait des agents de police qui contrôlaient sévèrement les papiers des voyageurs. Pour tout papier je n'avais que ma carte ; à sa vue l'employé me fit signe de passer, avec un air de bienveillance qui me frappa. L'acharnement de la Commune contre le clergé me valait cette immunité et ces égards.

A Saint-Germain, je vis arriver un régiment de ligne tout composé de soldats revenus des prisons d'Allemagne. Ces hommes, qui n'avaient eu que deux ou trois semaines pour se refaire et se reformer, me parurent avoir fort bonne mine et marcher à la défense de l'ordre social avec une ardeur de bon augure. A l'entrée de Versailles, nouvelle réquisition des passe-ports et nouvelle présentation de ma carte, avec le même succès qu'à Pontoise.

Versailles présentait l'aspect d'un camp. Toutes les rues étaient encombrées de troupes, d'artillerie et de chevaux. On ne circulait pas sans peine au milieu de cette fourmilière, qui s'augmentait chaque jour de nouveaux régiments et des échappés de Paris.

Enfin j'arrivai à l'extrémité de la rue de Satory. Je sonnai à la porte de nos Sœurs... Ébahissement de la portière en voyant mon costume bourgeois et ma longue barbe. C'était la première fois que je venais dans la maison ainsi équipé. Avec quelle joie j'embrassai notre bon Père général et ses trois compagnons! Je les retrouvais bien portants après trois semaines qui nous avaient paru trois siècles, à eux et à moi. Ils étaient campés plutôt qu'installés à Versailles. Néanmoins ils avaient organisé leur vie autant que pouvaient le permettre le trouble profond de ce temps-là, les mouvements militaires incessants sous leurs fenêtres, et l'esprit toujours tendu vers un lendemain dont on était disposé à concevoir des appréhensions bien plus que des espérances. Il m'est fort agréable d'ajouter combien leur furent précieux, durant ces longues

heures, le voisinage, le doux commerce et la bonne amitié de l'excellent et vénérable M. Bormand, vicaire général de Versailles, doyen du chapitre et aumônier de la Communauté.

Je leur donnai des nouvelles de Paris, ils me donnèrent des nouvelles de la Congrégation. C'est là que j'appris le retour de nos scolastiques dans notre maison du Sacré-Cœur à Autun, et quelques autres faits qui me firent grand plaisir. Nous souffrions beaucoup, dans Paris, de ne pouvoir communiquer avec nos maisons. Versailles était devenu pour un moment la tête de la Congrégation comme de la France, et nous devions nous féliciter, dans nos épreuves, d'avoir pu y trouver un asile qui, à l'avantage d'une entière sécurité, joignait le charme d'une hospitalité pleine de la cordialité la plus filiale. La Sainte-Famille était là pour nous ce qu'elle avait été à Bordeaux, ce qu'elle était à Royaumont. Nous ne l'oublierons jamais.

Ce séjour de Versailles m'était bien commode et bien doux; mais ce n'était pas mon poste, et dès le lendemain matin il fallut songer à regagner Paris. Je venais de jouir d'une éclaircie entre deux tempêtes. J'avais la certitude de ne pas revenir avant le dénoûment de cette formidable aventure. Mais quel serait ce dénoûment? Problème redoutable, surtout pour un prêtre, et qui ne me laissait que la ressource de me jeter dans les bras de Dieu, en fermant les yeux au péril pour n'envisager que le devoir. On ne se séparait, en ce temps-là, qu'avec de fortes chances de ne plus se revoir. C'est sous cette pénible impression que je pris congé de notre très-révérend Père général. Six mortelles semaines devaient s'écouler avant de nous réunir.

Je vins prendre le chemin de fer à Saint-Denis, par la Celle-Saint-Cloud, Bougival, Nanterre et Gennevilliers. En avant de la Celle, je vis les travaux des batteries prussiennes qui barraient les routes de Versailles. Tous les

villages de la presqu'île de Gennevilliers étaient garnis de troupes, principalement de gendarmerie, exerçant une surveillance active sur tout ce qui entrait à Paris ou en sortait. De la portière de la diligence j'apercevais la fumée du canon du Mont-Valérien; à mesure que nous avancions, le fracas de la bataille devenait plus intense. L'état de guerre s'accusait dans ce qu'il a de plus triste et de plus terrible.

A Saint-Denis, on retrouvait les Prussiens établis en grandes forces. Leurs canons étaient braqués sur la voie ferrée, dans la direction de Paris. La ville regorgeait de réfugiés parisiens. Tous les trains sortant de Paris en amenaient un grand nombre, tandis que les trains qui y entraient étaient presque vides.

Je rentrai dans Paris sans obstacle. Rien de nouveau n'y était survenu parmi les nôtres. Mais la chasse aux *réfractaires* était poussée avec une ardeur qui nous parut inquiétante pour le P. Chalmet, si courageusement resté jusque-là auprès du P. Aubert. Il avait trente-huit ans; mais, bien qu'il eût émancipé sa barbe, composé sa mise et vieilli de son mieux son visage, il était impossible de lui attribuer quarante ans, et il en fallait quarante. Nous résolûmes donc de l'envoyer à Saint-Mandé. Son départ fut fixé au dimanche 23 avril, dans l'après-midi, à l'heure où le grand nombre de voyageurs permettait de mieux se dissimuler et rendait la surveillance moins dangereuse.

Nous n'étions pas sans crainte. Le pas difficile était à la station de Bel-Air : il y avait là un poste de gardes nationaux dont la consigne était de visiter soigneusement les voitures, d'inspecter les voyageurs et d'arrêter tous ceux qui tombaient sous les décrets de la Commune. Il fallait affronter la vigilance de ces Argus. J'avais expérimenté une ou deux fois ce mauvais passage, en me rendant à Saint-Mandé. Les chances variaient selon l'humeur

des gardes nationaux de service, surtout de leur officier. Généralement ce poste était confié à de vieux fédérés, plus aptes à ce service de police qu'à tenir la campagne. Mais ils se relevaient souvent, et, tandis que les uns étaient assez pacifiques et ne s'acquittaient de leur consigne que d'une façon très-sommaire, fort commode pour les voyageurs, les autres déployaient un zèle d'inquisition fort dangereux.

En nous séparant du P. Chalmet, nous lui souhaitâmes bonne chance et lui recommandâmes de nous faire savoir tout de suite son arrivée, l'office du dimanche ne nous permettant pas de l'accompagner. A la gare, il prit un billet d'aller et retour, comme tous ceux qui vont chercher de l'appétit dans l'excellent air du bois de Vincennes, et choisit un compartiment occupé par plusieurs messieurs de mise et d'âge respectables. Il se mit au milieu, bellement drapé dans sa dignité de citoyen, une canne de dandy entre les jambes, et déployant un journal communeux des plus foncés. Dans cette fière attitude, il attendit l'ennemi. L'ennemi vint et se montra bon prince. Un garde national ouvrit la portière, demanda s'il y avait des armes, regarda sous les siéges, jeta un coup d'œil d'ensemble dans le compartiment et referma. Notre « citoyen » était sauvé. Son visage était demeuré caché derrière la feuille orthodoxe qui lui faisait écran. Il s'était approvisionné d'héroïsme, il n'eut pas à en dépenser. Cinq minutes après, il débarquait à Saint-Mandé et se trouvait sous la garde des Bavarois. Nous apprîmes dans la soirée le succès de ce mémorable exode, et nous en eûmes le cœur bien soulagé. J'allai faire quelques visites au P. Chalmet et à nos Sœurs, tant que l'ouverture des portes me le permit. J'en profitais pour envoyer des lettres dans toutes les directions par la poste de Charenton.

Une suspension d'armes de quelques heures eut lieu

le 25 avril, pour permettre aux malheureux habitants de Neuilly de se réfugier dans Paris. Depuis le commencement du mois, sans un jour, presque sans une heure de répit, toutes les fureurs de la guerre se déchaînaient sur cette localité. Les deux partis s'en disputaient la possession avec un acharnement inouï. Retirée dans les caves, la population entendait sur sa tête l'écroulement des maisons et se voyait exposée à être étouffée sous les décombres, si elle restait, ou à périr sous la mitraille, si elle sortait. Des voix médiatrices réclamèrent pour elle la liberté de quitter le village, destiné à de plus grands ravages encore. La trêve commença à neuf heures du matin. Nous en profitâmes, après dîner, pour aller voir la porte Maillot et le quartier environnant, devenu inabordable depuis l'ouverture des hostilités. Le temps était superbe, la foule énorme ; tout Paris semblait s'être dirigé de ce côté. Nous vîmes l'état pitoyable de l'avenue de la Grande-Armée et des rues adjacentes. Pas une maison intacte; plusieurs avaient subi un effondrement complet, par exemple la gare du chemin de fer de ceinture, qui ne présentait qu'une masse informe de débris.

Nous franchissons avec la foule la porte du rempart. Nous voilà hors Paris. Nous allons jusqu'aux premières maisons de Neuilly. De partout sortent des omnibus, des voitures de déménagement, des véhicules de toute sorte chargés des habitants et de leurs meubles. Nous nous étions imaginé que le départ de ces pauvres gens, disant adieu à leurs demeures dévastées, serait une scène de désolation. Nous comptions sans l'agréable humeur et le caractère enjoué de ces bons Parisiens. Il nous parut que leur arrivée aux portes ressemblait plutôt à une noce qu'à un enterrement. Entassés sur leurs voitures, tous tenaient à la main d'énormes bouquets de lilas. Conçoit-on ce souci de se munir de fleurs en un pareil moment? Que voilà

bien le peuple parisien, léger et ondoyant, caustique et riant de tout, oubliant aussi vite les impressions du malheur que celles de la prospérité, et passant avec une aisance merveilleuse de l'extrême tristesse à de folles dissipations et à la plus insouciante gaieté ! Nous ne savions que penser de cette philosophique façon de prendre la situation.

Nous jetons un coup d'œil sur le rempart. Le canon de Versailles y a fait de grands dégâts, mais pas de brèches. La porte Maillot est cependant à peu près démantelée. Une grande animation règne dans cette foule composée de tant d'éléments divers. Çà et là des discussions véhémentes éclatent entre communeux et Versaillais, en attendant la reprise des coups de fusil. Nous voulons rentrer dans Paris ; mais voilà qu'en approchant de la porte des Ternes, un mouvement de reflux se produit dans la foule, et le cri : « On ne passe pas ! » circule de bouche en bouche et provoque d'unanimes et fort vives réclamations ; l'argot parisien se met de la partie, la Commune est fort malmenée.

Au même instant arrive à l'endroit où nous nous trouvions une calèche à deux chevaux, portant quatre personnages, dont trois sont désignés comme membres de la Commune. Ils sont chamarrés de galons et d'insignes maçonniques. L'un d'eux est le *général* Cluseret en personne. Nous sommes aux premières loges pour voir et entendre. Voici un « citoyen » qui se présente chapeau bas : « Citoyens membres de la Commune, dit-il d'un ton très-animé, comment se fait-il qu'on nous ait laissé sortir et qu'on ne veuille pas nous laisser rentrer ? Je viens de me présenter à la porte, et la sentinelle a croisé la baïonnette devant moi .. » Et l'orateur, se posant en avocat de tous ceux qui l'entourent, interpelle vivement les potentats de la Commune. Cluseret donne quelques

explications qui ne sont pas admises; il faut s'exécuter. Son aide de camp descend de la voiture et va parlementer avec le poste. Un instant après, le mouvement de rentrée recommence, nous suivons la calèche et nous nous retrouvons dans Paris. A six heures la trêve cessa et la bataille reprit.

Le 24, le R. P. MARTINET et le R. P. SARDOU quittent Versailles, et se retirent à Royaumont.

Ils y sont rejoints le 1er mai par le T.-R. Père général et le R. P. ANGER.

Le 2, apparition du R. P. COOKE à Royaumont. Il vient en France pour les intérêts de l'œuvre des Allemands de Londres, dont Mgr MANNING nous a confié la direction. Il va à Nancy, où on lui donne le bon P. BACH pour quelques mois, afin d'organiser le service des Allemands jusqu'à l'arrivée du religieux qui sera chargé de cette œuvre importante. En compagnie de ce bon Père, il visite Mgr l'Evêque de Metz, toujours si bienveillant pour nous, puis NN. SS. les Evêques de Strasbourg et de Mayence, et l'Archevêque de Cologne, pour les intéresser à l'œuvre ; puis, traversant la Belgique, il s'embarque à Ostende pour retourner à Londres.

Le 4. arrivée du R. P. BARET (Victor) et du R. P. LEMASSON. Ils précèdent le noviciat de la Sainte-Famille, qu'ils ont accompagné dans l'Ouest à l'approche des Allemands, et qui rentre dans l'abbaye.

A peine installé à Royaumont, notre Père général tombe malade d'une pleurésie. La Mère Marguerite, supérieure de la rue de Clichy, qui est venue le voir, demeure près de lui pour le soigner, et Mme Chopin vient prendre sa place à Paris. Il ne reste à la rue de Clichy que le personnel indispensable pour la garde et le soin matériel de la maison.

La nouvelle de cette maladie nous cause de vives in-

quiétudes et fait naître le besoin de communications plus fréquentes. Une Sœur de l'Espérance, vêtue en séculière, est établie commissionnaire entre Paris et Royaumont. Par ce moyen, nous pouvons suivre les phases de la maladie, et nous unir aux prières qui se font à Royaumont pour notre cher et vénéré malade.

Le R. P. Sardou prêche les exercices de la retraite aux Sœurs de la Sainte-Famille dans l'abbaye.

Nous avons la consolation d'apprendre que notre Père général est hors de danger, et bientôt après en convalescence.

Cette nouvelle est pour nous un grand allégement dans la crise chaque jour plus aiguë que nous traversons à Paris. Plus de trois cents ecclésiastiques ou religieux sont en prison. La plupart des églises sont fermées et affreusement profanées. La haine de la Commune pour tout ce qui tient à notre sainte religion prend chaque jour une couleur plus sauvage. Nous sommes vraiment dans la fosse aux lions; c'est le cas de nous compter encore et de diminuer autant que possible la part du feu.

Sentant l'atmosphère se charger de plus en plus, j'avais, le 12 au soir, donné l'ordre au P. Corbin de quitter Paris le lendemain. Caché dans une maison du neuvième arrondissement, il avait continué, jusqu'aux premiers jours de mai, son service d'aumônier dans la chapelle des Sœurs de Marie Réparatrice, rue de Calais. Le départ de ces religieuses et la rigueur croissante de la persécution ayant fait fermer la chapelle, le Père n'avait plus de raison de rester. Le samedi donc, 13 mai, après s'être procuré un laisser-passer qui devait servir à bien d'autres, et qu'une dame devait recueillir à Saint-Denis pour l'usage de son fils, il se rendit à la gare du Nord vers dix heures. Je l'y accompagnai pour m'assurer de son départ. La gare était remplie de fédérés postés à tous les passages, et vi-

sant soigneusement les papiers des voyageurs. Je vis le Père entrer sans difficulté dans les salles d'attente, et je me sentis un grand poids de moins sur le cœur.

Son laisser-passer étant pour Saint-Denis, il devait s'arrêter dans cette ville, sauf à reprendre là, trois heures plus tard, le chemin de Royaumont. Je pus envoyer à notre Père général la nouvelle de cette heureuse évasion par la Sœur commissionnaire qui partait pour Royaumont quelques instants après, par un autre train ne s'arrêtant pas à Saint-Denis.

Je sortis de la gare tout content. Mon contentement redoubla lorsqu'en rentrant dans notre quartier, je vis le neuvième arrondissement cerné et la chasse aux *réfractaires* poussée avec une extrême activité. On en prit quelques centaines qu'on enferma dans l'église de Notre-Dame de Lorette, et qu'on envoya ensuite aux remparts ou dans les forts. Comme nous remerciâmes Dieu de sa bonne inspiration de la veille, et de l'à-propos de ce départ! Une heure plus tard, le Père eût été très-probablement pris et incorporé dans les troupes de la Commune.

Mais quelle ne fut pas ma surprise le lendemain, en voyant reparaître la Sœur commissionnaire toute triste, avec ces terribles paroles : « Le P. Corbin n'est pas arrivé, personne ne l'a vu, le Père général est dans la plus grande inquiétude ! »

Cette inquiétude fut dans le moment bien partagée par moi. Le Père avait-il été pris dans les salles d'attente ou dans les wagons?... A la réflexion cependant je compris bientôt qu'il avait dû se rendre à Versailles pour avoir des nouvelles d'un de ses parents qui était dans l'armée. C'était cela, en effet, et il arriva à l'abbaye le lundi 15, non sans nous avoir terriblement effrayés sur son sort. Telles étaient les transes où nous vivions, et la rapide succession des émotions les plus diverses.

CHAPITRE VI.

Vie de communauté. — Enterrements communeux. — Clubs dans les églises. — Redoublement de haine contre les Prêtres et les Ecoles chrétiennes. — Vue de Paris vers la fin de la Commune. — Carte d'identité. — Préparatifs pour la destruction de Paris. — Horribles profanations à Notre-Dame des Victoires.

Le départ du P. CORBIN nous laissait seuls, le P. AUBERT et moi, avec nos vaillants FF. CHOUNAVEL et ROUSSENQ. Je dois ici rendre témoignage devant la Congrégation à la courageuse conduite de ces bons Frères. Ils ont été la providence de la Maison générale. Bien que se sentant exposés aux plus grands périls, l'idée ne leur vint pas même de quitter un poste où les fixait leur intrépide fidélité non moins que l'honneur religieux. On ne peut pas mieux mériter de la Congrégation.

Séparé d'eux pendant la nuit, je les rejoignais chaque jour dans la matinée, au moins pour l'examen particulier et le dîner. C'étaient là nos bons moments, ceux que nous donnions à la vie de communauté. Placés sur un volcan en ébullition, pouvant à tout instant être séparés violemment les uns des autres, ces réunions avaient pour nous un charme particulier : entre un passé si plein d'orages et un lendemain chargé d'éventualités si redoutables, nous trouvions à ces joies de la famille une saveur qui nous était une consolation et une force.

Dès l'ouverture des hostilités, le F. ROUSSENQ, en prévision d'un second siége, s'était approvisionné de façon à nous mettre à l'abri d'une disette possible. Je dois confesser que ce bon Frère nous mettait à un régime un peu plantureux pour un temps de gêne relative, en quoi le F. CHOUNAVEL se faisait son fidèle complice. Tous les deux partaient de ce principe que, la maison pouvant être

pillée à tout instant, il était sage de faire aussi petite que possible la part des communeux. Il va sans dire que nous prenions tous les jours le *Deo gratias*. Il fallait bien se raconter ce que chacun avait appris depuis la veille; car chaque jour avait ses aventures sanglantes ou grotesques. Puis venait le chapitre des sombres appréhensions. Qu'allait-il nous arriver dans l'après-midi ou dans la nuit? Nous retrouverions-nous le lendemain ? La maison n'allait-elle pas devenir la proie des communards ?

Justement dans ces jours-là se présenta un envoyé de la mairie de notre arrondissement (le VIIIe), pour prendre l'état de notre personnel. Je dois à la vérité de dire qu'il fut poli et modéré. Le P. AUBERT le reçut, lui présenta son titre de citoyen anglais, se déclara *chez lui*, et le renvoya satisfait. Mais cette visite n'était-elle pas le prélude d'une autre plus sérieuse et moins anodine ? Nous savions ce qui se disait contre nous dans les clubs en plein vent qui se tenaient sur la place de Clichy et dans les quartiers des Batignolles et de Montmartre. Notre maison était signalée comme une *jésuitière* parfaitement digne des sollicitudes de la Commune. De plus, les très-nombreux enterrements de fédérés qui défilaient chaque jour dans notre rue, en grande parade, drapeaux rouges en faisceaux aux quatre coins du corbillard, musique des clairons et tambours, et cortége militaire plus ou moins nombreux, permettaient aux soldats de la Commune de voir tout à leur aise notre chapelle, de s'interroger mutuellement du regard au sujet du drapeau qui flottait sur notre porte toujours fermée, et de retenir notre numéro. On peut croire que nous n'étions pas tentés de rire en voyant de derrière nos vitres les signes d'intelligence que se faisaient ces gens-là en se montrant la maison. Comment avons-nous échappé à leur âpre convoitise et à leurs passions antireligieuses ? Humainement il m'est impossible de

l'expliquer, et je ne puis y voir qu'un effet de cette Providence qui nous donne en garde à ses anges, et qui se montre surtout admirable dans les périls extrêmes, et quand tous les moyens humains sont impuissants ou font défaut.

Je voulus un jour suivre l'un de ces enterrements. C'était celui d'un officier mort en combattant. Tout le bataillon suivait, ou du moins les débris du bataillon, car la guerre avait fort éclairci ses rangs. J'arrivai près de la fosse autour de laquelle vint se ranger un peloton. Nous étions là sous la fameuse esplanade du Moulin de la galette, d'où, à ce moment même, l'artillerie de la Commune faisait rage contre les batteries de Versailles établies sur la rive opposée de la Seine. Versailles ripostait avec énergie. Je vis un nuage de poussière s'élever d'une maison attenante au mur du cimetière : un obus venait de l'effondrer.

C'est aux éclats de ce tonnerre qu'eut lieu l'enfouissement du communeux. Un lieutenant s'avança près du cercueil, et prononça d'une voix mal assurée deux ou trois phrases très-ternes, concluant à la nécessité de venger le mort. Après lui parut le commandant. Etendant le bras sur la fosse, il dit sur un ton très-exalté que c'était le cinquième officier du bataillon qui tombait sous les coups de la « monarchie », et que le mot *vengeance* devait être désormais son seul cri de ralliement; qu'il allait faire inscrire ce mot sur le drapeau, et qu'il entendait ne se croire satisfait que lorsqu'il aurait versé assez de sang versaillais pour y baigner ses propres morts. Et s'adressant à ses hommes avec une sauvage énergie : « Jurez sur ce cercueil, leur dit-il, que vous n'aurez pas d'autre culte que celui de la vengeance ! » « Nous le jurons, » dirent les hommes d'une voix sourde; et ils laissèrent la place aux fossoyeurs.

Je me sentis pénétré d'horreur. Cet homme surpris par la mort au service d'une cause si radicalement mauvaise, dans l'acte de la révolte et de la haine; ce cortége sans foi, sans amour et sans prière, cet appel à la vengeance et ce serment féroce là où l'Eglise ne prononce que des paroles d'espérance et de paix ; cet épouvantable déchaînement de la guerre civile et ce choc des plus implacables passions, saluant l'entrée d'une âme dans l'éternité, et la marquant en quelque sorte de leur sceau indélébile.... non, je n'ai jamais rien vu de plus lamentable et de plus affreux !

Tels étaient les adieux de la Commune à ses défenseurs.

Les clubs étaient pour nous une autre cause d'appréhensions et de pitié. C'est là que s'ourdissaient tous les complots, et que se formaient ces courants homicides et pillards, et ces sanguinaires mots d'ordre auxquels la Commune obéissait en les donnant comme la volonté du peuple. La guerre à outrance, la mort des otages, le pillage des propriétés, l'abolition de la religion, l'assassinat des prêtres, telles étaient les plus ordinaires propositions portées à la tribune, c'est-à-dire dans la chaire ; car un grand nombre d'églises servaient à ces abominables réunions.

Tout près de nous, dans l'église de Saint-Michel, à Batignolles, se tenait un club dit *club de la Révolution*. Le banc d'œuvre et la chaire étaient pavoisés de drapeaux rouges, prélude obligé de toutes les réunions de ce genre. Quant au maître-autel, il était devenu un véritable comptoir de cabaret ; on y débitait du vin, de la bière et de l'eau-de-vie, le tout au plus juste prix. Bientôt la fumée des pipes avait formé dans l'enceinte un brouillard si épais, que les patriotes placés près de la porte avaient peine à voir les *orateurs* qui péroraient à la chaire. Chaque réunion commençait et finissait par le chant de la *Marseillaise*, avec accompagnement de l'orgue. Il y avait aussi

des *oratrices.* La plus terrible de toutes était une blanchisseuse du quartier. « Elle n'allait jamais au club qu'avec une écharpe rouge en sautoir et un revolver à la ceinture. Elle parlait à peu près tous les soirs, émaillant son langage grossier de jurons sans nombre, et ayant toujours à proposer quelque motion horrible. Elle était choyée et applaudie à cause même des monstruosités qu'elle débitait. Un soir, elle proposa de miner l'église Notre-Dame, d'y enfermer autant de prêtres et de religieuses qu'elle pourrait en contenir, et puis de faire sauter le tout. « C'est moi, s'écria-t-elle, c'est moi-même qui « mettrai le feu à la mine. » Cette affreuse mégère fut tuée à une barricade des Batignolles le mardi 23 mai.

« On voyait à ce club des enfants de quinze et seize ans monter dans la chaire pour blasphémer contre Dieu, réclamer le pillage des propriétés et l'assassinat des prêtres. Toutes les démences de l'esprit, toutes les conceptions du crime étaient approuvées et adoptées. On aurait dit une assemblée de forçats en révolte. Jamais on n'ira ni plus loin ni plus bas. A la séance du 8 mai, on proposa de créer un peloton de Frères « ignorantins » non armés, que l'on mettrait toujours en première ligne lorsqu'on irait au feu. Et, à une autre séance, un jeune clairon de fédérés lut une pétition signée de deux cents hommes de son bataillon, proposant d'empoisonner les projectiles destinés aux *roussins* de Versailles!... On y vota deux ou trois fois l'exécution des otages (1). »

A l'autre bout de notre quartier, la belle église de la Trinité, naguère notre paroisse, servait à un club de femmes.

En commençant ce travail, j'ai dit que je le destinais surtout à nos Pères et Frères des missions lointaines,

(1) *Les Eglises de Paris sous la Commune.*

moins en situation de savoir le détail de ces événements extraordinaires. C'est pour achever de leur faire connaître la physionomie de la Commune, que j'insère ici le compte rendu en quelque sorte *officiel* de ce club de la Trinité. Je l'emprunte à un livre fort curieux et fort exact, intitulé : *les Églises de Paris sous la Commune*.

« Le vendredi 12 mai, une trentaine de femmes se présentèrent à l'église de la Trinité et remirent au bedeau un ordre, signé Guérin, délégué à la mairie, en vertu duquel l'*édifice communal* devait être le soir même mis à la disposition du *club de la Délivrance*. Ces femmes, qui étaient suivies de quelques fédérés non armés, paraissaient avoir pour *cheffe* la Polonaise Lodoïska. C'est elle, du moins, qui donna les ordres nécessaires pour la réunion du soir.

« La séance s'ouvrit à huit heures, en présence d'une assistance assez nombreuse, et où les hommes étaient en très-petite minorité. Il y avait environ deux cents femmes ou jeunes filles, et parmi ces dernières la plupart fumaient la cigarette. Inutile, après cela, d'ajouter à quelle classe de la société elles appartenaient. La présidente était âgée de vingt-cinq ans environ ; elle portait une large ceinture rouge à laquelle étaient accrochés deux pistolets. Les femmes qui formaient le bureau avaient également la ceinture rouge obligatoire, mais elles ne portaient qu'un pistolet. La Polonaise Lodoïska était première *assesseuse* et n'avait pas voulu présider, parce qu'elle avait le désir de se mêler à la discussion d'une façon très-active.

« Il n'y eut à la Trinité qu'une seule séance, et encore elle ne dura pas plus de deux heures. On y entendit quatre ou cinq *oratrices* seulement, et pas un seul *orateur*. Rien que des femmes. L'ordre du jour portait : *Moyens à prendre pour régénérer la société*. Lodoïska parut d'abord à la tribune et n'obtint qu'un médiocre succès. Une femme,

âgée d'une trentaine d'années, qui est maintenant réfugiée en Suisse, fut mieux écoutée :

Pour nous autres, dit-elle, la plaie sociale qu'il faut d'abord fermer, c'est celle des patrons, qui exploitent l'ouvrier et s'enrichissent de ses sueurs. Plus de patrons, qui considèrent l'ouvrier comme une machine de produit. Que les travailleurs s'associent entre eux, qu'ils mettent leurs labeurs en commun, et ils seront heureux.

Un autre vice de la société actuelle, ce sont les riches, qui ne font que bien boire et bien s'amuser sans prendre aucune peine. Il faut les extirper, ainsi que les prêtres et les religieuses. Nous ne serons heureuses que lorsque nous n'aurons plus ni patrons, ni riches, ni prêtres ! (Applaudissements mêlés de rires et de rumeurs.)

« Vint ensuite une matelassière de la rue Saint-Lazare, qui s'attacha à démontrer qu'il n'y avait pas de Dieu, et qu'il fallait réformer l'instruction des enfants ! « Ah ! sottes « que nous sommes, s'écria-t-elle, d'envoyer nos enfants « au catéchisme ! Pour quoi faire, puisque la religion est « une comédie arrangée par les hommes et que Dieu « n'existe pas ? S'il existait, il ne me laisserait pas parler « ainsi. Alors c'est un lâche. » (Rumeurs nombreuses.)

« *La présidente.* — Je rappelle les perturbateurs au si- « lence. Laissez parler la citoyenne. »

« Désorientée par les interruptions, l'oratrice passe à un autre ordre d'idées, le vol et le pillage à main armée :

Il y a, dit-elle, une autre question que je veux traiter en deux mots, c'est celle des perquisitions à domicile. On les néglige trop, à mon avis. Nous n'avons ni linge ni matelas pour nos ambulances ; il y a de tout cela dans les maisons des riches. Nos maris, nos frères, qui défendent Paris, manquent souvent du nécessaire, tandis que d'autres ont le superflu. Il faut équilibrer tout cela par les perquisitions et réquisitions.

C'est le seul moyen d'arriver à un bon résultat. Que dans chaque quartier on nomme une commission chargée d'aller fouiller dans les maisons, au nom de la loi, et l'on verra les résultats! Je connais des maisons *ousqu'il* y a des bijoux à remuer à la pelle.

Une voix. — Mais c'est le vol à domicile que vous demandez! (Interruption, cris, tumulte.)

La présidente. — C'est intolérable. Je demande le silence. Si quelqu'un veut réfuter les opinions de la préopinante, qu'il vienne ici.

« La matelassière quitta la tribune en exprimant par ses gestes que le public ne l'avait pas comprise.

« Elle fut remplacée par une vieille et petite femme qu'on ne connaissait dans le quartier que sous le sobriquet de la *mère Duchêne;* on l'avait dénommée ainsi à cause de ses opinions ultra-révolutionnaires et de son humeur acariâtre :

Mes chers enfants, dit-elle d'une voix faible et chevrotante, tout ça c'est des paroles pour ne rien dire; aujourd'hui, il faut des actes. Vous avez vos hommes; eh bien! excitez-les dans le bien; poussez-les dans la bonne voie. Ce qu'il nous faut, c'est un bon coup de collier. Il faut frapper sans rémission tous ceux qui font de l'opposition à la Commune. Il faut faire marcher tous les hommes ou les fusiller. Commencez, et vous verrez!... Mais on ne veut pas, on hésite; on a peur d'un peu de sang; tout ça me fait mal.

Si demain on exécutait cent réfractaires, ce n'est pas beaucoup, et qu'on exposât leurs cadavres sur le boulevard, avec un écriteau indiquant leur crime, vous verriez qu'après-demain il se présenterait des masses de gens pour servir la Commune. Que diable! qui veut la fin veut les moyens. Mais nos gouvernants veulent faire des omelettes sans casser des œufs, et ce n'est pas possible. Il faut, au contraire, en casser beaucoup. Qu'est-ce que l'existence de quelques mauvais citoyens quand il s'agit de fonder la liberté? Voilà mes idées, à moi.

Il faut offrayer les réactionnaires et les Versaillais en leur montrant que la Commune sait châtier tous les coupables. (Les applaudissements éclatent, mais on entend aussi deux ou trois sifflets.)

La présidente, très-irritée. — Je prie les citoyens commissaires de faire sortir les perturbateurs; c'est indécent.

« Les commissaires cherchèrent de droite et de gauche sans trouver les délinquants, et, après un court instant de brouhaha, la séance fut reprise. C'est une certaine Nathalie Duval, femme Lemel, qui prit la parole. Cette femme, très-connue dans le parti révolutionnaire, avait, en 1870, de concert avec Varlin, contribué à fonder l'association de *la Marmite,* dont le but apparent était de fournir à la classe ouvrière une alimentation à bon marché, mais qui, en réalité, n'était qu'une société secrète entièrement politique.

« La femme Lemel ne fit pas un long discours. Elle engagea les femmes à prendre les armes pour défendre la Commune et à lutter jusqu'à la dernière goutte de leur sang. « Nous arrivons, s'écria-t-elle, au moment suprême, « où il faut savoir mourir pour la patrie. Plus de défail- « lance, plus d'incertitudes! Toutes au combat! toutes au « devoir! Il faut écraser les Versaillais! » (Bravos prolongés.)

« Une autre femme monta à la tribune, non point pour parler, mais, pour parodier en une pantomime sacrilége, le sacrifice de la messe. Cette fois, les rires, les huées et les apostrophes malicieuses se mirent de la partie.

« — Eh! madame Guignol!

« — Elle joue les marionnettes!

« — A bas le polichinelle! »

« La présidente, furieuse, donna l'ordre d'arrêter immédiatement les interrupteurs; mais ils étaient trop nombreux pour qu'il fût possible aux deux commissaires d'en

venir à bout. Les deux commissaires ne bougèrent pas. Alors la présidente leva la séance, déclarant que le quartier n'était peuplé que de monarchiens, de mouchards et de Versaillais.

« Telle fut, sommairement analysée, l'unique séance du club de la Trinité » (1).

Mais ce club était bien inoffensif et anodin à côté de la plupart des autres.

Au club de l'église Saint-Éloi (*club Éloi,* comme on disait alors), la citoyenne Rogissart s'écria, le 14 mai, en s'adressant aux hommes : « Vous êtes tous *des lâches* et *des fainéants!...* Mais vous avez beau faire, vous vous battrez contre les assassins de Versailles, ou nous vous *arracherons le foie!* »

Le citoyen Magat (même séance) : « Nous n'arriverons à fonder la Sociale qu'après avoir fait *tomber cent mille têtes!* »

La citoyenne Valentin (séance du 16) : « J'engage toutes les femmes à *dénoncer leurs maris* et à leur faire prendre les armes. S'ils refusent, *fusillez-les!* »

La citoyenne Morel (séance du 19) : « Je demande, pour en finir, que l'on *jette dans la Seine toutes les religieuses;* il y en a dans les hôpitaux qui *donnent du poison aux fédérés blessés!* »

A l'église Saint-Bernard de la Chapelle se tenait le *club de la Révolution,* fréquenté par le farouche Ferré. Voici la proposition qui y fut votée le 16 mai :

Attendu que de graves abus sont constamment signalés dans les hôpitaux, où les Sœurs dites *de la charité* insultent les défenseurs de la Commune par leurs actes et leurs paroles,

Le club réclame énergiquement de la Commune le renvoi immédiat de tous individus congréganistes des hôpitaux, et *le remplacement des Sœurs par des citoyennes.*

(1) *Les Eglises de Paris sous la Commune.*

A la séance du 13, on avait voté la suppression de la magistrature, l'arrestation des prêtres et l'exécution des otages.

Je pourrais faire durer longtemps ce défilé des féroces insanités qui avaient cours en ce temps-là. Ce qui précède suffit pour nous découvrir le vrai fond de la nature des *bons* communeux. La haine furieuse de la religion et des prêtres en fournit le trait dominant. La Commune à cet égard parlait et agissait tout à fait de l'abondance de son cœur. Je pourrais en citer des exemples sans nombre, indépendamment des clubs.

Le 10 avril, un arrêté du fameux commissaire de la Commune, Le Moussu, prescrit l'arrestation de tout le clergé de Montmartre. Les motifs de cette arrestation sont ainsi formulés :

Attendu que les prêtres sont des bandits, et que les églises sont des repaires où ils ont assassiné moralement les masses; le délégué civil près l'ex-préfecture de police ordonne que l'église de Saint-Pierre (Montmartre) soit fermée, et décrète l'arrestation des prêtres et des ignorantins.

LE MOUSSU.

« LE CRITÉRIUM DE NOTRE RÉVOLUTION, C'EST LA MORT AUX PRÊTRES ! » disait Raoul Rigault au docteur Demarquay qui lui demandait de rendre à la liberté Mgr DARBOY.

« Les prêtres nous embêtent depuis dix-neuf siècles ; il faut maintenant qu'ils y passent tous ! » phrase souvent répétée par le citoyen François, directeur de la Roquette.

Avec de pareilles idées, on comprend que la Commune ne devait pas facilement se désintéresser de l'enseignement donné par l'Eglise dans les écoles.

Dès le 14 avril, le citoyen Rama, délégué à l'instruction communale du dix-septième arrondissement, adresse aux instituteurs et institutrices un manifeste où il est dit : « Il

ne sera enseigné ou pratiqué en commun ni prières, ni dogmes, ni *rien* de ce qui est réservé à la conscience individuelle. »

Le 18 avril, le directeur de l'Assistance publique institue dans les hospices une salle de lecture « où les convalescents, les blessés et les vieillards trouveront les feuilles démocratiques qui défendent la République et propagent les institutions sociales de l'avenir. »

Le 12 mai, la Commune ordonne aux instituteurs et institutrices de faire disparaître des salles d'école « les crucifix, madones et autres symboles dont la présence offense la liberté de conscience. »

Enfin le 18 mai, la Commune ordonne de dresser, « dans les quarante-huit heures, un état de tous les établissements d'enseignement tenus encore, malgré ses ordres, par des congréganistes. »

Par ce dernier décret, nos Sœurs de la rue Chaptal se trouvaient gravement menacées. Elles s'attendaient à voir leurs écoles fermées d'un moment à l'autre. L'entrée de l'armée les sauva.

On se demandera peut-être comment, avec de pareilles dispositions contre le clergé, nous pouvions sortir et circuler dans Paris. Nous sortions cependant, et nous circulions avec une sécurité relative, toujours en costume séculier, bien entendu. Une fois perdus dans la foule, nous échappions à tout soupçon, pourvu toutefois qu'aucun regard ennemi ne nous reconnût et ne nous dénonçât. Dans ce cas, nous aurions couru de fortes chances d'aller coucher à la Conciergerie ou à Mazas. Mais le danger n'était pas moindre en demeurant au logis. Nous pouvions y être arrêtés avec plus de facilité encore par suite d'une dénonciation. Nous prîmes donc le parti de nous promener comme le premier citoyen venu. Le temps était superbe, il eût été vraiment dommage de nous priver du grand

air ; sans parler de l'attrait particulier qu'il y avait à suivre de nos propres yeux les événements, et à affronter certains petits périls.

Chaque matin, après avoir dit la sainte messe à la rue Chaptal, le P. Aubert venait me prendre à la rue de Clichy pour faire notre promenade accoutumée. Mais telle était l'alerte continuelle où nous vivions, que s'il lui arrivait par hasard de ne pas venir, j'étais pris de la plus vive inquiétude, et n'avais de repos que lorsque je l'avais rejoint. Notre liberté tenait à si peu de chose ! le moindre incident qui nous eût signalés aux communards zélés répandus un peu partout, c'en était fait de nous. Nous sentions le sol miné sous nos pas, et cela nous disposait à nous effrayer du moindre changement dans nos habitudes.

Du reste, nous nous promenions fort à notre aise. Nous nous dirigions de préférence vers les points de Paris que la chronique du jour signalait à notre attention ; par exemple, la place Vendôme, alors qu'on déboulonnait la colonne ; la place de la Concorde et le jardin des Tuileries, quand le génie communeux y construisait ces fameux travaux de défense dont les fédérés tiraient tant de confiance et d'orgueil ; l'Hôtel de ville, toujours gardé par un formidable ensemble de barricades et de canons, et par la crème des braves de Belleville.

Plus ordinairement, nous allions au parc de Monceaux, ce lieu de repos si riche de verdure et de frais ombrages, et si cher aux Parisiens. De rares oiseaux voltigeaient dans les branches, sans oser se lancer plus loin, à cause de la terrible canonnade qui ébranlait l'atmosphère. Nous étions là tout près des batteries fédérées de Neuilly et de Clichy-la-Garenne. Les obus de Versailles venaient souvent tomber dans le voisinage du parc.

C'est au bruit de ce tonnerre incessant, sur lequel se détachait le crépitement de la fusillade et des mitrail-

leuses, que nous devisions des choses du jour et des prévisions du lendemain. Il nous semblait que la Commune était pleine d'enseignements utiles. Enfin, nous disions-nous, on verra clair à la lueur sinistre de cette révolution. On verra ce que contiennent de périls pour la société, pour la borne des champs et la bourse des rentiers, ces doctrines infâmes contre Dieu et contre l'Eglise, qui depuis cent ans circulent en France tête levée et empoisonnent cette noble nation.

Hélas ! voilà deux ans que nous avons reçu cette formidable leçon, et nous n'avons rien appris ; Dieu n'est pas plus respecté, l'Eglise est tout aussi combattue, les mœurs publiques ne sont pas plus correctes ni la politique mieux avisée, et la Révolution, remise de ses blessures, est toute prête à recommencer. Dieu prononcerait-il sur la nation, et particulièrement sur Paris, ces paroles qu'il prononçait sur Babylone : « Nous avons travaillé à guérir Babylone, et elle n'a point été guérie, abandonnons-la ! » *Curavimus Babylonem, et non est sanata ; derelinquamus eam.* (Jer., LI.)

Que nous étions loin alors de prévoir l'oubli si prompt de cette sanglante expérience ! Mais si nous fondions de belles espérances à cet égard, nous redoutions beaucoup les conséquences désastreuses que les bouleversements politiques pouvaient entraîner pour notre congrégation, tant au point de vue des vocations, que des ressources matérielles. La voix de nos missions en détresse retentissait douloureusement dans nos cœurs.

Nous étions souvent tirés de nos réflexions par d'amusantes rencontres. Un factionnaire nous criait : « Au large, citoyens ! — Citoyens on ne passe pas ! » On nous servait du « citoyen » à discrétion, ce qui nous divertissait beaucoup. Plus loin, c'était un vieux fédéré pérorant au milieu d'un groupe : « Moi, disait-il superbement, je

ne fais pas comme ces imbéciles de Versaillais qui se battent sans idée, sans savoir ni pour qui, ni pour quoi; moi, je me bats pour un principe, je me bats pour l'humanité! » Voilà, pensions-nous, cette pauvre humanité bien honorée d'être défendue par des communards de cette langue et de cet esprit.

Il était beaucoup de mode alors d'employer la comparaison des Peaux-Rouges. Des deux côtés, on se lançait cette injure à la tête pour exprimer le dernier degré de la sauvagerie cruelle et stupide. Sur quoi le P. AUBERT s'indignait très-fort, estimant que c'était calomnier les Peaux-Rouges, et même les déshonorer, que de leur comparer les communards. « Je les connais, disait-il, je les ai longtemps vus en Amérique, ils ont infiniment plus de moralité, ils ont des croyances religieuses, le respect de la famille et de l'autorité ; c'est une souveraine injustice de les abaisser au niveau des barbares de la Commune. » Et le bon Père se proposait de venger leur réputation et de redresser l'opinion publique à leur sujet par un article adressé aux journaux. Les Peaux Rouges regretteront certainement que cet article vengeur n'ait pas paru.

Une autre fois, je me trouvais sur l'impériale d'un omnibus à côté d'un fédéré en uniforme qui établissait, en thèse générale, que la Commune devait supprimer «la monarchie et le clergé! » — Pas moins que cela ! — Tel était le dada favori de tous ces « citoyens ». Je présentai quelques objections à propos du clergé, en partant du point de vue de la liberté. — « S'il me plaît d'être Prêtre, quel droit avez-vous de m'en empêcher? — Ne sachant trop que répondre, le fédéré dit qu'il n'entendait pas proscrire absolument tout le clergé, mais seulement le réduire à de justes limites ; que, par exemple, au lieu de dix Prêtres, deux pouvaient parfaitement suffire. — Si

tout le monde n'en usait pas plus que vous, répondis-je, mais tout le monde n'en est pas là. Et j'invoquai, toujours au nom de la liberté, le droit des fidèles à avoir autant de Prêtres que l'exigent leurs besoins religieux. Mon fédéré resta court. Je pris alors l'offensive, et profitant de ce qu'il m'avait dit de sa position sociale (il était propriétaire de huit voitures de place et avait sept cochers sous ses ordres), je l'attaquai comme aristocrate en opposition avec les principes communistes de son parti. C'était la corde sensible; il défendit son droit de propriétaire avec un feu de conviction qui me fit plaisir. La discussion fut interrompue par l'arrivée de l'omnibus. Ce fédéré avait encore une odeur d'ancien régime. Si j'avais eu affaire à un *vrai* communeux, il est probable que mes raisons auraient eu moins de succès, et que tout se serait terminé par la réponse du loup à l'agneau.

Nous avions souvent occasion d'admirer l'incroyable suffisance des gardes nationaux, due sans doute aux victoires journalières que la Commune leur faisait remporter dans les rapports officiels de ses généraux. L'un d'eux disait fort lestement devant nous : « Si les Versaillais n'étaient que cent cinquante mille, ce serait pour nous l'affaire d'un déjeuner. » Ces braves ne croyaient pas qu'on pût décemment les attaquer à moins de 5 à 600000 hommes. Mais ils buvaient beaucoup, et l'on doit attribuer à cette cause une bonne part de leurs propos.

On ne saura jamais l'énorme quantité de vin que la Commune a consommée. Ce fut une immense ripaille de deux mois. L'ordinaire disposition de tout bon fédéré était d'avoir toujours soif, et par suite d'être toujours ivre. Ils n'allaient jamais en campagne sans un cortége de futailles. J'ai vu une barrique en perce au milieu du vaste pas-perdu de la gare Saint-Lazare, pour abreuver le détachement chargé de garder ce poste, vers la fin de mars. Cha-

que jour, nous voyions passer dans notre rue des omnibus réquisitionnés chargés de fédérés partant en guerre ; et invariablement une barrique était attachée sur le marchepied.

On a constaté que la Commune mettait souvent dans le vin de ses soldats une forte proportion d'infusion de tabac ou de poudre. Cet odieux mélange avait pour effet de surexciter les courages, d'allumer des ivresses belliqueuses, mais produisait aussi plus d'un résultat fatal : tout homme blessé sous l'influence de cette horrible boisson était un homme mort. La Commune, du reste, ne regardait pas à la dépense d'hommes, le respect de la vie humaine n'était pas son fait.

Le 14 mai parut un décret du Comité de salut public, portant : « 1° Que tout citoyen devait être muni d'une carte d'identité contenant ses nom, prénoms, profession, âge et domicile, ainsi que son signalement.

« 2° Que tout citoyen trouvé non porteur de sa carte serait arrêté ;

« 3° Que cette carte serait délivrée par les commissaires de police sur pièces justificatives et l'attestation de deux témoins ;

« 4° Que l'exhibition de la carte d'identité pourrait être requise par tout garde national. »

Ce décret, qui semble le dernier mot de la tyrannie, n'était cependant que le prélude d'une autre mesure plus radicale pour étouffer la *réaction*. A un moment donné, on aurait décrété le rationnement, et il n'aurait été délivré de pain, de viande et autres victuailles qu'aux gens munis de ces cartes de civisme. Les réactionnaires seraient ainsi tous morts de faim, à moins de se jeter dans la souricière tendue par la Commune, ce qui serait revenu au même résultat. Cela devait se faire, c'est le temps qui a manqué.

L'idée ne me vint pas même de me pourvoir de cette fameuse carte. Je ne pouvais présenter que des papiers portant ma qualité de Prêtre, ç'eût été me livrer aux griffes de la Commune. Je me constituai donc prisonnier dans ma petite chambre de la rue de Clichy. Ma prison était douce ; je pouvais, sans paraître dans la rue, communiquer avec la chapelle et le jardin des Sœurs.

Le F. Rousseno, sur qui ses trente-huit ans donnaient barre à la Commune, indépendamment du crime irrémissible de servir des *calottins* et des *jésuites*, dut aussi se mettre en sûreté. Il se réfugia dans une famille russe du quartier jusqu'à l'arrivée de l'armée.

Le F. Chounavel, en possession de ses huit lustres bien passés, demeura seul à la maison, avec le P. Aubert qui, tenant toujours son titre de citoyen anglais à la disposition des communeux, ne cessa pas de sortir comme d'habitude et ne fut pas inquiété. Ce bon Père voulut bien se souvenir que la visite des prisonniers est une œuvre de miséricorde. Il venait souvent me voir et me tenait au courant de tout.

Nous étions convaincus que la fin était proche. Mais que de mal pouvait encore se faire ! Exaspérée par ses revers, la Commune multipliait les témoignages de sa fureur. Le 13 mai, le Comité de salut public nomme délégué à la sûreté générale le féroce Ferré, à la place de Courbet, regardé comme trop modéré. Ferré à la préfecture de police, et Raoul Rigault procureur de la Commune, intronisent un régime de terreur que 93 n'a pas connu.

L'épouvante se répand dans Paris au sujet des engins destructeurs accumulés par la Commune. A la commission des barricades, le citoyen Gaillard a proposé « que les égouts soient coupés et minés en avant des barricades, afin que la population sache bien que pour prendre Pa-

ris, il faudra le détruire maison par maison. » De grands travaux de barricades se font dans tous les quartiers de Paris. On place des torpilles reliées entre elles par des fils électriques. La Commune a déclaré, dans une proclamation à la France, que le combat avec Versailles « ne peut finir que par le triomphe de l'idée communale ou *par la ruine de Paris !* »

Ces menaces reçoivent une confirmation sinistre, le 15 mai. Par décret de la Commune, « tous les détenteurs de *pétrole*, soufre, phosphore et *produits de cette nature*, sont tenus d'en faire la déclaration sous trois jours. »

Le lendemain, il est enjoint une seconde fois aux dépositaires de pétrole de faire dans les quarante-huit heures, la déclaration des quantités qu'ils ont en magasin, la Commune devant les réquisitionner *pour son usage particulier !*

Le 17, Paschal Grousset, délégué aux affaires étrangères, annonce, à propos de la convention de Genève, que la Commune « entend faire usage, dans la guerre civile, des *forces terribles* que la science a mises au service de la révolution ».

Le 18, la Commune fait procéder pendant la nuit à l'enlèvement de tout le pétrole dont déclaration a été faite. Le nombre des barils mis ainsi à la disposition du Comité de salut public s'élève à 2 800 (deux mille huit cents !), de quoi incendier tout Paris.

Enfin, le 20 mai, a lieu pendant la nuit le transport de pétrole et de poudres dans divers quartiers désignés d'avance. Les voitures publiques venant à manquer, on réquisitionne à cet effet les voitures des pompes funèbres.

Tels sont les desseins et les préparatifs de la Commune. Ils justifient surabondamment les terreurs de la population parisienne. On voit que cette tourbe immonde de brigands préméditait à froid et à loisir la destruction de

la capitale, la ruine et la mort de plusieurs centaines de mille habitants.

Ce n'était pas là son unique souci. Cette monstrueuse scélératesse ne se séparait pas de la plus scélérate impiété. Dans ces mêmes jours, des horreurs sans nom étaient commises dans les églises. Le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires dut sans doute à la vénération si universelle qui l'entoure l'*honneur* d'un traitement plus satanique. C'est là surtout que la Commune a montré ce qu'elle savait faire. J'emprunte le récit suivant à l'ouvrage déjà cité : *les Eglises de Paris sous la Commune.*

« Le 17 mai 1871, veille du saint jour de l'Ascension, vers quatre heures trois quarts de l'après-midi, l'église de Notre-Dame des Victoires fut envahie par un fort détachement du 150e bataillon des fédérés, précédé du citoyen Le Moussu, commissaire de police central, et du citoyen Pierre Maillot, simple commissaire.

« Après l'arrestation des Prêtres et de quelques marguilliers et employés de la paroisse, toute l'église fut passée en revue, les armoires ouvertes et fouillées, toutes les pièces attenant à l'église visitées, et l'on ne put découvrir aucune trace d'armes ni de dépôt de poudre ; car, selon leur dire, les fédérés n'étaient venus que pour faire une perquisition.

« Tout à coup une voix avinée s'écrie : « Sondons les « murs, il y a ici des trésors cachés, j'en suis sûr, on me « l'a dit, ils doivent être dans un caveau. » Le secret de la cachette avait donc transpiré. On savait que les richesses de l'église y étaient demeurées !

« Alors on envoya chercher des pelles et des pioches, et l'on se mit à sonder et à creuser partout. Les fédérés ouvrirent tous les caveaux, violèrent les sépultures et amenèrent au jour les ossements des anciens religieux et des nobles familles ensevelis dans l'église depuis sa fon-

dation. Ils n'eurent pas de peine à découvrir la cachette.

« Ce fut avec des hourras de satisfaction que ces Vandales virent apparaître au jour les calices et les ciboires enrichis d'émaux et de pierres précieuses, le grand et magnifique ostensoir en vermeil, les deux couronnes en or que le Saint-Père avait données pour le couronnement de la statue de Notre-Dame des Victoires, deux couronnes ornées de nombreuses améthystes, données par la marquise de Wellesley, vice-reine d'Irlande, deux autres couronnes en or massif, offertes récemment, une quantité de bracelets, de bijoux, de colliers, de pierres précieuses, de diamants, de cœurs d'or enrichis d'émeraudes, etc., et enfin les titres de rente de l'archiconfrérie, représentant une somme de 70 000 francs. Ce caveau renfermait toutes les richesses de l'église, évaluées approximativement à une somme de 250 à 300 000 francs.

« Pendant que l'on enlevait tout ce qui avait été caché dans les caveaux, des fédérés du 159e bataillon de Belleville dévastaient l'église ; les uns décrochaient les tableaux et les ornements de cuivre, tandis que les autres soulevaient les dalles et sondaient les soubassements de l'autel. On défonçait le tabernacle à coups de pied ; on jetait les statues par terre, au vent les reliques.

« Mais le 159e bataillon ne tarda pas à être remplacé par des détachements des *Vengeurs de Flourens* et des *Enfants perdus,* et alors ce fut bien pire. Jamais aucune église n'a eu à subir autant de profanations et de souillures. Les fédérés se revêtirent des ornements sacrés, et, prenant des livres liturgiques, ils parodièrent les offices de l'Eglise, en chantant les chansons les plus obscènes, entremêlées de versets de psaumes. D'autres mirent des nappes sous leurs vareuses, ou s'habillèrent avec des surplis, des rochets et des aubes, se mouchant dedans et les souillant de leurs crachats....

« Quelques-uns arrachèrent les franges et les galons d'or et d'argent des étoles et des autres ornements, et en remplirent leurs poches, tandis que leurs camarades, montés sur les buffets, volaient tout ce qui paraissait à leur convenance.

« Des enfants de quinze ans à peine, revêtus des aubes et des chasubles des Prêtres, couraient les uns après les autres dans l'église et se montraient sur le portail en chantant des refrains obscènes. Ils parodiaient, eux aussi, la liturgie sacrée.

« Vers midi, quatre femmes, habillées élégamment de noir, avec une écharpe rouge sous leur mantelet, furent amenées cérémonieusement par un délégué de la Commune. C'étaient les *ravageuses*. Il fallait qu'elles fussent parfaitement au courant des usages de la sacristie, car elles indiquaient avec précision et avec un acharnement indescriptible, à tous les bons travailleurs, les endroits qu'il fallait fouiller de préférence. Elles les encourageaient à la destruction la plus complète. « Il faut, disaient-elles, « faire disparaître les lampes et les lustres, et ne laisser « que des murs absolument nus. »

« L'une d'entre elles, qui paraissait avoir une autorité supérieure aux autres, ordonna que tout ce qui rappelait la religion disparût, à l'exception de la chaire à prêcher pour les orateurs du club, et du banc-d'œuvre pour le bureau. A ce moment, un des brigands souillait de ses immondices un des coins du maître-autel, un autre fumait sa pipe, étendu sur la table de marbre de l'autel.

« De son côté, le citoyen Roussel faisait décrocher les ex-voto, les lampes et les bronzes; le tout était jeté pêle-mêle dans la sacristie, avec les soieries des ornements découpés, les cœurs d'or et d'argent, les joyaux précieux, les vases sacrés et tout le trésor découvert dans le caveau de Lulli.

« Il ne restait plus qu'à préparer une seconde édition de la sinistre comédie des cadavres, qui avait eu un si grand succès à Saint-Laurent. Cela était d'autant plus facile, que les cryptes de l'église renfermaient de nombreuses sépultures, celles notamment du célèbre Lulli, du marquis de L'Hospital, de Gédéon (de Metz), de Nicolas de Tolentino, et de bien d'autres personnages qu'il serait trop long de nommer. Ces tombes ayant été violées et profanées, il s'agissait de faire passer les ossements qu'elles renfermaient pour les restes des victimes tuées par les Prêtres. La chose n'était pas aisée, et voici comment on procéda. Les ossements furent étalés devant le portail sur le riche tapis du chœur, où ils formèrent une sorte de pyramide. Au sommet, on plaça les têtes de quelques squelettes, et, cela fait, le citoyen Pottier, maire du IIe arrondissement, fit apposer des affiches annonçant qu'on avait découvert à Notre-Dame des Victoires les cadavres de personnes assassinées par le clergé. Il terminait en engageant tous les patriotes à aller s'assurer de la vérité du fait.

« Ce n'était pas plus difficile que cela.

« Mais la mise en scène n'était pas complète. Il y avait à l'autel privilégié de la sainte Vierge, sous un châssis de cristal, un *corpo santo,* c'est-à-dire le corps recouvert de cire d'une jeune martyre, sainte Aurélie, donné par Pie IX. Les fédérés enlevèrent la tête de la sainte, et, après l'avoir fixée à la pointe d'une baïonnette, ils l'exposèrent dans le sanctuaire, en ayant soin de fermer les portes du chœur pour qu'on ne pût approcher de trop près. On ouvrit alors les portes de l'église, et on permit au brave peuple d'entrer.

« Cette tête, pâle et triste, encadrée d'épais cheveux blonds, était, dans la demi-obscurité, d'un effet saisissant.

« Voyez, criaient-ils, voilà l'ouvrage des Prêtres, de ces

« monstres que vous défendez encore ! Voilà la dernière « jeune fille qu'ils ont égorgée !

« — Eh bien, oui, ma chère, disait une femme à sa voi« sine, je ne l'aurais pas cru si on me l'avait dit ; mais je « l'ai vu, vu, et j'y crois. »

« A la porte de l'église, sous le portail, d'autres fédérés *jouaient à la boule* avec les têtes des squelettes exhumés ; ils se les jetaient et se les renvoyaient les uns aux autres.

« Sur ces entrefaites, un citoyen ayant voulu exprimer le dégoût que lui inspiraient ces exhibitions, fut arrêté par un *Vengeur de Flourens,* et conduit dans la sacristie, en présence de Le Moussu.

« — Citoyen, lui dit ce triste personnage, vous excitez « le peuple.

« — Je n'excite personne, j'exprime mon opinion.

« — Qui êtes-vous ?

« — Je suis citoyen américain.

« — Nous verrons ça ; en attendant je vais vous *coffrer*.

« — A votre aise. Je vous prierai seulement de faire « respecter la statue de la Vierge. Elle est à moi.

« — Ne plaisantons pas. Les moments sont graves.

« — Je n'ai nulle envie de rire. Je vous dis que cette « statue m'appartient, car elle m'a été donnée ce matin « même par le citoyen Fontaine, directeur des domaines. »

« Le Moussu était fort étonné. Mais tout s'expliqua : il avait devant lui M. Libman, l'acquéreur et le sauveur de la Chapelle expiatoire de Louis XVI, dont il venait justement de payer le prix au citoyen Fontaine, et ce dernier lui avait galamment fait hommage, sur sa demande, de la statue de la Vierge de Notre-Dame des Victoires. Du reste, quelques instants après, M. Libman était réclamé par M. Washburn, ministre américain.

« Il fallait couronner l'œuvre par une fête de nuit. Les

fédérés convièrent les cantinières et un certain nombre de filles de joie à leur banquet et à leurs hideuses débauches. Parmi ces femmes, il y en eut une qui se fit remarquer par sa violence. C'était une jeune fille de vingt-deux ans à peine ; se plaçant devant la statue de Notre-Dame des Victoires, elle affectait de lui cracher à la face, aux applaudissements frénétiques des assistants.

« Un festin eut lieu ensuite au banc-d'œuvre, et d'abominables excès furent commis en compagnie de ces femmes. Les cris, les blasphèmes, les voix avinées, les danses immondes furent les conséquences de ces agapes de la Commune.....

« Le 20 mai, le 152e bataillon des fédérés, 5e et 6e compagnie, vint à son tour occuper l'église. Les saturnales continuèrent chaque jour ; les débauches, les festins, les orgies se renouvelèrent. Ces gens, ivres, ne pouvant plus se tenir debout, étaient étendus sur la dalle, et sous l'influence alcoolique, ils salissaient l'église, et surtout les confessionnaux, de la manière la plus honteuse; l'église était devenue un véritable cloaque.

« Ces scènes d'horreur et d'impiété ne se terminèrent qu'à l'arrivée des troupes de Versailles. C'était le 24 mai. Aussitôt on vit disparaître comme par enchantement toute cette tourbe impure, fédérés, cantinières, femmes de mauvaise vie, etc. Trois zélés citoyens montaient en toute hâte au clocher et arrachaient, au péril de leur vie, l'ignoble drapeau rouge. L'église était sauvée. »

Cette exécrable profanation de Notre-Dame des Victoires devait servir de bouquet aux crimes de la Commune. L'heure du châtiment allait enfin sonner pour elle. La coupe de ses abominations était pleine, et Dieu, si insolemment provoqué, allait laisser un libre cours à sa justice.

Depuis plusieurs jours, la canonnade était devenue

vraiment épouvantable. Les militaires ne se souvenaient pas d'avoir jamais entendu rien de pareil, même durant le siége prussien. La batterie de Montretout, armée de quatre-vingts pièces de marine du plus gros calibre, lançant des projectiles de 80 kilogrammes, écrasait les murs de Paris avec une irrésistible puissance. Les forts d'Issy et de Vanves étaient pris, les fédérés délogés de tous les villages extérieurs et forcés de se réfugier à l'intérieur de l'enceinte. L'armée avait passé la Seine à Boulogne et bordait le rempart sur tout le pourtour de la ligne d'attaque. Tout semblait prêt pour l'assaut décisif. Nous l'attendions avec une impatience mêlée de tremblement, sentant bien que ce dernier choc pouvait entraîner d'incalculables malheurs.

Nous étions arrivés au dimanche 21 mai, douzième anniversaire de la mort de notre illustre et vénéré Fondateur. Réunis pour l'office de vêpres à nos Sœurs de la rue de Clichy, nous chantions avec une ardente ferveur le *Deus in adjutorium meum intende,* et quelques instants après, au moment où le saint sacrement sortait du tabernacle pour nous bénir, cette touchante strophe, si appropriée aux angoisses de l'heure présente :

O salutaris hostia,
Quæ Cœli pandis ostium :
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium.

Or, c'est précisément à ce moment-là que l'armée, franchissant le rempart, accourait à notre délivrance.

CHAPITRE VII.

Prise de Paris. — Chute de la Commune. — Délivrance.

Nous nous étions couchés le dimanche soir 21 mai, un peu surpris de ne pas entendre le canon comme les autres jours, faisant là-dessus toutes sortes de suppositions, mais convaincus en tout cas que la semaine verrait le dénoûment. Tout à coup, vers minuit, je fus réveillé par un effroyable tintamarre de tambours battant la générale, de clairons appelant aux armes, de voitures se précipitant sur le pavé avec une vitesse désespérée. Bientôt le son lugubre du tocsin se joignit à ce vacarme; une cloche, puis dix, puis vingt, toutes les cloches, enfin, entrèrent dans cet infernal concert. Jamais je n'ai rien entendu d'aussi sinistre.

Je supposai que l'assaut se livrait en ce moment, et songeant quels immenses et chers intérêts dépendaient de ce choc formidable, je priai Dieu de tout mon cœur pour nos braves soldats et pour le succès de leurs efforts, et je me recommandai, moi et tous les nôtres, à la bonté de Notre-Seigneur et à la protection de notre immaculée Mère. Puis, ne pouvant retrouver le sommeil, j'attendis le jour avec une impatience facile à comprendre.

Je descendis de grand matin. Le concierge m'apprit tout joyeux que Versailles était dans Paris. Cette nouvelle me fut d'un immense soulagement, non que j'eusse jamais douté du triomphe, mais, après deux mois d'une orgie révolutionnaire sans exemple et d'une infernale oppression, j'avais faim et soif de délivrance.

Nous ne sûmes que le lendemain comment s'était opérée cette mémorable entrée de l'armée dans la capitale,

le dimanche soir, 21 mai, vers cinq heures. La redoutable artillerie du Mont-Valérien et de Montretout ayant rendu le rempart inhabitable, les fédérés s'étaient retirés en arrière pour s'abriter. Un courageux citoyen, M. Ducatel, voyant le rempart désert, était venu, au péril de sa vie, y agiter un drapeau blanc et avertir l'armée qu'elle pouvait entrer. Quelques soldats avaient franchi la porte de Saint-Cloud, dont le pont-levis avait été abattu par le canon. D'autres les avaient suivis, et bientôt toute l'armée, prévenue par le télégraphe, s'était ébranlée sur tout le front d'attaque. Pendant que le corps de Douai entrait par la porte de Saint-Cloud, les corps de Ladmirault, de Cissey, de Clinchamp, de Vinoy forçaient d'autres parties du rempart et enfermaient Paris dans un immense demi-cercle de fer et de feu.

L'armée s'avançait par toutes les rues, à l'occident et au sud de la ville, et la ville, du moins dans nos quartiers, l'ignorait encore le lundi matin. Je devançai l'heure de ma messe, et dès que j'eus fini, je courus rue de Saint-Pétersbourg pour serrer la main au P. Aubert et au F. Chounavel, et voir si toutes les précautions étaient prises. Je trouvai le P. Aubert calme et impassible comme un capitaine revenu de cent batailles. Le F. Chounavel s'occupait diligemment de fermer portes et fenêtres en prévision de la lutte qui allait s'engager. Je pus voir les préparatifs des fédérés sur la place de Clichy, et au bout de quelques instants, je compris qu'il fallait me retirer. La bataille était imminente, et toute issue allait m'être fermée. Je sortis. Je n'avais pas fait cinquante pas que les balles des fédérés enfilaient la rue de Saint-Pétersbourg, dirigées contre la caserne de la Pépinière, dont l'armée venait de s'emparer. Je pris la course pour gagner le tournant de la rue. J'aurais voulu aller à la rue des Saussaies. Mais deux gardes nationaux que je rencontrai, venant de ce côté, me

dirent qu'on se battait par là. J'allai dans la direction opposée, rue Chaptal, C'était environ huit heures. Les enfants de l'école étaient venus comme les autres jours. Mais à peine arrivés, les parents accouraient en toute hâte pour les ramener. L'alerte était donnée partout. Le bruit de la fusillade se rapprochait. J'encourageai nos Sœurs, si justement fières d'avoir gardé leur poste et rempli leur ministère jusqu'à la fin; et après leur avoir fait toutes les recommandations nécessaires, je les quittai.

En revenant, je vois un gros attroupement au bas du passage de Tivoli, sur la rue Saint-Lazare. J'y descends. Il y avait là quelques compagnies de fédérés qui fuyaient devant l'armée déjà arrivée à l'église Saint-Augustin. Un officier voulait leur faire faire volte face; mais sa voix ne fut pas entendue de ces hommes, vieux pour la plupart. Ils étaient de Belleville. Leur fuite fut accélérée par la fusillade versaillaise, dont la fumée se voyait devant Saint-Augustin, à trois cents pas du point où nous étions. Ils se mirent à courir en traversant la place de la Trinité, sous les huées des habitants qui de leurs fenêtres assistaient à cette débandade. A ce moment personne ne dissimulait sa joie de l'approche des Versaillais. On se dédommageait de la dure contrainte subie depuis deux mois. Les femmes surtout se félicitaient hautement de voir enfin le terme de ce régime détesté.

Je regagnai la communauté de la rue de Clichy. Bientôt les soldats de Versailles se montrèrent en éclaireurs dans le quartier, et engagèrent la fusillade contre les fédérés postés au coin des rues et aux fenêtres de quelques maisons. Vers dix heures, un communeux passa la jambe tout en sang; il venait d'être blessé au bas de la rue, devant la Trinité. Toutes les portes des maisons se fermaient et chacun se tenait chez soi. Tout le jour les balles sifflèrent dans la rue. Cette journée nous parut

très-longue. L'impatience d'être enfin délivrés nous faisait compter les minutes. Tout retard engendrait l'inquiétude. Que signifiait cette apparente inaction ou impuissance de l'armée ? Allait-elle être repoussée ?... En ce cas, quelles tristes perspectives s'offraient à nous ! La prière nous aida à porter le poids de ces heures interminables. Nos Sœurs faisaient leurs pieux exercices avec une ferveur facile à comprendre. Le soir vint sans que la situation se fût éclaircie pour nous. Nous allâmes essayer de prendre un peu de repos, malgré le bruit persistant de la fusillade.

Le lendemain matin, mardi, la parole était toujours au chassepot. Mais l'heure de notre délivrance était venue, et nous allions voir que l'armée n'avait pas perdu son temps. Après la sainte messe, j'étais monté sur une petite terrasse, au sommet de la maison, pour essayer d'apprécier la situation par les bruits du combat, lorsque vers neuf heures, on vint tout à coup me prévenir que les soldats de Versailles envahissaient la rue de Clichy. Je descends en toute hâte, je cours au-devant de ces braves soldats. Avec quelle joie je leur serre la main ! Avec quel élan je crie : *Vive l'armée!* A mon exemple, les habitants du quartier sortent et s'empressent auprès des soldats. Chacun respire, c'est une joie pleine d'enthousiasme. Je fais apporter de la communauté des rafraîchissements pour nos libérateurs qui viennent de passer deux nuits le sac au dos. Cet exemple est suivi par tout le quartier. Mais ces braves gens n'acceptaient qu'avec réserve, et se tenaient en garde contre tout excès de boisson. Au besoin les officiers intervenaient pour les protéger contre les généreuses instances des habitants. C'est qu'ils avaient le sentiment de la grande mission qu'ils venaient remplir, et ils ne voulaient rien perdre de leur énergie et de leur liberté d'esprit. Chose

triste à dire, les jours suivants ils durent se méfier de la libéralité des Parisiens pour un motif d'un tout autre genre et vraiment atroce. Plusieurs d'entre eux furent empoisonnés par les boissons que leur servaient des communeux avec des caresses scélérates.

C'est au 4e régiment d'infanterie *provisoire* que nous avions affaire. Ces hommes, revenus pour la plupart des prisons d'Allemagne, étaient admirables de discipline et de tenue, d'horreur pour les bandits de la Commune et d'ardeur pour en délivrer Paris et la France. On les voyait émus des acclamations qui les accueillaient partout comme des libérateurs. Cette réception, à laquelle ils ne s'attendaient guère, leur donnait la mesure de l'horrible tyrannie qui opprimait Paris, et ajoutait encore à leur courage et à leur dévouement. Tous, et principalement les officiers, se montraient soucieux du sort de l'Archevêque et des autres otages, et impatients de les délivrer. La confiance des soldats pour leurs chefs, la sollicitude paternelle des chefs pour les soldats, offraient un spectacle d'ordre et de cohésion qui consolait de l'esprit d'indiscipline et de division dont notre armée avait tant souffert devant l'ennemi quelques mois auparavant.

Notre quartier étant au pouvoir de l'armée, ma première pensée fut de courir à la rue de Saint-Pétersbourg. Que s'y était-il passé depuis vingt-quatre heures? Ces vingt-quatre heures m'avaient paru un siècle. J'arrive, F. Chounavel m'ouvre la porte, je me jette à son cou, j'embrasse ensuite le P. Aubert. Tous les deux étaient intacts et ne respiraient que la joie du triomphe et de la délivrance. Je parcours rapidement la maison ; je trouve des matelas dressés contre les fenêtres des corridors, des vitres brisées en grand nombre, des traces de balles partout, sur les planchers, dans les plafonds, le long des murs intérieurs. Dans les mansardes, les balles avaient

percé la charpente de part en part et traversé les appartements. Dans ma chambre, une balle, en ricochant, avait percé la vitre dans la direction de ma tête, quand je suis à mon bureau, et s'était aplatie contre les meubles. Tout avait l'air d'une maison qui vient de soutenir un siége. Les murs extérieurs étaient tout mouchetés de balles. Le pignon du nord, regardant la place de Clichy, avait de beaucoup le plus souffert. La façade portait de nombreuses éraflures; les parties saillantes et les sculptures étaient écornées. La chapelle, qui nous inspirait de si grandes craintes, avait été merveilleusement préservée : quatre trous de balles dans les vitraux, c'était tout. Nous ramassâmes dans la cour, au milieu d'une grande quantité de balles, un énorme éclat d'obus long de 25 centimètres et pesant 6 livres. Ce projectile était venu mourir là, sans rien endommager; s'il avait donné avec toute sa force contre la chapelle, il l'eût percée d'outre en outre avec d'affreux dégâts. La Providence nous avait bien gardés.

Après cette sommaire inspection, nous nous racontons les événements de la veille et de la matinée. A peine avais-je quitté la maison le lundi matin, que des fédérés en déroute s'étaient présentés pour s'abriter dans la maison contre la poursuite de l'armée. Même l'un d'eux était entré dans le vestibule au moment où le F. Chounavel entre-bâillait la porte pour voir qui frappait. Mais aussitôt, voyant les autres, le Frère pousse brusquement le fédéré dehors et ferme solidement la porte, sans se laisser intimider par les cris furieux des communeux qui menacent de l'enfoncer et de brûler la maison. Le P. Aubert, accouru au bruit, appuie le Frère avec fermeté : « Mettez tous les verrous, lui dit-il, barricadez au besoin. S'ils entrent, nous sommes perdus. » C'eût été en effet signaler la maison aux coups de l'armée, et l'ex-

poser à subir d'affreux dégâts et à devenir le théâtre de scènes sanglantes.

Ne pouvant forcer la porte, les fuyards se sauvent derrière la barricade de la place de Clichy. Une fusillade nourrie s'engage et dure toute la journée. Les fédérés brûlaient énormément de poudre, mais tiraient mal et perdaient la plupart de leurs coups dans les murs des maisons. Plus économes de leurs munitions, plus calmes et plus habiles, les soldats tiraient moins, mais visaient mieux et portaient plus juste. Un seul d'entre eux périt dans le quartier, tué sur la place de l'Europe.

Ce n'était là, du reste, qu'une manière d'amuser les insurgés, et de couvrir les grandes opérations de l'armée. Pendant qu'on tiraillait ainsi sans se faire grand mal, les corps d'armée de Ladmirault et de Clinchamp suivaient la ligne des remparts, exécutant un mouvement tournant qui devait leur livrer la butte de Montmartre dès le lendemain.

Pour se garantir des balles et pouvoir circuler dans la maison, le F. Chounavel avait blindé les fenêtres des corridors avec des matelas. Ce bon Frère, ainsi enveloppé dans le combat, semblait avoir de la poudre dans le sang. Toujours alerte, l'œil et l'oreille au guet, moins soucieux de sa personne que des intérêts placés sous sa garde, il parcourait sans relâche les étages de la maison, partant au moindre bruit qui s'y produisait, sans cesser toutefois de suivre attentivement les phases de la lutte. La vue de nos soldats le remplissait d'enthousiasme ; il observait tous leurs mouvements. Le P. Aubert était moins sorti de ses habitudes de calme et de possession de lui-même. Dans l'après-midi, des soldats en plus grand nombre paraissant sur la place de l'Europe, en même temps que la fusillade redoublait d'intensité, le Frère court à la chambre de ce bon Père pour lui dire ce qui se passe ; il le

trouve faisant paisiblement sa sieste. « Venez voir, dit le Frère avec animation. — Que voulez-vous que j'y fasse ? » répond le Père avec tranquillité, en se réveillant.

La journée se passe ainsi sans amener de dénoûment. Durant la nuit, l'artillerie de l'armée construit deux batteries pour renverser la barricade de la place de Clichy, l'une dans la rue d'Amsterdam, l'autre rue de Saint-Pétersbourg, en avant de la place de l'Europe. Le mardi matin, dès que le jour paraît, le canon de Versailles et le canon de la Commune se livrent un duel formidable qui, heureusement pour notre maison placée au milieu, ne dure pas longtemps. Bientôt la barricade vole en éclats. Nos soldats, qui se sont prestement glissés le long des maisons, s'élancent tout à coup, avec une impétuosité terrible, sur les fédérés qui la défendent, en tuent plusieurs, s'emparent de leur artillerie et s'établissent sur la place. En vain les fédérés tentent un retour offensif ; nos soldats les repoussent par un violent feu de file, puis ils emportent une seconde barricade un peu plus loin, font de nombreux prisonniers et deviennent maîtres de tout le quartier de l'Europe et des Batignolles.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient sous nos yeux avec une rapidité, une adresse et une bravoure qui nous frappaient d'admiration, deux divisions du corps de Ladmirault enfermaient dans un vaste demi-cercle la butte de Montmartre et emportaient d'assaut cette redoutable position, siége et arsenal de l'insurrection, après un combat qui leur livrait plusieurs milliers de prisonniers, deux cents canons et d'immenses amas de munitions. Vers midi, le drapeau tricolore flottait au sommet de la butte ; nous possédions cet Aventin démagogique, ce nid de vautours qui avait vu éclore la Commune rouge, ce repaire d'où, le 18 mars, les hommes de proie s'étaient jetés sur Paris !...

J'étais accouru à la maison un peu après neuf heures. La fumée du combat durait encore, on respirait partout l'odeur de la poudre. C'est dans ces circonstances émouvantes que j'avais revu, sains et saufs, le P. Aubert et le F. Chounavel et qu'ensemble nous avions béni le bon Dieu de sa protection si manifeste.

Rassuré sur ce point, je veux me rendre à la rue Chaptal. Mais, arrivé au bout de la rue Moncey, au milieu de laquelle gît le cadavre d'un fédéré, les soldats qui l'occupent me préviennent que les balles des communeux enfilent la rue Blanche et que le passage n'est pas sûr. Je ne vais pas plus loin. Quelques instants après, le P. Aubert, plus hardi, traverse cette rue Blanche et arrive chez nos sœurs de la Conception, qu'il trouve vivement émues de cette horrible guerre de rues, mais contentes d'en voir venir la fin, et bénissant Dieu d'avoir été si complétement préservées.

On nous amène à l'ambulance Pillet-Will un soldat couvert de sang. Il venait de recevoir un pavé sur la tête en montant à l'assaut de Montmartre ; la blessure était heureusement peu grave. A son accent, je reconnais un Dauphinois. Il m'apprend, en effet, qu'il est du village de Clermont, sur la paroisse de Chirens. J'ai plusieurs fois traversé ce village en allant à Charavines. Je lui parle de son excellent curé et de la croix de mission plantée par le P. Cumin. Ce brave garçon est tout heureux de se trouver comme en pays de connaissance. De pareilles rencontres font toujours du bien.

Ce n'est que dans l'après-midi que je puis arriver à la rue des Saussaies en faisant un détour. Les trois Sœurs, gardiennes de la maison, étaient intactes, la maison n'avait pas souffert. Elles avaient descendu dans la cour et le vestibule quantité de paillasses et de matelas pour amortir le choc des projectiles. Elles me racontent les cir-

constances du combat dans la rue. Il y a eu de nombreuses victimes. Des femmes ont été surprises tirant sur l'armée, visant surtout les officiers. Rien ne peut rendre l'aveugle fureur de ces mégères. La fusillade est encore très-vive tout près de là, aux alentours de la mairie du VIII[e] arrondissement, où les fédérés se sont retranchés. En revenant par le faubourg Saint-Honoré, je rencontre de nombreuses troupes en marche vers le centre de Paris. Arrivé au boulevard Haussmann, je dois le traverser à la course et en me baissant, les balles des communeux sifflant encore dans ces parages.

Je rentre à la rue de Clichy. Toutes les rues voisines regorgent d'infanterie et d'artillerie. Un violent combat se livre entre les Versaillais, postés dans l'église de la Trinité, et les communeux qui défendent une barricade en face, au bout de la Chaussée d'Antin. Quatre mitrailleuses de gros calibre sont braquées contre cette barricade, sous le porche de l'église. Les marins ont l'idée originale de hisser leurs petits canons de montagne dans la tribune de l'orgue, afin de diriger un feu plongeant sur les insurgés blottis derrière leurs pavés. Ceux-ci ripostent avec fureur, la plupart de leurs coups donnent contre la belle façade de l'église et y font de grands dégâts. Mais bientôt leur position n'est plus tenable, ils battent en retraite vers la place Vendôme, et la circulation se rétablit. Je descends avec la foule sur la place de la Trinité, je vois les mitrailleuses encore fumantes, les marins tout fiers du succès de leur manœuvre, et les traces nombreuses des dommages causés par cette affreuse lutte. Les bourgeois se félicitent, et conçoivent pour le lendemain l'espérance de voir l'insurrection chassée de toute cette belle partie de la capitale. Ils ne prévoient pas les horreurs de ce lendemain. Il leur reste à connaître le dernier mot de la Commune, et aussi la dernière conséquence de

leur imbécile opposition aux doctrines et aux pratiques de la Religion, seule base inébranlable de l'ordre social.

Dans la nuit, l'armée s'empare de la fameuse place Vendôme et de la place de la Concorde. Voici le mercredi 24 mai, journée lugubre, dont le souvenir devrait être gravé en traits impérissables au livre de la sagesse des nations. C'est la journée des incendies et de l'assassinat de l'archevêque de Paris.

Vers neuf heures, nous sortons, le P. Aubert et moi, toujours en laïques, pour visiter la place Vendôme. La foule y était nombreuse. Cette place était jonchée d'armes, de képis, de vêtements, d'éclats de mitraille et de débris de toute sorte; des flaques de sang se voyaient çà et là. C'était le désordre et l'aspect terrifiant d'un champ de bataille encore fumant.

Nous prenons par la rue Saint-Honoré et la rue du 29 Juillet, nous arrivons à la rue de Rivoli, et que voyons-nous? Le palais des Tuileries en proie au plus violent incendie! Les flammes s'élancent en gerbes immenses par dix-huit croisées de file, et font voûte sur la rue de Rivoli. Toute la façade donnant sur le jardin, longue de plus de 300 mètres, n'est qu'un foyer incandescent. Le rez-de-chaussée, les étages, les combles, tout brûle à la fois avec une ardeur qui défie toute puissance humaine. Le pétrole a été prodigué. Le petillement des flammes, le fracas des pièces de charpente et des murs qui s'écroulent à chaque instant, l'embrasement de l'atmosphère, et plus que cela encore, les épouvantables éclats de l'artillerie insurgée tirant avec une rage de démon en arrière du Louvre, comme pour protéger l'incendie et en étendre les ravages, tout concourt à faire de ce tableau l'image la plus terrifiante des fureurs de l'enfer.

L'âme remplie des impressions les plus navrantes, nous descendons la rue de Rivoli, en nous tenant sous la ga-

lerie couverte. Au coin de la rue Castiglione, un groupe regardait l'incendie. Nous nous y joignons un instant. Soudain un obus passe comme la foudre avec un affreux sifflement ; le groupe disparaît ; nous nous trouvons seuls debout, le P. Aubert et moi, toutes les autres personnes se sont instinctivement jetées à terre. Personne n'avait de mal; mais nous comprîmes que la place n'était pas sûre. Nous n'avions pas pensé aux barricades qui coupaient la rue de Rivoli dans la direction de l'Hôtel de ville, et d'où les insurgés balayaient cette rue de leurs obus. Nous rentrâmes à la maison.

En même temps que les Tuileries, le ministère des finances, le palais du conseil d'Etat, celui de la Légion d'honneur, une grande partie de la rue Royale, et quantité d'établissements publics et de maisons particulières étaient la proie des flammes. Ce que les insurgés ne pouvaient défendre, ils l'inondaient de pétrole et y mettaient le feu en se retirant. D'immenses colonnes d'une fumée rougeâtre s'élevaient au-dessus de Paris ; des amas prodigieux de papiers brûlés s'envolaient au gré du vent, et s'abattaient partout comme une sorte de neige noire. Il en tomba jusqu'à Royaumont, où nos Pères purent lire sur quelques-uns : *Ministère des finances.*

On se figure aisément la consternation des habitants de l'abbaye à la vue de ce grand désastre. Du tertre de Saint-Martin, sur la colline voisine, ils voyaient Paris noyé dans les flammes, et à cette distance ils pouvaient croire que la ville entière était embrasée. Quels douloureux moments ! quelle anxiété poignante pour notre bon Père général, pour les Pères et Frères qui l'entouraient, pour nos Sœurs ! Nous aurions voulu pouvoir aller les rassurer sur notre sort, mais les portes de Paris étaient sévèrement gardées, et personne ne pouvait encore sortir. Une lettre que le P. Aubert écrivit ce jour-là ne parvint à Royaumont que le samedi.

Cependant l'armée avançait toujours, exécutant avec une admirable fermeté cette savante manœuvre qui consistait à enfermer l'insurrection dans un cercle de fer et à l'y étouffer. On se battait partout à la fois. C'est aux halles centrales principalement que la fusillade était retentissante. Les fédérés défendaient là avec acharnement les approches de l'Hôtel de ville. On ne put les en chasser que le lendemain matin.

Une pluie de balles perdues tombait sur Paris. Nos Sœurs de la rue de Clichy en ramassèrent plusieurs dans leur jardin. Elles en trouvèrent une logée dans la porte de leur cour intérieure, deux autres dans une persienne du premier étage, plus un petit éclat d'obus pesant 1 livre environ, tombé à 3 mètres de la galerie vitrée qui conduit à la chapelle. Souvent elles entendaient un rapide bruissement dans leurs arbres; c'étaient des balles qui passaient à travers le feuillage.

D'un autre côté, l'armée avait établi de puissantes batteries sur la butte Montmartre, et couvrait de ses projectiles les positions dominantes des buttes Chaumont, de Belleville et du Père-Lachaise, d'où les insurgés, disposant encore de formidables moyens de défense, bombardaient la capitale et tentaient de l'incendier par des bombes à pétrole. Ce duel d'artillerie, qui ne cessa que le dimanche suivant, et que la nuit même n'interrompait pas un seul instant, nous tint plusieurs jours sous une vive impression de crainte. Les obus communeux venaient jusque dans notre quartier; plusieurs firent de gros dégâts dans des maisons sur la place de la Trinité. Les obus versaillais de Montmartre passaient au-dessus de nos têtes en déchirant l'air très-bruyamment, non sans faire tressaillir chaque fois nos Sœurs, quand elles étaient au jardin. Ce furent vraiment des journées terribles.

Dans la soirée du 24, le bruit se répandit que des in-

dividus, des femmes surtout, parcouraient les rues, versant du pétrole dans les caves pour tout incendier. L'autorité militaire prévint les habitants de se protéger en bouchant les soupiraux des caves et toutes les ouvertures à portée de la main, par lesquelles les bandits jetaient des matières incendiaires, ou qui leur servaient pour assassiner les soldats. On s'y mit avec une ardeur fébrile, tout le monde s'improvisa plâtrier, et dès le lendemain le jeu scélérat des *pétroleurs* était arrêté.

J'emprunte à un témoin parfaitement en position d'être bien renseigné les détails suivants sur le dessein de détruire Paris :

« La Commune avait pris officiellement, le 20 mai, la décision de brûler Paris, et c'est le 24 que le Comité *de salut public* (!) lança froidement cet ordre :

« Le citoyen Millière, à la tête de cent cinquante fu-
« séens, incendiera les maisons suspectes et les monu-
« ments publics de la rive gauche.

« Le citoyen Dereure, avec cent fuséens, est chargé du
« Ier et du IIe arrondissement.

« Le citoyen Billioray, avec cent hommes, est chargé
« des IXe, Xe et XXe arrondissements.

« Le citoyen Vésinier, avec cinquante hommes, est
« chargé spécialement des boulevards, de la Bastille à la
« Madeleine.

« Ces citoyens devront s'entendre avec les chefs de
« barricades pour assurer l'exécution de ces ordres.

« Paris, 3 prairial an 79.

« DELESCLUZE, RÉGÈRE, RANVIER, JOHANNARD,
« VÉSINIER, BRUNEL, DOMBROWSKI. »

« Il faut vraiment reconnaître que nos sauvages ennemis avaient le génie du mal, et que le paroxysme de la haine leur donnait une formidable puissance. On est

frappé de terreur à la vue de l'organisation de ces sombres bandits.

« Les communeux avaient depuis longtemps embrigadé leurs incendiaires. C'étaient, outre les repris de justice, qui sont de toutes les fêtes, de hideux enfants pâles, comme on n'en voit qu'à Paris, et surtout de vieilles et horribles femmes sans nom, et des échappées de lupanar!... L'effectif de cette armée de furies s'élevait au chiffre de HUIT MILLE!... et cette armée avait sa hiérarchie, ses instructions, sa théorie faite!... Chaque escouade de *pétroleurs* ou de *pétroleuses* avait un quartier désigné pour théâtre de ses opérations. Les ordres d'incendie des édifices publics étaient revêtus du timbre humide de la Commune, de celui du Comité central, et du cachet du délégué civil à la guerre. Quant aux maisons particulières, on avait jugé plus commode de faire usage d'un timbre mobile. On a en effet trouvé à Paris des étiquettes gommées, de la dimension d'un timbre-poste, portant les lettres *B. P. B.* (bon pour brûler), les unes de forme carrée, les autres de forme ovale, portant au centre une tête de bacchante. Les chefs des incendiaires les posaient, en des points convenus, sur les maisons condamnées au feu. On donnait aux pétroleurs 10 francs par maison *réussie*. On croit rêver vraiment!

« Cette ronde de démons mâles et femelles obéissait à un communeux qui avait nom Ferré. On a retrouvé cet ordre revêtu de sa signature :

MINISTÈRE DE LA GUERRE.
CABINET
DU MINISTRE.

« *Au citoyen Lucas*,

« Faites de suite flamber Finances, et venez nous re-
« trouver.

« 4 prairial an 79.

« TH. FERRÉ. »

« Mais le Comité de salut public ne se proposait pas seulement de brûler Paris ; il avait conçu concurremment l'idée de le faire sauter. Les égouts, les sous-œuvres des édifices avaient été, à cet effet, criblés de chambres de mine, et les fourneaux étaient chargés de poudre, de dynamite et de pétrole. Le Trocadéro, les Ternes, le boulevard Malesherbes, la gare Saint-Lazare, les Invalides, l'église Sainte-Clotilde, la rue de Lille, la rue Saint-Dominique, Notre-Dame devaient s'écrouler sous un jeu d'explosions formidables. On découvrit fort heureusement à temps un millier de fils conducteurs destinés à la mise du feu, et c'est à l'armée qu'on doit ces précieuses découvertes. Quand un détachement pénétrait dans un quartier, il se divisait en deux sections, dont l'une gardait les rues à la surface du sol, et l'autre explorait les égouts sous la conduite des officiers du génie. Grâce aux ingénieuses recherches et à la circonspection de ces mineurs habiles, on sut prévenir toute espèce d'accidents, et c'est l'incendie seulement qui a fait des ravages.

« Au milieu de tant de calamités, nous devons encore remercier Dieu qui pouvait nous infliger des épreuves plus terribles. La ruine est loin d'être totale, et Paris n'est pas enseveli sous ses décombres.

« C'est à l'heureuse arrivée et à la rapidité des mouvements de l'armée que Paris doit son salut. Qu'elle fût entrée quarante-huit heures plus tard, et c'en était fait de tous les édifices, de toutes les maisons, de tous les quartiers. Le feu devait tout dévorer, et les matières explosibles accumulées n'allaient plus avoir à disperser que des cendres et des décombres (1). »

Cependant l'armée faisait des perquisitions actives

(1) *Guerre des communeux de Paris*, par un officier supérieur de l'armée de Versailles.

dans les quartiers conquis, pour la recherche des fédérés. Quelques soldats entrent dans une famille amie de notre maison, et le revolver à la main, ils demandent s'il n'y a pas d'insurgés cachés. « Nous allons vous montrer ce que nous cachons. » Et nos amis sortent plusieurs calices et ciboires que nous leur avions confiés. A cette vue, les soldats émus se radoucissent, et l'on se sépare en fraternisant. Cette chrétienne famille avait gardé nos vases sacrés, et ces vases sacrés venaient de la garder elle-même.

La fin de cette sinistre journée du 24 fut marquée par la mort de Mgr Darboy, Archevêque de Paris, et de cinq autres otages dont on connaît les noms. Le mercredi, par ordre de la Commune, ils furent fusillés vers huit heures du soir, dans la prison de la Roquette. Mgr Darboy tomba en bénissant ses meurtriers.

Cette affreuse exécution ne fut connue que le dimanche, quand l'armée se fut emparée de la Roquette. Bien des gens ne pouvaient pas y croire, tant la seule pensée d'un si exécrable forfait les révoltait. Pendant la semaine on s'abordait en se demandant des nouvelles de l'Archevêque. Les uns disaient : « Ils n'oseront pas. » Les autres, appréciant mieux le fond des Ferré, des Raoul Rigault et des Ranvier, ces trois émules de Robespierre, s'attendaient à tout. C'était la préoccupation commune à tout le monde, surtout aux officiers de l'armée, si impatients de délivrer les otages. Hélas ! la Commune, qui savait cette noble ambition de leur courage, et qui ne voulait pas être scélérate à demi, avait dès le lundi transféré tous les otages de Mazas à la Roquette, et ce n'est pas sa faute si quelques-uns purent échapper à ses coups.

A l'heure où cet horrible drame s'accomplissait à la Roquette, la canonnade devenait serrée, furieuse, incessante. Ceux qui ont entendu ces détonations n'en oublieront jamais le vacarme infernal. La Seine elle-même

prenait part à la lutte, et les canonnières, embossées sous les ponts, grondaient comme des volcans. La fusillade était partout, çà et là on distinguait le crépitement de la mitrailleuse. Paris était tout entier noyé dans une fumée épaisse, sillonnée par les éclairs du canon, et çà et là rougie par les flammes ; car sur tous les points de la capitale des centaines d'édifices ou maisons particulières étaient en feu. Non, Paris n'oubliera jamais la nuit du 24 mai 1871 !

Le jeudi matin, 25 mai, la bataille s'est un peu éloignée de nos quartiers. L'armée s'est emparée de l'Hôtel de ville. Mais, en se retirant, les insurgés inondent de pétrole ce superbe palais et le livrent à une destruction complète. Un peu plus loin le feu dévore les immenses constructions du grenier d'abondance. Le combat est furieux au Château-d'Eau, et s'étend jusqu'à la Bastille. Là s'accomplit un trait de férocité ignoré des cannibales. Un officier de l'armée, le commandant de Sigoyer, à qui l'on doit la conservation du Louvre, est pris par les fédérés; peu contents de se ruer sur lui comme des tigres, ils l'enduisent de pétrole, et le noble officier est incendié tout vivant, après avoir eu les poings coupés !

Nous sortons dans la matinée, le P. Aubert et moi, nous allons sur les bords de la Seine pour mesurer l'étendue des désastres causés par l'incendie. Nous trouvons le beau boulevard Malesherbes horriblement ravagé par la mitraille, la rue Royale à moitié détruite par le feu, la place de la Concorde gravement endommagée dans les objets d'art qui la décorent, et la plupart des monuments et des palais qui bordent la rive gauche devenus la proie des flammes. Une épaisse fumée s'élève de ces nombreux foyers, ainsi que d'innombrables flocons de papiers brûlés que le vent emporte dans toutes les directions. En passant sur le pont de la Concorde, d'où l'on

voyait avec effroi, sur la berge de la Seine, cinquante-quatre cadavres de communeux tués la veille sur une barricade voisine, nous rencontrons un jeune homme qui nous apprend la mort de Raoul Rigault. Il a vu son cadavre jeté sur un fumier après avoir été fusillé.

Nous revenons par les Champs-Élysées. Cette magnifique promenade, ordinairement si élégante et si animée, n'offre maintenant que ruine et désolation. Le sol jonché d'arbres abattus, les kiosques et les réverbères brisés, le palais de l'Industrie ne présentant plus une seule vitre intacte, tout atteste l'acharnement du combat. En avançant, nous entendons tout à coup un grand bruit suivi d'un nuage de poussière et d'un mouvement d'effroi parmi les rares passants. Un employé nous dit : « C'est un obus qui vient de tomber là. » Cet obus venait des batteries insurgées. — Telle était la menace que la Commune expirante faisait planer sur nos têtes durant ces tristes jours.

Nous rencontrons des convois de prisonniers que les soldats escortent, et qui soulèvent sur leur passage les clameurs irritées et les malédictions de la foule. Le cri : « A mort ! à mort ! » domine tous les autres. Le sentiment des périls courus et des pertes subies, la vue des incendies allumés et de ceux que font craindre encore les pétroleux répandus partout, expliquent cette tenue des Parisiens, généralement si humains. Il faut dire aussi que ces scènes sanglantes ont quelque chose d'horriblement contagieux, et que, sous l'influence de l'instinct de conservation monté à son plus haut degré, et des haines déchaînées par la guerre civile, les mouvements les plus cruels se communiquent souvent aux natures les plus paisibles, quand la piété ne les gouverne pas.

Ce phénomène se produisait sous nos yeux, et en nous faisant assister à l'un des plus lamentables effets des

guerres civiles, il nous suggérait de tristes réflexions sur l'aveuglement des masses populaires, toujours implacables pour les instruments et les manœuvres, comme l'animal pour la pierre qui l'a frappé, toujours indulgentes pour ceux qui les empoisonnent en les flattant, toujours prodigues d'applaudissements pour les rhéteurs, les écrivains et les histrions qui sèment la graine des révolutions et la font mûrir.

Dans la soirée, nous voyons tout à coup se projeter sur la capitale les lueurs d'un incendie plus vaste que les précédents. Ce sont les docks de la Villette qui brûlent avec une partie de ce populeux quartier. Les flammes, étendues par le vent, prennent des proportions colossales. A dix heures du soir, les habitants de notre rue, distante d'une lieue, peuvent lire aisément à cette terrible lumière. L'épouvante est dans toutes les âmes. Les batteries de la butte de Montmartre tirent avec un redoublement d'énergie. Les insurgés ripostent avec une rage désespérée des hauteurs de Belleville et du Père Lachaise. Ces détonations incessantes de l'artillerie, jointes au bruit non moins continu de la fusillade et à l'aspect désolant des incendies qui enveloppent comme d'un nuage de sang la grande capitale, nous présentent le plus grandiose et le plus terrifiant tableau que l'imagination puisse concevoir.

Nos Pères de Royaumont, voyant ce vaste embrasement, entendant cette effroyable canonnade, se confirmaient dans leur effroi de la veille et croyaient à la destruction complète de Paris. Qui n'a pas vu ces choses se ferait difficilement une idée des émotions terribles par lesquelles nous passions.

Le vendredi 26, la bataille s'est encore un peu éloignée. On se bat au faubourg du Temple, au faubourg Saint-Antoine. L'armée se rapproche avec lenteur, mais avec

une force irrésistible des hauteurs où sont concentrées les dernières ressources de la Commune. L'ordre le plus parfait préside à ses opérations. Avares du sang de leurs soldats, attentifs à ménager la ville, les généraux aiment mieux employer plus de temps et sacrifier moins d'hommes.

L'administration ayant annoncé la reprise du fonctionnement régulier de la poste, nous écrivons dans toutes les directions pour rassurer sur notre sort et satisfaire la juste impatience de notre double famille.

Ici se place un épisode bien intéressant. Dans la journée nous vîmes, à notre grand étonnement, arriver rue de Clichy nos Sœurs de Sainte-Marthe, d'Arcueil. Elles sortaient, au nombre de cinq, de la prison Saint-Lazare ; elles y étaient restées huit jours, et nous n'en savions rien ! Leur récit nous remplit d'attendrissement ; ellesnous apparaissaient comme des confesseurs de la foi. Arrêtées à Arcueil le 19, entre quatre et cinq heures du soir, en même temps que vingt-cinq hommes, religieux, professeurs laïques et domestiques, malgré les titres que leur donnaient à la reconnaissance publique huit mois de sacrifices et de soins dévoués en faveur des blessés de l'armée et de la Commune recueillis dans le collége converti en ambulance, nos Sœurs avaient été entassées dans une voiture avec sept femmes de service, et dirigées d'abord sur la Conciergerie, puis enfermées à Saint-Lazare, ce dernier asile des femmes perdues. Les *Annales de la Sainte-Famille* ont publié une relation touchante de la supérieure, Mère Aloysia Ducau. Je crois qu'on sera heureux d'en trouver ici quelques extraits.

« ... Trois hommes armés, féroces garibaldiens, ayant l'épée nue et le revolver au poing, vinrent prendre place près de nous sur la voiture. Leurs sinistres figures n'étaient pas rassurantes.

« — Ne craignez rien, dis-je alors à mes Sœurs, nous « sommes sous le regard de Dieu.

« Et nous aussi, reprit un de ces forcenés.

« — Oui, vous y êtes, » lui répondis-je tranquillement.

« Cette parole le radoucit, il protesta qu'il ne nous voulait aucun mal. Mais le chef de l'escorte s'approcha, et après avoir fait l'appel des prisonnières, il dit à ses hommes :

« — Soyez sans miséricorde ; si elles disent un seul « mot, si vous apercevez un geste, un regard d'intelli- « gence, un papier jeté par la portière, faites votre de- « voir ; oui, répétait-il, pas de miséricorde. »

« Je considérai la physionomie de mes Sœurs, elle respirait le calme et la paix ; moi-même, en examinant ce que j'éprouvais, je ne m'étonnais plus que les religieuses de 93 allassent à la mort en chantant. Oui, nous étions bien sous le regard de Dieu !

« ... On nous mit dans une cellule où se trouvaient précisément cinq lits ; elle avait $3^{m},90$ de long sur $3^{m},30$ de large. Nous la décorâmes avec une statuette de Saint-Joseph que nous avions apportée. Nous possédions de plus une petite fiole d'eau bénite et une gravure représentant les stations du chemin de la croix ; nous puisâmes dans la méditation de la voie douloureuse tout le courage dont nous avions besoin pendant notre captivité.

« Le lendemain matin, on nous fit descendre chez le greffier, ancien cordonnier, retiré de la prison Mazas, où on ne l'avait pas trouvé assez sévère pour les détenus, et spécialement pour Mgr l'Archevêque. Craignant de perdre sa nouvelle place, il se fit brutal et grossier, et nous fit subir un interrogatoire en règle. Comme il me demandait la cause de notre arrestation, je lui répondis :

« — Je l'ignore. Peut-être a-t-on à nous reprocher les « soins que nous avons donnés depuis le mois de septem- « bre aux blessés de la garde nationale.

« — Et vos Pères, n'ont-ils rien fait?

« — Ils ont fait le bien, comme nous, au péril de leur « vie ; ils allaient sur les champs de bataille chercher les « blessés sous les balles et les obus, puis ils les portaient « à leur établissement pour les soigner de concert avec « nous. »

« Il me fit ensuite décliner mes nom et prénoms, et me demanda de quel ordre j'étais.

« — Je suis Sœur de Sainte-Marthe, de l'Association de « la Sainte-Famille.

« — Où est votre maison mère ?

« — A Bordeaux.

« — Vous n'êtes donc pas Dominicaines ?

« — Non.

« — Que faisiez-vous chez les Pères ?

« — Nous avions soin de la lingerie et de l'infirmerie « des élèves.

« — Les Pères prennent la discipline, n'est-ce pas?

« — Je n'en sais rien.

« — Et vous, la prenez-vous ?

« — Si je veux.

« Otez votre bonnet, me dit-il alors ; agacé peut-être « par le calme avec lequel je répondais à ses invectives : « je vais prendre votre signalement. »

« Lorsque j'eus posé mon bonnet sur son bureau, il ajouta :

« — Otez-votre serre-tête.

« — Que faut-il que je mette maintenant ?

« — Remettez votre bonnet.

« — Ce sont donc mes cheveux blanc que vous vouliez voir ?

« — Ils sont respectables, me répondit-il en ricanant.

« — Oui, monsieur, quand ils ont blanchi pendant « trente-deux ans au service de l'humanité souffrante. »

« Puis vint l'interrogatoire de mes Sœurs et des femmes de service. L'une de celles-ci fit le panégyrique des Pères et le nôtre. Son enthousiasme me fit sourire, mais un mauvais garnement de quinze ans me rappela à l'ordre en me disant que nous n'étions pas là pour *rigoler*. Ce fut son expression.....

« Le lendemain, dimanche, la privation de la messe et de la sainte communion nous fut bien sensible. Nous dûmes nous contenter de nous unir au saint sacrifice qui se célébrait loin de nous, et particulièrement à celui qu'offrait à Rome notre saint Père le Pape, prisonnier comme nous en haine de l'Eglise. Nous ouvrîmes ensuite au hasard l'*Imitation de Jésus-Christ*. Nous tombâmes sur le chapitre de la Résignation dans les souffrances. Notre cœur s'émut bien vite aux paroles qu'il contenait, et nos larmes coulèrent. Nous devons à la vérité de dire que nous ne pleurions pas sur nous-mêmes, mais sur tous ceux qui nous sont chers et que nous étions exposées à ne plus revoir. Au milieu des scènes sanglantes qui désolaient la France, quel sort était réservé à nos bons Pères Dominicains? Qu'advenait-il de notre famille religieuse? Ces pensées nous navraient le cœur, et en songeant surtout à nos Supérieurs, nous n'avions qu'une prière au cœur et sur les lèvres : « Seigneur, faites qu'ils ne sachent « pas où nous sommes : ils souffriraient trop à notre sujet ! » Comment aujourd'hui remercier assez le bon Dieu de nous avoir si bien exaucées, puisqu'on a appris en même temps notre séjour à Saint-Lazare et notre délivrance?

« ..... Le dimanche soir, on nous fit prendre l'air dans une cour destinée à la promenade des prisonnières. On nous épargna le désagrément de nous y trouver en même

temps que les mauvaises filles détenues dans l'établissement. Mais cette faveur nous attira la malveillance de la mégère qui nous surveillait. Elle nous défendit le moindre mot, le moindre signe, et nous n'eûmes pas même la consolation d'adresser un regard de sympathie à trois Sœurs de Picpus que nous aperçûmes à quelques pas de nous.....

« Le mardi 23, l'armée de Versailles approchait ; les employés de la prison sentirent la nécessité de se faire bien venir de nous, afin de se ménager notre protection en cas de besoin. La mégère dont je viens de parler nous reprocha aimablement de ne pas manger assez. Le directeur vint nous faire une visite et se recommander à nous, en nous priant de rendre bon témoignage de lui ; puis il nous envoya du café. Nous comprenions ce qui nous valait ces nouveaux procédés.....

« Enfin les soldats entrèrent... Ils furent si douloureusement étonnés de voir les prisons remplies de religieuses, que les larmes leur vinrent aux yeux. Leur surprise redoubla quand ils nous aperçurent, nous qui avions soigné plusieurs des leurs à Arcueil.

« — Eh quoi ! nous dirent-ils en souriant tristement, « vous êtes donc maintenant des Madeleines ?

« — Non, répondis-je, mais nous sommes prisonnières « depuis huit jours. »

« Et nous leur donnâmes les détails de notre arrestation.

« Ce récit mit à son comble l'irritation de ces braves soldats contre la Commune : tous voulaient marcher en avant pour exterminer au plus vite les insurgés. Le capitaine Pocy, qui était à la tête de nos libérateurs, nous déclara qu'en temps de guerre il pardonnait tout, même le pillage et l'incendie, mais qu'il ne pardonnerait jamais l'incarcération des religieuses à Saint-Lazare. Puis il nous

témoigna son contentement d'avoir été choisi pour nous délivrer.

« Non, ajouta-t-il, vous n'êtes plus prisonnières, les « portes vous sont ouvertes avec bonheur ; mais, comme « il y a du danger à sortir, parce qu'on se bat tout près « de l'établissement, je vous engage à rester ici ; deman- « dez-moi tout ce dont vous aurez besoin, et je vous le « procurerai. »

« Il en agit de même avec les quatre-vingt-quatre Sœurs de Picpus, et, bien qu'il ne nous restât plus qu'une nuit à passer dans la prison, on nous donna une grande chambre avec d'excellents lits. Dans la même journée, le général Franzini vint nous voir et nous témoigna sa satisfaction de nous mettre en liberté. Il nous promit de venir nous chercher le lendemain pour nous conduire à la rue de Clichy, et ne voulut pas absolument nous fixer son heure, nous assurant que la nôtre serait la sienne. Nous réglâmes le départ pour le lendemain 26, à midi et demi.

« En attendant l'heure de notre départ, la haute direction de l'ambulance me fut confiée. Le capitaine Pocy déclara au directeur et aux employés de la maison qu'ils auraient à prendre mes ordres pour toutes choses. On établit un poste dans la maison, et l'on prit des mesures pour que rien ne manquât aux religieuses, en dédommagement de ce qu'elles ne pouvaient encore jouir pleinement de leur liberté...

« Le vendredi matin je reçus du général Franzini une lettre accompagnée de sa photographie. Le général s'excusait de ne pouvoir lui-même nous accompagner à la rue de Clichy. Le capitaine Pocy nous offrit une voiture et une escouade de quatre hommes. « Au reste, ajouta-t-il, il « n'y a plus de danger, puisque tous ces quartiers sont en « notre pouvoir. » Nous jugeâmes alors inutile de fatiguer ces hommes sans nécessité, et nous acceptâmes simple-

ment la voiture, en remerciant le capitaine de toutes ses bontés. Au moment de partir, nous le rencontrâmes avec un énorme panier rempli de provisions qu'il voulait distribuer à toutes les religieuses de l'établissement, en commençant par nous. Nous essayâmes de refuser en disant que nous allions trouver tout ce qu'il nous fallait chez nos bonnes Sœurs de Paris ; le capitaine insista tellement que nous dûmes accepter du chocolat et un pot de confiture. Nous lui témoignâmes de nouveau notre gratitude, et nous fîmes nos adieux à cette maison de Saint-Lazare, trop renommée dans toute la France à cause du personnel qui l'habite.

« Il serait difficile de dépeindre l'accueil que nous avons reçu de nos chères Sœurs de la rue de Clichy, et surtout de Mme Chopin, la fidèle gardienne de nos maisons de Paris pendant les mauvais jours. Notre arrestation leur avait été complétement inconnue, et en apprenant les tristes détails de nos huit jours de détention, elles cherchèrent par leurs soins et leur affection à nous les faire oublier. La vie de famille nous paraissait meilleure que jamais, après le séjour de la prison ; il nous semblait sortir d'un affreux rêve, et nous osions à peine croire à une si douce réalité. »

Nos Sœurs de Sainte-Marthe ainsi délivrées, il leur tardait vivement de savoir le sort des Pères Dominicains. Dès le lendemain, les journaux nous l'apprirent. Ces vénérables religieux, ayant à leur tête le P. CAPTIER, après avoir subi une dure détention de quatre jours au fort de Bicêtre, avaient été traînés à Paris le jeudi 25, et fusillés à l'avenue d'Italie. Avant de tomber, le P. CAPTIER avait jeté à ses compagnons de martyre ce sublime mot d'ordre : « Allons, mes amis, c'est pour le bon Dieu ! »

Le samedi 27 fut marqué par le massacre de la rue Haxo. Quarante-sept otages, parmi lesquels se trouvaient

le P. Olivaint et deux autres Pères Jésuites, les quatre principaux Pères de la Société de Picpus, et quelques ecclésiastiques du clergé séculier, avec trente-cinq militaires de différentes armes, furent tirés de la Roquette, conduits à Belleville au milieu des outrages dont une foule immonde les abreuvait, et fusillés, ou plutôt écharpés avec une rage inexprimable.

C'est ainsi que s'achevait cette semaine à jamais néfaste. Le dimanche 28 vit enfin le terme de cet affreux carnage. Dans la soirée, nos soldats s'emparèrent du cimetière du Père-Lachaise, dernier repaire de l'insurrection, et le maréchal Mac-Mahon put proclamer que « l'armée de la France » venait de délivrer Paris en écrasant la plus formidable et la plus odieuse révolution qui se fût jamais vue.

C'était le saint jour de la Pentecôte. Le matin, nous avions chanté, avec un sentiment profond des besoins de notre malheureux pays et du seul remède propre à guérir ses blessures : *Hostem repellas longius*, *pacemque dones protinus. Emitte Spiritum tuum et creabuntur*, *et renovabis faciem terræ.*

Le silence s'était fait tout à coup sur la capitale. Plus de coups de canon ni de fusillade. Après deux mois passés sous un tonnerre ininterrompu et sous la continuelle menace d'une mort violente, cette brusque transition nous semblait un retour à une nouvelle existence. Nous avions repris notre costume religieux, hier si cruellement proscrit, aujourd'hui si honoré. Les soldats fraternisaient avec nous et nous donnaient partout de touchantes marques de respect. De nombreux bourgeois nous abordaient dans la rue pour nous serrer la main avec émotion et nous féliciter d'avoir échappé aux monstres de la Commune. Il était trop évident que la guerre aux prêtres avait été le trait dominant de cet infernal régime, et nous goûtions le

bénéfice de la plus sympathique et de la plus chrétienne réaction. Le sang de l'Archevêque et de tant d'ecclésiastiques massacrés nous recouvrait comme d'une auréole d'estime et de vénération. Jamais le clergé ne s'est vu si universellement l'objet des égards publics. Mais, hélas! ce bon mouvement de la conscience publique, si parfaitement justifié, et qui devrait être l'état normal d'une société chrétienne, devait trop peu durer.

Le temps, ce jour-là, était superbe. Les rues regorgeaient d'une foule empressée à visiter les ravages du fer et du feu, et unanime à charger la Commune des plus énergiques imprécations; Paris ressemblait à une ville prise d'assaut; la plupart de ses monuments étaient en cendres, les maisons détruites se comptaient par centaines, sans parler des innombrables dégâts moins considérables dont tout le monde à peu près avait à se plaindre. Notre quartier avait été le plus épargné, grâce à la prompte arrivée de l'armée. A la rue de Saint-Pétersbourg nous n'avions que des dommages peu graves, et aucune de nos trois communautés de Sœurs n'avait souffert. Nous étions tenus à de bien vives actions de grâces envers la divine Providence. Placés sous le feu immédiat des batteries de Montmartre, le IXe arrondissement, et surtout le VIIIe, si détesté par la Commune, qui n'y avait recueilli que de l'opposition et du mépris, auraient été certainement foudroyés et détruits, si les insurgés étaient demeurés quelques jours de plus maîtres de cette formidable position. Le grand parti que l'artillerie de l'armée venait d'en tirer contre les puissants moyens de résistance de l'insurrection nous aidait à comprendre l'effroyable péril auquel nous avions échappé. Dieu nous avait visiblement gardés.

Le lendemain matin, 29, nous sortîmes, le P. Aubert et moi, pour nous rendre à l'archevêché. J'avais, au préalable, fait tomber ma barbe vieille de soixante jours. Nous

étions en soutane. On avait annoncé que le corps de Mgr l'Archevêque était exposé dans une chapelle ardente, et nous tenions à faire des premiers notre pèlerinage à cette glorieuse dépouille de la plus illustre victime de la Commune. On venait à peine de l'embaumer; les préparatifs de la chapelle ardente n'étaient pas encore finis. Nous considérâmes avec émotion cette tête démesurément enflée, ce visage tuméfié autant, peut-être, par un ensevelissement de quatre jours que par les coups des assassins, ces deux doigts de la main droite fracassés par les balles au moment où il bénissait ses meurtriers, ces vêtements qu'il portait dans sa prison et au moment de sa mort, et avec lesquels on l'avait jeté dans une fosse commune au cimetière du Père-Lachaise. A côté, dans un cercueil fermé, se trouvait le corps de Mgr Surat, rendu trop méconnaissable par les fureurs de ses assassins pour être exposé aux regards. Nous nous prosternâmes entre ces deux prélats, bien plus pour nous recommander au mérite de leur martyre que pour recommander leur âme à Dieu.

Nous revînmes par le quartier Latin, voulant voir Notre-Dame et la Sainte-Chapelle. En avançant, nous pûmes nous convaincre que nous étions les premiers à reparaître en habit ecclésiastique. Notre présence attirait tous les regards et provoquait à tout moment des témoignages d'étonnement et de sympathie. Une femme du peuple, d'un âge avancé, vint se placer devant nous, comme pour nous voir de plus près, et, levant les mains au ciel en pleurant, elle nous fit une profonde révérence. Nous sûmes un peu plus tard que cette sortie en soutane était peut-être prématurée et pouvait n'être pas sans danger. Dans ces premiers jours, en effet, plusieurs coups de fusil furent tirés sur des prêtres par des communeux cachés, qui révélaient ainsi le fond de leur cœur.

Nous vîmes à Notre-Dame les traces de l'incendie allumé à l'entrée du chœur par les communeux, et qui heureusement n'avait pu entamer ce solide et merveilleux monument. C'est le vendredi 26 mai que les incendiaires avaient essayé de brûler la vieille basilique, en mettant le feu à une sorte de bûcher composé des chaises et des bancs. Cela fait, les misérables s'étaient sauvés, car les troupes de Versailles n'étaient plus qu'à quelques pas ; de prompts secours avaient arrêté le feu. Les dégâts néanmoins étaient considérables et ont été évalués à plus de 300 000 francs.

La préservation de la Sainte-Chapelle avait quelque chose de miraculeux. On sait que cette ravissante inspiration de la piété de saint Louis, ce type si exquis de l'architecture chrétienne au treizième siècle, est enclavée dans les bâtiments du palais de justice. Elle était restée debout entre l'incendie de ce palais et celui de la préfecture de police. Le feu s'était arrêté à 1 mètre de ses murailles, par respect pour ce merveilleux reliquaire de la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Et sa flèche harmonieuse s'élançait, au milieu d'un épais nuage de fumée, comme pour proclamer la pensée d'un Dieu immuable au-dessus de tant de catastrophes et de ruines, et pour attester la survivance de l'Eglise à tous ses ennemis. Il est remarquable et vraiment prodigieux que, de tous les monuments sacrés que possède Paris, un seul, l'église de Bercy, ait été complétement la proie de l'incendie. Tous les autres n'ont subi que des dégâts aujourd'hui réparés. Certes, ce n'est point la faute des communeux si nos églises sont encore debout. Mais ils ont pu connaître que

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

La Légion d'honneur, la Justice, les Finances, la Royauté,

le Conseil d'Etat, la Municipalité, la Noblesse, l'Argent, toutes les puissances de ce monde n'ont pas si bien défendu leurs palais que Dieu n'a préservé ses temples.

Nous jetâmes ensuite un regard attristé sur les ruines fumantes de l'Hôtel de ville et des nombreux établissements publics ou maisons particulières qui, aux alentours de ce palais et tout le long de la rue de Rivoli, étalaient leurs débris calcinés; puis sur les ruines plus imposantes des Tuileries, du Palais-Royal, du ministère des finances, de la rue Royale; et nous rentrâmes enfin à la maison. Elle nous parut bien vide, et nous conçûmes le vif désir de la voir au plus tôt se repeupler de son personnel ordinaire.

Peu de jours après, notre très-révérend Père Général arrivait de Royaumont avec nos autres Pères et Frères. Le F. Hourdier, déposant son uniforme de mobile, nous revenait de la Bretagne. Nous nous retrouvions tous sains et saufs, après une séparation si longue et tant de cruelles péripéties.

De tous les points de la Congrégation nos Pères nous écrivaient pour s'associer à la joie de notre délivrance et aux accents de notre gratitude. Nous goûtions ainsi dans sa plus large mesure le charme de la vie de famille. Et tous ensemble nous bénissions l'infinie bonté de Dieu, qui nous avait sauvés des périls de la guerre et des fanges de la Commune : *Eduxit nos de lacu miseriæ et de luto fæcis* (ps. xxxix, 3). Puissions-nous, pour les périls à venir, ne pas démériter d'une protection si puissante et si douce, *qui de tantis periculis nos eripuit, in quem speramus quoniam et adhuc eripiet* (II Cor., i, 10)!

L. J.-C. et M. I.

L. Soullier, o. m. i.

LE GRAND SÉMINAIRE

DE FRÉJUS

PENDANT LA GUERRE ET LA COMMUNE.

LETTRE DU R. P. RALAIN AU R. P. SOULLIER.

Fréjus, le 31 janvier 1873.

Mon Révérend Père,

Pendant la guerre et pendant la Commune, nous avons eu nos épreuves et nous avons voulu nous rendre utiles; le grand séminaire de Fréjus a servi tour à tour de caserne et d'ambulance.

Nous ouvrîmes nos portes aux mobiles du Var, pour la première fois, le 11 septembre 1870. On m'apporta au commencement du dîner la dépêche qui les annonçait et dans laquelle on requérait le séminaire. Grand fut notre émoi. Quelles étaient les dispositions d'esprit de ces jeunes gens qui allaient arriver dans une heure? Pourquoi venaient-ils à Fréjus? Combien de temps séjourneraient-ils au milieu de nous? On ne le disait pas. Nous savions que c'était la jeunesse du Var et qu'on n'avait pu encore la former à la discipline militaire; nous connaissions l'agitation fiévreuse et antireligieuse qui avait suivi la proclamation de la république; nous entendions depuis huit jours les propos, les vociférations, les chants les plus étranges; des bruits sinistres venaient de Nice

ajouter à l'impression si pénible produite par la nouvelle de nos derniers désastres; en un mot, tout concourait à aggraver la tristesse de nos pressentiments. Aussi quelques ecclésiastiques promus aux saints ordres le matin même, après deux jours de retraite, à cause des incertitudes de l'avenir, se hâtèrent de céder la place aux visiteurs inattendus. Sur le conseil de Mgr l'Evêque et d'autres personnes sages, je m'empressai de mettre en lieu sûr nos vases sacrés, nos papiers les plus importants et les objets de valeur. Quelques instants après nous étions, le P. CHEVALIER et moi, à la porte d'entrée et la troupe défilait devant nous. Mais ce défilé suffit pour nous rassurer pleinement. Tous se montrèrent convenables et nous saluèrent en passant. Un officier en remarqua un seul qui s'abstenait, par oubli peut-être ; il le reprit vertement : « Saluez donc M. l'abbé, lui dit-il; c'est bien le moins que vous puissiez faire quand on vous reçoit si bien. »

En effet, nous mettions de tout cœur tout ce que nous avions à leur disposition. Nous fîmes très-bon ménage, et le soir même nous étions amis. Les uns et les autres se montrèrent satisfaits. Un de ces soldats improvisés fut si touché de notre obligeance, qu'il écrivit le lendemain à son père, pauvre paysan imbu de préjugés et de préventions contre les prêtres : « Les curés ne sont pas ce qu'on vous a dit; si vous les connaissiez bien, vous ne les haïriez pas ; nous sommes à Fréjus, logés au séminaire ; le curé qui nous a reçus nous traite comme ses enfants. »

Au départ, le colonel remercia la ville par un ordre du jour très-flatteur pour les habitants. Il crut devoir signaler à Toulon, à Draguignan et à Paris l'accueil cordial et patriotique que ses hommes avaient reçu. Le séminaire eut une mention spéciale. Il fallut à tous en effet beau-

coup de bon vouloir pour loger tant de monde que l'on n'attendait pas. Le dimanche soir, nous comptions plus de cinq mille hommes de troupes à Fréjus ou dans les environs. Plusieurs allèrent coucher à notre maison de campagne et nous en avions huit cents au séminaire : les cellules, les salles, les corridors, la chapelle elle-même, tout était rempli, et de quelle manière !

Les journaux ont dit alors pour quel motif on dirigeait des troupes vers la frontière d'Italie. Je n'ai pas à apprécier en ce moment ce qu'auraient pu faire ces jeunes gens, aux costumes les plus variés, mal armés et si peu experts dans le métier des armes. Je serrai la main à un jeune sergent que j'avais connu dans un voyage à Rome et qui n'avait jamais tiré un coup de fusil.

Deux ou trois jours après, nous avions retrouvé le calme de notre solitude, je veux parler du calme que l'on pouvait goûter à cette époque.

Cependant nous comprîmes bientôt que la rentrée ne pourrait avoir lieu à l'époque ordinaire. Avant de revenir auprès de nous, nos chers séminaristes devaient passer par de rudes épreuves. Dieu, dont les desseins sont toujours inspirés par une sagesse et un amour infinis, voulait sans doute éprouver leur vocation et mûrir leur vertu. Nos Pères étaient presque tous dispersés dans diverses maisons. Le P. BENEDIC était à Notre-Dame de l'Osier, le P. DUVIC à Notre-Dame de Bon-Secours ; le P. LEROND était, à Rome, le témoin désolé du triomphe de la révolution ; le P. SIMONIN, à Nancy, voyait passer sous ses yeux le long cortége de nos soldats prisonniers et l'aigle noire de nos barbares vainqueurs. Le P. CHEVALIER et le Supérieur gardaient le séminaire. Or les vacances n'étaient plus des vacances ni pour nos élèves ni pour nous, surtout depuis le 4 septembre. Si je pouvais transcrire ici les lettres que je recevais à cette époque, il se-

rait facile de juger combien nos ecclésiastiques étaient à plaindre. Ils ne pouvaient sortir de chez eux, se montrer à la porte de leurs maisons, sans être interpellés, insultés, menacés par les voisins ou par les passants, ou bien même par d'anciens amis d'enfance. Les mobilisés les réclamaient dans leurs rangs chaque jour, et les autorités civiles, au lieu de les protéger, conformément à la loi, prenaient trop souvent un cruel plaisir à joindre leur malveillance et leurs rigueurs à ces avanies et à ces menaces. Quelques-uns furent contraints de faire l'exercice sur la place publique ; d'autres, ne sachant que devenir, s'engagèrent. Un de ces derniers, excellent jeune homme, est mort à l'hôpital militaire de Toulon.

Un arrêté de M. Cotte, préfet du Var, radical de la plus belle eau, vint sanctionner et activer la persécution dont nos élèves étaient l'objet. Cet homme, sans instruction et sans valeur, fier de marcher sur les traces de son collègue des Bouches-du-Rhône, n'eut pas plutôt connu l'arrêté d'Esquiros, qu'il appela sous les drapeaux les séminaristes du Var. Mgr l'Evêque lui écrivit pour protester contre cette mesure, aussi arbitraire qu'injuste. Je veux transcrire ici la réponse qui fut faite au vénéré Prélat plus de quinze jours après ; elle peint assez bien le préfet et son temps :

Draguignan, 29 octobre 1870.

« Monsieur l'Evêque,

« Mes nombreuses occupations m'ont empêché de répondre jusqu'à ce jour à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser ensuite de mon arrêté du 13 octobre.

« Croyez bien, monsieur l'Evêque, qu'en prenant cette détermination je n'ai consulté que les sentiments de jus-

tice qui doivent présider à toutes les décisions. Le retard apporté aux études des jeunes étudiants ecclésiastiques ne peut leur être plus préjudiciable qu'aux étudiants des écoles de droit et de médecine. Une autre considération me guidait. Il faut autant que possible suivre le courant de l'opinion publique. Or, dans le département du Var, on considérait comme une injustice l'exemption de service des congréganistes et des jeunes séminaristes.

« En prenant mon arrêté du 13 octobre, j'ai, je crois, prévenu les violences auxquelles, dans certaines localités, on n'aurait pas manqué de se livrer contre eux. Le danger grandit; vous pouvez, monsieur l'Evêque, contribuer dans une large part à réchauffer l'enthousiasme des citoyens.

« Que les séminaristes donnent l'exemple du civisme. Qu'ils prêchent la guerre sainte; ils peuvent entraîner les tièdes, et assurer peut-être le salut de la patrie.

« Veuillez agréer, monsieur l'Evêque, l'assurance de ma haute considération.

« COTTE, »

Il n'y avait donc rien à espérer de ce côté-là. J'avais prié Monseigneur, dès le commencement, de porter ses réclamations à Tours. Un grand vicaire avait écrit, mais la réponse n'arrivait pas, et la situation empirait toujours : nos pauvres abbés étaient traqués de toutes parts. Ils écrivaient lettres sur lettres pour demander une ligne de conduite, protection et conseils. C'est surtout au Supérieur qu'ils s'adressaient. Je les réconfortais de mon mieux; je leur conseillais de ne céder qu'à la force; mais, en définitive, que pouvions-nous faire pour eux? Ce fut la période la plus pénible pour nos élèves et pour nous. Dans cette perplexité extrême, j'écrivis à M. le chanoine BONNAUD, à Tours, pour lui faire connaître notre situation, et le prier d'en informer Mgr l'Archevêque. J'espérais que l'il-

lustre prélat, que j'ai tant de motifs de vénérer comme le meilleur des pères, nous aiderait de ses conseils et de sa haute influence, si la chose était possible. Sa Grandeur, malgré d'accablantes occupations, daigna m'écrire aussitôt de sa main une longue lettre. Je n'essayerai pas de dire tout le bien que cette réponse me fit au cœur. J'y trouvai les conseils d'une prudence consommée, un encouragement à la résistance, et l'assurance que les ministres de Tours nous donneraient raison et feraient respecter la loi. Le lendemain du jour où j'avais reçu cette bonne lettre, Mgr de Fréjus recevait du ministre de l'intérieur la dépêche suivante : « Je rappelle à M. le préfet du Var que les élèves des séminaires sont dispensés du service militaire, et je l'invite à révoquer tout ordre contraire.

« GAMBETTA. »

Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien à la bienveillante intervention du vénérable Archevêque que nous devions cet acte de justice vainement réclamé jusqu'alors. Je ne fus que l'interprète de tous en remerciant Mgr GUIBERT de l'immense service qu'il nous avait rendu.

Protégés désormais contre l'arrêté du préfet radical, nous crûmes pouvoir espérer le repos, et nous résolûmes de rappeler nos élèves au séminaire. Les Pères absents furent avertis, et *la Semaine religieuse* du diocèse annonça le jour de la rentrée. Mgr de Fréjus avait donné toute son approbation à la mesure prise. Malheureusement il fallut donner contre-ordre le lendemain. Certaines confidences faites à Sa Grandeur lui firent conclure que les esprits étaient encore trop surexcités et trop hostiles : on ne pouvait sans imprudence rappeler nos ecclésiastiques au séminaire.

Si nous avions pu du moins consacrer ces loisirs forcés à soigner nos pauvres soldats ! Je me disposais à faire de

nouvelles démarches à cette fin, lorsque nous apprîmes que notre maison allait servir de caserne. Les membres de la commission municipale du 4 septembre furent tout heureux de nous annoncer cette bonne nouvelle. J'aurais bien quelques histoires à raconter au sujet de nos illustres édiles, mais cela nous mènerait trop loin.

Parlons de nos mobiles du Var. Ils arrivèrent six cents; trois cents vinrent loger au séminaire, et c'est au séminaire que tous devaient prendre leurs repas. Ces jeunes gens étaientrentrés à Toulon après une campagne de deux mois, n'ayant connu de la guerre que les marches, la pluie, le froid et la faim. Ils avaient vu les Prussiens, mais sans se battre contre eux. En les voyant si mal armés, si mal vêtus, si mal formés et si peu disciplinés, Garibaldi lui-même n'en avait pas voulu. Ils revinrent, irrités par les souffrances endurées et par des privations qu'on aurait pu leur épargner, mécontents de la plupart de leurs chefs, qu'ils méprisaient, et autorisés à s'en donner d'autres par voie d'élection. Je ne veux pas être injuste ; plusieurs de leurs officiers devaient avoir un mérite réel. Quoi qu'il en soit, ces mobiles étaient partis de Toulon pour Fréjus sans pain et sans argent. Ils arrivèrent à dix heures du matin, à jeun, et on ne leur avait encore fait aucune distribution à quatre heures du soir. Nous eûmes compassion d'eux; nous leur fîmes préparer une bonne soupe, et nous continuâmes à la leur donner matin et soir pendant trois jours. Un vieux maréchal des logis en retraite, dont je ne veux pas médire, faisant les fonctions de capitaine, paraissait s'accommoder très-volontiers de ce régime. Je le fis prier par le président de la commission municipale de vouloir bien pourvoir aux besoins de ses mobiles et organiser toutes choses. Il ne se hâtait pas. Je l'aborde un jour et je lui dis : « Vous voyez que nous avons mis de bon cœur à la disposition de vos

hommes toute la maison, chambres, salles, réfectoire et cuisine. Nous leur avons livré à peu près tout le mobilier, ustensiles, couvertures, paillasses et matelas. Ils brûlent notre huile, notre bois et notre charbon, etc. Nous leur rendrons volontiers tous les autres services que nous pourrons rendre ; mais nous ne sommes pas assez riches pour les nourrir ; vous avez leur paye; donnez-la-leur, et réglez tout comme dans une caserne. Assurez-nous seulement l'ordre et la propreté. » On me fit de belles promesses qu'on ne tint guère ; mais enfin nos mobiles se mirent à faire eux-mêmes, à la cuisine et dans les cours, la *popote* et le *rata*.

Cependant j'acquis bien vite la certitude qu'il faudrait être sur pied du matin au soir et souvent une partie de la nuit. Je dus bien des fois, sans galons et sans titre, me constituer caporal, sergent et capitaine. Mais, pour ne pas compromettre trop vite mon autorité, pour pouvoir intervenir avec quelque chance de succès dans les circonstances plus graves, je dus fermer souvent les yeux et tolérer malgré moi beaucoup de choses. Que faire avec quelques centaines de jeunes gens, la plupart sans éducation, complétement abandonnés à eux-mêmes dans le désœuvrement le plus absolu, sans règlement et sans chefs? Que pouvaient-ils faire eux-mêmes ? Ils jouaient, ils chantaient, ils dansaient, ils faisaient un sabbat et une musique d'enfer. Nous fermions les portes à dix heures du soir, surtout pour être assurés que des femmes ne s'introduiraient pas dans la maison. Mais combien de fois n'ai-je pas dû me lever pour ouvrir aux retardataires, qui ne pouvaient pas toujours se tenir debout ! Il n'était pas rare aussi d'être réveillés au milieu de la nuit par le bruit de quelque dispute ou par des espiègles qui, épris d'un singulier amour de la cloche, prenaient plaisir à carillonner.

Si nous avions pu du moins attirer ces jeunes gens à la chapelle ! J'eus d'abord un peu d'espoir, quelques-uns répondirent à mon appel ; mais le respect humain, l'indifférence, l'irréligion de plusieurs rendirent mes efforts à peu près inutiles. S'il fallait juger de toute la jeunesse française par les mobiles que nous avions ici, quel serait l'avenir religieux de notre pauvre France ? Jamais je n'ai entendu autant de blasphèmes que pendant cette triste saison d'hiver. Il y avait sans doute plus d'habitude que de malice dans toutes ces paroles horribles proférées à chaque instant du jour, sous nos fenêtres, contre Dieu et contre Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais quelle déplorable éducation de famille révèlent de si tristes habitudes! D'ailleurs, il y avait bien aussi, hélas ! la part de l'impiété et de la haine. Qu'on en juge par quelques faits qui nous ont navré le cœur. Certaines cellules devenaient de vrais tripots pendant la nuit. Un des joueurs, qui avait perdu en quelques heures 200 ou 300 francs, fut pris d'un accès de rage. Il se mit à vomir les plus épouvantables blasphèmes. En levant les yeux, il aperçoit au-dessus de sa tête le crucifix appendu à la muraille. Cette vue l'exaspère : « Coquin de..., s'écrie-t-il dans le paroxysme de la fureur ; ah ! tu n'as pas voulu me faire gagner ! C'est toi qui m'as fait perdre, tu me le payeras ; tiens... brûle maintenant. » Et il approche du signe sacré de notre rédemption du papier et divers objets enflammés. Et pendant que le pied de la croix brûlait, le malheureux ricanait et blasphémait comme un damné qui serait revenu sur la terre. Faut-il ajouter qu'un grand nombre de ces crucifix, qui forment pendant les vacances le seul ornement de chaque cellule, furent égarés, mutilés ou brisés par les mobiles, en trop grand nombre pour que nous puissions tout expliquer par des accidents involontaires ?

Citons encore une parole satanique. Deux jeunes mo-

biles arrivaient à Fréjus quelques jours après les autres. Ils cherchaient un logement ; on leur indiqua naturellement le séminaire. Au moment où ils allaient franchir la porte, l'un de ces misérables s'arrête tout à coup : « Oh ! dis donc, c'est la maison des curés, je n'entre pas ici, moi ; allons-nous-en, ça sent l'hostie. » L'hostie ! la manne du ciel, le pain des anges, le plus précieux trésor de l'Eglise ; l'hostie ! qui embaume et nourrit nos âmes, qui protége le monde. Ah ! si vous connaissiez sa saveur et sa vertu, jeune homme, au lieu de ce dédain sacrilége, vous seriez heureux de l'adorer et de lui donner votre cœur. Anges du séminaire, gardiens invisibles du tabernacle, entourez, louez, chantez cette divine hostie. Et vous, chers lévites, nos fils et les amis de Jésus hostie, hâtez-vous de revenir, nous nous prosternerons ensemble entre le vestibule et l'autel ; nous demanderons pardon pour vos frères coupables ; nous dédommagerons la sainte hostie par nos adorations, notre reconnaissance et notre amour.

Grâce à Dieu, tous nos mobiles n'étaient pas animés de sentiments si pervers ; beaucoup déplorèrent avec nous ces paroles et ces actes impies. Les uns et les autres nous respectèrent toujours lorsque nous nous trouvâmes en contact avec eux. Un seul fit exception au moment de leur départ. Il était à la fenêtre d'une cellule tandis que j'accompagnais au parloir un certain nombre de ses camarades qui étaient venus me remercier et me faire leurs adieux. En me voyant, il me salua d'un cri très-connu. Je me contentai de me tourner vers lui et de lui dire en souriant : « A la bonne heure, voilà une manière toute nouvelle de remercier les gens ; je vous remercie, mon ami. » C'en fut assez ; il disparut tout honteux, et ceux qui l'avaient entendu protestèrent aussitôt avec une énergie et une cordialité que je suis heureux de consigner ici à leur louange.

Nos hôtes partirent enfin. Ils allèrent rejoindre l'armée de l'Est, partager ses plus terribles épreuves. Plusieurs m'ont écrit depuis, combien ils avaient eu à regretter le séminaire de Fréjus. D'autres sont tombés dans les montagnes du Jura, ou ont succombé dans les hôpitaux de la Suisse.

Faut-il raconter dans quel état ces jeunes gens laissèrent la maison ? Quel désordre affreux ! quelle malpropreté ! que de dégâts ! Un grand nombre de lits en fer, de chaises, de tables, de bancs étaient brisés. Les ustensiles de cuisine étaient détériorés ou avaient disparu. Les matelas, les paillasses, les couvertures étaient dans un état de détérioration inexprimable. Notre provision d'huile pour les lampes, de bois et de charbon, était presque épuisée. Une salle du rez-de-chaussée et le troisième étage surtout gardaient les preuves indéniables et nombreuses d'une saleté dégoûtante. Je voulais que le président de la commission municipale vînt constater par lui-même le triste état de la maison. Il ne vint pas. Un de MM. les Grands Vicaires m'ayant fait demander ce qu'il y avait de fondé dans les bruits qui couraient sur certains faits et gestes de nos mobiles, je lui proposai de venir avec moi, s'il en avait le courage. Nous parcourûmes les trois étages, mais non sans peine ; plus d'une fois nous n'avions pas su *où poser le pied*. . Quatre mois après, malgré bien des lavages, malgré toutes les précautions prises, nous n'avions pu délivrer le séminaire d'une odeur infecte. On aurait dit qu'elle avait pénétré pour toujours le sol et les murailles.

Délivrés des mobiles, nous voulûmes rappeler nos élèves ; ils soupiraient depuis si longtemps après le retour ! On ne jugea pas encore le moment propice. Je fis alors de nouvelles tentatives pour avoir des blessés. Leur présence nous permettrait de réunir un certain nombre de séminaristes. La plupart s'étaient offerts pour les fonctions

d'infirmiers ; et, s'il m'est permis de le dire en toute simplicité, je désirais moi-même bien vivement pouvoir me dévouer pour nos pauvres soldats. J'écrivis à l'intendance militaire, je fis deux voyages à Marseille pour mieux appuyer notre demande. A bout de patience, j'écrivis une dernière fois pour dire que nous allions rendre l'opinion publique juge de la conduite étrange que l'on tenait à notre égard. N'était-ce pas étrange en effet? Les pauvres soldats blessés et malades étaient si nombreux! ils encombraient les gares, les hôpitaux et les maisons particulières. Les lettres privées et les feuilles publiques nous disaient qu'on ne savait plus où les mettre; elles faisaient chaque jour appel au dévouement et au patriotisme de tous.

C'est alors que nous offrions un établissement situé sur la voie ferrée, à quelques minutes de la mer, dans le climat le plus doux, admirablement exposé et tout préparé pour servir d'ambulance. Nous nous offrions nous-mêmes à remplir toutes les fonctions de gardes-malades. Nous consentions même, s'il le fallait, à supporter tous les frais; et on ne nous envoyait personne.

Nous eûmes alors recours à M. le marquis de Villeneuve-Bargemon, placé à la tête de toutes les ambulances. M. le marquis s'empressa de satisfaire à nos vœux. Nous appelâmes nos élèves de philosophie, et le P. Duvic put ouvrir son cours. J'appelai aussi quelques-uns de nos théologiens pour m'aider comme infirmiers. Ai-je besoin de dire que ce que d'autres faisaient ailleurs, nous le fîmes ici de notre mieux pour nos chers malades. Le médecin de la maison les visitait deux fois par jour. Nous leur prodiguâmes nuit et jour les soins les plus affectueux et les plus dévoués. Aussi ne savaient-ils comment exprimer leur contentement et leur reconnaissance. Ils ne se lassaient pas de dire combien ils s'estimaient heureux d'être à Fré-

jus. Pendant que nous étions occupés à leur rendre quelque service, ils disaient entre eux : « C'est égal, cette fois nous avons eu de la chance. »

Je me souviens d'un pauvre garçon, voisin de mon pays natal, des environs de Saint-Vallier, qui nous était arrivé dans le plus triste état. Il paraissait presque impossible de le sauver. Lui-même était sans espoir. Le regret qu'il éprouvait de mourir sans avoir revu sa pauvre mère lui arrachait bien souvent des larmes, et par l'expression qu'il donnait à ses regrets il en faisait parfois verser à d'autres. Trois mois après son entrée au séminaire, il était guéri. Il me disait, avec une joie et un sentiment de gratitude bien difficiles à rendre : « Tout de même, je l'ai échappé belle ; sans vous, j'étais bien cuit ; si je n'étais pas venu à Fréjus, j'allais drôlement vite fumer le champ de tabac, et me voilà sauvé, gros, gaillard plus que jamais. Ah ! si ma mère me voyait !... » Il voulut me témoigner sa reconnaissance de la manière qu'il savait m'aller plus droit au cœur. Il me demanda de l'aider à arranger *ses affaires*, il se confessa, il fit ses Pâques, d'autres les firent avec lui.

Nos séminaristes arrivèrent enfin, heureux de se remettre à leurs études ; heureux d'avoir retrouvé la vie tranquille, pieuse et recueillie du séminaire. Nos derniers malades nous avaient dit adieu ; rien ne vint plus interrompre le cours de nos occupations ordinaires ; rien ne vint plus troubler le calme de notre retraite. Les Pères absents étaient rentrés ; nous pûmes jouir de nouveau, après beaucoup de tribulations, de tous les charmes de la vie de famille. Nos chers élèves nous prouvèrent chaque jour, par leur bon vouloir et leur excellent esprit, combien ils avaient à cœur de regagner le temps perdu. C'est ainsi qu'ils purent voir une bonne partie des matières de l'année.

Au mois de juillet, nous nous retrouvions en vacances. Nos Pères allèrent demander de nouveau à diverses maisons de la province le repos dont ils avaient besoin. Le P. Chevalier, toujours infatigable, prépara la retraite pastorale qu'il a pu prêcher l'été dernier, avec tant de succès, à Saint-Jean de Maurienne. Pour moi, je dus songer à poursuivre par tous les moyens possibles l'achèvement de notre nouvelle chapelle. Il y avait encore beaucoup à faire, et tous les fonds alloués par le gouvernement avant la guerre étaient épuisés. C'eût été en vain assurément que nous aurions sollicité de nouveaux secours, en d'aussi tristes circonstances. Heureusement nous avions en réserve le produit d'une loterie que j'avais organisée avec le concours de nos séminaristes, de plusieurs Pères de la Congrégation, de plusieurs membres de la Sainte-Famille et d'autres personnes charitables. Cette loterie, que Dieu, grâce à la protection spéciale de saint Joseph, nous avait permis de mener à bonne fin, nous avait donné près de 1 200 francs. Nous avions le fruit de plusieurs quêtes que j'avais faites un peu partout. Nous avions enfin des dons de quelques personnes généreuses que notre mère immaculée avait placées sur mon chemin. Nous avons pu ainsi dépenser plus de 17 000 francs sans toucher aux recettes ordinaires, qui nous sont absolument indispensables pour faire marcher la maison.

Vous savez, mon révérend Père, que mon dernier voyage n'a pas été inutile. M. le ministre des cultes a tenu la promesse qu'il m'avait faite; il est revenu sur la mesure imprévue qui nous avait frappés ; le gouvernement a payé l'abside. Il nous fournira, je l'espère, de quoi payer les trois autels que nous avons posés et la boiserie du chœur, que nous attendons.

Aujourd'hui notre chapelle fait l'admiration de tous ceux qui la voient. Elle est belle en effet dans sa simplicité,

et l'on y prie si bien ! Il est vrai qu'elle a coûté beaucoup de sollicitudes, beaucoup de fatigues, d'épreuves et de peines de tout genre. Mais ces peines étaient douces, parce qu'on les avait recherchées et acceptées pour l'amour de Dieu ; on les offrait à Jésus, à Marie et à Joseph ; aujourd'hui elles ne sont pour ainsi dire plus qu'un souvenir, elles sont plus douces encore : *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent.*

Veuillez agréer, etc.

BALAÏN, O. M. I.,
Prêtre.

VARIÉTÉS.

RETRAITE DES SUPÉRIEURS A AUTUN.

(25 août-1er septembre 1872.)

Des événements bien graves s'étaient accomplis depuis la dernière retraite générale des Supérieurs. La guerre et tous les fléaux qu'elle entraîne s'étaient déchaînés sur notre malheureuse patrie : l'invasion étrangère avait mis le comble à nos malheurs. Que d'angoisses, que de souffrances! Qui pourra jamais raconter les douleurs dont toutes les âmes étaient remplies !

Ces douleurs avaient eu plus d'intensité dans les âmes chargées d'une responsabilité quelconque, et surtout d'une responsabilité religieuse. Ceux de nos Frères qui n'ont point connu par expérience personnelle les hontes de l'invasion, ne comprendront peut-être pas ce que nous voulons exprimer. Ils ont eu leurs peines, leurs épreuves, mais peuvent-elles entrer en comparaison avec les humiliations et les angoisses de l'occupation ! Le spectacle de nos armées en déroute, le soin des ambulances improvisées de toutes parts, puis le sombre aspect de l'ennemi redoutable, les incertitudes du lendemain et l'obligation de demeurer ferme, intrépide dans l'accomplissement de tous les devoirs patriotiques et religieux, il y a là un ensemble de choses que l'expérience seule peut révéler, et qui constitue un ordre à part dans la succession ordinaire de la vie.

Les années 1870, 1871 ont été témoins de la formidable tempête qui a grondé sur la France et sur l'Eglise, et qui a accumulé des ruines peut-être à jamais irréparables.

La tourmente extérieure exerçait son influence à l'intérieur des âmes. Une immense lassitude appelait un repos absolu.

Il appartenait à notre Père de nous en procurer les bénéfices et de nous les procurer abondamment.

Dès les premiers mois de l'année, avis avait été donné à tous les Supérieurs de France et d'Angleterre qu'avec la dernière semaine du mois d'août s'ouvriraient, dans notre maison du Sacré-Cœur, à Autun, les exercices d'une retraite solennelle.

C'était pour la troisième fois que la maison du scolasticat devait recevoir cette réunion privilégiée. On peut dire que c'est un droit acquis à cette maison, à l'ombre de laquelle grandissent et se perfectionnent ceux qui forment l'espoir de la Congrégation. Cette rencontre sous un même toit des vétérans de la famille et des jeunes recrues concourt à entretenir le même esprit, à inspirer la même tactique, à préparer une plus parfaite union. Les sourires de la jeunesse font contraste avec la gravité des années et tempèrent l'austérité de l'expérience : les fatigues de l'apostolat disparaissent sous le charme que répand l'adolescence se disposant à la lutte avec une ardeur infatigable. C'est un appui mutuel que se prêtent les membres d'une même famille, marchant vers le même but.

Il semble cependant que la solitude conviendrait mieux aux exercices d'une retraite. C'est vrai. Aussi aurons-nous bientôt toutes les rigueurs de la solitude. Les retraitants s'enseveliront dans un désert. Mais si la solitude était antérieure, qui donc nous saluerait à l'arrivée? qui nous offrirait l'accueil fraternel ? qui nous remettrait des fatigues

du voyage? Et puis, le jour de la clôture, où serait cette extension si douce de la joie, cette vie centuplée de la communauté se livrant à une allégresse divine! Non, non, aucune maison n'est plus appropriée aux exercices d'une retraite que la maison du Sacré-Cœur : avant, pendant et après les jours de solitude, la maison du scolasticat favorise plus que toute autre la vie propre à l'Oblat de Marie Immaculée, la vie de famille. Auprès des Pères, sous leurs regards reposés, il faut des enfants.

D'ailleurs, comme résidence matérielle, le Sacré-Cœur remplit toutes les conditions d'un agréable séjour. De vastes salles, le cloître et ses arceaux aérés, une belle chapelle, les portraits des premiers Pères entourant celui du fondateur, des cellules commodes, les grands arbres du parc, les allées du jardin, la vaste terrasse, tout est réuni pour le bien-être du corps et le bien-être de l'âme.

L'expérience des retraites précédentes permet de tout prévoir, de tout combiner avec une précision mathématique. On peut avoir une entière confiance en celui qui a été préposé à la garde de la maison du Sacré-Cœur. Il a fait ses preuves de courage et de vaillance pendant la guerre : il nous montrera tout ce qu'il a de bonté et de de dévouement pendant les jours de la retraite.

Dès le dimanche 25 août, au matin, on compte le plus grand nombre des retraitants. Au soir, au moment où la retraite va commencer, on remarque l'absence de deux Supérieurs : tranquillisons-nous, ils vont arriver; leur retard est motivé.

Donnons les noms et les titres des membres de la Congrégation appelés à la retraite : les voici par ordre de dignité et d'ancienneté :

Le R. P. Soullier, premier assistant général;

Le R. P. Martinet, quatrième assistant général et secrétaire général de la Congrégation;

Le R. P. Corne, procureur général de la Congrégation, à Rome ;

Le R. P. Pinet, provincial des Iles-Britanniques ;

Le R. P. Berne, provincial du Midi ;

Le R. P. de l'Hermite, provincial du Nord ;

Le R. P. Rambert, supérieur du Sacré-Cœur d'Autun ;

Le R. P. Deveronico, supérieur de Vico ;

Le R. P. Bermond, supérieur de Notre-Dame de Bon-Secours ;

Le R. P. Burfin, supérieur de Saint-Jean d'Autun ;

Le R. P. Santoni, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio ;

Le R. P. Baret (Charles), supérieur de Notre-Dame de la Garde (Marseille);

Le R. P. Cooke, supérieur de Tower-Hill (Londres);

Le R. P. Bradshaw, supérieur de Leith;

Le R. P. Rey, supérieur de Tours ;

Le R. P. Roullet, supérieur de Bordeaux, pro-directeur général de la Sainte-Famille ;

Le R. P. Marchal, supérieur de Notre-Dame de Talence;

Le R. P. Kirby, supérieur d'Inchicore ;

Le R. P. Fox, supérieur de Glencree ;

Le R. P. Audruger, supérieur d'Angers ;

Le R. P. Delpeuch, supérieur d'Arcachon ;

Le R. P. Balaïn, supérieur du grand séminaire de Fréjus ;

Le R. P. Mouchette, supérieur de Saint-Andelain ;

Le R. P. Augier, supérieur du Calvaire (Marseille) ;

Le R. P. Lenoir, supérieur de Liverpool ;

Le R. P. Roux (Marius), supérieur de Notre-Dame de l'Osier ;

Le R. P. Gigaud, supérieur de Notre-Dame de Lumières ;

Le R. P. Zabel, supérieur de Notre-Dame de Sion ;

Le R. P. Redmond, supérieur de Leeds ;

Le R. P. Bouniol, supérieur de Limoges ;

Le R. P. Bourdes, supérieur de Nancy ;

Le R. P. Garnier, supérieur d'Aix ;

Le R. P. Baret (Victor), directeur de la résidence de Royaumont ;

Le R. P. Simonin, maître des novices de la province du Nord ;

Le R. P. Gandar, maître des novices de la province du Midi.

Nous avons nommé le R. P. Cooke. Arrêtons-nous. C'est lui qui doit prêcher la retraite. Ce choix, inspiré au supérieur général et accepté par le supérieur de la maison de Tower-Hill, assure à la retraite des grâces exceptionnelles. Obéissance, humilité, dévouement, tout est renfermé dans l'acte de déférence qu'accomplit l'éloquent prédicateur. Il y avait dans son auditoire comme une attente de curiosité fraternelle : l'attente a bientôt fait place à un profond sentiment d'admiration, et, la grâce de Dieu aidant et complétant une doctrine irréprochable, un langage élevé, des aperçus neufs, de gracieuses et spirituelles applications, des conséquences rigoureuses et incontestables, la retraite s'est déroulée avec un charme infini. On aspirait au moment où, réunis de nouveau au pied de l'autel, cette parole, de plus en plus comprise et aimée, devait se faire entendre à nos cœurs.

Nous regrettons que nos souvenirs, déjà un peu éloignés, ne nous permettent pas d'esquisser un tableau complet des instructions du R. P. Cooke. Nous aurions aimé à les consigner ici comme un témoignage de notre vive reconnaissance. Chacune a eu son cachet spécial, depuis le sermon d'ouverture, où l'orateur s'est inspiré de ce texte : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua,* jusqu'au sermon de clôture, qui a com-

mencé par ce texte si touchant : *Mortuus est Pater et quasi non est mortuus : similem enim reliquit sibi post se*, chaque instruction a eu des développements saisissants, des rapprochements heureux, les preuves manifestes d'une grande expérience, d'une connaissance approfondie du cœur humain, des misères de la vie religieuse et des moyens énergiques à prendre pour la maintenir dans toute sa perfection. Tour à tour terrible et touchant, sévère et bon, sérieux et légèrement humoristique, l'orateur nous tenait suspendus à ses lèvres et ouvrait nos cœurs aux grâces de la conversion.

A la parole du Frère choisi pour nous instruire s'ajoutait avec autorité la parole du père de famille, du Supérieur général. Tous les jours une conférence spéciale avait lieu, sous sa présidence, dans la vaste salle de communauté où se trouvent réunis les portraits des premiers Pères de la Congrégation. Cette salle est émouvante ; il semble que tous ces hommes revivent, et que leurs regards s'attachent à vous suivre, à vous interroger. La mort et la vie se confondent dans ce regard scrutateur : la mort avec sa fixité, la vie avec son sourire et ses couleurs. Et quand une voix vibrante s'élève comme l'interprète autorisée du passé et du présent, la scène prend des proportions plus saisissantes encore; on dirait un prélude du jugement dernier.

La dignité des supérieurs, leur responsabilité, les devoirs qu'ils ont à remplir envers la Congrégation, envers leurs sujets, envers eux-mêmes, envers leurs premiers supérieurs, les vertus spéciales qu'ils doivent pratiquer : tels sont les principaux points sur lesquels le Supérieur général a attiré l'attention des Supérieurs. Parole de plus en plus forte, pleine de doctrine, de détails, d'autorité, de dévouement, l'analyse ne peut la disséquer ; c'est une nourriture substantielle et qui laisse des forces renouvelées.

Ce double enseignement vocal trouvait de nouveaux échos dans la lecture des circulaires anciennes et nouvelles émanées du Fondateur et du Supérieur général actuel, lecture faite au réfectoire pendant les repas. Il y a de ces pages que l'on entend toujours avec recueillement; les redites ne fatiguent pas. On ne s'habitue point aux énergiques revendications du Fondateur, et on reconnaît son esprit et son cœur dans les conseils et les remontrances de son successeur immédiat. Heureuse Congrégation, qui, à travers de nombreuses vicissitudes et de cruelles épreuves, semble n'avoir eu encore qu'un Père !

L'esprit avait donc l'abondance des dons spirituels. Le cœur en jouissait également. Tous les matins, le saint sacrifice était offert par les retraitants, qui se succédaient aux différents autels avec un ordre admirable. L'office, solennellement récité d'après les prescriptions de la règle, avait une ampleur inaccoutumée. Toute la communauté y prenait part, et les voix des Scolastiques se confondaient avec celles des Supérieurs. Entre les exercices généraux, on voyait les retraitants se livrer aux élans de leur dévotion personnelle ; visites au saint Sacrement, à la sainte Vierge, méditations prolongées, exercice du chemin de la croix, c'était une vraie émulation dans la piété. Au réfectoire, le service était entre les mains des retraitants, et à chaque repas se renouvelaient les pratiques de la mortification et de la pénitence traditionnelle. Et le soir, comme une suprême expression du repentir, avait lieu, devant le saint Sacrement exposé, le chant du *Miserere* et du *Parce, Domine*. Ce pieux exercice, déjà si imposant par lui-même, avait encore plus de solennité dans les circonstances présentes. Les voix étaient émues : c'était la supplication du père qui prie pour lui-même et qui prie pour ses enfants. Courbés sous le poids de leur terrible responsabilité, les Supérieurs demandaient pardon pour

eux et pour ceux qui leur étaient confiés. Il faut assister à ces scènes : on les sent, mais on ne peut les décrire, on ne peut les exprimer.

Ainsi s'écoulèrent ces huit jours : ils passèrent plus vite, parce que le bonheur les remplissait. Il se faisait un repos ineffable dans les esprits et dans les cœurs fatigués. Le regret pour le passé, mais l'espérance pour l'avenir, et dans le présent cette union ineffable du repentir et du pardon. Qui de nous n'a pas désiré que la retraite ne fût plus longue ? Sa durée a été trop courte. Seigneur, il faisait bon d'être avec vous, d'être avec Moïse, avec Elie ! Oh ! comme on eût volontiers dressé sa tente pour goûter et savourer plus longtemps les charmes et les douceurs du repos !

Le jour de la clôture était arrivé. Toutes les mesures furent prises pour le passer dans l'ordre et la paix la plus douce. La célébration des messes commença avec l'aurore. A sept heures et demie, tous les retraitants étaient au pied de l'autel, où le R. P. Soullier célébrait la sainte messe.

Le Supérieur général ouvrit la cérémonie du renouvellement des vœux par une chaleureuse allocution. Il fit appel à tout ce que nos cœurs pouvaient éprouver de reconnaissance envers Dieu, afin de fixer à jamais nos volontés dans le service du divin Maître. Le souvenir de nos premiers Pères, de notre vénéré Fondateur, fit naître dans tous les cœurs une émotion profonde, et cette émotion était propice à ce renouvellement des premiers serments d'amour.

On connaît tout ce que cette cérémonie a de touchant, de solennel, de divin. L'Eucharistie domine tout de son rayonnant soleil d'or. Le Père de la famille apparaît debout, à la droite de l'autel, entouré de l'auréole resplendissante que projette sur son visage la lumière qui brille

de toutes parts : puis les *renouvelés* se placent autour de lui après avoir baisé sa main et forment un cortége qui participe à sa souveraineté paternelle : la chaîne se déroule, s'augmente sans cesse et s'avance jusqu'au milieu de la chapelle, toujours rayonnante, toujours sous l'influence eucharistique, qui lui communique une nouvelle jeunesse : c'est le renouvellement de l'aigle, car ils partiront de là pour voler à la conquête des âmes : *renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Le silence se fait : aucune voix ne s'élève plus pour redire le serment de la Persévérance. Ils sont tous debout. Alors, au nom de tous, le Père entonne le *Te Deum*, que poursuivent des voix pleines d'élans joyeux. Car les cœurs ont été admirablement préparés à l'action de la grâce. L'auteur même du cantique des Oblats en a chanté les belles paroles, et son interprétation a été goûtée : tous redisaient avec attendrissement :

Sacrifice d'amour, holocauste sublime,
Un cœur brûlant et pur va s'immoler à Dieu :
Le ciel avec transport contemple sa victime,
La joie et le bonheur inondent le saint lieu !

Après la bénédiction du très-saint Sacrement, la marche s'organise au chant du *Magnificat*. Les Scolastiques s'avancent sur deux rangs, les Supérieurs les suivent avec ordre. On traverse le cloître et on se rend à la salle des exercices. Le soleil étincelle ; il répand des flots de lumière dans le cloître ; le ciel est pur, sans nuage ; l'azur est aussi dans les âmes, qui retentissent comme des instruments renouvelés : c'est l'harmonie des mondes surpassée par l'harmonie des âmes. Dans la salle des exercices, on se donne l'accolade, le baiser fraternel. Saint Paul termine ses épîtres en donnant à ses frères le saint baiser, *in osculo sancto.* Une congrégation d'apôtres ne peut mieux clore ses réunions de fêtes qu'en marchant sur les traces

de l'Apôtre, qu'en imitant ses exemples, *in osculo sancto.*

Il restait un devoir à remplir envers notre Père, envers le prédicateur : le devoir de la reconnaissance. Tous les retraitants se réunissent dans la chambre du Supérieur général, et le Provincial du Nord, le R. P. DE L'HERMITE, se rend l'interprète de tous nos sentiments en ces éloquentes paroles :

« NOTRE TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« Les trente-cinq religieux Oblats de Marie immaculée qui viennent de suivre les exercices de la retraite vous offrent, au sortir de ce cénacle, l'hommage de leur respectueuse et filiale reconnaissance.

« Dorénavant, cette retraite triennale sera une institution parmi nous ; la tradition l'a déjà consacrée, et les Supérieurs de nos communautés la goûtent, comme on goûte un repos réparateur. Nous avions besoin de cette halte ; tous, en effet, nous avions travaillé, tous nous avions souffert. Les œuvres du zèle, la guerre, la révolution avaient passé sur nous sans briser notre courage, mais en énervant nos forces. Vous l'avez compris et vous nous avez fait signe de venir ; nous sommes accourus de la province britannique, de tous les points de la France, de Rome, dans cette solitude aimable où la charité fraternelle avait déjà prévu et réglé tous les détails de l'hospitalité.

« Sous votre direction, nous avons parcouru les stations mystiques de la retraite, si bien nommées par le prédicateur : *un pèlerinage dans l'éternité.* Vos fils aînés vous ont entouré, notre très-révérend Père, et ceux qui partagent auprès de votre personne les sollicitudes administratives, et ceux qui, au loin, sont les humbles auxiliaires de votre dévouement à l'Eglise et à la Congrégation. Avec vous ils ont conféré de leur avancement spirituel et

des grands intérêts des âmes, tandis que près d'eux notre jeunesse cléricale continuait les études et les exercices préparatoires à son futur apostolat. L'âme, plus encore que les yeux, se délectait à contempler un si bel ordre : *Seniores in plateis sedebant omnes, et de bonis terræ tractabant, et juvenes induebant se gloriam et stolas belli* (1).

« A vous, notre très-révérend Père, après Dieu, le premier élan de nos actions de grâces. Réjouissez-vous ; vos fatigues ne seront pas sans rémunération et vos paroles ne seront pas sans écho ; nous consolerons les premières et nous redirons les secondes. Comme un bel instrument dont les cordes se détendent par un long usage, les sociétés religieuses perdent parfois, dans l'excès des labeurs, la souplesse des mouvements et la cohésion première ; ce n'est là ni un scandale ni un danger imprévu ; il n'y faut voir que la condition fragile de toute œuvre à laquelle des hommes sont employés. Mais l'artiste accorde de nouveau sa lyre pour la préparer à des mélodies plus achevées. Ainsi, notre très-révérend Père, avez-vous repris une à une toutes nos âmes ; en les touchant doucement, vous leur avez rendu le jeu facile de l'obéissance et de la charité, et maintenant, entre vos mains, l'instrument est redevenu harmonieux, et toutes ses notes désormais seront suaves comme un cantique du ciel. Pour vous remercier de ce ministère paternel, nous vous dirons un seul mot : « Comptez sur nous. » Au sortir de la cérémonie de la rénovation de nos vœux, à cette heure heureuse où les sentiments sont vrais et purs, comme les âmes, il n'y a pas de témérité de notre part à proférer de tels serments. Nous pouvons douter de nous-mêmes, mais nous ne doutons ni de Dieu ni de vous, et notre confiance repose ainsi

(1) I Machab., xix, 9.

sur le Père des cieux et sur son représentant dans notre famille religieuse.

« Dans un même sentiment de reconnaissance, nous associons le nom de ce Frère aimé que la province britannique nous a envoyé pour nous édifier, nous instruire et nous sanctifier. En lui nous avons reconnu le feu sacré du zèle, cette note d'une âme apostolique que l'on distingue facilement entre mille qui lui ressemblent, sans être pourtant l'accent véritable du cœur. Nous avons entendu cette phrase *qui sent l'étranger*, comme Bossuet l'a dit de saint Paul; c'est la langue des âmes que l'on comprend partout. *Le discours de l'Apôtre est simple,* dirons-nous encore avec l'évêque de Meaux, *mais Jésus-Christ lui tient lieu de tout;* en nous prêchant la doctrine du Maître, il nous a fait aimer celui dont nous sommes les missionnaires et bénir une douce et pieuse parole.

« Et maintenant, notre très-révérend Père, que vos regards s'étendent au delà des cloîtres monastiques qui nous ont abrités pendant huit jours; qu'ils contemplent, dans toutes les tribus d'apôtres qui nous sont confiées, les âmes que la grâce nous amène tous les jours; ce vaste héritage est à vous; que votre main bénisse les pasteurs et les brebis, le bercail et ceux qui en sont les gardiens; que cette bénédiction aille même plus loin et qu'elle atteigne par delà les mers les intrépides ouvriers que la Congrégation a placés au poste le plus périlleux, afin que personne ne soit oublié dans cette fête de famille. Pour nous, à la veille de reprendre notre place au combat, nous nous sentons au cœur toutes les joies de la piété, l'amour de Dieu, celui de nos frères, des âmes et de la Congrégation tout entière; honorant en vous l'autorité et le dévouement de notre saint Fondateur, nous redisons, avant de nous séparer, ces paroles, les dernières que nous avons entendues : *Mortuus est Pater, et quasi*

non est mortuus : similem enim reliquit sibi post se (1). »

Le Père général, profondément ému, remercie le P. de l'Hermite des paroles qu'il vient de prononcer : il dit qu'il est content de la retraite, qu'il a bien retrouvé tous ses fils tels qu'il les désire, qu'il compte toujours sur leur bonne volonté, leur dévouement pour l'aider à maintenir la Congrégation dans l'esprit qui doit la faire vivre. L'émotion du Père général devient plus vive lorsqu'il remercie à son tour le R. P. Cooke de tout le bien qu'il a fait. C'est un nouveau lien qui s'est établi entre la province britannique et la Congrégation : l'avenir ne fera que resserrer cette union si désirable de tous les cœurs et de toutes les volontés, et la bénédiction qu'il répand sur notre tête en sera le gage. Nous nous prosternons tous pour recevoir cette bénédiction désirée.

Lorsque nous nous relevons, le R. P. Baret demande à lire un sonnet dans lequel il a voulu exprimer ses impressions. Le voici :

Comme le nautonnier, calme, entre deux orages,
Travaille à raffermir sa voile et ses agrès,
Nous avons tous, ici, retrempé nos courages.
Et des vertus, en nous, ravivé tous les traits.

Périls, séductions, haine, mépris, outrages,
Sans crainte, nous saurons vous braver désormais.
Monde, Océan perfide et trop riche en naufrages,
Notre âme dans tes flots ne sombrera jamais.

Car un astre divin resplendit sur nos têtes,
Et ses rayons, plus forts que toutes les tempêtes,
Sauront bien nous conduire au rivage éternel.

Toi, qui nous a donné ces jours de sainte joie,
Merci : plaise au Seigneur que ta famille voie
Fleurir longtemps encor ton sceptre paternel.

Cette lecture est suivie d'applaudissements, et nous nous séparons avec la douce joie du devoir accompli.

(1) Eccl., xxx, 4.

La retraite était finie : l'heure du départ sonnait déjà pour plusieurs. D'autres étaient appelés à des travaux sérieux : la province britannique, la province du Midi et la province du Nord avaient à s'entendre avec le Père général sur tous les points à régler. Ainsi, dès le jour même de la clôture recommençait le labeur. C'est qu'ici-bas le repos n'est que momentané : la lutte est la condition de l'existence. Le repos éternel nous attend dans une autre vie. La retraite est une halte dans le voyage : la retraite répare les forces pour continuer la marche en avant, et elle fait pressentir le repos qui n'aura pas de fin.

ACH. REY, O. M. I.

VOYAGES DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre T.-R. Père général a fait, durant l'année, plusieurs voyages pour visiter un certain nombre de nos maisons des deux provinces de France. Il commença, vers la fin du mois d'avril, par Saint-Audelain. C'était la première fois qu'il voyait cette maison, dont l'établissement, si vivement contrarié dans le principe, s'affermissait de jour en jour, ainsi qu'il eut le bonheur de le constater lui-même. Il visita avec beaucoup d'intérêt le nouveau local dont nos Pères venaient à peine de prendre possession. Après avoir, pendant huit jours, donné à chacun ses conseils et ses encouragements paternels, il se dirigea vers Autun, où le ramène souvent, pour le plus grand bien de la Congrégation, la présence de nos chers Frères scolastiques.

Nos deux communautés de cette ville bénéficièrent largement de la présence du Supérieur général. Une jouissance bien douce lui fut réservée à lui-même dans notre

maison du Sacré-Cœur. Depuis sa fondation, le scolasticat possédait une portion du cœur de notre vénéré Fondateur. Nos Frères, quittant Montolivet, l'avaient emportée dans ce nouvel asile, comme leur plus précieux trésor ; mais, bien que les témoignages de respect et de vénération ne cessassent d'entourer cette pieuse relique, le Supérieur général désirait ardemment qu'on la plaçât d'une manière convenable dans un lieu digne d'elle. Le R. P. Supérieur du scolasticat ayant fait restaurer l'intérieur de la chapelle, un emplacement avait été réservé, en face de l'autel et au milieu des stalles, pour le monument à ériger. Or, dans les premiers jours du mois de mai, notre T.-R. Père général eut la consolation d'en voir poser les bases, et le monument lui-même s'élever peu à peu à cette place d'honneur qu'il avait désignée, où notre bien-aimé Fondateur sera au milieu de ses enfants, présidant leurs saints exercices et les excitant à la piété et à la ferveur par le souvenir de ses exemples.

Le séjour du Supérieur général à Autun ne fut pas, cette fois, de longue durée. Il avait hâte d'aller en Lorraine visiter nos deux maisons de Nancy et de Sion, qu'il n'avait pas revues depuis les épreuves qu'elles avaient eu à supporter pendant la guerre contre la Prusse. Il quitta Autun le 13 mai et visita successivement Nancy, où se trouve le noviciat de notre province du Nord, trop peu nombreux, hélas ! à cette époque, et Notre-Dame de Sion, où le juniorat, fondé depuis quelques mois à peine et comptant déjà une dizaine d'élèves, le consola un peu du petit nombre de nos novices, en lui faisant espérer, pour l'avenir de nos œuvres, de plus nombreux ouvriers. Le juniorat de Notre-Dame de Sion, placé, comme celui de Notre-Dame de Lumières, auprès et comme à l'abri d'un sanctuaire privilégié de la très-sainte Vierge, dans un vaste local approprié à sa destination, réunit toutes les

conditions désirables pour assurer à nos chers enfants, en même temps que la santé du corps, le développement de l'intelligence et le progrès dans la piété.

Comme partout ailleurs, le passage du Supérieur général fut marqué dans ces deux maisons par des conseils affectueux donnés à tous, et par des règlements et des décisions qui contribueront à augmenter partout la ferveur et la régularité.

A Nancy, il avait été rejoint par le R. P. Martinet, qui venait d'arriver de Cafrerie, et qui ne le quitta plus jusqu'à la fin de ce voyage. Le R. P. Michaux, au zèle infatigable duquel la Congrégation devra, en grande partie, l'érection de la tour et du monument de Notre-Dame de Sion, l'embellissement de l'église et la restauration de la vaste maison qu'habitent nos Pères, servit naturellement de guide à nos voyageurs dans leur excursion à la sainte montagne ; il les accompagna également à Metz, où ils se rendirent en quittant Nancy.

Un traitement pour la vue, que notre Supérieur général dut subir en cette ville, dans l'établissement spécial dirigé par les Sœurs de l'Espérance, l'y retint beaucoup plus qu'il ne s'y attendait ; il ne put être de retour à Paris que dans les premiers jours du mois de juin. A la fin de ce même mois, la retraite des Supérieures de la Sainte-Famille exigea sa présence à Royaumont, et dans le cours du mois suivant il dut, pour obéir aux prescriptions des médecins, aller passer quelques semaines à Bagnères-de-Luchon, d'où il se rendit à Autun pour y présider, à la fin du mois d'août, la retraite de nos supérieurs des provinces de France et des Iles-Britanniques.

Le 25 septembre, il quitta de nouveau Paris pour se diriger vers Bordeaux, d'où, après avoir passé quelques jours avec nos Pères de la rue de Berry, il se rendit à Arcachon, avec l'intention d'y faire un séjour un peu

prolongé, selon l'ordonnance des médecins; mais le temps étant trop mauvais et le local trop exigu, il se décida à passer avec nos Pères de Talence le temps qu'il aurait dû consacrer à Arcachon. Il put ainsi faire profiter tous nos Pères de ces trois maisons du bienfait de sa présence, tout en s'occupant des œuvres si importantes que la Sainte-Famille possède à Bordeaux.

Après avoir prêché la retraite annuelle à la maison principale de cette association, notre T.-R. Père, avant de rentrer à Paris, voulut visiter le juniorat et le noviciat de notre province du Midi, comme il avait visité ceux de la province du Nord, au printemps précédent.

Il partit donc pour Notre-Dame de Lumières, où il trouva le juniorat plus florissant et plus fervent que jamais. On commençait alors au réfectoire la lecture des *Mélanges historiques*, de Mgr JEANCARD; les junioristes suivaient cette lecture avec une avidité et un intérêt qui se trahissaient dans toutes leurs conversations, dont ces récits faisaient pour ainsi dire l'unique sujet pendant les récréations. Ces souvenirs si bien racontés des premières années de la famille, ces beaux exemples de nos anciens Pères, aussi bien que l'excellent esprit qui règne dans la Communauté, ne pourront que développer dans nos chers junioristes l'amour de la famille et le désir ardent de se rendre dignes de ceux qui nous ont tracé la voie dans laquelle nous devons tous marcher.

Un de nos anciens Frères convers, le F. ANGLÈS, se disposait alors pieusement et courageusement à la mort, qui est venue le frapper quelques jours plus tard. Il eut la consolation de s'entretenir plusieurs fois avec le chef de la famille qui le visitait chaque jour, et de recevoir sa bénédiction avant d'aller rejoindre au ciel ceux de nos frères qui jouissent déjà de la récompense.

Ce fut avec regret que le Supérieur général s'arracha

à cette aimable communauté, mais il savait que nos Pères de l'Osier allaient partir prochainement pour recommencer leurs travaux apostoliques, et il tenait à les voir tous avant ce moment. Le 27 novembre, il arriva dans cette maison, que tant de souvenirs lui rendent particulièrement chère. Il vit chacun des Pères en particulier et put les réunir tous, avant leur départ, pour leur distribuer ses conseils et les exhorter à combattre vaillamment, selon l'esprit de nos saintes règles.

La présence du R. P. Provincial et celle du noviciat, qui réclamait toute sa sollicitude, le retinrent là encore une dizaine de jours et permirent à la communauté de Notre-Dame de l'Osier de célébrer d'une manière plus solennelle que d'habitude un anniversaire bien cher à toute la famille.

Le 4 décembre, au soir, tous se réunirent autour du Supérieur général, et le R. P. Provincial, interprétant les sentiments dont les cœurs étaient pénétrés, exprima à notre bien-aimé Père le bonheur qu'on éprouvait de célébrer avec lui l'anniversaire du jour où, à l'unanimité, il avait été choisi pour chef de notre famille religieuse, il se félicita, au nom de toute la Congrégation, du choix qui avait été fait le 5 décembre 1861. Faisant ensuite allusion à la publication des lettres de notre vénéré Fondateur et aux *Mélanges historiques*, dont on faisait la lecture au réfectoire, il remercia avec effusion le Supérieur général du soin pieux avec lequel il recueillait ce qu'il appela si justement « les reliques de l'esprit et du cœur de notre saint Fondateur », pour en faire part à toute la famille. Il termina en exprimant les vœux que tous formaient pour sa conservation et son bonheur.

Le Supérieur général était ému en répondant, les assistants ne l'étaient pas moins en écoutant ses paroles, qui exprimaient toute son affection pour la famille, et spécia-

lement pour cette maison de Notre-Dame de l'Osier où il était né à la vie religieuse, et qui imploraient instamment les prières de tous, afin que Dieu l'aidât à diriger la famille qu'il lui avait confiée, selon l'esprit et le cœur de celui qui avait reçu de Dieu la mission de la fonder.

Le lendemain fut naturellement un jour de fête, mais de ces fêtes toutes de famille, où l'on jouit tranquillement du bonheur de la vie de communauté, en rendant grâce à Dieu de ses bienfaits.

Notre T.-R. Père général célébra encore à Notre-Dame de l'Osier la fête de l'Immaculée Conception; mais le surlendemain il partit pour Autun, où l'appelaient les instantes prières du R. Père supérieur du scolasticat, toujours désireux de procurer à nos Frères scolastiques les avantages qui résultent pour eux de leurs communications fréquentes avec le chef de la famille. Pendant les trois semaines qu'il passa à Autun, le Supérieur général put entretenir en particulier chacun des membres de la communauté, et souvent il les édifia par de saintes et paternelles exhortations. Peu de jours avant Noël, il présida les exercices de la retraite du mois, et il mit le comble au bonheur de tous en consentant à célébrer avec eux les grandes solennités que ramène chaque année l'anniversaire de la naissance du Sauveur.

Dans notre maison de Saint-Jean, le P. Chanal, excellent religieux, prêtre depuis quelques années seulement, venait d'être assailli, au moment de l'arrivée du Supérieur général, par une terrible maladie qui le mettait à chaque instant aux portes du tombeau. Ce fut pour notre bien-aimé Père l'occasion de multiplier ses visites à Saint-Jean; il y alla presque chaque jour, et chaque fois il put bénir le malade et lui adresser des paroles d'édification et d'encouragement, qui, sans doute, l'auront consolé et aidé à

accepter avec résignation la mort qui est venue nous le ravir depuis.

Le Supérieur général rentra à Paris le 28 décembre, heureux et satisfait de ce qu'il avait vu et entendu partout. En résumé, cette année, nos deux noviciats et nos deux juniorats de France ont reçu sa visite. Le scolasticat a eu trois fois cette faveur, qu'un grand nombre de nos maisons ont également partagée à leur grande satisfaction, et, nous l'espérons aussi, pour le plus grand bien de la Congrégation et des âmes qu'elle est appelée à sauver.

FIN DU TOME X.

TABLE DES MATIÈRES.

NUMÉRO DE MARS.

NUMÉRO DE JUIN.

NUMÉRO DE SEPTEMBRE ET DE DÉCEMBRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.